





SOCIÉTÉ
AGRICOLE, SCIENTIFIQUE
ET LITTÉRAIRE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.



NEUVIÈME VOLUME.



PERPIGNAN,
IMPRIMERIE DE J.-B. ALZINE,
Rue des Trois-Rois, 4.

1854.



AGRICOLE, SCIENTIFIQUE

ET LITTÉRAIRE

DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

réunis sous le patronage de l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts de la France, et de l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts de la République, pour l'étude et la propagation des sciences, des lettres et des arts, et pour l'enseignement de la langue française.

SOCIÉTÉ DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

IX.
Le Comité d'Administration de la Société des Pyrénées-Orientales, se compose de MM. le Président, le Vice-Président, le Secrétaire, le Trésorier, et de six Membres, élus par l'Assemblée Générale.



1864

La Société n'entend approuver ni imrouver les opinions émises dans les travaux qu'elle publie ; elles appartiennent à leurs auteurs, qui en sont seuls garants.

Les lettres, mémoires, etc., etc., doivent être adressés (*franc de port*) à M. Louis FABRE, Secrétaire de la Société, rue Traversière-de-l'Ange, 4 ; et les objets d'histoire naturelle à M. COMPANYO, Conservateur du Cabinet, rue des Marchands, 42, à Perpignan.

S. 952.

SOCIÉTÉ
AGRICOLE, SCIENTIFIQUE
ET LITTÉRAIRE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

SEPTIÈME VOLUME.

*Faisons tous nos efforts pour qu'en face de
un jour : Il y est à Perpignan une société d'hom-
mes à intentions généreuses, dont le travail
furent utiles à leur pays.*

(JAUREBT DE RÉART, premier Bulletin p. 1.)



PERPIGNAN.
IMPRIMERIE DE J.-B. ALZINE,
Rue des Trois-Rois, 4.

1854.

SOCIÉTÉ

AGRICOLE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

COMPOSITION DU BUREAU POUR LES ANNÉES

1851,

Président : M. le baron GUIRAUD DE SAINT-MARSAL, colonel du Génie en retraite, commandeur de la Lég.-d'Honneur.

Vice-Président : M. AUGUSTE LLOUBES, banquier, maire de la ville de Perpignan, chevalier de la Légion-d'Honneur.

Secrétaire : M. JOSEPH SIRVEN, économe des Hospices civils de Perpignan.

Secrétaire-adjoint : M. CHARLES LAZERME, propriétaire.

Trésorier : M. VIMORT-MAUX, manufacturier.

Archiviste : M. TITUS FALIP, géomètre de 1^{re} classe.

1852,

Même composition.

COMITÉ DE RÉDACTION,

MM. PUIGGARI, homme de lettres ;

RENARD DE SAINT-MALO, homme de lettres,

Auxquels, d'après le Règlement, les Membres du Bureau peuvent s'adjoindre.

COMPTE-RENDU DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ,

Années 1851 et 1852,

par M. J^e SIRVEN, secrétaire.

La Société des Pyrénées-Orientales, fondée, le 21 décembre 1833, sous le titre de *Philomathique*, faible, craintive d'abord, plus confiante bientôt dans ses forces, a marché de jour en jour dans une voie d'amélioration et de progrès, puissamment secondée qu'elle a été, d'ailleurs, par l'autorité supérieure et par le Gouvernement lui-même.

Le but primitif qu'elle s'était proposé était de rallier, dans un centre commun d'action et de confraternité, les hommes intelligents de notre pays, qui avaient vécu jusqu'alors isolés, comme étrangers les uns aux autres, et de les engager à recueillir les lambeaux épars de nos annales enfouis dans les bibliothèques, pour en former un tout homogène, pouvant servir de base à une histoire du Roussillon. A-t-elle accompli dignement sa laborieuse mission? Les nombreuses recherches archéologiques de MM. de Saint-Malo, Puiggari, Jaubert de Réart, de Bonnefoy, etc., sont là pour répondre; et puis, le nombre de ses membres acquérant chaque jour une plus grande extension, disait assez que son appel patriotique avait été entendu. La science, la littérature, les arts industriels ont eu aussi d'ingénieux interprètes, qui

sont venus aider la Société de leurs lumières et de leur expérience. Nos bulletins ont signalé leurs noms à la reconnaissance publique. L'agriculture, cette *mamelle des États*, avait fait quelques efforts pour se produire; plusieurs travaux, d'une utilité reconnue, dûs à des hommes compétents, témoignaient assez de son bon vouloir; mais elle ne constituait pas alors la partie essentielle de nos publications; et c'était à tort, car elle aurait dû être placée, au contraire, au premier rang, afin qu'elle pût briller de tout l'éclat dont elle est susceptible dans un pays essentiellement agricole. La Société a voulu remplir cette lacune en décidant, dans la séance du 6 février 1839, que sa dénomination de *Philomathique* serait remplacée désormais par celle de *Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*. Dès ce jour, elle a cherché à justifier sa nouvelle dénomination : M. le Ministre de l'agriculture et du commerce et le Conseil-Général, lui ont tenu compte de ses généreux efforts.

Nous allons essayer d'analyser les principaux travaux qu'elle a accomplis en 1851 et 1852. Puissions-nous prouver par cette esquisse qu'elle n'est pas restée au-dessous de sa mission !

—M. Rendu, inspecteur général de l'agriculture, a assisté à la séance du 3 juillet 1851. M. le Président, s'adressant à cet agronome distingué, s'est exprimé en ces termes : « Nous sommes heureux de l'occasion qui
« s'est présentée de vous revoir au sein d'une Société
« dont tous les membres ont la conviction que la po-
« pulation roussillonnaise doit, à votre influence, la
« part satisfaisante qui lui est faite dans la répartition
« des primes et des encouragements pour le progrès de
« l'agriculture. C'est vous qui, d'une insignifiante allo-

« cation, avez fait progressivement élever à 4.500 fr. les libéralités du Gouvernement. Ces vues bienveillantes, secondées par le Conseil-Général, favorisées par le Ministère, ont eu pour résultat de mettre à notre disposition, en 1850, près de 10.600 fr. En avons-nous fait un digne emploi? Méritons-nous la continuation de l'intérêt que vous nous portez? »

M. le Président termine en faisant connaître à M. l'Inspecteur général qu'au concours régional qui a eu lieu à Toulouse, MM. Durand, de Saint-Nazaire, ont obtenu la troisième prime des bêtes ovines, et que le blé qu'ils ont présenté a été jugé digne de figurer au premier rang.

M. Rendu, répondant à M. le Président, se félicite d'être venu en aide à la Société, dont les travaux, dit-il, ont contribué, pour une bonne part, à détruire en partie les préjugés de la routine et à exciter parmi les agriculteurs du département une émulation qui ne peut produire que d'excellents résultats. Puis, passant en revue les diverses branches de l'agriculture en progrès dans le Roussillon, il fait ressortir avec à propos les améliorations dont elles seraient encore susceptibles. Il ajoute qu'il conservera pour la Société, la même sollicitude et la même protection auprès du Gouvernement. Il parle longuement de la visite qu'il a faite à la Ferme-École, dont il peut, à bon droit, revendiquer la création. Il termine en donnant des éloges mérités au Directeur, aux employés et aux élèves, et signale les progrès qu'il a remarqués dans cet établissement agricole. Son improvisation précise, abondante, fixe l'attention d'un nombreux auditoire, et y excite une approbation ananime.

—M le Ministre de l'agriculture et du commerce,

a accordé au département, en 1851, la somme de 4.000 francs, pour être répartie de la manière suivante, avec l'allocation du Conseil-Général; savoir :

A la meilleure exploitation rurale.	500 fr.
Engrais	200
Petite éducation de vers à soie.	150
Agents ruraux.	150
Drainage.	400
Greffe du chêne-liège	500
Reboisement des terrains en pente.	500
<i>Idem</i> (allocation du Conseil-Général).. .	1.400
Espèces bovines (allocation du Ministère). .	1.600
<i>Idem</i> (allocation du Conseil-Général). .	2.205
TOTAL. . . .	7.605 fr.

Avis de ces primes a été donné à toutes les communes du département, et les opérations, pour la race bovine, ont eu lieu au mois de mai de 1851.

D'après le vote du Conseil-Général, la Commission a été composée de trois membres étrangers aux localités et ayant des connaissances spéciales :

M. Charles Lazermie a été nommé pour représenter la Société; M. Rouzaud, vétérinaire, et M. Guiraud de Saint-Marsal, ont été choisis par M. le Préfet. Un arrêté rendu par ce haut fonctionnaire, a fait connaître la date des concours dans chaque chef-lieu de visite. (Nous publions dans ce *Bulletin* la liste des personnes qui ont reçu des primes.)

—M Germain Cuillé, notre collègue, directeur de la Ferme-École, a été nommé membre du Jury chargé de décerner les primes et les médailles au concours régional de Toulouse, qui a eu lieu les 1^{er} et 2 avril 1851.

—Le 25 janvier 1852, la Société, conformément à l'arrêté de M. le Préfet, en date du 16 dudit mois, et à la délibération du Conseil-Général du 27 août 1851, a procédé à la nomination des membres devant composer le Comice agricole des sept cantons du premier arrondissement du département.

—En 1852, elle a consacré trois séances à la maladie de la vigne; plusieurs rapports lui ont été envoyés. Tout le monde a été d'accord pour reconnaître que cette maladie, qui s'enveloppe jusqu'ici du voile du mystère, n'est pas assez grave, dans notre département, pour qu'il convienne de jeter l'alarme; et que la récolte se présentant sous un bel aspect, il importe d'agir avec prudence. Diverses commissions ont été nommées à l'effet de parcourir le vignoble du premier arrondissement.

—La Société a adressé à M. le Ministre de l'agriculture et du commerce une pétition relative à l'embranchement du chemin de fer de Narbonne en Espagne par Perpignan. M. le Préfet a bien voulu la transmettre à M. le Ministre avec recommandation spéciale.

—M. Bonis, dans la séance du 15 janvier 1851, entre dans quelques considérations sur le plâtrage des vins. Il fait observer que, pour les grandes fournitures, on exige que les vins du Roussillon contiennent 14 p. $\frac{0}{100}$ d'alcool, tandis que pour ceux du Languedoc on n'en exige que 12 p. $\frac{0}{100}$, et que ces derniers ont toujours la préférence sur les nôtres. Il énumère les causes de cet abandon qu'il déplore, et il prie la Société de vouloir bien chercher un remède à cet état de choses si compromettant pour nos propriétaires vengicoles.

Il dépose ensuite sur le bureau, le plan, accompagné d'une notice explicative, de l'établissement thermal qu'il se propose de fonder aux *Graus d'Olette*, dans le troisième arrondissement. Le terrain sur lequel ces thermes seront bâtis est très abondant en sources sulfureuses chaudes ; il en désigne 31, donnant, dans l'espace de vingt-quatre heures, 1.772 mètres cubes d'eau ; leur température varie de 30 à 78 degrés centigrades.

M. Bouis signale à l'attention de la Société les ouvrages les plus importants qui contiennent la nomenclature des thermes dont la France est dotée, et fait remarquer que les sources si nombreuses, si variées des Pyrénées-Orientales n'y figurent seulement pas. Est-ce un oubli?...

A ce propos, M. le Président fait observer que le huitième bulletin contient une carte géographique de toutes les eaux thermales du département.

— Dans la séance du 3 juillet 1851, M. Lloubes, vice-président, propose la rédaction et l'envoi au Ministre de l'agriculture, d'observations tendant au maintien des dispositions de la loi sur les sucres, en ce qui concerne les eaux-de-vie.

— M. le Président, dans la séance du 19 mars 1851, lit un mémoire de la *Société d'agriculture, sciences et arts du Puy*, qui s'élève contre le dispositif projeté de la création de comices s'occupant de tous les objets concernant l'agriculture, à l'exclusion des sociétés ne s'en occupant pas *uniquement*. Une telle exclusion excite les réclamations des compagnies qui, comme celle des Pyrénées-Orientales, réunissent aux travaux agricoles d'autres travaux non moins utiles. — M. le Président en fait ressortir l'injustice, et prouve

que la physique, la chimie et même les belles-lettres ont puissamment contribué au développement progressif de l'agriculture. Plusieurs membres prennent la parole et appuient les réclamations de la Société du Puy. M. Guiraud de Saint-Marsal est chargé d'écrire à MM. les membres de la Commission législative chargée de l'organisation de la représentation agricole, pour la prier de modifier le projet de loi qu'elle a présenté à la Chambre des Députés, projet qui, s'il était adopté tel qu'il a été rédigé primitivement, priverait notre Société des subventions que lui accorde annuellement le Ministère, par la raison qu'elle ne serait pas *uniquement* agricole.

Lectures. — *Tablettes chronologiques* pour apprendre la chronologie ancienne au moyen de celle de l'histoire de France, par M. Mattes. Ce travail ingénieux, fruit de nombreuses recherches, fixe l'attention de la Société.

— Notice archéologique sur l'autel antique qui se trouve dans l'église de Pézilla-de-la-Rivière, par M. de Bonnefoy. Le sculpteur Boher, de regrettable mémoire, annonça la découverte et donna la description de cet autel, en 1816, dans le *Journal de Perpignan*.

— Mémoire sur l'industrie sétifère dans le canton de Latour, particulièrement à Bellesta, par M. de Ginestons.

— Rapport sur l'extension et l'amélioration de la race bovine dans le département, par M. Charles Lazerme.

— Mémoire sur la greffe du chêne-liège, par M. Guiraud de Saint-Marsal.

— Mémoire sur l'industrie sétifère, par M. Augé.

— M. de Belleville, officier au 20^{me} Régiment d'infanterie légère, a envoyé un travail sur l'application du *gutta percha* à la conservation des grains.

— M. de Saint-Malo a lu une notice archéologique ayant pour titre : *La volcanisation occitanique et la volcanisation de la terre de Bas, en Catalogne*. Notre honorable collègue, pour réunir dans cette notice des événements historiques si importants, a dû se livrer à de laborieuses recherches et compulser de nombreux documents : nos archives, les annales de Catalogne, d'Aragon et des pays occitaniques, ont dû être tour à tour fouillées et commentées par lui. Armé du flambeau d'une critique saine, mûrie par l'expérience, il conduit ses lecteurs à travers l'obscurité des siècles, et leur indique la route qu'ils doivent suivre pour parvenir à la découverte de la vérité. Ce travail remarquable, qui comble une lacune dans l'histoire roussillonnaise, a été publié dans le huitième *Bulletin*.

M. le Président a développé, après cette lecture, le plan qu'il a conçu, de concert avec M. Bouis, d'un mémoire destiné à faire connaître, par la voie de notre *Bulletin*, la richesse thermale des Pyrénées-Orientales. Il rattache à ce plan les idées émises par M. de St-Malo. « Ainsi, dit-il, admettant la présomption, d'après la notice du savant archéologue, que jadis les Pyrénées ont été, dans leur partie orientale, le foyer d'éruptions volcaniques, dont les traces matérielles existent sur plusieurs points; que, comme M. de Saint-Malo en donne la preuve historique, le foyer, affaibli, n'a manifesté son existence que par des tremblements de terre, qui ont même cessé depuis le x^{ve} siècle, on peut avancer l'opinion que l'action en est résolue, annulée au moyen des nombreuses bouches

« par lesquelles se font jour les sources sulfuriques
« et thermales simples du département.

Poésie. — *La Jeune Fiancée mourante*, les *Sept paroles de Jésus-Christ*, une *Branche de Laurier cueillie sur la tombe de Virgile*, une *Fête à la Campagne*, par M. Batlle.

— *Plaintes, Retour à Dieu*, par M. Autheman.

Nous terminerons cette esquisse, en rendant compte de l'incident qu'une lettre de M. Fages de Roma, inspecteur d'agriculture dans la province de Gironne, auteur des *Aphorismes ruraux*, a soulevé dans la séance du 19 novembre 1851. Cet auteur combat le reproche de plagiat que, d'après lui, M. le Secrétaire lui aurait adressé dans son compte-rendu des travaux de la Société des années 1848, 1849 et 1850 (8^{me} Bulletin); il entre dans de longs développements tendant à prouver qu'il est des vérités, des pensées éternelles, consacrées par la sagesse des nations, dont un moraliste ne peut s'empêcher de faire usage, en les rajeunissant par l'expression, sans pour cela qu'on puisse l'accuser de plagiat. Il cite à ce propos Franklin, Bujault, etc., qui se sont aussi rencontrés dans leurs aphorismes.

La Société, après une lecture attentive du passage du compte-rendu auquel M. Fages de Roma fait allusion; convaincue, d'ailleurs, que M. le Secrétaire n'a pas eu l'intention de blesser en rien la susceptibilité de notre honorable correspondant, se borne à prendre acte de la déclaration faite par celui-ci et passe outre à l'incident.



Séance publique du 31 Mai 1852.

A l'ouverture de la séance, M. Guiraud de Saint-Marsal prononce le discours suivant :

MESSIEURS ,

C'est ordinairement au mois de décembre qu'a lieu la séance publique annuelle de la Société des Pyrénées-Orientales. Quelle que fût notre impatience de décerner les primes allouées par le Ministre et le Conseil-Général, des événements, dont l'histoire offre peu d'exemples, en ont fait ajourner l'époque. La providence a dissipé l'orage qui menaçait de renverser nos institutions et de porter atteinte à tout ce qu'il y a au monde de plus sacré : la religion, la famille, la propriété, bases fondamentales de la civilisation, d'autant plus respectables que leur origine remonte à la création.

Je n'ai ni le dessein, ni la prétention de traiter un sujet sur lequel on a vu, depuis 1848, publier tant de scandaleux écrits, émettre et professer, même publiquement, les doctrines les plus dangereuses. Je ne dirai qu'un mot de la religion, de la famille ; mais je crois utile, en dehors de toute question politique, de vous parler du travail qui constitue réellement le droit à la propriété, tandis que des esprits faux ou pervers veulent faire une propriété d'un prétendu droit au travail.

La religion? Messieurs, ne suffit-il pas d'ouvrir les yeux pour que notre orgueilleuse raison s'humilie devant l'être infiniment supérieur qui créa tant de merveilles! Le sauvage jouissant tout juste de l'instinct de la brute, le savant le plus profond, le génie le plus élevé, le plus universel, rendent hommage à sa toute puissance. On ne saurait trouver sur le globe une nation sans religion, une agglomération d'hommes sans culte.

La famille? Chez tous les peuples existe la tradition, plus ou moins avérée, de deux êtres primitivement créés pour former la souche du genre humain. Chrétiens, notre oracle, notre sainte tradition, c'est la bible. En donnant à l'homme, suivant la Genèse, un aide semblable à lui pour se multiplier, Dieu le tira de l'isolement et fonda la famille, la première, la plus générale institution, type de toutes les autres.

Il ne destina point à l'inaction ces êtres intelligents faits à son image. Il ne voulut point que nos premiers parents, se bornant innoemment aux jouissances des sens, n'eussent qu'à parcourir dans l'indolence une carrière illimitée; pourquoi donc aurait-il fait pour l'homme une exception à la loi commune, à l'ordre établi parmi les êtres déjà créés bien avant son apparition? L'abeille, la fourmi, ouvrières infatigables, frappent nos yeux de leur incessante activité. L'oiseau construit ou suspend dans les airs, avec plus ou moins d'habileté, le berceau de ses petits; le quadrupède se crée un gîte, une tanière, ou creuse péniblement son terrier; dans le fond des mers, le polype élève des forêts de corail. Tout ce qui respire doit pourvoir à sa subsistance, et souffrir souvent de dures privations. Et l'homme, seul, aurait

végété dans l'inertie ! Une semblable existence , en désaccord avec l'harmonie de toute la nature , serait une anomalie dans la création ! Aussi , en plaçant l'homme dans le Paradis , Dieu (nous dit la Genèse) lui en prescrivit la garde et la culture . Mais ce qui ne devait être qu'un jeu , un léger emploi de ses loisirs , devint pour lui un besoin , une fatigue , après son expulsion du jardin des délices . Le droit à la propriété fut dès-lors une conséquence naturelle , le prix légitime de ses peines , à la sueur de son visage , suivant les paroles sévères d'un Dieu justement irrité . Le travail , d'institution divine , est donc pour un chrétien la résignation à l'arrêt du créateur ; le châtiment , l'expiation de la faute du premier homme , qui ne sut point résister aux séductions de la première Ève . Mais n'en fût-il pas ainsi , combien de puissantes raisons n'auraient-on pas d'en motiver et ennoblir le but ! Efforçons-nous d'en inspirer le goût , en faisant apprécier ses immenses résultats . A nos yeux , principe d'hygiène et de morale , diversion à l'uniformité de la vie , préservatif des vices qu'enfante le désœuvrement , le travail , et par là j'entends , non pas seulement l'exercice matériel de nos forces , mais aussi celui de l'esprit et de l'intelligence , améliore le sort , la position de toutes les classes de la société . Il fait franchir journellement , à l'homme qui se livre à l'étude , la limite de ses connaissances de la veille , et nous rapproche de la divinité . Au travail assidu , persévérant de l'homme , est dû le progrès de la culture de cette terre nourrice , dont il est indispensable que les produits grandissent avec une population rapidement croissante . Par lui , les arts , les ouvrages de tout genre , les constructions , les manufactures ,

marchent à grands pas vers la perfection. L'audace, les pénibles recherches du marin, affrontant les vents et les flots, ouvrent au commerce, à l'industrie, des voies inconnues. Arrêté par les glaces du pôle, l'obstacle ne fait qu'irriter son ardeur. Combien de découvertes ne devons-nous pas au génie, aux méditations des savants ? N'est-on pas frappé d'admiration, quand on voit la pensée transmise aussi vite qu'énoncée, au moyen d'un simple fil métallique ? Quand on voit jaillir et s'élancer, en gerbes de cristal, les eaux les plus pures, arrachées au sommeil dans les profondes cavités du globe, pour le bien-être, l'embellissement des cités et la fertilité du sol ? L'astronomie soumet à un calcul rigoureux le cours des étoiles à d'énormes distances ; il devine l'existence d'une planète, et nous le verrons bientôt, sans doute, indiquer le point central fixe, autour duquel gravitent les innombrables soleils suspendus dans l'immensité. Tel est le travail sous diverses formes, tels sont ses résultats.

Eh bien ! Messieurs, cette religion qui élève l'âme vers son Créateur ; cette famille que Dieu a conçue et fondée ; cette propriété, fruit sacré du travail des mains et de l'intelligence, qui nous vient aussi de Dieu ; ces conquêtes précieuses de l'esprit, cette civilisation due à de longs siècles d'expérience, tout cela ne serait que fanatisme, abus, usurpation ! Tout cela, nous le voyons journellement attaqué, compromis au nom même du progrès : ironie ou profanation, dans la bouche de ces hommes dont un succès éphémère a récemment mis au jour les projets de ruine et de dévastation. Mais ces funestes projets ont échoué : et si le gouffre des révolutions n'est pas entièrement comblé ; si l'avenir est encore gros de

nnages, profitons de l'éclaircie par le développement des idées généreuses et l'exécution de tout ce qui est grand et utile. Profitons-en pour nous occuper surtout de l'agriculture, principale victime des désordres et des dissensions civiles.

Au premier rang des améliorations à introduire, doit figurer le drainage, mode ingénieux d'assèchement. Pratiqué d'abord en Angleterre, en Belgique, sous le patronnage du gouvernement, il s'étend avec une étonnante rapidité dans le nord de la France. Drainer un terrain, ce n'est pas seulement procurer l'écoulement des eaux de la surface, mais de celles qu'un sous-sol argileux ne saurait absorber. Des tranchées profondes d'un mètre, distantes de 5 à 10, pourvues au fond de cuve de tubes de 0,35 à 0,55, enlevant la nappe stagnante, il importait à la propagation du drainage de le mettre à la portée des fortunes médiocres. L'invention de machines propres à une rapide fabrication des tubes a déjà permis de les donner dans le nord à 25 fr. le mille. Porté à favoriser ce système, le ministère, à l'exemple de l'Angleterre, vient de nous accorder une machine dont il faut espérer qu'on fera usage dans le courant de l'année. Nouvelle source de prospérité, dans un département qui par sa situation, se prête merveilleusement aux essais d'amélioration et qui a tant gagné depuis un demi siècle.

Qu'était naguère la plaine entre Perpignan et la frontière de l'Aude? Terrain vague, stérile, où les troupeaux trouvaient à peine quelques maigres herbages. Le travail, l'industrie l'ont changé en vaste vignoble, justement renommé. Le réseau de canaux d'arrosage s'étend sur les versants hérissés de rocs

des contre-forts du Canigou, et fertilise les vallées du Tech et de la Tet. La création récente d'un grand canal d'irrigation, portera l'abondance dans le territoire compris entre le Tech et les Albères. D'immenses forêts de châtaigniers s'élèvent du fond des ravins aux cîmes des monts, et portent la vie dans des régions jadis peu fréquentées. Les pentes les plus rapides, les plus aspères, les moindres atterrissements dans les cavités des rochers, se couvrent de plantations que protègent d'innombrables murs de soutènement. C'est au point que dans le deuxième arrondissement, il faudrait plutôt modérer qu'encourager l'élan. La greffe, la transplantation du chêne-liège ont de nombreux partisans. On voit déjà sur les plateaux du Tech, beaucoup de vignes sillonnées d'allées d'arbres de cette essence précieuse; dans le troisième arrondissement, on introduit le mûrier et le mico coulier. On fait des essais de colmatage à l'embouchure du Réart. On projette le dessèchement de l'étang de Villeneuve-de-la-Raho, opération qui fera faire un pas de plus à l'assainissement de la plaine du Roussillon, déjà singulièrement améliorée depuis qu'on a fait disparaître un grand nombre d'étangs dans les parties basses de son territoire.

L'industrie des vers à soie est rendue populaire. Un changement avantageux dans la race bovine ne peut être contesté à Perpignan, par exemple, où sur 2400 bœufs abattus annuellement, on ne comptait que 2 à 300 têtes de bétail indigène; le rapport est maintenant d'un sur trois. Tous ces progrès sont dûs au travail, à l'intelligence des habitants, au Gouvernement, dont on a la manie en France de critiquer tous les actes, au lieu d'en seconder les intentions.

Enfin à la Société des Pyrénées-Orientales, quelque modestes que soient ses prétentions, on ne saurait méconnaître son utilité. Les primes dont elle provoque avec zèle l'allocation et qu'elle répand annuellement, ont porté leur fruit. Des dispositions nouvelles qui créent un comice agricole par arrondissement, vont modifier son action et restreindre son influence directe. Nous ferons le bien; nous favoriserons l'agriculture, autant que le permettront nos pouvoirs.

C'est dans ce but que nous rendrons compte de l'état présent de notre Ferme-École: on sait que le ministère fonde sur cette institution l'espoir d'un brillant avenir pour l'agriculture. L'instruction acquise par les élèves qui viennent d'en sortir les premiers, les rend susceptibles de diriger en peu de temps une exploitation, et d'introduire dans la comptabilité un ordre, une régularité inusités, quoique nécessaires. En admettant qu'ils ne puissent se placer tous, comme agents de culture, dans les grands domaines, ils porteront au moins dans leur canton l'indication des meilleurs procédés, l'emploi des ustensiles, des outils nouveaux; ils parviendront lentement, sans doute, à vaincre la routine et l'aversion de la plupart des propriétaires, contre des principes qu'ils n'ont pas sucé avec le lait, et des habitudes dont ils répugnent à se défaire, quand même ils les reconnaîtraient défectueuses.

Nous devons aussi une mention spéciale du magnifique résultat obtenu par M. Fauvelle, qui vient encore de doter la ville de Perpignan d'une fontaine abondante. Je veux laisser à notre confrère, qui s'est placé si haut dans l'art ingénieux du *Sondage*, le soin de décrire bien mieux que je ne pourrais le faire.

les détails de l'opération, d'indiquer le volume de l'écoulement, la vitesse, la nature des eaux.

Le Conseil-Municipal, qui apprécie toute l'importance de ce mode précieux d'approvisionnement d'eau potable, vainement recherchée depuis des siècles par nos aïeux, afin de se soustraire à la nécessité d'envoyer au dehors de l'enceinte, est disposé à réclamer de cet ingénieur de nouveaux services. Convaincu qu'il ne saurait rien faire de plus utile, pour la population qui l'a honoré de son suffrage et lui a confié ses intérêts, le conseil étendra ce bienfait autant qu'il y aura possibilité de réussir. Un jour, nous l'espérons, les modestes bornes-fontaines deviendront des monuments qui ne seront pas seulement un objet d'embellissement, mais qui recommanderont à la reconnaissance de nos descendants l'ingénieur qui fit jaillir les eaux, et les autorités qui provoquèrent et poursuivirent, avec tant de constance et de sollicitude, l'accomplissement d'une œuvre aussi éminemment utile.

Après ce discours chaleureux, écouté avec attention, et dont le public a témoigné, par ses applaudissements, qu'il approuvait la pensée, on a lu plusieurs morceaux d'un grand intérêt, dans l'ordre suivant :

Notes sur le puits artésien du Pont-d'en-Bastit, par M. Fauvelle, ingénieur-sondeur ;

Discours sur l'union intime et nécessaire de l'éloquence avec la vertu , par M. Laurence , principal du collège ;

Mémoire sur le commerce du Roussillon au xiv^e siècle, par M. de Saint-Malo ;

Notice sur les jardins, chez les anciens et les modernes, par M. Guiraud de Saint-Marsal.

Saint-Martin du Canigou, légende du XI^e siècle en vers, par M. Fabre, professeur au collège.

La Caille et la Perdrix, fable, par M. Rouffia, chef d'institution.

M. Sirven, secrétaire, a ensuite fait l'appel des personnes qui ont mérité les primes allouées par le Ministère et le Conseil-Général, pour l'année 1851. Ces primes ont été distribuées dans l'ordre suivant, savoir :

PRIMES ALLOUÉES PAR LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE.

INDUSTRIE SÉTIFÈRE (petites éducations).

Canton de Latour.

M ^{me} Capela, propriétaire, à Latour	30 fr.	}	130 fr.
MM. Saurel, Barthélemy, propriétaire, à Latour .	30		
Sales, Auguste, propriétaire, à Latour . . .	25		
Coronat, Élie, propriétaire, à Latour . . .	20		
Poumé, Pierre, propriétaire, à Bélesta . . .	25		

Canton de Perpignan.

M ^{mes} veuve Catala, propriétaire, à Elne	10	}	20
veuve Amigade, propriétaire, à Elne. . . .	10		
			150 fr.

AGENTS RURAUX.

Canton de Perpignan.

MM. Paul Sicre, à Perpignan.	25	}	50
François Bigon, à Perpignan.	25		

Canton de Céret.

M. Jean Alavaill, garde-champêtre, à Céret. .	50		50
---	----	--	----

Canton de Prades.

M. Martin Colomer, garde-champêtre, à Prades.	50		50
			300 fr.

GREFFE DU CHÊNE-LIEGE.

Canton d'Argelès-sur-Mer.

MM. Py, François, à Cosperons.	100	}	150
Llinas, Jacques, à Sorède.	50		
<i>A reporter</i>			450 fr.

Report 450 fr.

Canton de Cérét.

MM. Gouel, Louis, à Cérét.	80 fr.	}	290 fr.
Quinta, Michel, à Vivès.	80		
Olivé, Jacques, à Vivès.	80		
Payrou, François, à Vivès.	50		
TOTAL.	740 fr.		

PRIMES DU MINISTÈRE ET DU DÉPARTEMENT.

Primes pour les taureaux et vaches.

TAUREAUX.

Canton de Latour.

MM. Dabat, François, à Cassagnes.	85	}	155
De Ginestous-Roger, à Bélesta.	70		

Canton de Millas.

MM. Labau, Jean-Baptiste, à Ille.	85	}	305
Billés, Paul, à Pézilla-de-la-Rivière.	70		
Bonafos, Jean, à Neffiach.	55		
Bonafos, Bonaventure, à Neffiach.	50		
Sibinde, Augustin, à Millas.	45		

Canton de Thuir.

M. Pouell, Boniface, à Thuir.	85	}	210
M ^{mes} de Prade, veuve Pons, à Llupia.	70		
de Jaubert, Marie, à Castelnau.	55		

Canton d'Arles.

MM. Pujade, Joseph, à Arles-sur-Tech.	115	}	200
Boix, Sylvestre, à Arles-sur-Tech.	85		

Canton d'Argelès-sur-Mer.

MM. Turé-Padaillé, à Argelès.	85	}	210
Salètes, Jean, à Argelès.	70		
Jarlé, Jean, à Sorède.	55		

Canton de Prats-de-Molló.

MM. Sicre, Joseph, à Prats-de-Molló.	115	}	325
Xatard, Pierre, à Prats-de-Molló.	85		
Coste, André, à Prats-de-Molló.	70		
Boxède, Frézul, à Prats-de-Molló.	55		

A reporter. 1.405

Report 1.405 fr.

Canton de Mont-Louis.

MM. Bourc, Louis, à Saint-Pierre-dels-Forcats.	115 fr.	
Badie, Pascal, à Puyvalador.	85	} 420 fr.
Ferré, Jacques, à La Cabanasse.	70	
Félip, Michel, à La Cabanasse.	55	
Blanc, Marty, à La Cabanasse.	50	
M ^{me} veuve Rolland, Marguerite, à Puyvalador.	45	

Canton d'Olette.

MM. Clastres, Baptiste, à Serdinya.	115	
Guinot, Bonaventure, à Serdinya.	85	} 420
Bordes, Joseph, à Thuès.	70	
Broch, Joseph, à Souanyas.	55	
Hullo, Raphaël, à Olette.	50	
Fabre, Joseph, à Sahorre.	45	

Canton de Prades.

MM. Dalmé, Michel, à Prades.	115	
Paillés, Gaudérique, à Espira-du-Confient.	85	} 420
Vergés, Bonaventure, à Fillols.	70	
Deixone, Augustin, à Molitg.	55	
Barrère, Valentin, aux Masos.	50	
Raymond, François, à Fillols.	45	

Canton de Saillagouse.

MM. Auté, Joseph, à Err.	115	
Aymard, François, à Err.	85	} 420
Girvés, Abdon, à Err.	70	
Puig, François, à Estavar.	55	
De Pastors, Pierre, à Enveitg.	50	
Colomer, François, fils, à Odeillo.	45	

Canton de Sournia.

MM. Gayre, Jean, dit Solère, à Fosse.	70	70
---------------------------------------	----	----

VACHES.

Canton d'Argelès-sur-Mer.

MM. Salètes, Jean, à Argelès-sur-Mer.	35	} 67
Canals, Hyacinthe, à Palau-del-Vidre.	32	

A reporter 3 222 fr

Report. 3.222 fr.

Canton de Saillagouse.

MM. Colomer, François, à Via, commune d'Odeillo.	35 fr.	} 65 fr.
Colomer, Bonaventure, à Saillagouse . . .	30	

Canton de Mont-Louis.

M. Vaillant, Bonaventure, à La Cabanasse. .	70	70
---	----	----

Primes pour plantations sur les terrains en pente.

ARRONDISSEMENT DE CÉRET.

MM. Cruzet, Matthieu, à Montalba.	100	} 300
Carbonne, Abdon, à St-Laurent-de-Cerdans. .	100	
Delcros, Jean, à Céret.	100	
D'Adhémar, à St-Laurent-de-Cerdans. . }		
M ^{me} Estrade, à Saint-Laurent-de-Cerdans. . }		Mention honorable.

ARRONDISSEMENT DE PRADES.

MM. Llopet, Barthélemy, à Serdinya.	150	} 1.270
Braquemart, Hubert, à Prades.	120	
Romeu, Hyacinthe, à Prades.	110	
Rajau, Onuphre, à Prades.	110	
Lacoste, Prudence, à Clara.	80	
Fouis, Denis, à Mosset.	80	
Mercader, Martin, à Vernet.	80	
Soumain, D.-M., à Fulla	80	
M ^{me} veuve Debatène, à Mont-Louis.	80	
Riubany, Emmanuel, à Prades.	70	
Barréra, Valentin, aux Masos.	70	
Sobraqués, Pierre, à Espira-du-Conflet. .	70	
Delamont, cadet, à Prades.	70	
Chambeu, Jean-Baptiste, à Prades	50	
Quès, Joseph, à Serdinya.	50	

TOTAL. 4.927 fr.

Médaille décernée par la Société

A MM. Robin frères, jardiniers-pépinieristes, une médaille en bronze.

La musique du 67^e régiment de ligne a exécuté, pendant la séance, plusieurs morceaux avec cet ensemble et cette perfection que la population perpignanaise sait apprécier.

NOTICE SUR LE Puits FORÉ AU PONT-D'EN-BASTIT,

Par M. FAUVELLE.

A la demande de M. Auguste Lloubes, maire de Perpignan, j'ai entrepris un forage au Pont-d'en-Bastit.

Le puits a été commencé sur cette place le 3 octobre 1851, et le 10 décembre de la même année l'eau a jailli d'une profondeur de cent quarante-trois mètres. Les terrains traversés par la sonde sont tous de formation tertiaire, stratifiés horizontalement jusqu'à la nappe aquifère, et recouverts d'une couche de cailloux roulés de la Tet : cette couche contient de l'eau très abondante qui alimente tous les puits voisins.

Voici l'ordre de stratification de ces terrains :

	Épaisseur des couches.
1 ^o — Cailloux roulés où l'eau se maintient à quatre mètres en contre-bas du sol.	5 ^m 50 ^c
2 ^o — Tuf argileux dur.	5 30
3 ^o — Tuf jaune sablonneux.	2 70
4 ^o — Tuf jaune, tantôt argileux, tantôt sablonneux, coupé par des plaquettes calcaires assez dures.	16 »
5 ^o — Sables agglutinés.	1 10
6 ^o — Tuf dur.	» 60
7 ^o — Sables agglutinés.	4 50
8 ^o — Tuf argileux.	» 90
9 ^o — Sables agglutinés.	9 50
10 ^o — Calcaire très dur.	» 25
11 ^o — Argile jaune, coupée de mètre en mètre par des stratifications calcaires très dures et variant entre 0 ^m 10 ^c et 0 ^m 15 ^c d'épaisseur	23 15

12° — Argile jaune, très grasse et très difficile à délayer dans l'eau	2m 40s
13° — Sables agglutinés.	1 »
14° — Argile jaune, grasse.	1 »
15° — Sables agglutinés.	1 90
16° — Calcaire dur.	» 80
17° — Argile jaune, grasse.	3 90
18° — Argile brune, très ferme.	» 50
19° — Argile verdâtre, compacte.	1 »
20° — Argile brune.	» 60
21° — Argile verdâtre.	6 40
22° — Argile jaune, coupée par des plaquettes très dures.	13 »
23° — Calcaire très dur.	6 »
24° — Sables et graviers contenant de l'eau ascendante.	» 25

Jusqu'à la rencontre de ces graviers, le forage n'avait présenté aucun incident remarquable ; les terres se maintenaient parfaitement, et l'eau demeurait stationnaire dans le puits, à quatre mètres de profondeur. Mais à peine la sonde eut-elle piqué cette couche, que le sable remonta d'une dizaine de mètres dans le puits ; l'eau s'éleva jusqu'à un mètre en contre-bas du sol, et quoiqu'elle trouvât un écoulement, au moins partiel, dans les cailloux roulés de la surface, elle se maintint à ce niveau jusqu'à la fin du forage. Toutefois, ce niveau n'était pas constant ; du soir au matin et d'un jour à l'autre, il oscillait d'une manière sensible. C'est un fait que je signale parce qu'il n'est pas isolé ; dans presque tous les forages que j'ai fait exécuter, je l'ai toujours vu se reproduire. Un puits artésien en communication avec une nappé d'eau ascendante, semble un tube barométrique. Le niveau de l'eau s'y élève et s'y abaisse sans qu'il soit possible encore d'assigner une cause à ce phénomène.

Après que l'on se fut débarrassé des sables fournis par cette première nappe aquifère, et qu'au moyen d'une bonne injection de chaux hydraulique on en eut arrêté le courant, on continua le forage; les terrains changèrent alors, sinon dans leur nature, car dans toute la plaine du Roussillon ils sont à peu près les mêmes, du moins dans leur mode de stratification. Jusque-là, comme il est facile de le voir à la simple inspection du tableau ci-dessus, les argilles sont coupées constamment par des plaquettes plus dures de tuf ou de calcaire : cette disposition a beaucoup d'analogie avec les terrains que j'ai traversés à Canohés, dans le puits artésien de M. Rovira; mais au-delà de la couche de graviers, l'argile ne présente plus que des nodules plus ou moins dures, et devient tout-à-fait semblable aux terrains trouvés à la Loge et à Saint-Dominique, comme il est facile de le voir par la suite du tableau des terrains traversés.

25° — Argile jaune, contenant quelques rognons de		
tuf dur.	21	75
26° — Argile verte.	11	»
27° — Sable quartzeux, grenu et parfaitement pur.	2	»
Profondeur totale.	143 ^m	»

C'est de cette dernière couche que l'eau s'est élancée, par la sonde, à six mètres au-dessus du sol, entraînant avec elle une quantité considérable de sable qui intercepta le passage de l'eau elle-même, lorsqu'on eut retiré la sonde. Un bon tubage la fit reparaître au jour et permit d'en jouir immédiatement.

Le volume de la source obtenue est de cent quatre-vingts litres par minute, l'orifice d'écoulement étant à la surface du sol.

Sa température, de vingt-et-un degrés centigrades.

Sa force ascensionnelle, de six mètres.

L'analyse chimique qu'en a faite M. Bouis, la classe parmi les bonnes eaux potables; elle contient, comme les sources de la Loge et de Saint-Dominique, une quantité appréciable de bi-carbonate de soude et de magnésic ce qui, dit-on, la rend précieuse pour les maladies des voies urinaires.

Tout porte à croire que les trois sources, de Saint-Dominique, de la Loge et du Pont-d'en-Bastit sont alimentées par la même nappe aquifère; le gisement en est le même ainsi que la composition chimique; et ce qui semble trancher la question, c'est que les eaux de la Loge et de Saint-Dominique ont diminué un instant de volume au moment où l'eau a jailli au Pont-d'en-Bastit.

Néanmoins, dans cette hypothèse, il reste à expliquer comment il se fait que la source du Pont-d'en-Bastit, qui vient d'une profondeur de 141 mètres, marque 21 degrés centigrades à son arrivée au jour, tandis que la source de la place Saint-Dominique, qui vient d'une profondeur de 172 mètres, ne marque que 19 degrés. L'eau du Pont-d'en-Bastit, quoique venant d'une profondeur moindre, serait donc plus chaude que l'eau de Saint-Dominique : c'est le contraire de ce qui devrait avoir lieu; car tout le monde sait que, plus on s'enfonce dans les entrailles de la terre, du moins jusqu'à une certaine limite, et plus la température augmente. Mais cette anomalie est plus apparente que réelle; on n'a pas été prendre la température dans la nappe aquifère elle-même; on l'a mesurée à la sortie de l'eau sur le sol; or l'eau de la fontaine Saint-Dominique qui ne débite que vingt litres par minute, met dix fois plus de temps pour arriver au jour que celle du Pont-d'en-Bastit qui en

débite cent quatre-vingts; elle reste donc dix fois plus long-temps en contact avec les couches supérieures de terrains dont la température est plus basse que celle de la nappe aquifère; elle doit donc s'y refroidir bien davantage, et il n'y a rien d'étonnant qu'elle ait perdu, de sa chaleur initiale, deux degrés de plus que la fontaine du Pont-d'en-Bastit. Mais cette haute température est elle-même un fait fort remarquable. En effet, tous les sondages, faits jusqu'à présent en différents lieux, accusent une augmentation d'un degré par trente-trois mètres de profondeur. D'après cette donnée, généralement admise, la température de la source du Pont-d'en-Bastit ne devrait être que de 18 degrés environ, ou 4° 33' au-dessus de la moyenne. Comme elle est de 21, il en résulte, ou que la source doit s'enfoncer plus profondément en terre, avant d'arriver au trou de sonde, ou que la température augmente à Perpignan, non pas d'un degré tous les trente-trois mètres, mais d'un degré tous les vingt mètres.

Puisque les trois sources, rencontrées à Perpignan par la sonde, paraissent avoir une origine commune, il est intéressant de chercher à bien connaître la nappe d'eau qui les alimente; c'est sous une couche d'argile verte et dans un banc de sable quartzeux qu'on la recontre. Ce banc de sable n'est pas horizontal. Au Pont-d'en-Bastit, la sonde l'a trouvé à 141 mètres; à la Loge, à 162 mètres, et à Saint-Dominique, à 172 mètres. Le sol étant à peu près de niveau, il en résulte que la nappe aquifère est plus haute de trente-un mètres au Pont-d'en-Bastit qu'à Saint-Dominique; et comme la distance entre ces deux points est de 570 mètres, sa pente par mètre est de 0^m 054. Tout

porte à penser que l'eau coule suivant la pente que nous signalons. Elle se dirigerait donc du sud-ouest au nord-est ; elle viendrait des parages de Canohés et Toulouges, et irait vers la Salanque. Cependant, il est difficile, avec si peu de données, de déterminer les allures réelles de cette nappe intéressante : de nouveaux sondages sont nécessaires pour démontrer la relation, qu'on ne peut aujourd'hui que soupçonner, entre la couche aquifère de Perpignan et celles de Canohés et Toulouges qui fournissent des eaux si abondantes.

Un jour, sans doute, on élèvera une borne quelconque sur cette belle source du Pont-d'en-Bastit. Je désirerais, dans l'intérêt de la science, que l'on gravât sur une de ses faces la date du forage, la profondeur du puits, la température de l'eau, son volume, sa force ascensionnelle et sa composition chimique. On fournirait ainsi des documents précieux à ceux qui, après nous, s'occuperont de sciences naturelles.

RECHERCHES

SUR LES MONNAIES

qui ont eu cours en Roussillon,

Par M. COLSON, capitaine au 67^e de ligne.



Pendant le premier séjour du 67^{me} à Perpignan, j'avais eu la pensée de rédiger une *Notice sur les Monnaies du Roussillon*. Cette province était alors presque entièrement inconnue, sous le rapport numismatique¹ : l'essai le plus médiocre et le plus incomplet eût été favorablement accueilli. Dix ans après, le hasard des garnisons conduisit de nouveau le 67^e à Perpignan ; je repris alors mon projet et le mis à exécution.

Ces recherches sont divisées en douze chapitres, correspondant aux douze périodes principales de l'histoire du Roussillon. Un résumé permet d'en saisir les résultats d'un coup-d'œil. Il est suivi d'un dernier

¹ Depuis, M. de Longpérier a fait connaître les monnaies au nom d'Alphonse V, de Jean II et de Ferdinand-le-Catholique, sorties de l'atelier de Perpignan ; M. Barthélemy, le denier au nom de GUARDAS, comte de Roussillon ; M. Poey-d'Avant, le denier de Gausfred III.

chapitre comprenant, sous le nom de *Variétés monétaires* : 1^o les méreaux du Diocèse d'Elne ; 2^o les jetons et les médailles historiques ; 3^o une note sur l'ancien marc de Perpignan ; 4^o une note sur les monnaies de Puycerda, capitale de la Cerdagne ; 5^o une note sur les monnaies des rois chrétiens de Majorque.

Les archives de l'ancien Hôtel-des-Monnaies n'existent plus ; mais on peut, en compulsant les liasses et les registres conservés à l'Hôtel-de-Ville et à l'Université, retrouver un assez grand nombre de documents. M. de Saint-Malo m'a fait part de ses richesses diplomatiques et numismatiques avec une obligeance extrême : j'en ai largement usé. M. Morer, archiviste du département, a bien voulu faciliter mes recherches ; MM. Puiggari, Companyo, Jaubert de Passa, Grosset, Bonafos, Lloubes, de Bonnefoy, Canta, Vidal, Selva et Barjau, m'ont aidé de leurs communications. Grâce à leur complaisance, j'ai pu voir plusieurs exemplaires des diverses monnaies perpignanaises, et noter les variétés de coin et de fabrique. Je suis heureux de témoigner publiquement ma reconnaissance à ces messieurs.

Les documents monétaires que j'ai réunis et classés, forment un recueil que des recherches ultérieures augmenteront sans doute : cette notice en est, pour ainsi dire, la *table analytique*. A partir du XIII^e siècle, elle présente, par ordre chronologique, l'indication ou l'analyse des principaux documents retrouvés, concernant la fabrication et la circulation des monnaies dans la province du Roussillon : à la suite de ceux de chaque règne vient la description des monnaies qui s'y rapportent.

I. — PÉRIODE GAULOISE.

Au deuxième siècle avant notre ère, la partie de la Gaule méridionale qui, dans les temps modernes, fut appelée *Province du Roussillon*, était habitée par diverses peuplades. Les *Sardones* occupaient le littoral et la plaine : ils avaient pour villes principales *Ruscino* sur la Tet, *Illibéris* près du Tech, et *Cauco-Illibéris* au bord de la mer. Les *Consuarini*, limités au Nord par les *Atacini*, au Sud par les *Cerctani*, occupaient l'intérieur des terres et la montagne. Ces peuplades connaissaient l'usage des monnaies; car elles ont employé, dans leurs transactions, celles des Ibères de la Péninsule, celles des Phéniciens de la Bétique et des Iles Baléares, celles des Grecs de Marseille, d'Ampurias et de Roses. Les nombreuses trouvailles de monnaies ibériennes, grecques et phéniciennes, faites à *Castel-Roussillon*, *Mirmande*, *Elne*, *Collioure*, *Banyuls-sur-Mer*, *l'Albère*, *Banyuls-dels-Aspres*, *Cèret*, *Amélie-les-Bains*, *Arles*, *Palalda*, *Prats-de-Molló*, *Pézilla*, *La Mahut*, etc., etc., prouvent la vérité de cette assertion. Les plus communes dans le pays sont les autonomes de la *Tarraconaise*, auxquelles succédèrent, dans les mêmes villes, celles des municipales ou des colonies de Rome.

Il existait donc, en ces temps reculés, des relations de commerce entre les peuplades des deux versants des Pyrénées, qui, sans doute, parlaient à peu près la même langue, puisque la plupart d'entre elles avaient une origine commune. La langue ibérienne était probablement encore en usage dans le midi de la Gaule, après la conquête romaine. De tout ce qui appartient à l'homme, la langue est, en effet, ce qui persiste le plus long-temps.

« Les Ibères de la Gaule faisaient usage de monnaies : pourquoi n'en auraient ils pas fabriqué comme leurs frères de la Péninsule ? Parmi celles à légendes ibériennes, que l'on rencontre si fréquemment dans le midi de la France, quelques-unes appartiennent peut-être à la Narbonaise ¹. »

M. de Crazannes a publié, dans les *Mémoires de la Société Archéologique du Midi* (tome IV, p. 89), une monnaie d'argent des Volces-Tectosages, au type ordinaire de la roue, mais présentant au revers une légende ibérienne composée de cinq caractères. La langue des Ibères était donc en usage dans une partie de la Narbonaise, au temps de la domination des Volces.

M. Boudard (*Études*, p. 117 à 129) propose d'attribuer à Narbone les moyens bronzes à la légende NEDENKIN, qu'une lecture fautive avait fait classer aux *Nerii Celtici* de la Tarraconaise.

Le sol roussillonnais restitue, de temps en temps, plusieurs variétés d'une monnaie antique, de moyen module, dont voici la description ²:

¹ Note sur une monnaie bilingue greco-ibérienne, trouvée à Bonpas. — Lue à la Commission Archéologique du département des Pyrénées-Orientales, en 1845.

² J'en possède trois exemplaires variés, trouvés en 1841 et 1842 à

1. Tête de Mercure, barbare, coiffée du pétase et tournée à droite; derrière, un caducée. R. ΛΟΓΓΟΣΤΑ — ΔΗΤΩΝ, en deux lignes, accostant un trépied grossièrement dessiné. Cuivre — module, 28 millim.

2. Même avers : R. Mêmes légendes et même type dans le champ; à gauche du trépied, et sous la première ligne de la légende grecque, quatre caractères ibériens.

3. Même type; devant la tête : ΒΩΚΙΟΣ. — R. du n° 2.

4. Même type; devant la tête : ΛΟΥΚΟΤΙ. — R. du n° 2.

5. Même type, plus barbare, pas de légende. — R. Même type et mêmes légendes que le n° 2. Module plus petit, 24 millimètres.

6. Même tête barbare, pas de caducée. R. Légende dégénérée et méconnaissable. Imitation grossière. — Module, 24 millim.

La légende grecque avait fait attribuer ces moyens bronzes à *Talcum*, de Laconie. M. de Lagoy reconnut le premier la légende ibérienne, qu'il lisait PTRP ou BTRB, analogue à *Beterra*, nom antique de Béziers, et proposa de les attribuer à Tallet en Roussillon. M. de la Saussaye les a classés aux incertaines de la Narbonaise.

Leur provenance, et les caractères ibériens qui se voient sur certains exemplaires, semblent indiquer qu'ils ont été fabriqués dans la partie de la Gaule voisine de la Péninsule. La lecture de ces caractères,

Castel-Roussillon, Le Vernet, pres Perpignan, et Elne. En 1845, un autre exemplaire fut trouvé à Bonpas, et j'en ai vu plusieurs autres, également exhumés du sol roussillonnais. On en découvre aussi à Vieille Toulouse, à Narbonne, à Nîmes, et sur plusieurs autres points du midi de la France.

suivant l'alphabet de M. de Sauley, confirmerait cette opinion. Elle ne serait pas PTRP, mais PARP, ce qui constituerait une analogie remarquable avec le nom de Perpignan. M. Barthélemy (*Manuel de Numismatique Ancienne*, p. 94) adopte cette lecture, et attribuerait volontiers à la capitale du Roussillon les monnaies des *Longostaleti*.

La ville de Perpignan est moderne : cette vérité n'a plus besoin de démonstrations ; mais le radical de son appellation pourrait avoir été appliqué, dans les temps anciens, à quelque localité du pays. Peut-être même existait-il, sur un emplacement voisin, des *Parpi* ou *Parpini*, maintenant inconnus, dont le nom se serait conservé, au x^e siècle, dans celui de la *villa Perpiniani*, berceau de la ville actuelle. Les langues parlées dans les Gaules, avant la conquête romaine, ont laissé, principalement dans les noms de lieu, des traces non équivoques de leur persistance. Ces antiques appellations, conservées dans le langage populaire, ont surgi lors de la formation des langues modernes, nées des langues rustiques.

Revenons à nos monnaies. Les *Études* de M. Boudard donnent un alphabet différent de celui de M. de Sauley, attribuent une autre valeur à plusieurs lettres, et changent, par conséquent, la lecture et l'interprétation de la plupart des légendes ibériennes. Ainsi, les caractères placés au revers de plusieurs moyens-bronzes des *Longostaleti*, sont, d'après ce nouvel alphabet, PTOP, et non PARP. L'attribution de ces monnaies aux anciens habitants du Roussillon perd, sans doute, de ses probabilités par cette nouvelle lecture ; mais elle ne cesse point d'être admissible.

Les quatre caractères lus PARP, d'après l'alphabet

de M. de Saulcy, et P'TOP, d'après celui de M. Bou-dard, se rencontrent sur quelques exemplaires seulement, tandis que l'appellation grecque ΛΟΓΓΟΣΤΑ — ΑΗΤΩΝ, figure d'une manière constante. On peut en conclure que la peuplade, dont la légende ibérienne rappelle sans doute le nom, était étrangère à la fabrication de ces monnaies. Le type de l'avvers et du revers, la langue dans laquelle le nom de lieu est écrit, sa forme au génitif pluriel, tout indique l'influence de la civilisation grecque et l'imitation d'un type ¹. Les exemplaires de fabrique grossière, à légendes inintelligibles, sont probablement des copies ou des contrefaçons faites par des peuplades voisines des *Longostaleti*.

Indépendamment du nom de la ville émissionnaire, on voit assez fréquemment, sur les monnaies ibériennes, celui d'une ou de plusieurs villes, sans doute en signe d'alliance et d'amitié. La présence des quatre caractères ibériques sur plusieurs moyens-bronzes des *Longostaleti* doit avoir la même cause.

M. le marquis de Lagoy, guidé par l'analogie du nom, pense qu'ils peuvent être attribués à Tallet en Roussillon; mais, d'après les renseignements que M. de Saint-Malo a bien voulu me donner sur Tallet ², il paraît que ce lieu n'est pas assez ancien pour y chercher le *Longos-Taletum* de ces monnaies gallo-grecques. Au moyen-âge, Tallet était une obédience cistercienne; et l'on sait qu'en général ces obédiences furent placées en des lieux jadis consacrés au culte

¹ Le trépied est l'un des types des moyens-bronzes de la colonie grecque de *Massalia*.

² *Talet* ou *Tallet* est quelquefois appelé *Tellet* dans les actes rédigés en catalan. Marca lui donna la forme en O : *In villa Tolleto* (Preuves, n° 168).

païen. Les premiers apôtres du christianisme dans les Gaules, faisaient ainsi servir à l'établissement de la religion nouvelle, la vénération que les habitants avaient pour certains lieux. Toutefois, cela ne saurait donner à Tallet l'importance que suppose une désignation spéciale de peuplade sur des monnaies d'un type particulier. Pendant les quinze années que M. de Saint-Malo a passées à Céret, il n'a été trouvé à Tallet, du moins à sa connaissance, aucun de ces débris antiques, si communs sur un terrain jadis occupé par un centre de population de quelque importance. Cependant, des preuves négatives ne sauraient être admises sans réserve. Tout en conservant à peu près le même nom, il se pourrait d'ailleurs que le village actuel de Tallet ne fût pas précisément situé sur l'emplacement de l'*oppidum* gaulois, auquel il a peut être succédé. Beaucoup de lieux modernes sont dans ce cas.

Quoi qu'il en soit, la présence sur nos moyens-bronzes, d'une légende bilingue dans laquelle on retrouve, même involontairement, un nom presque identique à celui d'une localité du pays, la nature de cette légende grecque et ibérienne¹, l'identité de module et l'analogie de fabrique avec ceux que l'on classe à *Beterra*; toutes ces raisons, jointes à celles précédemment exposées, forment, en faveur de leur attribution à la province du Roussillon, un faisceau de probabilités que confirmeront, je l'espère, des recherches ultérieures et une connaissance approfondie des antiquités locales.

Les moyens-bronzes des *Longostaleti* ne sont pas les seules monnaies gauloises exhumées du sol roussil-

¹ M. de Lagoy fait observer, avec raison, que l'on ne connaît aucune monnaie de bronze de la Péninsule, à légendes grecques, tandis que les caractères grecs sont communs sur celles de la Gaule.

lonnais : les travaux de terrassement et de culture ramènent parfois à la surface des monnaies des Volces-Tectosages et des Volces-Arécomiques, des incertaines en or, en argent, en potin et en bronze, aux types du bige conduit par la victoire, du cheval, etc. Les plus intéressantes que j'ai recueillies, pendant un séjour de trois ans, sont les moyens-bronzes à la légende NEDENKIN, ceux de *Beterra*, et ceux de même fabrique attribués aux rois de Galatie.

M. Boudard (*Études*, p. 131) hésite sur l'attribution des monnaies à la légende ibérienne ILBARKhM (ILIBARAKIM, en intercalant les voyelles omises, ILIBARA, en supprimant le suffixe). On connaît, en effet, deux villes antiques du nom d'*Illiberis*, l'une dans la Péninsule, l'autre dans la Gaule méridionale, chez les *Sardones*, anciens habitants du Roussillon. Je ne pense pas que ces monnaies doivent être attribuées à la Gaule. Leurs types me paraissent appartenir à la Péninsule; et, d'ailleurs, aucune monnaie à la légende ILBARKhM n'a été trouvée, à ma connaissance, dans le département des Pyrénées-Orientales, tandis qu'on en rencontre assez fréquemment sur le versant espagnol.

II. — PÉRIODE GALLO-ROMAINE.

Depuis Vaillant, les antiquaires attribuaient à la colonie romaine de Ruscino de petites monnaies de bronze au nom d'Auguste et au type de deux aigles légionnaires. M. de Longpérier a rectifié la lecture de la légende, et reconnu l'origine asiatique de ces monnaies, qu'il a restituées à la colonie de Berytus¹

¹ *Revue Numismatique* 1877, p. 278-280

Si la croyance à l'atelier monétaire de Ruscino s'est évanouie, le territoire des anciens *Sardones* et *Ceretani* n'en est pas moins riche en monnaies romaines. Chaque jour, les travaux de terrassement ou de culture et les pluies torrentielles, en font découvrir de nouvelles. Il suffit de citer Castel-Roussillon, Mirmande, Argelès, Elne, Collioure, Port-Vendres, Banyuls-sur-Mer, Vila-Clara, l'Albère, le Pertus, Céret, Amélie-les-Bains, Arles, Saint-Laurent-de-Cerdans, Coustouges, Saint-Cyprien, Banyuls-dels-Aspres, Malloles, près Perpignan, Toulouges, Saint-Estève, Pézilla, Rivesaltes, Opol, Livia, etc., etc., pour rappeler au souvenir des amateurs les plus riches trouvailles de ce genre faites en Roussillon. Aucune de ces monnaies n'appartenant au pays, je n'insisterai pas davantage sur ce point, et me contenterai de dire que la série des médailles romaines, exhumées du sol, comprend des monnaies de la Péninsule hispanique, à légendes latines; des as et des fractions d'as, des consulaires d'argent et de bronze, des impériales dans les trois métaux, jusqu'à l'extinction de l'empire d'occident, enfin des monnaies byzantines ¹.

III. — DOMINATION WISIGOTHE.

(DE 462 A 720.)

En 462, les habitants du Roussillon passèrent, avec toute la Gaule narbonaise, sous la domination des Wisigoths. Les monnaies d'or et d'argent, que

¹ Le premier cahier des *Études historiques sur le Roussillon*, par M. de Saint-Malo, contient une indication de tous les points du territoire qui, à la connaissance de l'auteur, ont fourni des antiquités. En classant ces indications par vallée ou bassin, M. de Saint-Malo a formé un réseau qui pourra devenir le canevas d'un travail ultérieur sur les antiquités locales.

ces nouveaux possesseurs du sol fabriquèrent, soit en Espagne, soit dans la Gaule méridionale, ont eu cours légal dans la Septimanie; mais aucune d'elles ne pouvant être attribuée à la partie de cette province, qui depuis fut appelée Roussillon, Conflent et Cerdagne, je m'abstiendrai d'en parler.

Les monnaies mérovingiennes y ont également eu cours : on en trouve encore, de temps en temps, des exemplaires isolés.

Quelques amateurs attribuent à Port-Vendres (*Portus-Veneris*) les *trientes* monétaires à la légende PORTOVEDIRI, PORTOVIDRARI, catalogués, par M. Conbrouse, sous les nos 623, 623 bis, 623 ter, de la série mérovingienne; ils oublient que Port-Vendres appartenait alors aux Wisigoths.

IV. — OCCUPATION ARABE.

(DE 720 A 760.)

En 720, les Arabes se rendirent maîtres du pays : ils n'y formèrent point d'établissement durable, et leur domination de quarante ans ne fut qu'une simple occupation.

On ne connaît aucune monnaie fabriquée par eux dans la Gaule méridionale. Celles d'or, d'argent et de bronze, apportées d'Asie, d'Afrique et d'Espagne, ont été admises dans la circulation et s'y sont maintenues pendant plusieurs siècles. On trouve, de temps en temps, sur plusieurs points du département, quelques-unes de ces monnaies, soit isolées, soit réunies en nombre plus ou moins considérable. Les plus anciennes remontent au 1^{er} siècle de l'hégire ¹.

¹ En mai 1841, sur le sol de l'antique *Ruscino*, au pied de la tour, on trouva un dynar épais, de petit module, à légendes bilingues, arabes et

V. — DOMINATION FRANQUE. — Comtes de Roussillon.

(DE 760 A 1172.)

768. Mort de Pépin. La Septimanie échoit à Carloman, qui meurt en 771. Ses enfants sont écartés de la succession. — 778. Campagne des Francs sur les rives de l'Èbre. Création du royaume d'Aquitaine en faveur de Louis, fils de Charlemagne, à peine âgé de trois ans. — 788. Troubles en Aquitaine. — 791. Rétablissement du Siège épiscopal d'Elne, interrompu depuis l'invasion arabe. — 793. Les Arabes pénètrent en Septimanie. — 798. Expédition franque. Conquête des Marches d'Espagne. — 802. Prise de Barcelone. Les Marches d'Espagne organisées selon le régime franc.

COMTES BÉNÉFICIAIRES.

807. Gaucelme, comte de Roussillon, fils de Guillaume, duc de Septimanie. — 812. Devient comte d'Ampurias. — 814. Mort de Charlemagne. Pépin, fils de Louis-le-Débonnaire, roi d'Aquitaine. — 817. Partage de l'Empire franc. Nouvelle circonscription de la Septimanie. Érection du marquisat de Gothie, dont Barcelone est la capitale. — 835. La Septimanie à Charles-le-Chauve, roi d'Aquitaine en 839.

832. Berenguer, comte de Roussillon.

836. Gaucelin, comte de Roussillon.

843. Suniaire, comte d'Ampurias et plus tard de Roussillon.

855. Odalric, comte de Roussillon.

869. Salomon, *idem.*

870. Sunifred, *idem.*

874. Miron, *idem.*

876. Bernard, *idem.*

903. Rodulf, *idem.*

904. Jobre ou Jofre (Gausfred?) *idem.*

} D'après D. Roch Olzinellas, archiviste de Ripoll.

latines, fabriqué en Afrique l'an 97 de l'hégire. Quelques années auparavant, on avait exhumé du même terrain, un autre dynar moins épais, de plus grand module, et portant la date 455 (de l'hégire). Les légendes n'indiquent ni le nom de l'émir, ni le lieu de fabrication. Je possède deux dirhems, et j'ai vu chez M. de Saint-Malo un felous très ancien qui provient du même lieu. On a également recueilli des monnaies arabes en Cerdaigne et en Conflent; la trouvaille la plus importante est, sans contredit, celle de la chapelle du Monestir-del-Camp.

858. Les Normands débarquent sur les côtes du Roussillon, mettent à feu et à sang et dévastent *Ruscino*, qui ne s'est point relevé de ses ruines. Elne et le monastère d'Arles subissent le même sort. Charles, fils de Charles-le-Chauve, roi d'Aquitaine.

865. La Septimanie est divisée en deux provinces : 1^o Duché ou marquisat de Septimanie, Narbone capitale ; 2^o Marches d'Espagne ou comté de Barcelone, dont Wifred-le-Velu, souche des comtes héréditaires de Barcelone, est le premier *marchis* connu. Le Roussillon et le Conflent restent à la Septimanie.

COMTES HÉRÉDITAIRES.

904. Suniaire II, comte de Roussillon et d'Ampurias, souche des comtes héréditaires. Transmet de son vivant le comté d'Ampurias à Bencion, son fils aîné, et celui de Roussillon, après sa mort, à Gauzbert, son second fils, vers 915.

916. Gauzbert, seul. — 922 ou 927 (30^e année du règne de Charles-le-Chauve). Première mention du nom de Perpignan dans la vente d'un aleu confinant, *in terminio de villa Cabestagnio et in terminio de villa Perpiniano*. — 918. Le duché de Narbone échoit à la maison de Toulouse. — 928. Le Vallespir passe au comte de Barcelone, qui l'annexe au comté de Besalu. Incorporation du Conflent au comté de Cerdagne, sans titre féodal.

935. Guifred ou Gausfred, fils de Gauzbert. — 957 ou 959. Seconde mention du nom de Perpignan dans l'échange d'un fonds de terre situé *infra terminos ville Perpiniani*. — 962. Testament de Raymond, comte de Rouergue et marquis de Gothie, partageant l'aleu de Perpignan entre St-Félix de Girone, St-Pierre de Rodez et l'évêque d'Elne.

991. Mort de Gausfred, qui avait assigné à son fils aîné, Hugues, le comté d'Ampurias ; et, à Guilabert, le comté de Roussillon. Suniaire, son troisième fils, devint évêque d'Elne. — 1008. Mort de Guilabert.

1008. Gausfred II. — 1025. Consécration de l'église de Saint-Jean par Bérenger, évêque d'Elne, seigneur de Perpignan, en présence du comte Gausfred. — 1027. Synode de Toluges qui ordonne une trêve de cinquante-deux jours à l'exercice du droit de guerre privée.

1030. Gausfred III. — 1063 à 1068. Accompagné de Guilabert, son fils ; des comtes d'Ampurias, de Besalu, de Cerdagne, et des grands du pays, Gausfred III assiste au Concile de Toluges. La trêve de Dieu est portée à trois cent dix-neuf jours.

1075. Guilabert, fils de Gausfred, figure, dès cette année, dans la série comtale de D. Roch Olzinellas. — En 1085, il termine ses différends avec Hugues, comte d'Ampurias; le traité lui garantit ses droits sur ce comté et celui de Peralada. Guilabert et Hugues prennent tous deux le titre de *comte d'Ampurias et de Roussillon*, comme Suniaire II. Cet usage donne lieu de penser que les deux dynasties, issues de la même souche, au moins depuis Gausfred II, possédaient par indivis les droits honorifiques des comtés d'Ampurias et de Roussillon, dont ils percevaient séparément les droits utiles. — 1102, 17 des calendes d'octobre. Guilabert, sa femme Stéphanie et son fils, fondent un chapitre à l'église de Saint-Jean de Perpignan. Après cette fondation, qui correspond à celle de plusieurs chapitres réguliers, il n'est plus question du comte Guilabert.

1102. Girard I, fils de Guilabert. Croisé avant la mort de son père, se signale sous la bannière du comte de Toulouse aux sièges d'Antioche et de Jérusalem. De retour en 1100, il fait un second voyage en Terre-Sainte. Vers 1112, il revient dans ses États. En 1114 on le voit encore prendre part à l'expédition de Bérenger III, comte de Barcelone, contre les Sarrasins des Iles-Baléares.

1115. Gausfred III succède fort jeune à son père, sous la tutelle de son grand oncle, Arnaud Gausfred, qui, suivant l'usage, prend aussi le titre de *comte de Roussillon*. Arnaud Gausfred dota Perpignan d'un hôpital. — En 1128, le comte d'Ampurias s'oblige à garder la trêve et les conventions faites avec le comte de Roussillon. — 1130. Gausfred règne seul. — 1151. Il donne à son fils Girard son alevé de Perpignan. — 1162. Le comte Girard confirme tous les usages et coutumes de cette ville. — 1163, 6 des cal. de mars. Mort de Gausfred III.

1163. Girard II, avait pris, en 1147, le titre de *vicomte de Roussillon*, et, en 1162, celui de *comte*, lors de la confirmation des usages et coutumes. — 1172, 6 des nones de juillet. Testament du comte Girard II; suivant le vœu de ses sujets, il lègue son comté, avec ses droits sur ceux d'Ampurias et de Peralada, au roi d'Aragon, *qui n'y avait aucun droit (qui ad jus illius non pertinebat)*. Girard manquait à la suzeraineté du comte de Toulouse, duc de Narbone et de Septimanie; mais les liens de vassalité s'étaient relâchés. Girard mourut quelques jours après. (*Études historiques sur le Roussillon*, par M. de Saint-Malo.)

Conquis par les Francs sur les Arabes, vers l'an 760, le Roussillon fut compris dans le gouvernement de l'Aquitaine. Il paraît avoir eu sa monnaie particulière à une époque assez reculée. Il serait même possible que l'origine de cette monnaie remontât jusqu'à Louis-le-Débonnaire, qui a peut-être fait fabriquer à *Rosciliona*, nom sous lequel ce prince désigne, dans ses lettres, la ville de Ruscino, des deniers semblables à ceux d'Ampurias et de Barcelone ¹.

Les plus anciens documents connus de la diplomatique Roussillonnaise, indiquent, d'une manière vague, les signes représentatifs des valeurs. On y voit, comme aux premiers temps de la civilisation, de véritables échanges : des bœufs, des brebis, des chèvres, donnés en paiement d'un achat quelconque ; une terre vendue pour une jument, plus un sou, etc. ², et des sous indéterminés qui ne diffèrent point, sans doute, du sou carolingien. Les monnaies des Francs ont dû s'introduire dans le pays et y avoir cours légal immédiatement après la conquête.

¹ *Denier de Barcelone* : + HLVDVICVS, IMP. Croix. — BAR—CINO—NA, en trois lignes dans le champ.

Denier d'Impurias : même avers. — IMPV—RIAS, en deux lignes, dans le champ.

² 804... *Et recepit Bellus pretium bove uno, Ataulfus et Cixito receperunt pretium bove uno et oves capita quindecim... Anno XXXVI regnante Carolo, rege.*

814... *Pretium de hac omnia prescripta : gagnapie una valente solidos VII et pellicia valente solidos II, et modio uno de segale pro solidum unum et capras II, et de vino denariatos XX, etc... VIII idus junii, anno primo regnante Ludovico, rege.*

878... *Et accepimus pretio bove uno valente solidos septem... et accepimus capras quatuor... et accepimus pretio equa una quod dedimus domine Mirone comite et solido uno... et recepi pretio solidum unum...*

882... *Et accepi ego venditor de te emptore... solidorum quinquaginta tantum...*

922... *Pretium solidos tercentum.* (Marca Hispanica, preuves n^{os} 26, 57, 60, 65, 58, 67.)

Un peu plus tard, on voit des stipulations au poids : l'once d'or, la livre d'or, l'once d'or de Valence : d'autres en monnaies, telles que le sou d'or et ses huit aliquotes d'argent, la mancuse et le morabotin¹.

La livre d'argent est mentionnée dans un acte de 1036 : elle figure encore dans deux autres de 1101 et 1118².

La monnaie de Malgone apparaît en 1084.

La monnaie rosselle ou du Roussillon, en 1088.

Au IX^e siècle, le Roussillon avait des comtes bénéficiaires qui, selon toute probabilité, continuèrent le monnayage au nom des Carolingiens. Dans sa *Notice des monnaies françaises composant la collection de M. J. Rousseau* (p. 162), M. de Longpérier a publié un denier, qu'il est disposé à donner à Talau du Conflent, arrondissement de Prades : ce denier offrirait un exemple de la monnaie carolingienne dans cette partie de l'Aquitaine, au temps de Charles-le-Chauve. Le denier de Talau pourrait être postérieur à cette époque et appartenir aux comtes de Cerdagne. L'altération du monogramme et de la légende de l'avvers, la forme insolite de la légende du revers, semblent

¹ La note suivante est placée dans Marca, à la suite du testament de Guisla, comtesse de Cerdagne, rédigé le 15 des calendes d'avril, anno XXII, regni Rodberti, regis (1020) :

« Solidus aureus habet octo argenteos. Argenteus unus ponderatur XXII
« grana hordei. Uncia verò habet XVIII argenteos et medium. Libra verò auri
« habet XI solidos. Solidus quoque valet IV morabatinos; uncia verò VII;
« libra namque LXXXIV. Centum solidi valent CCCC morabatinos et CCC solidi
« valent morabatinos mille CC. Centum uncia auri Valencie valent CC mora-
« batinos et III mancusos; et medium æs de auro, unus morabatinus; mancusos
« valet XVI denarios. »

² 1036. Triginta libras argenti. (Marca Hisp., titre 216.)

1118. Quadraginta libras argenti fini ad rectum pondus Perpiniani, quod sit libra ad ferrum ponderis viginti unius solidi. (Marca Hisp., titre, 361.)

venir à l'appui de cette opinion. Il est à présumer que les comtes de Roussillon fabriquaient, à la même époque, des monnaies à peu près semblables.

Monogramme incomplet de Carolus ; autour : + CPATIA D. REX, altération de la légende ordinaire, GRATIA DĪ REX, des deniers de Charles-le-Chauve. — + TALAV MONETA, croix, denier d'argent. — Module, 20 millim. ; poids, 1 gram. 71 (pl. I).

« Cette terminaison *au*, qui pourra paraître moderne, est pourtant fort ancienne, dit M. de Longpérier. Le *pagus Tellau* figure dans les diplômes carolingiens. On trouve le *pagus Vinnau* cité dans les mêmes textes. La forêt de Blavau est mentionnée sous la forme *silva Blavau* dans la vie de saint Andry, écrite au ix^e siècle. »

En Catalogne et en Roussillon, la terminaison *au* est fréquente dans les noms de lieu et surtout dans ceux de famille : elle remonte à une époque fort reculée. Elle est souvent remplacée soit par *ou*, soit par *o*, et il n'est pas rare de rencontrer plusieurs appellations, de même radical, ayant tantôt l'une, tantôt l'autre de ces trois terminaisons.

Les comtes de Roussillon, devenus héréditaires au commencement du x^e siècle, ne durent pas tarder à modifier l'ancien type monétaire et à se l'approprier. La monnaie des comtes héréditaires (*moneta Rossella* ou *Rossilionensis*, *denarii*, *solidi Rosselli*, *Rossels*, *Russelli* ou *Rossilionenses*), est mentionnée dans les actes dès le xi^e siècle¹. Elle était sans doute fabriquée à Perpignan, chef-lieu du comté. Le nom de

¹ V. Pièces justificatives. — *Stipulations en monnaie rosselle*.

moneta Perpiniani, qui lui est donné dans un acte de 1115, vient à l'appui de cette opinion.

Plusieurs actes prévoient le cas où cette monnaie baisserait de poids ou d'aloi : les conditions de paiement ou de rachat sont alors stipulées en deniers de Malgone, morabotins, ou autre monnaie courante ¹.

Un titre de 1112, conservé à l'Université, indiquerait peut-être la valeur réelle de la monnaie rosselle à cette époque, si l'on connaissait celle de la livre-poids de Perpignan. Il y est dit que soixante sous en deniers roussillonnais valaient alors une livre d'argent fin ²; mais est-ce une valeur de fabrication ou de circulation? Plus tard, le poids et l'aloi des monnaies durent, comme partout, subir des altérations. On voit en effet, en 1153, un contrat passé en monnaie rosselle *optima*. Cette épithète semble rappeler des deniers plus anciens et d'un titre supérieur; cependant, il se pourrait qu'elle n'eût d'autre signification que celle de monnaie *bonne*, *ayant cours* ³.

La valeur de la monnaie rosselle en francs et cen-

¹ 1128, 10 des cal. de juin. — *Quando reddierimus predictum vestrum arere, si moneta rossella fuerit pejorata, reddamus vobis melgures, ad computum VIII rossellos pro XII melgures.* — 1159, 8 des cal. de juin. — *In pignus posuimus pro CXXX solidis de rossello, tali condicione quod si moneta ista dejustaretur, cum reabere res nostras vellemus, melgorienses setzenos illi reddemus.*

² 1112, 7 des cal. de septembre. — *Et isti denarii (sic) sunt rossellos (sic) et valent LX solidi de isti denariis prescripti, unam libram de plata fina.* (A l'Univ., parch. 44.)

L'argent fin de Perpignan n'était sans doute pas de l'argent pur. En France, l'argent-le-roi était à onze deniers et maille, c'est-à-dire à $\frac{23}{24}$ mes : l'argent fin de Perpignan ne s'écartait probablement pas beaucoup de ce titre.

³ 1152, 4 des nones de décembre. — *Propter precium VII solidos de optimi moneta rossella.* (A l'Univ., parch. 598.)

times n'est point déterminée. M. Tastu s'est occupé de cette question ; mais il a pris pour base de ses calculs le marc de France ¹ au lieu du marc de Perpignan, si souvent cité dans les actes du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècles, et qui différerait sans doute de celui dont on faisait usage ailleurs, puisqu'il porte une désignation spéciale ². Si l'on connaissait la valeur du marc de Perpignan, et que l'indication de l'acte de 1112 concernât la fabrication et non la circulation des deniers roussillonnais, on pourrait, avec cette donnée, chercher la quantité d'argent contenue dans un denier, et par conséquent la valeur réelle de la monnaie rosselle à cette époque.

On a retrouvé, il y a quelques années, dans le nord de l'Europe, des deniers et des oboles du Roussillon au nom d'un comte GIRARDVS. On pourrait, par des essais à la coupelle et des pesées multipliées sur des exemplaires de choix, s'assurer de leur valeur intrinsèque.

Denier. — ° GIRARDVS COM (es), croix pâtée, à branches égales ; au 4^e canton, un caractère douteux, peut-être un Q à double queue ³. — + ROSILIO-

¹ « Le marc d'argent pur vaut aujourd'hui 55 francs : c'est la base de tous les calculs. » (Tastu, *Notice sur Perpignan*, Journal des Pyr.-Or., du 1^{er} juin 1852.)

² Villefranche du Conflent avait également un marc particulier. Le jour des calendes de mars 1195, un moine de Saint-Martin-du-Canigou engagea une vigne pour le prix de deux mares de *bon argent blechid*, *marc de Villefranche*, et 64 sous de Barcelone. Il fut stipulé que si la monnaie barcelonaise baissait de poids ou d'aloi, on rendrait un *marc d'argent bon blechid* pour 45 sous de Barcelone. Qu'est-ce que l'argent *blechid* ? Quelle est la valeur du marc de Villefranche ?

³ Cette forme de la lettre Q se voit assez fréquemment sur les monnaies du royaume carolingien d'Aquitaine.

NV∞; dans le champ PAS, et, au-dessus de l'A, une croisette pâtée, *sic* P_A[†]s. — Module, 17 millim.

Obole. — Mêmes légendes et mêmes types. — Module, 14 millim.

Le type semble imité des monnaies de Toulouse; il offre aussi beaucoup d'analogie avec celui des centulles de Béarn, des raymondins d'Albi et surtout des deniers de Bonafos, fabriqués en 1248.

Il est probable que les monnaies plus anciennes, et non encore retrouvées des comtes héréditaires de Roussillon, étaient également imitées de celles des comtes de Toulouse, ducs de Septimanie, leurs suzerains, qui, de bonne heure, s'approprièrent le monnayage.

M. Barthélemy, qui a fait connaître le denier de Girard, est disposé à croire que le mot PAS, dérivé de la formule *pax vobiscum*, indique la participation de l'Évêque au droit monétaire. Je n'ai rencontré jusqu'à présent aucun document qui pût me faire penser que l'évêque d'Elne partageât, avec le comte, le droit monétaire ou le bénéfice de la fabrication. Je croirai donc, jusqu'à preuve contraire, que la présence du mot PAS sur les monnaies de Girard, comte de Roussillon, provient tout simplement de l'imitation d'un type.

M. Barthélemy attribue ces monnaies à Girard II, qui régna de 1162 à 1172¹. M. P. Tastu combat cette attribution²; mais les raisons qu'il allègue ne m'ont point convaincu; voici pourquoi :

¹ Girard ou Guirard II, prit le titre de comte en 1162; mais Gausfred, son père, ne mourut que le 6 des calendes de mars, 1165. (*Marca Hispan.*, Append., p. 4445.)

² *Notice sur Perpignan*. — *Journal des Pyrénées-Orient.*, du 44 octobre 1851.

Il est certain que la monnaie rosselle existait avant Girard I^{er}, puisqu'elle est mentionnée dans plusieurs actes de la fin du XI^e siècle, c'est-à-dire antérieurs à son avènement. Pendant près d'un siècle (de 1088 à 1172) on voit des stipulations en cette monnaie, ce qui donne lieu de penser qu'elle se maintint sous les successeurs de ce prince. La découverte des deniers et des oboles, au nom de GIRARDVS, me paraît une nouvelle probabilité en faveur de cette opinion : le style de ces monnaies, leur petit module, leur titre déjà fort altéré, ne permettent guère d'en faire remonter l'attribution au-delà de la seconde moitié du XII^e siècle.

Pendant cette période de 1088 à 1172, les stipulations sont plus souvent énoncées dans les actes en monnaie melgorienne qu'en monnaie rosselle. Ce fait tend à établir que la fabrication n'était pas très active à Perpignan; mais il ne prouve point qu'elle avait cessé après Girard I^{er}. Suivant M. Tastu, Girard II, dans tous ses actes, aurait contracté en monnaies étrangères au Roussillon; cependant, le seul cartulaire du Temple, conservé à l'Université, en contient huit, rédigés sous son règne, dans lesquels il est fait mention de la monnaie rosselle ¹. Il en est également question dans quatre copies en parchemin de la même époque, dont l'une est même postérieure au décès du comte Girard II. Le temps fera sans doute connaître d'autres actes semblables, antérieurs à 1088, ou postérieurs à l'année 1172.

¹ Le *signum* de Girard II, se voit au bas d'une charte de donation de l'an 1166, que ce comte avait approuvée, et dans laquelle existe une stipulation en monnaie rosselle. En 1161, il avait accepté, avec son père, le comte Gausfred, 80 sous de Roussillon de Pons-Bernard de Villa-Clara.

Avant la découverte de ces douze documents, qui m'ont été signalés par M. de Saint-Malo, l'argument le plus spécieux contre l'existence de la monnaie rosselle au temps de Girard II, était le testament de ce comte¹. Les restitutions qu'il contient en faveur de plusieurs particuliers et de diverses églises ou communes du Roussillon, y sont énoncées en monnaie de Malgone, à l'exception d'une seule qui l'est en monnaie de Béziers²; mais cet argument perd toute sa force par la connaissance des douze documents de la même époque, conservés à l'Université. Je pense que le silence du testament du comte Girard II, sur la monnaie rosselle, ne prouve point qu'elle avait alors cessé d'exister; mais seulement qu'elle n'était pas la plus usuelle ni la plus répandue. D'ailleurs elle n'a jamais été fort abondante, puisqu'au temps de sa plus grande circulation elle était primée dans le Roussillon même par la monnaie de Malgone.

Aucun document, concernant la fabrication de la monnaie rosselle, n'a été retrouvé : les contrats qui la mentionnent n'en font connaître ni le titre, ni la taille. D'ailleurs on ne possède, en espèces réelles, que le denier et l'obole de Girard II, dernier comte de Roussillon. Il est donc impossible, quant à présent, d'essayer d'écrire l'histoire de cette monnaie seigneuriale et de présenter les variations qu'elle a subies. Je me contenterai de classer par ordre chronologique,

¹ *Livre des Coutumes de Perpignan*, Bibl. de la ville, f° 9, 40 et 44.

² *Hominibus de Rogis, pro malefacto quod eis feci, restituo centum solidos Bitterenses*. La situation de cette commune explique une stipulation en monnaie de Béziers.

les mentions que j'en ai rencontrées dans les actes des ^xⁱ^e et ^{xii}^e siècles.

La valeur comparative de la monnaie rosselle, avec d'autres monnaies ayant cours, y est parfois indiquée. Par exemple, en 1128, douze deniers de Malgone valent treize deniers du Roussillon. En 1143, un *maravedi* ou *morabotin* d'Espagne, vaut sept sous et demi du Roussillon. En 1166, trois *morabotins* d'or, *marini vel melcchini*, valent vingt-cinq sous du Roussillon, etc. En 1165, les deniers de Malgone et ceux du Roussillon paraissent circuler au pair : dans une vente faite, le jour des ides de mars, pour le prix de cent dix sous, il est stipulé que l'acquéreur donnera soixante sous de Malgone et cinquante du Roussillon.

La monnaie rosselle ne devait avoir cours légal que dans le Roussillon : tous les actes qui en font mention concernent effectivement des habitants de ce comté. Au commencement du ^{xii}^e siècle, le Vallespir dépendait du comte de Besalu¹; la vallée de Banyuls-sur-Mer, du comte d'Ampurias². Ces deux seigneurs, jouissant aussi des droits régaliens, il est naturel de penser que les produits de leur propre fabrication étaient reçus dans leurs possessions respectives. Une ordonnance de paix et trêve, datée de la

¹ Salat a publié, sous le n° 2 de ses *Instrumentos justificativos*, la charte de donation faite à Sainte-Marie de Besalu, par Bernard, comte de Besalu, de la dixième partie de la monnaie d'or et d'argent fabriquée dans le comté. Cet acte est daté du 5 des ides de septembre 1074, la 43^e année du règne de Philippe, roi de France. Le comté de Besalu, qui comprenait le Vallespir, fut réuni au comté de Barcelone en 1111.

² Les comtes d'Ampurias ne s'éteignirent qu'au ^{xiv}^e siècle (1521). Après la réunion, Ampurias fut donné en apanage à des princes de la maison d'Aragon, qui ne jouirent pas de tous les droits régaliens. La monnaie de Barcelone était reçue dans tout le comté.

dixième année du règne de Louis VI (1118), nous apprend qu'à cette époque, la monnaie barcelonaise avait déjà cours légal dans la Cerdagne, qui était passée l'année précédente sous la domination du comte de Barcelone.

J'ai dit, qu'indépendamment de la monnaie rosselle, plusieurs monnaies étrangères circulaient dans le pays aux ^x^e et ^{xii}^e siècles. En première ligne, je citerai celle de Malgone, Melgueil ou Maguelone (*solidi* ou *denarii Malgonenses, Malgurenses, Malgures, Mergures*) qui paraît avoir été la principale monnaie courante à cette époque dans le comté de Roussillon ¹. Elle se composait de deniers et d'oboles dont le type et les légendes se conservèrent pendant toute la durée de leur circulation. Ce sont les monnaies des comtes de Melgueil, qui, dès le ^{xii}^e siècle, partageaient leurs droits avec les seigneurs de Montpellier, et plus tard celles des évêques de Maguelone devenus comtes en 1215 par concession du pape Innocent III ². Elles se distinguent facilement de toutes les monnaies contemporaines par la forme bizarre de la croix du revers, identique à celle des sceaux des évêques de Maguelone. Le type est, à l'avvers, le monogramme odonique dégénéré en quatre annelets : les légendes, semblables à celles des monnaies de Raimond I^{er},

¹ L'acte le plus ancien du Cartulaire du Temple (1084), contient une stipulation en deniers de Malgone (400 *sol^s malgon^s* : l'un des plus récents (1297) mentionne également cette monnaie qui fut d'un usage général dans le Midi pendant les ^x^e, ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Le 31 octobre 1421, elle circulait encore à Perpignan et avait alors une valeur au cours égale à celle de la monnaie barcelonaise de tern. (*Antoine Guitard, not.*)

² Le Pape avait privé de leur comté les comtes de Melgueil, en punition de l'appui qu'ils avaient prêté aux hérétiques dans les guerres contre les Albigeois.

comte amovible de Narbone, présentent, en caractères barbares et presque méconnaissables, d'un côté, le nom du comte écrit RAIMVND; de l'autre, le nom de la ville, NARBONA ¹.

La monnaie melgorienne existait au x^e siècle : deux actes de ce temps en font mention (années 949 et 963); c'est, par conséquent, l'une des plus anciennes monnaies seigneuriales. Au commencement du xiii^e siècle, les évêques vendirent une partie de leurs droits au seigneur et aux consuls de Montpellier.

La monnaie melgorienne est mentionnée dans les actes roussillonnais jusqu'au 31 octobre 1421.

Pour obvier à la perte que pourrait occasionner, dans l'avenir, la circulation de monnaies malgonaises à plus bas titre, plusieurs actes leur substituent d'autres monnaies ayant également cours en Roussillon. L'engagement consenti au monastère d'Espira-de-la-Gly, le 6 des calendes d'avril 1155, en offre un exemple; il prouve qu'à cette époque un *morabotin marchand* valait, au cours, cinq sous quatre deniers de Malgone ².

Dans un grand nombre d'actes postérieurs au xii^e siècle, la valeur de la monnaie de Malgone est fixée, en Roussillon, à soixante sous pour un marc d'argent fin, juste poids de Perpignan ³; d'autres la fixent à soixante-deux sous, d'autres à soixante-quatre, d'au-

¹ A. Germain. — *Mémoire sur les anciennes monnaies seigneuriales de Melgueil et de Montpellier*. — 1852, in-4°.

² ...*Propter CCCC solidos melguriensis monete... Et si moneta melguresa peyorabat vel cambiabat de lege, vel de penso, vel de precio, reddidissimus vobis morabotinos mercatores bonos et rectos sine enganno, ad computum V solidi mergures et quatuor numos per unumquemque morabotinum usque totum averesset redditum.* (A l'Université, parch. n° 1.)

³ *Quorum ou de quâ moneta sexaginta solidi valent unam marcham argenti fini recti ponderis Perpiniani*

tres enfin à soixante-cinq. Elle circulait encore à Perpignan le 31 octobre 1421.

Les monnaies arabes d'or sont fréquemment citées dans les actes sous le nom de morabotin (*maurobatinus*, *morabatinus*, *morabotinus*, *maravedinus*, etc.), dont l'étymologie doit être *morabithin*, *dévoués à Dieu*, qualification donnée par Abd-Allah-ben-Yasim à ses sectateurs, que nous appelons *Moravides*. On ne rencontre, en effet, de stipulations en *morabatins* que dans les actes postérieurs à l'arrivée des Moravides en Espagne (1086). La circulation de ces monnaies arabes, dont la plus ancienne mention connue est de l'an 1098, s'est prolongée en Roussillon jusqu'au x^{ve} siècle. Le commerce maritime du comté, avec le royaume de Grenade et les côtes barbaresques, explique cette longue circulation. Il explique aussi plusieurs des épithètes qui accompagnent souvent le nom sous lequel ces monnaies étaient connues en Roussillon. Telle est celle de *mercator*, marchand (*morabotini mercatores*). L'épithète *marini vel melechini*, jointe à *morabetini aurei*¹, semble indiquer des monnaies d'or

¹ 1179, 4 des cal. de décembre. — *Propter XXXVIII solidos melgures... Et si ista moneta melguriensis erat mutata vel pejorata de valore, quando trahebam predicta pignora de vestra potestate, pro singulis VIII solidis minus unum numum, reddam tibi unum morabotinum marinum vel melechinum bonum et de bono auro et recto penso.* (A l'Univ., J. parch., n° 3.)

1490, 5 des cal. d'octobre, *regnante Philippo, rege. . . Precio LX et V solidorum barchinonensium bonorum. . . Et si ista moneta corrupta vel minuta fuerit de lege, vel de directo penso, reddemus vobis vel vestris aut quibus jussueritis, morabotinos bonos marinos, vel melechinos, ad rectum pensum Perpiniani et ad computum de VII solidi, et dimidio, donec LV et V solidi sint vobis soluti ac redditi per eundem numerum.* (A l'Univ., J. parch. 5.)

En 1202, 1228 et 1258, il est encore question de *morabotini marini, vel melechini boni auri fini et recti pensi Perpiniani, ad computum septem solidorum melgoriensium.*

des *Moravides*, *marini* (c'est-à-dire apportées par mer), ou de *Malaga* (en catalan *Melica*)¹. Après la chute des *Moravides*, le nom de *morabotin* a dû être conservé en Roussillon comme appellation générique des monnaies d'or des Maures; car on en trouve de fréquentes mentions dans les actes du XIII^e siècle. Quant à l'expression *maravedinus*, elle provient évidemment de *marabetinus*, par simple changement du *b* en *v* et du *t* en *d*. Le même changement a eu lieu dans le nom des *Morabithin* dont nous avons fait *Moravides*.

Immédiatement après la conquête, les monnaies des Califes, fabriquées en Asie et en Afrique, circulèrent en Espagne. Elles franchirent les Pyrénées avec les envahisseurs, et se maintinrent dans la Narbonaise long-temps après leur expulsion. A l'arrivée des *Moravides* en Espagne (1086), une grande quantité de monnaies du Moghreb se répandirent dans la circulation, même sur le versant septentrional des Pyrénées. Les dynars trouvés en 1851, dans la chapelle du Monestir del-Camp (Pyrénées-Orientales), fournissent une preuve convaincante de cette assertion. M. le capitaine Puiggari a reconnu que, sur les soixante-et-quinze soumis à son examen, dix ont une origine africaine.

Les Arabes appelaient *dynars*, *dirhems*, *fel(ou)s*, leurs monnaies d'or, d'argent et de cuivre. Il paraît que les Chrétiens ont parfois appliqué le nom générique *morabotin* aux monnaies Maures des trois métaux. Plusieurs auteurs espagnols reconnaissent, en effet,

¹ Au temps des Maures, Malaga renfermait 150.000 habitants et Grenade 400.000. Ces deux villes possédaient un atelier monétaire. On comptait dans le royaume de Grenade 50 cités, 80 villes et un très-grand nombre de villages.

qu'il a existé des maravédis d'or, d'argent et de cuivre : ce nom est même resté, en Espagne, à la monnaie de cuivre de la plus faible valeur.

La *mancuse* a probablement, comme le *morabotin*, une origine et une étymologie arabes. M. de Longpérier ¹ fait venir cette appellation du mot arabe *mancousch*, monnaie frappée, venu lui-même du verbe *nacascha* (*cudere*) frapper monnaie. Elle est usitée dans les actes antérieurs à l'arrivée des Moravides en Espagne.

Les mancuses arabes ont été imitées par plusieurs princes chrétiens ². Ce nom a été donné en Catalogne et en Roussillon aux monnaies d'or et d'argent fabriquées par les comtes de Barcelone. Le 27 décembre 1067, Guillaume Raymond, comte de Cerdagne, et Adélaïde, son épouse, vendirent au comte de Barcelone le comté de Rasez et les châteaux qui en dépendaient, pour la somme de quatre mille *mancuses barcelonaises*, monnaie d'or, dont sept pesaient une once. (*Art de vérifier les dates*, édition in-8°.)

Je réunis les principales valeurs comparatives que les actes m'ont fournis pour la monnaie courante aux XI^e et XII^e siècles, dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne.

1067.—Sept mancuses barcelonaises pèsent une once.

¹ *Revue Numismatique*, 1844, p. 292.

² M. de Longpérier a publié, dans le *Numismatic Chronicle*, « une monnaie d'or avec des légendes arabes assez bien imitées pour qu'on y retrouve la date de la fabrication, et toutes les formules religieuses, et le nom du roi Offa, écrit en latin OFFA REX. » Il voit dans cette pièce la *mancuse* dont il est question dans les auteurs anglo-saxons.

1112. — La livre perpignanaise d'argent fin vaut soixante sous en deniers du Roussillon.

1128. — Douze deniers de Malgone valent treize deniers du Roussillon.

1131. — Une livre d'argent fin, poids de Béziers, vaut soixante-cinq sous de Melgueil.

1143. — Un maravédi d'Espagne vaut sept sous et demi du Roussillon.

1155, 6 des calendes d'avril. — Un morabotin *mercator* vaut cinq sous quatre deniers de Malgone.

1165. — Vente de deux pièces de terre pour cent dix sous, dont soixante de Malgone et cinquante du Roussillon.

1166. — Un morabotin *ajarius*, de bon or et de juste poids; vaut sept sous et demi de Barcelone.

1166. — Trois morabotins d'or, *marini vel melechini, ad rectum pensum Perpiniani*, valent vingt-cinq sous du Roussillon.

Monnaies des Comtes de Roussillon.

Les plus anciennes portent sans doute un nom royal et le type carolingien¹ : elles n'ont pas encore été retrouvées. Celles que l'on connaît appartiennent aux deux derniers comtes.

Gausfred III (1115-1163). — Un *denier*, au nom de ce prince, fait partie de la collection de M. de Poey-d'Avant. (*Description des monnaies seigneuriales françaises de la collection de M. de Poey-d'Avant*).

Girard II (1162-1172). — *Deniers et oboles*. V. p. 42.

² Cette idée est, en partie, justifiée par l'assertion d'un amateur de Barcelone, qui m'a dit avoir vu des deniers d'Impurias en bas billon, au type et au nom de Louis-le-Débonnaire. (V. p. 45, note 1.) Les comtes d'Impurias ont probablement continué, pendant un certain temps, ce monnayage au type carolingien.

VI. — DOMINATION ARAGONAISE.

(1172—1276.)

Alfonse (1172—1196). — 1172, 16 des calendes d'août. Alfonse confirme les coutumes de Perpignan. — 1174. Il épouse Sancie, infante de Castille, et lui donne en douaire le Roussillon. — 1175, 16 des cal. d'avril. Nouvelle confirmation de la coutume de Perpignan. — 1180. Le concile de Tarragone défend aux peuples des Marches d'Espagne de continuer, à dater du règne des Rois de France, les actes publics ou particuliers¹. — 1194. Testament d'Alfonse. — 1196. Il meurt à Perpignan.

Pierre II (1196—1213). — 1196, 7 des calendes de mars. Établissement du Consulat à Perpignan. — 1203. Pierre épouse Marie, héritière de Montpellier. La reine douairière renonce à son douaire et prend le voile. Le Roussillon donné par contrat de mariage à Marie de Montpellier, sous la garantie de Sanche, frère d'Alfonse II. — 1207. Pierre II confirme les coutumes de Perpignan. — 1211. Il donne à Nunyo-Sanchez, fils de Sanche, le Conflent, la Cerdagne et quelques fiefs en Roussillon. — 1208. Naissance de l'infant D. Jacques. — 1212. Pierre II, hostile à Simon de Montfort, joint ses troupes à celles de Raymond de Toulouse. — 1213. Il est tué à la bataille de Muret, et l'infant D. Jacques tombe au pouvoir de Montfort. — Perte de l'influence aragonaise sur la France méridionale.

Jacques I^{er} (1213—1276). — 1213. L'infant D. Jacques, rendu à l'Aragon, est reconnu roi. — Sanche, son grand-oncle, régent du royaume, tient son pupille à peu près bloqué dans Monçon. Il règne en Roussillon sans titre connu d'apanage, et son fils, Nunyo-Sanchez, y gouverne sans délégation de pouvoir. Le père et le fils s'attribuent le titre de *Seigneur de Roussillon et de Cerdagne*. — 1213 ou 1218. Mort de la reine Marie, douairière de Roussillon. — 1216. Le jeune roi d'Aragon force ses barrières. — 1217. Nunyo-Sanchez, d'après les conseils et l'autorité de l'évêque d'Elne, publie un acte de paix et trêve. Il accomplit, sans l'intervention du Roi, des amoindrissements de fiefs royaux. — 1224. Nunyo-Sanchez fait sa paix avec le roi d'A-

¹ Cette décision ne fut pas suivie en Roussillon. Le diocèse d'Elne dépendait de l'archevêché de Narbonne; après le traité de Corbeil (1258) les actes roussillonnais ne sont plus datés du règne des Rois de France.

ragon. — 1226. Il aide le roi de France dans la guerre contre les Albigeois, et reçoit, en récompense, les vicomtés de Fenouillède et de Pierre-Pertuse. — 1228. Proclamation du roi d'Aragon pour une croisade contre les Musulmans des Iles-Baléares : Nunyo-Sanchez fournit cent lances et se signale dans cette croisade, dont il est le héros. — Conquête de Majorque. — 1234. Nunyo-Sanchez contribue à la prise d'Yvice. — 1235. Compromis par lequel le roi d'Aragon laisse Nunyo-Sanchez en possession de tout ce qu'il a su réunir. — 1239. Nunyo-Sanchez vend à saint Louis les vicomtés de Fenouillède et de Pierre-Pertuse qu'il tenait de Louis VIII. — 1241. Testament et mort de Nunyo-Sanchez. Le Roussillon, le Conflent et la Cerdagne font retour à l'Aragon.

1241. Constitution de paix et trêve promulguée en Roussillon. Le roi fait rédiger par écrit les coutumes de Perpignan. — 1248, 19 janvier. Premier testament ou partage de la succession de Jacques I^{er} : il donne l'Aragon à l'infant Alfonse, fils du premier lit ; la Catalogne à l'infant D. Pierre, aîné du second lit ; à l'infant Jacques, le royaume de Valence, et à l'infant Fernand, le Roussillon et la Cerdagne. — 1251, 26 mars. Deuxième partage, à la suite de la mort de l'infant Fernand : l'Aragon, à D. Alfonse ; la Catalogne, le Roussillon et la Cerdagne, à D. Pierre ; Valence, les Iles-Baléares et Montpellier, à D. Jacques. Les héritiers entrent en possession de leurs États respectifs. L'introduction de la monnaie de tern en Roussillon, par acte officiel du 8 octobre 1261, témoigne du gouvernement de D. Pierre. — 1258. Traité de Corbeil entre saint Louis et Jacques I^{er} : les comtés de Barcelone, Urgel, Cerdagne, Besalu, Roussillon et dépendances, sont soustraits à la suzeraineté de la France. — 1262, 10 des calendes de septembre. Troisième partage, par suite du traité de Corbeil et de la mort de l'infant D. Alfonse (1260) : l'Aragon, Valence et le comté de Barcelone, à D. Pierre ; à D. Jacques, les Baléares et Montpellier, le Roussillon et Collioure, le comté de Cerdagne et le Conflent, le Vallespir et Prats-de-Molló, à condition que la monnaie de tern aura cours exclusif dans ces provinces, qui recevront aussi la coutume de Catalogne et les usages de Barcelone. — 1272, 7 des calendes de septembre. Modifications au dernier partage : il n'est plus question de la monnaie de tern, ni des coutumes et usages de Barcelone, ni d'éventualité de vasselage. — 1275, 9 des calendes de septembre. D. Jacques épouse Scaramonde de Foix. — 1276.

juillet. Mort de Jacques I^{er}, le Conquérant. (*Études historiques sur le Roussillon*, par M. de Saint-Malo)

Le 4 des nones de juillet 1172, Girard II, atteint de la maladie dont il mourut, et n'ayant point d'héritiers, fit en faveur du roi d'Aragon, après avoir consulté ses sujets, un testament par lequel il légua à ce prince le comté de Roussillon. Alphonse en prit possession peu de temps après le décès du comte.

La monnaie de Barcelone, qui déjà circulait dans le Conflent et le Vallespir, et même dans le Roussillon, comme le prouvent deux actes de 1151 et 1160¹, ne dut pas tarder à avoir cours légal dans ce dernier comté. Il existe, en effet, dans le Cart. du Temple, conservé à l'Université, plusieurs contrats des vingt dernières années du xii^e siècle, contenant des stipulations en sous et deniers barcelonais.

En 1180, le roi Alphonse créa la première monnaie barcelonaise de billon, qui fut appelée *uneto*, de la quantité d'argent (*une once*) employée dans la composition du marc de métal à monnayer²? Dès 1182, des contrats furent passés en cette monnaie dans le comté de Roussillon³.

En 1209, Pierre II, fils et successeur d'Alphonse, créa la monnaie *bosonaya*, qui ne dura que trois ans, au

¹ 1151, calendes d'octobre. — Vente pour 80 sous barcelonais.

1160, 15 des calendes de novembre. — Vente pour 50 sous barcelonais bons.

² *Salat*, tom. 1, p. 110.

³ 1182, calendes de juillet. — Vente pour 500 sous barcelonais et un bon cheval.

1185, 12 des calendes de mars. — Vente pour 50 sous barcelonais bons, etc.

1196, 4 des calendes d'avril. — Vente pour 1100 sous barcelonais, dont 15 valent un marc d'argent fin.

rapport de la Chronique de Barcelone¹. Bruniquer (tome 3, fol. 4) en fait remonter la création à l'année 1185, et lui donne la valeur de cinquante-et-un sous au marc. Chaque marc rendait, par conséquent, six cent douze deniers.

A la monnaie *bosonaya* succéda celle de *cohern*, *quern* ou *quatern* (en latin *moneta quaterna*), ainsi nommée parce qu'elle était au titre de quatre deniers (quatre onces et huit deniers d'argent)². Instituée en 1212 par le roi Pierre II, la monnaie quaterne se composait de deniers et d'oboles, qui portaient, au rapport de Salat, la légende PETRVS REX³. Quarante-quatre sous de *quatern* valaient un marc d'argent fin, poids de Barcelone.

La monnaie quaterne, mise en concurrence dans le Roussillon avec celle de Malgone, est le plus souvent indiquée dans les actes sous le nom de *solidi* ou *denarii barchinonenses*⁴; quelquefois *moneta curribilis in Roscilion* ou *per Roscilionem*⁵; plus tard, *moneta quaterna curribilis in Roscilion*⁶. En 1241 et années suivantes, elle est toujours assimilée à la monnaie de

¹ Anno MCCIX fuit aspersa moneta dicta bosonya, quæ duravit tres annos. Scilicet usque in anno MCCXII. (Marca Hisp., col. 756. — Ducange, tome I, p. 4 et 691.)

² Et in illa moneta de quaterno ponunt quatuor marchæ argenti et octo æris. (J. Calicio, cité par Salat, tom. 4, p. 112).

³ La chronique de Barcelone mentionne, en ces termes, l'émission de la monnaie quaterne : XI kalendas aprilis M^oCC^oXII^o, fuit aspersa à Domino Regi Petro, moneta de quaterno barchinona. (Marca Hisp., col. 755.)

⁴ Cartulaire du Temple, *passim*.

⁵ *Idem*, fol. 159, 142, 208, 532, 538; années 1204, 1209, 1215, 1241, 1247.

⁶ *Idem*, fol. 552, 555, 542, 554, 580, 584, 585, 589; années 1241, 1242, 1245, 1244, 1246.

Malgone. Les deniers de *quern* ou *quatern* circulaient donc en Roussillon pour la même valeur que ceux de Malgone.

En 1221, Jacques-le-Conquérant remplaça la monnaie *quaterne* par la monnaie *doblenque*, ainsi nommée des deux marcs d'argent, qui, mêlés à dix de cuivre, formaient la composition du métal¹. Quatre-vingt-huit sous *doblens* valaient un marc d'argent fin, poids de Barcelone².

Le 5 des cal. de janvier 1221, le Roi confirma cette nouvelle monnaie, ordonna que désormais les stipulations ne se feraient plus en or, ni en argent, ni en deniers de Malgone, mais en monnaie *doblenque*, dont dix-huit deniers vaudraient au cours douze deniers anciens de *quatern*. Le roi d'Aragon, pour favoriser sa nouvelle monnaie, lui donnait une valeur supérieure à sa valeur réelle³. (*Livre des Monnaies de Barcelone*, fol. 2.)

¹ ...*Et in moneta de duplo, sive de duplato, sive doblenca, in duodecim marchis sunt duo marchæ argenti et decem cupri sive COURE.* (Jaime Marquilles, cité par Salat.)

² ...*Ut in cartis contractuum poneretur valente marcha argenti LXXX et VIII solidos de duplenco, ubi antiquius ponebatur valente marcha argenti XL et IV solidos Barchinone de quaterno.* (Arch. de Perp., *Livre des monnaies de Barcelone*, fol. 2, verso.)

La *Chronique de Barcelone* signale, en ces termes, l'émission de la monnaie *doblenca* : *x kal. marcii, anno m^occ^oxx^oi^o, fuit aspersa, à Domino Rege Jacobo, moneta de duplo Barchinone.* (Marca, col. 755.)

A la suite est l'indication de celle de la monnaie de tern : *viii kal. septembris, anno m^occ^olviii, fuit aspersa à Domino Rege Jacobo, moneta de terno Barchinon.* (Ibid.)

³ *Llibre de Constitucions, Capitols de Cort, Privilegis, Concessions, Provisions e lletres Royales faents en e sobre la moneda barchalonesa, axi de diners menuts com de croats e encara de florins de Arago.*

Ce recueil a été formé sur la demande de la ville de Perpignan et l'ordre du vice-chancelier, par Jacques Garcia, conservateur des archives royales

En 1253, le privilège accordé à la ville de Barcelone relativement à la fabrication de cette monnaie allait expirer. Le Roi, supplié de le renouveler pour dix ans, confirma la monnaie doblenque, la déclara immuable, sa vie durant et dix ans après sa mort, et promit que, jusqu'à l'expiration de ce dernier terme, elle ne serait changée ni par lui, ni par ses successeurs. Il défendit d'en restreindre ou gêner la circulation en Catalogne, et spécialement dans les comtés de Roussillon, Cerdagne, Conflent et Vallespir, et ordonna qu'elle aurait cours dans toutes ses terres, *à l'exclusion des autres monnaies*. Le roi et son fils, l'infant D. Pierre, jurèrent, sur les quatre Évangiles, de ne jamais contrevenir à ces dispositions. (*Salat, Instrum. justifi. n° IV.*)

Cependant la différence entre la valeur intrinsèque de la monnaie doblenque, et sa valeur dans la circulation, avait tenté les faussaires. De nombreuses contrefaçons s'étaient répandues; elles se multiplièrent tellement que la confiance publique en fut ébranlée. Les marchands faisaient difficulté de recevoir cette monnaie : le prix des denrées s'était élevé au-delà de toute proportion. Le Roi, désirant remédier à cet état de choses, se fit relever de son serment par le Pape ¹; et, le jour des calendes d'août 1258, établit

de Barcelone, qui en a puisé tous les éléments dans les documents confiés à ses soins, ainsi qu'il l'affirme lui-même dans l'attestation écrite de sa main à la dernière page.

Il contient, en 45 feuillets, 52 documents dont le plus ancien est de l'année 1221, et, le plus récent, de l'année 1435. Plusieurs de ces documents ont été publiés par Salat.

¹ Archives de Perpignan, *Livre des Monnaies*, fol. 2 — Salat, *Instr. justif.*, n° VI.

une nouvelle monnaie appelée de *tern*. Il déclara qu'elle serait perpétuelle, exclusivement fabriquée à Barcelone, au titre de trois marcs d'argent et neuf de cuivre, et composée de deniers et d'oboles dont l'aloi, le type et les légendes seraient identiques. Quant au poids, il fut ordonné que dans chaque marc de l'alliage métallique précité (*marc de Barcelone*) on taillerait dix-huit sous de deniers et vingt sous d'oboles¹. Le roi et l'infant Pierre promirent solennellement de conserver à perpétuité le poids, le titre, la forme et le type de ces monnaies qui devaient avoir cours dans toutes les cités, villes et terres où circulait la monnaie de Barcelone, et principalement dans le Roussillon, la Cerdagne, le Conflent et le Vallespir. La monnaie de Malgone ni aucune autre ne pourrait plus être donnée ni reçue en paiement. En son nom et au nom de ses successeurs, le Roi promit de punir sévèrement les faussaires, leurs complices et tous ceux qui auraient sciemment donné ou conservé de la fausse monnaie. Il promit, en outre, de ne plus demander de sentence papale. Enfin, il ordonna que, peu après leur avènement, tous ses successeurs en Catalogne, et leurs héritiers présomptifs, confirmeraient la monnaie barcelonaise de *tern*, et en jureraient le maintien selon les bases de ce privilège. (*Livre des Monnaies*, f° 3. — SALAT, *Inst. justif.*, VIII.)

Aux cal. de février de cette même année 1258, le roi d'Aragon avait fixé la valeur comparative de la vieille à la nouvelle monnaie. Jusqu'à la fête de Pâques, on devait donner deux deniers doblenes pour

¹ On fabriquait, par conséquent, 216 deniers ou 480 mailles par marc : deux mailles reçues pour un denier, dans la circulation, n'en valaient réellement que les $\frac{9}{10}$ cs.

an denier de tern; après ce délai, deux deniers de la nouvelle monnaie en vaudraient trois de l'ancienne. (*Livre des Monnaies*, fo 4, verso. — *Salat, Instr. justif.*, n° VI.) Cette dernière valeur comparative est rappelée dans une déclaration royale du 6 des calendes de juillet 1260. (*Liv. des Mon.*, fo 5, verso.)

L'introduction de la monnaie de tern en Roussillon fut ordonnée par acte officiel de l'infant Pierre, en date du 8 octobre 1261. Le prince y rappelle que les habitants ont refusé la monnaie barcelonaise, et se sont servis d'une autre dans leurs achats, leurs ventes et leurs transactions écrites. Il enjoint d'acheter, vendre et stipuler en monnaie barcelonaise de tern, sous peine d'une amende double de la valeur du contrat. Toute contravention connue sera poursuivie par le Bailly ou le Juge : des témoins seront entendus et, absent ou présent, le coupable sera condamné à l'amende. Dans les grandes transactions, si le prix excède mille sous, on pourra le payer en autre monnaie, pourvu que le contrat soit stipulé en monnaie barcelonaise de tern. (*Livre vert mineur*, fol. 31. — *Livre des Coutumes*, fol. 31.)

A partir de l'année 1263, on voit dans le Cartulaire du Temple de nombreuses stipulations en *sous et deniers barcelonais couronnés*, ainsi nommés par allusion au type des deniers et des oboles de tern (*la tête royale couronnée*). Cependant, soit préférence des habitants en raison de l'habitude ou d'un meilleur aloi, soit plutôt insuffisance de la monnaie de tern dans le pays, les deniers de Malgoue, proscrits à deux reprises (1221 et 1258), continuaient à circuler et à figurer dans les contrats.

En 1269, l'infant Pierre voulait faire fabriquer, sans

doute à l'imitation des gros tournois de France, des monnaies d'argent valant douze deniers de tern, et représentant, par conséquent, la valeur du sou barcelonais. La ville de Barcelone se plaignit au Roi de cette infraction au serment de maintenir à perpétuité la monnaie de tern au même poids et au même titre. Le 12 des calendes de novembre, dans une assemblée générale tenue à Barcelone, le Roi déclara que cette émission de monnaie d'argent n'aurait pas lieu, et que l'on ne fabriquerait jamais à Barcelone que des deniers et des oboles de tern, conformément aux prescriptions du privilège de 1258. (*Livre des Monnaies*, fol. 6. — SALAT, *Instrum. justif.*, n° XIII.)

En 1273, les consuls et les prud'hommes de Perpignan adressèrent au roi d'Aragon une pétition tendant à obtenir qu'il ne fût infligé ni peine ni amende pour infraction aux ordonnances sur la circulation exclusive de la monnaie de tern. Le Roi répondit le 3 des nones d'août. Il faisait remise aux délinquants des peines ou amendes encourues par eux ; mais renouvelait la prohibition de la monnaie de Malgone et l'injonction formelle de ne stipuler qu'en monnaie barcelonaise de tern, à Perpignan et dans toute l'étendue du comté de Roussillon. Les deniers de Malgone pouvaient être reçus chez les changeurs pour leur valeur intrinsèque. (*Livre vert majeur*, fol. 45, verso)

Le plus grand nombre des stipulations du XIII^e siècle, transcrites dans le Cartulaire des Templiers du *Mas-Deu*, sont faites en sous et deniers barcelonais ; c'est une preuve que, généralement, on se conformait aux ordonnances des rois d'Aragon. Cependant, on y rencontre aussi bon nombre de contrats en monnaies étrangères, telles que :

Sous et deniers de Malgone, — très fréquemment et pendant toute cette période.

Morabotins, — assez fréquemment.

*Masmutina sanar*¹ *de bon or fin*, — de 1250 à 1276.

Sous et deniers sterlings, d'argent fin, — de 1248 à 1287.

Le testament de Nunyo-Sanchez (16 des calendes de janvier 1241) fait mention de *besants*, de *morabotins*, de *masmondine d'or* (en latin *masmutina*), de *sous de Barcelone*, de *sous Jacquais*, de *sous de Gênes* et de *sous reynals*.

J'ai déjà parlé de la monnaie de *Malgone* et des *morabotins*.

La *masmondine* ou *maymondine*, en latin *masmutina*, *masmodina*, devait être une monnaie arabe. Monfar (cité par Salat, p. 96), parle en effet de *masmodinae Yusefinae*, fabriqués à Valence par un roi Maure du nom de Yusef. Je crois retrouver l'origine de cette monnaie dans l'étymologie de son appellation. La tribu berbère des *Masmoudis* a joué un grand rôle dans l'histoire : elle a donné naissance aux premiers Almohades, qui renversèrent le trône fondé par les Moravides et régnèrent sur tout le Nord de l'Afrique, l'Égypte exceptée, et sur la moitié de l'Espagne. Je pense que les *masmodinae* sont les monnaies des rois issus de la tribu des Masmoudis, comme les *morabetini* sont celles des *Morabetin* ou Moravides. Salat attribue les *masmodinae Yusefinae* à Yusef-ben-Taschfin, émir des Moravides, conquérant de l'Afrique et de l'Espagne. Je préfère

¹ *Sanar* (catalan) simple : *maymondine simple*, par comparaison à la double : c'est-à-dire qu'il existait dans la circulation des *maymondines* d'une certaine valeur, et d'autres d'une valeur double. Le sens propre du mot *senar* est impair, comme on le voit dans le jeu de *pair ou impair*, en catalan, *parelles ó senars*.

les donner à l'un des chefs Almohades du nom de Yusef, qui régnèrent à Valence après la conquête de cette ville sur les Moravides. Les actes semblent eux-mêmes confirmer l'interprétation que je propose sur la maymondine. Les plus anciennes mentions de cette monnaie sont postérieures à l'arrivée des Almohades en Espagne. Elle figure dans le Cartulaire du Temple depuis 1257 jusqu'en 1272, et toujours avec la désignation de *masmutina* ou *masmondina sanar de or fi*.

Les *sterlings* ou *esterlings*, monnaie anglaise d'argent, étaient fort répandus dans le midi de la France aux XIII^e et XIV^e siècles. On les voit souvent mentionnés en Roussillon comme redevance annuelle ou censive. Ils figurent dans le Cartulaire du Temple depuis avril 1248 jusqu'en mars 1287. Le type du revers de ces monnaies est semblable à celui des deniers barcelonais de tern et du réal d'argent.

Les *besants* (*bysantci*) sont les monnaies des empereurs de Constantinople (autrefois *Bysance*). Il y en avait d'or et d'argent. En Catalogne, où ces monnaies ont eu cours, le besant d'argent valait en 1276, trois sous six deniers; il n'était plus reçu que pour trois sous en 1313. (SALAT, tom. 1, p. 175.)

La monnaie *Jacquaise*, instituée par Pierre II, au titre de trois deniers, fut continuée dans la ville de Jacca¹ par son fils et successeur, Jacques-le-Conquérant, d'abord à un titre très faible, en vertu du privilège donné le 16 mars 1223. La différence de la valeur intrinsèque à la valeur au cours était si grande que personne ne voulait recevoir cette monnaie. Le

¹ *Habet que hæc civitas monetam Jaccensem, id est in Jacca civitate percussam.* (Tiraffa, *Dict. géogr. manuscrit*, cité par Salat, p. 155, note.)

Roi avoue lui-même franchement avoir inconsidérément accordé le privilège¹. Sur le vœu émis par la Cort de Monçon, le titre fut amélioré le jour des ides d'octobre 1236, en vue de l'expédition de Valence. Celle qui fut fabriquée à Lérída en 1254, était à la taille au marc de vingt sous en mailles et au titre de trois deniers. Elle avait cours dans la proportion de un à dix entre l'or et l'argent, proportion adoptée à cette époque dans toute l'Europe. La monnaie Jacquaise était donc, sauf le type et les légendes, identique à la monnaie barcelonaise de tern². Une troisième émission fut ordonnée aux ides d'octobre 1261, à l'occasion de la croisade projetée *adversus populum Tartarorum*.

La monnaie Jacquaise a servi de modèle à la monnaie de tern barcelonaise, valencienne et mayorquine. Jacques-le-Conquérant en jura le maintien le jour des ides d'octobre 1236, et ordonna que son poids et son titre resteraient tels qu'ils étaient du temps de son père³. Il tint sa promesse; mais on changea le type et l'on mit au revers la croix double ou patriarcale. Ce changement donne un moyen facile de distinguer les monnaies de Pierre II de celles de Pierre III et de Pierre IV. Les monnaies Jacquaises, au nom de Pierre et au type de la croix double, appartiennent à ces deux derniers princes; celles de Pierre II présentent la croi-

¹ ...*Confitentes et asseverantes nos esse majores Al annorum monetam novam quæ nostra impressâ imagine et nomine subscripto modo de novo INCONSULTE cudi fecimus et jactavimus apud Jaccam* (Salat, p. 155.)

² ...*Tam jaccensis quam barcinonensis, omnes sunt moneta de terno.*

³ ...*Ita videlicet, quod nec a nobis, nec ab heredibus, nec successoribus nostris destrui valeat nec mutari, aut de novo ammōdo cudi, minui vel augeri.* (Zurita, *annal. de Aragon* tom. 1, lib. 2, cap. 71.)

sette haussée sur une fleur, type auquel Jacques-le-Conquérant substitua la croix patriarcale.

La monnaie Jacquaise a eu cours en Roussillon, bien que les actes la mentionnent rarement; de temps en temps le sol en restitue quelques exemplaires.

Le *sou royal*, est une monnaie de compte de *Valence*. Les espèces réelles étaient le denier et l'obole. Quant aux *sous de Barcelone* et de *Gênes*, leur origine n'a pas besoin d'explication.

Voici les valeurs comparatives que j'ai rencontrées pour la période de 1172 à 1276 :

1178. — Un morabotin d'or, *marinus vel melechinus*, vaut huit sous de Malgone, moins un denier.

1180. — Le marc d'argent fin, de Perpignan, vaut cinquante sous en deniers de Malgone.

1183. — Un cheval de deux cent cinquante sous melgoriens.

1190. — Un morabotin bon, *marinus vel melechinus*, au juste poids de Perpignan, vaut sept sous $\frac{1}{2}$ de Barcelone, 5 des calendes de mars.

1195. — Quarante-cinq sous de Barcelone valent un marc d'argent bon, *blechid*, poids de Villefranche-du-Conflent.

1195 et 1196. — Quarante-cinq sous de Barcelone valent un marc d'argent fin.

1195 (15 des calendes de novembre). — Sept sous de Barcelone valent un morabotin d'or *Lupinc*.

1202. — Un morabotin d'or, *marinus vel melechinus*, vaut sept sous $\frac{1}{2}$ de Barcelone.

1212. — Quarante-quatre sous barcelonais de *quatern* valent un marc d'argent fin, poids de Barcelone.

1221. — Quatre-vingt-huit sous de monnaie doblenque valent un marc d'argent fin, poids de Barcelone.

1228. — Un morabotin *marinus vel melechinus* vaut sept sous de Barcelone.

1235 et 1238. — Un morabotin *marinus vel melechinus* or fin, poids de Perpignan, vaut sept sous de Malgone.

De 1241 à 1246. — La monnaie quaterne et la monnaie de Malgone circulent au pair en Roussillon.

1253. — Quinze sous barcelonais valent douze sous de Malgone.

1256. — Sept sous $\frac{1}{2}$ de Barcelone valent six sous de Malgone.

1256. — Vingt-cinq sous barcelonais bons, valent vingt sous de Malgone.

1257. — Dix sous barcelonais valent huit sous de Malgone.

1263. — Soixante-deux sous barcelonais couronnés valent un marc d'argent fin, poids de Perpignan.

1264. — Neuf sterlings valent trois sous malgonais bons.

1266. — Soixante-deux sous six deniers barcelonais couronnés valent un marc d'argent fin, poids de Perpignan.

1268, 1271, 1276. — Même valeur du marc de Perpignan.

Pendant cette période de 1172 à 1276, la fabrication est suspendue à Perpignan : la monnaie légale est celle de Barcelone, qui devient en 1258 la seule admissible dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, le Vallespir et le Conflent.

Monnaies Barcelonaises.

Alfonse II. *Monnaie uneto* (1180—1209). Denier. — Je ne le connais point. Serait-ce l'ancien denier barcelonais dont voici la description ? Légende de droite à gauche, BARQINO ; espèce de lys héraldique à large

pied (probablement le symbole aragonais). — R. Point de légende; croix barcelonaise cantonnée de quatre besants. — Billon. — Module, 26 millim. Inédit. (Communiqué par M. Cayetano Carreras, de Barcelone.)

Variété : Légende de gauche à droite.

Pierre II. *Monnaie bosonaya* (1209—1212). Denier. — Je ne le connais point.

Monnaie quaterne (1212—1221) Denier et obole.

Jacques I^{er}, le Conquérant — *Monnaie quaterne*, denier et obole.

Denier : BARQINO. Croisette haussée d'Aragon, entre deux annelets. — CI-VI-RE-X: Croix barcelonaise coupant la légende. La dernière lettre tient lieu d'X à la fin du mot REX et de croix au commencement de la légende. Cette particularité se retrouve sur les deniers et les oboles de *tern* de Jacques-le-Conquérant. — Billon. — Module, 18 millim.; poids, 1^{gr} 3.

Obole : Même type et mêmes légendes. — Billon. — Module, 15 millim.; poids, 0^{gr} 7.

Salat (pag. 51, 56, 67, 68, 267 et 268, Tab. IV, n° 4) attribue à l'un des Wifred, comtes de Barcelone, un denier semblable à celui que je viens de décrire. Il lit la légende du revers CIVFRE, et lui donne l'interprétation VVIFRE. J'y vois CI-VI-RE-X; suite du mot BARQINO, placé à l'avvers : BARQINO CIVI REX, que j'interprète : BARQINO CIVitas Iacobus REX. M. Cayetano Carreras m'a dit que le denier de quatern au nom de Pierre II était à peu près semblable à celui-ci, et qu'il portait, d'un côté, BARQINO; de l'autre, la légende PE-TR-RE-X, disposée au tour de la croix barcelonaise, comme sur le denier que j'attribue à Jacques-le-Conquérant. Cette analogie semble venir à l'appui de l'attribution. D'ailleurs, la

croisette haussée d'Aragon et le mot REX indiquent suffisamment que les comtes de Barcelone étaient rois d'Aragon lorsque les deniers à la légende BARQINO—CI-VI-RE-X: ont été mis en circulation. Je suis, par conséquent, malgré l'assertion de Salat, tenté de croire que ces deniers et ces oboles de billon sont les espèces réelles de la monnaie quaterne. J'ai vu plusieurs deniers et une obole trouvés à Perpignan.

Monnaie doublerque (1221—1258). — *Denier* : ° IACOBVS REX. Croix cantonnée de quatre points ou besants. — ° BARQINO. Écu aux armes de Catalogne (Salat, p. 226 et pl. III, n° 1).

Monnaie de tern (1258—1598). — *Denier* : + BARQINO. Tête royale couronnée, tournée à gauche. — IACO-B'R-EX. Croix pâtée, traversant la légende et cantonnée aux 1^{er} et 4^e de trois besants; aux 2^e et 3^e d'un anneaulet. — Module, 18 millim.; poids, 1^{gr} 35.

Variété à la croix du revers cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneaulet; aux 2^e et 3^e de trois besants.

Variété à la légende + BARQVINONA du côté de la tête. Croix du revers cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneaulet; aux 2^e et 3^e de trois besants.

Obole : Type et légendes du denier, d'après l'ordonnance de création.

Le 6 des ides de février 1273, à la requête des consuls de Montpellier, Jacques-le-Conquérant ordonna la fabrication de *deniers* et d'*oboles d'argent*, qui présentent les armes de la ville et le nom du Roi. Ces monnaies ont eu cours dans toutes les terres du Roi¹. On en a trouvé un certain nombre, il y a quelques années, au Vernet, près Perpignan.

¹ *Eam etiam currere facimus in omnibus terris nostris* — Ordon. du 6 des ides de février 1273.)

Denier ou Gros de Montpellier. — + IACOBVS DEI GRA REX ARAGONV. Croix terminée par quatre couronnes. — + DOMINVS MONTISPESVLANI. Écu aux armes de Montpellier (*une lyre*) dans un grenetis entouré d'un cercle à six circins, dont une rose occupe le centre et un anneau le point de jonction. — Module, 25 millim. — Poids.

Obole. — Je ne la connais point.

VII. — LE ROUSSILLON SOUS LES ROIS DE MAYORQUE.

(1276—1344.)

Jacques I^{er} (1276—1311). — 1276, juillet, avènement. — 1277, nones de juin. Concession à la ville de Collioure de la coutume de Perpignan, excepté 19 articles. Construction du château majeur de Perpignan. — 1278, 20 janvier. Jacques consent à l'hommage envers Pierre III, son frère, roi d'Aragon. — 1281. Il porte secours à son suzerain. — 1282. Expédition de Sicile. Pierre III est reconnu roi de Sicile. Le Pape déclare la couronne d'Aragon en commise. Philippe-le-Hardi, roi de France, en accepte l'exécution en faveur de son fils, Charles de Valois, et se dispose à entrer en campagne. — Pierre III demande secours au roi de Majorque, qui refuse. Il surprend Perpignan. — 1285. L'armée française entre en Roussillon, passe les Pyrénées et prend Figuières, Castillon, Bésalu et Gironne. — La peste la décime. — Elle bat en retraite. Mort de Philippe III à Perpignan. L'infant D. Alfonse s'empare de Majorque. — 1286. Trêve entre la France et l'Aragon. — 1288. Guerre entre les rois de Majorque et d'Aragon. — 1289. Alfonse III prononce l'union des Baléares au royaume d'Aragon. Il meurt le 18 juin 1291 et Jacques II, son frère, lui succède. — 1295. Le roi de Majorque rentre en possession de ses États insulaires, moyennant l'hommage. — 1298. Jacques d'Aragon rend les Îles : l'hommage est renouvelé. — 1302, 18 novembre. D. Sanche, fils puiné du roi de Majorque, devenu l'héritier présomptif, renouvelle l'hommage. — 1311, 28 mai. Mort du roi de Majorque : avènement de Sanche.

Sanche (1311—1324). — 1311, nones d'août. Confirmation de la coutume de Perpignan. — 1312, 7 des ides de juillet. Prestation

de foi et hommage au roi d'Aragon. — 1315. Jugement des Templiers : leurs commanderies en Roussillon sont remises aux Chevaliers hospitaliers. — 1322. Le roi de Majorque fournit à l'Aragon un contingent pour l'expédition contre la Sardaigne. — 1324, 4 septembre. Mort de Sanche à Formiguères. — Le commerce et l'industrie roussillonnais prospèrent sous ce règne.

Jacques II (1324—1344), fils de Fernand, frère de Sanche. — 1324. Prétentions du roi d'Aragon à la succession de Majorque : elles sont repoussées. L'infant D. Philippe, tuteur de Jacques II. Troubles à Perpignan. — 1325. Ligue avec le comte de Foix. — Réduction des rebelles. — 1327, 1^{er} octobre. Jacques II, accompagné de son tuteur, va rendre l'hommage au roi d'Aragon, son beau-père. — 2 novembre. Mort du roi d'Aragon. — 1328, 25 octobre. Réitération de l'hommage à Alfonso IV. Les dix années du règne d'Alfonse furent les plus heureuses de la vie du roi de Majorque. — 1336. Mort d'Alfonse IV : naissance de l'infant D. Jacques, héritier de Majorque. Avènement de Pierre IV à la couronne d'Aragon. — 1338. Hommage prêté par Jacques II au roi d'Aragon. — 1341. Conflit entre Jacques II et le roi de France au sujet de Montpellier. Pierre IV refuse de secourir son feudataire. Il le somme de comparaître, sous la prévention d'avoir donné coins en Roussillon à d'autres monnaies que celle de Barcelone. Jacques n'ayant pas obéi à cette injonction, est déclaré contumace et atteint de commise dans sa personne et ses États. — 1342, 23 février. Le royaume de Majorque est déclaré réuni à l'Aragon. — 1343, 23 mai. Pierre IV débarque à Majorque. — 1344, 28 mars. Édit royal d'incorporation de tous les États du royaume de Majorque à la couronne d'Aragon. Reprise d'hostilités entre les deux Rois. Intervention française. Pierre IV se fait livrer Perpignan par Jacques II (17 juillet). Publication dans l'église de Saint-Jean de l'incorporation des comtés à la couronne d'Aragon (22 juillet). Protestation de Jacques II. — 1346. Mort de la reine Constance. Union de Valence à l'Aragon. — 1347. Jacques II sur la côte de Majorque : son expédition en Conflent. — 1349. Jacques II vend la seigneurie de Montpellier au roi de France. Il lève une petite armée et débarque à Majorque. Il est tué dans le combat, et son fils, l'infant D. Jacques, est fait prisonnier. (HENRI, *Histoire du Roussillon*.)

Jacques-le-Conquérant, par son dernier testament ou partage, avait déclaré le royaume de Majorque libre et indépendant de l'Aragon. Toute éventualité de vasselage avait été supprimée : il n'était plus question de l'introduction des usages et coutumes de Barcelone, ni de la circulation exclusive de la monnaie de tern dans les comtés de Roussillon, Cerdagne et Conflent ; mais cette indépendance fut de courte durée. Le roi d'Aragon se plaignit amèrement de ce démembrement, menaça de revendiquer ses droits et obligea son frère à le reconnaître pour suzerain.

L'une des conditions de l'hommage fut de recevoir dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, les usages et les coutumes de Barcelone, et de n'y laisser circuler aucune autre monnaie que la monnaie barcelonaise de tern, conformément à l'édit royal de 1258. Il était permis au roi Jacques, et à ses successeurs, de fabriquer de la monnaie dans leur royaume de Majorque et dans les îles adjacentes ¹, d'y établir de nouvelles leudes et de nouveaux droits : ainsi, le Roi jouissait, à Majorque, de tous les droits régaliens ; mais il ne pouvait donner cours à sa propre monnaie dans la partie continentale de ses États ; à plus forte

¹ Item. Promittimus per nos et nostros servare et servari facere in terris Rossilionis et Ceritanie, Confluentis et Vallispirii et Cauquoliberii, usaticos, consuetudines et constitutiones Barchinone factos et factas ac eciam fiendos et faciendas per vos et vestros cum consilio majoris partis baronum Cathalonie sicut moris est fieri : salvo specialibus consuetudinibus locorum predictarum terrarum ; et quod in predictis terris Rossilionis, Ceritanie, Confluentis, Vallispirii et de Cauquolibero, currat moneta barchinone et non alia. Retinemus tamen nobis et successoribus nostris quod possimus cudere vel cudi facere absque contradiccione et impedimento vestrorum in regno Maioricarum et insulis eidem adjacentibus, monetam et monetas de novo. (Livre vert majeur. f^o CXCVJ, verso — Reconnaissance du 15 des kalendes de fevrier 1278.)

raison ne pouvait-il y établir un atelier monétaire. Les rois de Majorque se conformèrent aux ordonnances d'Aragon sur la monnaie barcelonaise de tern; mais elle était réellement insuffisante en Roussillon, et cette insuffisance amenait une gêne excessive dans les transactions. Les habitants enfreignirent la défense formelle de recevoir des monnaies étrangères et continuèrent à se servir des deniers melgoriens, des morabotins et surtout des monnaies royales de France.

Voici l'analyse des ordonnances royales d'Aragon sur la monnaie de tern, depuis la mort de Jacques I^{er}.

Pierre III (1276—1286).

En 1285, Pierre III revient à son projet de création d'une monnaie d'argent valant douze deniers de tern. Les conseillers de Barcelone cèdent aux instances du Roi, qui accorde à la ville, le 5 des calendes de juillet, le privilège de la fabrication de cette nouvelle monnaie, au titre de XI deniers et maille, à la taille de LXXII au marc. Elle fut appelée *gros blanc*, *denier d'argent* et *croat* (*cruciatum*, de la croix du revers). L'infant D. Alfonse en jura le maintien. (*Livre des Monnaies*, fol. 7, v^o; — SALAT, *Instr. justif.*, n^o VI.)

La taille et la valeur au cours du *croat* étaient à peu près réglées sur la valeur intrinsèque du denier de billon. Les deniers de tern étaient à la taille de dix-huit sous au marc de métal composé de trois onces d'argent et neuf de cuivre. Chacun de ces dix-huit sous était divisé en douze parties, qui recevaient l'empreinte, et devenaient autant de deniers de tern, contenant, comme la masse dont ils provenaient, trois parties d'argent et neuf de cuivre. Sur douze deniers, c'est-à-dire un sou, il y avait donc trois deniers d'ar-

gent. La taille des *croats* était de soixante-douze au marc; leur titre à 11 deniers $\frac{1}{2}$ de fin. Chacun d'eux contenait trois deniers d'argent moins une maille, et avait cours pour douze deniers de tern. Il y avait donc $\frac{1}{24}$ d'argent en plus dans douze deniers de tern que dans un *croat*.

Denier d'argent ou croat de la fabrication de 1285.
— Entre deux grenetis : + P. DEI GRA ARAGON-SICIL REX. Buste couronné à gauche, dans un cercle formé de huit circins; un anneau au-dessus de chaque intersection. — Entre deux grenetis : BARC-INON-ACIV-ITAS. Croix barcelonaise coupant la légende; cantonnée aux 1^{er} et 4^e cantons de trois besants; aux 2^e et 3^e d'un anneau; cercle à huit circins, semblable à celui de l'avvers. — Argent. — Module, 26 millim. — Inédit. (Communiqué par M. Cayetano Carreras, de Barcelone.)

Denier de tern : PETRVS REX. Buste couronné à gauche. — BA-RK-NO-NA. Croix barcelonaise traversant la légende, cantonnée de trois besants aux 1^{er} et 4^e cantons; d'un anneau aux 2^e et 3^e. — Billon. — Module, 16 millim.; poids, 1^{gr} 2.

Obole de tern : Même type et mêmes légendes.

Alfonse III (1286—1291).

Devenu roi d'Aragon, Alfonse confirme solennellement, le 4 des calendes d'avril 1286, la monnaie de tern, instituée par Jacques-le-Conquérant, son aïeul, et celle d'argent, instituée par Pierre III, son père. Il fixe la valeur de chaque denier d'argent à douze deniers barcelonais de tern. (*Livre des Monnaies*, fol. 9; — SALAT, *Instr. justif.*, n^o XVII.

Denier d'argent ou croat : + ALFOSVS DEI GRACIA

REX. Profil gauche couronné, buste de face. — CIVITAS B-ARCK-NONA. Croix barcelonaise, cantonnée de trois besants aux 1^{er} et 4^e cantons, et d'un anneau aux 2^e et 3^e. (SALAT, pl. III, 5. — M. DE SAINT-MALO.)

Jacques II (1291—1327).

Le 10 avril 1291, Jacques II, présidant la Cort générale de Barcelone, confirme et concède, à perpétuité, la monnaie barcelonaise de tern, selon la forme du privilège accordé par son aïeul Jacques I^{er}. (*Livre des Monnaies*, fol. 9, verso.)

La veille des ides de décembre 1295, il confirme la monnaie barcelonaise d'argent créée par son père, et les privilèges, concessions et immunités accordés aux conseillers de la ville de Barcelone, relativement à la fabrication de cette monnaie. (SALAT, *Inst. justif.*, n° XX.)

Le 8 novembre 1315, il défend aux changeurs d'acheter ou de vendre les florins d'Aragon, sous peine de mille sous d'amende. Il enjoint aux débiteurs de payer leurs dettes en monnaies stipulées dans les contrats qu'ils ont souscrits. (SALAT, *Instr. just.*, n° XXI.)

La veille des calendes d'octobre 1317, il confirme de nouveau les monnaies barcelonaises de tern et d'argent, et tous les privilèges accordés par Jacques-le-Conquérant, son aïeul; Pierre III, son père, et Alphonse III, son frère.

Denier d'argent ou croat: + IACOBVS DEI GRACIA REX. Profil gauche couronné, à gauche. — CIVITAS B-ARCK-NONA. Croix barcelonaise, cantonnée d'un anneau aux 1^{er} et 4^e cantons, de trois besants aux 2^e et 3^e.

Denier de tern: IACOBVS REX. Buste couronné,

à gauche. — BA-QI-NO-NA. Croix barcelonaise, cantonnée de trois besants aux 1^{er} et 4^e cantons, et d'un anneau aux 2^e et 3^e.

Variété : Même avers. — R. La croix cantonnée d'un anneau aux 1^{er} et 4^e, de 3 besants aux 2^e et 3^e cantons.

Obole de tern : Type et légendes des deniers.

Alfonse IV (1527—1556).

Le 3 des nones de mai 1530, Alfonse IV défend aux maîtres de la monnaie de recevoir aucun intérêt ou bénéfice pour la mise en circulation des deniers d'argent, et aux marchands, pour le change de ces espèces, dont la valeur reste fixée à douze deniers barcelonais de tern. (SALAT, *Instr. justif.*, n^o XXV.)

Denier d'argent ou croat : + ALFONSVS DEI GRACIA REX. Buste couronné, à gauche; tunique à trois roses. — CIVITAS BARCK-NONA. Croix barcelonaise, cantonnée aux 1^{er} et 4^e cantons d'un anneau; aux 2^e et 3^e, de trois besants.

Variété : A la croix du revers, cantonnée aux 1^{er} et 4^e de trois besants, aux 2^e et 3^e d'un anneau. (M. LLOUBES.)

Pierre IV, le Cérémonieux (1556—1587).

Pierre IV, pendant son règne de cinquante ans, s'est beaucoup occupé de sa monnaie : j'indiquerai seulement les documents qui intéressent le Roussillon.

En 1539, il publie plusieurs ordonnances sur la circulation des deniers d'argent ou *croats* de Barcelone. Le 4 des ides de mai, il prescrit de les recevoir pour le prix fixé, c'est-à-dire douze deniers de tern, sous peine de soixante sous d'amende. (*Livre des Monnaies*, fol. 11, verso.)

Le 3 des cal. de juillet, il ordonne de les recevoir

comme bons, sans les peser, pourvu qu'ils aient conservé quelques lettres de leurs légendes (*Ibid.*). Huit jours après il réitère cet ordre, sous peine d'une amende de cinquante sous barcelonais (*Ib.*, fol. 12, verso.)

Le 1^{er} octobre 1340, sur la demande du Lieutenant-Général de Catalogne, il réitère l'ordre d'accepter partout les barcelonais d'argent, comme le prescrit une criée, publiée et affichée dans toute la Province, sous peine d'une amende de vingt sous (*Ibid.*, fol. 14).— Voir au chapitre suivant la suite des documents monétaires de ce règne.

Denier d'argent ou croat : + PETRVS^o DEI^o GRACIA^o REX. Buste couronné, tourné à gauche ; tunique aux trois roses — CIVI-TAS B-ARCK-NONA. Croix barcelonaise, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneaulet ; aux 2^e et 3^e de trois besants.

Variété à l'V gothique.

Variété à l'V gothique ; la croix du R. cantonnée de trois besants aux 1^{er} et 4^e, et d'un anneaulet aux 2^e et 3^e.

Variété : le T saxon et l'V gothique Croix cantonnée comme la précédente. Cette pièce doit être de la fin du règne.

Le T saxon et l'V gothique se voient sur les monnaies de Pierre IV, Jean 1^{er}, Martin, Ferdinand 1^{er}, Alfonse V, Jean II et Ferdinand-le-Catholique.

Denier de tern : + PETRVS REX. Buste couronné. — BA-CI-NO-NA. Croix barcelonaise, cantonnée d'un anneaulet aux 1^{er} et 4^e ; de trois besants aux 2^e et 3^e.

Obole de tern : Type et légendes du denier.

J'ai dit que les rois de Majorque se conformaient aux ordonnances de leur suzerain sur la monnaie de tern. Voici l'analyse des documents officiels.

1288, 4 des nones de mars. — Ordre de la part du Roi, que chacun fasse ses paiements en l'espèce de monnaie stipulée dans les obligations qu'il aura souscrites ou qu'il souscrira à l'avenir; ou, s'il n'y a pas de contrat, en la monnaie qu'il pourra prouver par témoins être celle de la transaction. (*Livre I^{er} d'Ordnations*, fol. 11.)

1288, 6 des cal. de décembre. — Crieée faite au nom du roi Jacques, ordonnant de vendre, acheter et contracter, dorénavant, en monnaies barcelonaises de tern, sous peine de perdre, savoir : l'acheteur, la chose; le vendeur, le prix. Le paiement des dettes antérieures se fera de même en monnaies barcelonaises de tern, excepté les contrats de mariage. (*Ibid.*, fol. 11.)

1300, calendes d'août. — Le Roi ordonne que les dettes antérieures et postérieures à la Toussaint, et contractées en monnaie noire de Toulouse, envers des Chrétiens ou des Juifs, seront liquidées, savoir : les premières suivant la proportion de vingt sous barcelonais pour vingt-trois sous de Toulouse; les secondes suivant celle de vingt sous pour vingt-quatre sous et demi. (*Livre vert mineur*, fol. 71.)

1300, 8 des ides de septembre. — Il étend ce tarif aux créances de certains Juifs de Perpignan, qui en réclamaient le remboursement en monnaie de Toulouse. Ce fait seul prouve que l'ordonnance des calendes d'août favorisait la monnaie barcelonaise. Quant aux dettes contractées avant que la monnaie de Toulouse circulât à Perpignan, elles durent être liquidées à raison de vingt-et-un sous six deniers de Toulouse, pour vingt sous de Barcelone. (*Livre d'Ordin.*, f^o 12.)

1301, nones d'avril. — Ordonnance sur le paiement des commandes faites pendant la circulation de la mon-

naie noire toulousaine et de la monnaie de Malgone, dont huit deniers valaient un tournois d'argent. Le roi Jacques y rappelle une ordonnance plus ancienne, rédigée à Majorque, postérieurement à son édit sur la circulation de la monnaie de Barcelone à Perpignan, en Roussillon et dans toutes les terres de son royaume¹. Il rejette la demande du remboursement intégral d'un contrat stipulé en monnaie de Malgone et de Toulouse, et enjoint aux officiers royaux de se conformer exactement aux prescriptions des ordonnances précitées. Ce document nous apprend, en outre, qu'à Perpignan et dans le comté de Roussillon, la monnaie noire de Toulouse et celle de Malgone ont circulé au pair. (*Livre I^{er} d'Ordin.*, fol. 13.)

1301, 10 des cal. d'août. — On publie, à Perpignan, que les tournois d'argent (*gros tournois de France*), stipulés dans les actes, seront comptés pour seize deniers de Barcelone. (*Ibid.*, fol. 11, verso.)

1305. — Ordonnance royale fixant la valeur des espèces suivantes, qui sont très souvent employées dans les contrats roussillonnais, comme redevance annuelle ou *censive*.

La maymondine simple, — V sous barcelonais.

La maymondine double, — X sous barcelonais.

*Le morabotin amphonius*², — VII sous barcelonais.

L'esterlin, — III deniers barcelonais. (*Ibid.*, f^o 13.)

¹ ...Propter quamdam ordinacionem quod nos fecimus postquam fuimus in Majoricha, et postquam mandavimus quod moneta barchinonensis curreret simul in Perpiniano et terrâ Rossilionis et aliis terris nostris.

² Cette lecture ne serait-elle pas une erreur du copiste, qui aurait écrit *amphonius* pour *Anfonsius*, c'est-à-dire les monnaies d'or à légendes arabes fabriquées par Alfonse VIII, roi de Castille? Le *morabotinus Alfonsius* ou *Anfonsius* est parfois mentionné dans les actes publics ou particuliers.

1307, ides de juin. — Décision sur le paiement des créances consenties en foire, à Perpignan.

1315, 4 des nones de juin. — Ordonnance qui défend la sortie de l'or, de l'argent, du billon et de toutes les monnaies. (*Livre I^{er} d'Ordin.*, fol. 56.)

1317, veille des ides de septembre. — L'édit royal de 1258, concernant la circulation exclusive de la monnaie de tern dans le Roussillon, la Cerdagne, le Conflent et le Vallespir, est renouvelé et enregistré par le Conseil, dans la chambre royale du château de Perpignan. ¹ (*SALAT, Instr. justif.*, n° X.)

1321, 6 des nones de mars. — Le roi Sanche règle le mode suivant lequel seront réalisées les obligations jadis contractées au marc d'argent. Il ordonne : 1° que les stipulations faites au marc d'argent seront liquidées au marc-poids ; 2° que si, par témoins, documents publics ou privés, autre qu'un contrat de mariage, on ne peut prouver qu'il est réellement question de marcs-poids d'argent au temps du contrat, on rendra seulement, pour chaque marc, cinquante sous barcelonais, en *menuts*. (*Livre I^{er} d'Ordin.*, fol. 72.)

1334. — Jacques II, roi de Majorque, avait ordonné que la monnaie de tern aurait cours dans les comtés, et que, dans toutes ses terres, le *croat d'argent* de Barcelone serait reçu pour douze deniers. Le 5 des ides de mars, le conseil et les officiers royaux, réunis au château de Perpignan, arrêtent que cette ordonnance sera publiée partout. Le document, conservé aux Archives de l'Université, est terminé par la criée en catalan, faite ce jour-là même dans la ville de Per-

¹ *Acta et laudata fuerunt hæc in camera regia castri Perpiniani, Domini Regis Majoricarum præfati.*

pignan. Elle enjoit de vendre, acheter et contracter en monnaie barcelonaise de tern, de prendre douze deniers *menuts* pour un sou, le *croat d'argent* pour un sou, et de payer les censives, loyers, baux à ferme, etc., en cette monnaie seulement, sous peine d'une amende de cinquante sous. (*Registre de la Procuration royale*, fol. 3.)

Tous ces actes, favorables à la circulation de la monnaie barcelonaise de tern, établissent que le roi de Majorque obéissait aux édits du roi d'Aragon, son suzerain. L'insuffisance de cette monnaie n'en était pas moins réelle. En 1306, la monnaie de Toulouse (*tolzas*) n'avait pas cessé de circuler à Perpignan. (*Archives de Saint-Jacques*.) Le 2 juillet 1314, la caisse du Bailly de cette ville fut ouverte en présence des officiers royaux. On y trouva quarante sous en *blancs de France*, déposés par l'ancien Bailly, qui avait également accepté de deux hommes de Thuir, en paiement de censives, vingt sous en *blancs*, valant une livre, et quatorze sous d'un homme de Tallet. (*Reg. de la Procur. royale*, n° 24, f° 147.) En 1314, les *blancs de France* circulaient donc à Perpignan, malgré la défense réitérée d'accepter aucune autre monnaie que celle de Barcelone. Les deniers de Malgone, proscrits à plusieurs reprises, restèrent long-temps dans la circulation. En 1342, la reine Constance de Majorque, dont la cassette était dotée sur la leude de Collioure, en prenait douze sous pour treize de Barcelone (*Bernard Pagès, notaire*). En 1421, les deniers de Malgone avaient à Perpignan la même valeur au cours que les deniers barcelonais (*Antoine Guitard, notaire*).

Après la réunion du royaume de Majorque, les rois d'Aragon reconnurent eux-mêmes l'insuffisance

de la monnaie de tern en Roussillon, et furent obligés d'y suppléer par l'autorisation d'admettre les espèces étrangères.

Le dépouillement de la rubrique du Cartulaire des Templiers du *Mas-Deu* prouve que, dans le ^{xiii}^e siècle, le plus grand nombre des actes présentent des stipulations en sous et deniers barcelonais couronnés (*monnaie de tern*); mais on y voit souvent figurer, comme redevance annuelle, les *bons deniers de Malgone* et les *sterlings d'argent fin*.

La valeur du marc d'argent fin, poids de Perpignan, en sous et deniers barcelonais de tern, est assez souvent citée dans les actes.

1280, 7 des ides de juin, le marc d'argent fin, poids de Perpignan, vaut 62 sous 6 deniers barcelonais (*Cart. du Temple*).

1281, 3 des cal. de décembre, — 62 sous 6 deniers barcelonais. (*Ibid.*)

1282, 14 des calendes de mai, — 70 sous 6 deniers barcelonais. (*Arch. de Vinça.*)

1321, 6 des nones de mars, — 50 sous barcelonais. (*Livre d'Ordin.*, I. fol. 72.)

1328, — 73 sous barcelonais. (*R. de la Pr. R.*, V, p. 35.)

1335, 6 des calendes de mars, — 65 sous barcelonais. (*Pierre Giraud, notaire.*)

1335, 6 des calendes de novembre, — 65 sous barcelonais. (*Ibid.*)

1335, veille des calendes de novembre, — 65 sous barcelonais. (*Ibid.*)

Les ordonnances des rois d'Aragon sur la circulation exclusive de la monnaie de tern dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, le Conflent et le Vallespir, étaient tellement obligatoires pour le roi de Majorque,

que leur non exécution devint la cause, ou mieux, le prétexte, de la citation envoyée à Jacques II de comparaître à Barcelone devant son suzerain. Cette citation, publiée par Salat, accuse le roi de Majorque d'avoir, contrairement aux conditions de son hommage, laissé circuler, dans les comtés, d'autres monnaies que celles de Barcelone; d'en avoir fait publiquement fabriquer à Perpignan, et d'avoir refondu les espèces barcelonaises pour les émettre à un titre inférieur¹.

Jacques ne comparut point. Il proposa de se soumettre au jugement du Souverain Pontife; mais l'ambitieux roi d'Aragon ne tint aucun compte de cette proposition : il proclama la déchéance de son parent, et confisca le royaume de Majorque.

L'existence de ce royaume affaiblissait l'Aragon, en le privant de plusieurs provinces. Chercher à le réunir était d'une bonne politique; mais le désir de réparer la faute de Jacques le-Conquérant ne saurait excuser une spoliation. L'histoire impartiale flétrira toujours l'ambition et la cruauté de Pierre IV. Le roi de Majorque avait-il autorisé l'acceptation des monnaies étrangères prosrites par les ordonnances de son suzerain? Je n'ai rencontré aucun document qui pût le faire penser : la monnaie barcelonaise en circulation dans le Roussillon étant insuffisante, peut-être avait-il

¹ *Contrà fas et licitum et conventiones in ipsâ infeudatione contentas, aliam monetam præter Barchinonensem currere facitis et permittitis in dictis terris Rossilionis, Ceritanie et Confluentis, Vallispirii et Cauquoliberi; et quod est gravis tolerandum, cuditis, seu cudi fecistis, et facitis patenter et publice, monetam in villa Perpiniani, in dicto comitatu Rossilionis sistenti, nec non conflari sed fundi monetam regalem nostram Barchinonensem seu argenti, quæ intacta penitus permansisse, nec à vobis contaminationem aut diminutionem aliquam denuerant suscepisse. (SALAT, Instr. justif., n° XXVI.)*

fermé les yeux sur des infractions commandées par la nécessité. Voilà probablement tout son crime. Quant à l'accusation de faux-monnayage, jusqu'à preuve contraire, je la tiens pour une calomnie de Pierre IV. Rien ne la justifie : on ne retrouve, en Roussillon, aucun exemplaire de ces contrefaçons de monnaies barcelonaises que le roi d'Aragon n'a jamais décriées, ni produites. D'ailleurs, la certitude de leur existence ne saurait constituer une preuve suffisante contre l'infortuné roi de Majorque, dont le caractère paraît avoir été bien différent de celui que dévoileraient des spéculations de ce genre¹.

Pierre IV, dit le *Cérémonieux*, était doué de grandes qualités, mais il n'avait point de probité politique : tous les moyens lui étaient bons pour augmenter ou conserver sa puissance². Quant à sa probité privée, pour ne point sortir de mon sujet, je me contenterai de rappeler que, dans un château près de Barcelone, Pierre IV faisait fabriquer des monnaies françaises à bas-titre. On les introduisait en France par terre et par mer, puis on les échangeait contre des pièces de bon aloi, que l'on refondait à Barcelone. Ce honteux

¹ Une lettre de Jacques III, datée de Perpignan, le 27 juin 1559, et adressée aux Procureurs des revenus royaux, vient corroborer ce sentiment.

Les anciens procureurs avaient reçu de divers citoyens des monnaies d'or pour un prix inférieur à leur valeur réelle. Le roi de Majorque ordonna que la différence fût immédiatement remboursée aux ayant-droit.

Voici comment se conduisit le roi d'Aragon dans une circonstance analogue. Le maître de la monnaie de Perpignan avait fabriqué des espèces d'or au-dessous du poids légal : Pierre IV, informé du fait, se fit rembourser la différence, et ordonna de mettre en circulation les monnaies légères pour la même valeur que les autres.

² On sait que Pierre IV fit périr de mort violente ses deux frères, Don Jayme et D. Fernand, que la noblesse aragonaise lui opposait.

trafic, commencé sous le règne de son père, dura près de soixante ans. En guerre avec la Castille, Pierre IV contrefit également les monnaies castillanes. Il est naturel de ne pas croire, sans preuves, à la véracité d'une accusation portée par un roi faussaire, contre un prince dont il avait juré la perte et convoitait les États.

VIII. — 1^{er} RETOUR A L'ARAGON.

(1344—1462.)

Pierre IV (1344—1387). — 1344-1345. Séjour du Roi à Perpignan. — 1348, avril, mai et juin. La peste ravage l'Aragon, la Catalogne et le Roussillon. — 1349. Fondation de l'Université de Perpignan. — 1350. Pierre IV conteste au roi de France la propriété des domaines situés en Languedoc et achetés au roi de Majorque. Négociations à ce sujet. — 1362, 1^{er} mai. L'infant D. Jacques de Majorque s'évade de sa prison. — 1368. Lutte entre le clergé et les consuls de Perpignan ; elle se termine en 1376, par une transaction. — 1374. L'infant de Majorque tente de reconquer ses États. — 1375. Il meurt. — 1376. Le duc d'Anjou prétend à la succession. — 1384. Dissensions entre le roi Pierre et son fils, l'infant D. Juan. — 1385. L'infant, déshérité par son père, fait appel à la *justicia* d'Aragon : l'édit royal est révoqué. — 1387. Mort de Pierre IV.

Jean 1^{er} (1387—1396). — Les droits sur le royaume de Majorque sont transférés à Jean III, comte d'Armagnac. — 1390. Irruption du comte d'Armagnac en Roussillon et en Catalogne. Le roi d'Aragon le repousse. Les Français pénètrent de nouveau en Roussillon. — 1391. Représailles des Aragonais sur le territoire français. — 1395. Pierre de Luna est reconnu, par l'Aragon, en qualité de Souverain Pontife, sous le nom de Benoît XIII. — 1396. Mort subite de Jean 1^{er} (19 mai). Les Corts proclament Roi l'infant D. Martin, alors en Sicile.

Martin (1396—1410). — La reine Dona Maria gouverne en l'absence du Roi. — 1397, 7 septembre. Le roi Martin fixe les conditions à remplir pour jouir des libertés et franchises des habitants de Perpignan. — 1406, mort de la Reine. — 1409, mort du fils unique du Roi. — 1410, 31 mai, mort du roi Martin.

Interrègne (1410—1412). — Cinq prétendants à la couronne. Interrègne de deux ans. — Congrès de Caspé. L'infant de Castille est élu Roi (10 juin 1412).

Ferdinand I^{er} (1412—1416). — Il renouvelle les ordonnances de Jacques II et d'Alfonse IV contre les jeux de hasard. — 1416, 6 janvier. L'Aragon renonce à l'obédience de l'anti-pape Benoît XIII. — 2 avril, mort du Roi.

Alfonse V (1416—1458) — 1420. Alfonse, appelé par Jeanne II, reine de Naples, quitte l'Aragon, après avoir institué la reine Marie son lieutenant-général. — 1434. Il est privé de la succession de la reine Jeanne. — 1435. Don Juan, frère d'Alfonse, est nommé lieutenant-général du royaume d'Aragon. — 1451. Peste en Roussillon. — 1458, 28 juin. Alfonse meurt à Naples. — 4 septembre. Mort de la reine Marie. .

Jean II (1458—1462—1479.) — Le prince de Viane, fils de Jean II et de Blanche de Navarre, prend le titre de roi de Navarre après le second mariage de son père. Guerre de famille. Les Catalans sont dévoués au prince de Viane. — 1459. Traité d'alliance et d'assistance mutuelle entre Charles VII, roi de France et Jean II ; entre le dauphin Louis et le prince de Viane. — 1460. Le prince de Viane en prison. — 1461. Son procès. Mis en liberté et nommé lieutenant-général de Catalogne, il meurt le 20 septembre, laissant par testament la couronne de Navarre à la princesse Blanche, sa sœur. — La reine d'Aragon à Barcelone. Troubles en Catalogne. Embarras financiers de Jean II, qui s'adresse à Louis XI. Le roi de France s'offre aux Catalans comme protecteur. Repoussé par eux, il cherche à renouveler l'alliance entre les deux couronnes. Fermentation à Barcelone. La Reine se réfugie à Girone, et la ville de Barcelone lève une armée pour l'y assiéger. Jean II réunit quelques troupes. Barcelone déclare le Roi et la Reine ennemis de la patrie. Traité de Sauveterre entre le roi de France et le roi d'Aragon. Traité de Sarragosse : les revenus des comtés de Roussillon et de Cerdagne engagés à la France, comme garantie des sommes avancées. (HENRI, *Hist. du Roussillon.*)

Voici l'analyse des documents monétaires postérieurs à la confiscation du royaume de Majorque.

1345, 4 des nones de juillet. — Le Roi ordonne que tous les deniers barcelonais d'argent, faibles de poids, soient portés à la monnaie et échangés contre des deniers forts, aux frais du général de Catalogne. (*Livre des Monnaies*, fol. 16.)

1345, 7 des ides de juillet.—Prévoyant que, malgré les règlements sur le paiement des croats, les changeurs ¹ se serviraient peut-être de poids pour les acheter, sans pouvoir être forcés de peser quand ils les vendraient, il ordonne que la pesée aura lieu à la volonté de l'acheteur (*Ibid.*, fol. 17, verso). Ces deux lettres sont datées de Perpignan.

1346, ides d'août.—Ordonnance datée du monastère de Poblet. Il sera fabriqué dans la ville de Perpignan des florins d'or fin, du poids des florins de Florence ².

1349, 4 des cal. d'août.—Pour augmenter l'utilité de cette mesure, et faire jouir ses sujets d'une plus grande quantité de monnaies, le Roi permet de fabriquer à Perpignan, non-seulement des florins, mais encore des écus d'or fin, au poids des écus de France, à ses armes et à son nom. La charte de 1346 ne donnait aux florins aucun différent monétaire : il prescrit qu'il y soit apposé un A renversé (*sic* V), qui tiendra lieu du nom royal. Il nomme Simon de Soler maître de la monnaie, pour cette fabrication, et lui concède, ainsi qu'aux ouvriers et autres employés, la jouissance de tous les privilèges, libertés, immunités et franchises dont jouissaient alors les monnayeurs du royaume d'Aragon. (SALAT, *Instr. justif.*, n° XXIX.)

Ces privilèges, concédés en 1208 (6 des cal. de févr.) par le roi d'Aragon Pierre II, consistaient dans l'exemption des droits d'host, de chevauchée et de plusieurs

¹ *Monetam trebucantes, de justo ejus pondere detrahentes et in eorum domibus trabuchetos non justos, sed majoris ponderis habentes* : tel est le portrait que Ducange a fait des changeurs de l'époque.

² Les florins de Florence étaient connus en Roussillon depuis le xiii^e siècle. Leur bon aloi les fit accepter et imiter dans toute l'Europe.

autres charges et servitudes royales ou municipales ¹. Ils furent confirmés et augmentés par les rois d'Aragon, successeurs de Pierre II ².

1350, 16 des calendes de juin. — Ordonnance sur la monnaie de Barcelone, le tournois d'argent, le florin d'or et la monnaie de Malgone. Il est défendu de contracter en monnaie autre que la monnaie barcelonaise. Le *tournois d'argent* sera compté dans le paiement des obligations pour seize deniers de Barcelone, et le *florin d'or* pour douze tournois. Il est défendu d'accepter ou donner des *malgurs* (*deniers de Malgone*). Les changeurs seuls sont autorisés à opérer le change des tournois en circulation. Les contrevenants aux prescriptions de cette ordonnance perdront, savoir : l'acheteur, le prix; le vendeur, la chose. (*Livre I^{er} d'Ordin.*, f^o 11.)

1350, 16 décembre. — Les actes ne seront plus datés de l'Incarnation de J.-C., mais de sa Naissance.

¹ *Pretereà, statuimus et mandamus, ut dum moneta nostra barchinonensis operabitur et cudetur, monetarii, vel operarii, vel alii servientes in ea, non teneantur facere hostem, vel cavalcata, vel dare, vel mittere in aliquâ questia; tolli, vel fortia, vel servitio, vel usatico, vel in aliquâ exactione, vel demandâ, vel communitate regali, vel vicinati, quæ dici vel nominari possit; sed ab his omnibus et singulis eorum que solutione et exactione sint franchi, liberi, immunes, quieti ac penitus alieni, quamdiu in opere vel servitio præfatæ monetæ eos esse constiterit, vel morari.* (SALA, *Instr. justif.*, n^o III. — 1208)

² 1259, 15 des cal. de septembre. — Jacques I^{er} ordonne que les monnayeurs et officiers des hôtels de Catalogne seront choisis parmi les naturels du royaume, à l'exclusion formelle des Gascons et autres étrangers. (*Ibid.*, n^o X.)

1270, calendes de juin. — Il renouvelle ces dispositions, et accorde aux employés des monnaies la faculté de choisir entr'eux des alcades chargés de faire observer les privilèges et constitutions. (*Ibid.*, n^o XIX.)

1525, 10 des cal. de février. — Jacques II leur concède le droit d'élire deux alcades pour juger leurs différends. (*Ibid.*, *Appendice*, n^o III.)

1559, 8 des cal. de novembre. — Pierre IV confirme tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs aux employés de la monnaie et leur en accorde de nouveaux. (*Ibid.*, *Appendice*, n^o IV.)

1351. — Correspondance des *sous*, *onces*, *mancuses* et *morabotins* d'or pur ou de Valence, avec la monnaie barcelonaise de tern, selon la réduction opérée par les Corts tenus à Perpignan en 1351 :

Le sou d'or pur y est évalué à douze sous de tern;
 Le sou d'argent, — à deux sous de tern;
 L'once d'or pur, — à vingt-huit sous de tern;
 L'once d'or de Valence, — à huit sous de tern;
 La mancuse d'or de Valence, — à seize deniers *id.*;
 Le morabotin, — à quatre sous *id.* (SALAT, p. 200.)

1357, 24 mars. — Pour faciliter la vérification des espèces fabriquées à Perpignan, le Roi ordonne qu'il soit placé, dans l'hôtel des monnaies, une caisse à trois clés, dont l'une sera remise au maître de la monnaie, l'autre à l'écrivain et la troisième à Pierre Guarau, de Perpignan, chargé par le Roi de l'exécution de cet ordre. La caisse, divisée en deux compartiments, intitulés : l'un *case de cinq cents*, l'autre *case de cent*, était destinée à recevoir les *florins de boîte*, dont on vérifiait ensuite le titre et le poids. Voici comment on opérait : à chaque délivrance, un florin sur *cinq cents* était versé dans la case de ce nom ; la centaine ou les centaines de reste étaient représentées par un, deux, trois ou quatre florins mis dans la *case de cent*. S'il restait, en outre, une certaine quantité de florins plus faible que *cent*, on la constatait par écrit, afin de savoir ce que l'atelier devait à la caisse. Lorsque la *case de cent* contenait cinq florins, on en versait un dans la case de cinq cents, et les quatre autres étaient envoyés à Avignon pour en faire l'essai¹.

¹ C'étaient probablement des Florentins, alors fort habiles dans l'art du monnayage, qui étaient chargés de cet essai. (Note de M. de Saint-Malo.)

S'il était prouvé qu'il y avait défaut de quantité, de taille ou de poids, la différence était remise par le maître de la monnaie à Pierre Guarau, commissaire du roi, dépositaire de l'une des trois clés de la caisse. (SALAT, *Instr. justif.*, n° XXXI.)

1360, 22 décembre. — Nouvelle ordonnance du Roi, portant qu'il sera fabriqué, à Perpignan, des florins au titre de 22 carats $\frac{3}{4}$, et à la taille de 68 *au marc de Perpignan*. Le bail ou *arrentement* de cette fabrication fut accordé pour deux ans à Pierre Blau. (*Livre des Monnaies*, fol. 18, verso, *note*.)

1362, 19 mars. — Lettre du Roi au Gouverneur du Roussillon, lui mandant, sur la requête des Consuls de Perpignan, de contraindre les monnayeurs et autres privilégiés, à contribuer au paiement des impositions faites par les Consuls, pour cause de réparations aux murailles et aux fortifications de la ville, dans le cas où les privilégiés de Barcelone contribueraient à des impositions semblables. (*Livre vert mincur*, fol. 332.)

1362, 29 juin. — Lettres-patentes du Roi. Il sera fabriqué à la monnaie de Perpignan : 1° des florins au titre de vingt-deux carats et à la taille de soixante-huit *au marc de Perpignan*; 2° des florins au titre de vingt-et-un carats et demi, ayant pour légende le mot FLANDRIA. (*Livre des Monn.*, fol. 18, verso, *note*.)

Pierre Blau fut chargé, pour une année, de la fabrication des florins à vingt-deux carats. Quant à celle des florins à la légende FLANDRIA, c'était probablement une contrefaçon à plus bas titre.

En 1365, Pierre IV était en guerre avec le roi de Castille. Cette guerre, qui dura vingt ans, nécessitait de grandes dépenses, et le roi d'Aragon manquait d'argent. Il demanda que la dîme perçue par l'Évêque

de Barcelone sur les produits de la fabrication barcelonaise, fût appliquée au trésor royal ; mais, sur les instances des syndics de Barcelone, cette demande fut rejetée par la Cort de Tortose. Cependant il fallait pourvoir aux dépenses. L'assemblée se laissa entraîner dans une mauvaise voie, l'altération du titre des monnaies. Elle ordonna, le 21 avril ¹, que l'on fabriquerait à Perpignan des florins à dix-huit carats, dits *florins d'Aragon* ², à la taille de soixante-huit au marc de Perpignan, et qui présenteraient, d'un côté, la fleur de lys entourée de la légende ARAGO REX P; de l'autre, la figure de saint Jean-Baptiste, avec la légende S. IOHANNES B.

Voici les autres dispositions : Pierre Blau, maître de la monnaie, sera chargé de la fabrication, aux conditions habituelles. — Trois députés de Barcelone,

¹ Ce même jour, la reine Éléonore, lieutenant-général du Roi son époux à la Cort de Tortose, fit serment de ne jamais altérer ni changer la monnaie de tern, et confirma tous les privilèges accordés par les Rois ses prédécesseurs sur la perpétuité, la stabilité, l'incommutabilité de la monnaie barcelonaise de tern et d'argent. (*Livre des Monnaies*, fol. 49 et 20.)

² Cette appellation semble indiquer que les florins des rois d'Aragon étaient fabriqués en Aragon. Cependant jamais on ne fabriqua dans ce royaume ni florins, ni croats, mais seulement de la monnaie jacquaise de tern, comme nous l'apprend le passage suivant, extrait du *Traité des monnaies catalanes*, composé en 1457 par Arnaldo de Capdevila, et publié par Salat sous le n° LVI de ses *Instrumentos justificativos* : « *Nota mes avant que a jat sia que lo dit flori haja pres lo titol d'Arago, aço esta en veritat, que a james en Arago no s'ha batut flori, ni croat, sino tant solament moneda jaquesa de tern.* (Chap. VII, p. 65.)

Les ateliers monétaires qui ont fabriqué des *florins d'Aragon* sont Perpignan, Barcelone, Girone, Valence et Majorque. (Salat, tom. I, p. 418.) Les florins de Girone portent en légende, d'un côté, le nom de la ville ; de l'autre, celui du Roi (Salat, pl. IV, 49). Les florins de Majorque sont probablement ceux qui présentent des *vaches* et des *lions* comme les réaux et les demi-réaux, sortis de cet atelier, ou d'autres symboles, avec la lettre M pour différent monétaire.

un de chaque bras¹, désignés pour surveiller les opérations, *prêteront serment de tenir secret l'affaiblissement du titre, aussi long-temps qu'ils le pourront*, etc. — Les deux gardes de l'or, Jacques Canyelles et Pierre Navères, recevront un salaire de cent florins par an, et prêteront serment entre les mains du gouverneur du Roussillon. — Il sera fait, pour essayer les florins fabriqués, un touchau à dix-huit carats, que l'on déposera dans une boîte à deux clés. — Dans la vérification des livraisons, on tiendra compte du plus ou du moins dans le poids, le titre, etc. — La fabrication durera deux ans, et consommera cinquante mille marcs d'or fin chaque année, cent mille en tout. — Barthélemy Cervera sera nommé écrivain du roi près la monnaie de Perpignan, aux appointements de cent livres barcelonaises par an. — L'écrivain royal du maître de la monnaie, Bernard Aybri, de Perpignan, recevra soixante livres par an. — Le maître de la balance sera Bernard Thore, de Perpignan : il aura trente livres de salaire. — Le Roi ordonnera une criée, dans toute la principauté de Catalogne, prescrivant de donner et recevoir le florin d'Aragon pour onze sous barcelonais, sous peine d'une amende de cinq cents morabotins d'or. — Les changeurs ne pourront prendre plus d'un denier pour le change d'un florin d'Aragon contre de la monnaie de tern. — Tous les contrats se feront en monnaie barcelonaise de tern : le florin y sera compté pour onze sous, ni plus, ni moins, à peine de nullité. — La Cort supplie le Roi de donner cours au florin d'Aragon, dans l'Aragon et le royaume de

¹ Les prélats et les abbés formaient le *bras ecclésiastique* ; les nobles et les chevaliers le *bras militaire* ; les députés des villes, dont le roi était seigneur, le *bras royal*.

Valence.—Le bénéfice de la fabrication sera employé à solder les cavaliers et les hommes de pied qui gardent les châteaux d'Opol et de Tautavel. — Il devra être de douze mille florins par an, mille par mois, dont le maître de la monnaie tiendra compte, soit au Roi, soit à la personne qu'il délèguera ¹. (*Livre des Monnaies*, f^o 34.)

Le 15 avril, Pierre IV, avait informé tous les officiers royaux de la création consentie par la Cort. Il ordonnait de publier partout que le florin d'Aragon serait reçu pour onze sous barcelonais, à peine d'une amende double du prix de la transaction, et que les changeurs donneraient dix sous onze deniers barcelonais pour un florin. (*Ibid.*, fol. 36, verso.)

Bien que le secret de l'opération eût été placé sous la foi du serment, l'altération du titre des florins ne tarda pas à produire une dépréciation. Pour y remédier, Pierre IV défendit, le 4^{er} juillet, la sortie des monnaies d'or, à l'exception des florins d'Aragon fabriqués à Perpignan (*Ibid.*, f^o 36, verso). Le registre n^o I de la Procuration royale, fol. 45, verso, donne, *in extenso*, la criée faite à Perpignan, le 14 août, au sujet de cette prohibition.

Le 13 sept., la Cort de Barcelone ajouta quelques articles aux chapitres de la Cort de Tortose. Considérant qu'il importait d'assurer la circulation des florins d'Aragon, et que le Roi faisait un grand bénéfice sur cette fabrication, elle arrêta : 1^o que, sous aucun prétexte, le Roi, la Reine, le Duc², ni personne, en leur

¹ Ce document sera fort utile pour retrouver la valeur du marc de Perpignan ; les indications qu'il contient suffisent, en effet, pour reconnaître le florin d'Aragon fabriqué à Perpignan de 1565 à 1567.

² L'infant D. Juan, duc de Gironne, lieutenant et capitaine général dans les comtes.

nom, ne ferait jamais fabriquer d'autre monnaie d'or que le florin d'Aragon, à l'exception du *réal d'or de Majorque*, dont la fabrication serait continuée à Majorque, aux titre, poids et type accoutumés; — 2^o que si, par impossible, le Roi, la Reine ou le Duc contrevenaient à ces dispositions, le don fait à Sa Majesté serait annulé. (*Livre des Monnaies*, fol. 37 et 38.)

Il est facile de se rendre compte de la différence entre la valeur intrinsèque et la valeur au cours des florins d'Aragon. Fabriqués à dix-huit carats, ils contenaient un quart d'alliage (six carats sur vingt-quatre) et avaient cours pour onze sous barcelonais de tern, c'est-à-dire pour onze croats ou réaux d'argent, puisqu'il y avait alors à peu près la même quantité d'argent dans un sou en deniers de tern que dans un croat. Cependant ils ne valaient réellement que huit sous trois deniers de Barcelone ou huit croats un quart, suivant la proportion de l'or à l'argent (un à dix). Ils circulaient donc pour deux sous neuf deniers, ou deux croats trois quarts en sus de leur valeur réelle, et précisément pour la même valeur que s'ils eussent été fabriqués en or fin (à vingt-quatre carats). Leur taille était de soixante-huit au marc de Perpignan; le nombre dix-sept, quart de soixante-huit, exprime, en florins monnayés, le poids de l'alliage, moitié argent, moitié cuivre, qui entrait dans chaque marc. Ces dix-sept florins valaient au cours cent quatre-vingt-sept sous Barcelonais de tern ou cent quatre-vingt-sept croats d'argent; toutefois, cette somme est supérieure au bénéfice réel, car il faut en déduire le prix de l'alliage et les frais de fabrication.

1369, 22 août. — Pierre IV défend de sortir de ses États l'or, l'argent, le *métail*, les monnaies barcelo-

naïses et jacquaises, les *reyaies* de Valence et les monnaies d'or ou d'argent en circulation, excepté les florins d'Aragon de la fabrique de Perpignan, dont la sortie peut s'effectuer sur tous les points. Il ordonne qu'une criée soit faite à ce sujet dans toutes les cités, villes et lieux des comtés du Roussillon et de Cerdagne. (*Reg. I^{er} de la Procur. royale*, fol. 55, verso.)

Cette prohibition fut renouvelée par provision datée de Barcelone, le 9 août 1370. (SALAT, *Ins. just*, n° XL.)

La fabrication des florins d'Aragon ne devait durer que deux ans : la Cort de Tortose en avait fixé le terme au mois de juillet 1367 ; cependant, plusieurs documents semblent prouver qu'elle était encore en plein exercice, à Perpignan, dans le courant de l'année 1369. Il résulte de l'un d'eux, que le Roi avait affermé pour plusieurs années à deux particuliers, Jacques de Golba de Barral et Ayméric Dusoy, la fabrication des florins d'or de Perpignan (*seccham florenorum auri Perpiniani*). Il désirait rentrer en possession de son droit, et convint de donner aux fermiers, à titre d'indemnité, dix mille sous de censive, à prendre sur le quartier des Juifs de Perpignan. Cet acte de concession, qui m'a été indiqué par M. Morer, archiviste du département, est de l'année 1369. Indépendamment du roi Pierre, on y voit figurer la reine Éléonore, et leur fils, l'infant D. Juan, duc de Gironne et gouverneur-général des comtés.

M. de Saint-Malo m'a communiqué une note relative au même fait. Sur les instances du Roi, qui désirait ardemment racheter la fabrication des florins de Perpignan, les communes d'Argelès, Maurellas, Salses. Opol, Tautavel, Villefranche, Puy-Valador, Formiguères, Corneilla, Fulla, Sahorre, Rodez, Serdinya et

la vallée de Conat, avaient pris à rente constituée et fourni au roi d'Aragon 12 500 florins, dont elles payaient l'intérêt à divers prêteurs. En mars 1372, ces communes nommèrent des fondés de pouvoir pour aviser au paiement des intérêts et du capital que leur devait le Roi. Le rapprochement de ces deux données me fait penser que Pierre IV avait sans doute employé à d'autres besoins le prêt fait par les communes.

L'émission des florins d'Aragon au titre de dix-huit carats était, dans la pensée de la Cort de Tortose, une mesure d'urgence et de courte durée, devant cesser avec les dépenses extraordinaires qui l'avaient fait adopter. Cependant la fabrication se continua sous les successeurs de Pierre IV. On connaît, en effet, des florins d'Aragon au nom des rois Jean I^{er}, Martin, Ferdinand I^{er} et Alphonse V. Cette monnaie d'or, mise au billon en 1453, reparait trois ans après avec une valeur fixe, et se maintient dans la circulation.

1370, 22 avril.—Criée par ordre du Roi, défendant, sous peine d'amende, de refuser les florins d'Aragon, sous prétexte qu'ils ne sonnent point, et qu'ils sont fendus ou cassés. (SALAT, *Instr. justif.*, n° XXXIX.)

1371, 9 avril.—Pierre IV confirme au maître, aux alcades, aux ouvriers et autres employés du chapitre ou collège de la fabrication des monnaies d'or, à Perpignan, les privilèges, franchises et libertés accordés par Sanche, roi de Majorque, aux officiers et monnayeurs de sa monnaie, le 5 des ides d'août 1315. (*A l'Université*, liasses, parch. n° 99.)

1376, 26 juin.—La Cort générale de Monço prie le Roi de conserver, en tout temps, aux florins d'Aragon le titre de dix-huit carats et la valeur de onze sous barcelonais, fixés par la Cort de Tortose. Le Roi

consent à les maintenir pendant cinq ans, terme qu'il prolongera plus tard, si tel est alors son bon plaisir. (*Livre des Monnaies*, fol. 38, verso.)

1376, 20 octobre. — Le Roi ordonne que les avocats et les monnayeurs soient tenus de contribuer aux charges de la communauté pour les biens qu'ils possèdent. (*Livre I^{er} de Provisions*, fol. 52.)

1379, 29 avril. — Ordre au maître des ports de ne rien exiger de ceux qui passeront en France, emportant seulement l'argent nécessaire aux frais du voyage, attendu que ce n'est point une infraction à la défense de sortir les monnaies du royaume. (*Liv. vert min.*, fo 285.)

1382, 19 novembre. — Le Roi, par faveur spéciale, avait accordé à quelques particuliers la faculté d'exporter les métaux et les monnaies dont la sortie était prohibée. Reconnaissant combien ces concessions, faites, dit-il, par inadvertance, causaient de dommages à la chose publique, il les révoque le 19 novembre 1382. Il ordonne au Gouverneur-Général de publier une crie, portant défense formelle de sortir de ses royaumes et terres l'or monnayé ou non monnayé, à l'exception du florin courant d'Aragon. (SALAT, *Instr. justif.*, n° XLIII.)

1385, 25 janvier. — Pierre IV décide que les monnayeurs de Perpignan qui exercent un art mécanique, seront sujets à la juridiction et à la police des confréries dont ils font partie, en ce qui concerne leur profession d'arts et métiers. (*Livre vert majeur*, fol. 274.)

1385, 28 du même mois. — Il ordonne au gouverneur du Roussillon de contraindre ceux qui feraient partie de quelque confrérie ou jurande, à payer les charges de leur corps, nonobstant leur qualité de monnayeur. (*Livre vert mineur*, fol. 293.)

1386, 10 avril. — Il fixe à *trente* le nombre des monnayeurs qui jouiront, à Perpignan, des privilèges, franchises et immunités. (*Livre des Provisions*, n° 1, f° 54.)

Les privilèges dont jouissaient les employés de la monnaie de Perpignan, avaient fait naître des abus qu'il importait de réprimer. Les privilégiés prétendaient être exempts de la plupart des charges municipales : leur nombre s'était rapidement élevé au-dessus de l'effectif nécessaire aux opérations du monnayage. Les ordonnances des 25 et 28 janvier 1385 et 10 avril 1386 ne furent pas ponctuellement exécutées : il fallut, à plusieurs reprises, en renouveler les dispositions.

Monnaies de Pierre IV fabriquées à Perpignan.

Je ne connais ni les florins ni les écus fabriqués à Perpignan en exécution de l'ordonnance du 4 des calendes d'avril 1369. Il est probable que la plupart de ces monnaies ont été refondues lors de la création du florin d'Aragon à dix-huit carats.

Florin de 1349 : Titre, or fin; poids des florins de Florence. Un A renversé (*sic* V) remplace le nom du Roi. — *Inconnu*.

Écu de 1349 : Titre, or fin; poids des écus de France. Type et légendes, armes et nom du Roi. — *Inconnu*.

Je crois le retrouver dans la description suivante, extraite d'une liste de monnaies d'or, qui ont eu cours en Catalogne: *Timbre de Perpenya*. — *Se concieix que de una part ha un Rey vestit larch, te en una ma setre é en l'altre un pom, ab una petita creu; é en l'altre part, ha un scut ab un helm, é sobre lelm, un cap de drach* (écu heaumé). *Deu pesar 1 flori XI grans, — val XV sols VI diners, á ley de XXII quirats.* (SALAT, *Instr. justif.*, n° LXV.)

Florin de 1360 : Titre vingt-deux carats $\frac{5}{4}$; taille, soixante-huit au marc de Perpignan. — *Inconnu*.

Florin de 1362 : Titre, vingt-deux carats; taille, soixante-huit au marc de Perpignan. — *Inconnu*.

Florin d'Aragon, fabriqué d'abord de 1365 à 1367, en exécution des chapitres de la Cort de Tortose; puis, à plusieurs reprises, jusqu'en 1430. — Titre, dix-huit carats; taille, soixante-huit au marc de Perpignan.

ARAGO REX P(etrus). Grande fleur de lys étaminée.

S. IOHANNES B(aptista). Tour. — Saint Jean debout, vu de face la tête nimbée, tenant le bâton terminé par une croix. — Module, 20 millim.; poids, 3^{gr} 54 — 3,51 — 3,50 — 3,49 — 3,48.

Variété : Cloche ? pour différent monétaire. — Poids, 3,48 — 3,49.

Variété : Épée pour différent monétaire. (Cabinet de France).

Variété à la légende terminée par un C.

Demi-florin d'Aragon : Légendes et types du florin. — Module, 17 millim.; poids, 1^{gr} 75

Salat a publié un florin et un demi-florin qui appartiennent probablement à l'une des fabrications antérieures à 1365, c'est-à-dire à la création du florin d'Aragon.

Florin : PETRVS REX, saint Jean debout. — ARAGO, fleur de lys étaminée. — Module, 19 millim. (SALAT, pl. II, f^o 7.)

Demi-florin : Même type et mêmes légendes. (*Ibid.*, folio 8.)

Jean 4^{er} (1587 — 1596).

1393, 12 avril. — Le roi Jean défend la sortie des monnaies d'or, d'argent ou de billon, à l'exception des

florins d'Aragon : il permet celle des écus et autres monnaies du roi de France. (*Livre des Provisions*, n° I, f° 120.)

1394, 4^{er} mars. — Il rappelle l'ordonnance de son père, du 10 avril 1386, et ordonne que le nombre des monnayeurs de la ville de Perpignan restera fixé à trente pour jouir des privilèges attachés à cette qualité. Il fait défense au maître et aux alcades de la monnaie d'en recevoir davantage. (*Livre vert majeur*, f° 285.)

1396, 10 avril. — Le roi Jean confirme tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs au maître, aux officiers et aux ouvriers de la monnaie de Perpignan. (*À l'Université, liasses, parchemin*, n° 100. — *Ibid. Note de amortisacions*, C., f° 65.)

Zurita (tom. II, p. 414 et suiv.) trompé par des auteurs plus anciens, rapporte le décès de Jean I^{er} au 19 mai 1395. De nos jours on reproduit encore cette erreur¹; cependant, Félin-de-la-Peña, dans ses *Annales de Catalogne* (tom. 2, pag. 337), dit : *Los autores han recibido engaño en el año de la muerte del rey don Juan, que todos dicen murió el año 1395 : la verdad es que sucedió á 19 de mayo 1396, como consta en el Dietario de la ciudad de Barcelona, fol. 106, y en el libro des Deliberacions, fol. 114.* C'est donc avec raison que Bofarull fait mourir Jean I^{er} en 1396.

M. Morer, à qui j'avais exposé mes doutes, a eu l'obligeance de faire des recherches dans les anciennes archives du domaine royal en Roussillon. Il en résulte que plusieurs chartes de Jean I^{er}, transcrites

¹ HENRI, *Histoire du Roussillon*, tom. 2, pag. 5. — *Dictionnaire des dates.*
— *Art de vérifier les dates*, édit. in-8°, etc.

dans les registres de la Procuration royale, sont, comme celle de la confirmation des privilèges accordés aux monnayeurs, datées de l'année 1396, dixième année de son règne : *anno à Nativitate Domini m^occc^oxc^o sexto regni que nostri decimo*. Les mêmes registres contiennent des chartes de Martin, de l'année 1397, portant l'indication de la seconde année de son règne; d'autres de 1398, troisième année de son règne; de 1399, quatrième année de son règne. Il est évident que Jean I^{er} vivait encore en 1396, et que son successeur ne commença pas à régner en 1395, comme le veulent Zurita et les historiens qui l'ont copié.

A la mort de Jean I^{er}, la reine Yolande désirant conserver le pouvoir, déclara qu'elle était enceinte; mais, peu de temps après, elle fut obligée d'avouer sa supercherie. Les Corts proclamèrent alors l'infant Don Martin, frère puiné de Jean I^{er}. Matthieu, comte de Foix, époux de la fille aînée du feu roi, se fondant sur les précédents de Pierre IV, en faveur de l'infante Constance, prétendit à la couronne d'Aragon, leva une armée et envahit le royaume. Martin, le véritable roi, était alors en Sicile. Arrivé à Barcelone le 28 mars 1397, selon Dom Vaissette, ou le 28 juin, selon Zurita, il prononça contre le comte de Foix une sentence de contumace, et le déclara coupable de lèze-majesté.

Florin d'Aragon : ARAGO REX IO(hannes). Fleur de lys étaminée. — S. IOHANNES B(aptista) Saint Jean-Baptiste debout.

Martin (1396 — 1410).

1398, 8 mars. — Le roi Martin prohibe la circulation des monnaies étrangères, et ordonne de ne les

recevoir que pour leur valeur intrinsèque. (SALAT, *Instr. justif.*, n° XLV.)

1400, 18 juillet.— Sur la demande des consuls et des prud'hommes de la ville de Perpignan, il permet de changer le sceau du consulat et les armoiries de la commune ; de prendre, à cet effet, son écu royal (*d'or à quatre pals de gueules*) et de le surcharger de l'image de saint Jean-Baptiste. (*Liv. I de Provisions*, f° 208).

Voilà les plus anciennes armoiries connues de la ville de Perpignan ; elles ont été employées jusqu'en 1682. De nos jours on a cherché à les reproduire sur plusieurs monuments, mais on n'est pas heureux dans ces reproductions : les vitraux de la cathédrale, ceux de l'hôtel-de-ville, et l'écu, récemment peint au-dessus de la porte de l'ancienne salle consulaire, étonnent et blessent le regard de l'observateur. M. Puiggari a fait justice des vitraux de Saint-Jean et de l'hôtel-de-ville¹ ; je critiquerai à mon tour l'écu de la salle consulaire. On y voit un champ de gueules à trois pals d'or au lieu du champ d'or à quatre pals de gueules concédés à la ville par le roi Martin. Le saint Jean, qui surcharge l'écu-losange, diffère aussi de celui que l'on voit sur les monuments de l'époque. Il tient la bannière de la main droite et l'agneau sur le bras gauche. Les monnaies et les des-sins du temps le représentent debout, vu de face, tenant sur la main gauche (1493, 1503, 1610, monnaies et méreaux), ou dans le bras gauche (1529, 1531, 1644, 1646), l'agneau pascal porte-bannière qu'il indique de la main droite. Quant au riche cos-

¹ *Le Roussillonais*, calendrier pour l'année 1852, p. 414 à 415.

tume que lui donne la miniature du premier feuillet du *Livre vert mineur*, on y a substitué avec raison le simple vêtement en peau de mouton que l'on voit sur les monnaies et les méreaux. Le précurseur du Christ ne devait pas être vêtu comme un prince.

La pragmatique du roi Martin parle d'un sceau plus ancien; mais elle n'en décrit point le type qui était peut-être, comme le pense M. Puiggari, l'image de saint Jean, patron de la commune.

1403, 12 décembre.—Le Roi rappelle à l'exécution de l'édit de Pierre IV du 25 janvier 1385, relative aux monnayeurs de la ville de Perpignan qui exercent un art mécanique, indépendamment de leur qualité de monnayeurs, et sont agrégés à une confrérie d'arts et métiers. (*Livre I^{er} de Provisions*, fo 221.)

1403, 19 décembre.—Toute personne qui aura exercé les fonctions d'administrateur de la monnaie de Perpignan, rendra compte aux Clavaires.

1404, 17 janvier.—Conformément aux anciens règlements, les monnayeurs de la ville de Perpignan seront réduits à trente pour jouir des privilèges et franchises accordés aux employés de la monnaie. (*Ibid.*, fol. 188.)

1406, 5 février.—Lettres-patentes du Roi adressées aux consuls de Perpignan, autorisant, sur leur demande et pendant un an, la circulation des *écus* et des *blancs de France*, dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, malgré les ordonnances contraires. (*Ibid.*, fol. 193.)

La criée faite à ce sujet le 19, par ordre du Procureur royal, et sur la réquisition des Consuls, est insérée au *Livre vert mineur*, fo 358. Elle annonce l'éventualité

d'une prochaine fabrication de florins et de monnaies barcelonaises à la monnaie de Perpignan ¹.

1407, 17 février.—Le Roi ordonne de publier dans toute la province de Catalogne et dans les comtés que, dorénavant, les florins et les demi-florins seront pesés avec le poids vulgairement appelé *mitja* (moitié du marc de Perpignan). Ceux de bon poids seront reçus pour onze sous barcelonais, et les demi-florins pour cinq sous six deniers; ceux plus forts ou plus faibles seront reçus à raison de deux deniers par grain et d'un denier par demi-grain, en plus ou en moins du prix légal. On ne tiendra pas compte d'une différence plus petite que un demi grain ². Pour faciliter les paiements en florins, il sera fabriqué, par les soins des maîtres des hôtels des monnaies de Catalogne, des poids exacts et timbrés de *cent*, de *cinquante*, de *vingt*, de *dix*, de *cinq*, de *trois*, de *deux florins*, d'un *florin* et d'un *demi florin*, à l'aide desquels chacun pourra vérifier le poids des florins d'Aragon. (*Liv. des Mon.*, fol. 39, verso.)

Une lettre royale, adressée le même jour au maître de la monnaie de Barcelone, lui enjoint de s'occuper immédiatement de la fabrication de ces poids monétaires, divisions du marc de Perpignan, destinés à peser les florins d'Aragon, dont soixante-huit font le poids de ce marc (*Ibid.*, fol. 40, verso). Cette ordonnance est

¹ *Axi empero que per lo dit senyor o per los dits arrendadors de les segues, sia batuda moneda de florins e de barchinoneses copiosament en la vila de Perpenya, e tenguda taula e taules de cambi, en losquals se puxen copiosament trobar florins e barchinoneses a cambi, losquals batiment de moneda e posament de taula hagen a començar dins spazi de iiij meses primers vincts e continuar per lo dit any.*

² On rognaît les florins en circulation : c'est pour remédier à cet abus que le roi Martin ordonna de ne les recevoir qu'au poids.

insérée au *Livre de Provisions*, n^o 1, sous la date du 1^{er} mars *MCCCC* nou.

1407, 19 novembre. — Le Roi afferme pour dix ans la fabrication de la monnaie d'argent des comtés de Roussillon et de Cerdagne. Il permet de fabriquer : 1^o des croats au titre de XI deniers et à la taille de soixante-dix au marc, qui auront cours pour dix-huit deniers. Cependant, *personne ne sera forcé de les recevoir à ce prix*. — 2^o De la menue monnaie au titre de deux deniers et à la taille de vingt-et-un à vingt-deux sous au marc. Cet arrentement fut accordé à *Johan Vivat et Fransech Barcelo*. (*Livre des Monnaies*, fol. 22, note.)

Les monnaies fabriquées à Perpignan par Jean Vivat et François Barcelo, en vertu du fermage consenti par le roi le 19 novembre 1407, sont très probablement semblables de type et de légendes à celles de Barcelone. — Peut-être présentent-elles la légende **COMES ROS-SILIONIS**, que l'on voit sur les monnaies perpignanaises des émissions postérieures.

La valeur intrinsèque des croats différait peu de celle des réaux plus anciens; mais la monnaie de billon était plus faible que la monnaie légale de tern.

1407, 1^{er} décembre. — Le Roi fixe le prix de l'argent vendu aux hôtels des monnaies de Barcelone, Majorque et Perpignan. 1^o Il sera payé à la monnaie de Barcelone cent sous par marc de Barcelone; à celle de Majorque, six livres quatorze sous par marc de Majorque ou de Barcelone; à celle de Perpignan, cent sous et onze deniers. — 2^o Tout l'argent acheté aux hôtels des monnaies sera au titre de onze deniers et maille. (*Livre des Monnaies*, fol. 24.)

L'ordonnance royale ne s'explique point sur la na-

ture de ces sous; mais je pense qu'il s'agit de paiements en monnaies fabriquées à Barcelone, à Mayorque et à Perpignan; c'est-à-dire, qu'un marc d'argent, poids de Barcelone, apporté à l'hôtel de Barcelone, devait être payé *cent sous de tern*, et qu'un marc d'argent, poids de Perpignan, apporté à l'atelier de Perpignan, devait être acheté *cent sous et onze deniers*, monnaie de Perpignan. A cette époque, la valeur de la monnaie perpignanaise était à peu près la même que celle de la monnaie barcelonaise; les documents établissent qu'elles étaient reçues au pair.

Depuis la fin du XIII^e siècle jusqu'au milieu du XIV^e, la valeur du marc d'argent de Barcelone est assez généralement fixée dans les contrats à soixante-cinq sous de tern. L'ordonnance du 1^{er} décembre 1407, qui la fixe à *cent sous*, donne lieu de penser que le titre et le poids des deniers et des oboles de tern s'étaient déjà beaucoup altérés. On tailla d'abord dix-huit sous (deux cent seize deniers) au marc de métal, composé de $\frac{1}{4}$ d'argent et $\frac{3}{4}$ de cuivre: soixante-cinq sous barcelonais valaient alors un marc d'argent. La fixation de son prix à *cent sous*, par le roi Martin, permet d'établir une proportion ($65:48 :: 100:x$) qui donne environ vingt-huit sous (27,69) pour la taille des deniers de tern, en 1407.

Le croat ou réal d'argent n'avait été modifié ni dans son titre ni dans sa taille. Sa valeur dans la circulation, relativement au florin d'Aragon et aux deniers de tern, aurait dû être augmentée; mais ceux qui circulaient depuis long-temps étaient tellement rognés, que leur valeur de douze deniers ne fut point changée. Les réaux de la fabrication de 1407, au titre et à la taille fixés par l'ordonnance de 1285, furent *afforés* à la

banque de Barcelone, au prix de dix-huit deniers, bien que leur valeur au cours fût seulement de douze deniers de tern. (*Liv. des Monnaies*, f° 22, note.)

Réal d'argent : + MARTINVS : DEI : GRA : REX. Buste couronné, tourné à gauche. — CIVI-TAS : BARCK-NONA. Croix barcelonaise accostée aux 1^{er} et 4^e cantons d'un anneaulet ; aux 2^e et 3^e de trois besants. — Module, 24 millim. ; poids.

Demi réal : + MARTINVS : DEI : GRACIA : REX. Tête couronnée à gauche. — *Revers du réal* : Croix cantonnée de deux annelets et de six besants. — Module, 18 millim. ; poids, 1^{gr} 50.

Interrègne (1410—1412).

Le roi Martin ne laissait point d'héritiers directs. La mort de l'Infant, son fils unique (1410), avait excité l'ambition de plusieurs princes qui prétendaient à la couronne d'Aragon. Après deux années de troubles et d'anarchie, neuf juges furent nommés pour élire un roi : leur choix se porta sur Don Fernand, infant de Castille, neveu de Martin.

1412, 29 novembre. — Autorisation accordée à *Domench Marcoxopi*, de Puycerda, d'exporter, en deux ans, jusqu'à trois mille écus de France.

La fabrication des florins d'Aragon se continua pendant l'interrègne, aux mêmes légendes et au même type, mais sans nom de roi.

Florin d'Aragon : ARAGO REX. Fleur de lys. — S. IOHANNES B. Saint Jean-Baptiste debout. (*Cab. de la Torre*, page 420.)

Demi-florin : Même type et mêmes légendes. (*Ibid.*)

Je ne connais aucune monnaie de Barcelone que l'on puisse attribuer avec certitude à ces deux années :

il est probable cependant que les ateliers monétaires ne furent pas inactifs. A Perpignan, la fabrication, affermée pour dix ans en 1407, dut également se continuer; on en retrouvera sans doute les produits parmi les monnaies à l'effigie et au nom du roi Martin.

Ferdinand I^{er} (1412—1416).

1413, 31 août. — Le roi Ferdinand, présidant la Cort de Barcelone, prohibe la circulation des *écus* et des *blancs* de France, sous peine de la confiscation du tiers de la valeur. (*Constitutions de Catalogne*; — SALAT, *Instr. justif.*, n° 48.)

1416, 16 février. — Sentence royale déclarant que la juridiction civile et criminelle des officiers, ouvriers et autres employés de la monnaie de Perpignan appartient au maître de la monnaie, et que personne, autre que lui, ne peut s'en attribuer le droit. (*Note de amortisations y altres actes*, p. 64.)

Demi-réal de Perpignan: + FRDINAD₉: DEI: GRA: REX (*petit écu à deux pals*) ARAGO. Buste couronné à gauche, cheveux en arrière comme ceux de Ferdinand I^{er} sur les monnaies de Barcelone, d'Alfonse V sur les monnaies de Barcelone et de Perpignan. — COMS-BARCK-NONA-Z: ROCI. Croix barcelonaise cantonnée au 1^{er} canton d'un anneau; au 2^e et au 3^e, de trois besants; au 4^e, de deux P liés, monogramme du nom de Perpignan. — Argent. — Module, 20 millim. (*Collection de M. Cayetano Carreras*, de Barcelone.)

Les espèces à ce type ont sans doute été fabriquées en vertu du fermage des monnaies d'argent (*réaux* et *demi-réaux*) de Roussillon et de Cerdagne, accordé par le roi Martin le 19 novembre 1407, et qui devait durer dix ans.

Florin d'Aragon : ARAGO REX FR. Fleur de lys.
—S. IOHANNES B. Saint Jean-Baptiste debout ; à
ses pieds un livre ouvert. (*Cab. de la Torre*, p. 420.)

Croat d'argent de Barcelone : + FERDINANDVS :
DEI : GRA : REX. Profil gauche couronné. — CIVI-
TAS : B-ARCK-NONA. Croix barcelonaise cantonnée
de trois besants aux 1^{er} et 4^e, et d'un annelet aux 2^e
et 3^e cantons ¹. (SALAT, pl. III, 2.)

Alfonse V (1416—1458).

Alfonse V, dit le *Sage* ou le *Savant* (*sabio*), fils aîné
et successeur de Ferdinand I^{er}, passa presque tout le
temps de son règne en Italie. Appelé par Jeanne II,
reine de Naples, qui l'avait désigné pour son héritier,
et finit par le priver de sa succession, il quitta l'Aragon
en 1420, et mourut à Naples le 28 juin 1458.

Voici l'indication ou l'analyse des documents de ce
règne concernant les monnaies :

1417. — Le Roi Alfonse casse et annule les conces-
sions, provisions et autres actes faits en faveur de tout
individu qui ne travaillerait pas manuellement dans
les ateliers monétaires. Il charge le Procureur royal de
dresser une nouvelle matricule, et de n'y inscrire que
les personnes rigoureusement nécessaires aux opéra-
tions du monnayage. (HENRI, *Hist. du Rouss.*, t.2, p.54.)

1418, 10 mars. — Crieée faite, à Perpignan, au sujet
des écus et des blancs de France, dont la circulation
est interdite dans les comtés de Roussillon et de Cer-
dagne, et dans toutes les provinces du royaume. (*Reg.*
30 de la *Procuracion royale*, fol. 124.)

¹ Le gros d'argent, décrit par M. de Longperiet (*Revue numism.* 1877
p. 289) est un real de Majorque.

1418, 7 juillet.—Sur la demande des consuls de Perpignan, le Roi accorde une nouvelle tolérance temporaire de la circulation des écus et des blancs de France dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne. (*Reg. 13 de la Procur. royale*, fol. 47, 48, 53.)

1419, 19 nov.—Défense absolue de traites de toute espèce de monnaie (*Sommarium Pragmaticum*, f° 31, v°).

1421, 5 et 28 juillet.—Renouvellement de cette défense. (*Ibid.*, fol. 32, verso.)

1422, 22 avril.—Constitution de la reine Marie, lieutenant général du royaume, faite en la Cort de Barcelone : elle ordonne que, dorénavant, aucun officier ne sera admis dans les hôtels des monnaies qu'après examen. (*SALAT, Instr. justif.*, n° XLIX.)

1422, 16 octobre.—Lettre de la reine Marie : aucun ouvrier ne sera admis à la monnaie s'il ne sait suffisamment travailler. (*Reg. 15 de la Proc. royale*, fol. 40.)

1424, 26 décembre.—Le Roi confirme tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs à la ville de Barcelone, concernant la monnaie de tern et la monnaie d'argent. (*SALAT, Instr. justif.*, n° L.)

1424, 27 décembre.—Exécution de ce privilège adressée au maître et aux ouvriers de la monnaie de Perpignan. On y rappelle que la monnaie de tern et la monnaie d'argent ne doivent être fabriquées qu'à Barcelone. (*Livre des Monnaies*, fol. 25.)

Un mois après la confirmation de la monnaie barcelonaise par le roi Alfonse, le sous-syndic de Barcelone fut envoyé à Perpignan pour donner connaissance de ce privilège au maître et aux ouvriers de la monnaie, et les obliger à s'y conformer. Le maître, requis de convoquer le chapitre, éluda l'ordre et disparut. Le sous-syndic se rendit à la maison du fugitif, afficha à sa

porte l'ordonnance royale, en présence de témoins, et fit dresser, par le notaire, procès-verbal de cette opération.

1424, 18 avril. — Matricule des employés de la monnaie de Perpignan. (*Livres des actes import.*, AA, 265.)

Bernard Miró, ancien maître de la monnaie de Perpignan, avait dressé une matricule des officiers, ouvriers et monnayeurs. En 1424, beaucoup des employés portés sur cette liste n'en faisaient plus partie. Cependant, l'activité de l'atelier était si grande, qu'en six mois on avait monnayé *huit mille marcs d'argent*. Antoine Lobet, lieutenant du maître, exposa au Bailly qu'il serait urgent d'admettre plusieurs ouvriers, de dresser une nouvelle matricule et de la transcrire dans les registres de la Procuration royale, afin que les officiers royaux connussent les employés de la monnaie de Perpignan, jouissant du privilège de n'être soumis qu'à la juridiction de leurs alcades.

Ce préambule est suivi d'une liste nominative, dont voici la récapitulation : Pierre Lobet, maître de la monnaie. — Antoine Lobet, lieutenant. — Officiers de l'or, dix. — Officiers de l'argent, dix-neuf. — Ouvriers invalides, trois. — Ouvriers aptes et habiles, vingt-neuf. — Monnayeurs (*cunyadors é moneders*), trente-et-un. — Fermiers de la monnaie (*arrendadors de la secha*), quatre. — Total, quatre-vingt-dix-huit employés.

Au verso du dernier feuillet sont les noms de sept ouvriers, admis sur la demande du maître. Les provisions accordées à ces nouveaux employés accompagnent cette matricule, la plus ancienne que j'aie rencontrée dans les registres de la Procuration royale.

1424, 29 août. — Lettres-patentes du Roi portant défense formelle au maître de la monnaie de Perpi-

guan, sous peine d'une amende de dix mille florins d'or, de fabriquer des monnaies barcelonaises de tern et d'argent. (*Livre des Monnaies*, fol. 26.)

Cette ordonnance fut rendue sur les représentations des conseillers de Barcelone. Elle accuse le maître de la monnaie de Perpignan d'avoir osé contrevenir à la défense royale et fabriquer des monnaies d'argent.

1424, 15 novembre.—Lettre de Roi au lieutenant vice-gérant du gouverneur des comtés de Roussillon et de Cerdagne. Elle en rappelle une autre, datée de Barcelone, le 22 octobre, qui ordonnait de faire, à Perpignan, une criée, à son de trompe, au sujet de l'injonction transmise au maître de la monnaie, de cesser toute fabrication d'espèces barcelonaises. En outre, elle accuse réception de la lettre par laquelle le lieutenant du gouverneur prétendait s'excuser de n'avoir pas veillé à l'exécution des ordres du Roi, et lui mande expressément, sous peine de la colère royale, d'une amende de cinq mille florins d'or et de la perte de sa charge, de faire exécuter ponctuellement les instructions contenues dans la lettre du 22 octobre. (*Ibid.*, fol. 26, verso.)

1426, 20 juillet.—Dorénavant, les *croats* ne seront reçus ou donnés qu'après en avoir vérifié le poids. (SALAT, *Instr. justif.*, n° LIV.)

Cette mesure avait pour but de mettre obstacle à l'industrie des rogneurs de pièces.

1426, 20 octobre.—Les barcelonais d'argent seront reçus pour douze deniers de tern. (*Ibid.*, n° LII.)

1427, 10 juillet.—Concession royale faite à la ville de Perpignan, sur la demande des Consuls, autorisant la fabrication de deniers et d'oboles, jusqu'à concurrence de six ou sept mille mares, au titre récemment

octroyé à la ville de Valence, et à la taille de vingt-quatre sous au marc. (*Livre vert mineur*, fol. 428.)

La supplique des Consuls expose que le peuple souffre du manque de menues monnaies, et qu'il serait bon d'autoriser la ville à fabriquer des *deniers*, des *mailles* et des *pugeses* (*pites*), au titre, à la taille et au poids que les Consuls jugeraient convenables, avec renonciation, de la part du Roi, aux droits accoutumés, attendu que l'intention des Consuls n'est point de tirer profit de cette fabrication, mais de subvenir à un besoin général. Ce privilège est la plus ancienne des concessions monétaires, en faveur de la ville de Perpignan, retrouvées jusqu'à ce jour.

1430, 19 mai. — Lettres-patentes du Roi, portant création d'un hôtel royal des monnaies à Perpignan. (*Livre des actes importants*, AA, 265. — HENRI, *Hist. du Roussillon*, tome II, *Preuves*, n° 3.)

Il n'existait pas encore de local spécialement affecté à la fabrication : les diverses usines étaient éparées dans la ville. Pierre Lobet, maître, recteur et administrateur de la monnaie depuis le 1^{er} décembre 1423, les réunit, rue de la Porte-de-Pierre, dans une seule maison, qui fut érigée en hôtel royal, le 19 mai 1430. Alphonse V déclare que l'hôtel de Perpignan jouira des prérogatives accordées aux autres hôtels du royaume, et que toute contravention de la part des officiers royaux sera punie d'une amende de mille florins d'or.

En 1710, Louis XIV fit construire un nouvel hôtel sur l'emplacement de l'ancienne Université.

1430, 4 novembre. — Le Roi afferme pour cinq ans à *Francesch Andreu*, *Bernat Riembau* et leurs compagnons, la fabrication des florins d'Aragon à la monnaie de Perpignan. (*Reg. 9 de la Proc. royale*, fo 198 et suiv.)

Le contrat contient seize articles en catalan, dont voici les dispositions principales : — Les florins fabriqués seront au titre de dix-huit carats, à la taille de soixante-huit au marc de Perpignan. — Les fermiers donneront au Roi, pour chaque marc d'or converti en florins, un demi-florin et six deniers de Barcelone. — Ils s'engagent à fabriquer chaque année mille marcs d'or, et si dans les cinq années de fermage, ils emploient plus de cinq mille marcs, ils paieront au Roi, pour chaque marc d'excédant, un demi-florin et six deniers. — En commençant la fabrication, ils prêteront au Roi cinq cents florins d'or sur lesquels on paiera le droit qui lui appartient. — Si à la fin de la première année les fermiers n'ont pas monnayé mille marcs d'or, le Roi ne sera pas tenu de rendre les cinq cents florins. Dans ce cas, pour ne point laisser la fabrication inactive, le Roi reprendra l'atelier, et les fermiers ne lui paieront aucun droit ni salaire. — Les fermiers s'engagent à donner à toute personne qui apportera ou enverra de l'or à la monnaie, quatre-vingt-sept florins trois quarts par marc d'or fin de Perpignan. Si l'or est de plus bas aloi, ils diminueront trois florins sept sous deux deniers et maille, pour chaque carat en moins. Ils feront ces paiements en florins de leur fabrication, qui auront cours pour onze sous barcelonais. — Lorsqu'une livraison sera forte ou faible, soit d'un quart de carat dans le titre, soit d'un tiers de florin au marc dans le poids, le maître, l'écrivain royal et les gardes tiendront compte de cette différence, et les gardes prélèveront un florin sur dix marcs et un demi-florin sur cinq. — Les *florins de boîte* seront fondus et essayés en présence des officiers ci-dessus

désignés. — Pendant les cinq années du fermage, on ne fabriquera point de monnaie d'or à Gironne ni en aucun autre lieu du comté de Barcelone. — Bernard Andreu et Pierre Lobet seront *ensemble* maîtres de la monnaie tant que durera le fermage ; ils s'arrangeront entre eux comme leurs prédécesseurs. Pierre Lobet, maître en titre, surveillera la fabrication de manière à pouvoir certifier qu'elle est conforme au règlement ; mais il ne pourra toucher ni prendre l'or, ni la monnaie fabriquée, ni les délivrances de florins ; il n'apportera directement ni indirectement aucun empêchement à la fabrication. — La maison où elle aura lieu, dans la ville de Perpignan, sera au choix des fermiers. — Bernard Andreu jouira de l'office de maître de la monnaie d'or et de tous les privilèges qui en dépendent : le salaire dû au maître pendant cette fabrication sera partagé, par moitié, entre Bernard Andreu et Pierre Lobet. — Les fermiers rendront compte au Roi, ou à son maître rationnel, de la manière suivante : Bernard Andreu, maître, et les gardes, attesteront par écrit, au procureur royal de Roussillon et de Cerdagne, la quantité de florins délivrés en trois mois et celle d'or fin employé : le procureur royal ou son mandataire, sur la présentation de cette pièce, arrêtera ce que les fermiers devront payer ; et, afin qu'il puisse être rendu compte exact au Roi ou à son maître rationnel des produits du droit régalien, les fermiers, au vu de l'attestation, paieront au procureur royal le prix convenu, et celui-ci tiendra compte de tout ce qu'il aura reçu. — Le maître, les fermiers, l'écrivain et les gardes le certifieront. — Le Roi promettra et jurera de ne point affermer, ni permettre de fabrication d'or à Perpignan, ni en

aucun autre lieu du comté de Barcelone, avant l'expiration des cinq années. — Les fermiers pourront se servir du matériel de la monnaie de Perpignan : ils le recevront sur inventaire et le rendront au Roi, à la fin du fermage, dans l'état où ils l'auront pris. — Ils pourront acheter ou faire acheter de l'or dans tout le royaume sans être soumis à aucun droit. Tout l'or acheté sera porté à Perpignan, et non ailleurs, pour y être employé à la fabrication des florins. — S'il est fait quelque fraude dans le titre ou quelque autre illégalité, on s'en prendra aux coupables seulement, et non aux fermiers, à moins qu'ils n'y aient participé. — Les fermiers paieront immédiatement au Roi cinquante florins pour frais de sceau du présent contrat et pour les autres provisions nécessaires pendant le fermage. — Ils jouiront, avec leurs hommes, leurs compagnons, leurs femmes et leur famille, de tous les privilèges accordés par les rois d'Aragon aux employés de la monnaie. — La Reine, lieutenant-général du royaume, approuvera les articles de ce contrat, et ne souffrira point que l'on y contrevienne. — Le Roi donnera cours dans tous ses royaumes et terres aux florins qui seront fabriqués à Perpignan, et pour la même valeur que ceux de Valence, de Barcelone et de Majorque.

1437, 28 juin. — Le Roi nomme *Antonio Pagès* à l'emploi de chirurgien de la monnaie de Perpignan. (*Reg. 15 de la Procur. royale*, f° 154.)

1438, 5 octobre. — Provision royale en faveur de Jean Cases, pour fabriquer à Perpignan de la petite monnaie semblable à celle de Valence, et jusqu'à concurrence de mille marcs d'argent. (*Reg. 6 de la Proc. royale*, f° 224. — *Archiv. de la Monnaie de Paris.*)

Alfonse V se souvient d'avoir, il y a quelques années, permis aux Consuls ¹ de fabriquer, ou faire fabriquer à l'hôtel royal des monnaies, des deniers menuts et des oboles au titre, poids et type de ceux de Valence, c'est-à-dire à la taille de vingt-quatre sous en deniers par marc, jusqu'à la quantité fixée par le privilège de concession. Les consuls ont fait fabriquer sept mille marcs de deniers et d'oboles. — Considérant que le privilège est arrivé à son terme; que la pénurie de menue monnaie est préjudiciable à la ville et surtout aux pauvres et aux bassins des églises, le Roi, sur la demande de Jean Cases, lieutenant du maître de la monnaie de Perpignan, accorde à cet officier et aux employés de ladite monnaie la faculté de fabriquer, à Perpignan, et jusqu'à concurrence de mille marcs d'argent fin, des oboles ² dont le titre, la taille, la valeur, le type et la forme seront ceux de la précédente émission, c'est-à-dire à deux deniers de fin et à la taille de vingt-quatre sous au marc de Perpignan. — Tout le bénéfice de la fabrication de ces mille marcs, déduction faite des salaires des ouvriers et monnayeurs, doit appartenir à Jean Cases et aux siens. Ils ne paieront aucun droit. Le Roi reconnaît avoir reçu de Jean Cases, pour la concession de ce privilège, cent florins d'Aragon de juste poids. Il s'engage à maintenir contre tous le donateur ou la personne qui agira en son nom, dans la possession du privilège de fabriquer ces mille marcs d'argent en menuts, dont le bénéfice appartiendra, comme bien

¹ Voir la *Concession monétaire* du 10 juillet 1427, p. 101.

² Le document ne parle que d'oboles; mais c'est évidemment un oubli: il entend parler de *deniers* et d'*oboles*, comme en 1427.

propre, à Jean Cases ou à ses héritiers, sans que le Roi puisse rien réclamer, soit pour son droit régalien, soit pour la Cour, nonobstant les pragmatiques, constitutions, chapitres ou mémoriaux contraires, et les privilèges accordés à la ville et à la monnaie de Perpignan par les rois d'Aragon, prédécesseurs d'Alfonse V.

1438, 14 novembre. — Ordonnance royale confirmant les privilèges des officiers et monnayeurs de la monnaie de Perpignan. — Dans chaque hôtel royal, la juridiction du maître, des officiers et des employés appartient exclusivement aux alcades de la monnaie. (*Reg. 31 de la Pr. royal*, f^{os} 86 et 136. — *Reg. 6*, f^o 227.)

1445, 12 décembre. — La juridiction civile et criminelle des employés de la monnaie appartient aux alcades et non aux officiers royaux. On se conformera à cette déclaration sous peine de trois mille florins d'amende. (*SALAT, Instr. justif.*, f^o 59.)

1451, 19 août. — Provision de la reine Marie, lieutenant-général du royaume, qui nomme Jean Cases à l'office de garde des espèces d'or fabriquées à la monnaie de Perpignan. (*Manuel I*, f^o 90).

1451, 10 septembre. — Nomination de Gabriel Girau à l'office de maître de la monnaie de Perpignan. (*Ibid.*, f^o 91.)

1453, 8 novembre. — Concession royale faite sur la demande des trois bras de la ville de Barcelone : 1^o Sous peine de dix mille florins d'amende, chacun recevra le *croat* pour dix-huit deniers de tern ; 2^o Le florin d'or d'Aragon est mis au billon. (*Livre des Mon.*, f^o 31, verso.)

On avait récemment publié, à Barcelone, que la valeur au cours du réal d'argent était diminuée de

trois deniers (de dix-huit à quinze). Le peuple se plaignit de cette mesure et accusa hautement les magistrats. La diminution en valeur du *croat* avait effectivement produit une grande gêne dans les transactions : les réaux d'argent de Valence, de Majorque et du comté de Roussillon circulaient à Barcelone en très grand nombre ; et, peu de jours après la criée, ils avaient disparu. — La question fut longuement discutée en présence de la Reine, lieutenant-général du royaume : le peuple demandait le retour à la valeur de dix-huit deniers ; et les auteurs de la publication affirmaient qu'il était nécessaire au bien public de maintenir la circulation du *croat* à quinze deniers. La Reine, de l'avis du Conseil, fit faire l'essai des monnaies : il fut prouvé que l'argent contenu dans un *croat* valait plus de dix-huit deniers de tern¹ ; on en dressa procès-verbal qui fut envoyé au Roi, alors en Italie.

Alfonse V prenant en considération les résultats de l'essai, la disparition de la monnaie d'argent, le dommage causé par le changement de valeur et la supplique des syndics du peuple, ordonna que le *croat* aurait cours pour dix-huit deniers de tern, et qu'il serait admis à ce prix dans les transactions faites à Barcelone, en Catalogne et dans tous les lieux où circulait la monnaie barcelonaise.

Il était à craindre que cette nouvelle valeur du *croat* ne fit sortir du royaume le florin d'Aragon qui circulait pour onze sous barcelonais. Le Roi, de l'avis du Conseil, ordonna que le florin d'or n'aurait plus de valeur fixe dans ses États, et qu'il serait rendu à

¹ Le titre de la monnaie de tern avait été altéré.

sa valeur intrinsèque, vulgairement appelée *billon*; en sorte que, dans les paiements en florins, cette monnaie ne serait donnée ou reçue pour certain prix, que de l'assentiment des deux parties contractantes.

Au reçu de cette ordonnance, on publia par crieur que le croat aurait cours pour dix-huit deniers, sous peine de dix mille florins d'amende. (*Livre des Monnaies*, f° 31, verso, note.)

1454, 27 octobre. — Les consuls et le conseil de Perpignan, au nom de la commune, adressèrent une supplique au Roi sur la circulation du croat à dix-huit deniers. Ils exposaient que cette nouvelle valeur occasionnait des pertes à certains rentiers sur les paiements de censives, pensions et autres dettes, et qu'il serait convenable de leur accorder une indemnité. Le Roi, par ordonnance du 27 octobre 1454, se contenta de rappeler la ville de Perpignan à l'exécution de celle du 8 novembre, sous peine de l'amende fixée. (*Livre I de Provisions*, f° 329.)

1456, 8 avril. — L'infant D. Juan, roi de Navarre, gouverneur-général du royaume, accorde, sur la demande du bras militaire de Catalogne, le privilège suivant : 1^o Le Roi, ni ses successeurs, ni leurs fils aînés, ni les officiers royaux, ne donneront jamais au croat ou réal de Barcelone et de *Perpignan* une valeur supérieure à dix-huit deniers barcelonais de tern. Le lieutenant-général promet que, si le Roi ou l'un de ses successeurs veut abaisser le prix des croats, il ne le fera que sur le consentement exprès de la Cort générale de Catalogne ou la demande de la ville de Barcelone; 2^o Le florin d'Aragon sera reçu pour treize sous barcelonais. Si le Roi ou l'un de ses successeurs veut lui donner au cours une valeur supé-

rière, il ne pourra le faire que par la volonté ou le consentement de la Cort générale; 3^o Personne ne sera forcé d'accepter d'autres monnaies que la monnaie de tern, les croats de Barcelone et de *Perpignan*, et le florin d'or d'Aragon. (SALAT, *Inst. just.*, n^o LXII.)

1457, 8 janvier. — Alphonse V signe une pragmatique sanction qui fixe la valeur du florin à treize sous barcelonais, celle du demi-florin à six sous six deniers, et ordonne que les changeurs ne recevront, pour le change de ces monnaies, qu'un denier par florin et une maille par demi-florin. (*Ibid.*, n^o LXIII.)

L'exécution de l'ordonnance du 8 novembre 1453 sur le florin d'Aragon, fit naître de nombreuses difficultés, qui eurent pour conséquences immédiates des discordes, des pertes, des vexations de tout genre. Tous ceux dont l'intérêt personnel était le seul mobile, abusèrent étrangement de la faculté légale d'attribuer au florin la valeur qui conviendrait aux contractants, et le plus souvent le débiteur fut obligé de souscrire aux exigences de son créancier. La valeur commune du florin, dans la circulation, s'éleva d'abord à treize sous trois deniers; fixée à treize sous par ordonnance du roi de Navarre, gouverneur-général, elle fut maintenue à ce taux par la pragmatique sanction du roi Alphonse.

Voici ce qui amena la dépréciation et la ruine de la monnaie barcelonaise de tern :

Pendant long-temps sa fabrication fut continuée selon la teneur du privilège de 1258, c'est-à-dire à trois onces d'argent et neuf de cuivre, et à la taille de dix-huit sous au marc. Celle du réal d'argent, créée en 1285, fut, comme on l'a vu, réglée sur la valeur qu'il devait avoir dans la circulation, par rapport à la monnaie de tern. On tailla soixante-douze réals ou croats

dans un marc d'argent, et chacun d'eux eut cours pour douze deniers. Il y avait un peu moins d'argent dans soixante-douze croats que dans quatre marcs de deniers de tern, qui faisaient soixante-douze sous barcelonais. La perpétuité de titre, de taille, de types et de légendes des monnaies de tern et d'argent, facilitait le commerce, garantissait les transactions, et leur donnait pleine et entière sécurité pour l'avenir. La création du florin d'Aragon détruisit cet accord, ruina la fortune publique et celle des particuliers.

On se rappelle que le florin d'Aragon était fabriqué au titre de dix-huit carats et à la taille de soixante-huit au marc de Perpignan, et qu'il valait au cours onze sous barcelonais de tern, ou onze réaux d'argent. Suivant la proportion de un à dix, alors adoptée dans toute l'Europe, sa valeur réelle n'était que de huit sous trois deniers. On réalisait, par conséquent, un bénéfice de deux sous neuf deniers, ou deux croats $\frac{5}{4}$ par le simple échange légal d'un florin contre onze croats, ou onze sous en deniers de tern. Ce bénéfice énorme tenta la cupidité des spéculateurs, et plusieurs provinces du royaume d'Aragon furent en peu de temps dépouillées de menues monnaies et de réaux d'argent.

La monnaie de tern, fabriquée sous différents noms, *barcelonaise*, *jacquaise*, *valencienne* et *mayorquine*, était en circulation dans tous les États du royaume d'Aragon. Les réaux d'argent de Barcelone, de Perpignan, de Valence et de Majorque, étaient également reçus partout et pour la même valeur en monnaie de tern, excepté dans les changes contre celle de Majorque, dont la taille au marc était différente, bien que le titre fût le même. Les spéculations se faisaient sur de larges bases.

Lorsque Barcelone et la principauté de Catalogne furent dépouillées de réaux d'argent, Pierre IV fit, sur une grande échelle, l'opération inverse; avec du cuivre et un peu d'argent, il se procura de l'or et voici comment : à cette époque circulaient en France des monnaies de billon à bas titre; le roi d'Aragon en faisait fabriquer de semblables à un titre inférieur; on les introduisait en France, où elles étaient échangées contre des monnaies d'or, qui servaient ensuite à la fabrication des florins d'Aragon.

Sans pouvoir être incriminé de faux-monnayage, le commerce de Barcelone faisait une spéculation analogue. De petites monnaies, appelées *pitxols*, circulaient dans l'île de Majorque : le denier barcelonais de tern valait deux de ces pièces, et le florin d'Aragon était reçu pour dix sous barcelonais. Les marchands apportèrent dans l'île toutes les monnaies de tern qu'ils purent se procurer, et achetèrent les florins d'Aragon. La ville de Barcelone fut bientôt dépourvue de *menuts*. Pour en empêcher la sortie, elle fit fabriquer des croats, auxquels elle donna la valeur de dix-huit deniers. Les spéculateurs rendirent nulle l'efficacité de cette mesure, du moins quant au but qu'ils se proposaient : ils affermèrent les monnaies qu'ils pouvaient affermer, c'est-à-dire celles de Perpignan, de Valence et de Majorque, y fabriquèrent une grande quantité de croats, avec lesquels ils enlevèrent les florins de l'île. Le bénéfice de cet échange fut d'autant plus grand que, pour sept croats six deniers, on achetait un florin, qui, dans l'origine, valait onze croats.

Une source de gains non moins abondante fut la circulation des *écus* et des *blancs* de France dans la principauté de Catalogne. Les *écus* étaient reçus pour dix-

huit sous barcelonais, bien qu'ils n'en valussent réellement que douze, suivant la proportion de l'or à l'argent (de un à dix); les *blancs* l'étaient pour huit deniers tandis qu'ils n'en valaient que trois. Or, le florin valait au cours seize blancs et demi, ce qui, suivant le rapport de l'or à l'argent, faisait à peu près quatre sous un denier et une obole. La ville de Barcelone voulut empêcher cette spéculation : elle diminua la valeur du croat, et ordonna qu'il serait reçu pour quinze deniers; le florin valut alors neuf croats moins un denier; mais il était trop tard, le mal était fait ¹.

Le titre de la monnaie de tern avait subi des altérations successives depuis la création du florin d'Aragon : l'essai fait par ordre de la Reine, en 1453, prouve qu'il y avait alors plus d'argent dans un croat que dans dix-huit deniers barcelonais. Le poids avait également été diminué : en 1437, les deniers de tern étaient si faibles, au rapport de Capdevila, qu'il fallait plus de vingt-quatre sous pour un marc ².

Les conséquences de la création du florin d'Aragon, furent : l'augmentation du prix des denrées, l'altération des monnaies nationales et les honteux trafics qui enrichirent les spéculateurs, ruinèrent une foule de particuliers, et portèrent des coups funestes à la confiance et au crédit publics.

Je continue l'examen des documents monétaires de cette époque qui intéressent le Roussillon :

¹ Ces renseignements sont tirés du *Traité des Monnaies catalanes*, par CAPDEVILA.

² *Item nota com XVIII sol. barcelonesos deuenen pesar un march segon la lley e la proporció del tern, pero ara que venim M CCCC XXXVII, son tan flachs los menuts que ni ha menester grossos XVIII sol. al dit march.* (Note à la fin du *Traité sur les Monnaies catalanes*.)

Le *Registre des Monnaies de Barcelone*, conservé aux archives de la Mairie, contient trois petits cahiers isolés qui sont trois projets de fermage d'une fabrication monétaire en faveur de la ville de Perpignan. Le plus ancien, sans date, a servi de modèle aux deux autres, qui en sont des copies très légèrement modifiées. Le second, daté du 20 août 1455, porte, sur la couverture, des indications précises, attestant qu'il ne fut adopté par le Roi que deux ans plus tard. Le troisième, daté du 6 mai 1457, a reçu la sanction royale, et c'est en vertu des articles de ce concordat entre le roi Alphonse et les Consuls, qu'ont été fabriqués à Perpignan des croats à la légende **ALFONSO DI GRA REX ARAGO — COMS BARKNONA ROCIL**, des deniers et des oboles à la croisette haussée sur une fleur, type imité de celui des deniers de Valence. Ce document est accompagné d'une lettre du Roi autorisant la fabrication demandée par les Consuls, aux conditions énoncées dans le projet, dont voici le titre et l'analyse.

1457, 6 mai. — « Concordat établi, consenti et juré
« entre l'illustre et victorieux Seigneur, le Seigneur
« Roi d'une part et la ville de Perpignan de l'autre, sur
« la concession accordée par ledit Seigneur à ladite
« ville, de fabriquer de la monnaie et sur l'arrentement
« de cette fabrication. » (15 articles rédigés en catalan.)

Les Consuls rappellent que déjà, dans l'hôtel des monnaies de la ville de Perpignan, on a fabriqué, en vertu de privilèges accordés par S. M. et par les Rois ses prédécesseurs, des *royals* et des *semi royals* d'argent, à la légende **COMES ROSSILIONIS**, etc., des *deniers*, des *menuts* et des *mailles*¹. Ils font sentir le

¹ Je n'ai point retrouvé les documents que rappelle cet article ; mais il existe plusieurs variétés remarquables du *real d'argent* au nom d'Alphonse V.

besoin et les avantages de cette fabrication, rapportent que la rareté du numéraire national a obligé les habitants à faire usage des *écus* et des *moutons d'or* de France, ce qui a occasionné de grandes pertes, et demandent l'autorisation de fabriquer : 1^o des *réaux* et des *demi-réaux* à la taille de soixante-quinze au marc de Barcelone, au lieu de soixante-douze, au titre de onze deniers et six grains, jusqu'à concurrence de 30.000 marcs d'argent fin ; 2^o des *deniers*, des *menuts* et des *mailles*, au titre et au poids que la ville a l'habitude de leur donner, jusqu'à concurrence de deux mille marcs d'argent fin ; 3^o que le réal soit reçu pour dix-huit deniers et le demi-réal pour neuf, dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne. — Il sera fait à la ville un arrentement de la monnaie pour six années complètes ; le Roi consentira à lui céder tous ses bénéfices de fabrication, et la ville donnera au Roi mille ducats par année. — Le Roi promettra et jurera de n'accorder à aucune autre ville des comtés de Roussillon et de Cerdagne, le droit de fabriquer de la monnaie d'argent ; et, dans le cas où il l'accorderait, l'autorisation sera nulle et de nul effet. — Si dans les livraisons de monnaies fabriquées, il s'en trouve de faibles ou de fortes, les gardes seront tenus de ne pas dépasser le poids d'une demi-pièce pour chaque pesée, soit en plus, soit en moins. Les différences signalées dans les comptes seront balancées tous les six mois. — Le titre des réaux et des demi-réaux sera de onze deniers et neuf grains. On tiendra compte de la différence, et tous les six mois le registre des délivrances devra présenter une

avec la légende *Comes Rossillionis* : et d'ailleurs le *Réal de Perpignan* est mentionné dans les actes, dès l'année 1427, avec la valeur de dix-huit ou de quinze deniers. (*Registres des Notaires.*)

compensation complète dans le fort et le faible — Les fermiers ou régisseurs de la banque de la ville pourront acheter, dans tout le royaume, autant d'argent et de billon qu'il sera nécessaire pour la fabrication. — Si quelque fraude est commise, les coupables seuls seront recherchés. La responsabilité ne pèsera ni sur les Consuls, ni sur la ville, ni sur aucun officier¹. Le maître de la monnaie, et non la ville, produira les comptes de cette fabrication. — Les Consuls ou les régisseurs de la banque, ou les commissaires choisis par les Consuls, seront chargés de percevoir tous les droits qui appartiennent au Roi et de faire remettre à S. M. mille ducats chaque année. Les Consuls ne seront tenus d'en faire compte ni au Maître rationnel, ni au Procureur royal, au-delà de mille ducats. On procédera de telle sorte, que S. M., ni aucun de ses successeurs, ne puisse inquiéter la ville à cet égard. — Le Roi promettra et jurera solennellement, si ledit arrentement était cassé ou annulé par S. M., la Reine, ou tout autre officier, ou par les députés de Catalogne, de restituer à la ville ce qu'il aura reçu, plus ou moins, suivant la quantité de monnaies fabriquées sur les trente-deux mille marcs d'argent fin. — Le maître de la monnaie sera tenu de rendre tous ses comptes au Maître rationnel ou au Procureur royal. — Les Consuls pourront acheter, soit eux-mêmes, soit par l'intermédiaire d'une personne qu'ils désigneront, tout l'argent ou billon nécessaire, jusqu'à concurrence de trente-deux mille marcs, sans l'intervention du maître de la monnaie. — Tous ceux qui porteront de l'argent ou du billon à la monnaie, pourvu que la quantité ne

¹ Cet article paraît être une précaution prise par les Consuls, en souvenir de faits antérieurs.

dépasse pas dix marcs, seront garantis contre toutes *marques* ou représailles, et contre toutes dettes autres que rentes constituées ou viagères, lettres de dépôt et lettres de change, ou dettes dûes à S. M. Cette franchise sera valable pour l'aller, le retour et le séjour, pendant trente jours.—Les Consuls ou les régisseurs de la banque, pourront, à raison du prix élevé de l'argent, traiter des salaires avec les officiers de la monnaie, et faire tout autre concordat utile à la ville.

—La ville met ordinairement une garde à la monnaie pour vendre ou reconnaître les espèces délivrées: les Consuls pourront choisir une personne abonnée pour être garde, au salaire accoutumé, en dehors des gardes-royaux.—L'exécutoire de la Reine, lieutenant-général du royaume, suivra de près la concession.

Ce projet est terminé par la date et le certificat des Consuls, qui demandent au Roi l'autorisation de fabriquer des réaux à Perpignan, selon la forme et la teneur de ce règlement, avec cette modification, que les réaux seront à la taille de soixante-quatorze, au lieu de soixante-quinze, et au titre de onze deniers et neuf grains, au lieu de onze deniers et six grains.

Alfonse V était en Italie. Pierre Grimaud, député vers lui par les Consuls, le joignit à Naples, d'où il écrivit, le 15 juillet, pour rendre-compte de sa mission. Sa lettre est jointe au dossier. Le Roi écrivit lui-même aux Consuls le 29 juillet. Il autorisait la fabrication demandée, aux conditions formulées dans le projet du 6 mai. Sa lettre est également conservée.

Il paraît qu'à propos de l'exécution de cette concession royale, les consuls cherchèrent à s'approvisionner en Languedoc: ce fait résulte d'une lettre assez embrouillée et fort difficile à lire, de François Puig-

dauluch, délégué du Consulat, qui rend compte de sa mission. Elle est datée de Pessanas (Pezenas), le 22 septembre 1457.

A une époque incertaine, mais que je crois pouvoir faire remonter à l'année 1455, ce François Puigdauluch avait été envoyé en Italie par les Consuls, avec des instructions dont voici le premier article : *Primerament, obtindra del Senyor Rey, batre moneda fins en quantitat de trenta-dos milia marschs.* Or, le projet de fermage du 20 août 1455, porte sur la couverture les indications suivantes : *Del fet dels monedes (croquis du revers du réal). Los capitols quel Senyor Rey havia trameses, possillats e abilitats sobre lo negoci dels monedes fet de ma de den Puigdauluch so tots librats an Johan Grimau, qui es amat al Senyor Rey, e lin essat donat carrech per la carta.*

Le projet du 6 mai 1457 porte également sur la couverture le croquis du revers du réal d'argent, et en regard : *Fuit traditum et translatum Johani Grimau pro presentando Sacre Regie Majestati.*

Une autre senille isolée, également jointe aux trois projets, donne quelques renseignements sur les faits postérieurs au reçu de la concession royale. Le 22 septembre 1457, les Consuls délibèrent de prendre possession de l'hôtel des monnaies pour fabriquer les espèces d'argent, et de faire prêter serment au maître et aux employés de la monnaie. Sur la proposition de payer, après la prise de possession, les mille ducats dûs au Roi et les autres dépenses faites à l'occasion de cette concession, deux membres demandent que ces sommes ne soient livrées qu'après la réception, sous forme authentique, du privilège accordé par le Roi : le Conseil se range à cet avis. — Le 23 novembre, le pri-

vilége authentique étant arrivé, le Conseil décide que l'on paiera, le plus tôt possible, les mille ducats dûs au Roi et les autres dépenses, etc.

Monnaies de Perpignan.

Fabrications de date incertaine. — Des réaux et des demi-réaux d'argent au nom d'Alfonse V, à la légende COMES ROSSILIONIS, ont dû être fabriqués à Perpignan dans les premières années du règne de ce prince. L'article premier du concordat rédigé le 6 mai 1457¹, et la figure juvénile du Roi sur quelques-unes de ces monnaies, viennent à l'appui de cette opinion.

Fabrication de 1427. — Deniers et oboles au titre de ceux de Valence. Taille, 24 sous au marc.

Je pense que ces petites monnaies avaient le type de celles de Valence (la croisette haussée sur une fleur), adopté pour les émissions postérieures.

Fabrication de 1450. — *Florins d'Aragon* : Titre, dix-huit carats; Taille, soixante-huit au marc de Perpignan.

+ARAGO REX · A · (*Ifonfus*). Fleur de lys étaminée. — S. IOHANNES B. Saint Jean-Baptiste debout, vu de face, etc. Module : 20 millim. ; poids, 3^{gr} 49.

Fabrication de 1458. — Deniers et oboles semblables à ceux de Valence².

Cette fois, plus de doute : ces petites monnaies sont

¹ *Primerament, Senyor, que jat sia en la seca de la vila de Perpinya, tant per privilegijs dels Senyors Reys passats, de gloriosa memoria, é de V. M., quant encara per longa consultat, se sien batuts, entre les altres monedes d'argent, reyls, mig-reyls, en lo circuit dels quals es escrit : COMES ROSSILIONIS, etc., é diners, menuts é malles, etc.*

² Dans le privilège donné à la ville de Valence (1247) par Jacques-le-Conquérant, de fabriquer des *deniers* et des *menuts*, le type est ainsi désigné : *Monetam eudi fecimas sub signa salutifere crucis supra florem. Requirit privilegior. civitatis Valentior*

au type de la croisette haussée sur une fleur ou rameau. Voici les variétés que j'ai rencontrées : plusieurs doivent appartenir à la fabrication de 1427 ou de 1457 ; mais les indications me manquent pour les classer avec certitude aux diverses émissions.

Denier : +ALFONS RX A. Tête couronnée à gauche.
— COMS ROCIL. Croisette sur un rameau. — Billon.

Variété à la lég. de l'avvers écrite ALFONS₉ : RX : A :

Variété écrite + ALFONS₉ : RX : AR.

Variété à la légende du revers : COMS R-OCILIO.

Variété en cuivre blanchi. Produit d'un faussaire du temps. (M. DE SAINT-MALO.)

Obole : +ALFONS₉. RX. A. Même tête couronnée.

- COMS ROCIL. Même type. — Module, 12 millim.

Variété : +ALFONSVS REX. Même tête. — COMES ROCILIO. (*Idem*).

Pite ? +ALFONS₉ : RX : A. Même tête. — COMS ROCIL. — Module 10 millim.

Fabrication de 1457. — *Réal ou croat d'argent* : Titre, onze deniers et neuf grains ; taille, 74 au marc de Barcelone.

+ALFONS₉ : DI : GRA : REX : ARA. Tête imberbe, jeune et couronnée à gauche, cheveux longs, en arrière, col habillé. — COMS-BARK-NONA-ROCIL. Croix évasée, traversant la légende, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneaulet ; aux 2^e et 3^e, de trois besants. — Module, 25 millim. ; poids, 3^{gr}. (*Musée de Perpignan*). Salat donne ce croat à Alphonse IV (planche III, n° 7, pages 225, 232).

Variété à la légende de l'avvers écrite REX ARAGO. Revers *idem*. Module, 24 millim. ; poids, 2^{gr} 9.

Variété à la légende de l'avvers écrite REX ARAG. Revers : Même légende, même croix, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneaulet ; aux 2^e et 3^e de trois besants.

Variété de la précédente, écrite REX ARAGO. —
Même revers que la précédente.

Les différences que présentent ces variétés dans la tête royale et les cantons de la croix, semblent indiquer plusieurs émissions. Il se pourrait que les réaux, sur lesquels Alphonse V est représenté fort jeune, appartenissent à des émissions faites dans les premières années de son règne.

Demi-réal : Type et légendes du réal. — Module, 20 mill. (*Collection d'un amateur de Barcelone.*)

Denier et obole de billon : Voir la fabrication de 1438.

Monnaies Barcelonaises.

Réal d'argent : + ALFONSVS : DEI : GRA : REX.
Tête couronnée, à gauche. — CIVI-TAS B-ARCK-
NONA. Croix barcelonaise cant. aux 1^{er} et 4^e de trois
besants; aux 2^e et 3^e d'un anneau. (SALAT, pl. III, 12.)

Variété : Croix du revers, cantonnée aux 1^{er} et 4^e
d'un anneau; aux 2^e et 3^e, de trois besants.

Demi-réal : Type et légendes du réal.

Seiseno : Sans légende. Tête couronnée, à gauche.
—BAR-CK-NO-NA. Croix barcelonaise cantonnée aux
1^{er} et 4^e de trois besants; aux 2^e et 3^e d'un anneau.
(LELEWEL, pl. XV, 13.) Fabriqué en vertu du privi-
lège accordé à la ville de Barcelone le 5 juillet 1426.

Variété contremarquée d'un B. (SALAT, pl. II.)

Le privilège du 5 juillet 1426 fait mention de *réaux*
et de *demi-réaux* à la légende ALFONSVS REX ARA
(gonum), qui ont dû être fabriqués pendant plusieurs
années. La ville de Barcelone se plaignit de l'oubli de
DEI GRA(*ciâ*), et le Roi, cédant à cette réclamation,
ordonna, le 1^{er} mai 1443, que les monnaies porteraient
désormais la lég. ALFONSVS DEI GRACIA REX.

Jean II (1458—1462).

Alfonse V mourut à Naples le 28 juin 1458. La concession royale faite pour six ans aux Consuls de Perpignan, n'étant pas arrivée à terme, la fabrication dut être continuée au nom du nouveau roi d'Aragon, sans autre privilège. Cette hypothèse, qui me paraît plausible, expliquerait l'absence totale de documents monétaires sous le règne de Jean II, bien qu'il existe des monnaies en son nom sorties de l'atelier de Perpignan. Toutefois, il se pourrait que le manque de documents ne fût pas réel, et que l'on en retrouvât tôt ou tard.

Réal d'argent de Perpignan : + IOANNES : D. GRACIA : REX : AR. Buste couronné, tourné à gauche. — COME-S:ROC-ILLI-ONIS. Croix barcelonaise, cantonnée aux 1^{er} et 4^e cantons de trois besants; aux 2^e et 3^e d'un anneau. — Module, 23 millim. (*Collection de M. Cayetano Carreras*, de Barcelone.)

Demi-réal : Type et légendes du réal. — Inconnu.

Denier : + IOANNES : REX. Tête couronnée, à gauche. — + COMES ROCILI. Croisette haussée sur une fleur.

Variété : + IOANNES REX.

Obole : Type et légendes du denier. — Inconnue.

La valeur des monnaies dans la circulation subissait des variations périodiques dont Jean de Uzano, négociant florentin, qui écrivait de 1425 à 1430, explique les causes et la durée. A Barcelone, par exemple, du 1^{er} juin à la fin d'août, le numéraire devenait rare à cause des achats de laines en Aragon, à Cervera et dans le royaume de Valence. Il le devenait une seconde fois depuis la saint Luc d'octobre jusqu'en

janvier, à cause des achats de safran qui le portaient même à un prix plus élevé que les achats de laines. Puis la baisse ramenait les monnaies à leur valeur ordinaire, et ce taux durait jusqu'aux nouveaux achats de laines. (CAPMANY, *Mém. histor.*, tom. III, p. 157.)

Les mêmes causes déterminaient, en Roussillon, des variations semblables dans la valeur des monnaies comparées, dans les actes, soit à celle du marc d'argent fin, poids de Perpignan, soit à la monnaie barcelonaise de tern.

Le réal d'argent de *Perpignan* est déjà mentionné dans les actes en 1427, c'est-à-dire l'année même de la plus ancienne concession connue de fabrication monétaire, faite à la ville par le roi d'Aragon. Il figure, en 1427, 1432, 1433 et 1438, avec la valeur de quinze ou de dix-huit deniers.

Ces variations de valeur dans la circulation se rencontrent également au XIII^e siècle. A Barcelone, le marc d'argent valait soixante-douze sous au mois de mars 1209, soixante-et-onze en juin, juillet et août, et soixante-douze en septembre, octobre, novembre, janvier et commencement de février. En mars, avril et mai 1211, il valait soixante-six sous : en juin, juillet, août, septembre et octobre de cette même année, il valait quatre-vingt-quatre sous ¹.

Ducange rapporte, d'après une ancienne chroni-

¹ En l'any de MCC é IX en lo mes de mars valia lo march d'argent, LII ss. : en lo mes de maig é de juny é juliol é d'agost, valia lo march d'argent, LI ss. En lo mes de setembre é d'octobre é de novembre é de janer é de febrer, valia lo march LII ss. En l'any de MCCXI, en lo mes de mars é d'abril é de maig, valia lo march LVI ss., é en lo mes de juny é de juliol é d'agost é de setembre é d'octobre, valia lo march LXXVIII ss. (PASCUAL DE LAS AVELLANAS, cité par SALAT, tom. I, pag. 49.)

que de Barcelone, publiée dans le tome III des *Conciles d'Espagne* (pag. 544) que le once des calendes de mai 1213 le marc d'argent valait quarante-huit sous, et que l'on ordonna aux notaires de le coter à ce prix dans les actes. Dans le courant de la même année, on ordonna de même aux notaires de le coter à quatre-vingt-huit sous¹.

Quelques actes donnent encore, en monnaies ayant cours, la valeur ou le poids du marc de Perpignan

1353. — Le marc d'argent fin de Perpignan vaut cinquante sous barcelonais couronnés.

1404. — Même valeur. (*Ferréol Bosqueros, notaire*).

1409. — Soixante-huit florins d'Aragon font le poids du marc de Perpignan. (*Liv. I, de Prov., f° 198.*)

IX.—LES REVENUS DES COMTÉS DE ROUSSILLON ET DE CERDAGNE ENGAGÉS AU ROI DE FRANCE.

PREMIÈRE OCCUPATION FRANÇAISE (1462—1493).

Louis XI (1462 — 1483). — 1462. Révolte de la Catalogne. Embarras financiers de Jean II. — Traité de Sauveterre entre le roi de France et le roi d'Aragon, qui s'engagent à se secourir mutuellement jusqu'à concurrence de 500 lances (3 mai). — Le roi d'Aragon réclame le secours. — Traité de Saragosse qui en fixe le prix. — Les revenus des comtés de Roussillon et de Cerdagne engagés au roi de France comme garantie des sommes avancées (23 mai). — L'insurrection se propage en Roussillon. — Les Français, sous la conduite de Gaston de Foix, entrent en Roussillon et y trouvent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point (novembre). — Ils font prêter serment au roi d'Aragon. — Les Catalans se jettent dans les bras de la Castille, alors en guerre avec l'Aragon, et nomment comte

¹ Undecimo kal. maii anno MCCXIII, fuit injunctum omnibus notariis Barcilonensibus quod ponerent in chartis marchum argenti ad 48 solidos... Eodem anno fuit injunctum dictis notariis, quod ponerent in chartis marchum argenti ad 88 solidos. (DUCANGE, gloss., *Verba Marcha stendata*, tom. 2, part. 2, p. 275)

de Barcelone le roi Henri, qui accepte ce titre, et envoie une armée en Catalogne. — Les Français marchent sur Barcelone, sont rejoints par l'armée aragonaise et font le siège de la ville. — Pendant ce temps, le corps de réserve, laissé en Roussillon, achève de se mettre en possession des comtés.

1463. — Prise de Perpignan par les Français. — Lettres de grâce accordées à cette ville par Louis XI. — Serment prêté au roi de France. Gaston de Foix, nommé gouverneur des deux comtés, qui lui sont cédés conditionnellement par Louis XI. — Création d'un parlement à Perpignan. — Le Roussillon traité en pays conquis. — Louis XI arbitre entre l'Aragon et la Castille.

1464. — Abandonnés par le roi de Castille, les Catalans se donnent à D. Pèdre, connétable de Portugal, qui reçoit le serment des barcelonais (21 janvier), et s'intitule *roi d'Aragon et de Sicile*. —

1465. D. Pèdre est battu par les Aragonais. — 1466. Il meurt (21 janvier) laissant par testament le titre de comte de Barcelone à son neveu ; mais les Catalans élisent René, duc d'Anjou, roi de Naples et de Provence (30 juillet), qui envoie en Catalogne son fils Jean, duc de Lorraine et de Calabre.

1467. — Paisible occupation des comtés par les Français. — Le duc de Lorraine se rend en Catalogne (1^{er} mai). — Il est reconnu à Barcelone comme lieutenant-général du roi René, son père, qualifié *roi d'Aragon et de Sicile*. — Louis XI favorise le duc de Lorraine, et lui fournit des secours. — Il l'investit de la lieutenance-générale en Roussillon. — 1468. Le roi d'Aragon donne à l'infant Ferdinand, son fils, le royaume de Sicile (18 juin). — Continuation de la guerre en Catalogne.

1470. — Mort de Jean, duc de Lorraine (16 décembre). — Elle ruine les affaires des Catalans. — Nicolas, son fils, lui succède ; mais il ne se rend pas en Catalogne : le commandement est donné à Jean, bâtard de Lorraine. — Louis XI ne lui envoie aucun renfort.

1472. — Prise de Barcelone par les Aragonais (17 octobre). — Le roi d'Aragon fait révolter le Roussillon contre les Français, dans le but de recouvrer les deux comtés sans rembourser les avances reçues. — 1473. Jean II se présente inopinément devant Perpignan, dans la nuit du 1^{er} février ; les Consuls lui en ouvrent les portes. — Siège de la ville de Perpignan défendue par le roi d'Aragon en personne (15 avril). — Les Français le changent en blocus. — Trêve

entre le duc de Bourgogne et Louis XI : l'Aragon y est compris. — Le roi de Sicile vient au secours de son père. — Levée du blocus de Perpignan (24 mai). — La trêve signée par le duc de Bourgogne est renouvelée à Canet pour le Roussillon (14 juillet). — Louis XI envoie des troupes en Roussillon. — Nouveau blocus de Perpignan, aussitôt levé que repris. — Traité de paix entre les rois de France et d'Aragon (17 septembre). — Jean II quitte Perpignan et retourne à Barcelone.

1474. — Députation aragonaise à Paris. — Entrée des Français en Roussillon. — Prise d'Elne (6 décembre) et de Figières.

1475. — Second siège de Perpignan (janvier). — Jean II encourage les habitants à la résistance et donne à la ville le titre de *très fidèle* (21 janvier). Perpignan capitule le 10 mars. — Le roi d'Aragon conserve à tous les Roussillonnais la nationalité aragonaise. (15 et 16 mars, 20 juin.) — Trêve (novembre).

1476. — Louis XI, malgré la trêve, envoie des forces dans le Midi. — Prise de Salces (février). Maîtres du Roussillon, les Français passent les Pyrénées. — 1477. Charles-le-Téméraire est tué sous les murs de Nancy (5 janvier). — Succession de Bourgogne. Négociations de Louis XI avec Ferdinand, roi de Sicile, usurpateur de Castille. — 1478. Traité de paix entre la France et la Castille. (9 octobre).

1479. — Jean II, roi d'Aragon, meurt à Barcelone (19 janvier). Les comtés de Roussillon et de Cerdagne restent à la France. Paix de Ferdinand avec René d'Anjou. Il étend ce traité de paix à l'Aragon. — Oppression du Roussillon par les Français. — 1483. Mort de Louis XI à Plessis-les-Tours (30 avril).

Charles VIII (1483—1493). — 1484. Ferdinand-le-Catholique négocie la restitution des comtés, se fondant sur une prétendue promesse de Louis XI à son lit de mort. Le Conseil de régence répond qu'il faut attendre la majorité du Roi.

1487. — Charles VIII épouse Anne de Bretagne et renvoie Marguerite d'Autriche, sa fiancée. Il acquiert des droits au royaume de Naples par cession testamentaire du comte du Maine, héritier, depuis 1470, de Jean, duc de Calabre, frère de René d'Anjou, chassé de Naples en 1463. — Il veut les faire valoir, et, pour s'assurer la neutralité de Ferdinand, consent à lui restituer les comtés de Roussillon.

sillon et de Cerdagne, sans même exiger le remboursement des sommes prêtées par Louis XI.

1470. — Prise de Grenade par Ferdinand et Isabelle.

1492. — Préliminaires de la remise des comtés au roi d'Aragon.

1493. — Traité entre la France et l'Aragon au sujet de cette remise (18 janvier). Le parlement de Paris s'oppose à son exécution pendant sept mois. — Charles VIII insiste, et du 2 au 10 septembre toutes les places sont remises aux Aragonais. — Entrée triomphale de Ferdinand et d'Isabelle à Perpignan (13 septembre). Ils renouvellent les privilèges des habitants. (HENRI, *Histoire du Roussillon. — Études historiques de M. de Saint-Malo.*)

Louis XI (1462—1483).

1463, 5 avril. — Nomination à l'office de graveur des piles et trousseaux de la monnaie de Perpignan, faite par le Procureur royal, en faveur de Jean Roger. L'office était vacant par le décès de Jean Ruolf. (*Manuel III*, f° 90, à l'Université.)

1463, 12 mai. — Nomination à l'emploi d'affineur de poids de la monnaie de Perpignan. (*Manuel III*, f° 96, à l'Université.)

1464, 6 août. — Lettres du roi Louis XI qui commettent Michel de la Grange, général des monnaies, pour visiter les monnaies de Toulouse et de Perpignan, et poursuivre plusieurs fautes commises par les maîtres particuliers. (*Archives de la Monnaie de Paris.*)

1467, 23 octobre. — Lettres de jussion du roi Louis XI aux officiers royaux de Perpignan, d'observer les privilèges des employés de la monnaie. (*Lias-ses, parchemin, n° 109, à l'Université. — Archives de la Monnaie de Paris.*)

1470, 9 février. — Lettres de confirmation des privilèges et exemptions de juridiction pour les mon-

nayeurs de la monnaie de Perpignan. (*Archives de la Monnaie de Paris.*)

1470, 13 octobre. — Exécution de ces lettres de confirmation par Hugues Viant, chevalier, vice-gérant de Tanneguy du Châtel, gouverneur, capitaine et lieutenant-général du roi Louis XI dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne. (*A l'Université, liasses, parchem., n° 122.*)

1471, 6 juin. — Déclaration du Roi et arrêts du Parlement sur les privilèges et exemptions de juridiction des monnayeurs de la monnaie de Perpignan. (*Archives de la Monnaie de Paris. — A l'Université, liasses, parch. n° 106.*)

1482, 24 décembre. — Boffile de Juge, comte de Castres, vice-roi et lieutenant-général de Louis XI dans les comtés, ordonne l'exécution des privilèges concédés par le Roi et de l'arrêt du Parlement. (*A l'Université, liasses, parch. n° 107.*)

Aucun de ces documents ne mentionne de fabrication monétaire et n'indique les signes caractéristiques des espèces sorties de l'hôtel de Perpignan. Cependant l'atelier fonctionnait, puisque Louis XI le fait visiter par le général des monnaies pour relever les fautes commises.

Des monnaies royales françaises d'or, d'argent et de billon, au nom de Louis XI, n'ont pas de point secret : elles présentent au centre de la croix du revers un P, que je regarde comme l'initiale du nom de Perpignan. Ce sont, je pense, les monnaies provenant de l'atelier de cette ville pendant l'engagement du Roussillon à la France. La lettre P se voit également au revers des réaux ou croats d'argent, à la légende COMES ROSSILIONIS, fabriqués à Perpignan au nom et à

l'effigie de Ferdinand-le-Catholique, après la remise des comtés : cette lettre ainsi placée est donc le différent monétaire de Perpignan.

Écu au soleil.—Titre : 63 à 66 grains à 0,937. Taille, 70 au marc :—valeur au cours, 33 sous.—Couronnelle LVDOVICVS°DEI°GRA°FRANCORVM°REX°. Écu couronné aux armes de France; au-dessus, un soleil. — Couronnelle XPS°VINCIT°XPS°REGNAT°XPS°IMPERAT, croix fleur de lysée, centrée d'un P. — Or, module : 28 millim.

Gros de Roi, émis pour six blancs ou deux sols parisis : titre, douze deniers argent : taille, soixante-neuf $\frac{5}{6}$ au marc : poids, 3,49.

+ (*Rosace*) LVDOVICVS (*étoile*) DEI GRACIA (*étoile*) FRAC~~2~~ RX. Trois fleurs de lys sous une couronne. — + (*Rosace*) SIT NOMEN (*étoile*) DOMINI (*étoile*) BENEDICTVM. Croix fleur de lysée surchargée d'un P au centre. — Deux variétés.

Grand blanc au soleil, émis pour un sol tournois. Titre, quatre deniers $\frac{1}{2}$ argent-le-roi : taille, soixante-dix-huit $\frac{1}{2}$ au marc.

(*Couronnelle*) LVDOVICVS:FRANCORVM:REX. Trois fleurs de lys posées, 2 et 1, dans trois doubles arceaux et surmontées d'un soleil. — (*Couronnelle*) SIT:NOMEN:DNI:BENEDICTVM. Croix surchargée d'un P au centre, dans quatre arceaux doubles. (*Collection de M. Cartier.*)

Double tournois. — Titre, un denier argent-le-roi : taille, cent soixante-huit au marc. + LVDOVICVS FRANCOR REX. Deux fleurs de lys; au-dessous, un P. — + SIT NOMN DI BNDITV (*sit nomen Domini benedictum*). Croix centrée d'un P dans quatre arceaux doubles. — Module, 27 millim. : poids, 0,56.

Variété : +LVDOVICVS REX. Même type — SIT NOMEN DNI. Même type; poids, 0,92.

Même pièce contrefaite : Cuivre saussé.

Denier bourdelois, émis pour $\frac{5}{8}$ denier tournois. Titre, seize grains d'argent : taille, deux cent quarante au marc. +LVDOVICVS REX. Grande fleur de lys dans un grénétis. — +SIT NOMEN DNI BEN. Croix surchargée au centre d'un P. — Module, 14 millim ; poids, 6 grammes.

Même pièce : Imitation barbare en cuivre blanchi, produit d'un faussaire de l'époque. Légende indéchiffrable; au revers, un grand P en contre-marque.

Il existe probablement d'autres monnaies au nom de Louis XI, offrant ces deux particularités remarquables, l'absence du point secret et la présence du P au centre de la croix du revers. L'hôtel de Perpignan a dû, comme tous les autres, fabriquer : en *or*, des *écus* et des *demi-écus à la couronne*, des *écus* et des *demi-écus au soleil*; en *argent*, des *gros* et des *demi-gros de Roi*; en *billon*, des *grands* et des *petits blancs à la couronne*, des *grands* et des *petits blancs au soleil*, des *doubles* et des *petits tournois* et des *mailles*. Je signale cette fabrication à l'attention des amateurs de numismatique française.

Monnaies de Catalogne.

A Barcelone, l'hôtel des monnaies a fabriqué des espèces d'or et d'argent, au nom et à l'effigie des trois chefs successivement élus par les Catalans, soulevés contre l'autorité du roi d'Aragon.

Henri, roi de Castille. — *Réal d'argent* : +ENRICVS : DEI GRA : REX. Buste couronné, à gauche. — CIVI-TAS BARCK NONA. Croix barcelonaise, cantonnée aux

1^{er} et 4^e de trois besants ; aux 2^e et 3^e, d'un annelet.
—Argent.—Module, 25 millim.

Ce réal a dû être fabriqué en 1462 et 1463.

Pierre, Infant de Portugal. — *Réal d'argent* : + PETRVS : DEI : GRA : REX. Buste couronné, à droite. — CIVITAS BARCK-NONA. Croix cantonnée de même. — Argent. — Module, 25 mill. — Émis de 1464 à 1466.

Ces deux réaux m'ont été communiqués par M. Cayetano Carreras.

René d'Anjou. — Après le décès de l'infant Pierre, les Catalans élurent comte de Barcelone, René d'Anjou, roi titulaire de Naples, qui envoya en Catalogne son fils Jean, duc de Calabre et de Lorraine. Le roi de France le nomma son lieutenant et capitaine-général en Roussillon. Ainsi, le duc Jean gouvernait la Catalogne au nom de son père, les comtés de Roussillon et de Cerdagne, au nom du roi de France. Des chartes, accordées par ce prince, comme gouverneur du Roussillon, portent au bas sa suscription et les mots suivants qui terminent l'énumération de ses titres : *et in Rossione primus*.

Jean fit fabriquer, au nom de son père, des monnaies qui ont eu cours en Roussillon pendant l'occupation française. L'automne dernier (1851), on a trouvé dans un champ voisin des murs de la ville, du côté de Thuir, un principat d'or dont voici la description : + RENAT⁹. P⁹. DEI GRA. REX. AR. (*Renatus primus Dei gratiâ Rex Aragonum*.) Buste couronné, vu de face, tenant le sceptre. — + DE⁹. I. ADIVTOR. MEV. ITENDE (*Deus, in adjutorium meum intende*). Écu couronné aux quatre pals, entouré d'arceaux. — Module, 14 millim. (M. J. ROUSSEAU.)

M. le docteur Voillemier a publié dans la *Revue numismatique*, une variété de ce principal.

M. J. Gaillard décrit un *écu d'or* du même prince, qui fait partie de la collection d'un amateur de Barcelone.

« *Écu d'or* : RENAT⁹ PRIM⁹ DEI GRA REX ARAG⁹. Buste couronné du roi René de face, tenant un sceptre de la main droite et un globe de la gauche.
« —DEUS IN ADIVTOR. MEVM INTENDE. Écusson d'Aragon, entouré d'un cercle ogivé, et surmonté d'une couronne royale.—Mod., 24 millim.»
(*Cab. de la Torre.*)

Ces deux monnaies ont dû être fabriquées de 1467 à 1470. L'usage de désigner par un chiffre le rang du prince dans la suite des princes de même nom, était déjà connu en Espagne à cette époque.

Charles VIII (1483—1495).

1489, mai. — Charles VIII confirme les privilèges anciens et modernes accordés par Louis XI aux ouvriers et monnayeurs de Perpignan. (*Liasses*, parch. n° 108, à l'Université. — *Arch. de la Monnaie de Paris.*)

1489, 3 juillet. — Boffile de Juge, comte de Castres, Vice-Roi et Lieutenant-Général des comtés, ordonne l'exécution des lettres-patentes du Roi. (*A l'Université*, *liasses*, parch. n° 108.)

Je ne connais pas d'autre document monétaire de Charles VIII, concernant le Roussillon.

Il est probable que l'hôtel des monnaies de Perpignan n'est pas resté inactif pendant les dix années qui se sont écoulées entre le décès de Louis XI et la remise des comtés au roi d'Aragon; mais je ne connais aucune monnaie française, au nom de Charles.

présentant les particularités caractéristiques de la fabrication perpignanaise.

L'époque de l'engagement à la France est sans doute celle pendant laquelle les monnaies étrangères ont été le plus abondantes en Roussillon. On y vit alors circuler, non seulement les espèces d'or, d'argent et de billon des royaumes d'Aragon et de France, mais encore celles de Castille, de Navarre, de Béarn et d'Italie, apportées par les bandes armées qui traversaient, pillaient et dévastaient cette malheureuse province ¹.

Cette grande quantité de monnaies étrangères, et leur diversité de titre, poids, types et légendes, favorisaient les faussaires, les rogneurs de pièces et autres fripons, contre lesquels il fallait constamment se prémunir, le trébuchet à la main. La principauté de Catalogne et les comtés furent inondés de monnaies altérées ou contrefaites, qui se maintinrent dans la circulation jusqu'à la fin de 1493. Immédiatement après la remise des comtés, le roi Ferdinand, sur les instances de la ville de Barcelone, prit des mesures pour anéantir toutes ces monnaies altérées ou fausses, qui dûrent être cisailées ou rompues en morceaux.

En tête du catalogue des monnaies d'or qui ont eu cours en Catalogne, rédigé en 1490 par P. M. Carbonell et publié par Salat (*Instrum. justif.*, n° LXV), se trouve la note suivante, concernant une pragmatique du roi Martin sur le cours des monnaies. *En aquest temps (1405) valia lo flori XI sols : après ha valgut*

¹ Le 4 mars 1473, un habitant de Saint-Féliu-d'Avall, réduit à la misère la plus extrême, vendit son champ, planté d'oliviers, et de la contenance d'une ayminate, pour QUATRE LIVRES, monnaie de Perpignan! (*Cart. de M. de Saint-Malo.*) Ce document suffit pour donner une idée des souffrances de la plupart des Roussillonnais à cette époque désastreuse.

XIII sòls, é huy que son en lo any MCCCC LXXX val XVI sòls; é lo ducat de Venecia, XXIII sòls; é lo scut vell val XXII sòls; é lo Alfonsi, ducat é mig; é lo real d'argent, II sòls.—En 1490, le réal d'argent valait deux sous ou vingt-quatre deniers de tern : les deniers avaient donc perdu la moitié de leur valeur. Dix réaux valaient au cours deux cent quarante deniers ou vingt sous de tern; c'est-à-dire, une livre, et cette proportion fut adoptée comme monnaie de compte (*livre barcelonaise de dix réaux*).

X. — LE ROUSSILLON SOUS LES ROIS D'ESPAGNE.

1493—1642.

Ferdinand-le-Catholique (1493—1516). — 1493. Ferdinand étend aux deux comtés son édit de mars 1492 sur l'expulsion des Juifs (21 septembre). — 1495. Campagne des Français en Italie : Ferdinand, au mépris des traités, soulève contre eux le roi des Romains, le Pape, Venise et le duc de Milan. Charles VIII rentre en France : il regrette, mais un peu tard, la remise gratuite des comtés. Ferdinand, craignant une invasion, ravitaille les places. — 1496. Les Français entrent en Roussillon et prennent le fort de Salses (8 octobre). Armistice de deux mois, suivi d'une trêve. — 1498. Préparatifs des Français pour attaquer le Roussillon et assiéger Perpignan. Ferdinand s'y transporte avec toutes ses forces. Mort subite de Charles VIII : elle détruit les espérances des Français et délivre le Roussillon de toute inquiétude. — 1499. Traité de paix entre Louis XII et Ferdinand : le roi d'Aragon renonce à de prétendus droits sur la Provence ; le roi de France, à la faculté de revendiquer les siens sur les comtés de Roussillon et de Cerdagne. — 1500. Expédition des Français en Italie : ils occupent le royaume de Naples avec les Aragonais. — Gonzalve s'empare par trahison de la partie qui devait rester à Louis XII, et Ferdinand soulève de nouveau contre la France, l'Empereur, le Pape et les Vénitiens. — 1502. Le cardinal Louis, parent du pape Alexandre VI, et successeur du fameux César Borgia dans l'évêché d'Elne, fait placer ce diocèse sous la dépendance immédiate du Saint-Siège. Jusqu'alors, Narbone avait été la métropole. — 1503. Traité de Lyon (5 avril) : Louis XII

est encore trompé par Ferdinand. Les Français assiègent le fort de Salses (6 septembre), et se retirent à l'approche du roi d'Aragon. Prise de Leucate par le duc d'Albe (28 octobre). Trêve de cinq mois (novembre). — 1505. Le mariage de Ferdinand, veuf d'Isabelle, avec Germaine de Foix, nièce de Louis XII, amène la paix. Philippe, gendre de Ferdinand devient roi de Castille, et meurt en 1506. Ferdinand administre la Castille. — 1512. Il s'empare de la Navarre espagnole. — 1516. Mort de Ferdinand, qui laisse à sa fille, et après elle à son petit-fils Charles, tous les royaumes de la Péninsule, le Portugal excepté.

Charles I^{er} (1516—1556). — 1520. François I^{er} et Charles concurrents à l'Empire (janvier). Charles est proclamé Empereur (15 juin). — 1522. Expédition malheureuse des Français en Navarre. — 1526. Captivité de François I^{er}. — 1530. Peste à Perpignan. — 1536. Invasion de Charles-Quint en Provence : il perd la moitié de son armée. — 1542. Entrée des Français en Roussillon, sous la conduite du Dauphin (21 août). Siège de Perpignan, défendu par le duc d'Albe. — 1547. Mort de François I^{er} (31 mai). — 1556. Abdication de Charles-Quint (1^{er} janvier). — 1558, 22 septembre. Sa mort.

Philippe II (1556—1598). — 1558. Le Concile de Trente ayant obligé les Évêques sans Métropolitain, à s'en choisir un, l'Évêque d'Elne opte pour l'Archevêque de Tarragone. — 1562. Fondation de la confrérie de Saint-George en Roussillon (3 août). — 1563. Peste. — 1570. Les Protestants en Roussillon. — 1575. Collioure fortifié. — 1592. Les Protestants pour la seconde fois. — 1595. Guerre des Français avec les Espagnols, dans les Pays-Bas. — 1597. Les Français tentent de surprendre Perpignan (18 août) : ils sont repoussés. — 1598. Prise d'Opol par les Français (19 mars). Paix de Vervins (2 mai). Mort de Philippe II (15 septembre).

Philippe III (1598—1621). — 1602, 30 juin. La résidence de l'Évêque et du Chapitre d'Elne est transférée à Perpignan. — 1609. Expulsion des Maures. Cette mesure fatale prive l'Espagne de plus de 600.000 sujets. — 1612. Sécheresse extrême en Roussillon. Main armée de Perpignan contre Villefranche, qui avait retenu au passage les reliques de saint Galderic. — 1621. Mort de Philippe III.

Philippe IV (1623—1642). — 1628. Main armée de Perpignan contre Barcelone (2 janvier). — 1631. Peste à Perpignan. Les Espagnols surprennent la ville de Trèves : la France prend les armes. La guerre, commencée dans les Pays-Bas, s'étend plus tard aux frontières

des Pyrénées. — 1637. Expédition des Espagnols contre Leucate : prise du village. Victoire des Français sur les Espagnols, qui abandonnent Leucate et rentrent en Catalogne. — 1639. Le prince de Condé, lieutenant-général du Roi en Languedoc, et le maréchal de Schomberg, se rendent maîtres de Rivesaltes, Estagell, Canet, Clairà, Opol et du fort de Salses, qui capitule le 17 juillet, après quarante jours de blocus. Les troupes espagnoles se livrent à tous les excès en Catalogne. Le 14 septembre, elles rentrent en Roussillon pour reprendre le fort de Salses, qui capitule le 22 décembre. — 1640. Révolte des Catalans contre le roi d'Espagne. — 1641. La Catalogne se donne à la France. (HENRI, *Histoire du Roussillon*.)

Ferdinand-le-Catholique (1495—1516).

1493, 28 septembre. — Lettres-patentes du Roi, confirmant les privilèges des officiers et monnayeurs de Perpignan. (*Paris*.—*Archives de l'Hôtel des Mon.*)

1493, 4 novembre.—Sentence rendue en vertu des pouvoirs donnés au Roi par les trois bras de la Cort générale : elle règle différents points relatifs aux monnaies d'or et d'argent de la principauté et des comtés.

Le Roi ordonne la fabrication dans les hôtels de Barcelone et de Perpignan de monnaies d'or fin appelées *principats*, au titre et au poids des ducats de Venise, au type des ducats fabriqués à Barcelone¹. — Celle de *croats* ou réaux d'argent au titre de onze deniers et maille, à la taille de soixante-douze au marc ; titre et poids de ceux de Barcelone, type or-

¹ Ces expressions : *titre et poids des ducats de Venise*, *type des ducats fabriqués à Barcelone*, prouvent que le *principat* et le *ducat* sont une seule et même monnaie d'or. Le ducat est originaire de Venise : Ferdinand-le-Catholique en faisait fabriquer à Barcelone, au même titre et au même poids, mais à un type différent : ils sont désignés dans les actes écrits en catalan sous le nom de *ducats del Rey*. Dans l'ordonnance du 4 novembre, le Roi les appelle *principats* ; mais le nom de *ducat* est resté à ces monnaies d'or : les actes publics ou particuliers ne font jamais mention de *principats*.

dinaire des croats. On pourra fabriquer aussi des *demî-croats* et des *quarts-de-croats* au même titre — Douze de ces croats vaudront un principat et réciproquement. — Les principats et les croats seront reçus au poids, selon l'usage, quel que soit leur nombre, sous peine de confiscation. — Défense de recevoir dans la principauté les carlins et toute autre monnaie d'argent, excepté les *croats*. Les carlins pourront être portés aux hôtels des monnaies pour y être refondus. — Les monnaies d'argent, appelées *parpailloles* et *doubles*, en circulation dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, n'auront plus cours dans les comtés ni dans la principauté de Catalogne quatre mois après la publication de cette ordonnance. Ce délai expiré, elles seront confisquées au porteur. — Les *menuts* qui doivent être mis en circulation ne seront donnés en paiement que jusqu'à concurrence d'un quart de croat, sous les peines susdites. — Le Roi se réserve de corriger, révoquer, changer, interpréter les articles précédents comme il le jugera convenable. (*Livre I^{er} de Provisions*, f^o 515, verso. — SALAT, *Instrum. justific.*, n^o LXVII, p. 94.)

1493, 14 décembre. — Pragmatique du roi Ferdinand concernant les monnaies fausses qui circulaient en très grand nombre dans la principauté de Catalogne et les comtés de Roussillon et de Cerdagne. Elle ordonne, sous peine d'une amende de cinquante florins d'Aragon, aux changeurs de Barcelone et de Perpignan, de les porter au bureau des dépôts où elles devront être brisées, et défend expressément de donner ou recevoir désormais aucune de ces monnaies quel qu'en soit le métal. (SALAT, *Instr. justif.*, LXVI.)

1494, 11 juin. — Déclaration royale interprétant la

pragmatique donnée sur la valeur et la liquidation de la livre barcelonaise et de la livre perpignanaise.

Considérant la grande différence qui existait entre la valeur de la monnaie barcelonaise et celle de la monnaie perpignanaise¹; et voulant pourvoir à la juste indemnité à laquelle avaient droit ceux qui contractaient en monnaie de Barcelone ou donnaient l'équivalent, Ferdinand avait publié une pragmatique ordonnant que tous les contrats, stipulés en monnaie de Barcelone, seraient acquittés en cette monnaie. — Les consuls et la commune de Perpignan exposèrent au Roi, que l'usage en cette ville, soit avant, soit après les troubles de la principauté de Catalogne, était de contracter réellement en monnaie de Perpignan, bien que les stipulations fussent indiquées dans les actes en monnaie de Barcelone; que la publication de la pragmatique avait eu pour conséquence de faire payer en monnaie barcelonaise, ce qui induisait en grandes pertes la commune et les citoyens de la ville et des comtés. Ils suppliaient le Roi de vouloir bien y porter remède.

Par sa déclaration du 11 juin, Ferdinand décida que la pragmatique ne serait point applicable aux rentes constituées qui, avant 1460, étaient payées en monnaie perpignanaise, de moindre valeur que la barcelonaise, ni aux contrats qui, antérieurement ou postérieurement à cette époque, avaient réellement été faits en monnaie perpignanaise, bien que les stipulations y fussent indiquées en monnaie barcelonaise. (*Livre vert mineur*, f^o 582.)

¹ *Le livre vert mineur*, f^o 525, verso, nous donne, sous la date du 15 juin 1498, l'indication précise de cette différence. Il y est dit que 15 livres 17 sous, monnaie de Perpignan, valaient alors 40 liv., monnaie de Barcelone.

1495, 12 octobre. — Le roi Ferdinand accorde à la ville de Perpignan le privilège de fabriquer de la menue monnaie, jusqu'à concurrence de deux mille livres, au titre et au poids que les Consuls jugeront convenable. Avant de le mettre à exécution, les Consuls s'obligeront, suivant la forme ordinaire, à retirer cette monnaie de la circulation, s'il plaît au Roi de l'abolir, et à l'échanger au pair contre des réaux d'argent ou des monnaies d'or. On ne pourra faire de paiement en cette menue monnaie que jusqu'à la valeur d'un quart de réal d'argent, sous peine d'une amende de cinquante livres. (*Livre des actes importants*, AA, f° 407, à l'Université.)

1496, 30 mars. — Sur la demande des Consuls, Ferdinand autorise la fabrication de mille livres de menue monnaie, en sus des deux mille accordés par le privilège du 12 octobre 1495, et sous les mêmes conditions. (*Ibid.*)

On lit dans Bosch (p. 37 et 38): « Par les lettres-pa-
 « tentes du 30 mars 1496, le Roi ordonna qu'il seroit
 « battu de la petite monnoie pour l'usage journalier
 « et pour la commodité de ses troupes, et que cette
 « monnoie seroit fabriquée de telle manière et à tel
 « titre que les Consuls de Perpignan jugeroient à pro-
 « pos de fixer; mais qu'à l'égard des réals et demi-réals,
 « ils seroient fabriqués d'argent fin, au titre de onze
 « deniers et obole, et les réals de soixante-quatorze de
 « taille au marc, au lieu de soixante-douze, à quoi ils
 « avoient été fixés par les ordonnances précédentes.
 « Ces pièces d'argent, réal, demi-réal, de cette fabrique,
 « ont eu le même cours et pour la même valeur que
 « celles qui étoient fabriquées au coin de Barcelone,
 « quoique celles-ci fussent d'un moindre poids. diffé-

« rence cependant qui n'étoit que de deux deniers ' ,
 « sur chaque pièce de monnoie *réal*. Aussi c'est à cause
 « de cette modicité de différence que le roi Ferdinand
 « donna sa déclaration, le 11 juin 1494, enregistrée au
 « *Livre vert mineur* des archives de la Maison de Ville,
 « fol. 582, par laquelle il ordonna que toutes les obli-
 « gations contractées en monnoie barcelonoise, et pos-
 « térieurement acquittées en monnoie perpignanoise,
 « demeureroient valablement acquittées. — A l'égard
 « de la petite monnoie de cuivre et d'alliage, ordonnée
 « par les lettres-patentes du 30 mars 1496, elle consis-
 « toit en *deniers de cuivre*, *sixains* et *sous d'alliage*. »

Bosch aura sans doute fait erreur sur la date du document qu'il analyse : il est peu probable, en effet, que le roi Ferdinand ait signé, le même jour, deux ordonnances portant autorisation de fabriquer des monnaies à Perpignan. Dans celle que j'ai extraite du *Livre des Actes importants*, il n'est point question de monnaies d'argent, ni de changement dans la taille du *réal*. La monnaie à fabriquer se composait, sans doute, de deniers menuts seulement et non de *deniers*, de *sixains* et de *sous*, puisqu'elle ne devait être donnée en paiement que pour un *quart de réal*, au plus.

Je n'ai pas retrouvé le document de Bosch ; mais il existe des réaux qui doivent avoir été fabriqués en vertu de ce privilège. En 1457, les *réaux de Perpignan* étaient déjà fabriqués à la taille de soixante-quatorze au marc. Quant aux *sous* et *sixains* d'alliage, je les crois de création plus récente que l'année 1496.

1499, 18 novembre. — Ferdinand accorde aux Consuls et au conseil de Perpignan la faculté de fabriquer des *deniers menuts*, jusqu'à concurrence de deux mille livres de monnaie courante à Perpignan.

semblables à ceux que la ville a précédemment (*diebus præteritis*) émis en vertu d'une licence royale, au même titre et au même poids. Les *menuts* ou *deniers* devront être fabriqués au même type et reçus pour le prix fixé dans le précédent privilège. (*Pièce isolée dans le Registre de la fabrication monétaire de 1603 et 1611.*)

1503, 24 octobre. — Lettres-patentes du Roi accordant à la ville de Perpignan l'autorisation de fabriquer des *deniers menuts*, jusqu'à concurrence de deux mille livres perpignanaises.

Le Roi rappelle qu'il a déjà plusieurs fois accordé à la ville de Perpignan l'autorisation de fabriquer de la menue monnaie pour une certaine somme; que dernièrement encore il a permis une fabrication de quatre mille ducats, à la condition que le bénéfice serait employé au paiement des dettes de la ville envers le général de Catalogne, et à d'autres besoins spécifiés dans le privilège¹. L'expérience ayant prouvé que la pénurie de *menuts* est fort grande à Perpignan et dans le camp royal établi près de ses murs; que les gens du peuple et les soldats souffrent de cet état de choses, il consent à autoriser la nouvelle fabrication de *deux mille livres*, sollicitée par les Consuls. Il ordonne que ces *deniers menuts* seront aux mêmes titre, poids, type et forme que ceux dernièrement fabriqués à la monnaie de Perpignan, et termine par ces mots : « Je veux d'ailleurs que tout le produit de la
« fabrication de ces *menuts*, recueilli par des person-
« nes de confiance que vous élirez, soit employé à la
« réparation des murailles, des fortifications, de l'ar-
« tillerie et aux choses le plus nécessaires au bien
« de la ville, et que les personnes choisies prêtent le

¹ Je n'ai point retrouvé le privilège de cette concession de 4000 livres.

« serment ordinaire de rendre bon compte de leur gestion. » (*Manuel XIII*, f° 40, à l'Univ.—*Pièce isolée dans le Rég. de la fabric. monétaire de 1603 et 1611.*)

1505, 30 juillet. — Défense au maître de la monnaie, sous peine d'amende, de continuer à fabriquer de la monnaie de billon, et à délivrer les espèces fabriquées aux Consuls de Perpignan, jusqu'à ce qu'ils aient engagé leur foi au Procureur royal de se conformer aux prescriptions du privilège de concession, et fournir caution de recevoir la monnaie de billon et de donner en échange, aux personnes qui se présenteront, des espèces d'or ou d'argent, s'il plaît au Roi de la décréter et abolir. (*Manuel XIII*, f° 13, à l'Univ.)

1515, 2 février.—Ordonnance portant que dans les paiements en or, les espèces seront pesées pièce par pièce. (*Liasse I d'Ordinacions.*)

1515, 29 novembre.—Lettres-patentes de la reine Germaine, lieutenant-général du Roi son époux, accordant aux Consuls de Perpignan, l'autorisation de fabriquer des *petits menus* (*parvulos minutos*) jusqu'à concurrence de trois mille livres, monnaie de Perpignan. (*Livre I^{er} de Provisions*, fol. 370, verso.)

Dans ces concessions, le Roi abandonne son droit sur la fabrication et le transmet à la ville, qui doit jouir de tout le bénéfice, sous certaines conditions. Les Consuls abaissèrent successivement le titre de ces petites monnaies, dont les plus anciennes sont en billon et les plus récentes en cuivre pur ou presque pur : le but de cette altération était sans doute de procurer à la ville un plus grand bénéfice.

Monnaies fabriquées à Perpignan.

Fabrication de 1495.—*Principat* : Or fin : titre et poids du

ducats de Venise; type des *ducats* fabriqués à Barcelone. — Valeur au cours : douze croats ou réaux d'argent.

Je crois pouvoir restituer ainsi les *principats* fabriqués à Perpignan et à Barcelone en vertu de l'ordonnance du 4 nov. 1493. (Voir la note de la page 151.)

FERDINANDVS. ET. ELIZABET. REGES. Bustes couronnés et affrontés de Ferdinand et d'Isabelle. — SVB VMBRA AL-ARVM TVARVM. Écu écartelé, aux 1^{er} et 4^e contr'écartelés de Castille et de Léon; aux 2^e et 3^e partis d'Aragon et de Sicile; en pointe, de Grenade¹. Lettres gothiques.

Réal d'argent : Titre, 11 deniers et maille; taille, 72 au marc; poids et titre de ceux de Barcelone. — FERDINANDVS. D. G. REX. Buste couronné de Ferdinand-le-Catholique, à gauche; cheveux longs. La couronne dépasse le grènetis intérieur: elle est formée de trois trèfles et de deux lys. — COMS-ROSLION-IS. ET. *Comes Rosilionis et (Ceritanie)*. Croix barcelonaise, cantonnée aux 1^{er} et 4^e de trois besants; aux 2^e et 3^e d'un anneau. Au centre de la croix, la lettre P, initiale du nom de Perpignan. — Module, 26 mill.; poids, 3 gr. 1 déc. $\frac{1}{2}$. Trouvé en juillet 1848, aux Quatre-Cazals de Perpignan, chez M. Lloubes. — Très belle conservation. — La couronne *aux lys* me paraît fort remarquable.

Demi-réal et quart de réal : Titre, types et légendes du réal. Je ne les connais point.

¹ En 1614, le Capitaine-Général de Catalogne, ordonna la fabrication à Barcelone, de monnaies d'or, semblables de titre, de poids, de types et de légendes à ces anciennes espèces: elle se continua pendant plusieurs années. Les légendes de ces nouveaux ducats, qui ont également eu cours en Roussillon, sont en capitales romaines, et portent, avec les noms et les effigies de Ferdinand et d'Isabelle, la date de leur émission, 1622, 1625, etc.

Poids du Réal de 1493 : Écu losange aux quatre pals, dans un entourage formé de six demi-cercles, contenant un gros point ou besant, qui existe également à l'extérieur entre les demi-cercles. Le tout dans un grènetis. — Croix centrée d'une étoile à cinq rayons, cantonnée de quatre besants, entourée de quatre demi-cercles. — Cuivre. — Module, 15 mill.; poids, 3 gram. 1 déc. — C'est exactement le poids du réal de M. Llobes.

Denier : Billon. $o + V + o + I + o + P + o + A + \cdot$. (*Villa Perpiniani*). Écu losange aux armes d'Aragon (*d'or à quatre pals de gueules*), terminé par quatre annelets, et chargé de deux P gothiques accolés, monogramme du nom de Perpignan. — $o + E + o + C + o + A + o + D + \cdot$. (*Ecce Agnus Dei.*) Le même écu losange surchargé de la figure de saint Jean-Baptiste debout, vu de face, portant l'agneau pascal sur la main gauche, à hauteur de la tête, et l'indiquant de la droite. — Module, 19 mill.; poids, 1 gr. 7.

Toutes les lettres de ces légendes bizarres, placées entre deux croix, au milieu de chaque face de l'écu losange, sont gothiques et semblables à celles du croat d'argent au nom de Ferdinand. La forme du V est surtout remarquable.

En 1840, on a retrouvé le trousseau de cette pièce, dans le plomb qui fourrait un ancien poids de la ville. M. Grosset, en publiant ce coin¹, ne pensait pas qu'il appartenait à une monnaie : il le prenait pour le trousseau d'un jeton de plaisir, ou un timbre à plomber les marchandises. C'est une véritable monnaie, et l'une des plus curieuses de la série perpignanaise. Elle présente les armoiries de la ville, telles que le roi Martin les avait données aux Consuls, le 18 juillet 1400.

¹ De la Valeur monétaire, etc., Bulletin de la Société, 1844.

La lecture *Villa Perpiniani, Ecce Agnus Dei*, que je propose pour l'interprétation des lettres V.I.P.A. — E.C.A.D, me paraît naturelle et vraie: elle est d'ailleurs confirmée par les lég. du *menut* de la même émission.

Variété en cuivre blanchi. — Mod., 19; poids, 1^{er} 5.

Variété en cuivre pur. — Poids, 0^{gr} 8.

Menut: Billon + VILE^o PERPINIANI^o EL. Dans un grènetis, deux P gothiques accolés, semblables à ceux du denier. — ECCE A-GNVS^o D(*ci*) Figure de St Jean debout, tenant l'agneau de la même manière: elle traverse le grènetis et la légende. — Mod. 16 m.; poids 1^{er}.

Variété en billon noir: + VILE PERPINIANI. Deux P semblables. — ECCE AGNVS. Même figure entre deux annelets.

Variété en cuivre blanchi: + VILE^o PERPINIANI^o. PP entre deux grènetis. — Même revers.

Variété en cuivre. Même avers. — ECC-E^o AGNVS. Même figure, entre deux annelets.

Variété, — cuivre. Le monogramme PP entre quatre points: la figure du revers entre deux annelets.

Variété à la légende du revers: ECCE-AGNVS.

Variété de la précédente: + VILLE. PERPINIA. *Id.* — E-CCE-AGNVS. *Idem.*

Variété, — cuivre. Le monogramme PP entre quatre points: la figure du revers entre quatre points.

Variété, — cuivre. Le monogramme entre 4 points. — ECCE A-GNVS D(*ci*). Même figure entre 4 points.

La plupart de ces variétés pèsent cinq décigrammes. Il est évident qu'elles appartiennent à différentes émissions, puisqu'il en existe en *bon billon*, en *billon noir* et en *cuivre pur*. Si je les réunis, c'est que je n'ai pas de raison suffisante pour les classer à l'une ou à l'autre. Les documents en vertu desquels ces petites monnaies

municipales ont été fabriquées, prouvent qu'elles étaient semblables, de types et de légendes, à celles de la plus ancienne émission. Je me suis contenté de les décrire, en commençant par celles d'un meilleur titre, et ce classement doit correspondre à leur ancienneté respective.

Fabrication de 1493.—*Menuts* : Pareils aux précédents.

Fabrication de 1496.—*Menuts* : idem.

Autre fabrication de 1496.—*Réal d'argent* : Titre, 11 deniers et obole; taille, 74 au marc. Types et légendes du réal de 1493, avec quelques différences :

+FERDINANDVS°D°G°REX. Buste couronné, à gauche; la couronne n'a plus de lys, mais dépasse encore le grènetis intérieur : quatre besants au-dessus, continuant la légende. — COM°ES°RO-CILIO-NIS°E (et *Ceritanie*). Croix barcelonaise, centrée d'un P, cantonnée d'un anneau aux 1^{er} et 4^e, de trois besants aux 2^e et 3^e.—Argent.—Module, 24 millim. (Collection de M. Cayetano Carreras.)

+FERDINANDVS°DEI°GRA°R° Buste couronné, à gauche; la couronne n'a plus de lys et ne dépasse point le grènetis intérieur.—COM-ES°RO-CILIO-NIS. Même croix, cantonnée de trois besants aux 1^{er} et 4^e; d'un anneau aux 2^e et 3^e. (*Revue numis.*, 1844, pl. VI, n° 4.)

Demi-réal : Type et lég. du réal. Je ne le connais point.

Deniers et menuts : Semblables aux précédents.

Fabrication de 1499.—*Deniers-menuts* : Semblables de titre, de type et de légendes, aux précédents.

Fabrication de 1505.—*Deniers-menuts* : Semblables aux précédents.

Fabrication de 1515.—*Petits menuts* : Semblables aux précédents.

Monnaies barcelonaises.

Double ducat : FERDINANDVS ET ELISABET REGES. Bustes couronnés et affrontés du Roi et de la Reine; entr'eux la lettre B, initiale de Barcelone. — SVB VMBRA ALAR. TVAR. Écu couronné aux armes pleines d'Espagne, etc. — Or. — Module, 29 millim.; poids.

Ducat: Même type et mêmes légendes.

Réal d'argent: FERDINANDVS: D: G: REX. Buste couronné à gauche. — CIVI-TAS B-ARCK-NONA. Croix coupant la légende, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneau: aux 2^e et 3^e de trois besants. — Module, 24 millim.; poids, 3^{gr} 1.

Variété à la croix du revers cantonnée de trois besants aux 1^{er} et 4^e, et d'un anneau aux 2^e et 3^e.

Variété à la lég. du rev. écrite RE, au lieu de REX.

Demi-réal: FERDINANDVS D. G. R. Buste couronné, à gauche. — CIVI-TAS B-ARCK-NONA. Croix cantonnée de deux annelets et de six besants. — Mod., 20 millim.; poids, 1^{gr} 5.

Menut: BARKNONA. Grand B dans un grènetis. — Pas de légende: l'écu de Catalogne dans un grènetis. — Cuivre. — Salat (pl. I, fol. 12, et p. 180) pense que cette petite monnaie est un *doble*, de l'émission ordonnée par Ferdinand, le 4 juillet 1513.

Charles I^{er} (1516—1556).

Empereur en 1520, sous le nom de Charles-Quint.

Les documents monétaires du règne de Charles I^{er}, concernant le Roussillon, sont en très petit nombre: aucun ne mentionne de concession à la ville de Perpignan, ni même de fabrication municipale. Cependant il existe des monnaies de ce règne.

1518, 4 mai. — Matricule des officiers, ouvriers et monnayeurs de la monnaie de Perpignan. (*Manuel XVII*, f^{os} 98 et 99, à l'Université.)

Garau, Jean Boignes, maître de la monnaie — François Bolser, adjudant — Officiers : 22. — Ouvriers examinés : 12. — Monnayeurs examinés : 29. — Officiers de la Cour : 3. — Conservateurs : 3. — Notaire, écrivain et monnayeur : 1. — Total : 70 employés.

1526, 5 mai. — Nominations d'employés à la monnaie de Perpignan. (*Manuel XIX*, f^{os} 129, 139, 145.)

1528. — Création de la monnaie perpignanaise de billon : privilège spécial de fabrication accordé par l'Empereur et Roi, à la ville et aux Consuls de Perpignan. (XAMMAR, page 66 et 67.)

Je n'ai pas retrouvé ce document ; mais Xammar, qui le cite, établit suffisamment que la monnaie perpignanaise de billon fut créée en 1528¹. Il existe des *doubles sous*, *sous sanars* et *sixains* de billon, portant le millésime 1529 ou 1531, les armes et les légendes de la ville de Perpignan. Ces monnaies, dont on ne connaît point d'exemplaire antérieur à 1529, ont été, sans doute, fabriquées en vertu du privilège royal de 1528.

1531, 16 septembre. — Ordonnance des Consuls, défendant la sortie des monnaies d'or et d'argent.

¹ Et videre est in libro conclusionum ejus anni (1598), ubi subdita regia conclusio monetam de bino, tunc currentem in villa Perpiniani et Comitatus, capisse in anno 1528, in vim privilegii Cesarea majestatis. (XAMMAR, *Civilis doctrina de antiquitate et religione, etc., incluta civitatis Barcinonae*. — 1644 in-4^o, pages 66 et 67.)

Duby rappelle la monnaie de BINO et en rapproche le nom de celui de *duplo* : ce n'est, comme le fait judicieusement observer M. de Longperier (*Rev. Num.* 1844, p. 294) qu'une altération du mot *ballo* dont le nom mal lu dans un manuscrit, aura été reproduit par Xammar.

Que dorénavant personne ne contracte en monnaies françaises de billon, n'introduise en France les espèces d'or et d'argent, n'accepte ou ne donne en paiement les *doubles* et les *ardits* de France, ne prenne plus de trente-trois sous par ducat, en échange de la monnaie courante, ni plus de deux sous neuf deniers par réal.—Les contrevenants perdront leurs monnaies de billon, et seront en outre condamnés à une amende de vingt-cinq livres, dont le tiers sera appliqué au trésor royal; le second tiers aux murs de la ville, et le troisième au dénonciateur. (*Livre II d'Ordin.*, f° 42.)

Des particuliers exportaient en France quantité de monnaies d'or et d'argent, et les échangeaient contre de petites monnaies françaises de billon. L'or et l'argent étaient devenus si rares à Perpignan et dans les comtés, que, pour s'en procurer, il fallait donner, en sus de la valeur légale, deux ou trois sous par ducat, et quatre ou six par double-ducat. Les comtés étaient inondés de menues monnaies françaises. Les Consuls craignant la disparition totale de l'or et de l'argent, en prohibèrent la sortie.

1532, 14 mars.—Noms des officiers, ouvriers et monnayeurs de la monnaie de Perpignan. (*Man. XX*, f° 188.) Jean Salra, maître de la monnaie depuis l'année 1524.—François Giginta, assesseur.—Officiers: 29.—Ouvriers: 25.—Monnayeurs: 38.—Total: 92.

1533, 10 novembre.—Les Consuls en exercice, considérant que la défense du 16 septembre 1531, n'est point observée, parce que la peine est trop légère; que le désordre s'est tellement accru, que l'on paie trente-six sous en *menuts* pour un ducat, et trente-quatre pour un écu au soleil; ordonnent que les contrevenants perdront leurs monnaies, et seront en outre

condamnés, sans espoir de grâce, à une amende de 500 florins d'or, dont le tiers sera donné au dénonciateur, le second tiers appliqué à la réparation des murs de la ville, et le troisième à l'officier qui aura fait l'exécution. (*Livre II d'Ordinacions*, f° 52.)

1534, 20 avril. — Création à Barcelone (rue de Basea) d'un hôtel général des monnaies, qui réunit ceux de Pampelune, Burgos, Saragosse, Tolède, Perpignan, Cuenca, Fuertes et Barcelone. On y fabrique des écus d'or, valant douze sous barcelonais, des demi-écus, des couronnes et des demi-couronnes d'argent, et des menuts. (SALAT, p. 242.) Cette création explique le silence des documents sur la fabrication perpignanaise, qui dut être suspendue.

1545, 10 octobre. — Nominations d'employés à la monnaie de Perpignan. (*Manuel XXIII*, fol. 26.)

1547. — Ordonnance de l'infant Philippe, lieutenant-général de Charles-Quint, son père, en la Cort de Monçon. Tous les employés des hôtels des monnaies de Barcelone et de Perpignan seront Catalans : il est formellement défendu d'y admettre des étrangers, principalement des Français, sous peine de cent ducats. (SALAT, p. 19.) En 1259, Jacques-le-Conquérant avait fait une défense semblable, qui ne fut point observée : les étrangers admis étaient un sujet continu de disputes et de rixes.

1555, 9 janvier. — Nominations et présentations des officiers de la monnaie de Perpignan, faites par le maître, et leur admission par le lieutenant de la ville. (*Manuel XXVI*, f°s 189, 191, 192.)

A Perpignan, le réal d'argent était reçu pour quarante deniers en 1531 : la livre perpignanaise de vingt

sous ou deux cent quarante deniers ne valait plus que *six réaux*. (Louis BALDO, *Acclamacion, etc.*, 1627, in-f°.)

Un jugement rendu en 1552, par les *Juges de griefs*¹, indique la différence qui existait alors entre la monnaie barcelonaise et la monnaie perpignanaise. Le couvent des Augustins, situé près la porte Notre-Dame, avait été démoli lors du siège de 1542, et les matériaux employés aux fortifications. Le trésor royal fut condamné à payer aux moines cinq mille deux cent trente-six livres douze sous six deniers, monnaie de Perpignan, dont le ducat vaut quarante sous, faisant cinq mille cent quarante-deux livres un denier, monnaie de Barcelone. Celle-ci avait, par conséquent, à cette époque, une valeur supérieure à l'autre d'environ $\frac{1}{10}$ (exactement : 0,092).

Ce document confirme, en outre, la valeur de la livre perpignanaise à six réaux. Le ducat valait douze réaux et le réal quarante deniers, ce qui donne pour le ducat : $12 \times 40 = 480$ demers, $= 40$ sous. Le demi-ducats, de six réaux, était de $6 \times 40 = 240$ deniers ou vingt sous. La livre-monnaie de Perpignan valait donc, à cette époque, *six réaux* seulement.

Voici les monnaies de Perpignan qui se rapportent à ce règne :

Sou double : PERPINIANI^o VILLE, entre deux grènetis (l'E, l'N et l'A gothiques). Écu losange, aux quatre pals, sous une couronne, au-dessus de laquelle on voit,

¹ Commission de dix-huit membres, nommée par le Roi et la Cort, pour juger souverainement des griefs qui lui étaient dénoncés, portant sur les dettes contractées par le Roi ou ses prédécesseurs, sur les atteintes aux lois et aux coutumes, etc. (M. JAUBERT-CAMPAGNE. *Le Vieux Roussillon*, Bulletin de la Société, VIII, 1851, p. 92.)

entre les trèfles, les quatre caractères 10S0301, que je lis 1531. L'écu est accosté de deux P (*Perpinianum*), placés contre les angles latéraux. — + INTER NATOS MVLIERVMO N (*on surrexit major*), entre deux grènetis. Saint Jean debout, vu de trois quarts, la tête nimée, regarde à gauche, et tient dans le bras gauche l'agneau pascal porte-bannière, qu'il indique de la main droite. Dans le champ, le millésime 10S — 301, accostant le type de St Jean : au-dessus, à gauche, la lettre P (*erpinianum*). — Billon. — Module, 28 millim.; poids, 3^{gr} 35.

Ainsi, la ville de Perpignan a devancé les royaumes de France et d'Espagne dans l'apposition du millésime sur les monnaies ¹.

Variété à la légende du revers : INTER NATOS MVLIRVMO N.

Même pièce en billon, à plus bas titre.

Variété cuivre blanchi : PERPINIANI VILLEO RA. I.S.3.I. P-P. — RNTER NATVS^o MVLIER^o CVMVN. IS-31. Point de P dans le champ. Fausse monnaie.

Variété : PERPI..... VILLE. Même écu couronné; les lettres P-P n'existent pas; l'écu losange est accosté, dans la partie supérieure, de caractères qui me paraissent être I-S; dans la partie inférieure, à gauche, je crois voir un 2; le quatrième, à droite, est entièrement détruit. Ce serait alors IS2• (1529?).

Cette lecture est tirée d'une empreinte en plomb de l'un des quatre coins retrouvés en 1840 dans un ancien poids de la ville.

Sou sanar : PERPINIANI^o VILLE. Écu carré, cou-

¹ En France, le millésime fut apposé sur les monnaies en vertu d'une ordonnance royale de 1549. En 1588 seulement, l'Espagne suivit cet exemple.

ronné, aux armes d'Aragon : au-dessus de la couronne et entre les trèfles, le millésime 10 S0 20 9 (1529). — +INTER NATOS 0 MVLIERV M. Saint Jean debout, comme sur le *double-sou*, accosté de deux P. — Billon. — Module, 24 millim.; poids, 2^{gr} 25.

Variété aux légendes PERPINIANI 0 VILLE 0. — +INTER NATOS MVLIERV M 0 N (*on surrexit major*). Poids, 4^{gr} 80.

Variété en bas billon. Poids, 4^{gr} 70.

Sixain ou *demi-sou* : PERPINIANI 0 VILLE. Même écu; au-dessus de la couronne, le millésime 10 S0 20 9. — +INTER NATOS MVLIERV M 0. Saint Jean debout, *idem*. — Billon. — Module, 19 mill.; poids, 0^{gr} 9.

Variété écrite au revers : INTR NATOS.

Menut de cuivre : CAROLVS (croix fourchue) D (même croix) G (même croix) REX, entre deux grènetis. Écu losange aux quatre pals, surmonté d'une couronne. — +AVE (croix) G (croix) PLENA (croix) DOM, entre deux grènetis (*Ave, graciâ plenâ, Dominus*). La Vierge, debout, la tête nimbée et vue de face, porte dans ses bras l'Enfant Jésus, qui tient à la main une petite croix. — Cuivre. — Mod., 24 mill.; p^s, 4^{gr} 3.

Variété à la légende du revers : +AVE (croix) G. P—LENA (croix) DOM. (la légende séparée en deux).

Monnaies barcelonaises.

Double de tern : JOANA K(ar)OLVS. Tête couronnée, à gauche. — BA-KA-NO-NA. Croix barcelonaise, centrée d'un B, initiale de Barcelone; cantonnée aux 1^{er} et 4^e de trois besants; aux 2^e et 3^e d'un annelet — Billon. — Module, 16 millim.

Variété : Point de B au centre de la croix du revers.

Philippe II (1556—1598).

1560, 28 mars. — Provision de maître de la monnaie de Perpignan, en faveur de François Tardiu, de Puycerda. (*Reg. XXXIV de la Proc. royale*, fol. 90.)

1562, 20 mars. — Matricule des officiers et ouvriers de la monnaie de Perpignan. (*Manuel XXVII*, f° 247.)

Jean-François Tardiu, bourgeois de Puycerda, maître de la monnaie. — Officiers : 17. — Ouvriers : 17. — Monnayeurs : 16. — Total : 50.

1567, 20 mars. — Matricule des officiers de la monnaie de Perpignan. (*Manuel XXXIII*, fol. 189.)

Jean-François Tardiu, bourgeois de Puycerda, maître de la monnaie. — Officiers : 23. — Ouvriers : 23. — Monnayeurs : 18. — Total : 64.

1579, 16 janvier. — Crieée publique, à Perpignan, ordonnant que tous les poids des monnaies d'or soient vérifiés par l'affineur de la ville. (*Liasses de la Pr. du G.*)

1585. — Ordonnance royale, rendue en la Cort de Monçon, prescrivant : 1^o l'uniformité des poids et mesures pour toutes les cités, villes et autres lieux de la principauté de Catalogne et des comtés de Roussillon et de Cerdagne; 2^o l'adoption de ceux de Barcelone. Cette constitution a pour objet de remédier aux graves inconvénients résultant de la diversité des poids et mesures établis dans la principauté et les comtés. Elle ordonne : 1^o de faire usage dorénavant des seuls poids et mesures de Barcelone; 2^o d'y ramener tous ceux dont on se sert actuellement. Les réductions seront exécutées dans tous les chefs-lieux de viguerie, par trois experts choisis dans les trois bras de la province, deux mois après la clôture des séances de la Cort. (*Const. de Catal.*, v. I, liv. IV, tit. XXIII, f° 325.)

Les termes de cette constitution ne laissent aucun doute sur l'existence de plusieurs unités de poids dans la principauté de Catalogne et dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne. Les actes des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles mentionnent, en effet, le poids particulier de Barcelone, de Girone, de Vic, de Perpignan, de Villefranche de Conflent, etc., qui différaient probablement l'un de l'autre, puisque la constitution de 1585 ordonne de les ramener, par augmentation ou diminution, au poids de Barcelone, désormais le seul légalement en usage dans les comtés et la principauté.

La réduction opérée à Perpignan, pour la viguerie du Roussillon et du Vallespir, établit que la livre de Perpignan valait *onze onças, dos quarts d'onça y un setze de onça, pes de Barcelona* (*Arch. de la commune, liasses de la Procéd. du greffe. — Copia reductionis.*)

1585, 3 juillet.— Extrait des instructions envoyées le 3 juillet 1585, par le consulat de Perpignan, à Louis Terrena et Jérôme Baldo, syndics de cette ville aux États de Monçon; plainte contre la ville de Puycerda, au sujet des monnaies de bas aloi qu'elle avait récemment fabriquées. (*Archives municipales de Perpignan.*)

L'expérience a prouvé, disent les Consuls, que dans la Catalogne et les comtés, la diminution de valeur intrinsèque de la menue monnaie, vulgairement appelée *monnaie de billon*, est préjudiciable aux droits du Souverain, à ceux du général de Catalogne, et principalement aux églises, aux ecclésiastiques, réguliers ou séculiers, et à tout le peuple. Cette vérité a été reconnue par les assemblées précédentes, et l'abaissement de titre expressément défendu à cause de la déception et des pertes, des troubles et des séditions populaires qui suivent ordinairement une émission de

monnaies frauduleusement diminuées de valeur intrinsèque.

De plus, il est certain que les privilèges accordés par le Roi, sur la demande des villes, de fabriquer de la monnaie de billon, sont privilèges locaux. Les monnaies émises ne doivent avoir cours légal que dans le territoire des localités émissionnaires. Pour demander et obtenir de semblables concessions, le consentement formel du peuple, entre les mains duquel les monnaies doivent circuler, est indispensable.

Tout récemment, en vertu d'un privilège royal, la ville de Puycerda a commencé la fabrication de monnaies de billon (*ardits* et *menuts*) qui, évaluées selon leur trompeuse valeur au cours, ont été reçues et circulent à Perpignan, dans tout le comté de Roussillon et la terre de Conflent. La ville de Puycerda prétend être autorisée à y répandre sa mauvaise monnaie : elle ne peut l'être certainement à frauder ; or, dans un ducat de quarante sous en *ardits* de cette monnaie, il n'y a pas cinq réaux de valeur intrinsèque : par conséquent, la perte est de sept réaux par ducat.

Les Consuls demandent que les trois bras de la Cort supplient Sa Majesté de déclarer : 1^o que le privilège concédé à la ville de Puycerda est tout local ; 2^o que la circulation des monnaies, fabriquées en vertu de ce privilège, ne s'étendra pas au-delà du territoire de la Cerdagne, et, par conséquent, ne sera point admise à Perpignan, ni dans le comté de Roussillon, ni dans la terre de Conflent ¹.

1588, 2 juillet. — Ordonnance du Roi, prescrivant

¹ On lit en marge : *No es de constitucio, ans se ha de tractar ab S. M. sobre los ardots. — Ja se ha demandat a S. M.*

que, dorénavant, toutes les monnaies porteront le millésime de leur fabrication, et que, si les quatre chiffres ne peuvent trouver place sur celles de petit module, on y gravera seulement les deux derniers. (SALAT, tome 1^{er}, page 53.)

Il paraît que cette ordonnance ne fut pas immédiatement exécutée à Barcelone; car la plus ancienne monnaie barcelonaise au millésime est de l'année 1595.

1593, 7 juillet. — Criée faite à Perpignan sur la réduction des poids et mesures. (*Liasses de la Pr. du Gr.*)

1594, 14 avril. — Criée faite à Perpignan sur la réduction des poids et mesures. (*Ibid.*)

1598, 19 janvier. — Privilège accordé à la ville de Perpignan par le Capitaine-Général, au nom du Roi: 1^o d'emprunter, à rente constituée, 80.000 liv., pour subvenir aux besoins de la commune; 2^o de fabriquer de la monnaie de billon jusques à concurrence de 60.000 ducats. (*Livre vert maj.*, f^o 336, verso.)

Ce document contient dans son entier la supplique de Joseph Carbonell, syndic de Perpignan. Il expose que, de 1590 à 1593, la peste a occasionné des dépenses considérables pour secourir les citoyens pauvres et les malades; qu'en 1597 l'arrivée des Français et l'assaut qu'ils ont tenté de donner à la ville, le 19 août, a également occasionné beaucoup de dépenses, en raison des munitions, armes, réparations de murailles et autres travaux, qui ont tellement diminué les ressources de la commune, qu'elle se trouve dans l'impossibilité de payer ses charges ordinaires; que le seul remède serait d'accorder à la ville le privilège: 1^o d'emprunter 80.000 livres de Barcelone; 2^o de fabriquer de la monnaie de billon, composée de *sixains*, *sous*, *doubles-sous* et autres espèces, jusqu'à concurrence de 60.000 du-

cats, au titre et à la taille que les Consuls jugeraient convenir le mieux à l'utilité publique. En considération des grandes dépenses que la commune a faites pour le service de S. M. et la défense de la ville, les Consuls prient, en outre, le Capitaine-Général de leur faire remise pleine et entière des droits royaux sur la fabrication, et d'ordonner aux officiers et employés de la monnaie de se contenter de leur salaire ordinaire.

1598, 10 mai. — Lettre du Roi au Protonotariat de Catalogne, portant ordre de ne rien exiger du Consulat de Perpignan, pour droit de sceau de la permission de fabriquer de la monnaie de billon, à concurrence de 60 000 ducats (*Livre I^{er} de Provisions*, fol. 444.)

La fabrication n'était pas encore commencée à la fin de juin ; car, à la date du 25, les Consuls sortant de charge recommandent à leurs successeurs, par le second article de leur *testament*¹, de penser à l'affermir et à la régler : *Item, se ha de pensar la ferma, com y de quina manera se ha de batre la moneda de billo que Sa Magestad nos ha feta merce de seixante mil ducats, etc.* (*Livre des testaments des Consuls*, année 1598.)

1598, 28 juillet. — Matricule des officiers, ouvriers et autres employés de la monnaie de Perpignan, dressée par Joseph Boquet, maître. (*Manuel XXVIII*, f^o 189.)

Le nombre des employés est réduit à vingt-quatre.

Monnaies perpignanaises.

Double-sol : 0 PERPINIANI (croix) VILLE0. Écu losange aux quatre pals, surmonté d'une grande couronne à cinq trèfles, entre lesquels sont quatre annelets. Dans le champ quatre annelets, deux à chaque

¹ On désignait sous le nom de *testament*, les recommandations écrites laissées par les anciens aux nouveaux Consuls.

angle latéral de l'écu, et le millésime 1-5-9-8. — Entre deux grènetis: + 00 INTER NATOS (croix) MULIERUM 0. Saint Jean debout, vu de face, tête nimbée et barbue, penchée à gauche, à longs cheveux, pendants sur les épaules. Il tient sur le bras gauche l'agneau pascal porte-bannière, qu'il montre de la main droite. Dans le champ, aux pieds du saint, deux touffes d'herbes et deux P, un de chaque côté (*Perpinianum*) surmontés, celui de droite, d'un anneau; celui de gauche, d'une feuille à quatre lobes et d'un anneau. Toutes les lettres des légendes sont latines. — Billon. — Module, 24 millim.; poids, 3^{gr} 35.

Même pièce, contremarquée sur l'écu d'une tête de saint Jean, vue de face.

Variété en billon, à très bas titre, avec ou sans la contremarque à la tête de saint Jean (*monnaie authentique*).

Variétés fausses, en billon noir ou en cuivre rouge, avec ou sans contremarque.

Variétés fausses, de fabrication grossière, en cuivre rouge, avec ou sans contremarque.

Sou sanar : Entre deux grènetis : 0 PERPINIANI (croix) VILLE 0. Écu carré aux quatre pals, sous une couronne à cinq trèfles. — Entre deux grènetis: + 00 INTER NATOS (rosace) MULIERVM 0. Saint Jean debout, type du *sou double*, accosté de P-P. — Billon. — Module, 21 millim.; poids, 1^{gr} 75.

Même pièce, contremarquée au droit de la tête de saint Jean, vue de face.

La contremarque avait sans doute été apposée pour empêcher la circulation des sous et doubles sous contrefaits; mais il paraît qu'elle n'a pas produit le résultat désiré, puisque l'on rencontre des sous doubles, évidemment faux, portant la contremarque.

Menut de cuivre : Entre deux grènetis : FILIPVS (croix) D : G : REX. Écu losange aux quatre pals, sous une couronne à trois trèfles et deux triples perles. — AVE MAR—GATIA (*sic*). La Vierge debout, vue de face, portant dans ses bras l'Enfant Jésus, qui tient une petite croix. — Cuivre. — Mod., 18 mill.; poids, 0^{gr} 7.

Variété au revers : AVE MAR—GRATIA.

Variété au revers : AV. MAR—GRATIA.

Variété au revers : AVE MAR-IA GATIA.

Autre, à la contremarque P sur l'écu.

La fabrication de ces menuts, au type de ceux du règne précédent, est probablement antérieure à celle des sous et doubles sous de 1598.

Monnaies barcelonaises.

Réal d'argent. PHILIPVS. D. G. R. HISPAN. Tête nue et barbue, à gauche. — BARCI-NO : CI-VI-TAS — 1595. Croix barcelonaise, cantonnée d'un anneau aux 1^{er} et 4^e; de trois besants aux 2^e et 3^e. — Module, 22 millim.; poids, 3^{gr}.

Même pièce, années 1596, 1597, 1598.

Demi-réal : Type et légendes du réal. — Module, 18 millim.; poids, 1^{gr} 45. — Années 1596, 1598.

Philippe III (1598 — 1621).

1598, 15 septembre. — Suppression de la monnaie barcelonaise de tern, créée en 1258 par Jacques-le-Conquérant. Le roi Philippe III, sur la demande des syndics de Barcelone, accorde aux conseillers de cette ville, le privilège de changer le titre de la monnaie de billon. Les *menuts* barcelonais seront fabriqués au titre adopté par les conseillers et quatre commissaires, appelés *de la quatre ta de la tabla*. (SALAT, *Ins. just.*, n^o LXI.

La monnaie barcelonaise de tern, dont l'altération eut pour cause la circulation du florin d'Aragon, ne s'est jamais relevée de ce premier coup porté à la confiance publique. Dans l'origine, dix-huit sous en deniers de tern faisaient le poids du marc; leur titre était à trois deniers (*le quart*) d'argent fin, et douze deniers valaient un réal d'argent. En 1437, il fallait vingt-quatre sous pour le poids du marc et dix-huit deniers pour la valeur au cours d'un réal; plus tard le denier fut en cuivre presque pur. Depuis long-temps le nom de *tern* ne convenait plus à cette petite monnaie lorsque Philippe III la supprima.

1599, 13 juillet. — Privilège accordé par le Roi aux syndics de la ville de Perpignan, de fabriquer de la monnaie de billon, jusqu'à concurrence de quarante mille ducats. (*Livre vert majeur*, fol. 340.)

Les Syndics exposent que la ville de Perpignan est obligée à de grandes dépenses; que les incendies et les pertes de tout genre qu'elle a éprouvés par suite de l'invasion d'Alfonse Corso, la mettent dans l'impossibilité de réparer les murailles; et que, sans le secours particulier de S. M., elle ne pourrait subvenir à ses besoins les plus urgents. Ils supplient le Roi de concéder à la ville le privilège d'une fabrication de monnaies de billon, jusqu'à concurrence de quarante mille ducats, avec franchise entière de tous droits, impôts et dépenses, salaires des monnayeurs, etc.

Je ne connais aucune monnaie perpignanaise au millésime 1599. Si la fabrication concédée par le privilège du 15 juillet a été réellement effectuée, les flans ont sans doute reçu l'empreinte des coins de l'année précédente, au même titre, ou peut-être à un titre inférieur, car il existe des doubles sous, à

peine blanchis, bien qu'ils présentent tous les caractères d'authenticité.

1600, 26 juin.—Le testament des Consuls sortant d'exercice porte, art. 3 : *Item, vehent que se offereixen grands gastos per la moralla, per le pont y per repares de obras publiques, y per deffensar los plets te esta vila, y se ha gastat molts diners en les llyxions dels censals, y ha un gran penuria de diners menuts y de sisens y sous simples, que per ho, per expedient, que en virtut de las concessions de batre moneda de billo, se fassent sous simples, sisens y menuts, y no mes doubles sous per ara.* (*Livre des testaments, année 1599—1600.*)

Cet article semble prouver qu'au 26 juin 1600 la fabrication concédée par privilège royal du 13 juillet 1599, n'était pas encore en voie d'exécution.

1601, 19 octobre. — Lettre du Capitaine-Général aux Consuls de Perpignan, leur permettant de taxer les communes du comté, pour acquitter les frais de fabrication de la monnaie de billon. (*Livre Ier de Provisions, fol. 448.*)

Les monnaies de billon fabriquées à Perpignan en vertu du privilège de 1598, étaient à bas-titre. Leur circulation soulevait de nombreuses plaintes et occasionnait des agitations populaires qu'il importait de calmer. Le 8 janvier 1603, le Procureur fiscal de la royale Cour exposait au Capitaine-Général qu'il serait nécessaire de supprimer la monnaie de billon récemment fabriquée à Perpignan; mais que l'impossibilité de s'en procurer d'autre en suffisante quantité devant amener une gêne dans le commerce, il demandait seulement que Son Excellence, ou le Conseil royal, réduisît de moitié la valeur au cours de cette monnaie. Le rapport des experts ayant établi qu'elle n'avait pas,

en effet, la valeur intrinsèque ordonnée par le privilège, le Capitaine-Général, sur les conclusions prises par le Conseil, déclara, le 18 janvier, que la valeur dans la circulation serait réduite de moitié, et qu'une criée à ce sujet serait faite à Perpignan et dans tous les autres lieux du comté de Roussillon. (*Liv. 1^{er} de Prov.*, f^o 489.)

Le même jour, ordre fut donné à tous les habitants de la ville, d'aller déclarer aux banques et lieux désignés à cet effet, par la *Commission des douze*, les monnaies de billon fabriquées en vertu du privilège du 19 février 1598, dont ils seraient porteurs ¹. (*Ibid.*, fol. 490, verso.)

Le 19, une nouvelle criée apprit aux habitants de Perpignan que ces monnaies n'auraient plus cours, désormais, que pour la moitié de leur valeur : elle réglémentait, en outre, les intérêts du change de ces espèces, défendant de prendre plus de deux pour cent dans la ville et le comté, plus de quatre pour cent hors du comté, sous peine d'une amende laissée à l'appréciation du Juge. (*Ibid.*, fol. 490, verso.)

Le fait le plus remarquable de la crise est la publication faite à son de trompe, le 23 janvier, par ordre du Bailly et sur la demande des Consuls, en considération de la diminution de valeur de la monnaie de billon. Elle fixe et réduit de moitié le prix de toutes les denrées et marchandises : grains, légumes, viande, porc-frais, volaille, sucre, huile, poissons, chandelles, fromages, amandes, noisettes, savon, figues, concombres, noix, châtaignes, charbon, louage de montures, draps, laines, toiles, chapeaux, souliers, fournitures

¹ Il n'est point question dans ce document de monnaies fabriquées en vertu du privilège du 15 juillet 1599, et je n'ai rien trouvé qui pût établir que la concession royale fût suivie d'exécution.

des serruriers, cordiers, droguistes, corroyeurs, etc., enjoint à chacun de se conformer à ces prescriptions qui doivent être observées *à la ungla*, et formule le montant de l'amende encourue par tout contrevenant (cinq livres). Ce document est, on le voit, un véritable *maximum*. (*Livre I^{er} de Provisions*, fol. 492 et suivants.)

Quelque temps après, le Syndic des Consuls et des Prud'hommes de la commune mandait au Capitaine-Général, que la dernière fabrication de monnaies de billon avait causé à la ville de grandes dépenses, et de si grands désagréments, que l'on s'était cru obligé de retirer toutes ces monnaies de la circulation; que cette opération terminée, on ne trouvait plus de petite monnaie dans la ville de Perpignan, ni dans le comté, et qu'il serait nécessaire d'en fabriquer, au moins, pour mille ducats. Le Capitaine-général accueillit favorablement cette demande, et accorda, le 11 mai 1603, le privilège de fabriquer des *menuts au type et aux armes de la ville*, pour la somme de mille ducats, aux conditions suivantes : — Joseph Boquet, maître de monnaie, étant empêché, la fabrication sera confiée à une personne choisie par le Capitaine-Général. — Elle ne dépassera pas la somme fixée, et les Consuls en fourniront caution au Procureur royal. — Elle sera faite suivant le mode habituel. (*Registre XXVII de la Procuration royale*, fos 56 à 59.)

1603, 23 mai. — Lettre du Capitaine-Général à son Gérant Vice-Général, contenant désignation du fonctionnaire délégué pour présider à la fabrication des mille ducats en menuts. (*Livre de Provisions*, fo 499.)

1603, 19 juin. — J. Pierre Pujol, orfèvre de Perpignan, nommé à l'office de maître de la monnaie, pour cette fabrication, prête serment sur les Quatre-

Évangiles. (*Registre de la fabrication monétaire*, de 1603 et 1611.)

1603, 24 septembre. — Sur la demande des Consuls, le roi Philippe accorde à la ville de Perpignan le privilège de fabriquer, *en trois ans*, des *menuts* (*monetam vulgò dictam MENUTS*) jusqu'à concurrence de vingt mille ducats. (*Livre vert mincur*, fol. 661, verso.)

1603, 1^{er} octobre. — Les Consuls et J. Pierre Pujol signent une convention dont voici les principaux articles : J. P. Pujol promet de fabriquer à Perpignan, et dans la maison désignée par les Consuls, c'est-à-dire celle de *D. Miquel de Senesterra*, située *en lo carrer de las Costureras*, les mille ducats de menuts, aux nom, armes et signe de la ville ; de les rendre bien fabriqués, arrondis, blanchis et frappés (*encunyades*). — Il engage ses biens et donne pour cautions sa femme et son fils, qui s'engagent également pour l'exécution des clauses du contrat. — Il rendra aux Consuls tous les instruments, machines, fers et autres objets qui lui seront livrés. — Les dépenses de fabrication seront payées par J. P. Pujol, en sorte que la commune n'en soldera aucune, excepté le salaire des essayeurs. — Les Consuls pourront faire faire autant d'essais qu'ils jugeront convenable, en présence de la Commission des douze. — Si l'essai démontre que les flans livrés ne comportent pas *quatre grains* d'argent par marc, ledit J.-P. Pujol sera tenu de refondre ceux qui seront trouvés faibles d'argent et d'y ajouter ce qui manque. — J. P. Pujol ne commencera pas à marquer les flans avant qu'ils ne soient tous taillés, reçus et comptés en présence des Consuls ou des commissaires nommés par eux. — Il tiendra un compte exact du cuivre et de l'argent de la fabrication, afin de pou-

voir vérifier si la quantité qu'elle comporte a été justement employée. — Les Consuls fourniront le cuivre et l'argent, et livreront à J. P. Pujol les machines et outils nécessaires à la fabrication. — L'entrepreneur recevra les émoluments fixés par la Commission des douze dans la séance du 22 juillet. — On placera dans la chambre du Conseil une caisse à trois clés, dont l'une sera remise à J. P. Pujol, et les deux autres aux commissaires nommés par les Consuls. — On y renfermera les menuts à mesure de leur fabrication. — Les menuts seront à la taille de neuf réaux par marc. — Les Consuls donneront à J. P. Pujol trois réaux par marc de menuts fabriqués. — Ils engagent solidairement leurs biens. — La frappe aura lieu dans la maison consulaire, en présence des Consuls ou des Commissaires.

Le registre de la fabrication monétaire, de 1603 et 1611, qui me fournit ces renseignements, contient également : 1^o la liste du matériel remis à J. P. Pujol le 13 août ; 2^o le reçu de l'entrepreneur ; 3^o vingt-sept procès-verbaux de délivrance et d'entrée dans la caisse aux trois clés, de diverses quantités de flans fabriqués, du 15 novembre 1603 au 9 mars 1604 ; 4^o un procès-verbal d'essai, fait le 19 mars, sur 30 flans tirés de la caisse : le résultat prouva qu'ils contenaient la quantité d'argent fixée par le traité du 1^{er} octobre ; 5^o remise à J. P. Pujol des coins destinés à marquer les flans (20 mars). La partie du registre consacrée à la fabrication de 1603, est terminée par une série de vingt-deux procès-verbaux d'entrée dans la caisse, de diverses quantités de menuts portant l'empreinte, évaluées en marcs ; le plus ancien est du 24 mars 1604 ; le plus récent, du 12 juin.

1606, 10 mars.—Remise, dans la caisse aux cinq clés de la maison consulaire, des quatorze coins prêtés à J.-P. Pujol. (*Reg. des Totis.*, 1606—1610.)

1606, juin, veille de la fête de saint Jean. — Les anciens Consuls recommandent à leurs successeurs de solliciter une prorogation du terme fixé pour la fabrication des *menuts*, ce qui sera, disent-ils, facile à obtenir, si l'on prend en considération la pauvreté de la ville. (*Livre des testaments consulaires.*)

1606, 10 novembre.—Le Roi nomme Jean Barcelo à l'office de maître de la monnaie de Perpignan, vacant par le décès de Joseph Boquet. Le privilège royal est transcrit au *Reg. de la fabric. monétaire* de 1603 à 1611.

1607, 26 juin.—Recommandation semblable à celle du testament de 1606. (*Livre des testaments.*)

1608, 26 juin.—Pendant la durée de leur consulat, les Consuls avaient cherché à obtenir la continuation de la fabrication de menues monnaies à Perpignan; mais leurs démarches étaient demeurées sans résultat. Ils recommandent à leurs successeurs de les renouveler, parce que ce privilège est une subvention très importante pour la commune, le bien public, celui des églises et des pauvres. (*Ibidem.*)

1610, 29 juin.—Le 1^{er} juillet 1609, la Commission des douze, considérant que la pénurie de *menuts* est très grande à Perpignan, écrit au Roi pour le prier de proroger le délai fixé par le privilège de fabrication. Les Consuls, dans leur testament, assurent qu'ils ont fait diligence, et supplié, à plusieurs reprises le Roi, l'Archevêque-Gouverneur, le Chapitre d'Elne et d'autres personnages; que le Conseil souverain ayant déclaré ne vouloir prendre aucune décision à cet égard, sans l'avis préalable

de la *Consulta* du Vice-Roi, la Commission des douze a demandé à Sa Majesté des lettres-patentes pour la *Consulta*, et que ces lettres lui ont été envoyées. (*Livre des testaments consulaires.*)

1611, 15 avril.—Lettres-patentes, délivrées au nom du Roi, par Pierre Manriche, évêque de Tortose, lieutenant et capitaine-général, accordant à la ville de Perpignan le privilège de fabriquer des *menuts*, jusqu'à concurrence de deux mille ducats. (*Reg. de la fabr. mon. de 1603 à 1611.*)

Analyse de la supplique des Consuls.—La ville de Perpignan est fort inquiète des criées faites à l'occasion du mandement de S. E. pour retirer les *pièces de deux*. On ne voit plus dans la circulation que des réaux faux, rognés ou si mauvais, que personne ne les veut accepter.—Presque tout le commerce de la ville et des comtés est suspendu, et d'heure en heure on s'attend à de grands désordres.—Le seul moyen de prévenir les troubles, serait de concéder à la ville le privilège d'une fabrication de *menuts*, dont elle a si grand besoin, qu'elle est obligée de faire usage des *plombs* ou *paillofes* de ses églises collégiales¹. — Les Consuls demandaient, en conséquence, l'autorisation de fabriquer des *menuts* jusqu'à concurrence de quatre mille ducats; mais le privilège ne l'accorda que pour deux mille à la condition expresse que la valeur intrinsèque de chaque *menut* serait égale à sa valeur au cours.

¹ Ainsi, les méreaux des églises collégiales de Perpignan (*Saint-Jean et La Réal*) ont servi de monnaies aux habitants de la ville et des environs. On verra plus loin que le *Registre de la Communauté de Saint-Jean* a conservé le souvenir de la sortie extraordinaire des *paillofes* marquées au chiffre 2 (*paillofes de dos*), et destinées à remplacer momentanément, dans la circulation, les *pièces de deux* qui avoient été retirées.

1611, 20 avril. — La Commission des douze et les Consuls réunis, acceptent le privilège aux conditions énoncées, et décident, que les frais de fabrication, achat de métal, salaires des ouvriers, seront portés en dépenses aux Clavares, suivant la forme accoutumée — Le Syndic de la commune fera ses diligences près du Procureur royal. — La fabrication aura lieu suivant la forme suivie pour la dernière. — Trois commissaires seront nommés pour traiter avec l'entrepreneur, rédiger les articles du contrat, acheter le métal, etc. (*Reg. de la fabr. mon. de 1603 à 1611.*) Le choix de ces experts fut fait le 26 avril et le 4 mai. (*Ibidem.*)

Le 1^{er} mai, les Consuls, inquiets de n'avoir pas obtenu tout ce qu'ils avaient demandé, adressent au Capitaine Général une nouvelle supplique, dans laquelle ils insistent sur la nécessité d'accorder un autre privilège pour la fabrication de deux mille ducats de *menuts*, dont la valeur intrinsèque serait celle de leur valeur au cours. Ce nouveau privilège, accordé le 9 mai, portait la totalité de la fabrication à quatre mille ducats. (*Ibidem.*)

Le 21 mai, délibération des Consuls, réunis à la Commission des douze, sur l'adjudication de cette fabrication, qui fut, le même jour, donnée au rabais, en place de Loge, à Michel Bosch, boulanger, de Perpignan, au prix de quatre sous deux deniers par livre de cuivre. (*Ibidem.*)

Le 24, les Consuls, en présence de quelques membres des bras majeur, moyen et mineur, ouvrent la caisse aux cinq clés, où étaient conservés les originaux des privilèges accordés à la ville, et en tirent les anciens coins, pour choisir ceux qui conviendraient le mieux à cette fabrication. (*Ibidem.*)

1611, 25 mai. — Conventions entre les Consuls et Michel Bosch, entrepreneur. Il y aura, dans chaque livre de cuivre, seize sous de *menuts*, tous du même poids, à deux grains de tolérance. — L'entrepreneur en livrera deux mille à la Notre-Dame d'août, et les deux mille autres à la fête de la Toussaint. — Sous aucun prétexte la fabrication n'excèdera la valeur de quatre mille ducats. — Les Consuls remettront, sur inventaire, à l'entrepreneur, le matériel déposé à l'hôtel-de-ville. — Le cuivre sera livré au poids, et rendu également au poids en *menuts* fabriqués, à raison de huit livres pour chaque *quintar* de cuivre. — Michel Bosch, entrepreneur, se chargera de tous les frais de la fabrication, à l'exception des salaires des commissaires que la commune désignera pour empêcher la fraude. — Les flans seront immédiatement apportés à la maison consulaire et comptés, avant d'être marqués, en présence des Consuls et de trois commissaires élus par la *Dotzena*, puis enfermés dans la caisse à trois clés, etc. (*Registre de la fabrication monétaire de 1603 à 1611.*)

Le 25 mai, Ange Boquet, docteur en droit, fils de Joseph Boquet, ancien maître de la monnaie, fait remettre à l'hôtel-de-ville : *Tres cent setanta-vuyt encunys vells, de diverses sorts de monedes, romputs, revellats y molt gastats. — Item, un casso de aram gran, ab son manech de fusta ferada. — Item, altre casso petit de noguer, ab son pany y clau, dins loqual y ha encunys següents : so es dos cent y vïngt peses de encunys, entre bons y dolents y romputs, losquals son de la fabrica dels dobls sous y menuts per dit Joseph Boquet, quondam com á mestre de la seca, fabricats en la present vila.*

En 1611, il existait donc à la maison consulaire 588

coins monétaires, qui avaient servi aux fabrications précédentes. Que sont-ils devenus¹?

Le 27 mai, Soldoni Bonet, horloger, remet aux Consuls deux coins, *pile* et *trousseau*, gravés par lui, et représentant, l'un S' Jean-Baptiste, l'autre une croix et un P. En leur présence, il fit un essai sur quatre onces de flans. (*Reg. de la fabr. mon. de 1603 à 1611.*)

Le 7 juin, le Conseil royal arrête que les menuts seront fabriqués à raison de quinze sous sept deniers, monnaie de Perpignan, pour chaque livre de cuivre, et que cette somme de quinze sous sept deniers sera le véritable prix du cuivre employé à la fabrication (*Ib.*)

Le 15 juin, Soldoni Bonet, horloger, remet aux Consuls un trousseau, sur lequel étaient gravés deux P liés, surmontés d'un A (monogramme de *Perpinva*), en remplacement de celui à un seul P, que les consuls n'avaient pas jugé convenable. — Autre remise de coins, le 18.

Le registre qui me fournit ces renseignements contient des procès-verbaux de délivrance de flans à passer au coin et de rentrée en caisse, l'opération terminée. On y voit aussi la remise faite, par Soldoni Bonet, de deux coins, le 30 juin, et d'un trousseau, le 2 juillet. Les trois dernières lignes, quoique biffées, indiquent

¹ Jusqu'à la fin du siècle dernier, cette collection, augmentée par les fabrications de 1611, 1644, 1646 et 1649, était déposée à l'hôtel-de-ville : la tourmente révolutionnaire l'a dispersée. Vendue, à cette époque, comme vieille ferraille, elle passa entre les mains d'un employé de la monnaie, le sieur Vial, dit *Jolicœur*, qui ne l'a point conservée. M. Jalabert, antiquaire narbonais, y a retrouvé deux types de l'ancien hôtel des monnaies de Narbonne, à la lettre Q. En 1710, tout le matériel de cet hôtel avait été envoyé à Perpignan. Il paraît qu'avant la Révolution, on avait déjà distrait plusieurs coins de la collection municipale. En 1840, M. Gineste, serrurier-mécanicien, en trouva quatre dans le plomb qui fourrait un ancien poids de la ville. M. Grosset les a décrits et publiés dans sa notice (*Bulletin de 1844.*)

l'époque de la remise à l'hôtel-de-ville, par Michel Bosch, du matériel que les Consuls lui avaient prêté (24 avril 1624).

Les testaments consulaires donnent quelques indications postérieures. On voit dans celui de l'année 1611-1612 : *Item, se adverteix que entenhan en acabar la manufactura dels menuts, y procurar altre privilegi per fer ne mes quantitat, sempre y quant aparesa convenir à ses Mag^{tes} y als Dotze de batre moneda.*—Le testament de l'année 1612-1613 : *Item, advertim que la excecucio del privilegi de ternets y menuts te carrech demanar y obtenir dit Ceregut, com sia estat aixi deliberat per la Dotzena de batre moneda.*—... y per que restaria encara alguna quantitat de menuts à fabricar, etc... —Celui de l'année 1613-1614 : *Item, advertim que sera molt convenient solicitar lo agent de la Cort del Senyor Rey, per la expedicio del privilegi de la fabrica nova dels menuts.*—Celui de l'année 1616-1617 : *Item, advertim que se suplique al Vi-Rey vulla fer gracia y merce à esta vila, de fabricar menuts per occorrer les moltes necessitats y pobresa de esta vila; y si be se es demanat, encara no se es obtingut, ni ste esperansa de obtenir ho, que primer sa Ex^a no informe de la necessitat y pobresa de esta vila.*

Il ne paraît pas qu'un nouveau privilège ait été accordé. De 1617 à 1635, le livre des testaments consulaires ne parle plus de projet de fabrication.

Monnaies perpignanaïses sous Philippe III.

Fabrication de 1599.—*Sous et doubles sous de billon* : Coins de 1598 ou privilège sans fabrication.

Fabrication de 1605. — *Menut* : Titre, cuivre à quatre grains d'argent par marc. Taille, neuf réaux de menuts par marc.

Entre deux grènetis : 0 + 0 PERPINIANI (*rosace*) VILLE. Deux P liés entre deux annelets. — Entre deux grènetis : ECCE AGNVS DEI 0. Saint Jean debout vu de face, tient dans le bras gauche l'agneau pascal porte-bannière, qu'il désigne de la main droite. — Module, 13 millim.; poids, 0^{gr} 7.

Variété à la légende ESCE (*sic*) AGNVS DEI.

Fabrication de 1611. — *Menut* : Cuivre pur. Taille, seize sous de menus au marc. Deux grains de tolérance par pièce.

Entre deux grènetis : + PHILIPPVS. III. REX. ARA (*gonum*) ET. Entre deux annelets, deux P entrelacés surmontés d'un A. — Entre deux grènetis : + COMES. ROSSILIONIS. ET. CE (*ritaniæ*). Saint Jean debout, vu de face, tenant dans le bras gauche l'agneau pascal porte-bannière qu'il désigne de la main droite. Dans le champ, le millesime 16-11. — Mod., 17 m.; poids, 1^{gr} 9. La légende du revers fait suite à celle du droit.

Variété à la lég. du revers écrite : ET SE (*ritaniæ*).

Variété écrite au droit : REX. ARA. E.

Variété écrite au droit : 0 REX 0 ARAE. Les mots séparés par des annelets.

Variété écrite au droit : REX 0 ARA. Les mots séparés par des annelets.

Salat voit une préposition dans l'A placé au-dessus des deux P entrelacés¹; il lit : *Fabrique à Perpignan*. M. Grosset² y cherche un souvenir de l'*alpha* qui cantonne avec l'*oméga* la croix du revers de quelques

¹ Es claro que los dos PP encima la A significan : LABRADA A PERPIÑAN.

² De la valeur monétaire, etc., p. 192. L'auteur prend le type de ce *menut* pour la figure de la Vierge tenant l'Enfant Jésus : c'est bien certainement le type de saint Jean-Baptiste.

monnaies du moyen-âge, par allusion à cette parole de l'Évangile : *Ego sum alpha et omega, principium et finis*. Je doute fort que le graveur et les Consuls aient eu cette allusion en vue, et je pense que la petite majuscule A fait simplement partie du monogramme. Les documents de 1643 et 1646, concernant la fabrication de la monnaie de billon, confirment cette opinion : ils appellent cet assemblage *lo nom de Perpinya reduhit á dues PP^e*. Le nom de Perpignan est très fréquemment écrit dans les contrats et autres actes catalans de cette époque, sous une forme exactement semblable : deux *p* liés, surmontés d'un *a* (*pp^e*).

Monnaies barcelonaises.

Jusqu'à lors j'ai décrit, à la fin de chaque règne, les monnaies barcelonaises de tern et d'argent, parce qu'elles représentent encore les anciennes espèces qui ont eu, pendant si long-temps, cours exclusif dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, le Conflent et le Vallespir. — A l'avènement de Philippe III, la monnaie de tern est supprimée : je supprime la description des monnaies de Barcelone, qui bientôt n'auront plus cours légal en Roussillon.

Je résume les principaux faits de leur histoire :

Monnaie barcelonaise de tern. — Créée en 1258 par Jacques-le-Conquérant, au titre de trois deniers, à la taille de dix-huit sous en deniers menuts, ou vingt sous en mailles, au marc de Barcelone. Les espèces fabriquées jusqu'à la suppression (1598) sont des *deniers*, des *mailles*, des *ardites* et des *dobles*. Ces deux dernières sont une seule et même espèce, sous deux dénominations.

Monnaie barcelonaise d'argent. — Créée en 1285 par Pierre III,

au titre de onze deniers et demi, à la taille de soixante-douze au marc de Barcelone, nommée dans l'origine : *denier d'argent, sou en pièce, gros blanc, croat ou cruat*. De 1285 à 1400, les espèces fabriquées sont des *sous*, des *seisenos*, *sixains* ou *demi-sous*, et des *sixièmes de sou*.

Le 17 novembre 1400, le roi Martin ordonne la fabrication de *réaux d'argent*, au titre de onze deniers et à la taille de soixante-huit au marc de Barcelone. Cette fabrication dure jusqu'en 1493. Les espèces émises sont des *réaux*, des *demi-réaux* et des *sixièmes de réal*.

Le 4 novembre 1493, Ferdinand-le-Catholique prescrit de fabriquer des *réaux d'argent* ou *croats* de Barcelone, au titre de onze deniers et demi, à la taille de soixante-douze au marc. Cette fabrication persiste jusqu'en 1611 et ne se compose que de *réaux*. Enfin, le 8 juillet 1617, Philippe III, ordonne la fabrication de *xamberges* ou *réaux d'argent de Catalogne*, au titre de quatre-vingts pièces par marc : elle se continue jusqu'en 1706.

Florins. — Le florin tire son nom de la ville de Florence : il a été créé vers le milieu du XIII^e siècle. Dans l'origine, il était au titre de vingt-trois carats. Le *florin* dit d'*Aragon*, créé en 1365, est au titre de dix-huit carats seulement et à la taille de soixante-huit au marc de Perpignan. Les espèces réelles sont le *florin*, le *demi-florin*, et le *quart de florin* : la valeur au cours du florin d'Aragon a beaucoup varié. La plus faible fut de dix sous six deniers de tern ; la plus forte de dix-sept sous. Il circulait, de 1365 à 1453, pour onze sous ; mis au billon en 1453, il fut rétabli dans la circulation en 1456 et 1457, avec la valeur de treize sous barcelonais de tern, et se maintint à ce prix jusqu'en 1473. De 1479 à 1495, il en valut dix-sept.

Les réaux de Barcelone ont eu cours en Roussillon jusqu'à la réunion de ce comté à la France. Bosch rapporte que le réal d'argent ne s'échangeait pas en Catalogne et en Roussillon pour une égale quantité de deniers : cela tenait à la différence de titre de la monnaie de Barcelone et de Perpignan¹; en 1608, cent livres de cette dernière monnaie ne valaient que soixante livres de Catalogne, selon la proportion suivie par la Royale Audience de la principauté². Bosch ajoute que la monnaie de billon de Perpignan avait cours dans toute l'étendue des comtés de Roussillon et de Cerdagne, mais non dans la principauté de Catalogne, et que la monnaie de billon de Catalogne ne circulait point dans les comtés³. Il veut dire, sans doute, qu'elle n'y avait pas cours légal; mais elle y circulait réellement, puisqu'on en retrouve encore chaque jour des exemplaires isolés.

Philippe IV (1621—1642).

1623, 18 octobre. — Provision de l'office de maître

¹ A 15 febr. 1554, *facta fuit certificatoria... y la moneda de Perpiñan valia á rahó de tretse sous barcelonesos, etc.* (DESPUOL, cap. 565, f^o 256.)

² ... *Moneta flacca sive de billo Perpiniani seu comitatus Rossellensis et Cerdaniae quorum centum librae monetae flaccae sive de billo sunt in monetae Barcinonae (que in dictis comitatibus vocatur FORI) sexaginta librae tantum, et de observatur in regia Audencia.* (DESPUOL, cap. 6, n^o 6.)

³ *Aixirib en tota Cathalunya, y comtat de Barcelona, lo real y se parteix, y cambia sols ab vint y quatre diners de moneda de billo, y en los comtats de Rossello y Cerdanya, en quaranta diners, y tres sous y quatre, dels sous de la moneda de billo se fabrica en Perpinya, de manera en les monedes y valors de elles denota la diferencia hi a entre lo districte y terra de Cathalunya d. la de Rossello y Cerdanya. Ames, la moneda de billo de Perpiñan es aputament per tot Rossello y Cerdanya, y no en Cathalunya, y així mateix hi de Cathalunya no en Rossello y Cerdanya* (BOSCH, *Titols de honor* p. 492.)

de la monnaie de Perpignan, en faveur de Pré Lloran.
(*Man XXXIX*, fol. 119.)

Je ne connais aucun document monétaire du règne de Philippe IV, concernant le Roussillon; mais le *Livre des testaments* nous apprend qu'en 1635, les Consuls de Perpignan avaient demandé un nouveau privilège : *Item, ques se servescant tenir cuidado de solicitar lo despatx del privilegi que tot aquest any, des del principi de nostre consolat, havem procurat obtenir de Sa Magestat, per fer lo total remey de tota esta universitat, sobre la fabrica de vint mil ducats de menuts, y lo dret de les muralles per la reedificacio y reparo de aquelles, ja demanat en les Corts de l'any 1626. Loqual esta en bon punt, segons nos te scrit Francisco Baster, agent nostre en Madrit, y sabem de cert que lo Senyor Vi-Rey ha respost á la Consulta sobre dit privilegi molt en favor nostra*¹.

Le testament de l'année suivante (1636-1637) mentionne la concession royale d'une fabrication de huit mille ducats de menuts, à condition que la moitié du bénéfice sera employé à la réparation des murailles. Le 14 mai, le Conseil-Général remit le privilège à la *Dotzena del remey* qui délibéra de ne point l'accepter. Les Consuls sortant de charge invitent leurs successeurs à s'assurer s'il ne résulterait pas de ce refus certains inconvénients, et à faire ce qui conviendra le mieux au bien public. Il paraît que les nouveaux Consuls se rangèrent à l'avis de la Commission des douze, car il n'est plus question de projet de fabrication jusqu'en avril 1643.

Un passage du discours de Palau, imprimé en

¹ En marge est écrit, de la main des nouveaux Consuls : *Ja es impetrada la gracia de dos mil scuts de menuts y ardit.*

1627, témoigne de la rareté du numéraire dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, et de la circulation de la monnaie perpignanaise de billon ¹.

Bosch (*Tit. de hon.*, lib. 4, cap. 37, § 1^{er}) rapporte que la menue monnaie, vulgairement appelée de *billon*, fabriquée à Barcelone, à Perpignan, Lérída, Girone, etc., avait seulement cours dans la circonscription du territoire de ces villes émissionnaires. Celle de Barcelone circulait dans toute la principauté de Catalogne, celle de Perpignan, dans toute l'étendue des comtés de Roussillon, de Cerdagne et de la terre de Conflent ; en outre, les réaux et demi-réaux de cette ville étaient reçus en Catalogne. A part ces deux exceptions, les documents viennent à l'appui de l'assertion de Bosch.

En 1508, on publie que les *menuts* de Catalogne n'auront cours que dans le territoire de la ville émissionnaire, à l'exception de ceux de Barcelone. Cette défense est renouvelée le 13 juin 1577. En 1585, la ville de Perpignan se plaint au Roi de la circulation des *menuts* et *ardits* de Puycerda dans le comté de Roussillon.—Enfin, le privilège accordé à la ville de Solsona, le 13 juillet 1599 (*SALAT, Instr. justif.*, n^o LXX), mentionne d'une manière formelle une circulation restreinte. La ville avait demandé que les deniers, fabriqués en vertu de ce privilège, fussent reçus au-delà des limites de son territoire,

¹ Lo que más empobreció y despojó a la región, es la falta de dinero : lo qual es tanta en dichos condados, que á penas se halla en ellos otra especie de moneda que la de billon, que se fabrica en Perpiñan, y no passa ni se gasta, sino en los dichos condados por ser pobre su natura, y por la pobreza de la tierra, que no tiene poder para estampar otra suerte de moneda com en otro tiempo.

L. PALAU, *Discursos*, etc., fol. 11, verso, n^o 11, 1627, in-folio.

dans un rayon de six lieues : le Roi l'accorda pour un rayon de deux lieues seulement.

Toutefois, ces restrictions n'étaient point observées. L'ordonnance du 13 juin 1577 le dit positivement, et d'ailleurs les petites monnaies de Puycerda, Girone, Vic, Lérida, Granollers et autres villes de la principauté, que l'on retrouve chaque jour en Roussillon, sont autant de preuves incontestables qu'elles étaient admises dans la circulation en concurrence avec celles de Barcelone.

XI. — OCCUPATION FRANÇAISE.

(1642—1659.)

La Catalogne jouissait depuis plusieurs siècles de privilèges et de libertés qui la dispensaient de contribuer à la plupart des charges de l'État. La cour de Madrid désirait l'amener à y participer comme les autres provinces ; mais au lieu d'employer la douceur et la persuasion, le comte-duc d'Olivarès, ministre de Philippe IV, traita les Catalans avec hauteur, les humilia, les vexa, les blessa profondément. Poussés à bout, ils prirent les armes ; se soulevèrent contre l'autorité du roi d'Espagne, et se donnèrent à la France.

Le Roussillon avait été compris dans l'acte de donation, bien qu'il fût alors occupé par les troupes espagnoles. Conquis par l'armée française en 1642, il fut définitivement cédé à la France par le traité des Pyrénées.

Voici, d'après l'*Histoire du Roussillon*, l'énoncé des principaux faits de cette période :

1637. Olivarès couvre la Catalogne de soldats étrangers au pays, sous prétexte d'une expédition contre Leucate. Après la retraite de

ce corps d'armée, le logement des gens de guerre, dont la Catalogne était exempte, devient une source d'humiliations, de vexations et d'oppression. — 1639. Violentes rixes en Roussillon. — 1640. Les soldats étrangers, autorisés par le comte-duc, se livrent, sans contrainte, à toute espèce de violences et de brigandages contre les habitants. — Une junta adresse au Roi des doléances qui aggravent, aux yeux de la cour, les torts des Catalans. — La principauté est traitée en pays conquis. — Les habitants, exaspérés, prennent les armes, poursuivent à outrance les soldats, qui se réfugient en Roussillon et se présentent devant Perpignan (11 juin). — Sur le refus de les recevoir, les soldats attaquent la ville qui se rend à discrétion. L'armée se livre au pillage pendant trois jours et traite les Perpignanais en rebelles vaincus. — Déclaration de guerre du roi d'Espagne contre la Catalogne. — Prise de Tortose par l'armée royale. — Prise de Tarragone (24 décembre). — 1641. Barcelone est investie par les troupes royales. Les Corts signent l'acte de donation de la Province au roi de France (23 janvier). — Huit mois après, seulement, Louis XIII prend le titre de comte de Barcelone, et approuve à Péronne le traité par lequel les Catalans conservent tous leurs droits, privilèges et libertés (18 septembre). Le Roussillon était compris dans ce traité. — 1642. Déclaration de Philippe IV, invitant les Catalans à déposer les armes (24 janvier). — Le comte de La Mothe-Houdancourt entre à Barcelone comme Vice-Roi (20 février). — Il assiège et bloque Tarragone (avril). — Le maréchal de Brézé entre en Roussillon. — Blocus de Perpignan. — Suspension d'armes (29 août). — Capitulation de Perpignan (9 septembre). — Prise de Salses (15 septembre). — Mort de Richelieu (4 décembre).

1643. Le comte-duc d'Olivarès exilé par Philippe IV (17 janvier). — Mort de Louis XIII (14 mai). — Les Français ne respectent point les privilèges dont ils avaient promis le maintien. — Mécontentement des Catalans. — 1644. Pierre de Marca nommé visiteur-général de Catalogne. — Les Catalans regrettent leur roi légitime. — Les Français perdent Agramont, Balaguer et Ager. — Le comte d'Alincourt, depuis maréchal de Villeroy, remplace La Mothe-Houdancourt. — 1645. Les Espagnols battus à Llorens (avril). — Reprise de Balaguer par les Français (octobre). — 1647. Siège de Lérida par le prince de Condé, successeur du comte d'Alincourt. — Les Français se retirent. — 1648. Prise de Tortose. Peste en Catalogne. Le

logement des gens de guerre, imposé aux Catalans par le duc de Vendôme, amène de nouveaux troubles. Désaffection générale des Catalans pour les Français. — 1651. Barcelone est assiégée par Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe III, dès le mois d'août 1651. — Elle se rend le 4 octobre 1652. — Les Français ne peuvent plus se maintenir en Catalogne, et la principauté rentre insensiblement sous l'autorité du roi d'Espagne.

1653. — Les Roussillonnais cherchent à secouer le joug des Français. L'insurrection, comprimée en Roussillon, éclate en Cerdagne. Noailles force tout le comté à reconnaître le roi de France. — Le vice-roi de Roussillon entre en Catalogne, s'empare de Castillon et de Figières et assiège Gironne (août). — Il bat en retraite (9 novembre). — Le maréchal d'Hocquincourt remporte une victoire sur les Espagnols (3 décembre). — 1654. L'armée rentre en Catalogne et fait une pointe en Aragon. — Fermentation en Roussillon. — Villefranche arbore les couleurs espagnoles (juin). — Siège et prise de cette ville (23 juillet). — Soulèvement en Cerdagne. — Condé surprend les Espagnols devant Roses (24 juillet). — Il parcourt le pays et rentre en Roussillon en septembre. — Revenu en Cerdagne, il assiège Puycerda qui se rend, occupe la Seu-d'Urgel, Berga, Campredon et fait en vain le siège de Vich. — 1655 et années suivantes. Des sièges commencés et abandonnés; des combats, des succès et des revers en Catalogne et en Roussillon. — Lassitude générale. — 1659. Suspension d'armes (8 mai). — Traité de Paris (8 juin). — Conférences dans l'Île-des-Faisans (août). — Traité des Pyrénées (7 novembre) : la Catalogne rendue à l'Espagne, le Roussillon et le Conflent acquis à la France. — 1660. Louis XIV confirme les privilèges et les constitutions de Perpignan (6 janvier). — Conférences de Céret : une partie de la Cerdagne cédée à la France (21 avril).

En avril 1643, sept mois après la capitulation de Perpignan, le Conseil-Général de la commune prit une délibération tendant à supplier le Capitaine-Général d'accorder à la ville le privilège de fabriquer de la monnaie de billon. Le 15 mai, les Consuls, réunis à la Commission des Douze, décidèrent, en vertu du pouvoir qu'ils tenaient du Conseil, de demander

l'autorisation de fabriquer des *sous*, *sizens*, *ternets*, *ardits*, *menuts* y *quartillos* ó *altre specie de moneda de billo*. Voici l'analyse de la supplique adressée au maréchal Philippe de La Mothe-Houdancourt, duc de Cardone, capitaine-général du roi Louis XIV, dans la principauté de Catalogne et les comtés de Roussillon et de Cerdagne.

Pendant la peste, la ville a fait de grandes dépenses pour secourir les habitants nécessiteux : la guerre lui a enlevé plusieurs milliers de ducats, et les Castillans lui en ont récemment extorqué plus de cinquante mille. La diminution des taxes et impositions est insuffisante pour remédier à tant de misères : il faudrait autoriser la commune à émettre de la monnaie de billon semblable à celle qu'elle a coutume de fabriquer. Cette monnaie, qui circule dans la ville et les comtés, se compose de *sous doubles*, *sous sanars*, *sixains*, *ardits* et *menuts*, dont les types sont pour les trois premières espèces, d'un côté les armes de Catalogne, et de l'autre la figure de saint Jean-Baptiste, avec des légendes circulaires présentant le nom du roi, de la ville et la date de la fabrication ; pour les deux autres, d'un côté la figure de saint Jean, et de l'autre le nom de Perpignan, réduit à deux PP^a.

Les Consuls supplient le Capitaine-Général d'autoriser la commune à fabriquer de cette monnaie jusqu'à concurrence de vingt mille ducats, à raison de douze réaux par ducat, et au titre accoutumé, c'est-à-dire que chaque marc de *sous doubles*, *sous sanars* et *sixains*, serait composé de six onces de cuivre et deux d'argent, et que l'on en tirerait soixante-dix *sous doubles*, cent quarante *sous sanars* ou *sensillos*¹

¹ *Sensillo* simple, synonyme de *sanar*.

et deux cent quatre-vingts *sixains*. Que chaque marc d'*ardits* ou de *menuts* comprendrait sept onces trois quarts et demi de cuivre et un huitième d'once d'argent, dont on tirerait deux cent seize *ardits* et quatre cent trente-deux *menuts*. Ils demandent enfin que, pour la commodité du commerce, on puisse fabriquer deux mille ducats de *sous doubles*, cinq mille de *sous sanars*, deux mille de *sixains*, mille de *ardits* et deux mille de *menuts*, en tout vingt mille ducats à raison de douze réaux par ducat.

1643, 8 septembre. — Le Capitaine-Général, par lettres-patentes données au nom du roi Louis XIV, permet aux Consuls de fabriquer de la monnaie de billon jusqu'à concurrence de vingt mille ducats. (*Livre vert-majeur*, f° 374.)

1643, 22 septembre. — Le maître rationnel, président de la chambre des comptes, règle et arrête, conformément à la demande des Consuls, la taille, le titre et la fabrication de la monnaie, dont le Capitaine-Général a accordé le privilège à la ville de Perpignan. Ce document est terminé par la nomination des officiers chargés de la fabrication. (*Ibid.* f° 376.)

1643, 19 novembre. — Les Consuls, réunis à la Commission des Douze, rejettent la proposition faite par plusieurs membres de diminuer d'une once par marc la quantité d'argent. Le 25, ils décident que la fabrication aura lieu dans un moulin à farine, situé aux *Quatre-Cazals*, et appartenant à noble Estéphanie de Béarn. (*Délib. de la Dotzena de batre moneda.*)

1644, 13 janvier. — Traité fait entre les Consuls d'une part et Antoine Generez, de l'autre, pour la fourniture de l'argent et du cuivre nécessaires à la fabrication. (*Liasses de la Proc. du greffé*, 1640-1649.)

Vingt-et-un articles, en catalan.—La livre de cuivre sera payée onze sous monnaie de Perpignan, et l'once d'argent, quatre réaux. L'entrepreneur recevra en outre, un sou par marc d'argent.

1644, 26 janvier. — Vu la difficulté de se procurer de l'argent en quantité suffisante, les Consuls et la *Dotzena* délibérèrent de demander au Capitaine-Général l'autorisation de modifier le titre de la monnaie de billon, et de mettre dans chaque marc une once d'argent seulement au lieu de deux et sept de cuivre au lieu de six. (*Délib. de la Dotzena.*)

Le Capitaine-Général autorisa le titre des *sous sensillos* et des *doubles sous* à une once et demie d'argent par marc, et interdit la fabrication des *sixains* et des *ardits*, pensant qu'elle aurait des inconvénients. Le Consulat comptait faire, sur ces deux valeurs, un bénéfice d'environ trois mille ducats. Frustré dans son attente, il supplia le Capitaine-Général de compenser cette perte en permettant de fabriquer les *menuts* en cuivre pur (29 février) Cette nouvelle autorisation fut accordée le 15 mars. (*Livre vert majeur*, f^o 377, verso.)

Suivant le traité du 13 janvier, Antoine Generez avait, à plusieurs reprises, acheté de ses propres deniers et remis au maître de balance de l'argent fin pour la valeur de seize mille livres. Les Consuls s'étaient engagés à rembourser une partie de ces avances à chaque délivrance de monnaies fabriquées : mais ils avaient employé à des dépenses urgentes toutes les espèces fabriquées, en sorte qu'au mois de mai 1644, l'entrepreneur n'avait encore reçu aucun à-compte sur les avances qu'il avait faites. Il adressa plusieurs suppliques pour rappeler les Consuls à

l'exécution du traité. Les Douze nommèrent des commissaires dont l'avis fut que la commune devait rembourser à l'entrepreneur la somme qu'il réclamait et les intérêts échus. (*Liasse de la Procéd. du greffe*, 1640—1649.)

1644, 18 juillet. — Cahier des charges pour la fabrication de la monnaie perpignanaise de billon. (*Ib.*)

L'Entreprise, offerte au rabais, est adjugée à Pierre Pujol, orfèvre, qui promet de la conduire à bonne fin, à raison de neuf sous et quatre deniers par marc. — Le 23 août, les Consuls approuvent et signent le contrat fait avec l'entrepreneur. — Le 5 novembre, conformément à l'un des articles de ce contrat, ils lui remettent, sur inventaire, le matériel déposé à la maison consulaire.

1645? — *Albara* pour l'arrentement de la fabrication de la monnaie de billon. — Vingt-cinq articles en catalan. Ce document est sans date, mais les actes des 13 janv., 18 juil. et 5 nov. 1644, y sont mentionnés. (*Ib.*)

1645, 7 avril. — Nouveau contrat passé entre les Consuls et Antoine Generez pour la fourniture de l'argent et du cuivre nécessaires à la fabrication.

Le concordat du 13 janvier 1644 étant arrivé à son terme, l'entrepreneur ne devait plus fournir ni argent, ni cuivre. Les anciens Consuls avaient pensé que la durée de la fabrication serait moins longue; mais le temps s'était écoulé en réparations au moulin et en opérations préliminaires du monnayage. La fabrication était à peine commencée que le traité du 13 janvier était sur le point d'expirer. Les Consuls en rédigèrent un autre dont les dispositions sont à peu près semblables. — Onze articles, en catalan. (*Ibidem.*)

La fabrication était terminée le 23 novembre 1645;

car il existe, sous cette date, une décharge des Consuls qui reconnaissent avoir reçu de Pierre Pujol tout le matériel qu'ils lui avaient prêté le 5 novembre de l'année précédente. (*Ibidem.*)

La liasse de la procédure du greffe (1640—1649) contient le *compte del ques pot guanyar ab la fabrica de la moneda*. Le calcul du bénéfice de la commune dans cette fabrication est basé sur un marc d'alliage, composé d'une once et demie d'argent fin et de six onces et demie de cuivre. L'once et demie d'argent coûtait vingt-quatre réaux ou quatre livres monnaie perpignanaise, à six réaux par livre. La fabrication d'un marc d'alliage s'élevait à. 5^l 3^s 11^d 1

Dans ce marc, on taillait soixante-dix doubles sous qui valaient au cours. 7^l 4^s »^d

Différence 2^l »^s 1^d

Ainsi le bénéfice de la commune était de deux livres et un denier par marc non monnayé, représentant les 0,35 de la valeur au cours des espèces fabriquées.

1646, 20 mars. — Les Consuls adressent une nou-

¹ Una onsa y mitja de plata afinada, ve a valer 24 reales.	4 liv. » s. » den.
Se dona a Generez un sou per onsa.	» liv. 1 s. 6 den.
Per six onsas y mitja de aram.	» liv. 6 s. 9 den.
Per la disminució de l'aram, que se considera seran, deu per cent.	» liv. » s. 10 den.
Se considera per lo riell disminuex al molinet estirant y encunyant y a la tizora 4 per 100 que val.	» liv. 1 s. » den.
Als arentistas.	» liv. 9 s. 4 den.
Als oficials de la seca	» liv. 4 s. 6 den.
Fou.	5 liv. 5 s. 11 den.
Se trau del march 7 liras 4 sous aventy 70 sous dobles y se suxeex que en algunes llivrances sol aver 7 sous lo march, no mes.	7 liv. 4 s. » den.
Resta de profit.	2 liv. 4 s. 1 den.

velle demande tendant à obtenir l'autorisation de fabriquer pour trente mille ducats de monnaie de billon, à charge d'employer trois mille livres à la restauration du couvent de Saint-Sauveur. Le Capitaine-Général, Henri de Lorraine, comte de Harcourt, accorde le 31 le privilège demandé, à condition que les Consuls rendront compte à la chambre de leurs opérations. (*Livre vert majeur*, f° 379.)

La supplique des Consuls est une copie de la première, sauf les modifications suivantes : 1° Il n'est question que de trois valeurs : *sous doubles*, *sous* et *menuts*; 2° La légende qui entoure le type du revers est rapportée textuellement; 3° Le titre ou denier de fin des *doubles sous* et des *sous* est indiqué à six onces et demie de cuivre et une once et demie d'argent. Les *menuts* sont en cuivre pur. La taille au marc est de 70 sous doubles, 140 sous sanars et 432 menuts, comme dans le privilège du 8 septembre 1843.

1646, 14 mai.—Le maître rationnel signe et envoie l'exécutoire de ce privilège. (*Ibid.*, f° 381.)

1646, 9 juin.—Concordat passé entre les Consuls et Antoine Generez, pour la fourniture de l'argent et du cuivre, et la fabrication de la monnaie de billon. —C'est une copie, légèrement modifiée, du traité du 7 avril 1645. L'entrepreneur aura huit sous et six deniers par marc monnayé. — Le 16 juin il reçoit, sur inventaire, le matériel nécessaire à la fabrication. (*Liasse de la Proc. du greffe*, 1640—1649.)

1647, 5 septembre, les Consuls et la Commission des Douze, apprenant qu'un assez grand nombre de sous contrefaits avaient été mis en circulation à Olette, par des Français, arrêtent que les coupables seront recherchés et punis. (*Délib. de la Dotzena*.)

1648, 20 janvier. — Les Consuls de Villefranche avaient mandé à leurs collègues de Perpignan que les contrefaçons étaient fort nombreuses; que, dans l'impossibilité de les reconnaître, personne ne voulait plus recevoir les monnaies perpignanaises de billon; que ces difficultés causaient une grande agitation dans le peuple; que le blé, la viande, l'huile et les autres denrées ne se vendaient plus au marché: enfin, qu'il était urgent d'y apporter un prompt remède. Les Consuls et la *Dotzena* en prévirent sur-le-champ le Conseil-Général et, vu l'urgence, décidèrent, qu'en attendant la décision du Conseil, quatre experts, nommés pour reconnaître les doubles sous, stationneraient, dès le lendemain matin, sur la place au blé, la place à l'huile, la place neuve et le marché aux volailles, et que, dans l'intérêt de la tranquillité publique, on demanderait au gérant du Gouverneur-Général des comtés et au Bailly, l'appui des officiers royaux pour déjouer les manœuvres frauduleuses et faire accepter les sous doubles reconnus bons par les experts (*Délib. de la Dotzena de batre moneda.*)

Le 21, le Conseil-Général arrête que tous les sous et doubles sous, fabriqués à Perpignan, seront contre-marqués, et que tous ceux reconnus faux seront cisailés et mis en pièces avant d'être rendus aux porteurs. — Le 29, les Consuls et la *Dotzena* conviennent de donner à Francisco Puig trois ducats pour chaque jour employé à *catxetar y picar dits sous dobles y sanars, y reprobar los falsos*. Le 30, ils décident que l'opération aura lieu chaque jour, à midi, dans une salle de l'hôtel-de-ville. (*Ibidem.*)

Les communes du Conflent et du Capcir, réunies en junte à Villefranche, avaient pris la résolution de

n'accepter aucune monnaie perpignanaise des dernières émissions, malgré la contremarque. Les Consuls de Perpignan virent, dans cette détermination, une infraction à la publication faite, au nom du Gouverneur-Général, de recevoir ces espèces contremarquées d'une tête de S. Jean-Baptiste, et une atteinte portée aux privilèges, libertés et coutumes de la ville de Perpignan. Ils en firent part au Conseil-Général, qui chargea la Commission des Douze de poursuivre cette affaire. De son côté, le Syndic de la viguerie du Conflent et Capcir porta l'opposition des communes à la Cour du Gouverneur-Général. La cause fut jugée par la Cour-Suprême de Catalogne, qui condamna les habitants du Conflent et du Capcir à recevoir les sous et doubles-sous récemment fabriqués à Perpignan et contremarqués d'une tête de saint Jean. (*Délib. de la Dotzena de batre moneda.*)

1648, 1^{er} avril. — Informée que plusieurs Français, porteurs de sous et de doubles-sous faux, contremarqués d'un poinçon également faux, cherchaient à les écouler, et avaient été pris en flagrant délit, la Commission des Douze, arrête qu'une plainte en justice sera faite contre ces Français et contre tous ceux qui se rendront coupables du même crime. (*Ibidem.*)

1648, 17 avril. — La Commission supplie le Gouverneur des comtés de faire publier à Perpignan et à Villefranche, que tout porteur de sous et de doubles-sous ait à les présenter dans le plus bref délai, afin que l'on puisse contremarquer les bons et cisailer les mauvais. (*Ibidem.*)

1649, 4 mai. — Les Consuls et la Commission prient le Lieutenant du Gouverneur-Général d'autoriser le citoyen Jean Macip, argentier, nommé par la com-

munne *regoneixedor de monedes*, à cisailer tous les sous et doubles-sous faux qu'il rencontrera (*Ibidem.*)

1649, 14 juin. — Antoine Generez remet à la maison consulaire le matériel qui lui avait été prêté. (*Ibidem.*)

La pénurie de *menuts* était si grande que l'on n'en trouvait plus pour les achats, les changes et les aumônes. Le 23 juillet, la Commission arrête qu'il en sera fabriqué pour huit mille livres, au nom de la commune, et suivant le mode accoutumé. Le 14 août, elle complète sa décision, en ordonnant que ces *menuts* seront fabriqués aux mêmes poids, taille, module et type que ceux de la dernière émission. (*Ibidem.*)

1649, 1^{er} septembre. — Vente à l'enchère de cinq cent quarante-six marcs de sous et doubles-sous faux, cisailés et rompus. Ils sont adjugés à trois particuliers pour le prix de mille sept cent trente-une livres cinq sous six deniers qui durent être déposés à la banque de la ville. (*Ibidem.*)

1649, 2 septembre. — Cahier des charges de la fabrication des quatre mille ducats de *menuts*. — Douze articles, en catalan. — Elle est adjugée au rabais, à Pierre Servera, qui offre de la prendre au prix de huit deniers par marc. Les Consuls ratifient le 13 les conventions passées avec l'entrepreneur qui reçoit, le 4 novembre, le matériel nécessaire. (*Ibidem.*)

1654, 31 août. — Les Consuls, réunis à la Commission des Douze, considérant que les *quartillos* viennent d'être démonétisés par le Conseil royal, demandent l'autorisation de fabriquer de la monnaie de billon, qui aurait cours en France et en Catalogne. En cas que cette demande soit favorablement accueillie, ils stipulent que ce privilège ne portera aucun préjudice à la faculté dont jouit la ville de battre monnaie. (*Ibidem.*)

La monnaie perpignanaise de billon, fabriquée en vertu des privilèges des 8 septembre 1643 et 31 mars 1646, a eu cours, non seulement, dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne ; mais encore dans la principauté de Catalogne. Le défaut de confiance et de sécurité, les craintes et les vicissitudes de la guerre dont ces provinces étaient le théâtre, avaient fait disparaître le numéraire et renchérir toutes les denrées. La monnaie perpignanaise de billon était reçue dans les deux provinces comme *monnaie d'argent*, c'est-à-dire avec une valeur treize à quatorze fois supérieure à sa valeur intrinsèque. « Une livre, monnoie de billon, « dit Bosch, qui, dans sa valeur intrinsèque, n'étoit que « de trois sous de notre monnoie, étoit comptée, payée « et reçue pour *six réals* d'argent, ce qui reviendrait à « quarante sous de notre monnoie, et conséquemment, « toutes dettes, auparavant contractées en bonne mon- « noie d'argent, sous la stipulation de livres, étoient va- « lablement acquittées en monnoie de billon, en payant « pareille quantité de livres, monnoie de billon, qu'il y « en avoit de stipulées dans le contrat d'obligation, en « bonne monnoie d'argent ¹. »

Cette monnaie de billon, qui portait le trouble dans toutes les transactions, fut décriée par édit royal du 15 septembre 1654. L'arrêt du Conseil, du 1^{er} juillet 1655, rendu en exécution de cet édit, ordonna que toutes les obligations contractées en livres, monnaie de compte, au temps de la circulation de la monnaie perpignanaise de billon, seraient réduites suivant la valeur intrinsèque de la monnaie réelle au jour du contrat.

¹ Règles pour connaître la valeur des vieilles espèces de monnaies qui ont eu cours dans la province de Roussillon. — Perpignan, Regnier, 1774 : in-4^e, page 64.

Pour donner aux calculs une base certaine , le Conseil fit dresser, à l'aide de nombreux renseignements recueillis dans les deux provinces, un tableau des variations de valeur qu'avait subies la *pistole d'or* depuis l'année 1640 jusqu'au mois de juin 1655. Il résulte de ce curieux document, publié par Bosch, avec une traduction française, que la pistole d'or, qui, en 1640 et plusieurs années auparavant, valait vingt-huit réaux, en valait trente en Roussillon et en Cerdagne, trente-trois en Catalogne, pendant les années 1641 et 1642; —quarante en avril, mai et juin 1644; —cinquante en janvier, février et mars 1646; —soixante en janvier, février et mars 1648; —soixante-quinze en janv., févr. et mars 1649; —quatre-vingt-quatre en janvier 1650; —cent en novembre et décembre, — cent trente en mai, juin et décembre 1651; —cent cinquante en janvier et février, —cent soixante-dix en décembre 1652; —deux cents en janvier et février, —deux cent soixante-quinze en septembre, —trois cents en octobre, novembre et décembre 1653; —trois cent vingt en septembre, octobre, novembre et décembre 1654; —trois cent cinquante en avril, —quatre cents en mai, —et quatre cent vingt en juin 1655.

La monnaie barcelonaise de tern ou d'argent était comptée, en Roussillon, sur le prix de dix réaux d'argent par livre. Le Conseil-Souverain n'a jamais voulu reconnaître la pragmatique de Philippe IV, roi d'Espagne, donnée le 29 octobre 1658, portant que la livre barcelonaise simple serait composée de dix réaux d'*ardits*, faisant quarante sous en monnaie de France, et que la seule livre barcelonaise d'argent serait de dix réaux d'argent. (*Recueil des arrêts du Conseil-Souverain du Roussillon*, à la Bibliothèque.)

Fabrication de 1644. — Doubles-Sous, Sous et Menuts.

Double-sou : Titre, une once et demie d'argent par marc; taille, soixante-dix au marc de Perpignan.

1. — PERPINIANI (*étoile*) VILLE, sous une grande couronne à cinq trèfles, l'écu losange aux armes de Catalogne (*d'or à quatre pals de gueules*), accosté de quatre annelets, posés $\circ-\circ$, et du millésime $\frac{1-6}{4-4}$, en chiffres arabes de petites dimensions et serrés contre l'écu. Quatre annelets séparent les trèfles de la couronne. — Croisette entre deux annelets, INTER NATOS (*lys entre deux annelets*) MVLIERVM (*annelet*). Saint Jean debout, vu de face, la tête nimbée, tenant dans le bras gauche l'agneau pascal porte-bannière, qu'il indique de la main droite. A ses pieds, deux touffes d'herbes, surmontées, à droite d'une étoile, à gauche du chiffre romain II, indiquant la valeur (*deux sous*). — Billon. — Module, 23 millim.; poids, 3^{gr}, 3^{gr} 2.

Cette pièce est le premier essai de la fabrication de 1644. L'écu de l'avvers est semblable à celui des doubles sous antérieurs.

2. — *Variété* : L'écu surchargé, au centre, d'une fleur de lys; le millésime en chiffres de plus grandes dimensions. Ce n'est pas encore le coin définitif.

5. — *Variété* : Même pièce que la précédente, contre-marquée à l'avvers d'une main tenant par les cheveux la tête de saint Jean, vue de face.

4. — *Variété* : Mêmes légendes et même type. Écu surchargé, au centre, d'un lys héraldique; chiffres du millésime de grandes dimensions. — Même légende et même type : la valeur indiquée par le chiffre arabe 2 entre trois annelets, posés un et deux (*sic* $\frac{2}{\circ-\circ}$). Coin définitif. Poids inférieur à celui du n° 1.

3. — *Variété* de la précédente, au chiffre du revers accompagné d'un seul anneau placé au-dessus (*sic* 2).

6. — *Variété* au chiffre du revers retourné (*sic* 2).

La plupart de ces pièces ont à l'avvers une contre-marque représentant une main tenant la tête de saint Jean.

7. — *Variétés* fausses, coulées, en alliage d'un titre inférieur, avec ou sans contre-marque.

8. — *Variété* de l'année $\frac{1-6}{4-8}$; lys au centre de l'écu. — Pas d'anneau sous le chiffre 2.

9. — *Variété* écrite PERPINIANI (*rosace*) VILE (*un seul L*).

Le plus grand nombre des *dobles sous* de 1645 portent généralement la contre-marque de la main tenant le chef de saint Jean.

Sou sanar ou *Sensillo* : Titre du double sou; taille, cent quarante au marc.

10. — PERPINIANI VILLE. Écu carré et couronné aux armes de Catalogne, surchargé d'un lys au centre et accosté du millésime $\frac{1-6}{4-8}$; un anneau sous les deux

4. — *Anneau* INTER NATOS (*anneau*) MVLIERV petite croix. Saint Jean debout, etc., entre un trèfle à gauche et une étoile à droite. Dans le champ, le chiffre romain I, indiquant la valeur (*un sou*). — Billon. — Module, 19 millim.; poids, 1^{er} 90,

11. — *Variété* : PERPINIANI (*rosace*) VILLE $\frac{1-6}{4-8}$ (*anneau entre les chiffres*). — INTER NATOS (*lys*) MVLIERV. S. Jean debout; ni trèfle, ni étoile.

12. — *Variété* : PERPINIANI (*rosace*) VILLE. Même écu accosté du millésime $\frac{1-6}{4-8}$, sans anneaux. — Croix entre deux anneaux. INTER NATOS *anneau* MVLIERV. S. Jean debout, etc., entre deux trèfles.

Dans le champ, le chiffre 1, surmonté d'un anneau.
—Module, 18; poids, 1^{er} 70.

13. — *Variété* de 164S, à la légende PERPINIANI VILE (pas de rosace; un seul L).

14. — *Variété* à la légende: (*Anneau*) PERPINANI VLE (*anneau*). Même écu carré, accosté du millésime $\frac{1-6}{4-8}$. — Même type et même légende: le trèfle de droite est surmonté d'une étoile.

La plupart des exemplaires ont la contremarque.

Menut: Cuivre pur; 432 au marc.

15. — Entre deux grènetis: LVDOVICVS (*lys entre deux annelets*) XIII (*annelet*) 1644 (*annelet*). Monogramme de Perpignan, composé de deux P liés, surmontés d'un A. — Entre deux grènetis, croisette suivie de deux annelets: ECCE (*rose*) AGNVS (*annelet*) DEI. Saint Jean debout, etc., entre deux annelets. Dans le champ, à gauche, la lettre P, initiale de *Perpinianum*. — Mod., 15 millim.; poids, 1^{er} 3.

16. — *Variété* de la même année. Lég. également entre deux grènetis: point de P dans le champ du revers.

17. — *Variété* de la même année. Point de grènetis intérieur, ni de P dans le champ du revers.

18. — *Variété* de la précédente. Point d'annelet après le mot LVDOVICVS.

19. — *Variété*: LVDOVICV (*lys*). Le monogramme PP_A entre quatre annelets.

Ces quatre variétés bien distinctes, portent le millésime 1644.

20. — *Variété* de l'année 164S, semblable au n° 17.

Fabrication de 1646. — Doubles-Sous, Sous et Menuts.

Titre, taille et poids des précédents.

21. — *Double sou* : semblable au n° 4, mais au millésime $\frac{1}{4}-6$. — Une étoile dans le champ, à droite.

22. — *Variété* de l'année $\frac{1}{4}-7$. La plupart des exemplaires portent la contremarque. M. Conbrouse (*Catalogue* n° 234) cite un exemplaire au millésime 1648.

23. — *Sou sanar* : Je n'en ai pas encore rencontré de cette fabrication.

24. — *Menut* : Cuivre pur. LVDOVICV (*lys entre deux annelets*) XIII (annelet) 1647. Monogramme de Perpignan entre quatre annelets, posés ∘ ∘. — Annelet ECCE (*rose*) AGNVS (annelet) DEI. Saint Jean debout, etc., entre deux annelets. — Module, 15 millim.; poids, 0^{gr} 7.

25. — *Même pièce* : Année 1648.

Fabrication de 1649. — Menuts de cuivre.

26. — *Menut* : Semblable au n° 24, excepté que le lys placé au bas du monogramme PP^A, n'est pas accompagné d'annelets. — Année 1650.

27. — *Même pièce* : Année 1651.

Il est probable qu'il existe encore d'autres variétés de ces monnaies, qui sont les dernières espèces municipales de Perpignan.

La fabrication des *menuts* s'est prolongée au-delà de l'année 1651. Une délibération des Consuls, en date du 23 décembre 1655, en fixe le terme : elle ordonne la cessation des travaux de l'hôtel des monnaies, attendu que les malheurs du temps, la peste et le décès de plusieurs officiers ou monnayeurs ne permettent point de les continuer : *Et dictum opus ob pestem et calamitosum tempus belli mortem que aliquorum officiarum dicti operis non potest continuari.* (*Proc. du Greffe.*)

Pendant cette période malheureuse, les monnaies

fabriquées à Barcelone et dans un grand nombre de villes ou bourgades de la principauté de Catalogne, d'abord au nom du roi d'Espagne (1640-1641), puis au nom de la principauté (1641-1642), puis au nom de Louis XIII et de Louis XIV ou de la ville émissionnaire (1642-1652), ont eu cours en Roussillon ¹. Les travaux de terrassement et de culture en ramènent chaque jour des exemplaires à la surface du sol.

XII. — LE ROUSSILLON A LA FRANCE.

Par suite de la réunion du Roussillon à la France, l'hôtel des monnaies de Perpignan se trouva supprimé. En France, le Roi n'accordait point de privilège monétaire à ses bonnes villes : les prélats et les barons avaient successivement perdu le droit de battre monnaie, et très peu jouissaient encore, au milieu du ^{xvii}e siècle, de ce faible vestige de souveraineté. La fabrication était presque toute royale.

1681, 10 septembre. — Sur la demande des Consuls qui voulaient donner au Roi une preuve de leur dévouement, Louis XIV permet à la ville de Perpignan de changer ses armoiries et de prendre l'écu losange *au champ d'azur semé de lys sans nombre (France ancien)* au lieu du *champ d'or aux quatre pals de*

¹ Ont émis des monnaies pendant l'insurrection catalane : *Agramunt, Argentona, Balaguer, BARCELONE*, Besalu, Belpuig*, Caldas, Cervera*, GIRONNE*, Igualada*, Manresa*, Mataro, PERPIGNAN*, PUYCERDA*, Solsona, Tagamanent, Tarrega*, Vals*, VICH*, Vilafranca-del-Panadès**. Une partie de ces villes en ont émis à la légende ou à l'effigie de Louis XIII : ce sont celles dont les noms sont accompagnés d'une étoile ; celles qui en ont émis au nom de Louis XIV sont en capitales romaines. La plupart de ces monnaies historiques ne sont point connues en France ; d'autres sont entièrement inédites.

gucules (*Aragon*). (*Archiv. de la Préfecture. — Intendance, carton n° 697.*)

1697, 15 septembre. — Crieée faite par ordre du duc de Vendôme, lieutenant-général de Louis XIV et général de ses armées dans la principauté de Catalogne, le Roussillon et la Cerdagne, sur la valeur comparative des monnaies catalanes et françaises en circulation. (*SALAT, Instr. justif., LXXXIII.*)

1710, juin. — Édit du Roi pour l'établissement d'une monnaie en la ville de Perpignan. (*V^e Bulletin de la Société des Pyrén.-Orient. 1841, p. 283, note*).

La suppression de l'hôtel des monnaies de Perpignan avait eu pour conséquence immédiate la privation de la faculté dont les négociants roussillonnais jouissaient depuis plusieurs siècles, d'échanger, contre des espèces ayant cours, les matières d'or et d'argent ou les monnaies étrangères que le commerce introduisait dans le pays. Obligés, depuis la réunion à la France, de s'adresser à Toulouse ou à Montpellier, ils éprouvaient une perte de temps et d'argent. La ville ne dut pas tarder à faire des démarches pour obtenir la création d'un hôtel royal. Cette conjecture se déduit naturellement du préambule de l'édit donné à Versailles au mois de juin 1710.

Par cet édit, Louis XIV prescrit d'établir et d'ouvrir immédiatement à Perpignan, un hôtel des monnaies pour y fabriquer les espèces d'or, d'argent et de billon, à ses coins et armes, qui ont cours dans le royaume. Il crée, à titre d'offices héréditaires, le personnel de cet hôtel, composé de deux juges-gardes, un contrôleur contre-garde, un substitut du procureur-général en la cour des monnaies de Lyon, un directeur, un graveur, deux huissiers, douze mon-

nayeurs et douze ouvriers ajusteurs, auxquels il réunit les offices de prévôt et de lieutenant qu'ils pourront élire à l'ordinaire, leur attribue tous les droits, privilèges, exemptions de guet, taille, garde, entretien et logement des gens de guerre dont jouissent ceux qui sont pourvus de semblables offices dans les autres monnaies du royaume, etc.

1711, 7 septembre. — M. Desmarets propose de vendre les charges de la monnaie de Perpignan et d'en employer les deniers pour achever les bâtiments de l'hôtel commencé en 1710 sur l'emplacement de la maison des héritiers Cujolas et du sieur Guandy. (*Archives de la préfecture*, carton n° 613.)

1712, 23 février. — Arrêt du Conseil-d'État qui charge M. Julien Gaillard de la vente des offices créés dans la monnaie de Perpignan. (*Ibidem.*)

1713, 25 mai. — Ordonnance provisionnelle de l'Intendant pour les franchises des monnayeurs de Perpignan. (*Liasse de la Procéd. du greffe*, 1711—1714, à l'hôtel-de-ville.)

1716, 16 janvier. — Philippe V, roi d'Espagne, interdit la fabrication monétaire autre que la sienne propre, dans toute l'étendue de la principauté de Catalogne. (SALAT, *Instr. justif.* LXXXIV.)

1717, 23 novembre. — Arrêt du Conseil-d'État au sujet des franchises prétendues par les officiers de la monnaie et les monnayeurs de Perpignan. Il décide que, nonobstant les ordonnances de l'Intendant qui accordent lesdites franchises, les officiers de la monnaie et les monnayeurs paieront les droits de ville comme les autres habitants. (*Livre vert majeur*, f° 426.)

1719, 15 mars. — La monnaie barcelonaise de tern est évaluée et réduite à vingt-quatre sous, mon-

naie de Roussillon, par arrêt du Conseil souverain. (*Recueil des arrêts du Conseil souverain*, deux volumes manuscrits à la Bibliothèque de Perpignan.)

Joseph Bosch, qui écrivait en 1751, dit (*Recherches*, p. 38) avoir vu en circulation les espèces de la monnaie perpignanaise de billon pour les valeurs comparatives suivantes, savoir : Le *denier de cuivre*, pour deux deniers de France : il en fallait vingt pour la valeur du demi-réal et quarante pour un réal. — Le *sixain d'alliage*, pour un sou de France : il en fallait quarante pour la valeur de six réals, dont la livre perpignanaise était composée. — Le *sou d'alliage*, pour deux sous de France : il en fallait vingt pour la valeur de six réals ou de la livre perpignanaise de billon.

Je ne continuerai pas l'examen des documents concernant l'hôtel royal des monnaies de Perpignan. Excepté le différent (lettre Q) et le signe particulier du directeur, les espèces sorties de cet atelier sont entièrement semblables à celles des autres ateliers de France. Elles n'offrent aucun intérêt particulier. Je passe donc sous silence les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, et j'arrive d'un bond à l'année 1792, qui vit mettre en circulation, à Perpignan, des *billets de confiance*, témoignage irré-
cusable des embarras de l'époque et des souffrances du peuple.

Dès le commencement de la Révolution, l'incertitude de l'avenir, le peu de confiance dans le nouvel ordre de choses, l'émigration, et surtout les troubles politiques firent disparaître le numéraire. Les assignats créés par l'Assemblée Nationale et les espèces de cuivre furent bientôt la seule monnaie courante. La rareté de ces dernières et le manque de valeurs in-

termédiaires entr'elles et les assignats les plus faibles, produisaient une gêne excessive dans les petites transactions et les opérations du commerce de détail. Les assignats, mis en concurrence avec les monnaies réelles, n'avaient pas tardé à subir une dépréciation qui augmentait de jour en jour; et, malgré la défense formelle de la loi, les denrées variaient de prix suivant la nature du paiement. Cette perte croissante des assignats contre le numéraire pesait principalement sur les ouvriers et les artisans, dont le salaire n'avait pas été augmenté en proportion du prix des denrées. Bientôt les négociants, ne pouvant plus baser leurs opérations sur une valeur fixe, en ralentirent le cours : la plupart des fabricants fermèrent leurs ateliers, et les malheureux ouvriers, sans ouvrage, manquèrent du nécessaire.

Vers la fin de 1790, les négociants et les fabricants de plusieurs villes manufacturières du Midi, se réunirent en société; créèrent un bureau d'échange, et donnèrent en paiement à leurs ouvriers de petits cartons avec lesquels ceux-ci achetaient chez les boulangers, bouchers, épiciers et autres fournisseurs, les denrées dont ils avaient besoin. Ces cartons, rapportés au bureau par les marchands, étaient échangés au pair contre des assignats nationaux. Ce moyen fort simple de remédier à la disparition momentanée des espèces métalliques, empêcha, sur beaucoup de points, la suspension des travaux, et produisit d'abord les plus heureux résultats. Les avantages reconnus de ces caisses de secours en firent adopter le principe dans tous les départements, et la France se couvrit de caisses patriotiques qui mirent en circulation des billets de toutes formes, dimensions, couleurs et va-

leurs. Malheureusement, le désir désintéressé de suppléer au défaut de numéraire et de venir en aide à la classe indigente, ne fut pas le seul mobile de la création des caisses patriotiques. Si les corps administratifs, les municipalités et des sociétés particulières s'inspirèrent de l'amour du bien public, les banquiers et autres spéculateurs virent trop souvent, dans l'établissement d'un bureau d'échange, le moyen de se procurer, sans intérêts, un capital qu'ils pourraient faire valoir à leur gré.

La caisse patriotique de Perpignan fut une œuvre de bienfaisance et de patriotisme. Voici, d'après le *Registre des délibérations* conservé aux archives de la commune, l'analyse des faits qui la concernent :

Le maintien de la tranquillité publique exigeait impérieusement l'adoption de mesures propres à faire cesser ou diminuer la perte croissante que les assignats éprouvaient dans l'échange contre le numéraire. Le 18 janvier 1792, le Conseil-Général de la commune, considérant que le remède le plus efficace était la division des assignats de cinq livres en coupons assez faibles pour satisfaire aux plus petites transactions, arrêta qu'il serait fait, dans la ville de Perpignan, une émission de billets patriotiques, jusques à concurrence de six mille livres, savoir :

20.000 billets de *un sou*, valant. 1.000 liv.

16.000 billets de *deux sous six deniers*, valant 2.000 liv.

8 000 billets de *cinq sous*, valant 2.000 liv.

Et 2.000 billets de *dix sous*, valant. 1.000 liv.

Total . . 46.000 billets, représentant. 6.000 liv.

Ces billets en papier *bleu, jaune, rouge et vert*, correspondant aux quatre valeurs, devaient être donnés *comme espèces sonnantes* dans l'étendue du territoire

de la commune. Les membres du Conseil se rendirent collectivement et personnellement garants et responsables de l'émission. Deux d'entr'eux, MM. Antoine Belmas, officier municipal et Paul Pradal, notable, furent chargés de signer les billets et de les échanger au pair, à tout citoyen qui présenterait un ou plusieurs assignats de cinq livres. Ils devaient, toutes les semaines, rendre compte au Conseil des opérations du bureau, qui serait ouvert dans une salle de l'hôtel-de-ville, le dimanche, le mardi et le jeudi, de deux à cinq heures. Les frais de fabrication furent mis à la charge de la commune.

Le 12 mars, sur l'avis favorable du directoire du district, les administrateurs du département autorisèrent l'émission. Le 19, le Conseil-Général, désirant en faire jouir les habitants le plus tôt possible, adjoignit aux Commissaires déjà nommés, deux autres membres, MM. de Lanquine et Vaquer. L'émission, commencée le 25 mars, était terminée cinq jours après.

Le 13 avril, le Conseil décida qu'il en serait fait une nouvelle, de la même valeur, composée seulement de billets de *cinq* et de *dix sous*.

Le 19, autre délibération, relative à une troisième émission d'une égale somme, en billets de *un sou*, *deux sous six deniers*, *cinq* et *dix sous*, qui furent signés par MM. Cayrol, Réallon, Pradal et de Lanquine.

Enfin, le 30 avril, cette troisième émission, étant épuisée, le Conseil en ordonna une quatrième, composée de billets semblables et des quatre valeurs, jusqu'à concurrence de douze mille livres. Il chargea de leur signature les Commissaires de la première émission.

La valeur totale des billets de confiance fabriqués en vertu des délibérations du Conseil-Général de

la commune de Perpignan, s'élève à trente mille livres.

Quelques modifications furent apportées aux prescriptions du Conseil : ainsi, le billet de *dix sous*, qui devait être en papier *vert* (*délib. du 18 janvier*), puis *bleu* (*délib. du 19 mars*) est en papier *rouge* ; celui de *cinq sous*, qui devait être en papier *rouge* (*délib. du 18 janvier*) est en papier de couleur *café au lait*. La délibération du 18 janvier ordonnait que les quatre valeurs seraient conformes au modèle transcrit au registre. Les billets de *dix sous* et de *cinq sous* ne s'en écartent point : quelques-uns présentent le chiffre 2, 3 ou 4, mis à la main devant le numéro (*sic* 2 N^o, 3 N^o, 4 N^o), ce qui prouve qu'il fut ouvert une nouvelle série pour chaque émission. Les billets de *un sou* et de *deux sous six deniers* sont de dimensions plus petites et ne portent point de signature.

Les billets de Perpignan furent accueillis avec faveur, et se répandirent dans les départements voisins. Leur émission modérée répondait à des besoins réels. Mais dans plusieurs grandes villes, à Paris surtout, les émissions prirent une extension considérable et donnèrent lieu à de nombreuses plaintes, qui attirèrent, enfin, l'attention sérieuse de l'Assemblée législative. Un décret du 30 mars 1792, sanctionné par le Roi le 4^{er} avril, supprima les caisses particulières et ne laissa subsister que celles des corps administratifs ou municipaux.

Le besoin d'assignats de faible valeur avait engagé l'Assemblée à ordonner la fabrication de coupures de *dix*, *quinze*, *vingt-cinq* et *cinquante sous*, destinées à remplacer les billets de confiance. Dès que ces deux premières valeurs furent distribuées, la Convention

décréta la suppression de toutes les caisses patriotiques, le retrait et l'anéantissement de tous les billets qu'elles avaient jetés dans la circulation (*Décrets du 8 novembre et du 19 décembre 1792*).

Le Conseil-Général de la ville de Perpignan, obéit à la loi ; mais en y apportant quelques modifications. Le 15 novembre, considérant que les assignats de dix et de quinze sous remplaçaient avantageusement les billets de confiance de même valeur, il arrêta que ceux de *dix sous* émis par la commune, seraient immédiatement retirés et échangés contre de petits assignats nationaux. Le 18, il chargea M. Pradal de cette opération. Quant aux billets de *cinq sous* et audessous, reconnaissant la nécessité de les conserver encore quelque temps dans la circulation, il décida qu'ils y resteraient jusqu'au terme fixé par la loi, et ne seraient retirés qu'après le 1^{er} janvier 1793.

Le département des Pyrénées-Orientales souffrit moins que tout autre de la suppression des billets de confiance. En raison de sa position géographique, il avait reçu peu de billets étrangers : l'hôtel des monnaies, qui fonctionnait alors, avait versé dans la circulation une assez grande quantité de monnaies de cloche et de billon. D'ailleurs, une seule caisse patriotique, celle de Perpignan, avait été créée dans l'étendue de son territoire¹, ce qui donne lieu de penser que le besoin de numéraire de faible valeur s'y faisait moins sentir qu'ailleurs.

¹ La caisse patriotique de Perpignan est la seule indiquée sur l'état envoyé au Ministre de l'Intérieur, en exécution de la circulaire du 8 juillet 1792. Lors de l'échange général des billets de confiance, le registre de correspondance des administrateurs du département ne mentionne que des renvois de billets de cette ville.

La loi du 8 novembre prescrivait de brûler, en présence du public et de la municipalité, les billets retirés de la circulation. Les procès-verbaux consignés au registre des délibérations prouvent que la loi fut ponctuellement exécutée à Perpignan. Les vérifications de la situation de la caisse établissent que sur les trente mille livres de billets de confiance créés par délibérations du Conseil-Général, il n'en fut mis en circulation que pour vingt-et-un mille deux cent soixante-neuf livres. Cependant, les procès-verbaux de brûlement donnent, au 23 décembre 1792, un chiffre de vingt-et-un mille trois cent soixante-une livres six sous de billets retirés. Il est probable qu'il était rentré des billets contrefaits lors de l'échange général de ce papier-monnaie, ou que les commissaires avaient oublié d'inscrire sur leur registre un certain nombre de billets mis par eux en circulation.

La correspondance des administrateurs des Pyrénées-Orientales avec leurs collègues des autres départements, relativement à l'échange des billets de confiance, a duré plus de deux ans. Cette opération n'était pas encore terminée au commencement de l'an IV (1795).

L'hôtel des monnaies de Perpignan, qui n'avait pas cessé de fonctionner depuis sa création, fut fermé en 1794. Pendant les premiers mois de l'année précédente, il avait, comme tous les autres, fabriqué des monnaies d'or, d'argent, de billon, de cuivre et de métal de cloche, à l'effigie de Louis XVI et aux légendes constitutionnelles, bien que la République eût été proclamée le 21 septembre 1792. Le besoin de numéraire n'avait pas permis d'attendre la gravure de nouveaux coins. Cette fabrication fut dénoncée à

la Convention. Ouvert de nouveau en 1795, l'hôtel de Perpignan a émis des monnaies d'or, d'argent, de billon et de cuivre, aux divers types de la République, du Consulat, de l'Empire¹, de la Restauration et de la Monarchie de 1830. Il a été définitivement supprimé en 1834. Il avait conservé pour différent monétaire la lettre Q. La marque particulière du directeur était, sous M. Ribes (1788) *un canon* ; sous ses successeurs, *un raisin*.

Je tiens de M. Grosset, ancien Commissaire du Roi près la monnaie de Perpignan, que cet hôtel s'alimentait principalement des envois d'argent faits par le Gouvernement espagnol. Il paraît qu'un article secret du traité des Pyrénées, obligeait l'Espagne à donner chaque année à la France une somme de vingt-cinq millions.

1792. — Caisse patriotique de Perpignan. — Émission de billets de confiance de *dix sous, cinq sous, deux sous six deniers et un sou*.

Dix sous. — Papier rouge. — Hauteur, 76 millim. ; base, 84 millim. — Légendes, en six lignes : MUNICIPALITÉ DE PERPIGNAN. — MONNOIE PATRIOTIQUE. — DIX SOUS (entre deux accolades). — DÉLIBÉRÉE par le Conseil-Général de la — Commune : Approuvée par le Directoire du — Département. Au-dessous, le N° et deux signatures. — Quatre émissions.

Cinq sous. — Papier de couleur café-au-lait. — Dimensions, forme, type et légende du précédent. — Deux signatures. — Quatre émissions.

¹ En 1803 ou 1806, on fit des expériences à la monnaie de Perpignan, pour obtenir la pression du balancier au moyen d'une roue hydraulique. Il n'a été frappé, par ce procédé, que des essais en plomb, du module de la pièce de cinquante centimes. (Communication de M. Grosset.)

Deux sous six deniers. — Papier jaune. — Hauteur, 39 millim. ; base, 62 millim. — Légendes, en cinq lignes : *Municipalité de Perpignan* — **DEUX SOUS SIX DENIERS.** — *Délibération du conseil-général de la commune de Perpignan, approuvée—par le directoire du département.* — N° — Point de signature : un timbre sec, circulaire, de 13 millim. de diam., ayant pour type le faisceau de la liberté entre deux branches de chêne, entouré de la légende **COMMUNE DE PERPIGNAN.** — Trois émissions.

Un sou. — Papier blanc. — Dimensions, forme, type et légendes du précédent. — Pas de signature. — Timbre sec, *idem.* — Trois émissions.

SUPPLÉMENT.

L'impression de ces *Recherches* était commencée, lorsque la lecture du compte-rendu d'un ouvrage de M. Poey-d'Avant sur les monnaies seigneuriales françaises de sa collection (*Rev. Numism.*, 1853, n° 3), me fit connaître la publication récente d'un denier de Gausfred III, comte de Roussillon¹. Voici, d'après M. Poey-d'Avant, la description de cette curieuse monnaie :

« *Gausfred III (1113—1163).* — + GAV · · FR ·
« DV ². Croix cantonnée de deux signes inconnus.

¹ Le comte de Roussillon, appelé par les auteurs Gausfred III, devrait être désigné, comme le fait M. de Saint-Malo, sous le nom de Gausfred IV, trois de ses prédécesseurs ayant porté ce nom, savoir : Gausfred, fils de Gausbert (953—994) ; Gausfred II, fils de Guilabert I^{er} (1008—1050), et Gausfred III, fils de Gausfred II (1050—1075).

² Sur le dessin de M. Poey-d'Avant (pl. XIV, n° 2) le nom est écrit + GAVFREDV .

« — ROULIONV¹. Croix haussée, accostée des
« lettres C O M. T. ². Type dégénéré dont les rudi-
« ments proviennent de celui du denier précédent
« (*le denier de Girard*). — Denier de billon, 15 grains.

« Cette monnaie toute nouvelle a une grande im-
« portance; elle enrichit une suite bien pauvre, puis-
« qu'elle ne se composait que d'une pièce; elle re-
« produit le petit signe qui cantonne le denier de
« Guirard; enfin, elle fournit dans la croix haussée
« du revers-accompagnée de quatre lettres, un type
« qui a donné naissance à la croix d'Aragon, etc. »

La croix haussée d'Aragon se voit au revers des monnaies du roi Ramire. Elle existe également, mais accompagnée de deux fleurons partant du pied de la hampe, sur les monnaies des rois d'Aragon, successeurs de Ramire ³. La croix haussée du denier de Gausfred, comte de Roussillon, est donc une *imitation* et non un *type original*. Celle du denier barcelonais que M. Poey-d'Avant décrit sous le n° 1048 ⁴, ne provient pas, comme il le pense, du denier de Gausfred. C'est la croix haussée d'Aragon, qui apparaît sur la monnaie barcelonaise après l'avènement des comtes de Barcelone à la couronne d'Aragon.

M. Poey-d'Avant décrit, sous le nom de Girard I^{er} (1102—1113), le denier attribué par M. Barthélemy à Girard II (1163—1172):

¹ Le dessin : + ROULIONV.

² Le dessin offre un N, et les quatre lettres sont ainsi placées 
Il semble que ce soit le titre du prince écrit en catalan : *Conte*
Conte (catalan) nom d'homme, est traduit dans les actes latins par *Comes*.

³ Dans son ordonnance de création de la monnaie de Valence (1218), Jacques-le-Conquérant décrit ce type : *Cruz salutifera supra florem*.

⁴ Je pense que ce denier appartient à Jacques-le-Conquérant. (V. p. 72.)

« °GIRA · RIV ∞ COME (l'M et l'E liés). Croix à branches égales, renflées en fuseaux¹ : au 4^e canton, « un signe douteux. — RO ∞ ILIONV ∞. Dans le « champ, PAS, avec une croisette au-dessus. — Denier de billon. — Poids, 15 gr.

« Sur le denier de Gausfred, le type est plus dé-
« généré, et celui du revers porte particulièrement
« la croix qui a servi de prototype à celle de Barcelone. »
Ce dernier membre de phrase doit être un *lapsus plu-*
mæ; car la croix de Barcelone n'est point haussée, et
dans le denier de Gausfred, M. Poey-d'Avant re-
garde la croix du revers comme le prototype de la
croix haussée d'Aragon.

L'auteur attribue ce denier à Girard I^{er}, et ajoute :
« Toutefois, il y a lieu de faire valoir, en faveur de
« l'opinion de M. Barthélemy, que la fabrique et le
« titre du denier de Gausfred sont un peu meilleurs
« et que son poids doit être supérieur à celui du de-
« nier de Guirard; car, quoiqu'il en ait perdu une
« partie, par suite d'une cassure, il se trouve encore
« être le même. »

Je crois que le denier de Gausfred est le plus
ancien : le titre, le poids, le module et surtout la
fabrique du denier de Girard, me font penser que
l'attribution de M. Barthélemy doit être maintenue.
MM. Barthélemy et Poey-d'Avant lisent GIRARIVS;
sur les exemplaires que j'ai vus (deux deniers et
une obole) la sixième lettre est formée d'un jambage
droit, épais, semblable à un I, et d'un trait courbe,

¹ Le dessin de M. Poey-d'Avant donne la légende : GIRAIVS CONE (l'M et l'E liés); les deniers et l'obole que j'ai vus portent : GIRARDVS COME (l'M et l'E liés).

placé en avant (*sic* D). Je vois dans cet assemblage la lettre D, et j'elis, par conséquent, GIRARDVS. Cette orthographe s'accorde avec les actes roussillonnais du temps, qui présentent le nom du comte Girard II sous les trois formes : *Guinardus*, *Guirardus* et *Girardus*¹.

Le savant Lelewel (tom. 2, p. 6) attribue à Jacques-le-Conquérant l'invention de la croix barcelonaise à branches égales, prolongées et légèrement évasées, coupant la légende et touchant le grènetis du bord. Cette croix existe sur les *manuses d'or* et les anciennes monnaies d'argent des comtes de Barcelone. Elle est cantonnée de quatre besants sur les deniers de billon, qui paraissent être ceux de la monnaie *uncto*, créée par Alfonse II. Le symbole aragonais occupe le champ de l'avvers, et rappelle l'union des deux États. Le denier et l'obole aux légendes BARQINO — CIVI REX, qui sont probablement les espèces réelles de la monnaie quaterne de Jacques-le-Conquérant, présentent les mêmes types : d'un côté, la croix haussée d'Aragon, entre deux annelets; de l'autre, la croix barcelonaise, sans cantonnement.

M. Poey-d'Avant publie, en outre, trois variétés de pièces déjà connues : deux d'Alfonse V; l'autre de Ferdinand-le-Catholique, dont le règne, en Roussillon, ne commence qu'en 1493.

« Alfonse V. — *Réal d'argent* : ALFONS⁹ : DI : GRA :
 « REX : ARAGO. Buste jeune, couronné, à gauche.
 « — + COMS-BARK-NONA-ROCIL. Grande croix
 « coupant la légende, cantonnée aux 1^{er} et 4^e de trois
 « besants; au 2^e et 3^e d'un large annelet. — 60 gr. —

¹ La permutation des deux consonnes liquides N et R se rencontre fréquemment à toutes les époques.

« Pl. XIV, n° 4. — Variété du n° 1 de la pl. VI de
« la *Revue numismatique* de 1844. »

« *Demi-réal* : +ALFONS⁹:DI:GRA:REX:ARAGO.
« Même buste. — Même légende et type ¹. — 28 gr. —
« Pl. XIV, n° 5. »

« Ferdinand-le-Catholique. — *Réal d'argent* : +FERDINAN-
« DVS⁹:DEI⁹:GRACSI⁹:R⁹. Buste couronné, à gauche.
« —COM⁹:ES⁹:RO-SILIO-NIS⁹:E. Même type, ayant au
« centre un P. — Pl. XIV, n° 6. — Variété du n° 5 de
« la pl. VI de la *Revue numismatique* de 1844.

« Peut-être cette monnaie est-elle la même que
« celle qui a été publiée par M. de Longpérier; dans
« ce cas, elle est plus complète. »

La disposition de la légende du revers et la présence de la lettre finale ⁹E, prouvent que le réal de M. Poey-d'Avant n'est pas identique au réal décrit et figuré dans la *Revue numismatique*; à l'avers des deux variétés, la couronne, ornée de trois trèfles et de deux perles, ne traverse point la légende, ni même le grènetis intérieur.

—

Je joins à ce supplément quelques indications oubliées, ou recueillies depuis la remise du manuscrit.

Page 44, note 1. — Les poids qui servaient anciennement pour peser l'or, étaient la *livre*, l'*once*, le *sou*, le *morabotin*, l'*argens*, la *maneuse*.

Voici, d'après l'usage *solidus* des *Constitutions de Catalogne* (livre X, titre II, page 521), leurs valeurs relatives :

¹ La croix barcelonaise, d'après le dessin, est cantonnée, aux 1^{er} et 4^{er}, d'un anneau; aux 2^{es} et 3^{es} de trois besants.

	Onces.	Sous.	Morabotins.	Argens.	Mancuses.
La livre.	12	21	84	168	378
L'once	»	»	7	14	31 $\frac{1}{2}$
Le sou.	»	»	4	8	18
Le morabotin.	»	»	»	2	4 $\frac{1}{2}$
L'argens.	»	»	»	»	2 $\frac{1}{4}$
La mancuse.	»	»	»	»	»

Les mots *denier*, *sou*, *morabotin* et *mancuse*, avaient deux acceptions : *poids* et *monnaie*. *Sou* et *denier* indiquaient, en outre, le titre des matières d'or et d'argent.

Page 44, ligne 8. — La monnaie de malgone apparaissait dans les contrats roussillonnais en 963¹.

Page 56, lig. 10. — Il existait des *mancuses* d'or et d'argent et des *demi-mancuses*. La plus ancienne mention de cette monnaie est de 858. Le C^{te} Raymond Bérenguer en fit fabriquer, à Barcelone, en 1137. Un document roussillonnais, du commencement du XI^e siècle (1003), contient une stipulation en *mancuses de Cordoue*².

Page 61. — 1212. Dans le courant de l'année où fut établie la monnaie quaterne, la valeur du marc varia, depuis mars jusqu'en octobre, de quatre-vingt-onze à cent quarante-deux sous. (Voyez CAPMANY, tom. 2, *Append.*, p. 122, col. 1 et 2.)

Page 73, ligne 19. — Jacques I^{er}, le Conquérant. — *Denier de tern varié* : IACOBVS REX. Buste couronné, à gauche. — BAR-QVI-NO-NA. Croix barcelonaise cantonnée de deux annelets et de six besants. (*Cab. de la Torre.*)

Variété à la légende B'A-QI-NO-NA. (Ibidem.)

¹ Donation de Bernard, vicomte de Cerdagne, du consentement du comte Wifred, au monastère de Saint-Michel-de-Cuxa : *Tamen accipio de bonis monasterii, ducentos solidos malgurenses. (Marca hispanica ; acte daté de la veille des calendes de janvier, de la 9^e année du règne de Lothaire, fils de Louis.)*

² 1005, 9 des ides d'octobre. — Engagement d'un aleu, situé à Ortafa, par Udalgar, prêtre, à Frédulon, Évêque d'Elne, pour cinq onces d'or, en *mancuses de Cordoue* (*Cartulaire de Fossa. — Note de feu M. RENARD DE SAINT-MALO.*)

Pag. 78, lig. 22.—Pierre III.—*Denier de tern*: PETRVS REX. Buste couronné de Pierre III, à gauche.—BARQINO. Croix cantonnée de deux annelets et de six besants. (*Cab. de la Torre.*)¹

Page 83.—1305 L'ordonnance du roi de Majorque fixe la valeur de la *maymondine simple* à cinq sous barcelonais et celui de la *maymondine double* à dix sous. J. Bosch (*Recherches*, p. 60) évalue ces quantités à seize sous huit deniers et une livre treize sous quatre deniers de France. C'est évidemment une erreur¹ :

En 1305, le croat ou réal d'argent valait un sou, c'est-à-dire douze deniers de tern. Or la valeur intrinsèque de cinq réaux barcelonais d'argent, de cette époque, est bien supérieure à celle de seize sous huit deniers de France, en 1751 ou 1771. En 1433, la censive ou redevance seigneuriale d'une *maymondine d'or* est liquidée à six sous trois deniers barcelonais². Les deniers de tern avaient baissé de titre et de poids, et le sou barcelonais ne représentait plus la même valeur qu'en 1305; aussi le croat d'argent était reçu pour quinze ou dix-huit deniers au lieu de douze, proportion fixée par l'ordonnance de création.

¹ Il ne faut pas accepter, sans examen, les évaluations de J. Bosch.

« Pour trouver la valeur des anciennes monnaies, il ne suffit pas de savoir le taux du marc d'argent, au temps où elles avaient cours, il faut encore connaître la taille des diverses monnaies et leur valeur en sous; et même, avec ces deux données, on arrive seulement à la valeur *intrinsèque*. Pour parvenir à découvrir la valeur *comparative*, il est nécessaire de connaître le prix des objets de première nécessité, du blé, du vin, celui de la journée de travail, etc. Ce n'est qu'à l'aide de toutes ces notions qu'on peut atteindre à une appréciation à peu près exacte de la valeur des anciennes monnaies.

« Le taux du marc d'argent monnayé était plus faible que celui du marc non monnayé, à cause de l'alliage. » (*Journ. des Savants*, nov. 1840, p. 638.)

² Contrat de vente de la terre et seigneurie de *Fort-Cuberta*, du 9 juin 1433.

Page 84. — 1332, 9 des calendes de novembre. — Ordonnance du roi de Majorque, prescrivant que le peseur des monnaies d'or et d'argent sera désormais à la nomination des Consuls de Perpignan.

Page 103. — Pierre IV. — *Florin d'Aragon* : rosace ☙, croix +, lettre C, pour différent monétaire.

Page 114. — Martin. — *Florin d'Aragon* : ARAGOREX M(*artinus*). Fleur de lys étaminée. — S. IOHANNES B. Saint Jean-Baptiste debout. (*Cab. de la Torre.*)

Page 100. — 1469, 14 mai. Un document du Cartulaire roussillonnais de M. de Saint-Malo indique la somme payée au Saint-Siège, par Jean Pintor, évêque d'Elne, pour acquitter le droit d'*annate* ou de *vacance*. Elle est évaluée en ducats d'or de chambre, en monnaie d'Avignon et de Perpignan¹ : mille sept cent trente-un ducats d'or de chambre, représentant mille neuf cents écus de vingt-quatre gros, monnaie d'Avignon, ou mille neuf cents écus de vingt sous et trois deniers, monnaie de Perpignan. (*Antoine Pastor, notaire.*)

Pag. 100. — En 1478, quarante ducats valant chacun trente-six sous de monnaie courante, font soixante-douze livres de la même monnaie, — *XL ducatos ad rationem XXXVI solidorum monete currentes pro ducato, valentes LXXII libras ejusdem monete*. Le ducat valait, par conséquent, une livre perpignanaise et quatre cinquièmes.

¹ *Solvendo de proximo Summo Pontifici, pro jure annate, sive vacantis dicti Episcopatus, mille septingentos viginti quinque ducatos auri de camera...*

...*Solvere, seu facereolvere, in civitate Avenionis, dicto Leonardo Marelli, aut cui ipse voluerit, mille nonaginta scuta, quolibet ad XXIV gros, monete Avenionis computato...*

...*Solvere vobis presenti villa Perpiniani, alia mille nonaginta scuta quolibet ad viginti solidos et iij denarios, monete Perpiniani computato...* (ANTOINE PASTOR, notaire, *Manuale de 1469.*)

Page 100. — 1493. Dans un inventaire des maisons des Juifs, dressé en vertu de l'ordonnance d'expulsion, il est fait mention de la rue de la *Fundaria* (*fundaria*, *seca*, hôtel des monnaies) qui paraît être la rue actuelle de l'Académie, aboutissant à la rue des Juifs, aujourd'hui rue Saint-François-de-Paule. (*M. Puiggari.*)

Page 227. — Ferdinand-le-Catholique. — M. le docteur Bonafos possède un réal de Perpignan semblable à celui de M. Poey-d'Avant, mais présentant à l'avvers un anneaulet sous la 6^e et la 17^e lettre. Les mots DEI : GRACSI : R : signifient probablement DEI : GRACSIa : Rex (*Gracsia* pour *Gracia* ou *Gratia*). On pourrait y voir DEI : GRACia SIciliæ : Rex, et même DEI GR(acia) A(ragonum) C(astelle) SI(ciliæ) R(ex); mais cette lecture serait contraire à la légende des autres réaux du même prince qui portent seulement D : G : REX (*Dei gratiâ Rex*), sans désignation de royaume. — Module, 25 millim.; poids, 3 grammes.

Page 176. — 1599. *Alfonse Corso* est le maréchal d'Ornano, originaire de Corse, qui en 1597, échoua dans son entreprise contre Perpignan et ravagea le Roussillon. Son prénom était *Alfonse*.

Page 188 — Philippe III? — Maille : Entre deux grènetis +PERPINIANI VILLE. Monogramme de Perpignan, composé de deux P liés, surmontés d'un A, accosté de deux annelets. — Entre deux grènetis : S. IOHANNES BAPTISTA. Saint Jean debout, vu de face, tenant l'agneau pascal, et accosté de deux annelets. — Cuivre. — Mod., 12 mill.; poids, 0^{gr}65. — Toutes les lettres des légendes sont latines. C'est le seul exemple que je connaisse du nom de saint Jean-Baptiste sur une monnaie de Perpignan. (*Collection de M. le docteur Bonafos.*)

RÉSUMÉ.

I. PÉRIODE GAULOISE. — Tout porte à croire que l'on retrouvera des monnaies à légendes ibériennes, appartenant à la partie de l'ancienne Gaule formant actuellement le département des Pyrénées-Orientales.

II. PÉRIODE GALLO-ROMAINE. — Les moyens-bronzes attribués depuis Vaillant à la colonie romaine de *Ruscino*, sont de fabrique asiatique et appartiennent à la colonie de *Berytus*.

III. DOMINATION WISIGOTHE (462-720). — Point de monnaies particulières au Roussillon. Les *trientes* mérovingiens étaient admis dans la circulation.

IV. OCCUPATION ARABE (720-760). — Les monnaies arabes fabriquées en Asie, en Afrique et en Espagne ont eu cours en Roussillon jusqu'au ^{xv}^e siècle. On n'en connaît aucune fabriquée dans le Midi de la France.

V. DOMINATION FRANQUE, — COMTES DE ROUSSILLON (760-1172). — Le monnayage des rois d'Aquitaine à Barcelone, à Ampurias et probablement aussi à Ruscino, est l'origine de celui des comtes de Barcelone, d'Ampurias et de Roussillon. Continué sous les Comtes bénéficiaires, au nom des Carolingiens, il devint plus tard la propriété des Comtes héréditaires, qui s'emparèrent de tous les droits régaliens. C'est probablement après ce changement que les types et les légendes furent modifiés.

La plus ancienne mention connue de la monnaie des Comtes héréditaires dans la diplomatie roussillonnaise, remonte à l'année 1088; la plus récente est postérieure au décès de Girard II. On a retrouvé des monnaies au nom des deux derniers comtes : le denier de Gausfred IV a pour type la croix haussée d'Aragon ; celui des deniers et des oboles de Girard paraît imité des monnaies des comtes de Toulouse, suzerains des comtes de Roussillon.

La monnaie de *malgone* apparaît dans les actes roussillonnais dès l'an 963. C'était la plus répandue dans le pays. On y voit également figurer des *mancuses* (1003) et des *morabotins*.

VI. DOMINATION ARAGONAISE (1172-1276). — La fabrication est suspendue en Roussillon. La monnaie barcelonaise du roi d'Aragon, héritier de Girard II, se répand dans les comtés : elle y devient bientôt la seule monnaie légale, à l'exclusion de toute autre (1258) ; mais elle est insuffisante et la monnaie de *malgone* se maintient dans la circulation, malgré les prohibitions formelles du roi d'Aragon.

VII. LE ROUSSILLON SOUS LES ROIS DE MAYORQUE (1276-1344). — La fabrication est interdite en Roussillon : la monnaie barcelonaise de tern est la seule dont le cours soit légal. Le roi de Majorque, feudataire du roi d'Aragon, est chargé de faire observer ces prescriptions. L'insuffisance de la monnaie de tern oblige les habitants des comtés à se servir de monnaies étrangères ; et cette infraction aux obligations de l'hommage, devient le principal chef d'accusation du suzerain contre le vassal, dont la déchéance est proclamée, le royaume saisi et réuni.

VIII. PREMIER RETOUR A LA COURONNE D'ARAGON (1344-1462). — Création d'un hôtel royal des monnaies à Perpignan (1349). On y fabrique des florins d'or fin, du poids et au type de ceux de Florence, et des écus également d'or fin, du poids des écus de France. Nouvelle fabrication de florins en 1357, 1360, 1362. — Création du florin d'Aragon, au titre de dix-huit carats et à la taille de soixante-huit au marc de Perpignan (1365). — La fabrication appartient au Roi, qui l'exploite lui-même ou l'affirme à des particuliers (1430) : les Consuls et la commune n'y prennent aucune part. — Les espèces fabriquées sont des florins et des demi-florins d'Aragon (*seca florenorum auri Perpiniani*) : un peu plus tard, on y fabrique aussi des réaux et des demi-réaux d'argent, des deniers et des oboles de billon.

Au commencement du x^e siècle apparaissent, sur les monnaies d'argent (*réaux et demi-réaux de Perpignan*), des indices certains de leur origine. Le type est celui de la monnaie d'argent de Barcelone (*Tête royale couronnée, tournée à gauche. — Croix barcelonaise cantonnée de besants et d'annelets*). Les réaux de Ferdinand I^{er} présentent, au 4^e canton, le monogramme de Perpignan (deux P liés). Les deniers et les oboles de billon sont à l'ancien type aragonais, devenu celui des monnaies de Valence, depuis l'ordonnance royale de 1247. (*Tête royale couronnée. — Croix haussée, posée sur une fleur.*) — Les légendes portent, au droit, le nom du Roi ; au revers, son titre de comte de Barcelone et de Roussillon, sur les monnaies d'argent ; de comte de Roussillon, seulement, sur les deniers et les oboles de billon. On connaît à ces types et légendes, des monnaies de Ferdinand I^{er}, d'Alfonse V et de Jean II. Il en existe probablement aussi au nom du roi Martin.

La plus ancienne concession connue, faite aux Consuls et à la ville, par le roi d'Aragon, est de l'année 1427. La commune fabrique des *deniers* et des *mailles* de billon, au nom et à l'effigie du Roi, semblables à ceux de Valence, mais à la légende COMES ROCILLONIS.

— Concession particulière en 1438. — En 1457, nouveau privilège accordé pour six ans à la ville de Perpignan : émission de *croats* et *demi-croats* d'argent, de *deniers* et de *mailles* de billon. La commune jouit du bénéfice de la fabrication, moyennant une certaine somme, annuellement payée au Roi. La fabrication se continue sous le roi Jean, frère et successeur d'Alfonse.

IX. LES REVENUS DES COMTÉS ENGAGÉS AU ROI DE FRANCE. — PREMIÈRE OCCUPATION FRANÇAISE (1462-1493). — Louis XI fait fabriquer, à Perpignan, des monnaies françaises d'or, d'argent et de billon, qui ne diffèrent de celles des autres ateliers monétaires de France, que par l'absence du point secret et la présence d'un P au centre de la croix du revers. Ce sont des *écus d'or*, des *gros* et des *demi-gros d'argent*, des *blancs*, des *deniers* et des *mailles de billon*. Cette fabrication royale a dû se continuer sous Charles VIII. La ville de Perpignan y reste complètement étrangère.

X. SECOND RETOUR A LA COURONNE D'ARAGON (1493-1642). — A peine mis en possession des comtés, Ferdinand-le-Catholique fait fabriquer à Perpignan des *principats d'or*, au titre et au poids des ducats de Venise, et des *réaux d'argent*, au titre de onze deniers et maille, à la taille de soixante-douze au marc et aux légendes COMES ROSILIONIS. C'est une émission toute royale.

En 1496, émission de *réaux* à la taille de soixante-quatorze au marc de Perpignan. En 1495, 1496, 1499, 1503; 1515, le Roi accorde à la ville de Perpignan, l'autorisation de fabriquer des deniers et des menus : le bénéfice est employé à la réparation des fortifications et autres dépenses d'utilité générale. Ces petites monnaies sont municipales : on voit sur les deniers les armes de la ville. (*Écu losange aux quatre pals, surchargé du monogramme PP.* — *Même écu, surchargé de la figure de saint Jean-Baptiste, tenant l'agneau pascal.*) Sur les menus, l'écu disparaît ; le monogramme et la figure de saint Jean figurent seuls à l'avvers et au revers. Les légendes, sont : d'un côté, VILLE PERPINIANI ; de l'autre, ECCE AGNVS DEI.

En 1528, création de la monnaie perpignanaise de billon : elle se compose de *sous doubles*, *sous sanars* et *sixains* de billon, et de *menus* en billon noir ou en cuivre pur. Les types et les légendes sont, pour les premières espèces : d'un côté, l'écu couronné aux quatre pals (en forme de losange sur les doubles sous, carré sur les sous et les sixains), entouré de la légende VILLE PERPINIANI ; de l'autre, la

figure de saint Jean-Baptiste, tenant l'agneau pascal, avec la légende circulaire : INTER NATOS MULIERVM. Ces types et ces légendes se retrouvent sur les monnaies de 1598. — Sous Charles-Quint et Philippe II, le type des menuts est d'un côté, l'écu losange; de l'autre, la Vierge tenant l'enfant Jésus, avec la légende AVE. G. PLENA. DOM. ou AVE. MAR. GRATIA. En 1603 on reprend la figure de St Jean et le monogramme, qui se voient également sur les menuts de 1611.

En vertu des privilèges royaux, la commune est parfois affranchie de toutes les dépenses. — Après avoir obtenu le privilège demandé, les Consuls rédigent les articles d'un contrat (*assiento*) pour la fourniture du métal et la fabrication des espèces. — Mis à l'encan, sur la place publique, le marché est adjugé au rabais. L'entrepreneur s'engage par traité avec les Consuls, reçoit le matériel nécessaire à la fabrication, solde toutes les dépenses et règle ses comptes avec les Clavaires. — Le privilège expire lorsque la fabrication s'élève au nombre de ducats ou de mares fixés par la concession royale. — Ainsi, l'hôtel des monnaies de Perpignan n'est point municipal; le droit régalien n'appartient point à la ville, mais elle en jouit momentanément et par intervalles, sous le bon plaisir du prince.

XI. SECONDE OCCUPATION FRANÇAISE (1642-1659). — Le roi de France se substitue au roi d'Espagne, et les choses restent dans le même état : les deux privilèges de 1644 et 1646, sont des concessions semblables aux précédentes. Le type et les légendes des *doubles sous* et des *sous sanars* sont ceux de la monnaie perpignanaise de billon : les menuts ont repris le monogramme et la figure de saint Jean-Baptiste. A la paix des Pyrénées, la fabrication municipale et l'hôtel des monnaies sont supprimés.

XII. LE ROUSSILLON A LA FRANCE (1659). — Suspension de la fabrication. En 1710, création d'un hôtel royal, qui fabrique des monnaies d'or, d'argent, de billon et de cuivre, à l'effigie, aux armes et au nom du Roi, entièrement semblables à celles des autres hôtels du royaume. Plus de concessions monétaires. Les espèces sorties de l'atelier de Perpignan ne se distinguent que par la lettre et le différent. — En 1792, création d'une *Caisse patriotique*, qui émet des billets de confiance, de un sou, deux sous six deniers, cinq et dix sous. — En 1794, suppression momentanée de l'hôtel de Perpignan. — Sa suppression définitive en 1834.

VARIÉTÉS MONÉTAIRES.

A. — MÉREAUX DU DIOCÈSE D'ELNE.

L'étude des méreaux est une suite naturelle de celle des monnaies. Distribués par le trésorier des chapitres ou communautés ecclésiastiques à tous les membres présents à certains offices, ils étaient ensuite échangés contre de la monnaie courante, et constituaient ainsi, pour les zélés, une véritable rétribution.

Les méreaux portent ordinairement un chiffre indiquant leur valeur. Dans plusieurs villes, ils étaient acceptés par les boulangers, bouchers et autres fournisseurs de la communauté qui les échangeaient au trésorier. De rares circonstances les ont fait admettre momentanément dans la circulation générale, pour subvenir au défaut de monnaies réelles.

Les méreaux sont en plomb, en cuivre pur ou allié, de diverses dimensions. Dans le diocèse d'Elne, ce sont de minces bractéates de laiton. Leurs types font ordinairement allusion au patron de la communauté; et les légendes, quand elles existent, en complètent l'intelligence.

I. — Chapitre Diocésain.

Le Chapitre diocésain avait pour armoiries : *d'azur à l'étoile d'or à huit rayons*. Les paillofes dont il faisait usage présentent cette étoile comme type principal ou accessoire. En voici quatre variétés que je dois à l'obligeance de M. le Supérieur du Séminaire.

1. Dans un double entourage, composé d'un filet et d'un grènetis, une grande étoile à huit rayons occupe tout le champ; en contremarque, une petite étoile à six rayons. — Module, 19 millim.

2. Dans un grènetis, grande étoile à huit rayons surchargée d'un cercle à onze perles, centré d'une perle plus forte, qui fait peut-être allusion à l'Évêque ou au Doyen du chapitre entouré de ses chanoines. — Module, 20 millim.

3. Sainte Eulalie et sainte Julie debout, vues de face, la tête nimbée, tenant la palme. Entr'elles, la tête de saint Jean nimbée et deux étoiles posées l'une au-dessus, l'autre au-dessous. Le tout dans un triple entourage formé d'un grènetis entre deux filets. — Module, 23 millim. — Sainte Eulalie et sainte Julie, vierges et martyres, sont les patronnes du diocèse d'Elne.

Ce méreau est certainement postérieur au changement de résidence du Chapitre d'Elne¹. On y voit figurer les patronnes du diocèse comme type principal, et, comme accessoires, le chef de saint Jean-Baptiste, patron de la cathédrale, et les armes du Chapitre diocésain, ce qui semble rappeler la fusion des deux Chapitres².

Même pièce, contremarquée d'une étoile à six rayons.

4. Sur deux piédestaux carrés, les bustes des saintes Eulalie et Julie, la tête radiée; au-dessus et entre les bustes, une étoile à huit rayons; le tout dans un double entourage composé d'un grènetis extérieur et d'un filet intérieur. — Module, 23 millim.

Cette paillole doit être la plus récente, car elle est la plus abondante et la mieux conservée dans la bourse du Chapitre diocésain.

II. — Chapitre et Communauté de Saint-Jean de Perpignan.

Le plus ancien document que m'ait fourni, sur les méreaux de cette communauté, le riche cartulaire de M. de Saint-Malo, est une phrase tirée d'un registre conservé à Saint-Jean. Elle semble prouver qu'en 1562, la communauté faisait usage de méreaux en plomb : *A XI del mes de juny, any m.d.lxii, mossen Frances Pere Bernat, com á tresorer major de dita communitat, ha donat CL llibres en ploms, lesquals havien tretes de la caixa dels cinch panys, lo any de les morts. Los senyors syndichs los havien tretes de dita caixa, y així dit die les hi havem tornades cent en un sach y cinquante en un altre. (Reg. de la Comm. de Saint-Jean, fo 98.)*

¹ La translation de la résidence de l'Évêque et du Chapitre diocésain d'Elne à Perpignan, eut lieu le 5 juillet 1602, en vertu d'une bulle du 4^{er} septembre 1601. L'Évêque et les Chanoines emportèrent les reliques des saintes Eulalie et Julie, patronnes du diocèse.

² La fusion des Chapitres d'Elne et de Saint-Jean se fit le 27 mai 1611. « La bulle de 1601 établit que le décès d'un chanoine de la collégiale porterait extinction de son canonicat; qu'au décès d'un chanoine de la cathédrale, un chanoine de Saint-Jean lui succéderait au canonicat, laissant le sien propre qui serait supprimé; enfin, que les Chanoines de Saint-Jean, réduits à huit, seraient incorporés aux Chanoines de la cathédrale, de manière à ne former qu'un seul et même Chapitre, ce qui est arrivé le 27 mai 1611. » (Étud. hist. sur le Roussillon, par M. de Saint-Malo.)

Cependant il se pourrait que l'appellation *ploms* ne fût qu'un souvenir de méreaux plus anciens, dont le nom aurait été conservé à des méreaux d'un autre métal. En 1610, ils portent le nom de *pallofas*, *pallofetas* qui provient, sans doute, de leur peu d'épaisseur ¹. Ce sont alors de minces bractéates de laiton, bien que certains documents les appellent *ploms* ².

Le 27 novembre 1610, par ordre des syndics, on prit dans la caisse toutes les paillofes marquées du chiffre 2 (*pallofetas de dos*) dont la valeur totale se montait à trente-neuf livres quatorze sous six deniers. Deux jours après, la Communauté n'avait plus de paillofes. (*Reg. de la Comm. de Saint-Jean, de 1610 à 1633, fo 1, verso.*)

Le 10 décembre, vu la pénurie de paillofes, *que anaven totas escampadas per la vila*, les syndics proposent au Conseil d'en fabriquer de nouvelles. Cette proposition fut adoptée, et l'on se mit à l'œuvre dès le lendemain. (*Ibidem.*)

Dans le courant de janvier 1611, on publia que les pièces de deux, de quatre et de huit ne seraient plus reçues si elles n'avaient le poids. Cette criée causa, dans toute la province, une si grande agitation que personne ne voulait plus accepter les *réals sensillos*, et que l'on ne trouvait ni *sous*, ni *ardits*, ni *menuts*. Les habitants de Perpignan furent obligés, pour l'échange des réaux et les petits achats, de se servir des paillofes des deux églises collégiales. Il n'en restait plus en caisse à Saint-Jean, pour les distributions ordinaires faites au chœur à certains offices. La Communauté décida qu'il en serait immédiatement fabriqué *au type de l'agnel*. (*Ibidem.*)

Le 4 avril, la pénurie de monnaies était si grande à Perpignan et dans tout le comté de Roussillon, que les achats ne se faisaient plus qu'en paillofes. A Saint-Jean, elles étaient enlevées à mesure de leur fabrication. On fut obligé de suspendre les distributions journalières de méreaux et de *pointer* les noms des membres de la communauté présents aux matines et autres offices. Le 17 avril, on commença à payer les matines au chœur, et, le 29 mai, toutes les distributions. (*Ibidem.*)

Ainsi, les paillofes de la communauté de Saint-Jean ont servi de

¹ *Pallofa* (catalan), *petiteule*. Les documents appellent *pallofeta* la paillofe de petit module.

² *Ploms* ou *pallofas de las Iglestas collegiadas*, dit la supplique des Consuls, en 1611 — f. p. 185.

monnaies pendant plus de quatre mois. Voici celles que j'ai recueillies jusqu'à présent; elles sont toutes en laiton mince et ne portent d'empreinte que d'un seul côté.

A. — *Type de Saint-Jean debout*. — Grand module. — Saint-Jean debout, les mains à hauteur de la poitrine, tenant l'agneau pascal; il est un peu tourné à droite et accosté de deux grandes palmes. Grènetis; point de chiffre indiquant la valeur. — Module, 24 millim.

2. Même paillofe, contremarquée des lettres S et B.

2 bis. Même paillofe. Dans le champ, un lys.

Ces trois méreaux sont probablement plus anciens que les autres.

Même type. — 3. Petit module. — Le Saint debout, vu de face, la tête nimbée et les deux bras levés, tenant sur la main gauche l'agneau pascal qu'il désigne de la droite: près des pieds et de chaque côté, un trèfle. Dans le champ, deux rameaux; à gauche, le chiffre 6, indication de la valeur conventionnelle. Le tout dans un grènetis. — Module, 20 millim.

4. Même paillofe, contremarquée de la lettre &.

5, 6 et 7. Même pièce. — Deux contremarques: B et &. — S et &. — Trois: B, B et &.

8. Même pièce. — Deux contremarques: le chiffre 12 dans un encadrement rectangulaire et la lettre B.

9. Même pièce, portant quatre contremarques, les lettres B et S et deux fois le chiffre 12.

10. *Variété*: Figure de saint Jean debout, grossièrement dessinée, ni trèfles, ni fleurons, ni grènetis. Module, 18 millim.

B. — *Type de l'agneau passant à gauche*. — 11. L'agneau pascal porte-bannière debout à gauche. — Module, 19 millim.

12. Même pièce, contremarquée de la lettre B.

C. — *Type de l'agneau à droite, regardant à gauche*. — 13. L'agneau pascal porte-bannière, debout, à droite, regardant en arrière; deux rameaux dans le champ. — Module, 17 millim.

14 et 15. Même pièce, contremarquée B ou S.

16. *Variété*, coin différent; type plus grossier. Fabrication de 1611? — Module, 17 millim.

17 et 18. Mêmes pièces, contremarquées B ou S.

19. Même pièce, contremarquée d'un M dans un encadrement rectangulaire sic .

20. Même pièce, avec les deux contremarques B et S.

D. — *Type au monogramme.* — 21. Dans le champ, un grand D suivi d'un I : le chiffre 2 dans le D en légende AN au-dessous, VS au-dessus, le tout dans un grènetis à gros grains. — Mod., 18 m.

22. Même pièce, avec la contremarque du n° 19.

Ces deux paillofes, qui se trouvent également à Perpignan, doivent appartenir à la communauté de Saint-Jean : elles ont le métal, le module et l'une des contremarques des précédentes. Comment expliquer le changement de type ? Pourquoi la Communauté aurait-elle renoncé à l'effigie et aux attributs d'un patron dont l'Évangile a dit : *Inter natos mulierum non surrexit major !*

Je suis tenté de lire *Domini* le monogramme D-I qui occupe tout le champ et *anniversarium* les quatre lettres ANVS qui l'entourent. Ce méreau serait alors spécial pour l'office du vendredi saint. Dans cette hypothèse, le changement de type n'aurait plus rien de surprenant : le Précurseur du Christ, patron de la Communauté, aurait cédé la place au Christ lui-même.

Je vois dans ces méreaux les *pallofetas de dos*, mentionnées à la date du 27 novembre 1610, dans le registre de la communauté de Saint-Jean. Ce même jour, la Communauté tira de sa caisse toutes les *pallofetas de dos*, qui furent mises en circulation dans la ville et les environs, pour suppléer au défaut des pièces de deux réaux, retirées en vertu d'une ordonnance royale. L'hypothèse proposée expliquerait aussi pourquoi l'on donna d'abord ces paillofes, de préférence aux autres : elles étaient marquées au chiffre 2, et la Communauté ne devait en avoir besoin que quatre mois plus tard. Mais j'avoue que la supposition de méreaux destinés à servir un seul jour par année, doit paraître invraisemblable. Peut-être s'en servait-on tous les vendredis ? — Attribution douteuse.

La Communauté de Saint-Jean avait une boucherie exempte des droits d'octroi : les Chanoines et les autres membres s'y pourvoyaient de viandes qu'ils payaient en paillofes.

III. — Abbaye de Notre-Dame de La Réal.

L'église collégiale de La Réal avait des méreaux particuliers. A l'appui de cette assertion, je rappellerai le privilège de fabrication monétaire accordé le 15 avril 1611 à la ville de Perpignan, par Philippe III : il y est dit que les paillofes des Églises collégiales de Per-

perpignan (*de las iglesias collegiadas de dita vila*) ont eu cours de monnaies. Or, Perpignan n'a jamais eu que deux églises collégiales, Saint-Jean et La Réal.

La *pallofeta* suivante me semble devoir être attribuée à la seconde : Figure de la Vierge, vue de face, debout sur un croissant, la tête radiée, et les mains jointes, à hauteur de la poitrine ; grènetis. — Mod., 20 m.

Même pièce, portant la contremarque du n° 19 des méreaux de la communauté de Saint-Jean, de Perpignan.

IV. — Communauté d'Elne.

La communauté d'Elne se servait de méreaux, qui peut-être ne différaient point de ceux du chapitre diocésain. Après la translation de la résidence de ce Chapitre à Perpignan (1602), la Communauté restée à Elne, dut continuer à se servir de ses paillofes. Je n'en ai pas encore rencontré qui pussent lui-être attribuées avec certitude.

V. — Prieuré de Notre-Dame-de-Corneilla-du-Confient.

M. le docteur Bonafos m'assure avoir vu des paillofes de Corneilla-du-Confient : je n'en ai pas encore rencontré. J'enregistre le souvenir de M. Bonafos, dans l'espoir que tôt ou tard on retrouvera les méreaux de ce Prieuré. M. Grosset confirme le souvenir du docteur.

VI — Chapitre de Torreilles.

Le chapitre de Torreilles faisait usage de méreaux. M. le Maire se les rappelle parfaitement. Je n'ai rencontré jusqu'à présent aucun exemplaire de ces monnaies de chœur.

VII. — Communauté de Céret.

La communauté de Céret existait déjà au xiii^e siècle (1274).

Le méreau suivant lui appartient : CERET. Deux clés en sautoir, surmontées d'une tiare. — Module, 20 millim.

Saint Pierre était le patron de la Communauté.

VIII. — Communauté de Thuir.

Au xiii^e siècle, Thuir avait une Chapellenie : en 1230, le Pape Grégoire IX, sur la demande de l'Évêque d'Elne, la réunit à la mense épiscopale, en même temps que celle de Saint-Jean de Perpignan.

La communauté de Thuir se servait de paillofes : en voici plusieurs variétés, que je dois à l'obligeance de M. Pastor, pharmacien, à Thuir

Type de saint Pierre. — 1. Saint Pierre passant à gauche, les pieds nus, la tête nimbée, tient de la main droite une clé, et de la gauche le livre des Évangiles. Derrière, un arbre tortueux. Double entourage, formé d'un filet et d'un grènetis. — Mod., 20 m. (*Mus. de Perpignan.*)

2. Variété plus récente. Figure moins grande, les pieds sont cachés par le vêtement; l'arbre ou rameau est bifurqué au sommet. — Module, 19 milli. — Saint Pierre était le patron de la Communauté.

Type au monogramme. — 3. Bractéate grossière. Dans un grènetis, un grand M surmonté d'un A. — Mod., 20 m. — Je vois dans ces deux lettres superposées le monogramme de *Maria*, analogue à celui de Perpignan (PP*) des deniers des fabrications de 1611, 1644, 1646 et 1649.

4. Même pièce, contremarquée d'une étoile à huit rayons placée, sous l'M. — Module, 20 millim.

5. *Variété.* Lettres crasses, grènetis à gros grains; sous la lettre M, une étoile dont les rayons sont à peine visibles. — Mod., de 20 à 23 m.

La Vierge Marie, patronne actuelle de la paroisse, a été substituée à saint Pierre en 1783. Voici la cause de ce changement : La victoire de Lépante, remportée sur les Turcs le 5 octobre 1571, par D. Juan d'Autriche, commandant les forces navales réunies de Philippe II et du pape Pie V, fut accueillie avec enthousiasme dans tout le monde chrétien. Plusieurs villes, en Roussillon, célébraient l'anniversaire de cette bataille, sous l'invocation de *Notre-Dame de la Victoire*; à Thuir, cette fête devint la plus solennelle. Au *xviii*^e siècle, l'église paroissiale, sous l'invocation de saint Pierre, menaçait ruine; elle était d'ailleurs trop petite : on en construisit une autre. Une dévotion particulière portait les habitants à dédier la nouvelle église à Notre-Dame de la Victoire : le premier Consul et le Curé, au nom de la ville et de la Communauté séculière de Thuir, s'adressèrent à l'Évêque pour obtenir l'autorisation de ce changement de Patron. Le 22 mai 1783, l'Évêque permit de dédier la nouvelle église à Notre-Dame de la Victoire, mais à la condition que saint Pierre serait conservé comme patron *moins principal*. Sans renoncer entièrement à son ancien patron, la commune fut ainsi placée sous la protection spéciale de la Mère du Christ. De nos jours encore, Thuir célèbre deux fêtes particulières; mais le 5 octobre, anniversaire de la bataille de Lépante, est la fête patronale : celle de saint Pierre, devenue votive, ne semble plus être que le souvenir d'une ancienne dévotion.

Les monnaies de chœur ont dû changer de type à cette époque.

Je les ai décrites par ordre d'ancienneté, qui est aussi celui de leur degré de rareté et de conservation dans la bourse de la Communauté. Je n'y ai trouvé qu'un seul exemplaire du n° 1 et deux du n° 4. Ceux du n° 2 sont en grand nombre, mais frottés ou presque frustes; le n° 3 est assez rare; enfin, le n° 5 est le plus abondant: il porte d'ailleurs tous les caractères d'une fabrication plus récente.

IX. — Communauté de Prades.

Les anciens de Prades conservent le souvenir des monnaies de chœur ou paillofes de la Communauté de cette ville; mais je n'ai pu m'en procurer jusqu'à présent un seul exemplaire. Un particulier, décédé depuis plusieurs années, avait en sa possession la bourse aux paillofes de la Communauté. J'ignore ce qu'elle est devenue.

X. — Prévôté de Pézilla.

Pézilla, canton de Millas, avait une prévôté dépendant du monastère bénédictin de La Grasse (Aude). Saint Blaise en était le patron. Le méreau suivant lui appartient:

Étoile. PESILIA S. BLASI. Crosse ornée, entre deux étoiles. La légende entre deux grènetis. — Bractéate en cuivre rouge. — Module, 27 millim. (*Collection de M. de Saint-Malo.*)

La prévôté de Pézilla n'était pas, en Roussillon, la seule obédience de Notre-Dame de La Grasse. Il en existait à Prades, Las Fonts, Corneilla-de-la-Rivière, Estagell, Toluges, Canohes, Rivesaltes et Tura. Il est probable que plusieurs de ces obédiences faisaient usage de paillofes.

XI. — Prieuré de Pézilla.

Pézilla avait aussi un Prieuré, dont le patron était saint Félix, martyr de Girone. Je lui attribue une paillofe à peu près semblable à la précédente, mais dont le type est un cercle gironné, qui semble rappeler la roue de saint Félix.

Légende entre deux grènetis: (étoile) PESILLA S. FELIX. Cercle gironné dans un filet. — Bractéate en cuivre rouge. — Mod., 24 mill.

XII. — Méreaux d'attribution incertaine.

M. le docteur Paul Massot m'a donné plusieurs paillofes de petit module, au type de la mitre ou de deux épis: depuis j'en ai recueilli une autre au type de l'évêque debout, croisé et mitré. Je serais disposé à croire que ces paillofettes appartiennent à la communauté d'Elne ou à l'abbaye de La Réal, dont l'abbé avait été décoré de la

mitre, de la crosse et de l'anneau par le concile de Bâle ; mais, comme je n'ai jusqu'à présent d'autre raison à présenter que le type pour justifier ces attributions, je préfère attendre que le hasard me fournisse des indications plus précises.

1. Entre deux palmes, un évêque ou abbé mitré, debout, vu de face, la crosse en main. — Module, 14 millim.

2. Mitre vue de face ; au-dessous le chiffre 1 poinçonné en creux ; grènetis. — Module, 16 millim.

3. Mêmes pièces, poinçonnées du chiffre 2, 3 ou 6.

4. Deux épis croisés et liés ; grènetis. — Le chiffre 1 poinçonné au-dessous. — Module, 16 millim.

5. Même pièce, poinçonnée du chiffre 2, 3, 5, 6, 9 ou 10.

Ces paillofettes doivent appartenir à la même église que celles au type de la mitre : elles ont le même module, la même fabrique et le même poinçon.

6. Fleur de lys étaminée ; champ d'azur ; grènetis. — Mod., 20 mil.

7. Abbé debout, vu de face, tête nue, costume bénédictin : il tient la crosse de la main gauche et bénit de la droite. Dans le champ, deux caractères douteux. — Module, 21—19 (ovale).

8. Croix fourchue. — Module, 26 millim.

L'usage des paillofes semble avoir été fort répandu dans le diocèse d'Elne. Les renseignements que j'ai recueillis me donnent lieu de penser que la plupart des Chapitres, Communautés et Prieurés, avaient les leurs. J'ai cité les communautés d'Elne, de Céret, de Thuir et de Prades : il en existait aussi à Millas, Collioure, Prats-de-Molló, Ille et Vinça ; il est probable qu'elles se servaient de monnaies de chœur comme leurs voisines ; mais je ne puis l'affirmer.

Fragment d'un moule de méreaux.

Ce fragment, en pierre de Narbone (schiste compact et verdâtre), a été trouvé à Perpignan, dans la maison Puig, rue Arago, quartier Saint-Matthieu, en avril 1853. — Longueur, 0^m095 ; largeur, 0^m038 ; épaisseur, 0^m015.

Onze dessins de petits méreaux sont gravés sur l'une des faces et disposés sur deux rangs séparés par une cannelure destinée à recevoir la coulée de métal. La cassure en a partagé deux autres, dont il ne reste plus que la partie inférieure. Sur la face opposée, trois dessins d'un plus grand module, placés l'un au-dessus de l'autre,

communiquent à une cannelure semblable qui s'élargit au sommet. Ce fragment a dû servir à la fabrication de méreaux en plomb.

Le moule complet se composait sans doute de trois pierres : celle du milieu, gravée sur les deux faces ; les deux autres, sur une seule. On les ajustait l'une sur l'autre, au moyen de pivots et de trous ménagés à cet effet : un de ces trous existe sur le fragment. On fixait par des ligatures les trois pierres ainsi disposées, et l'on introduisait par le haut la coulée de plomb.

Le moule présentait probablement, d'un côté, quatre rangs de dessins gravés, petit module ; de l'autre, deux rangs seulement, de grand module. Voici les types figurés sur le fragment :

PETIT MODULE (12 millim.). — 1. On voit encore les pattes, une partie du corps et de la queue d'un oiseau, passant à gauche, comme au n° 9. — 2. Fleur de lys étamée, semblable à celle des florins d'or. — 3. Dauphin à gauche. — 4. Tête couronnée, vue de face. Type des monnaies de Mayorque et de Valence. — 5. Écu losange, à deux pals, semblable à celui des monnaies de Valence : des points occupent la place de la légende. — 6. Galère. — 7. Indéterminable. — 8. Aigle éployé, la tête tournée à droite. Type d'une pièce d'or d'Italie. — 9. Coq passant à gauche, la queue relevée. — 10. Dauphin à gauche. — 11. Écu triangulaire, à deux bandes d'or. — 12. Galère. — 13. Château à trois tours, semblable à celui qui, dès le *xiv^e* siècle, représente, sur les monnaies, les armes de Castille.

GRAND MODULE (20 millim.). — 14. Colombe passant à gauche, tenant dans son bec un rameau ou une grappe. — 15. Dauphin à gauche. — 16. Château à trois tours, semblable au n° 13.

La plupart de ces types se retrouvent sur les monnaies d'or et d'argent en circulation dans le pays aux *xiv^e*, *xv^e* et *xvi^e* siècles. La découverte de ce fragment de moule tend à établir, qu'avant de faire usage de paillofes en laiton mince, on se servait en Roussillon de méreaux en plomb, semblables de formes et de dimensions à ceux que l'on rencontre fréquemment à Lyon, en draguant la Saône. Nous avons vu qu'en 1562, le nom de *ploms* était encore donné aux monnaies de cœur de la Communauté de Saint-Jean, qui, en 1610, portaient celui de *ploms ó paillofas*.

B. — MÉDAILLES ET JETONS.

1. Jeton roussillonnais du *xv^e* siècle? — Imitation grossière du morabotin d'or. — Légendes illisibles, formées de caractères bar-

bares; point de revers. — Bractéate en cuivre jaune. — Module, 23 millim. (*M. Jaubert de Passa*).

2. COMPAGNIE — ROYALE — DES. MINES. DE — FRANCE, en quatre lignes dans le champ; grènetis. — CVIVRE — TIRÉ. DE. LA. — MINE. ST. FRANÇOIS — A SOVRÈDE. EN — ROVSSILLON — 1735, — en six lignes dans le champ; grènetis; cuivre pur. — Module, 41 millim.; poids, 26^{gr}30. — En 1735, on exploitait, à Sorède, une mine de cuivre actuellement abandonnée.

Il paraît qu'il existe des médailles à peu près semblables, fabriquées à la même époque, avec l'argent provenant des mines d'Arles, également abandonnées de nos jours.

3. Réorganisation de l'Université de Perpignan, 1759. — Médaille d'or. « LUDOVICUS XV REX CHRISTIANISSIMUS. Buste « du roi. — REGI REMUNERATORI, et plus bas : PERPINIA- « NENSIS UNIVERSITAS RESTAURATA. 1759. — La plaine du « Roussillon terminée, d'un côté par les Pyrénées, et, de l'autre, « par la mer; au centre, une colonne détruite, et, à côté, une autre « debout, chargée des attributs des arts, ayant au pied une figure « assise et couronnée, appuyée d'une main sur la base de la colonne « et de l'autre sur l'écusson aux armes de Perpignan. »

En 1759, le Comte de Mailly, Gouverneur et bienfaiteur de la province, fit reconstituer l'Université de Perpignan, qui avait perdu son éclat. Les revenus furent quintuplés : on rétablit les cours tombés en désuétude et l'on en créa de nouveaux. (*Notice historique, par M. Morer. — Bulletin de la Société, 1851.*)

Prix institués en 1778 et 1779 à l'Université de Perpignan, par le Maréchal, Comte de Mailly, gouverneur-général du Roussillon.

4. LUD. XVI. REX. CHRISTIANISS. Buste de Louis XVI à droite, les cheveux frisés, longs et flottants, le cou habillé : au-dessous le nom du graveur : B. DUVIVIER. — Lys. PRÆMIUM IN UNIV. PERP. INST. A. MARESC. DE MAILLY. PRÆF. GEN. PROV. RUSCIN. 1779. Sur la croix de l'ordre du Saint-Esprit, et sur deux bâtons croisés de maréchal de France, l'écu ovale aux armes de Mailly (*d'or à trois maillets posés 2 et 1*) surmonté de la couronne de comte, entouré des deux colliers des ordres de Saint-Louis et du Saint-Esprit; au-dessus de la couronne, dans une banderolle, la devise HOGNE QUI VONRA. — Médaille d'or. — Module 41 mill.; poids, 30^{gr}. (*M. le docteur Bonafos. — M. Isern.*)

5. Médaille d'argent au même type et aux mêmes légendes. — Module, 41 millim. ; poids, 31^{gr} 50. (*M. Barjau.*)

6. Même avers. — En huit lignes, dans le champ : PRÆMIUM — IN . UNIVERS . PERPIN. — INSTITUTUM — A — IOS . AUG. COM. DE MAILLY. — PRÆFECT . GENER. — PROV . RUSCIN. — MDCCLXXIX., le tout dans une couronne de laurier. — Médaille d'or. — Module, 41 millim. ; poids, 30^{gr}. (*M. Maria, de Thuir.*)

7. Médaille d'argent, au même type et aux mêmes légendes. — Module, 41 millim. ; poids, 31^{gr} 50. (*M. Isern.*)

8. Médaille d'argent. — Même avers. — En cinq lignes, dans le champ : PRIX — DE L'UNIVERSITÉ — FONDÉ PAR — M. LE MARÉCHAL — DE MAILLY. — Le premier mot, entre deux palmes ; au-dessous de la légende, deux bâtons croisés de maréchal de France, auxquels est suspendue la croix de l'ordre du St-Esprit, dont le ruban est accosté du millésime 17—78. Le tout entre deux branches de chêne formant couronne. — Module, 41 millim. ; poids, 31^{gr}.

Les prix fondés par le Maréchal de Mailly étaient au nombre de quatre, un pour chaque faculté. Chaque prix se composait de deux médailles, l'une d'or, l'autre d'argent, semblables de module, de types, et de légendes, et enfermées dans un écrin. Avant la Révolution, le revers de ces médailles présente les armoiries du Maréchal ; après la suppression des titres nobiliaires, les armoiries disparaissent et les légendes occupent tout le champ. (*M. Bonafos.*)

Je n'ai pas retrouvé la médaille du Recteur.

9. 1781. Médaille du mariage de douze jeunes filles de Perpignan, dotées par la reine Marie-Antoinette, à l'occasion de la naissance du Dauphin : MARIA . ANT. AUSTR. FR. — ET . NAV. REGINA. Buste de la Reine, tourné à gauche ; au-dessous, le nom du graveur : B. DUVIVIER. — LA BIENFAISANCE PRÉSIDE A LEUR UNION. Près d'un autel antique, sur lequel sont sculptées les armoiries du Dauphin (*écartelé de France et de Dauphiné*), la Bienfaisance, debout, la main gauche appuyée sur un écusson aux armes pleines d'Autriche, préside à l'union d'une jeune fille et lui donne la main : un autre couple au second plan. A l'exergue, en quatre lignes : MARIAGE DE DOUZE FILLES DE—PERPIGNAN A L'OCCASION DE—LA NAISS. DU DAUPHIN—8^{bre} 1781.—Argent.—Mod., 41 m. (*M. Isern.*)

10. Médaille historique de 1815 — En dix lignes dans le champ : LE 27 AOÛT — 1815 — LE DUC D'ANGOULÊME — ENTRA —

DANS PERPIGNAN. — CETTE ÉPOQUE — FUT L'AURORE — DE NOTRE — BONHEUR. — Lys. — Le tout dans un double filet. — IL PAROIT ET TOUT SE VIVIFIE. Soleil rayonnant, occupant tout le champ; au-dessous, un lys. — Argent. — Module, 37 mill.

Cette médaille a été gravée en vingt-quatre heures par le sieur Cayrol. On présenta au Prince le seul exemplaire en or qui eût été fabriqué : les exemplaires en argent furent distribués aux autorités civiles et militaires. (*M. Grosset.*)

Le 20 août 1815, un corps d'armée espagnol, commandé par le général Castaños, Capitaine-général de Catalogne, passa la frontière en deux colonnes : l'une de 15.000 hommes, par le col de Portell; l'autre de 10.000, par Puycerda. Le but était d'exiger une contribution de guerre. Le quartier-général fut établi à Céret.

A la nouvelle de cette invasion, le duc d'Angoulême, alors à Bordeaux, accourut à Perpignan, et de là à Céret. L'entrevue du Prince avec le Général eut lieu en présence de M. de Saint-Malo, sous-préfet de l'arrondissement. Le lendemain, les troupes espagnoles se replièrent et repassèrent la frontière. (*M. de Saint-Malo.*)

C. — NOTE SUR L'ANCIEN MARC DE PERPIGNAN.

Beaucoup d'auteurs se sont occupés de recherches sur l'origine, la valeur, la division et la comparaison des poids en usage au moyen-âge dans les principales contrées de l'Europe; mais la question est loin d'être entièrement résolue. Quant à la principauté de Catalogne et aux comtés de Roussillon et de Cerdagne, le fait le mieux établi, c'est que plusieurs villes avaient une unité de poids particulière, dont l'usage s'est maintenu jusqu'à la fin du xvi^e siècle¹.

La valeur des monnaies stipulées dans les contrats roussillonnais est souvent indiquée par rapport au *marc de Perpignan*; celle des métaux précieux est évaluée de la même manière. Pendant plusieurs siècles cette unité de poids fut d'un usage habituel dans le comté de Roussillon; mais la connaissance de sa valeur est perdue depuis longtemps, et l'on n'a pu, de nos jours, résoudre d'une manière satisfaisante les questions dans lesquelles le marc de Perpignan figure comme donnée essentielle.

M. P. Tastu le croit identique à celui dont on se servait à Mont-

¹ Voir l'ordonnance royale de 1585, p. 469.

pellier au xiii^e siècle, et par conséquent le même, à peu près, que le marc actuel de France. Son opinion est fondée sur ce qu'au xiii^e siècle, la valeur du marc d'argent fin est fixée à cinquante sous de melgueil dans les actes roussillonnais, comme dans ceux de Montpellier. Cette base, je l'avoue, me paraît peu solide¹.

Les actes passés en Roussillon donnent fréquemment le prix des monnaies par rapport à l'once d'or et au marc d'argent, poids de Perpignan; mais ces indications concernent la valeur dans la circulation au jour du contrat, et non la valeur intrinsèque. Or, la valeur au cours variait suivant les circonstances ou le caprice du prince². M. Tastu adopte cinquante sous melgoriens pour le prix du marc d'argent fin de Perpignan au xiii^e siècle : il aurait pu prendre soixante, soixante-deux, soixante-quatre, soixante-cinq sous, car ces diverses équations figurent plus souvent que la première dans les contrats roussillonnais de cette époque³. Alors, au lieu d'une identité parfaite entre le marc de Perpignan et celui de Montpellier, il aurait eu pour résultat une différence proportionnelle. L'équation la plus commune au xiii^e siècle, dans les contrats roussillonnais, n'est pas cinquante, mais soixante sous melgoriens pour un marc d'argent fin. Elle ne signifie point que les deniers de Malgone étaient à la taille de soixante, soixante-deux, soixante-quatre, soixante-cinq sous au marc de Perpignan, mais seulement qu'en Roussillon la valeur au cours de cette monnaie était de soixante, soixante-deux, soixante-quatre, soixante-cinq sous, pour un marc d'argent fin, poids de Perpignan, ce qui est bien différent.

¹ « Nous persistons dans l'évaluation que nous avons donnée de nos anciennes monnaies, évaluation basée sur l'égalité entre le marc d'aujourd'hui et celui employé à Perpignan au xiii^e siècle; voici la raison qui nous avait décidé : De nombreuses chartes roussillonnaises de ce siècle, comptent uniformément cinquante sous melgoriens au marc de *Perpignan*, des chartes, tout aussi nombreuses, écrites au même siècle à Montpellier, donnent également cinquante sous au marc de *Montpellier* : ces deux mares étaient donc identiques. Or, le poids du marc de Montpellier est connu; c'est, à peu de chose près, celui de notre marc actuel; le marc actuel est donc identique à celui de Perpignan au xiii^e siècle, à peu de chose près. » (*Notice sur Perpignan*, — *Journal des Pyrénées-Orientales* du 20 juillet 1852.)

² V. p. 157, 158, 159 et 228 quelques exemples de ces variations.

³ J. Bosc, *Règles pour connaître la valeur*, etc., p. 48.

Voici quelle fut la cause principale de ces variations .

Le roi d'Aragon, mis en possession des comtés, ne tarda pas à y répandre sa monnaie de Barcelone. Il était naturel qu'il en favorisât le cours ; aussi lui donna-t-il bientôt un avantage marqué sur les espèces contemporaines, qu'il déprécia d'abord et qu'il proscrivit ensuite d'une manière absolue. La dépréciation et la proscription atteignirent principalement la monnaie de Malgone qui, jusqu'alors, avait été la plus répandue dans le comté de Roussillon. A la création de la monnaie doblenque (1221), la circulation des deniers melgoriens fut interdite ; elle devint un délit après la création de la monnaie de tern (1258), qui devait circuler exclusivement dans le Roussillon, la Cerdagne, le Conflent et le Vallespir. Les officiers royaux punissaient ce délit par la confiscation et l'amende.

En fait de monnaies, les seuls termes de comparaison sont le *titre* et le *poids* : la *valeur au cours* n'est point un élément de calcul. Il est possible que le marc de Perpignan soit à peu près le même que celui de France ; mais il faudrait que l'égalité fût bien établie avant de la prendre pour base.

La fabrication des monnaies d'or au nom des rois d'Aragon a dû être surveillée avec le plus grand soin. Ne pourrait-on, à l'aide de ces espèces, retrouver la valeur approximative de l'ancien marc de Perpignan ? Les florins d'Aragon, par exemple, créés en 1365, sont décrits dans l'ordonnance de fabrication de manière à les faire aisément reconnaître. Ils sont au titre de dix-huit carats et à la taille de soixante-huit au marc de Perpignan ; ils présentent à l'avvers la légende + ARAGO REX P. autour du lys florentin ; au revers, S. IOHANNES B. autour d'une figure de saint Jean debout, vue de face. Quatre exemplaires de cette émission, bien conservés et non rognés, pèsent ensemble 13 grammes 96 centigrammes, ce qui donnerait, en moyenne, 3gr 49 pour le poids du florin d'Aragon. En multipliant 3gr 49 par 68, le produit 237gr 32 devrait indiquer le poids de l'ancien marc de Perpignan. Mais les quatre florins, base de ce calcul, sont peut-être faibles : la différence de leur poids moyen avec le poids légal, si minime qu'elle soit, devient par la multiplication soixante-huit fois plus grande. Le marc de Perpignan pesait sans doute un peu plus que 237gr 32. Toutefois, ce résultat ne doit pas être éloigné de la vérité. Il faudrait, pour plus d'exactitude, opérer sur un grand nombre de florins d'Aragon de la même émission.

La réduction des poids et mesures de la viguerie de Roussillon, faite à Perpignan dans le courant de juillet 1593, en exécution de l'ordonnance royale de 1585, établit que la livre, poids de Perpignan, valait *onze onces, deux quarts d'once et un seizième d'once* (c'est-à-dire onze onces et $\frac{9}{16}$ mes d'once) *poids de Barcelone*; par conséquent, la livre de Perpignan était plus faible que celle de Barcelone de $\frac{7}{16}$ mes d'once, poids de cette dernière ville.

Il s'agit ici de la livre barcelonaise *ordinaire* qui était de douze onces, comme l'indique le document conservé aux archives communales de Perpignan : *livra, la ordinaria es dotze onces* ¹. Les divisions de cette livre étaient : l'*once* qui valait *seize argens* ou *quatre quarts*, et l'*argens* qui valait 32 grains.

L'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, pour l'année 1852, donne la valeur en grammes de la livre barcelonaise :

Barcelone, <i>libra</i>	400gr	0252
L'once, 12 ^e partie de la livre, vaudrait alors.	33	3354
L'argens, 16 ^e partie de l'once.	2	08316
et le grain, 32 ^e partie de l'argens.	0	06508

La livre perpignanaise, plus faible que la barcelonaise de $\frac{7}{16}$ mes d'once de Barcelone, devait peser 385gr 4457; et l'once, 12^e de la livre, 32gr 1204.

L'unité de poids dont on faisait usage à Barcelone pour l'or et l'argent, n'était point la livre ordinaire, mais le *marc*, qui, d'après le document déjà cité, se composait de huit *onces*; le *demi-marc*, de quatre *onces*, l'once de seize *argens* ou quatre *quarts*; la *demi-once*, de huit *argens*; le *quart*, de quatre *argens*; l'*argens*, de trente-deux grains; le *demi-argens*, de seize grains. — Le grain est de froment, de moyenne grosseur : *gra es de forment, no lo major ni lo menor, sino mitja*.

Antich Roca (*Appendice*, n° 17), divise également le marc de Catalogne en huit onces, l'once en quatre quarts, le quart en quatre

¹ Voir aux archives de l'hôtel-de-ville ce document intitulé : *Copia reductionis liberata magnificis Dom. Consulibus*, 45 aprilis 1594. (Proc. dugref.)

² D. Lorenzo de Alemany (*Manual de pesos y medidas*, 1851, *tabula*, 24) donne à la livre de Barcelone la valeur de 595 grammes. L'once de Barcelone serait alors de 52 grammes 911; la livre de Perpignan, 581 grammes 60, et l'once de Perpignan, 51 grammes 80.

argens et l'argens en trente-deux grains. Au rapport de Salat, les manuscrits de Caresmar présentent la même division : *el marco pesa vuit onzas; una onza, cuatro cuartas; una quarta, cuatro adarmes; un adarme, treinta-dos grans* ¹. Il y avait dans le marc de Barcelone : huit onces, trente-deux quarts d'once, cent vingt-huit adarmes ou argens et quatre mille quatre-vingt-seize grains. L'once était celle du commerce ², par conséquent, si la livre ordinaire de Barcelone pèse 400^{gr} 025, comme l'indique l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, le poids du marc de Barcelone, composé de huit onces, est de huit fois 33^{gr} 3354, c'est-à-dire 266^{gr} 6832 ³.

Le marc d'Aragon était le même que celui de Catalogne. Au rapport de M. de Laborde (*Itinéraire*, tables du dernier volume) la livre et le marc de Castille sont de $\frac{1}{6}$ plus faibles que la livre et le marc de Catalogne. Le marc de Castille, devenu celui de l'Espagne entière, serait par conséquent de 266^{gr} 6832 — 44^{gr} 11385 = 222^{gr} 569. En 1767, l'Académie des Sciences le trouva correspondre à sept onces quatre gros huit grains de Paris, qui valent 229^{gr} 832. L'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, donne au marc d'Espagne (ancien marc de Castille) le poids de 230^{gr} 250.

En France, le marc représentait la moitié de la livre : il n'en était pas de même à Barcelone, puisqu'il valait huit onces, et la livre, douze. Cette division du marc de Barcelone semble indiquer sa provenance. Le monnayage des Marches d'Espagne a certainement pour origine celui des rois d'Aquitaine : n'est-il pas naturel de penser que l'usage du marc de huit onces, établi sans doute en Catalogne par les Francs, a dû se maintenir sous les Comtes, devenus plus tard Rois d'Aragon ? Dans cette hypothèse, tandis que l'ancienne livre de douze onces se perpétuait dans le pays comme unité de poids ordinaire, le marc de huit onces aurait été conservé pour les pesées des matières d'or et d'argent. La différence de poids du marc de Barcelone, comparé au marc de France, ne proviendrait-elle pas de ce que l'once du pays,

¹ L'adarme ou argens répond au demi-gros du marc de France.

² *El marco unánimemente se ha dividido en ocho onzas de comercio, y solo ha habido variacion en el repartimiento y division de sus partes.* (SALAT, t. 4, p. 46.)

³ On pourrait essayer de vérifier ce résultat en pesant la quantité de grains de blé indiquée par le document *Copia reductionis*, conservé aux archives de l'hôtel-de-ville. (*Liasses de la Procédure du Greffe.*)

aurait été substituée, à une époque plus ou moins reculée, à l'once des conquérants?

Le marc de Perpignan est-il identique à celui de France en usage avant l'adoption du système décimal?

Cette question serait immédiatement résolue, si l'on connaissait d'une manière certaine la valeur de l'ancien marc de Perpignan. En effet, la livre de France, vaut en grammes : 489 gr 50, et le marc, moitié de la livre : 244 gr 75.

L'ordonnance du Maire et des Consuls de Perpignan, du 12 juillet 1736, relative à la réduction de la *livre du pays* au poids de marc¹, peut servir à vérifier une partie de ces calculs. Il y est dit que l'étalon de la *livre du pays*, conservé aux archives de l'hôtel-de-ville, ayant été remis aux Juges-Gardes de la monnaie, pour le comparer aux étalons des poids de marc appartenant au Roi, déposés entre leurs mains, les pesées comparatives ont prouvé que *la livre poids du pays* pesait *treize onces, deux deniers, dix-huit grains, poids de marc*.

Le *poids du pays*, en 1736, est l'ancienne livre barcelonaise, devenue d'un usage universel dans la principauté de Catalogne, le Roussillon et la Cerdagne, depuis l'exécution de l'ordonnance royale de 1585. Le *poids de marc* est le poids de marc français, employé à la monnaie de Perpignan dès l'ouverture de cet hôtel royal, créé en 1710.

Or, treize onces deux deniers dix-huit grains, poids de marc, pèsent quatre cent un grammes, seize centigrammes, ce qui donne pour la valeur de l'ancienne livre de Barcelone, un résultat très voisin de l'évaluation publiée par le *Bureau des Longitudes*.

NOTE SUR LES MONNAIES DE PUYCERDA.

La ville de Puycerda, Puicerda ou Puigcerda (*Podium Ceritanum*) fondée vers le milieu du ^x^e siècle, faisait partie du comté de Cerdagne, réuni en 1117 à celui de Barcelone. Les Comtes y avaient un atelier monétaire. Long-temps après la réunion, Puycerda, comme plusieurs autres villes de la principauté de Catalogne, a parfois obtenu des rois d'Aragon, le privilège de fabriquer de la menue monnaie. Il existe aux archives communales de Perpignan, deux concessions de ce genre, l'une de Ferdinand-le-Catholique, l'autre de Philippe II.

La première, datée du 22 janvier 1514, porte la signature royale

¹ Arch. communales de Perpignan. — *Liasse de la Procéd. du Greff.*, 1756.

Vu la pénurie de petite monnaie, et la grande quantité de *menuts* faux en circulation; prenant surtout en considération les bons et nombreux services rendus par la ville de Puycerda pendant la guerre contre les Français, Ferdinand déclare accorder à cette ville, sur la demande des Consuls, l'autorisation de fabriquer des *menuts* jusqu'à concurrence de 500 livres de métal, au titre que les Consuls adopteront. Ces *menuts* porteront le nom et le signe de la ville, si les Consuls le jugent à propos : ils auront cours dans toute l'étendue du comté de Cerdagne; mais, hors du comté, personne ne sera forcé de les accepter.

La seconde est du 4 janvier 1566. Elle rapporte que les Consuls ont rendu compte de la nécessité de réparer les murailles, etc., et demandé l'autorisation de fabriquer de la monnaie de billon en *sous* et *menuts*, jusqu'à concurrence de 3.000 ducats. Le Roi l'accorde, franche de tous droits et dépenses, et de la licence du maître de la monnaie de Perpignan. Il ordonne de placer sur ces monnaies le nom et les armes de Puycerda, et d'employer le bénéfice de la fabrication à réparer les murailles de la ville.

En juillet 1585, les Consuls et le Conseil de Perpignan se plaignent de la circulation dans le Roussillon des monnaies à bas-titre, récemment émises par la ville de Puycerda : ils supplient le Roi de déclarer que ces monnaies ne doivent point avoir cours au-delà des limites du comté de Cerdagne.

—

Denier : Entre deux grènetis + PODIO ° CERITANO °. Croix à branches égales, cantonnée du millésime 1-S-2-6. — Entre deux grènetis + VIRGO—MARIA °. La Vierge Marie, debout, vue de face, la tête couronnée, et tenant l'Enfant Jésus dans le bras droit. Les lettres des lég. sont gothiques. — Billon noir. — Mod., 15 m.; poids, 1 gr.

Variété : Poids, 0 gr 6; — 0 gr 8; — 0 gr 9.

En 1840, M. Gineste, serrurier-mécanicien, a retrouvé dans le plomb qui fourrait un ancien poids de Perpignan, l'un des coins de ce dernier. Cette découverte tend à établir que les monnaies podicéritaines de l'émission de 1526 ont été fabriquées à Perpignan.

Menut : PHILIPP9. D. G. R. (*Philippus Dei gratiâ Rex.*) Écu losange aux armes de Catalogne, surmonté d'une petite couronne en forme de trèfle. — PODICERITA 1576 (S pour 5). Cloche. — Cuivre pur. — Module, 14 mill.; poids, 0 gr 65. — Salat dit que cet écu losange est aux armes du Roussillon : il est, en effet, semblable à

celui des menus de Perpignan au nom des rois Charles I et Philippe II — Puycerda, porte de... à la cloche d'or.

Pendant l'insurrection de la Catalogne contre l'autorité du roi d'Espagne (1640—1652), la ville de Puycerda a frappé des monnaies, d'abord au nom du roi Philippe et de la Principauté (1641), puis au nom des rois de France, Louis XIII (1642) et Louis XIV (1644).

PHILIPPE IV. — *Menut* : Semblable de type, de légendes, de module et de poids à celui de 1576. — Année 1641.

PRINCIPAUTÉ — *Pièce de cinq réaux* : PROVINCIA-CATHALONIE. Écu carré de Catalogne, surmonté d'une couronne, accosté des sigles $\text{V}^{\circ}-\text{R}^{\circ}$ (cinq réaux). — OPIDV-M^oPODI-CERETA-NL... 1641? Croix barcelonaise coupant la légende, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneau; aux 2^e et 3^e de trois besants. — Argent. — Module, 30 millim. (SALAT, p. 288, pl. IV, 31.)

LOUIS XIII. — *Menut* : Semblable à celui de 1576 et de 1641. LVDOVICQ. D. G. R. Écu losange aux quatre pals. — PODICERITA 1642. Cloche. — Module et poids de celui de 1641. — *Inédit*.

LOUIS XIV. — *Menut* : Entièrement semblable au précédent, sauf le millésime 1644. — *Inédit*.

Il existe certainement d'autres monnaies de la ville de Puycerda.

NOTE SUR LES MONNAIES

DU ROYAUME CHRÉTIEN DE MAYORQUE.

Immédiatement après la conquête (1229), Jacques I^{er}, roi d'Aragon, fit circuler dans l'île de Majorque sa monnaie barcelonaise double, remplacée en 1258 par celle de tern, qui fut reçue avec la monnaie de Valence, créée en 1247.

Vingt-quatre ans après la mort de Jacques-le-Conquérant, aucun atelier monétaire ne fonctionnait encore dans les îles-Baléares, bien que le roi de Majorque, par son acte d'hommage (1278, 13 des calendes de février), se fût réservé le droit d'en établir. Le 10 des calendes d'avril 1300, le roi Jacques ordonna la fabrication, à Majorque, de monnaies d'argent et de billon à son effigie et à son nom. Ces monnaies, dit la charte de concession, appelées *réaux de Majorque*, seront composées à perpétuité de *réaux d'argent*, de *réaux doubles*, de *réaux sanars* ou *menus* et d'*oboles* : les trois dernières espèces seront toujours au titre de trois deniers d'argent.

fin, moins une *pugèse* (*pite*), et à la taille au marc de onzè sous pour les *doblens*, vingt-deux pour les *sanars* ou *menuts* et quarante-quatre sous pour les *oboles*. Vingt-quatre oboles vaudront douze deniers menuts. — Les *réaux d'argent* seront au titre de onze deniers d'argent fin et à la taille de soixante au marc. Chacun de ces réaux d'argent vaudra, au cours, seize deniers menuts ¹.

Les prescriptions de cette ordonnance ont été observées jusqu'en 1468. — Les espèces réelles de la monnaie d'argent et de billon avaient le même type; d'un côté la tête royale couronnée, vue de face; de l'autre la croix longue.

Le 7 des calendes de mai 1310, le roi Jacques établit également sa monnaie d'or. Voici les dispositions de son ordonnance : la monnaie d'or sera nommée à perpétuité *réal d'or de Majorque*, au titre de vingt-trois carats et demi (en considérant comme or fin, c'est-à-dire vingt-quatre carats, celui du florin) et à la taille de soixante au marc. — Le type représentera d'un côté l'image du roi assis sur une chaise, couronne en tête, tenant de la droite le sceptre, de la gauche le globe crucigère; autour, la légende : IACOBVS DEI GRACIA REX MAIORICARVM; de l'autre, la croix patriarcale avec la légende : COMES ROSSILIONIS ET CERITANIE ².

¹ *Sub salutifero crucis signo et sub nomine regni Maioricarum nec non imaginis et nostri nominis insigniis figuratis, etc.*

Sancimus quod moneta predicta quas volumus perpetuò regales Maioricarum nominari et vocari, scilicet regales doblens, et regales sanars seu minutos, et obolos et regales argenti, doblens sint perpetuò ad legem trium denariorum minus pugesia ad argentum finum, denariis predicta moneta vocata doblens exeuntibus ad pondus undecim solidorum pro marca. Dicti verò regales sanars seu minuti, sint perpetuò ad eandem legem, denariis ipsius moneta minute exeuntibus ad pondus viginti duo solidorum pro marca. Oboli autem predicta moneta sint ad eandem legem obolis ipsius moneta exeuntibus ad pondus quadraginta quatuor solidorum pro marca; viginti quatuor obolis valentibus duodecim denarios minutos.

Predicti verò regales argenti sint de lege undecim denariorum ad argentum finum, denariis argenti ipsius moneta exeuntibus ad pondus sexaginta denariorum pro marca; et quod dicti denarii argenti valeat quilibet ipsorum sexdecim dictorum regaliū minorum.

Datum Maioricæ, decimo kalendas aprilis, anno m^o ccc^o. (Vincent Mur, Hist. de Majorque, t. 2. p. 405.)

² *Sancimus quod moneta auri, quam volumus perpetuò regales auri Maioricæ nominari, sint perpetuò ad legem viginti trium quilatorum et medii, accepto*

Sanche, successeur de Jacques, confirma les ordonnances de 1300 et de 1310 sur les monnaies de Majorque. J'ai vu, aux archives de l'Université, la charte des privilèges, franchises et libertés accordés par ce prince le 5 des ides d'août 1315, aux officiers, monnayeurs et employés de la monnaie. En 1371, Pierre IV, roi d'Aragon, la confirma et la rendit applicable aux employés de la monnaie de Perpignan.

La fabrication dut se continuer à Majorque sous le règne de l'infortuné Jacques II (1330—1344) dont les monnaies reproduisent sans doute jusqu'aux ornements accessoires de celles de Jacques I^{er}. Je ne connais aucun exemplaire à ce nom royal qui présente la moindre différence caractéristique.

Après la réunion du royaume de Majorque, les rois d'Aragon continuèrent à faire fabriquer les monnaies d'or, d'argent et de billon instituées par Jacques I^{er} en 1300 et 1310, au même titre, à la même taille et aux mêmes types. En 1468, Jean II y apporta quelques modifications. En 1508, on fit de grandes réparations à l'hôte des monnaies, et l'on reprit la fabrication de Jean II.

L'atelier de Majorque a émis des florins d'Aragon, et je lui attribue ceux qui portent dans le champ un ou deux *lions dressés* ou des *vaches* accostant le lys et la figure de saint Jean. Ces ornements distinctifs figurent, en effet, sur des réaux et des demi-réaux d'argent qui appartiennent certainement à Majorque, puisqu'ils présentent les types de l'ordonnance de 1310. Je lui attribue également les florins et les demi-florins postérieurs, qui présentent, avec d'autres symboles, la lettre M pour différent monétaire.

La série des monnaies de Majorque s'étend jusqu'à nos jours. Depuis Ferdinand-le-Catholique, on y voit figurer au revers : MAIORICARVM CATHOLICVS, suite de la légende : REX ARAGONUM,

pro fino et mero, auro florini quod esse dicitur viginti quatuor quilatorum : quorum denariorum auri sexaginta ponderant unam marcā Maioricarum, et in una parte denarii auri sculpta est imago nostra regia, sedens in cathedrā, coronā in capite et habens in manu dextrā sceptrum et in sinistrā pomum signo venerabilis crucis suprà posito ; in circūferentiā verò ejusdem partis sit titulus : IACOBVS DEI GRACIA REX MAIORICARVM ; in alterā verò parte formatum sit signum sancte crucis isto modo et in rotundibilitate ejusdem partis, legantur hęc litteræ : COMES ROSSILLIONIS ET CERITANIE.

Datum Maiorica, septimo kalendas maii m^o ccc^o . . . Vincent M^{er} . . .
Hist. de Majorque, tom. 2, p. 104



placée à l'av. Pendant la guerre de l'Indépendance (1808—1814) l'atelier de Palma fabriquait des monnaies que Salat a publiées (p. 284, pl. V, nos 19 et 20). En 1821 et 1823, il fabriquait des *douros constitutionnels*.

Les rois d'Aragon ont établi momentanément un atelier monétaire à Minorque et à Iviça.

JACQUES I^{er}, roi de Majorque (1276—1311) : *Réal d'or, réal d'argent, réal doblenc, réal senar et obole* de billon.

Réal senar ou *menut* : + IACOBUS — DEI GRACIA. — Croix longue. — + REN : MAIORICARUM. Tête royale couronnée, vue de face, entre deux rosaces. — Billon. — Mod., 20 mil. ; poids, 1^{er} 40.

Obole au même type et aux mêmes légendes.

SANCHE, roi de Majorque (1311—1330). — Mêmes espèces.

Menut : + SACIUS DEI : GRA. Croix longue. — + REN : MAIORICAR'. Tête couronnée, de face, entre deux étoiles. — Billon. — Module, 20 millim. ; poids, 1^{er} 54.

Obole au même type et aux mêmes légendes.

JACQUES II, roi de Majorque (1330—1344) : Mêmes pièces.

Je n'en connais aucune qui puisse être attribuée à Jacques II.

PIERRE IV, roi d'Aragon (1344—1387) : Mêmes pièces.

Réal d'or : + P^o : DEI : GRACIA : ARAGONUM. Le Roi, couronné en tête, assis sur une chaise, vu de face, tenant de la droite le globe crucigère et de la gauche le sceptre ; dans le champ, une étoile : le tout dans un encadrement circulaire, formé de huit circins à trois lobes. — + ET MAIORIC-ARUM : REN. (+) : Croix archiépiscopale dans le même entourage. — Or. — Module, 24 millim. (Vincent MUT.) Il existe plusieurs divisions de cette monnaie d'or.

Réal d'argent : + PETRUS : DEI : GRACIA : REN. Buste couronné, vu de face, accosté de deux symboles, le tout dans un entourage circulaire formé de huit circins. — ARAGONVM : ET—MAIORICARUM. Croix longue, cantonnée de quatre symboles semblables ; le tout dans le même entourage. — Argent. — Module, 24 millim. (SALAT, pl. IV, 26.)

Florin d'Aragon : ARAGO REX (P?). Fleur de lys étamée — S. IOHA—NNES B. Saint Jean-Baptiste debout, vu de face, accosté de deux lions dressés. — Or. — Une cassure a enlevé l'initiale

du nom royal, ce qui rend douteuse l'attribution de ce florin à Pierre IV. (SALAT, pl. II, n° 5.)

JEAN I^{er}, roi d'Aragon (1387—1396) : mêmes pièces.

Florin d'Aragon : ARAGO REX IO. Fleur de lys étaminee, entre deux abeilles. — S. IOHANNES. B. (M.) différent monétaire. Saint Jean, debout, entre deux abeilles. — Module, 19 mill.; poids, 3gr 50.

Demi-florin d'Aragon au type précédent; lettre M pour différent.

MARTIN, roi d'Aragon (1395—1410) : Mêmes pièces.

Florin d'Aragon : + ARAGO REX M. Fleur de lys étaminee. — S. IOHANNES B. Saint Jean debout, accosté de deux petites vaches. — Module, 19 millim.

Florin d'Aragon : + ARAGO REX MAR. l'A et l'R liés. Fleur de lys. — S. IOHANNES B. M. Saint Jean debout entre deux symboles placés dans le champ. La présence des symboles et de la lettre M (*Majorica?*) me porte à donner ce florin à l'atelier de Majorque.

Demi-florin d'Aragon : Même type et mêmes légendes. Un M après S. IOHANNES B. Un lion dressé dans le champ, près du lys. — Or. — Module, 16 millim.

*Réal d'argent*¹ : + MARTINUS : DEI : GRATIA : REX. Tête royale de face, couronnée, accostée de deux petites vaches, le tout dans un cercle à huit circins. — + ARAGONUM ET MAIORICARUM. Croix longue, cantonnée de quatre vaches, le tout dans un cercle à huit circins. — Argent. — Module, 23 millim.

Variété : Deux étoiles accostent la tête. — Croix longue, cantonnée de quatre étoiles. (SALAT, pl. IV, 27.)

Demi-réal d'argent : Mêmes types et légendes. — Mod., 19 m.

FERDINAND I^{er}, roi d'Aragon (1412—1416) : Mêmes pièces¹.

Réal d'argent : + FERDINANDUS : DEI : GRATIA : REX. Tête royale de face, accostée à gauche d'un lion, à droite d'une vache. — + ARAGONUM ET MAIORICARUM. Croix longue cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un lion, aux 2^e et 3^e d'une vache.

Variété à la tête de l'avvers accostée de quatre vaches posées 2—2 — La croix du revers cantonnée de quatre vaches. (M. de St-Malo.

ALFONSE V, roi d'Aragon (1416—1458). Mêmes pièces.

¹ Les gros d'argent de Martin et de Ferdinand I^{er}, publiés par M. Gail lard dans son *Catalogue du cabinet de M. de la Force* n° 6559, 6560, 6561 et 6562, sont des *reales de Valence*.

Florin d'Aragon : † ARAGO REX A. Fleur de lys étamée.
— S. IOHANNES B. Saint Jean-baptiste, debout, ayant à sa droite un petit lion rampant, et à sa gauche une petite vache passant. M pour différent. (*Cab. de France.*)

Réal d'argent : † ALFONSUS † DEI † GRACIA † REX. Buste couronné, vu de face, dans un cercle ogivé. — † ARAGONUM : ET : — MAIORICARUM. Croix longue, cantonnée de quatre fleurs. — Module, 25 millim. (*Cab. de la Torre.*)

Demi-réal : Au même type; la croix longue du revers est cantonnée de quatre étoiles. (*Cab. de la Torre.*)

Menut : † ALFONSUS DEI GRA REX. Buste de face, couronné, accosté de deux petits écussons losanges à deux pals. — ARAGONU ET MAIO. Croix longue. — Billon. — Module, 19 millim.

Obole : Au même type et aux mêmes légendes. — Billon.

Denier de Minorque : Entre deux grènetis : † ALFONSUS REX. Buste couronné tourné à gauche. — Entre deux grènetis : † MINORICARUM. Écu losange à deux pals, entouré de quatre doubles demi-cercles, cantonnés de quatre annelets. — Billon. — Module, 12 mill.

JEAN II, roi d'Aragon (1458—1479).

Menut : IOHANNES DEI GRA REX. Buste couronné, vu de face, entre deux petits écus-losange à deux pals. — ARAGONU — ET — MAIORC. Croix longue. — Billon. — Module, 18 millim.

Obole au même type et aux mêmes légendes. — Billon.

FERDINAND-LE-CATHOLIQUE (1479—1516).

Réal d'argent : FERDINANDVS REX ARAGONVM. Tête couronnée, à gauche. — MAIORICA CATOLICVS. Écu en losange, écartelé d'Aragon et de Majorque. (*Cabinet de la Torre.*)

Denier de cuivre : FERDS R. ARAGONVM. Buste couronné de face. — MAIORICA-CATHOLIC. Croix longue. — Cuivre.

Les monnaies fabriquées à Majorque, au nom des successeurs de Ferdinand-le-Catholique, sont fort nombreuses et ne présentent aucune difficulté d'attribution. elles ont été en partie décrites ou figurées par Vincent Mut, Salat et M. Gaillard. Je m'abstiens de les décrire de nouveau.

NOTICE

sur

LA TAILLE DE L'OLIVIER DANS L'AMPURDAN,

COMPARÉE

A CELLE QUI EST EN USAGE DANS LE ROUSSILLON,

Par M. Agénor.

La taille de l'olivier a pour but de former l'arbre et de provoquer son développement lorsqu'il est jeune, de le rendre plus productif lorsqu'il est en rapport, et de le rajeunir lorsqu'il tombe en vétusté. On ne saurait trop apprécier les conséquences de cette opération : des mains inexpérimentées, une routine vicieuse, sont souvent la cause de l'infertilité et de la fin prématurée de cet arbre.

Dans les pays comme l'Andalousie en Espagne, une partie de l'Italie et autres non moins favorisés, le climat et le terroir suppléent aux soins que l'on est forcé de donner à l'olivier dans d'autres contrées où il est décimé par une température rigoureuse et où son produit est chanceux. Abandonné pour ainsi dire à lui même, il produit dans les premiers des récoltes abondantes, tandis que, dans les autres, on

se voit dans la nécessité, pour prévenir ou atténuer les influences désastreuses auxquelles ces arbres sont souvent sujets, de leur prodiguer des soins et des cultures. C'est dans ce but que l'on a adopté certaines méthodes de traiter l'olivier, les unes plus avantageuses que les autres, et différant beaucoup entre elles; la taille est l'opération qui présente le plus de variétés. En Provence on maintient l'olivier très bas, en recépant les branches près de terre à de courts intervalles; dans le Languedoc on provoque, par la manière de tailler, la pousse d'une grande quantité de bois au dépens de la fructification: il paraîtrait même qu'on s'attache à former un arbre d'agrément plutôt qu'un arbre productif; la taille, pratiquée dans le département du Gard, est condamnée par l'abbé Jamet dans son opuscule sur la culture de l'olivier. Celle qu'il exécute et dont il donne la définition, se rapproche beaucoup de celle de l'Ampurdan, province de Girone (Espagne). Celle qui est en usage dans ce dernier pays paraît être la plus rationnelle, puisque c'est celle qui produit les meilleurs résultats: elle donne une belle forme à l'arbre, provoque son entier développement, le débarrasse de tout le bois sec et superflu, le maintient dans un état sain, en extirpant les parties malades, le rajeunit, lorsque les branches deviennent improductives, et lui fait produire des récoltes abondantes et souvent fabuleuses. Le Roussillon, pays le plus favorisé entre le petit nombre des départements qui, en France, peuvent cultiver l'olivier, et qui par cette circonstance et celle des droits protecteurs sur les huiles étrangères, devrait retirer de la culture de cet arbre plus d'avantages que les autres pays, est de tous ceux que

j'ai cités celui où la taille est la moins propre à obtenir de l'olivier les produits qu'il est susceptible de donner.

On est étonné lorsque l'on parcourt l'Ampurdan et le Roussillon, pays limitrophes, ayant à peu près la même température, le même sol et les mêmes produits, de trouver dans le premier des oliviers d'un port magnifique, étalant un branchage immense, tandis qu'en Roussillon on ne voit que de grosses souches surmontées d'une plus ou moins grande quantité de jeunes et petites branches, pouvant à peine produire la moitié des récoltes que les beaux arbres de l'Ampurdan peuvent donner. Nul doute que cette différence provient principalement de la taille que l'on pratique dans les deux pays. Quel peut être le motif qui s'est opposé à ce que le propriétaire du Roussillon ait adopté la taille usitée dans l'Ampurdan ? La routine ou la difficulté de se procurer des ouvriers capables.

L'opinion généralement émise que la manière de tailler de l'Ampurdan ne peut être appliquée aux plants qui prospèrent le plus dans ce département, n'est point fondée ; l'expérience a prouvé que ces plants traités comme ceux qui composent les belles olivettes de nos voisins, prospèrent et se garnissent de même de grosses et belles branches qui produisent des récoltes abondantes. On observera encore que les ouvriers qui ont le plus de réputation dans le Roussillon sont ceux dont la manière de tailler se rapproche le plus de celle de l'Ampurdan. Mes olivettes jeunes et vieilles, composées de plants *ouai* ou *palma* et de *verdai* sont taillées par des ouvriers que je fais venir tous les ans de Figières. Les résultats obtenus

m'ont tellement convaincu que cette taille est celle qui convient à nos oliviers, que je n'hésite pas à avancer que si elle était adoptée, la récolte de l'huile doublerait en Roussillon. Fort de cette conviction, je viens vous soumettre une analyse de la taille pratiquée sur l'olivier dans l'Ampurdan. Si après l'avoir examinée, vous partagez mon opinion et vous jugez avantageux de l'adopter, je m'estimerai heureux d'avoir pu contribuer à augmenter la production d'un arbre qui devrait faire la richesse du pays.

La taille de l'olivier peut être divisée en trois opérations principales, savoir : l'émondage, — la taille proprement dite, — et l'enlèvement des parties sèches et cariées du tronc et des racines. On doit considérer comme opérations secondaires ou accessoires l'élagage des jeunes plants, le raclage des souches, et la suppression des rejetons qui surgissent au pied de l'arbre.

J'essaierai d'expliquer chacune de ces opérations en partant de l'époque où les jeunes sujets sont plantés à demeure ; je mettrai en regard les méthodes suivies dans le Roussillon et l'Ampurdan. Les détails minutieux dans lesquels je serai obligé d'entrer pourront me faire paraître diffus ; je désire que l'on puisse me comprendre, afin de rendre facile l'exécution de la taille pratiquée dans le dernier de ces deux pays, si elle est jugée plus rationnelle et plus utile que celle qui est en usage dans le département.

L'olivier, planté dans le mois de mars, avril, ou dans la première quinzaine de mai, pousse très peu de temps après des jets sur toute la longueur de la

tige. Quelquefois les premiers se présentent dans le bas; il est d'usage, dans le Roussillon, de supprimer immédiatement toutes les pousses à l'exception de trois ou quatre qu'on laisse au sommet pour former l'arbre. Dans l'Ampurdan, au contraire, on ne touche point aux jeunes plants jusqu'au mois de février ou mars de l'année suivante; on s'embarrasse fort peu que les jets inférieurs soient plus forts et plus longs que les supérieurs: on les pince quelquefois pour obtenir plus de vigueur sur les pousses supérieures; mais on conserve les inférieures afin que les racines, qui poussent en même temps que les branches, puissent se fortifier. Lorsqu'au bout d'un an on supprime les pousses inférieures, celles qui restent, puisant une plus grande quantité de sève fournie par un plus grand nombre de racines, se développent avec plus de vigueur.

La seconde année de plantation, — toujours après les froids rigoureux et avant la reprise de la sève, — on élague jusqu'à demi-souche, sans toucher aux jets qui se trouvent à la partie supérieure; la troisième année, on les éclaircit en laissant sept ou huit branches; la quatrième, on supprime deux ou trois branches inférieures, ou celles qui prennent une mauvaise direction; et la cinquième année, enfin, on forme la tête de l'arbre sur trois ou quatre branches les mieux placées autour de la tige, lesquelles sont destinées à devenir les branches-mères. On émonde celles-ci de toutes les brindilles qui se dirigeraient vers l'intérieur de l'arbre, et on leur conserve toutes celles qui ont poussé sur les côtés et au dehors. On choisit pour branches-mères celles qui sont les mieux disposées pour donner à l'olivier la forme de gobelet,

qui est la plus convenable, parce que l'air et le soleil pénétrèrent avec plus de facilité dans l'intérieur de l'arbre.

Ces branches, qui s'approprièrent la sève fournie par les racines qui alimentaient celles qui ont été successivement supprimées, et qui soutenues par elles ont été forcées de s'élever et se trouvent assez fortes pour conserver la direction qu'elles ont prise, croîtront avec beaucoup plus de vigueur, et seront plus tôt en état de produire que les trois ou quatre branches qu'on aura laissées sur les sujets dès la première année; lesquelles, dépourvues de l'appui des branches inférieures, tendront toujours à s'incliner vers la terre, seront plus exposées aux accidents qui peuvent les endommager ou les détruire, et il sera dès lors bien plus difficile de donner à l'arbre une forme convenable. Nul doute que l'olivier ou *le palmar* ne soit la variété qui se prête le moins à prendre la forme qu'on veut lui imposer; mais si on le laisse sur trois ou quatre branches seulement dès la première année, et qu'on élague successivement celles-ci (comme on est dans l'habitude de le faire en Roussillon) le bouquet formé au sommet, attirant vers lui toute la sève, provoquera par son poids leur inclinaison vers la terre et les empêchera de se fortifier. Par la méthode suivie dans l'Ampurdan, il sera possible de lui donner une configuration plus avantageuse, et d'obtenir des branches plus fortes, plus vigoureuses, et d'un rapport plus immédiat.

L'olivier doit être formé sur quatre branches dans les bons terrains, et lorsque la distance entre les plants est au moins de douze mètres; dans les plantations plus rapprochées, ou sur des terrains maigres, on ne

doit leur en laisser que trois ; un plus grand nombre nuirait à la fécondité de l'arbre.

Les pousses qui surgissent au pied des jeunes plants ainsi que sur la tige, dans la partie élaguée, doivent être enlevées deux fois par an, en mai et septembre, afin qu'elles n'aient pas le temps de s'emparer d'une partie de la sève aux dépens des branches conservées. On taillera très ras, on laissera la plaie bien unie, et préalablement on déchaussera les jets qui sortent de terre.

La mousse, qui s'attache quelquefois sur la tige, doit être aussi enlevée : elle rabougrit les jeunes plants et s'oppose à leur croissance ; elle se détache facilement après la pluie, et lorsqu'elle est encore humide, par un simple raclage ; mais on doit avoir une grande attention à ne pas endommager la peau ou écorce qui est encore très fine et très tendre ; un couteau en bois, des gants en sparte remplissent bien ce but. On a conseillé l'eau de chaux ; mais, si elle était trop saturée, elle pourrait occasionner quelques dommages à l'arbre, et il en coûterait peut-être plus de passer cette eau sur la tige que d'enlever la mousse lorsqu'elle est encore humide.

Émondage des branches depuis la cinquième jusqu'à la dixième année de plantation des arbres.

L'olivier ayant atteint la cinquième année de plantation à demeure, et formé sur trois ou quatre branches bien disposées, doit être émondé légèrement jusqu'à ce qu'il ait dix ans, ce qui en provoque le développement. On le débarrassera donc tous les ans des jets-gourmands et de toutes les branches secon-

daires qui se dirigeraient vers l'intérieur de l'arbre ; on éclaircira les branches-mères en laissant sur toute leur longueur, et à des distances telles qu'elles ne puissent pas se gêner et s'entrelacer, les branches secondaires sur les côtés et au dehors, de manière que l'arbre soit bien garni de rameaux sur tout son pourtour et que le milieu soit libre. On aura le soin encore, si le sommet de quelque branche-mère se dirigeait vers l'intérieur de l'arbre, de ne pas y toucher afin que les autres branches secondaires, qui se trouvent aussi sur le haut de la même branche-mère puissent, en s'élevant, s'évaser davantage ; et lorsque l'une de ces dernières sera assez forte pour résister au vent et conserver la place qu'elle aura prise, on pourra retrancher l'autre.

On observera encore que, dans notre pays, à cause du vent qui règne la plus grande partie de l'année, les branches du côté du nord sont retroussées et poussées vers le midi, couvrant ainsi l'intérieur de l'arbre, tandis que celles du côté opposé s'évasent davantage. Pour parer à cet inconvénient, il faut laisser les branches-mères du côté du nord plus garnies de rameaux que les autres et leur donner plus d'évasement par la taille. Une fois que l'arbre sera arrivé à la dixième année, les branches-mères seront assez fortes pour résister au vent ; elles auront pris la place et la direction qui leur conviennent, et l'arbre alors, bien garni de branches et rameaux à fruit, sera en état de dédommager le propriétaire des soins qu'il lui aura donnés.

En conservant sur toute la longueur des branches-mères les branches secondaires nécessaires, on obtient que la sève se partage avec régularité sur toute la

branche, qui prend ainsi plus de grosseur et plus de force pour pouvoir élever son sommet et nourrir des rameaux : ceux-ci commenceront déjà à produire assez de fruit pour payer les frais que l'arbre exige pendant cette période.

L'opération exécutée sur l'olivier en Roussillon, consiste à élaguer les branches au lieu de les émonder ; à en tailler souvent une ou plusieurs, et dans quelques localités, à les retrancher toutes, lorsque l'arbre compte cinq années de plantation, opération que l'on appelle *desbrabar*.

Par l'élagage ¹ on empêche les branches de se fortifier et de prendre une bonne direction. L'amputation partielle est souvent la conséquence forcée de l'élagage, et le *desbrabar*, ou retranchement total des branches, est un non-sens que l'on ne peut s'expliquer. En effet, quel est le but de cette mutilation ? D'obtenir que les nouvelles pousses soient plus vigoureuses, mieux placées, et plus tôt en rapport. Les résultats seront bien différents de ceux que l'on s'est proposé. Les jets qui surgiront atteindront, il est vrai, une grande longueur dès la première année ; mais ils seront frêles, facilement déchirés par le vent, ou prendront la direction qu'il leur imposera. S'ils sont ensuite soumis à l'élagage, comme c'est l'habitude, ils ne pourront pas se fortifier, et seront consé-

¹ *Élagage* est la suppression totale des branches ou rameaux sur la partie de la branche-mère ou branche secondaire que l'on soumet à cette opération.

Émondage est la suppression partielle de ces mêmes branches ou rameaux sur les branches-mères ou secondaires, en laissant sur toute la longueur de celles-ci et convenablement distancées, les branches secondaires ou rameaux nécessaires.

quemment plus disposés à prendre une mauvaise direction ; à la dixième année, ces jets ne compteront que cinq ans, tandis que si l'on avait conservé les premiers, on aurait des branches de dix ans qui seraient en bon rapport. C'est donc retarder au lieu de devancer l'époque de la production. Les plaies faites par le retranchement des branches partant de la tige, sont en tout temps nuisibles à l'arbre, parce qu'elles provoquent la carie du tronc et en sont souvent l'unique cause; sur des sujets si jeunes, cette influence sera encore bien plus sensible. L'opération de *desbrabar* doit donc être condamnée comme absurde et ne présentant aucun avantage. Celle de la suppression d'une branche qui aurait pris une mauvaise direction est quelque fois inévitable ; mais on ne doit y avoir recours que lorsqu'on ne peut s'en empêcher : l'élagage doit être remplacé par l'émondage qui, en conservant les rameaux aux branches, les fortifie, les rend propres à produire, et permet de donner à l'arbre la conformation la plus avantageuse.

L'émondage, — comme toutes les opérations qui se rapportent à la taille de l'olivier, — doit toujours être exécuté après les froids rigoureux et avant la reprise de la sève.

Pendant cette période de dix ans, les jets qui surgissent sur la tige, ainsi qu'au pied des jeunes plants et la mousse, doivent être enlevés de la manière et aux époques indiquées dans l'article précédent.

Émondage sur les arbres en rapport.

Lorsque l'olivier compte dix années de plantation, il peut être considéré comme étant en rapport, si on lui a prodigué les soins et les cultures nécessaires.

l'émondage aura alors pour but de le rendre plus productif tout en favorisant son entier développement.

Le fruit est produit par le bois de deux ans qui a poussé sur les rameaux des branches secondaires ; si les circonstances ont été favorables, les récoltes sont tellement abondantes que l'olivier reste épuisé, et une année de repos paraît lui être nécessaire pour réparer ses forces : le bois qui a porté le fruit sèche et devient presque incapable de reprendre végétation ; il faut le supprimer, et débarrasser l'arbre de tout ce bois sec et superflu, qui nuirait à la sortie du nouveau dont il doit se parer, et qui est destiné à produire dans sa seconde année.

D'après cela on ne peut espérer de l'olivier qu'une récolte tous les deux ans ; l'émondage bisannuel sera alors le plus convenable ; car, si on exécutait cette opération tous les ans, on supprimerait beaucoup de bois qui aurait produit l'année suivante, et on provoquerait la sortie de nouvelles pousses qui absorberaient à leur profit une grande partie de la sève au dépens du bois productif qui serait resté. L'arbre pourrait bien donner alors quelque fruit tous les ans ; mais les récoltes seraient très minimes et même plus chancelantes : l'émondage annuel doit donc être rejeté.

L'émondage triennal ou le quatriennal, adopté dans quelques pays, a l'inconvénient de conserver sur l'arbre une trop grande quantité de rameaux improductifs, qui doivent nécessairement nuire à la fécondité des autres.

L'émondage bisannuel exécuté après la récolte, et qui est celui qu'on pratique dans l'Ampurdan, paraît être le plus utile et le plus rationnel : l'arbre, dépouillé de ses nombreux rameaux épuisés, pous-

sera alors sur les branches secondaires de nouveaux jets qui, absorbant toute la sève, se développeront avec vigueur, acquerront beaucoup de force et se trouveront aptes, l'année suivante, à produire une grande quantité de fruits, que la sève alimentera exclusivement, n'étant point déviée par du nouveau bois qui n'aura point surgi : les récoltes devront être alors très abondantes.

Manière de procéder à l'émondage.

Le but de cette opération étant de débarrasser l'arbre de tout son bois sec et superflu, et de le préparer pour qu'il puisse donner une bonne récolte, l'ouvrier doit s'attacher à laisser les branches-mères bien garnies, sur toute leur longueur, de branches secondaires, et celles-ci de rameaux bien éclaircis pour qu'ils puissent pousser les nouveaux jets qui doivent porter le fruit. Pour cela, l'ouvrier, — avant de monter sur l'arbre, — doit en faire le tour, le bien examiner, s'assurer s'il existe des vides entre les branches-mères, et si le dehors est bien garni de branches secondaires, afin de conserver les pousses qui prendraient la meilleure direction pour fermer et remplir toutes les lacunes qu'il aura observées.

Une fois monté sur l'arbre, il commencera par débarrasser l'intérieur de tous les jets gourmands et de toutes les branches qui pourraient l'obstruer ; il entreprendra ensuite une des branches-mères, lui laissera sur les côtés, au-dehors et sur toute sa longueur les branches secondaires nécessaires, s'attachant à ce qu'elles soient assez éloignées les unes des autres pour ne pas se nuire entr'elles, ni à celles qui, partant des autres branches mères, sont destinées à remplir

aussi l'espace d'une branche-mère à l'autre. Il doit laisser assez de branches secondaires lorsqu'elles sont encore jeunes; et, à mesure qu'elles se développeront, il supprimera les moins bien placées et celles qui seraient endommagées, ayant toujours en vue de ne point former des vides. Lorsque les branches secondaires inférieures, s'inclinant trop vers la terre, pourraient être endommagées ainsi par le joug ou par les bestiaux, il les taillera, mais jamais sur les oliviers cultivés à la bêche, parce que les branches inférieures sont les plus productives.

L'ouvrier procédera ensuite à l'émondage des branches secondaires ou latérales partant de cette même branche-mère; leur laissera aussi des rameaux sur toute leur longueur, mais seulement sur les côtés et à la partie inférieure : les jets ou rameaux de la partie supérieure doivent être supprimés, d'abord parce qu'ils sont moins productifs, et ensuite parce qu'ils doivent laisser l'espace libre pour les rameaux inférieurs de la branche qui est au-dessus. Il émondera aussi ces rameaux, en supprimant les brindilles sèches et les éclaircissant de manière qu'ils ne forment pas de touffes, afin que le fruit, se trouvant bien espacé, ne puisse pas s'entrechoquer et se nuire.

La première branche-mère ainsi traitée, l'ouvrier passera successivement aux autres, en observant, dans tous leurs détails, les indications qui viennent d'être données. Il doit toujours avoir en vue, dans cette opération, de faire produire la plus grande quantité possible de fruit; et par conséquent, il devra mettre à profit toute la partie utile de l'arbre, en y conservant tout le bois nécessaire et le disposant de manière qu'il puisse remplir le but auquel il est destiné.

En général, l'émondage n'est point pratiqué en Roussillon: l'opération que l'on exécute sur l'olivier, consiste à retrancher une plus ou moins grande quantité de branches partant du tronc, et à élaguer celles qui restent. J'ai déjà fait connaître les inconvénients de l'élagage : j'ajouterai, qu'en supprimant les branches secondaires et les rameaux inférieurs, on abat une grande quantité de bois à fruit, et que l'on diminue ainsi le produit de l'arbre. L'amputation des branches partant du tronc, se rapportant à l'opération que j'ai désignée sous le nom de taille proprement dite, je tâcherai de prouver dans l'article suivant que cette manière de tailler est la cause principale du peu de produit que l'on retire de l'olivier dans le département.

De la taille proprement dite ou de la taille des branches-mères.

Lorsque l'olivier est formé sur trois ou quatre branches-mères bien pourvues de branches secondaires et de rameaux qui donnent du fruit en abondance, on est vraiment peiné de devoir y toucher ; car, en abattant une de ces branches, on se prive du tiers ou du quart du produit de l'arbre. Cependant, si on les laissait trop vieillir, elles deviendraient improductives, et les jets qui doivent servir à les remplacer ne pousseraient pas avec autant de vigueur. Il faut donc rechercher l'époque la plus favorable, c'est-à-dire celle qui diminue le moins le produit tout en conservant à l'arbre la force nécessaire, pour qu'il puisse promptement se parer de nouvelles branches, en remplacement de celles qui lui auront été enlevées.

C'est lorsque l'olivier compte trente années de plan-

tation à demeure, que l'on peut commencer à procéder partiellement à l'amputation des branches-mères : l'arbre, à cet âge, sera en plein rapport. Si l'on devançait cette époque, on se priverait d'une grande partie du produit ; si on la retardait, les dernières branches à supprimer seraient trop vieilles ; elles seraient improductives dans les dernières années, et une fois amputées repousseraient difficilement.

Les branches-mères auraient attiré vers elles la sève de l'arbre ; et des canaux conducteurs se seraient formés sur le tronc pour la leur transmettre. En couronnant ces branches, on doit viser à conserver à la sève la même direction ; si elle se déviait, le bois, laissé pour produire de nouveaux jets, pourrait sécher et la forme de l'arbre en serait altérée.

Il arrive quelquefois que la sève alimente par le même canal deux branches qui, en grossissant, se trouvent trop rapprochées, et souvent l'une est au-dessous de l'autre. Il faudra choisir la plus vigoureuse et la mieux placée, et tailler l'autre ras du tronc pour qu'elle ne repousse pas (opération que l'on désigne sous le nom d'*arranada* dans l'Ampurdan)¹. Si celle qu'on aura choisie doit être couronnée, elle repoussera alors avec plus de vigueur, puisqu'elle absorbera la sève des deux branches ; et si elle doit être encore conservée, elle sera, par la même raison, beaucoup plus productive et prendra plus de développement. La suppression de la branche qui ne doit pas concourir à la formation de l'arbre par le motif que

¹ *Arranada* est le retranchement total de la branche ras du tronc.

Corona est la partie de bois plus ou moins long qu'on laisse lorsqu'on retranche une branche pour qu'elle puisse repousser ; et, *couroar* une branche, exprime l'exécution de cette opération.

je viens d'indiquer, ou bien de celles qui auraient pris une mauvaise direction, peut et doit même être exécutée pendant les dix années qui précèdent l'amputation des branches-mères, afin qu'une fois cette époque arrivée, on n'ait à opérer que sur un arbre bien conformé.

En règle générale, lorsque l'arbre est formé sur quatre branches, on taille les deux plus grosses qui se trouvent du même côté; car si on les prenait alternativement; il s'ensuivrait que les deux restantes, placées sur le tronc à des distances à peu près égales et sur les côtés opposés, pourraient attirer à elles toute la sève de l'arbre et empêcheraient ainsi le bois des couronnes de repousser : au lieu qu'en retranchant les deux qui sont du même côté et les plus grosses, la sève, qui naturellement doit être plus abondante dans cette partie, éprouvera plus de difficulté pour se dévier, et les nouveaux jets se développeront facilement et avec force puisqu'ils s'approprieront la sève qui alimentait les plus grosses branches de l'arbre.

S'il y avait quelque branche-mère endommagée ou dont la direction ne fût pas convenable, il faudrait examiner si, en la retranchant, on n'altérerait pas considérablement la forme de l'arbre : mais si la conservation en est nécessaire, on devra rechercher si la maladie provient de la carie du tronc; car cette branche reprendrait vigueur sitôt que celui-ci aurait été nettoyé. Cependant, si elle se trouve à côté de la grosse branche qui doit être couronnée, il faudra la couronner aussi quand même elle serait plus petite que les deux autres. La quantité de sève qui circule sur cette partie de l'arbre sera au moins égale à celle qui parcourt le côté opposé; elle continuera son cours, et il

est plus que probable que les deux couronnes repousseront.

Lorsque deux branches-mères saines et bien placées sont alimentées par un même canal conducteur de la sève, il sera peut-être préférable de commencer la taille par ces deux branches, quoique plus petites que les deux autres, vû qu'elles doivent être considérées dans leur rapport avec le tronc et avec la sève comme une seule et même branche, plus grosse qu'aucune des deux autres, et absorbant une plus grande quantité de sève qu'aucune d'elles. On pourra laisser les deux couronnes sur lesquelles on fera venir plus tard deux branches-mères, si elles sont nécessaires; et, dans le cas contraire, on taillera dans la suite très ras la couronne qui ne devra pas être conservée ou qui n'aurait point donné de jets.

Sur un olivier formé par trois branches, il faut toujours commencer par la plus grosse et n'en couronner qu'une, et l'on peut être assuré qu'elle repoussera. S'il y en avait quelqu'une de malade ou mal placée, on pourrait la couronner la première; mais les nouveaux jets qu'elle poussera avec difficulté auront très peu de vigueur, car la sève tendra à dévier sur les deux branches restantes plus fortes que la première. Il faudra cependant tâcher de conserver et de provoquer le développement de ces pousses; si elles n'ont point surgi, on devra tailler l'année suivante la couronne, et l'arbre se trouvera alors formé par deux seules branches-mères, sur lesquelles l'on choisira les branches secondaires qui seront le mieux appropriées pour fermer le vide résultant de celle qui a été amputée, afin de les diriger dans ce sens.

On ne doit jamais former l'olivier sur deux seules

branches. Si l'on n'a pu s'en empêcher, il ne faudra commencer la taille que lorsque l'arbre sera dans sa quarantième année, en opérant toujours sur la plus grosse branche; mais si la petite était chétive et qu'elle ne donnât pas l'espérance de la voir reprendre vigueur, même après la suppression de la grosse, il faut alors conserver celle-ci, tailler la petite très ras, et provoquer la sortie de nouveaux jets, ou conserver ceux qui existeraient sur la grosse branche dans la partie la plus rapprochée du tronc. Lorsque ces nouvelles pousses auront assez de force et seront en état de produire, on amputera la branche au-dessus des jets et on formera avec eux la tête de l'arbre qui prendra bientôt un grand développement et ne tardera pas à être d'un bon rapport.

On agira de la même manière lorsque, par accident ou toute autre cause, l'olivier ne sera formé que d'une seule branche.

Le couronnement de deux branches sur quatre, et d'une sur trois, opéré la trentième année après la plantation, il restera à l'arbre deux grosses branches en plein rapport et dont la fécondité sera même augmentée par la suppression de celles que l'on aura couronnées. Au bout de dix ans, les jeunes pousses venues sur ces couronnes, donneront déjà beaucoup de fruit, et alors on couronnera la plus grosse des deux qui avaient été conservées; l'arbre sera formé ainsi par une branche de quarante ans et deux de dix ans pour ceux à quatre branches, et par une de quarante ans et une autre de dix pour ceux à trois branches; à cette époque aussi on couronnera la plus grosse branche de l'olivier qui n'en a que deux.

Dix ans après la seconde taille, on couronnera la

dernière branche, qui aura alors cinquante ans, et l'arbre se trouvera totalement rajeuni.

On recommencera la même opération dix ans plus tard sur les premières branches couronnées, et consécutivement afin de maintenir toujours l'olivier garni d'une grande quantité de bois en plein rapport. Ces mutilations, que l'arbre doit forcément subir, ne se répétant qu'à de longs intervalles, ne lui seront pas aussi nuisibles que si elles étaient trop souvent exécutées.

On opère la taille des branches-mères en les re-tranchant à une plus ou moins grande distance du tronc de l'arbre : le tronçon qui reste, et que l'on appelle couronne, est destiné à repousser des rejetons, sur lesquels on choisira celui qui sera le plus approprié pour la remplacer. Il importe donc de provoquer la sortie de la plus grande quantité possible de jets, afin de pouvoir mieux fixer son choix. On aura à examiner les variétés sur lesquelles on opère; car il y en a dont les yeux ou les bourgeons étant plus séparés (*l'ouá* par exemple) il pourrait en résulter, — si on laissait trop peu de bois, — qu'il ne se trouvât aucun œil sur cette partie, et la couronne ne pourrait alors repousser. L'écorce épaisse et raboteuse d'une branche de trente, quarante ou cinquante ans, serait aussi un obstacle à la sortie des jeunes pousses : un raclage qui enlève cette écorce, sans endommager l'épiderme, facilitera l'éclosion ou le développement des bourgeons.

Une fois que ceux-ci auront surgi, ce qui arrivera au printemps suivant, on les laissera croître sans les toucher pendant la première année; la seconde on les éclaircira, c'est-à-dire qu'on choisira les cinq ou six les mieux disposés, les plus vigoureux, et de préfé-

rence les plus rapprochés du tronc, et on supprimera les autres; la troisième seulement, on les émondera, et on taillera ceux qui de nouveau auraient poussé sur le bois de la couronne; la quatrième, on n'en laissera que trois ou quatre, — toujours les mieux placés, — que l'on émondera; la cinquième, on n'en conservera que deux; et la sixième année enfin, on choisira celui qui doit remplacer la branche-mère, que l'on traitera de la manière qui a été indiquée à l'article émondage: on taillera le chicot ou bois de la couronne qui se trouvera au-dessus de cette jeune branche, afin que la plaie puisse mieux se cicatriser.

On peut, dans cette opération, donner à l'arbre plus de branches-mères qu'il n'en avait, si cela est nécessaire; on conservera alors sur la couronne les deux jets les mieux disposés qui se trouveront les plus éloignés l'un de l'autre et les plus rapprochés du tronc, parce que ceux-ci sont ordinairement les plus vigoureux, les moins sujets à être déchirés par le vent, et ceux qui altèrent le moins la hauteur de la tige de l'arbre.

A mesure que ces jeunes tiges croîtront, il sera peut-être nécessaire de supprimer les branches latérales des autres branches-mères qui obstrueraient l'espace que les premières doivent occuper, et pourraient s'opposer ainsi à leur bonne direction et à leur développement.

La taille des branches-mères s'opère toujours après que l'arbre a donné la récolte, lorsqu'on n'a plus à craindre les froids rigoureux et avant la reprise de la sève. On a conseillé de l'exécuter lorsque celle-ci a reparu: cette opinion est fondée sur ce que la sève,

— ayant déjà repris son cours, — ne pourra dévier de la branche couronnée, qui repoussera ainsi avec plus de facilité. Si l'on opère sur les plus grosses branches et avec les précautions indiquées, on n'a pas à craindre cette déviation, et on ne s'expose pas à produire les bourrelets et les chancres qui surviennent sur la plaie entre la peau et l'aubier qui, ordinairement, se séparent, lorsqu'on effectue la taille sur un arbre entré en végétation.

Dès le mois de février, on pourra procéder à la taille des branches-mères. Avant de l'exécuter, l'ouvrier aura à examiner la conformation de l'arbre, la direction des canaux de la sève, partant des racines et communiquant avec les branches, et l'état de celles-ci : il se conformera en tout aux indications qui ont été données. Lorsqu'il sera bien fixé sur celles qu'il doit couronner, il opérera en laissant un tronçon ou couronne d'une longueur de quarante centimètres pour les variétés dont les yeux sont le mieux espacés, et de vingt-cinq centimètres pour les autres; il taillera en bec de flûte, dirigeant la pente vers le dehors de l'arbre, afin que l'eau ne tombe point sur le tronc à l'intersection des branches, d'où elle ne pourrait s'écouler, et causerait à la longue la carie de la souche; il laissera la plaie bien unie pour que l'eau ne puisse y séjourner, et ensuite il raclera l'écorce raboteuse de la couronne pour faciliter le développement des bourgeons, et il enlèvera toutes les pousses qui pourraient se trouver sur le tronc et au pied de l'arbre.

Les outils nécessaires soit pour la taille des branches-mères, soit pour l'émondage ou l'élagage, sont des haches de toute dimension avec des manches plus

ou moins longs, afin qu'on puisse travailler avec facilité. Lorsque l'ouvrier monté sur l'arbre doit enlever les rameaux ou brindilles sur les branches secondaires, obligé souvent de s'accrocher d'une main, tandis qu'il opère avec l'autre, un instrument pesant le fatiguerait trop; et il le manierait difficilement entre les rameaux, s'il était trop volumineux. Pour les branches secondaires plus grosses que les rameaux et sur lesquelles il travaillera avec plus de facilité, il se servira de haches plus fortes; et pour la taille des branches-mères, il ne pourra l'exécuter qu'avec une hache proportionnée à la grosseur de la branche, sauf à se servir après, pour unir la plaie, d'un instrument plus approprié à cette opération : quant aux rameaux, qui se trouvent à l'extrémité des branches et auxquels il n'aura pu aboutir, il les éclaircira du sol même avec une serpe ayant tranchant sur tous les côtés et emmanchée d'une longue perche.

Dans l'article sur l'enlèvement de la carie du tronc et des racines, on indiquera les instruments nécessaires à cette opération, ainsi que ceux dont on se sert pour le raclage des souches.

On a beaucoup prôné l'usage de la scie pour tailler les branches de l'olivier. Cet instrument fonctionnerait fort bien sur des branches de six à huit ans; mais sur celles qui ont une certaine grosseur, il serait difficile de s'en servir; et l'ouvrier adroit expédiera beaucoup plus de besogne avec la hache : on ne doit jamais se servir de la première sur les arbres jeunes qui ne seraient pas fortement enracinés.

Quelques auteurs recommandent de recouvrir les plaies faites aux arbres avec de l'onguent de Saint-Fiacre ou de la cire à greffer. Cette opération, que je

considère comme très avantageuse, me paraît impraticable sur l'olivier : l'application du premier de ces ingrédients sur les nombreuses plaies, produites par l'émondage, serait impossible; elle pourrait avoir lieu sur les couronnes, mais elle serait trop coûteuse, tant à cause de l'enveloppe et du temps qu'il faudrait employer, que parce que l'on devrait y revenir trop souvent et pendant long-temps, si on voulait l'appliquer jusqu'à la complète cicatrisation de la plaie. La cire à greffer pourrait bien s'appliquer sur les plaies faites par l'émondage; mais celles-ci étant très nombreuses, il faudrait trop de temps et trop d'ingrédient : l'application en serait aussi très dispendieuse sur les couronnes, vû que ces plaies ont beaucoup de surface, et qu'il faudrait une très grande quantité de cire; car on devrait répéter cette opération jusqu'à ce que la plaie fût complètement recouverte. Cependant les avantages de préserver du contact de l'air et de la pluie les plaies qui tardent à se cicatriser, sont d'une telle importance, que si l'on pouvait découvrir un ingrédient de facile application et peu coûteux, il ne faudrait pas hésiter à l'employer. Le *colta* déjà essayé sur d'autres espèces d'arbres, paraît réunir ces conditions; et son application sur l'olivier pourra peut-être le préserver d'une influence qui lui est si funeste.

La taille que je viens de décrire, diffère beaucoup de celle qui est en usage dans le Roussillon. On laisse, il est vrai, aux jeunes plants trois ou quatre branches qui paraissent destinées à former l'arbre; mais par la manière dont on les traite, ce but ne peut être atteint, et alors on est forcé de les tailler partiellement avant la dixième année. Cette mutilation pré-

cocc empêche la sève de se dessiner sur le tronc et de prendre une direction fixe : une fois ces branches amputées, elle se dirigera vers les nouvelles pousses qui peuvent être plus ou moins écartées de sa direction primitive, ou bien elle se portera sur les branches qui n'auront pas été taillées; et, dans ce dernier cas, la couronne de la branche retranchée ne pourra point pousser de nouveaux jets. Ceci explique pourquoi il existe souvent, sur de jeunes sujets, des chicots secs provenant des branches déjà couronnées, et pourquoi l'arbre se trouve réduit à une ou deux branches au lieu des quatre qu'on lui avait laissées. Il est dès lors impossible de donner une belle forme à l'arbre et de le diriger dans le sens qu'on s'était proposé.

Plus tard, lorsque les branches qui ont sept ou huit ans produisent une bonne récolte et paraissent épuisées, on les couronne pour leur faire repousser des jets qui doivent les remplacer. Si on les avait débarrassées par l'émondage du bois qui a porté le fruit, elles auraient repris végétation, se seraient parées de nouveau bois productif; et, l'année suivante, on aurait eu des olives sur des branches de dix ans au lieu d'un jet qui ne produira qu'à la quatrième année, et ce produit sera encore bien minime comparé à celui qu'on aurait retiré des branches qui compteraient alors quatorze ans, et qui, dans cet intervalle, auraient donné deux fois du fruit. Ce système est suivi tant que l'arbre est en rapport. La taille consiste donc à couronner les branches dès qu'elles ont porté une bonne récolte; et, comme elles ne se trouvent dans ce cas que lorsqu'elles ont sept ou huit ans, c'est ordinairement à cet âge qu'on les soumet à

cette opération. On la retarde de quelque temps, si elles n'ont pas donné du fruit par l'effet de la température ou toute autre cause; mais rarement, parce qu'on les considère déjà comme trop vieilles. En opérant ainsi, il ne peut y avoir de branches-mères sur l'arbre : les branches à fruit partant du tronc, la quantité de bois productif sera bien petite, comparée à celle qui garnit l'arbre formé par des branches-mères auxquelles on aura donné le temps de prendre un grand développement. Pour se procurer plus de bois à fruit, on laisse sur chaque couronne un plus ou moins grand nombre de jets, qu'on élague au lieu de les émonder; mais ces jets tendent à se développer, et ils ne seront aptes à la production qu'à leur quatrième ou cinquième année. Ces jets sont de nouveau taillés au bout de huit ans, les uns plus tôt que les autres; mais on leur laisse des tronçons dans l'espoir de les voir repousser. Ces nombreuses couronnes se nuisent mutuellement; les plus fortes et celles qui reçoivent la sève plus directement seront les seules qui repousseront; les autres, restées sans vie, produiront sur la tête de l'arbre une grande quantité de bois sec qui, à la longue, provoquera la décomposition du tronc.

La sève, par les retranchements successifs de ces branches, est forcée de se porter tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; elle ne peut prendre une direction uniforme ni se partager en trois ou quatre canaux, dont il lui serait difficile de dévier, si l'amputation n'était opérée qu'à de longs intervalles et sur des branches assez fortes pour attirer à elles toute la partie de la sève qui leur est dévolue. Au lieu de se ramifier sur les branches-mères (qui n'existent pas) pour

porter la vie aux branches secondaires et aux rameaux, elle est obligée de se diviser en petits canaux sur le tronc même de l'arbre ; elle est forcée de les abandonner tour à tour par la taille successive des branches ; et le bois qui leur est adhérent se sèche, se décompose et contribue ainsi à la mortalité prématurée de l'arbre.

Cette taille, mal comprise et inopportunément exécutée, est cause que l'olivier n'a jamais pu se parer de tout le branchage qu'il aurait pu et dû nourrir. Il ne pourra donner que deux récoltes dans l'espace de huit ou neuf ans, puisqu'on taille toutes ses branches sitôt qu'elles arrivent à cet âge. Sur un bois si jeune, les récoltes seront même très chanceuses et peu abondantes, tandis que sur l'olivier formé par des branches de dix à cinquante ans, ayant chacune plus de bois à fruit qu'il ne peut y en avoir sur la totalité de l'arbre taillé par l'autre système, ce bois, déjà aoûté, la sève qui lui est transmise ne peut avoir d'autre destination que la production du fruit ; les récoltes, (à part les influences atmosphériques) seront certaines tous les deux ans et très abondantes. Je crois être au-dessous de la vérité, lorsque j'ai avancé que l'adoption de cette manière de tailler doublerait la récolte de l'huile dans le département.

La quantité de bois sec, résultant de ces mutilations répétées, est la cause principale de la carie, qui du tronc descend jusqu'aux racines. L'arbre devient alors maladif ; l'intérieur se décompose ; il devient incapable de supporter un fort branchage, et par conséquent les récoltes diminuent ; creux, décharné, il tombe en décrépitude avant l'âge, et meurt avec le regret (l'on pourrait dire) de n'avoir pu atteindre le but auquel il était destiné.

Pour justifier l'utilité de cette taille, dont les résultats sont si funestes à l'arbre et contraires à l'intérêt du propriétaire, on s'étaye du proverbe qui fait dire à l'olivier : Déshabille-moi, je t'habillerai. L'olivier épuisé par une forte récolte, paraît demander en effet qu'on le déshabille, c'est-à-dire qu'on lui enlève tous ses rameaux qui ont porté fruit, dont la plupart sèchent, ne sont plus aptes à produire, et sont un obstacle à la sortie du nouveau bois productif; il doit donc en être dépouillé par un émondage énergique. Mais si l'on taille les branches qui portent ces rameaux, l'arbre devra, avant de nous habiller, s'habiller lui-même; il devra d'abord se parer de branches sur lesquelles surgiront plus tard les rameaux à fruit : on le rend donc pendant un certain temps inutile et incapable de donner des récoltes abondantes, puisqu'on l'empêche de se développer, et on abrège son existence dont on n'a pas assez apprécié toute l'importance. Qu'on le déshabille donc, mais sans le priver de ses branches, — qui sont ses bras, — avec lesquels il peut nous habiller.

Il sera fort difficile de diriger, d'après les principes émis, ces oliviers mutilés, remplis de chicots, n'ayant que de jeunes branches partant du tronc et mal disposées. Ce ne sera qu'avec le temps que l'on pourra y parvenir, en choisissant les jets les mieux placés et en provoquant la sortie d'autres pousses sur les endroits qui en seraient dépourvus. On commencera donc par enlever tous les chicots secs en les ravalant ras du tronc; on supprimera tous les jets qui se trouveraient dans la partie qui ne doit pas être occupée par les branches-mères; afin d'imprimer plus de vigueur à ceux qu'on destine à former celles-ci, on en laissera

trois ou quatre à chaque branche-mère, que l'on traitera comme il a été dit pour les jets sortant des couronnes; et, la cinquième année, on formera les branches-mères avec ceux qui seront les mieux appropriés, en supprimant tous les autres.

Si le tronc se trouve garni de jeunes branches sur lesquelles on puisse en choisir trois ou quatre, on taillera les autres et on traitera les premières d'après les règles émises.

Il ne faut pas seulement avoir égard à la forme à donner à l'arbre pour le choix des branches; il faut aussi consulter la direction de la sève, car sur ces arbres mal taillés les canaux conducteurs se trouveront bien souvent en dehors de la direction des branches que l'on devrait conserver; et alors celles-ci ne se développeront pas avec la même vigueur et la même rapidité que si la sève leur arrivait directement. Il faudra donc former les branches sur la partie du tronc où aboutissent les canaux de la sève; néanmoins, si cette direction s'opposait trop à la conformation de l'arbre telle qu'elle a été décrite, on choisirait sur les jets les moins écartés de ces canaux, ceux qui rempliraient le mieux cette condition.

Pour ne pas se priver totalement du produit de l'arbre, on lui conservera les deux plus grosses branches quand même elles ne se trouveraient pas à la place que doivent occuper les branches-mères; on les émondera, et lorsque les jeunes branches, que l'on aura choisies, auront acquis assez de développement pour donner du fruit, autant au moins que les deux qu'on aura conservées, on taillera celles-ci et l'on aura alors un arbre bien conformé.

Cette manière de traiter ces oliviers, pour les rame-

ner à la forme qu'ils doivent avoir, ne peut s'effectuer que sur des troncs encore sains ou ayant au moins assez de consistance pour pouvoir porter un fort branchage. Mais si on avait à traiter de vieux troncs décharnés tenant à peine aux racines par quelques fibres ou lambeaux, il vaudrait mieux les recevoir ras de terre, afin de les forcer à pousser des rejetons dont la vente donnerait plus de profit que les récoltes d'huile fournies par ces arbres incapables de supporter des branches de plus de sept ou huit ans, et qui ne pourraient jamais produire plus d'olives qu'un jeune sujet de cet âge. Il faut donc abandonner ces arbres, et les remplacer par de nouveaux plants qui ne tarderont pas à donner autant de fruit qu'eux.

L'enlèvement de la carie du tronc et des racines, afin de maintenir l'olivier dans un état sain et le préserver d'une destruction prématurée et inévitable, fera l'objet d'un autre article.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR L'ANCIENNE EXPLOITATION DES MINES DU ROUSSILLON,

Par **M. Morer**, archiviste du département.

Les trésors cachés dans les entrailles de la terre constituent une partie de la richesse du sol : quelques détails sur les anciennes exploitations des mines du Roussillon, sur leur nature, sur leur législation, me paraissent donc se rattacher à notre Société, et offriront peut-être quelque intérêt, surtout à cette époque où les esprits sont préoccupés des nouvelles découvertes minéralogiques.

Lorsque les mines si riches de l'Amérique furent connues, elles fixèrent bientôt l'attention vers ces nouveaux climats : on négligea l'exploitation des divers minerais qui pouvaient se trouver dans l'ancien continent, pour tenter de ramasser une fortune rapide de l'autre côté de l'Océan; mais il est certain, ainsi que le rapportent des auteurs anciens, que, dès les temps les plus reculés, les premiers conquérants de l'Espagne et de cette partie de la Gaule avaient déjà découvert et exploité les mines de nos Pyrénées.

Jusques au ^{xvii}^e siècle, on y a cherché, non seulement le fer, si largement répandu dans ces contrées, mais encore l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, l'étain.

On en trouve la preuve dans une foule de concessions de mines qui ont été obtenues sous les rois d'Aragon ou sous leurs successeurs, et dont l'existence a laissé quelques traces que j'ai exhumées de nos vieilles archives : c'est de celles-là surtout que nous voulons nous occuper.

La première concession dont il est fait mention remonte au ^{xiii}^e siècle. Il s'agit d'une mine d'argent trouvée à la *coume de Boxeda*. La propriété de cette mine avait soulevé une contestation entre l'abbé de Sainte-Marie d'Arles et le vicomte de Castelnou. Cette contestation fut terminée à l'amiable par l'évêque d'Elne nommé Udalgar. Il fut décidé que la mine appartiendrait, par égale part, aux deux contradicteurs ; mais il est à remarquer que, par le même acte, le vicomte de Castelnou donne, pour *l'amour de Dieu* et le *salut de son âme*, à l'église de Sainte-Marie d'Arles, tous les revenus qui pouvaient lui revenir sur cette mine, afin, dit-il, de servir à la reconstruction de l'autel. Cette sentence est de l'année neuvième du règne du roi Louis VII de France, c'est-à-dire de l'année 1146, parce que, à cette époque, le Rousillon datait encore ses actes du règne de ces rois.

En 1196, on trouve une concession faite par le roi, Pierre II d'Aragon, au monastère d'Arles d'une autre mine qui était située en un lieu appelé *Pugalduc*. Le texte ne dit pas quelle était la nature du minerai ; mais il devait être précieux, car l'abandon du roi Pierre ne fut pas purement gratuit : l'abbé d'Arles dut lui compter mille sous de Barcelone, somme alors très-considérable. Le roi, avant de se désister, avait même demandé l'avis du comte d'Empuries, (*Pontius Hugo*) et d'autres seigneurs de

la cour, ce qui fait supposer qu'il s'agissait d'une concession d'une assez grande valeur.

Dans une provision ou ordonnance du roi Alphonse de 1425, il est encore fait mention d'une autre mine d'argent, nouvellement découverte, au territoire de Montbolo. Par cet acte, le roi accorde au procureur-royal du Roussillon le droit de juridiction sur toutes les personnes qui y seront employées.

Il était de principe que les mines appartenaient au souverain : lui seul avait le droit de creuser dans le sein de la terre ; mais ce droit était généralement concédé à des particuliers, moyennant certaines redevances. A nulle autre époque, cette ardeur de découverte et de spéculation ne se fit sentir chez nous avec plus d'entraînement que pendant le cours du ^{xv}^e siècle. Alors le commerce était très florissant dans ce comté, et l'industrie, suivant sa pente naturelle, devait nécessairement rechercher tous les métaux qui facilitaient les transactions. Nos archives contiennent un grand nombre de ces concessions ou pour mieux dire de ces autorisations de fouiller sur divers points de notre sol pour y trouver les métaux alors connus. Je ne dirai pas et je ne crois pas que toutes ces recherches aient conduit à un heureux résultat ; mais il est utile d'examiner quels étaient les lieux désignés, et à quelle condition ces autorisations étaient accordées.

Ces concessions étaient générales, c'est-à-dire qu'elles conféraient ordinairement, non-seulement le droit de chercher les mines de diverses natures, mais qu'elles embrassaient, pour cette recherche, une grande étendue de pays. Ainsi, quelquefois elles s'étendaient sur tous les comtés de Cerdagne et du Roussillon, ou

bien, si elles étaient moins générales, elles restaient cependant dans le vague quant à l'endroit déterminé: c'était, par exemple, un droit de fouiller et de chercher les mines qui peuvent se trouver dans les montagnes du Canigou, dans les territoires d'Arles, de Corsavi, de Palalda, de La Bastide, de Constouges, de Montbolo, de Prats-de-Mollò, d'Ille, de Corbère etc. Je désigne ici ces localités parce qu'elles sont plus spécialement marquées dans plusieurs actes et concessions de cette époque.

Quelquefois, la concession s'étendait sur toutes les mines qui étaient dans une circonscription donnée, et sur les trésors ou objets précieux qui pouvaient avoir été enfouis dans la terre. On peut voir une concession de ce genre dans un acte de la reine Marie de l'année 1439.

Mais, dans le cas de réussite, quelle était la part réservée au domaine royal ? Quelles étaient les règles suivies ?

Cette part variait selon la nature du métal. Le droit appartenant au fisc avait été fixé en 1427, par une provision d'Alphonse d'Aragon ; mais nous verrons que ce droit ne fut pas toujours le même. Par cet acte, Alphonse permet à tous ses sujets de chercher des mines, sans être tenus de payer aucun droit d'entrée ou de mise en possession ; s'ils en découvrent, ils doivent le déclarer dans le délai de deux jours après la découverte, et l'essai du minerai doit être fait en présence des fonctionnaires légalement désignés. La part appartenant au roi était :

Pour les mines d'or et d'argent qui ne produisaient que deux marcs ou au-dessous d'or ou d'argent épuré, par quintal de minerai. *la part, franc et quinte de*

tous frais ; — au-dessus de deux marcs jusques à cinq, par quintal de minerais, *du tiers* ; — au-dessus de cinq marcs jusques à dix, par quintal de minerais, de la moitié ; — au-dessus de dix jusques à quinze marcs, par quintal de minerais, *des trois quarts*.

Pour les mines de cuivre, on devait payer le *sixième*, franc et quitte de toutes charges.

Pour les mines de plomb, le *huitième*.

Le fer et les autres métaux, dont le droit revenant au roi n'est pas fixé par cette ordonnance, payaient, ainsi que cela résulte de plusieurs concessions, une part proportionnelle à leur valeur.

Lorsqu'une mine était ouverte, le concessionnaire, s'il prétendait y conserver un droit exclusif, était tenu d'y travailler. Cessait-il ses travaux pendant un an et un mois, la concession pouvait être accordée à un autre. La durée du privilège n'était pas ordinairement limitée ; la mine pouvait être abandonnée au gré du concessionnaire soit en interrompant les fouilles, soit en faisant à l'avance une déclaration devant les magistrats compétents. Le droit spécial qu'il pouvait avoir autour de la bouche exploitée était habituellement fixé à cent cannes de Montpellier. Dans un acte de 1432, ce privilège autour de la mine est limité à quarante pas d'un homme en marche (*hominis itinerantis*).

Il faut remarquer que dans la provision du roi Alphonse de 1427, il n'est nullement question d'indemniser le propriétaire du sol exploité ; cependant ce droit d'indemnité, accordé au maître du terrain n'en était pas moins consacré. Il existe en effet des concessions de 1432, 1433, 1435, 1439, 1441, 1460, 1461..... et d'autres années, dans lesquelles le souve-

rain ou le procureur-royal du Roussillon, agissant en son nom, concèdent l'autorisation générale de chercher des mines. Dans tous ces actes, le concessionnaire était tenu de payer au propriétaire du sol une juste indemnité. Cette indemnité était fixée par le juge le plus voisin du lieu de l'exploitation.

Nous avons dit que, malgré la provision du roi Alphonse de 1427, la portion appartenant au roi sur les revenus d'une mine avait varié: on en trouve la preuve dans des concessions de 1432, de 1435..., dans lesquelles il est convenu, sans distinguer le nombre de marcs d'or ou d'argent par quintal de minerai, que, pour les mines d'or, le concessionnaire donnera le $\frac{1}{5}$; pour les mines d'argent, le $\frac{1}{10}$; et, pour tous les autres métaux, le $\frac{1}{15}$. Dans une autre concession accordée par le procureur-royal en 1441, il est dit que le concessionnaire devra donner pour l'or le $\frac{1}{5}$, pour l'argent le $\frac{1}{5}$, pour les autres métaux le $\frac{1}{12}$. La part du roi varie encore dans des concessions de 1439 et 1445. Quelquefois la convention disait que des marques anciennes de fouilles existaient déjà sur le terrain concédé; alors, et pour ces mines qui avaient été déjà exploitées, la part appartenant au roi était plus forte que pour celles dont la découverte était due au concessionnaire lui-même. (Concession de 1435.)

Celui qui, en cherchant les mines, trouvait des trésors ou des objets précieux cachés dans la terre, devait en donner la moitié au roi. (Concession de 1439).

Un siècle après, dans une concession générale de chercher les mines dans les territoires d'Ille et de Corbère, et qui porte la date de 1561, le concession-

naire devait donner le $\frac{1}{3}$ pour les mines d'or, le $\frac{1}{10}$ pour les mines d'argent, et pour les autres métaux le $\frac{1}{15}$.

La provision de 1427 n'avait donc pas établi une règle fixe et invariable; elle était modifiée selon les circonstances: c'était toujours le même principe que la redevance à donner au roi était en proportion de la valeur du métal; mais on voulait, sans doute, tenir compte des difficultés plus ou moins grandes dans l'exploitation.

Il serait inutile d'énumérer une à une toutes les autorisations générales accordées par les rois ou les procureurs-royaux. En examinant nos vieux registres, j'ai pu retrouver à diverses dates, et sous les règnes qui se sont succédés, plus de quarante de ces concessions. Par ces actes, le roi n'accordait, au fond, qu'un droit de recherche, et ils sont conçus en des termes tels qu'ils ne peuvent nous apprendre quel est l'endroit précis où une mine a été découverte: mais ils nous aident à connaître nos principaux gîtes métalliques; et cette ardeur, cette succession dans les fouilles, prouvent que celles-ci n'étaient pas toujours infructueuses.

Si, après le x^v^e siècle, on cessa pendant quelque temps de chercher sur notre sol l'or, l'argent et plusieurs autres métaux, l'exploitation du fer, le plus utile de tous, n'y fut jamais interrompue. Il existe, à la date de l'année 1329, un règlement particulier sur les mines de fer. Ce minerai, d'une extraction assez facile et très-abondant, exigeait des débouchés bien plus larges que la simple consommation d'un comté qui se trouvait placé à l'extrémité du royaume. Nos anciens rois d'Aragon en avaient permis l'exportation en France: c'était même pour eux une source de

revenus; car chaque charge de minerai qui sortait des terres du roi payait un droit de lende, appelé droit de la traite de la mine de fer. Ce droit, qui était de douze deniers par charge, c'est-à-dire pour un poids de 426 kilog. porté ordinairement par une bête de somme, était affermé au profit du patrimoine royal. Il résulte d'un bail à ferme de l'année 1360, qu'il rapportait à cette époque, pour les mines de fer du Conflent, deux cents livres de Barcelone; en 1370, il rapportait trois cents livres; mais ce prix alla successivement en diminuant, et, en 1630, il ne rapportait plus que dix livres.

La cause de cette diminution successive provenait de ce que, à la suite des guerres, le commerce était devenu moins florissant, et aussi de ce qu'il s'était glissé des abus dans la perception. Il arrivait que, comme le droit de la traite de fer était payé par charge et seulement pour le minerai qui sortait du royaume, les conducteurs (*traginers*) trompaient, soit sur la quantité du minerai exporté par un surcroît de surcharge, soit sur le lieu de destination, en alléguant que ce minerai devait servir pour des forges situées dans les terres du roi d'Aragon, lorsqu'il était réellement, et par fraude, exporté en France. Le procureur royal fut obligé de prendre, à ce sujet, des mesures de précaution. En 1426, le roi Alphonse rendit aussi une ordonnance à l'effet de protéger les personnes et les chevaux ou bêtes de somme qui transportaient le minerai de fer de la vallée de Sahorre. On voit par ce document que les individus qui se livraient à ce trafic éprouvaient à Villefranche-en-Conflent toutes sortes de vexations: le roi les fait cesser, et il étend sa protection sur les Français qui venaient continuellement y chercher du minerai.

Mais ce n'était point seulement le minerai qui était exporté à l'étranger; on exportait aussi, surtout en France, une grande quantité de fer : il ne faut pas oublier qu'à l'époque dont nous parlons, le Roussillon ne faisait pas partie de ce royaume. Cette exportation avait lieu ordinairement par Collioure : le fer payait un droit de sortie qui était versé dans le trésor public. En 1580, comme de nos jours, l'esprit de lucre faisait naître des abus qu'il fallait réprimer. Pour éviter le paiement de ces droits, on simulait quelquefois une exportation par mer en Catalogne, et bientôt après les fers étaient chargés sur des navires français qui les attendaient. Dans d'autres occasions, le fer, au lieu d'être porté chez des nations étrangères, *mais chrétiennes*, ce qui était permis, était transporté chez les *infidèles* et chez les ennemis de la *sainte foi catholique* : c'est ainsi que s'exprime, dans un acte, le procureur-royal, et il ajoutait : *porter du fer aux infidèles, c'est leur fournir la matière pour fabriquer des armes qui peuvent servir contre nous*. On prit donc diverses mesures pour réprimer la fraude; mais ces mesures devaient être souvent éludées, car il existe, pour les empêcher, de nouvelles publications ou défenses qui furent faites en 1583.

Ce fait constant de l'exportation en France du fer ou du minerai de fer toujours permise, sauf les cas de guerre entre les deux puissances, mérite d'être signalé. Dans ses dernières sessions, le Conseil-Général du département s'est occupé de la question de savoir s'il était convenable de permettre l'exportation du minerai de fer en Espagne. Cette question a été résolue d'une manière affirmative, parce que l'on s'est basé sur les richesses presque inépuisables de ces

mines, et sur les ressources que l'exportation offrait aux classes pauvres. Il ne faut pas cependant dissimuler qu'une telle décision avait trouvé de l'opposition chez quelques membres, qui faisaient valoir le déboisement aujourd'hui si grand de nos montagnes, et la difficulté de s'approvisionner de charbon pour nos propres forges, si, par l'exportation du minerai, il était facile de construire des forges rivales de l'autre côté des Pyrénées.

La faculté de porter en France du minerai de fer, sans payer les droits, était quelquefois une récompense accordée par le souverain à un individu pour reconnaître ses services. C'est ainsi qu'en 1358, le roi Pierre permit à un ancien serviteur de porter, tous les jours, en France, libres de tous droits, deux charges de minerai de fer de ses mines du Conflent. (*Minerius nostris in terris confluentis*).

La plus grande partie des mines de fer du Roussillon appartenait au domaine royal, et elles étaient généralement inféodées à divers particuliers, moyennant une faible redevance. Ainsi, nous trouvons en 1517 une concession d'une mine de fer, au territoire de La Bastide, montagne de *Batera*, moyennant une censive ou redevance de vingt-deux sous, et le droit de foriscape toutes les fois que la mine sera vendue ou engagée.

En 1519, autre concession d'une mine de fer dans le territoire de *Sahorre*, aux confins du terroir de Vernet, aux mêmes conditions.

En 1521, autre concession d'une mine de fer à la montagne de *Batera*, territoire de Corsavi, aux mêmes conditions.

En 1528, 1530, autres concessions d'une mine de

fer à la montagne de *Batera*, territoire de Corsavi, aux mêmes conditions.

En 1533, autre concession d'une mine de fer à la montagne de *Belver*, en Cerdagne, aux mêmes conditions.

En 1535, autre concession des mines de *Caparros*, territoire de *Allo*, en Cerdagne, sous la réserve d'un douzième dans le produit.

En 1536, concession à *Galcerand de Castro y de Pinos* et autres de toutes les mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb, de fer et autres métaux qui sont ou se trouveront au territoire d'*Escaro*, avec pacte de payer au roi, pour les mines d'or, le $\frac{1}{5}$, pour les mines d'argent, le $\frac{1}{10}$, pour les autres métaux, le $\frac{1}{15}$, le tout franc et libre de tous frais. Le concessionnaire était en outre obligé de payer trente sous de censive ou rente annuelle pour chaque mine de fer qu'il exploitera.

En 1544, concession d'une mine de fer dite *la Bova Negra*, au territoire de Corsavi, montagne de *Batera*, moyennant une censive de vingt-deux sous.

En 1550, autre inféodation d'une mine de fer dans le territoire de Sautò et Fetges, sous la même redevance.

En 1551, autre concession d'une mine de fer dite *lo Maner de la Turre*, territoire de Corsavi, montagne de *Batera*, sous la même redevance.

En 1587, le procureur-royal demande à un individu qui se dit propriétaire d'une mine située à *Batera*, dite *lo Maner den Joffre*, de présenter ses titres dans un délai déterminé, ou à défaut, cette mine sera inféodée à un autre.

Dans un acte postérieur, il est question d'une mine

de fer, située au territoire de Reynes, au lieu dit *le Torrent de la Aguda*, près de la rivière de la Tet et aux confins du territoire de Palalda. Le concessionnaire devait payer un droit d'entrée de six livres et le $\frac{1}{11}$ du minéral extrait, quitte de tous frais.

Tous les titres que je viens de citer appartiennent au xvi^e siècle ; ils contiennent de véritables concessions dont le but est l'exploitation du fer : il n'y a que le titre de 1536 qui rentre dans la catégorie de ces concessions générales dont nous avons déjà parlé. J'ai reproduit, telles qu'elles se trouvent dans le texte même que j'ai eu sous les yeux, les indications des lieux où étaient situées ces mines : il est fâcheux que quelquefois elles ne soient pas plus précises ; mais elles peuvent, au besoin, fournir des indications utiles.

Dans les commencements du $xvii^e$ siècle, le désir de chercher dans notre province, non seulement le fer, mais l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, etc., semble de nouveau se réveiller. Ainsi nous trouvons de nouvelles concessions générales qui ont pour but la recherche de ces divers métaux ; elles sont des années 1613, 1616, 1618, 1626, 1629, 1630, 1631, 1634.

Ordinairement, c'étaient des particuliers ou des compagnies qui demandaient des autorisations ; mais cet esprit d'aventureuse découverte avait aussi pénétré dans les monastères : ainsi, en 1626, l'abbé de Saint-Martin-de-Canigou demande l'autorisation de chercher toutes les mines qui peuvent se trouver dans le Conflent et le Capcir.

On ne se bornait pas à vouloir trouver de l'or dans le sein des montagnes ; nos rivières étaient aussi réputées aurifères. Il existe dans les archives plusieurs titres qui servent à le confirmer.

En 1603, le procureur-royal du Roussillon accorde à un individu de Fourques, qui prend le titre *d'oren-guer* (ou orpailleur), le droit de chercher l'or qui se trouve dans les sables des rivières ou torrents du Roussillon. — En 1613, une pareille concession est faite par le procureur-royal à un individu de Mirepoix, à l'effet de rechercher les paillettes d'or ou d'argent qui se trouvent dans les sables de la rivière de la Tet : cette concession n'est accordée que pour l'espace de deux mois. — En 1622, nous avons encore vu une autre concession pour ramasser l'or qui se trouve dans les sables des rivières de la Tet et du Tech : cette concession était faite pour l'espace de quatre mois. Du reste, on ne donne pas dans ces titres l'indication du point où se faisaient ces recherches ; elles s'étendaient sur tout le parcours des rivières. Le titre de 1622 fait connaître la part qui revenait au roi : c'était le $\frac{1}{5}$, quitte de tous frais.

Il a été fait mention jusqu'ici des mines du Roussillon à l'époque où cette province se trouvait encore sous la domination des rois d'Aragon ou des rois d'Espagne. Pour compléter le plan que nous nous sommes proposé, nous devons faire connaître les nouvelles recherches qui ont été tentées pendant le premier siècle, après que le Roussillon fut devenu partie intégrante de la France. Un examen minutieux, parmi les papiers des archives de l'intendance, nous a permis de réunir quelques notes et quelques renseignements qui méritent d'être signalés.

Il paraît que, dès le commencement de la conquête, on ne s'est pas beaucoup occupé des mines du Roussillon ; nous avons remarqué seulement, en 1664, un acte par lequel le fermier des domaines du roi, dans

cette province, afferme à un individu de Perpignan, moyennant une redevance annuelle, une mine de vernis (sic) située au territoire de Montbolò; mais cet acte n'explique point l'endroit précis où se trouvait la mine. Nous avons vu aussi en 1667 une concession générale accordée par le procureur-royal du Roussillon, à l'effet de rechercher les mines de divers métaux que renferment nos montagnes; toutefois, un peu plus tard, ces recherches reprirent une nouvelle impulsion.

Le duc d'Orléans, régent du royaume, pendant la minorité de Louis xv, avait ordonné à tous les intendants des provinces de lui rendre compte des *mines* et *minières* qui pourraient se trouver dans leurs départements, et d'en envoyer des échantillons à Paris. Le gouvernement savait, comme le dit quelques années après le jeune roi dans un édit de 1722, que « Les mines et minières seront un des plus riches objets que nous puissions avoir dans notre royaume, si nous pouvons parvenir à les mettre en valeur; ce qui procurerait l'abondance à nos sujets en leur donnant en même temps de l'occupation, et rendrait le commerce de notre état plus florissant en y multipliant les matières précieuses qui en font tout le mobile. » Ce sont là les termes du préambule de l'édit.

Dès l'année 1717, par suite des ordres qui avaient été donnés, l'intendant du Roussillon se livra à des recherches, et envoya à Paris divers échantillons qui avaient été découverts. Le nommé Vilaroja, qui paraissait expert en cette partie, fut un des hommes principalement chargés de suivre ces travaux. Nous n'avons point les documents officiels; mais il résulte de diverses notes que Vilaroja avait principalement

désigné les mines ci-après. Je copie textuellement ces indications.

« *Al clot d'Estavell* au-dessus de la mine del *Couchars*, au bord d'une fontaine nommée *la Font de la Jasse*, se trouve un marquessite tenant du cuivre et étain. — On trouve à *las Portelles* du Canigou une mine qui tient aussi du cuivre et à laquelle on croit de l'or. — Plus, il a été indiqué au dit *Vilaroja* les mines ci-après où il doit se transporter :

« *Al Coll de la Gallina*, il y a une matière que l'on croit étain et plomb. — *Al coll de la Regine*, à une lieue de *Prats-de-Mollò*, une mine de cuivre où l'on croit aussi de l'or. — Près de la *Fargue nova*, à une lieue de *Prats-de-Mollò*, il y a un endroit où l'on assure y avoir de l'or. — A la *Prèsigoule*, près la rivière du même nom, une mine que l'on dit être d'argent. — Au terroir d'Estoher, proche *les Courtalets*, il y a la même matière, à fleur de terre que celle qui se trouve ci-dessus au *coll de la Gallina*. — Au terroir de *Coustouges*, à l'endroit nommé *lo Mas den Colomer*, il y a une mine où l'on a travaillé, du temps de *M. d'Albaret*, de matière de cuivre. — Au terroir de *Serralongue*, à la partie nommée *Forneils*, il y a aussi une mine de cuivre. »

Voilà bien des indications; toutes peuvent ne pas être exactes; mais je les fais connaître parce qu'elles pourront peut-être fournir un jour quelques jalons pour de nouvelles recherches.

A la même époque, nous voyons aussi mentionnés les marbres de Tautavel: l'intendant écrit qu'il y en a de diverses couleurs et qu'il attend un marbrier établi à Ille pour faire des fouilles. Il devait y avoir à Ille et à Boule des carrières de marbre en exploitation.

car plus tard, en 1741, lorsqu'il fut question de refaire le marche-pied de l'autel dans l'église de la citadelle de Perpignan, l'intendant écrit au ministre, et lui demande l'autorisation de se servir de préférence du marbre de ces carrières.

En 1717, l'intendant parle aussi de pierres de diverses couleurs qu'on trouve près de la chapelle de Saint-Vincent, territoire de Reynès; il ajoute qu'il existe sur le même point et à un demi-quart de lieue, au sommet d'une hauteur, une veine de pierre cristalline tirant sur la couleur de la topaze. Il ne s'explique pas sur la nature de ces pierres, mais il annonce qu'il en envoie des échantillons à Paris.

Il envoie aussi divers échantillons de talc (servant à la fabrication de la porcelaine), qu'on trouve sur divers points et notamment à Millas sur un coteau planté en vignes, et dans les montagnes de Caixas, Saint-Martin et Lansac.

Il est encore fait mention de la mine de charbon de terre trouvée à Tuchan. Ce charbon servit à faire cuire les briques, pendant que l'on travaillait, sous Louis XIV, aux fortifications de Perpignan. L'intendant du Roussillon, de concert avec le lieutenant provincial de l'artillerie à Perpignan, devaient examiner si l'on ne pourrait pas faire usage de ce charbon à la fonderie de cette ville. Nous ignorons quel fut le résultat de cet essai fait en 1717.

A cette même époque, on n'avait pas encore renoncé à trouver des mines d'or dans le Roussillon: nous avons eu sous les yeux la demande faite au gouvernement par un individu afin d'exploiter une de ces mines; il n'indique pas où elle se trouve, et rien ne fait connaître qu'il ait été donné suite à la demande.

La fabrication de nos fers inspirait surtout un grand intérêt; mais on ignorait encore généralement de quelle manière étaient organisées nos forges à la catalane. En 1718, le régent, dans une lettre adressée à M. d'Andrezel, intendant du Roussillon, lui disait : « Je vous envoie, monsieur, un nouveau mémoire de l'Académie des sciences sur lequel vous me ferez plaisir de m'envoyer vos réponses le plus tôt qu'il vous sera possible. » Parmi les questions posées dans ce mémoire, nous lisons ce qui suit : Mêlé-t-on aucun fondant avec la mine lorsqu'on la jette dans le fourneau de fusion? Envoyez-nous un dessin du four où l'on fait cuire la mine avec des coupes pour représenter la manière dont elle y est arrangée, etc. Du reste toutes ces questions prouvent combien nos fers, traités par notre mode particulier, étaient déjà appréciés.

Pendant toute cette période de temps, les esprits étaient de nouveau tournés vers des spéculations. On parlait beaucoup des mines du Roussillon, de leur importance, de leur richesse. Il paraît qu'un abbé nommé *Raguet* vint de Paris dans cette province pour les explorer par lui-même. Dans un document non signé qui se trouve aux archives, mais qui dans une note à la marge porte son nom et la date de 1723, cet abbé, après avoir dit quelques mots des anciennes exploitations, fait connaître, d'une manière bien sommaire, il est vrai, ses nouvelles découvertes.

Il signale surtout la mine *den Bernadells* qu'il a visitée et qui se trouve peu éloignée du *coll d'Ares* : « C'est, dit-il, le plus magnifique souterrain qu'il y ait peut-être au monde, et la plus ancienne des mines connues. Il est creusé à coups de ciseaux dans deux ou trois montagnes, et divisé en un million de routes

sans aucune symétrie, les ouvriers ayant simplement suivi les tranches des veines métalliques. On n'y entre point par la vraie entrée que j'ai trouvée bouchée par un grand nombre de décombres, après avoir marché dans ce labyrinthe obscur pendant trois ou quatre heures. » — Cet explorateur n'eut pas le temps de bien examiner; mais il croit que c'est une mine d'argent, et il conseille de continuer les travaux au point où les ont laissés les anciens.

Il fait aussi mention d'une mine d'argent qui se trouve dans un roc qu'embrasse le ruisseau de *Monells* qui descend de *l'Estagnol* à *Montferrer* : ce roc est vis-à-vis la maison appelée *de Fargas*. Il cite encore une mine d'argent dans la *Serra de Bassaguda*, à quatre heures du chemin de *Saint-Laurent-de-Cerdans*, dont j'ai vu, dit-il, plus de quarante quintaux de matière tirée; — il parle d'une autre mine d'argent sur le *Canigou* du côté de *Ballestavy* où l'on entre comme dans un puits; — il cite aussi une mine d'or à la *Jasse des Agnells*; — il pense qu'au village de *Nyer* et aux environs il y a des mines d'argent, et il ajoute : il faut visiter dans cette contrée le *Pla de Gantas* qui est entre *Nyer* et *Escaro*; vous y verrez des merveilles minérales de toute sorte; — il cite encore une mine de mercure au *Puig de Trillas* sur le chemin de *Céret* à *Reynès*.

Tels sont les renseignements qu'il nous donne : nous les avons reproduits exactement. Ces indications, ajoutées à ce que l'on connaissait déjà, et appréciées à une longue distance, enflammèrent les imaginations, et contribuèrent, sans doute, pour beaucoup, à la formation d'une compagnie royale, dont le but était l'exploitation des mines des Pyrénées et notamment du Roussillon. Cette société fut en effet

organisée en 1731. Le siège principal de l'établissement était à la Preste. On fit de très grandes dépenses : une fonderie fut établie sur les lieux mêmes. Plusieurs mines furent ouvertes sur le territoire de la Preste et de Prats-de-Mollò. On exploitait principalement une mine de cuivre appelée de Saint-Louis; une mine d'argent appelée de Sainte-Barbe, et une autre de plomb qui se trouvait près du village de La Manère. On avait cru, dans les commencements, à de grands succès; l'entreprise était jugée très avantageuse, et pour la province elle-même et pour les entrepreneurs; mais on ne dut pas tarder à revenir de ces premières idées. Nous avons lu une lettre où le duc de Noailles, écrivant à l'intendant, lui disait : « Cette entreprise a eu jusqu'à présent le même sort que la plupart de celles de cette espèce, c'est-à-dire que tout s'en est allé en fumée ». Les travaux furent continués pendant quelques années; mais des procès survinrent, et ils furent, en 1737, totalement interrompus. — Depuis lors, ils n'ont jamais été repris.

Dans cet exposé de nos anciennes mines du Roussillon, j'ai désiré, en fixant votre attention sur cet objet si important, fournir quelques indications oubliées avec le temps et qu'il est nécessaire de rappeler; car il ne faut pas aujourd'hui perdre de vue qu'à une époque prochaine où la vapeur va transformer notre pays, de nouvelles entreprises concernant l'exploitation de nos mines pourront se former. Il est à espérer que mieux dirigées qu'en 1731, on saura se garantir de ces folles spéculations qui font périr, dès le principe, une œuvre utile en absorbant la plus grande partie du capital dans les premiers frais d'établissement et dans une organisation trop luxueuse.

RECHERCHE DE LA HOUILLE

DANS LE DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES,

Par **M. Titus Falip**, géomètre

L'on a remarqué, par la couverture terreuse et pierreuse, ainsi que par les détails de couches qui couvrent la houille dans plusieurs pays, que tous les lits ou les bancs, au-dessus ou au-dessous desquels elle est placée, ne présentent absolument aucun ordre dans leur arrangement, de façon que le charbon peut indistinctement se trouver et se trouve réellement sur toute espèce de couches : cette irrégularité dans ce mélange de matières, est confirmé par les lithologistes de différents pays.

Quelques substances ont cela de particulier, qu'elles semblent se rencontrer partout où il y a du charbon de terre : elles se trouvent même le plus ordinairement sur la tête de ses veines, et servent d'indice de son voisinage.

M. Moran a dit, dans son ouvrage sur l'art d'exploiter les mines : « Quelque part que se trouve le schiste, surtout celui qui tient de la nature de l'ardoise, ou qui en constitue une véritable, il est toujours plus ou moins bitumineux ; l'espèce d'affinité qui s'entrevoit d'abord entre le schiste et le charbon de terre, cesse

d'être conjecture, en faisant attention que les naturalistes, ainsi que tous les houilleurs, regardent presque unanimement ces schistes comme des avertissements du voisinage du charbon de terre. »

Au sud du village de Camélas, canton de Thuir, département des Pyrénées-Orientales, l'on remarque un plateau très élevé qui domine le village; ce plateau, sur lequel on a bâti une chapelle dédiée à Saint-Martin, est formé par un amas de roches calcaires stratiformes, de seconde formation, sur lesquelles on observe un dépôt coquillier incrusté dans le roc, comme pour faire mémoire à nos géognostes du séjour de l'Océan sur nos montagnes. ¹

La partie culminante de ce monticule, présente, du côté nord et de l'est, l'aspect d'un mur circulaire, qui aurait été formé avec d'énormes blocs de roches superposées presque dans le sens vertical; tandis que la partie, située à l'ouest et au sud, est rattachée par deux crêtes de montagnes, qui s'éloignent presque à angle droit.

A cent mètres à l'est de la limite du plateau, là où commence la terre végétale, sur une pente rapide, l'on observe une ligne courbe, se dirigeant du sud au nord et à l'ouest, formée par des roches calcaires et des schistes, qui contourne presque parallèlement la partie culminante du plateau. Sur cette courbe, on aperçoit, de distance en distance, une terre noire, argileuse, feuilletée, qui se trouve placée en veine étroite, entre les parois des roches; et tout auprès de cette ligne, le sol cultivé présente une

¹ L'élévation du plateau de Saint-Martin est de 514 mètres au-dessus des eaux moyennes de la Méditerranée.

teinte noire semblable à un terrain que l'on aurait couvert d'une poussière de charbon.

La teinte noire qui colore le sol, suit la direction de l'ouest à l'est. Dans cette direction, l'on rencontre à fleur de terre, un bloc d'anthracite au centre d'une roche schisteuse : cet anthracite s'enfonce diagonalement du nord au sud ; il est combustible et se réduit en cendres.

Nous avons dit que le plateau de Saint-Martin-de-Camélas, point supérieur de la montagne qui domine le village, s'abaissait tout-à-coup sur un plan presque vertical. Ce plateau a pour base des schistes feuilletés, séparés par des roches métamorphiques, tels que les quartzites ; à l'aspect de ce monticule, l'idée se reporte aux temps primitifs, puis à la formation secondaire stratiforme, ainsi qu'à la forte commotion volcanique, laquelle paraît avoir entraîné et rehaussé les couches supérieures, pour former un vallon étroit qui s'abaisse et se rétrécit vers la plaine, ayant pour limite deux torrents qui se joignent à quelque distance de Camélas et de Castelnau.

Le sol inférieur au plateau, où l'on remarque le mélange de l'argile noire feuilletée, les schistes ardoisés qui servent de base aux roches calcaires stratiformes, l'anthracite qui apparaît à la surface du sol, et les filons de quartz nous ayant démontré la possibilité de rencontrer de la houille, nous avons créé une société qui a fait des recherches depuis le mois de mai 1846 jusqu'en novembre de la même année, en approfondissant une surface de deux mètres cinquante centimètres en carré, sur une profondeur de trente deux mètres. Les couches traversées ont donné les résultats suivants :

A un mètre trente centimètres, nous avons rencontré la fin de la terre végétale et le commencement d'une terre argileuse :

- 1^m 60^c L'argile délavée et le sable ;
- 4 00 Le calcaire schisteux ;
- 6 00 Le schiste dur ;
- 7 00 Le schiste siliceux micacé avec filons de quartz ;
- 11 20 Le schiste très dur mélangé avec le mica incliné de l'est à l'ouest ;
- 14 00 Le schiste très dur, le schiste vitrifié, posé dans le sens vertical.
- 14 60 Le calcaire et le schiste ;
- 15 00 Le calcaire feuilleté ;
- 15 50 Le quartz micacé très blanc ;
- 15 75 Le calcaire marneux ;
- 16 40 La terre marneuse, noire et grasse, mélangée avec des galets isolés en grès calcaires micacés : ces matières se produisent jusqu'à la profondeur de trente deux mètres.

A l'époque où l'approfondissement était parvenu à trente deux mètres, les travaux furent visités par l'Ingénieur des mines attaché au département. Après qu'il eut constaté la bonne confection des travaux, il examina attentivement les matériaux ainsi que la terre marneuse que couvraient les schistes, et il assura que cette dernière couche indiquait le terrain carbonifère.

Il est à observer, qu'à la profondeur de vingt-cinq mètres, lorsque l'on commençait les travaux journaliers par l'épuisement des eaux qui filtraient dans le puits, on remarquait sur la superficie du liquide

une matière huileuse d'une épaisseur de dix centimètres qui surnageait au-dessus de l'eau.

Quelques jours après la visite de l'Ingénieur des mines, un événement malheureux, produit par un orage, auquel on ne put s'opposer parce que le chantier avait été abandonné pendant les fêtes de la Toussaint, renversa tout-à-coup l'espoir d'arriver à un prompt résultat : un courant s'étant formé sur la partie culminante de la montagne, se dirigea vers le puits, avec une intensité telle, qu'il renversa la barrière pratiquée autour du puits et le combla d'eau et de matières. Il résulta de cette inondation prompte et imprévue, que les terres marneuses se délayèrent, que la charpente apposée contre les parois du puits céda et que des éboulements partiels eurent lieu sur quelques points : cette cause provoqua un certain découragement sur quelques actionnaires et les travaux furent abandonnés.

La richesse des trésors métallurgiques que l'on extrait des flancs du Canigou, montant par année à vingt-six mille quintaux métriques de fer, est telle, que si l'on considère l'avantage qu'on pourrait obtenir, en confectionnant une grande quantité de ce métal à l'aide des hauts fourneaux ; les nombreuses améliorations que cette découverte aurait pu apporter pour obtenir d'autres produits ; l'économie qui serait résultée pour les arts du département ainsi que pour le chauffage des classes pauvres ; l'exploitation du gypse, de la chaux et de la fonte du fer, que l'on pourrait pratiquer sur les lieux, on regrette vivement l'abandon des travaux, dont les recherches paraissaient devoir être fructueuses sous tous les rapports.

Si l'on s'en rapporte à l'opinion de l'Ingénieur des mines, qui a visité les travaux; si à cette opinion nous joignons celle de M. Moran, qui a approfondi l'art d'exploiter les mines de houille dans la Belgique, d'après l'examen des couvertures terreuses dans l'ordre où elles se rencontrent avant de parvenir aux filons, nous devons forcément convenir que notre terrain est un terrain houillier, et que les travaux ont été abandonnés au moment de parvenir à l'accomplissement des recherches.

Pour confirmer cette opinion, nous appuyerons nos observations sur celles de M. Moran à qui nous emprunterons un extrait de son traité. Il prouvera d'une manière évidente, que la couverture des terres qui recouvrent la houille du pays de Liège, est presque entièrement similaire au terrain de Camélas.

Il est dit dans cet ouvrage : « qu'une mine de
« charbon de terre possède un banc de schiste ou
« de fausse ardoise, de la nature des substances dont
« tout le terrain est composé; mais que l'on pour-
« rait dire avoir avec la houille une analogie et
« une affinité plus décidées que toutes les autres
« terres ou pierres qui ont été rencontrées avant de
« parvenir à la houille.

« Ce qu'il y a de remarquable dans ces mines,
« c'est qu'il n'y a pas de houille sans le banc schis-
« teux. Son épaisseur, qui varie considérablement,
« va quelquefois jusqu'à six et sept toises environ :
« elle est le produit d'un nombre infini de couches
« entassées, et plus ou moins serrées les unes contre
« les autres, composée, comme le talc, le mica et
« d'autres pierres calcaires, de lames plus ou moins
« tendres, plus ou moins dures, plus ou moins cas-

« santes, plus ou moins liées; toujours entremêlées
 « de matières pyriteuses, véritables marrons pyriteux,
 « tels qu'en général on en trouve assez fréquem-
 « ment dans les lits des mines par couches.

« Le mélange varié de toutes les matières qui sont
 « confondues dans ce lit, donne l'explication de ce
 « que les schistes tiennent plus ou moins des pro-
 « priétés qui les feraient appartenir à la classe des
 « pierres calcaires ou à celle des pierres vitrifiables,
 « et ce qu'il est souvent difficile de décider, si elles
 « sont de l'une ou de l'autre.

« En les examinant seulement à l'œil, ces couches
 « réunies présentent, de distance en distance, des dif-
 « férences sensibles; surtout, comme l'a observé
 « M. Jussieu, dans son mémoire présenté à l'Acadé-
 « mie Royale des Sciences, dans les parties qui
 « avoisinent plus ou moins le charbon de terre.

« L'on regarde comme indice de la présence du
 « charbon de terre, ou comme sujet de compter
 « raisonnablement sur la rencontre d'une veine de
 « houille, le *charbon n'approchant que par accident de*
 « *la surface du sol*, assez cependant pour se mon-
 « trer au jour, ou pour laisser voir quelque éclat.

« Il en est de même d'une terre légère et noire, ou ti-
 « rant sur cette couleur: c'est un humus lavé, une espè-
 « ce de marne que l'on rencontre sous la toiture des
 « schistes: cette terre est connue dans le pays sous le
 « nom de *Craw*; elle a de sept à huit toises d'épaisseur.»

En faisant l'analyse et l'application de cet exposé,
 l'on observe qu'une mine de charbon de terre est un
 banc de schiste ou fausse ardoise: sur ce premier
 point, l'on remarque que le terrain de Camélas n'est
 composé, à la surface, que de ces matières.

Il est dit, en second lieu, que là où existent des mines de houille en Belgique, on ne les trouve que sous les bancs schisteux qui, d'ordinaire, ont une épaisseur de six à sept toises environ : sur notre localité, ce banc annonce quatorze mètres soixante centimètres ou sept toises et demie.

Dans le pays de Liège, le banc schisteux est le produit d'un nombre de couches entassées, plus ou moins serrées les unes contre les autres, composées de calcaires, de lames plus ou moins tendres, plus ou moins dures, plus ou moins cassantes, plus ou moins liées, toujours entremêlées de quartz, de matières pyriteuses et vitrifiables.

Notre banc schisteux, de la même organisation et de la même profondeur que celui de Liège, est aussi le produit des mêmes couches.

Tout aussitôt après le banc schisteux, l'on remarque, en Belgique, l'enveloppe du charbon de terre, qui a d'ordinaire une épaisseur de sept à huit toises environ; elle est composée d'une terre légère, noire, d'humus lavé ou de terre argileuse et marneuse : ces terres se trouvent aussi dans les environs de Charleroy; il existe parfois parmi ces terres des bancs de cailloux.

Le sous-sol de Camélas présente encore la même enveloppe, sur une profondeur de quinze mètres soixante centimètres ou huit toises; il est mélangé de pierres et de galets en forme de cailloux.

Sur les terrains de la Belgique, l'on regarde comme indice du charbon de terre, la rencontre d'une veine de houille qui s'approche par accident de la surface du sol, ainsi que les matières bitumineuses qui filtrent à travers les terres. Sur le sol de Camé-

las nous avons rencontré un bloc d'anthracite, et dans le puits nous avons observé une matière grasse et huileuse, qui n'est autre chose que la partie bitumineuse dont il est question.

En conséquence, si l'on compare la couverture des schistes et les terres qui servent d'enveloppe au charbon de terre de la Belgique, avec les schistes et les terres marneuses et noires du sous-sol de Camélas, l'on est porté à convenir qu'il existe une homogénéité parfaite entre les terrains des deux contrées, et qu'il est probable que le charbon de terre peut se rencontrer à peu de distance des trente deux mètres.

La similitude du sous-sol de Liège avec celui de Camélas est tellement remarquable pour les géologues; l'industrie du département des Pyrénées-Orientales est de telle sorte intéressée à la découverte de la houille, qu'il est à désirer que les recherches soient continuées sur plusieurs points à la fois. Ces recherches peuvent s'exécuter avec moins de dépenses et moins de temps qu'en 1846; et, en compensation des faibles sacrifices qu'une nouvelle compagnie pourrait s'imposer, elle pourrait obtenir des bénéfices considérables et rendre un service important au département.

CONSIDÉRATIONS SUR LE GUTTA-PERCHA,

EN RÉPONSE AU MÉMOIRE

Présenté à la Société par M. Belleville,

Par M. **Companyo, D-M.,**

Conservateur du Cabinet d'histoire naturelle de la ville de Perpignan.

Dans quelques îles de l'Archipel indien, et surtout dans les immenses forêts de la péninsule *Malaise*, croît spontanément un arbre appartenant à la famille des *sapotassées* et au genre *isouandra* de *Wight*, décrit par Hoocker, sous le nom d'*isouandra gutta*. Cet arbre fournit un suc laiteux végétal; les indigènes, pour le récolter, abattent l'arbre, en enlèvent l'écorce, recueillent le lait qui en découle et le font coaguler en l'exposant à l'air: c'est ce suc concret qui porte le nom de *gettania* ou *gutta-percha*.

L'île de Singapore est depuis 1842 le centre de l'exploitation de cette substance, employée dans le pays à la fabrication de cravaches, souliers et une foule d'objets servant aux usages domestiques. Elle n'a été connue en Europe qu'en 1843: un négociant de cette localité en présenta le premier échantillon à la Société Asiatique de Londres. En 1846, la commission envoyée en Chine, par le Gouvernement français, en signala également l'existence.

Le *gutta-percha*, expédié par les négociants Chi-

nois, a la forme d'un pain sphérique, un peu aplati à sa base. Il semble, au premier abord, qu'il a été recouvert par une enveloppe de peau, qu'un examen plus attentif fait reconnaître comme n'étant autre chose que la matière elle-même plus desséchée. En coupant le pain en deux, on voit qu'il a été formé par une matière encore molle, qui a été apportée en plusieurs fois, et dont les diverses parties forment des couches superposées : la consistance est tenace et comme membranuse ; l'odeur est celle du vieux fromage, elle est très persistante. On y remarque cependant quelque chose de l'odeur du cuir.

A l'état brut, le *gutta-percha* se présente sous des qualités variées. Aussi en a-t-on admis plusieurs espèces dans le commerce ; mais ces variétés tiennent peut-être au sol, à la saison, aux divers genres de végétaux sur lesquels on le récolte ? Il serait bien difficile de le préciser ; il est probable que la sève se modifie dans le courant de l'année et qu'on n'a pas étudié l'époque exacte où elle pourrait donner un suc similaire.

Des expériences répétées peuvent seules faire connaître cette époque ; car l'art paraît être encore dans l'enfance dans ces contrées, où l'on abat les arbres pour en extraire le suc. Il faut réellement une végétation aussi luxuriante que celle de ces climats privilégiés pour qu'on puisse se livrer à des procédés aussi barbares.

Le *gutta-percha* est appelé à un grand avenir. Cette substance, quand on la ramollit, se prête à toutes les formes qu'on veut bien lui donner, et, par le refroidissement, reprend sa dureté primitive en conservant sa forme. Aussi l'industrie s'en est-elle immédiatement

emparée pour en former des moules de médailles, qui ont toute la perfection de ceux obtenus par le soufre, moins leur fragilité; on en fabrique également des fouets, des semelles imperméables, des manches d'outils et une foule d'ustensiles de ménage, des sondes et une variété d'instruments de chirurgie, qui sont préférables à ceux que l'on fabriquait avec le caoutchouc. Tous les objets sont en même temps résistants et non casuels. Lorsqu'ils sont hors de service, il suffit de les plonger dans l'eau bouillante pour les raccommoder ou pour les faire servir à une nouvelle fabrication.

Bien que le *gutta-percha* rende d'éminents services à l'industrie, je ne pense pas qu'on puisse appliquer cette substance à la préparation des objets d'histoire naturelle et à la conservation des grains, ainsi que l'a prétendu l'auteur du mémoire, lu dans une des dernières séances de la Société, mémoire qui a été inséré dans le *Journal du Département*.

L'objet de ce mémoire était trop intéressant pour ne pas éveiller l'attention des naturalistes; aussi ai-je fait immédiatement des expériences comparatives, afin de me rendre compte des résultats obtenus par M. le capitaine Belleville.

Et, d'abord, voyons de quoi se compose le *gutta-percha*. Contient-il une substance propre, capable de tuer les insectes, ou bien est-il mélangé à des matières étrangères ayant la même propriété? Pour le savoir, il faut en faire l'analyse. M. le professeur Soubeyran s'exprime en ces termes, dans le *Bulletin de Pharmacie*, (mars 1847)

« Le *gutta-percha* contient au moins cinq substances différentes : 1^o le *gutta-percha* pur; 2^o un acide

« végétal; 3^o de la caseine; 4^o une résine soluble
 « dans l'éther et dans l'essence de térébenthine;
 « 5^o une résine soluble dans l'alcool.

« Les dissolvants ordinaires exercent peu ou point
 « d'action sur le *gutta-percha* : l'eau, l'alcool, les solu-
 « tions alcalines, les acides muriatique et acétique
 « sont sans effet sur ce corps. L'acide sulfurique con-
 « centré le carbonise peu à peu, l'acide azotique l'oxi-
 « de lentement, en formant une matière résineuse
 « jaune. L'éther, les huiles volatiles, l'huile de houille
 « le ramollissent lentement à froid, et le dissolvent im-
 « parfaitement à chaud. Le véritable dissolvant paraît
 « être l'huile de térébenthine qui forme, avec une
 « grande facilité, une solution claire et incolore dont
 « on peut séparer le *gutta-percha* pur, par la distil-
 « lation du dissolvant. »

D'après l'analyse qui précède, il est évident que
 c'est l'huile de térébenthine seule qui rend le *gutta-
 percha* malléable. L'odeur de cette substance persiste
 lorsqu'il est réduit en lames minces, ou lorsqu'il est
 conservé en masses plus ou moins fortes, connues
 dans le commerce sous le nom de colle de *gutta-percha* :
 c'est avec le *gutta-percha* préparé et la colle de ce nom,
 que M. le capitaine Belleville a fait ses expériences.

Depuis long-temps, les entomologistes se servent de
 la térébenthine pour éloigner des collections les para-
 sites qui les dévorent. Ils ne réussissent pas toujours
 à les garantir; car cette substance s'évapore prompte-
 ment, et alors les collections sont attaquées : mais,
 une boîte a-t-elle été envahie par les dermestes ou
 par les anthrènes, il suffit d'y répandre quelques
 gouttes d'huile de térébenthine pour les voir fuir, et
 périr même s'ils persistent à rester dans la boîte

Nos boîtes de chasse sont composées de sciure de bois sur laquelle on a répandu un peu d'huile de térébenthine; l'insecte qu'on y plonge ne tarde pas à mourir; et, quand on rentre, on peut le piquer sans courir le risque de le voir se débattre et se détériorer.

Le *gutta-percha*, en lui-même, ne contient aucune substance délétère qui puisse produire un effet pareil; car les expériences contradictoires, dont je vais vous rendre compte, le prouvent d'une manière incontestable.

J'ai approprié quatre boîtes: la première recouverte, dans le fond, de lames de *gutta-percha*, semblables à celles préparées pour préserver la chaussure de l'humidité; la seconde, avec des planches minces de liège, dont chaque angle était garni d'une petite éponge imbibée d'huile de térébenthine; la troisième, avec des lames de *gutta-percha* entièrement privé de la térébenthine qui avait servi à le ramollir; enfin, la quatrième avec de petites planches de liège seulement.

Dans la première et la seconde boîte, les insectes sont tous morts en peu de temps: néanmoins, l'asphyxie a été plus prompte dans la seconde boîte.

Dans la troisième et la quatrième boîte, les insectes ont résisté long-temps et n'ont cessé de vivre que par la douleur produite par l'épingle qui leur traversait le corps, ou par la faim. Ainsi donc c'est à l'huile de térébenthine qu'il faut attribuer l'asphyxie des insectes enfermés dans les deux premières boîtes; et, ce qui le prouve, c'est que les coléoptères, piqués dans la troisième boîte, garnie de *gutta-percha* pur, n'ont pas péri plus promptement que ceux renfermés dans la quatrième garnie de liège seul.

Il est donc bien démontré que le *gutta-percha* ne possède pas des propriétés spéciales pour faire périr les insectes, et que les phénomènes de leur agonie, décrits avec tant de lucidité par M. Belleville, ne doivent être attribués qu'à la présence de la térébenthine, mêlée à cette espèce de gomme.

Quant à son emploi pour la conservation des grains, les résultats n'en seraient pas meilleurs. Quelques toiles imprégnées d'huile de térébenthine, dont on recouvrirait les céréales, auraient des propriétés plus efficaces; les insectes seraient chassés par l'odeur pénétrante de cette matière, quelques-uns même y périraient; mais, je ne me dissimule pas toute l'imperfection de ce procédé. Chargé de la conservation des collections précieuses de notre cabinet d'histoire naturelle, mon devoir m'imposait l'obligation de me convaincre de la vérité d'un fait aussi capital: il est démontré maintenant, pour moi, que le *gutta-percha pur* ne possède pas la propriété de faire périr les insectes. Du reste, les naturalistes sont trop intéressés à la conservation de leurs collections, pour qu'ils négligent de répéter les mêmes expériences; et déjà, le cabinet d'histoire naturelle de Paris a nommé une Commission pour s'occuper de cet objet.

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR L'ART ROUSSILLONNAIS,

Par **M. Renard de Saint-Malo.**

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.



SOMMAIRE : L'Enluminure. Le métier de Libraire. — Le Missel de la Mairie.
— Écriture. — Vignettes. — Lettres grises. — Effusion de manuscrits
— Symbolisme.

L'ENLUMINURE. — LE MÉTIER DE LIBRAIRE.

Pièces en main, nous pourrions établir qu'en 1489 un libraire à Perpignan était calligraphe, enlumineur et relieur, et qu'à son école, ainsi qu'à celle d'un de ses confrères, accouraient des élèves d'Auch et de Sarlat.

Ce cumul d'habileté n'empêchait pas le travail isolé du *scriptor littere rotunde*.

L'art de l'enlumineur était donc encore cultivé chez nos aïeux antérieurement aux premières productions typographiques.

Sans doute, car l'imprimerie n'y ayant pas commencé son temps, la main du copiste n'en avait pas fini de ses illustrations.

Quelque coûteuse que dût être la Bibliographie écrite, elle était répandue.

En effet, sur cent quatre vingt-trois volumes, signalés alors dans dix-huit inventaires du notariat, cent

soixante dix-neuf sont manuscrits au subjectile de parchemin ou de papier, et quatre seulement, issus de la presse étrangère naissante, savoir : deux français un italien et un autre latin.

Disons, en passant que l'usage des tablettes à vernis de cire n'était pas abandonné.

Nous n'avons point toutefois exploré dans l'œuvre des artistes ci-dessus, les merveilles de l'enluminure.

LE MISSEL DE LA MAIRIE.

Rien de plus complet à notre portée que le vieux *Missel* de la Mairie, rédigé par un ecclésiastique, dont le nom, fort heureusement, n'a pas sombré au fleuve d'oubli, ¹ et tel a été l'objet de nos études.

C'est un in-folio de cinq cent quatorze feuillets de parchemin, illustré de treize vignettes et d'autant de miniatures.

Les folios 343 et 344 y manquent, détachés avec intention apparente ; témoin les fils cisailés de reliure, ce qui, de plus belle, recommande les soins de conservation prescrits (*Annales archéologiques*, tom. 2, pag. 219), contre sept catégories de curieux plus à redouter, pour les monuments de l'espèce, que la poussière, les souris et les insectes d'archives.

Aussi n'en apprécions-nous que davantage la confiante communication que voulut bien si gracieusement nous faire du nôtre M. le Maire, aujourd'hui notre honorable Président.

L'ouvrage commence par le Calendrier Diocésain, à la suite duquel (folio 7), avec une inconcevable légèreté, on enregistra, le 29 juillet 1814, que sur

¹ C'est Jean Oliba, prêtre de la communauté de Saint-Jean.

ses saintes pages, les anciens Consuls de Perpignan prêtaient leur serment d'entrée en fonctions.

Un judicieux critique d'arguer aussitôt d'erreur, et d'invoquer, à l'appui de son dire, le folio 513.

Pas si loin notre maître ! Il n'y a qu'à tourner le feuillet, et l'on trouve (folio 8), en belle écriture de pourpre, pâte brillante et byzantine.

Presens Missale tocius anni factum ad laudem sanctissime Trinitatis, et ad honorem Virginis Marie, et ad servitium Beati Xp̄ofori, secundum usum Elnensis ecclesie anno à Nativitate Domini m^o cccc^o xc^o ij; ¹ quod solutum fuit ab officiis Merceriorum atque Pictorum.

Le manuscrit est à double colonne, dans l'intérêt de la vue que pourraient fatiguer de longues lignes.

ÉCRITURE.

Pour texte, une calligraphie gothique de 0,005^m de hauteur; les lignes, à pareille distance; encre inégale, par fois pâle ou pâlie, plutôt qu'énergiquement atramentaire.

Les lettres initiales, *métalliques* et *émaillées*, savoir :

Les *métalliques*, en or et en bronze;

Les *émaillées*, quelques-unes en beau vermillon; la plupart en carmin, en bleu d'outremer assez souvent en carmin et azur.

¹ Un inventaire de l'an 1424 signale: *Dos Hores, les unes illuminades dor, les altres no. Les unes son cubertes de blanc, e les illuminades daurades han lo tencador d'argent ab quatre clavells a casuna cuberta.* — La Bible de Ferdinand d'Hérédia, Grand-Maitre de Rhodes, et après lui à Marguerite, veuve du roi Martin fut dédagée d'entre les mains d'Étienne Çatoria, seigneur de Pollestres (1452), au prix de cent florins, valant 1.400 sous de Barcelone, ou dix-huit mille sept cents des nôtres, c'est-à-dire plus de neuf cents francs *alors*. — C'était une édition princière. Mais, en 1474, un bréviaire coûta onze florins, valant cent vingt-un sous de Barcelone, valant deux mille cinquante-sept des nôtres, c'est-à-dire, environ cent francs *alors*.

L'or des *métalliques* semble appliqué sur apprêt ou mordant préliminaire, voir folio 120 v^o, la capitale chrysographique D écaillée. On trouve toutefois large et fréquent l'emploi d'encre d'or.

Toujours *tonses* ou à vive arête, et d'un style sévère, les lettres d'or ressortent tantôt d'un fond bronzé et ouvragé, tantôt d'un fond d'outremer touché de palmettes blanches. Souvent elles inscrivent l'outremer, le bronze et la teinte fleur-de-pêcher, le tout ramagé d'or.

Comme elles priment en tête de ligne, pas une qui ne soit accompagnée d'un double rameau de léger feuillage vert gai, outremer, pommeté d'or, lui formant accolade ou guirlande sur la marge, l'empanachant au sommet de la page, la contournant au contraire par-dessous à la dernière ligne, non sans quelque appendice vers la suivante d'entête.

Aussi *tonse*, l'initiale en bronze se circonscrit des émaux qui la mettent le plus en relief, et n'en inscrit point d'autres que ceux qui la favorisent.

Parmi les capitales *émaillées*, les carminées proviennent d'un carmin blafard, léché même et à l'état d'ébauche.

Les capitales en outremer sont toujours d'un bel azur céleste, franc et décidé.

Combinés pour lettres dites de *marqueterie*, le carmin et l'outremer restent sans effet.

Isolés ou diaprés l'un de l'autre, le carmin et l'outremer produisent constamment un genre de caractères *barbus*. On dirait que l'initiale en carmin pose sur une dentelle perlée d'azur, et l'initiale d'azur sur une dentelle perlée de carmin, dont les fils de fabrication, soufflés principalement vers la marge, y flottent on-

dulés, bouclés, fuselés, enroulés et déployés de haut en bas, selon les mille et toujours gracieux caprices d'un zéphyr qui joue aux quipos péruviens.

Convenons, cependant, de ce que le *Missale Romanum*, n° 46 des manuscrits de la Bibliothèque publique, et surtout le *Livre vert majeur* de la Mairie, n'ont rien à jalouser de cette parasite ornementation filigranée, s'ils ne l'éclipsent. Le *proemium* de ce dernier cartulaire débute par un C plein de dentelle carminée, sans pareil dans le *Missel*.

Et que de pertes n'a point éprouvées le pays en échantillons de cette nature ! Evidemment depuis que nos communautés religieuses s'étaient pourvues à l'imprimerie, velins et parchemins lacérés des anciens manuscrits et livres de chœur ne servirent plus qu'à des couvertures de *lièves* et de *maines-courantes*.

Nous n'avons encore signalé que le moindre luxe de notre *Missel*.

Le mérite et la délicatesse artistiques se trouvent dans les vignettes et lettres grises

De la Messe du premier Dimanche de l'Avent, folio	8
Idem, de Noël.	23 v ^o
Idem, de Pâques.	185
De la formule <i>Te igitur</i>	293
De la Messe de Saint-Etienne.	300
Idem, de Saint-Mathias, apôtre.	329 v ^o
Idem, de Saint-Jean.	353
Idem, de Saint-Christophe.	362
Idem, de l'Assomption.	384
Idem, de Sainte-Catherine.	425
Idem, du Commun des Apôtres.	436
Idem, des Trépassés.	489
Idem, de la Trinité.	499

VIGNETTES.

A ces diverses indications encadrement dyptique par trois vignettes, savoir :

Au *recto*, vignette de gauche, moyenne; au centre, vignette plus étroite ; à droite, c'est la plus large.

Au *verso*, la plus large à gauche ; la plus étroite, au centre ; la moyenne, à droite.

Nous n'analyserons pas de préférence la page la mieux *historiée*, mot propre que l'art indigène a probablement emprunté, plutôt à la moderne école grecque (*Manuel d'iconographie chrétienne*, pag. xiii) qu'à l'école française, quoiqu'on semble en attribuer à celle-ci le premier usage. Nous choisirons plus volontiers la page de la Messe de l'Assomption, parce que c'est la seule que nous comprenions, au moins comme tableau.

Encadrement ramagé d'une délicate herborisation florale et fructifère, brillante, riche d'or, de pourpre et d'outremer, mais sans jeu de vitalité ou de dessin, et comme plaquée à l'herbier. Cependant les fraises soutiennent la réputation qu'avaient alors les *miniaturistes* de les imiter au naturel.

Au centre de la vignette horizontale supérieure, deux coqs irrités, l'encolure allongée, raz de terre et bec à bec, se menacent d'un de ces duels à outrance qui charment les loisirs anglais, autant qu'un combat de taureaux fait folie en Espagne. A droite et à gauche, une Hélène au beau plumage, se retire jetant un dernier regard vers son sultan compromis, comme pour nous faire dire d'après Virgile.

Et se cupit ante videri,

Et d'après Lafontaine : *Amour tu perdis Troye !*

Au milieu de la vignette verticale de droite, un coq obséquieusement incliné devant sa poulette,

La plume el pié, le col tendant;

tel celui qu'à la fin du xii^e siècle dépeignait Pierre de Saint-Cloud, en son roman du *Renard*, définitivement *tourné en prose française*, dont les nombreuses imitations réunies sous le nom de *branches* à leur *tronc principal*, ou à la suite de l'original, ont poussé chez nous, on va le voir, un fleuron de miniature précisément à l'époque où se rehaussait de même épisode la riche tapisserie de Montpezat. (*Annales archéologiques*, tom. 2, pag. 169. — Tom. 3, pag. 95).

Pourquoi pas cette propagation d'un motif identique?

Parmi les débris céramiques du sol de nos *Villae* gallo-romaines, n'avons-nous pas, de nos propres mains, exhumé un tesson de coupe, surfine poterie à beau vernis rouge, portant au bord supérieur, entre deux filets, type ou copie, le trait de la fable de Phèdre *Vulpes et Uva*, d'où le *fablier* français a tiré :

Certain renard gascon, d'autres disent normand.

En effet, la bambochade romancière arrive à la vignette horizontale inférieure du cadre que nous avons à clôturer.

Là, *gêlines d'accourir s'exploitant* au pied de la chaire d'un *renard précheur*, en *domino* bleu, gesticulant d'une patte, et ni coq *chanteclair*, ni *peinte*, la poularde avisée qui ne l'éconte sans prendre l'éveil.

Tant valait-il par là débiter à la vignette horizontale supérieure La marge tout entière, ainsi réservée

à la pièce, aurait pu nous conduire jusqu'au dénouement, et nous montrer le *mille artifex* écorché vif, livré, pour sa plus grande déconvenue, à la picorée des mouches et de la volaille.

C'est ce qui fut, avec une parfaite coïncidence de temps, exécuté en bas-relief à la frise du jubé de l'église Saint-Fiacre, au Faouet, en Bretagne. (*Annales citées*, tom. 3, pag. 19, 268).

Ainsi, après avoir simplement souri au caprice artistique de notre *miniatur*, nous y trouverons désormais l'intérêt d'une troisième version du roman de la Langue d'Oyl, donnée en même temps que l'*imagier breton* la publiait au ciseau, et que le brodeur du Querci à l'aiguille.

Cette parodie du trompeur, tombé dans ses propres panneaux, prit faveur, vogue, courant, et fit au moins le tour de France. (*Annales citées*, *Passim*).

Convenons, d'autre part, du disparate de ces macaroniques illustrations, en regard des formules liturgiques aussi graves que celles *Assumpta est Maria in cælis*, etc.?

Certes, saint Bernard, l'icônoclaste de l'ornementation du Bestiaire, passant à peine celle de la végétation lapidaire autour du chapiteau, n'eût point indulgencié l'art laïque d'avoir fait, d'un recueil de rits sacrés un livre de curiosités plus propre à distraire qu'à édifier le *Prouvaire Messe chantant*.

Avec non moins d'amertume l'aurait gourmandé le prieur Gauthier de Coinsi, qui, dès le *xiii^e* siècle, déplorait que le *chat* et le *leu* obtinssent les grandes entrées du sanctuaire presque à égal des saintes images.

Le blâme d'Angelus Rumplerus, abbé de Fornbach, (1477) aurait pu s'élever bien plus sévère dans telle

de ses philippiques latines dont la muse française n'aurait osé se rendre l'écho.

Vainement le liturgiste Guillaume Durand, évêque de Mende, laisse à l'artiste du ^{xiii}^e siècle le libre arbitre poétique.

*Pictoribus atque poëtis,
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.*

Le Clergé sérieux d'occident n'a jamais sanctionné l'étendue de la licence.

Encore moins l'Église grecque, même de nos jours, qui ne reconnaît aux successeurs actuels de Zeuxis et d'Appelle que la simple faculté d'exécution. L'art seul est à eux, tandis que l'invention reste dans les limites théologiques, invariablement fixées dans les statuts dits: *Guide de la Peinture* du moine Denys, d'après un texte afférent du second Concile de Nicée. (*Coll. de Labbe*, tom. 7, col. 831, 832).

Comment se serait accordée la tolérance de l'évêque de Mende avec F. Angélico de Fiésolo qui, avant de prendre la palette, se mettait en prières pour demander l'inspiration.

Aussi son Christ est-il cité comme un discours sur la Passion au complet; aussi reconnaît-on que les plus belles pages de peinture sont dues à la verve religieuse, et qu'il y a baisse chez l'artiste qui, des sujets sacrés, passe à ceux du paganisme.

LETTRES GRISES.

Pour épuiser notre sommaire, arrivons enfin à la *Lettre grise*.

C'est le G de l'introît *Gaudemus omnes in Domino diem festum celebrantes*, etc.

Hauteur, 0^m,052 ; largeur, 0^m,044.

La lettre est sur fond ponceau cantonné de brins d'or et liseré de même ; — exécutée en outremer relevé de palmettes d'or plus ou moins développées selon la progression croissante ou décroissante du plein.

Dans la concavité de la panse, la Sainte-Vierge en suaire bleuâtre qui lui drappe la tête. Elle est étendue et les mains jointes sur un poêle cramoisi qui semble recouvrir le cercueil. — Par derrière, au chevet, le célébrant, barbu, en chape d'or, fait l'aspersion de l'eau bénite, et un thuriféraire tient l'encensoir tout prêt à lui être remis. — De l'un à l'autre, trois assistants. — En avant du lit funèbre, vis-à-vis l'officiant, personnage nimbé, assis, en tunique d'or, sous manteau vert, un livre éployé sur ses genoux. — Sous les pieds du cercueil, second personnage assis, en aube azurée sous dalmatique brocard d'or, tenant éployé des deux mains un livre vert, dans lequel il paraît lire. — De l'un à l'autre, un chandelier allumé.

Miniature bien exécutée, mais d'une composition peu grandiose, pour ne pas dire vulgaire; car ce n'est que la représentation d'un convoi procédant à la levée du corps.

De quelle supériorité relative ne l'emporte point le petit tableau afférent du rétable tryptique historique de la *Mangrana* (Eglise de Saint-Jean).

Le lit du dernier sommeil de Notre-Dame est là, mais désert, parce que déjà commence le céleste ravissement de l'immaculée dans un brillant météore, y formant le noyau d'une géode à gangue d'or pour rayonnement de gloire.

Un de nos oratoires ruraux a sa Vierge aphrodite

encadrée d'une conque d'écaille dont elle est la précieuse perle.

Or, puisque la prose des *trouvères* avait si bien fait effusion vers le berceau des lyriques *troubadours*, à plus forte raison le Prouvaire rédacteur ou éditeur de notre *Missel*, ne pouvait-il inspirer son *miniaturiste* du sermon composé des diverses paroles des saints et des hommes pieux, où l'on racontait la manière dont Marie fut enlevée au Ciel. L'ouvrage était du XIII^e siècle, contemporain de Jacques de Voraye, qui le signale et le résume. (*Guide de la peinture*, pag. 283).

EFFUSION DE MANUSCRITS.

Il ne s'agissait donc que de recourir à la *Légende dorée*.

Or, la librairie ne fesait point défaut, même chez notre classe ouvrière.

Parmi beaucoup de livres de piété et de grammaire, on y trouvait en *Langue romane*, l'Ancien et Nouveau Testament, l'apocalypse comprise, et le tout *glosé* par fois. — La Consolation philosophique de Boèce. — Les Ecrits du vénérable Bède. — La Passion de Notre-Dame. — La Vie des Saints. — La Descente de Jésus-Christ aux enfers, par un évêque de Jaën. — Les gestes des Troyens et des Romains. — Des romans de chevalerie. — Des recueils de contes et d'anecdotes. — Des fabliaux en rimes.

Un prêtre, simple bénéficié à Elne, avait recueilli une bibliothèque de quarante huit manuscrits.

Outre des ouvrages de science canonique, et les quatre évangélistes *gloses*, on y comptait plusieurs livres de Cicéron, de Saint-Augustin, de Saint-Gregoire; les tragédies de Sénèque, Ovide, Térence.

un vocabulaire, les synonymes, les *Élégances* de Laurent Valla, un *Traité de Rhétorique* et un autre de *Logique*.

SYMBOLISME.

Le symbolisme du bestiaire et du volucraire, prodigué sur le restant des pages signalées de notre *Missel*, nous est tellement étranger, que nous différons, jusqu'à plus ample informé, d'en essayer l'analyse. Nous n'y voyons, quant à présent, que des sujets remémoratifs de nos relations avec l'Italie et les côtes d'Afrique. Mais le sens caché, probablement sarcastique, appartient au domaine de l'inconnu.

Il y a donc beaucoup à enquérir encore.

Heureusement est-il reconnu, en point de fait, (*Annales archéologiques*, tom. 2, pag. 261) que l'art figuré est sorti peint et modelé de la littérature du moyen-âge, et que l'imagier ne taillait, que le peintre, le verrier et le brodeur n'exécutaient, et que l'orfèvre ne ciselait que ce qui aurait été écrit, raconté, chanté par les Trouvères ou des rhapsodes jongleurs.

LA RENAISSANCE DES LETTRES, ET LEUR PROPAGATION PAR LA TYPOGRAPHIE,

Par **M. Renard de Saint-Malo**,

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

SOMMAIRE : Plan de ce Mémoire.—Signes de Renaissance au Diocèse d'Elne.
— Progrès. — Bibliothèques. — Bibliophiles. — Librairie manuscrite.
— Invention de l'imprimerie. — Jean Rozembach. — Mouvement au
Diocèse de Girone. — Les Estienne. — Presse à Barcelone. — Presse locale.

PLAN DE CE MÉMOIRE.

Essayer d'extraire du peu de documents qui nous restent de quoi nous faire une idée de la renaissance des lettres, et de leur propagation par la typographie dans notre coin de l'ancienne Narbonnaise, tel est le but de cette étude historique.

Permettez-nous, lecteur, quelque emprunt sur la Marche Carlovingienne d'Espagne, à laquelle furent à peu près incorporées nos contrées par leur accession à la monarchie Aragonaise, sous Alphonse II et Pierre IV, ce qui ne sera d'ailleurs qu'agrandir une circonscription d'identité de langage, de mœurs, de gouvernement politique et de régime municipal.

SIGNES DE RENAISSANCE AU DIOCÈSE D'ELNE.

Avant même l'érection de notre *étude générale* (1349), quelques clartés littéraires provenant, soit

d'assiduités à des *lectures* particulières, soit des bancs universitaires de Lérida depuis 1300, soit des sections catalanes de Bologne, de Padoue, de Vercell, de Paris même, et de Montpellier, avaient percé chez nous la nue ténébreuse de temps passés, ou de l'abandon des lettres, et produit des gradués dans les quatre facultés.

Par les mêmes causes, au diocèse de Girone, même précession à l'établissement de l'Université, qui n'y data que de 1446; et, qui plus est, des auteurs appréciés y surgissent dès les premiers jours du xve siècle.

L'étude ayant ainsi trouvé divers foyers que nous sommes loin de pouvoir énumérer, libre à nos devanciers de s'y dérouiller et de s'y cultiver selon leur vocation et leur aisance.

Jaloux de faciliter la tendance, Bérenger Batlle, évêque d'Elne, commença par stimuler son Clergé, en statuant que les chanoines ou bénéficiers, qui vauqueraient à des cours de théologie, de droit civil, ou de droit canonique, compteraient comme présents à la résidence, et participeraient aux distributions d'usage.

A Girone aussi, pareille absence au chœur ne détruisait point le bénéfice de la présence.

Mais, comme on voit, il n'y avait encore au Diocèse d'Elne pour docteurs ou maîtres (*mestres, savis, perits*), que des érudits reconnus tels, à raison de leur savoir, à moins d'être gradués aux écoles officielles foraines; que des lecteurs dont les chaires d'enseignement privé, sous collecte modique, étaient assez disséminées et beaucoup moins excentriques que les *Études générales* déjà sur pied d'*Universités*.

L'éclosion de notre établissement similaire ne tarda pas après la manifestation des vœux du Consulat de Perpignan à Pierre IV

Le fait de la fondation accompli (13 des calendes d'avril 1349), par continuation de progrès, nous voyons poindre (22 mars 1402) à Perpignan, les rudiments d'un *collège*, espèce de succursale universitaire, qu'érige une association de gradués sympathiquement voués à l'instruction publique.

L'innovation obtint-elle succès et longévité ? C'est probable. Mais le 12 novembre 1445, fut publiée une ordonnance consulaire, prescrivant d'envoyer à l'*Étude générale* de notre *quartier latin délimité*, tous les élèves de grammaire qui en auraient dépassé le *lexique*, ou les *parties du discours*, disposition de quelque analogie avec celle de Bérenger de Cruylles, évêque de Girone, recommandant de cuirasser des principes de la Foi la frêle enfance capable de *lire*, d'*écrire* et de *conjuguer*.

Jérôme Ochon, évêque d'Elne, poursuivant l'œuvre de Bérenger Batlle, établit, le 28 avril 1421, d'accord avec son Chapitre, que, pour être à l'avenir chanoine de la cathédrale, il faudrait l'illustration du sang ou celle de la science, l'une et l'autre si convenables à la dignité du sacerdoce, et la première même si propre à donner de l'assurance au titulaire, prévôt ou archidiaque, dans tout conflit avec des fiefés, ses égaux. L'illustration scientifique devait être acquise à tel degré fixé, *en cours honorablement suivi à l'Université*.

Force fut d'abord de se pourvoir ailleurs qu'à celle de Perpignan, quant à la faculté de théologie qui ne fut concédée par Nicolas V, que le 12 des calendes d'août 1447.

Heureusement que d'avance (20 juillet 1428 et 28 octobre 1431) le Chapitre de Saint-Jean avait été doté d'un *lector arcium*, et d'un maître *in sacrâ paginâ*.

BIBLIOTHÈQUES.

Le 9 janvier et le 17 mars 1453 apparaît, annexée à la collégiale de Saint-Jean, une bibliothèque (*libraria*) que nous retrouvons jusqu'en 1565, époque où le Consulat donna, contigu au cimetière, un établissement spécial pour cet objet, comme aussi pour l'appropriation d'une *salle capitulaire*.

Le crépuscule littéraire passant à l'aurore, le mercredi, 20 avril 1474 (*Feriâ iv^a prius octavam pasche*) fête dite *del Sinet*, officia le grand-vicaire (*Episcopo Carolo in remotis agenti*), et ce fut du nouveau qu'un sermon de maître Jean Andreu à cette solennité. (*Fo acte nou en esta sglesia*).

Deux ans après, second échantillon donné de notre genre oratoire; car le jour de son entrée pontificale (28 mai 1476) l'évêque Charles de Martigny fut harangué par maître Jean Fort, au baise-main qu'il voulait bien accepter en son manoir de la chapellenie majeure (*la Canorga*).

Les FF. de la Passion avaient aussi (1481) leur collection de librairie, qu'ils augmentaient à l'aide des libéralités testamentaires.

BIBLIOPHILES.

Ce progrès, le goût ou le besoin de la lecture, n'étaient pas concentrés dans le cloître du monastère. Le public, le vulgaire de tous les états, foisonnait de bibliophiles, amateurs de littérature sacrée et profane.

de librairie religieuse, romanesque, historique, artistique, morale, abondant surtout des consolations philosophiques de Boèce : témoins les inventaires de l'époque.

LIBRAIRIE MANUSCRITE.

Le manuscrit régnait en plein.

Nous le trouvons (1401) de la main *scriptoris littere rotunde*, et successivement de celle du *calligraphic*, *enlumineur* et *relieur*.

Tout n'était point parfait en ce genre soit avant, soit après l'invention typographique, même quant aux livres de liturgie.

Chargé de faire imprimer à Venise, par Jean Herbolt de Silingestat, le bréviaire de Tolède (1483), Jean de Biedma n'hésite pas de dire textuellement à D^e Pierre Gonzalez de Mendoza, ce que nous copions ci-après à la lettre :

Habebat etenim scripta omnia mendis referta, ità ut garrula avis videretur si quis legeret. Deindè, non coma, nec periodus, postremo, quod omnium est deterius, nec sententia, nec sensus, ità ut legentes pene temulenti viderentur (España sagrada, tom. 44, pag. 109).

Veut-on l'aperçu des frais de copiste et d'illustration ?

En 1432, la Bible, manuscrit de la reine Marguerite, veuve du roi Martin, fut dégagée au prix de cent florins (neuf cents francs alors). Elle avait appartenu à Ferdinand d'Hérédia, Grand-Maître de Rhodes.

En 1474, un bréviaire, sans illustration, coûta cent francs, valeur d'alors.

En 1492, le beau Missel actuellement à la Mairie de Perpignan, fut, tout payé, l'objet d'une dépense

de cent soixante dix-neuf livres perpignanaïses, dont treize livres quinze sous valaient dix livres de Barcelone.

L'écriture était alors le seul moyen de reproduction littéraire.

Sur cent quatre vingt-trois volumes signalés vers les trois quarts du x^{ve} siècle, en dix-huit inventaires, cent soixante dix-neuf sont manuscrits au subjectile de parchemin, et quatre seulement, issus de la presse, savoir : deux français, un italien et un latin.

L'usage des tablettes en cire n'était pas encore abandonné.

A peine donc l'œuvre typographique se répandait-elle.

INVENTION DE L'IMPRIMERIE.

D'après Frédéric Lichtenberger (*initia typographica*) de 1420 à 1450, l'art typographique passa de la gravure sur bois aux caractères fondus mobiles, par les perfectionnements progressifs du triumvirat Guttemberg, Faust et Schœffer,

Aux archives de la collégiale de Saint-Félix, à Gironne, un *in-folio* était ainsi annoté sur les gardes de reliure :

Presens harum institucionum, preclarum opus almâ in urbe Româ tocius mundi reginâ et dignissimâ imperatrice, que sicut pre ceteris urbibus dignitate preest, ita ingeniosis viris est referta, non atramento, plumali calamo, nequè stylo creco, sed artificiosâ quâdam adinvençione imprimendi, seu caracterizandi, sic effigiatum ad Dei laudem, industrieque est consummatum per Uduericum Gallum, Alamannum, aliàs Hannex, Jugelstat Civem Viennen et correctum tam in textu. quam in glo

(sic) *per eximium et preclarum juris utriusque Doctorem Dominum Carolum de Alexandris, de Perusio, anno Domini m° cccc° lxxv°, xviii Kalendas Augusti, Sixto iv° Pontifice maximo.* (España Sagrada, tom. 45, pag. 263).

Frédéric Lichtenberger, qui reproduit le même intitulé, nous enseigne qu'on s'y est évertué à exprimer que l'impression de l'ouvrage résultait des procédés perfectionnés de Guttemberg et Compagnie; ce que plus tard (1498) résumait Philippe de Comines en disant qu'il avait fait *mettre en moule* ses mémoires.

Nous n'entendons pas signaler par cette citation le premier succès de l'imprimerie; personne n'ignore que Paris imprimait depuis trente ans, et que plus de trente villes en France avaient, à cette époque, déjà suivi l'exemple de la capitale.

Nous voulons en venir simplement à ce que la vogue de la librairie était déjà chez nous assez éloignée des temps de notre évêque Bernard de Berga (1230—1258), c'est-à-dire, des volumes et textes *inamovibles, enchaînés au lutrin du Sanctuaire.*¹

Si l'on n'a pas oublié que la collection bibliographique de Jean, roi de France, ne fut que de dix volumes, et que celle de son fils, Charles V, passait pour prodigieuse à neuf cents (Tristan, voyageur), presque tous relatifs à l'astrologie, que dira-t-on de notre classe ouvrière qui, pendant l'occupation de Louis XI et de Charles VIII, feuilletait à son gré d'après le catalogue suivant?

Livres de piété et de grammaire, en langue romane; l'Ancien et le Nouveau Testament, l'Apocalypse com-

¹ Nous avons vu à Montserrat un volume *à la chaîne*. Un cartulaire à Prades y est aussi.

prise, le tout glosé parfois. — Le Psautier, glosé aussi avec Hymnaire à la suite. — Les OEuvres de Boèce, et du vénérable Bède. — La Passion de Notre-Dame. — La Vie des Saints. — La Descente de Jésus-Christ aux enfers, par un évêque de Jaën. — Les Miroirs historiques des Troyens et des Romains. — Des Romans de chevalerie. — Des Recueils de Contes et d'Anecdotes. — Des Fables en rimes.

C'était sans doute la littérature courante, dans le détail de laquelle nous n'omettrons pas un ouvrage sur la peinture, enregistré en l'inventaire d'un maréchal ferrant à Collioure.

Un chanoine d'Elne avait composé sa bibliothèque de quarante huit manuscrits.

Outre des traités de science canonique, et les quatre évangélistes glosés, on y comptait plusieurs livres de Cicéron, de saint Augustin, de saint Grégoire, les tragédies de Sénèque, Ovide, Térence; un vocabulaire, des synonymes; les élégances de Laurent Valla, un traité de rhétorique et de logique.

Comme si tous les Beaux-Arts, imitation sous diverses formes de la belle nature, se tenaient par la main, voilà-t-il pas, parmi ces objets inventoriés de mobilier, l'apparition de la viole (*la viola*), instrument d'orchestre, déposant du progrès accompli depuis l'époque où Alphonse V en était aux emprunts auprès du *Roi des violons Français*, par l'intermédiaire de Charles VII, roi de France, qu'il avait secouru de sa gendarmerie?

Annotons que l'apparition ci-dessus fut l'avant-courrière prochaine d'un clavecin à Elne.

Autre coïncidence. Importée chez nous des rétables tryptiques d'Italie, et d'Italie en Flandre, par

Jean de Bruges et consorts, la peinture produisait des toiles (*draps de pinzell*), qui nous parvenaient par tableaux de l'école *Flamande*; de sorte qu'au triple point de vue où nous venons de passer, on dirait un arrivage de semences artistiques sur l'aile légère de quelque souffle alizé.

JEAN ROZEMBACH.

A l'époque de la rédaction du Missel mentionné de la Mairie (1492), Jean Rozembach, de Heidelberg, imprima à Barcelone (1493), d'ordre de Jean de Margarit, évêque de Girone, un Missel qui fut réprouvé, mais conservé pour monument de l'art.

Rozembach, a-t-on dit, était venu (1502) publier l'œuvre de notre prélat diocésain, François de Ximenez, ce que ne confirme ni la biographie des auteurs catalans, ni l'épiscopologie Gironaise, tout en donnant le catalogue des productions de l'écrivain.

Le pays, d'ailleurs, devait si peu se prêter à l'exercice de l'industrie typographique à peine introduite, que l'inventaire des Archives Consulaires de Perpignan, (*la Rigaudina*) fut imprimé par le dénommé à Barcelone en 1502, aussi bien qu'un Rituel de l'église d'Elne en 1510.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE AU DIOCÈSE DE GIRONE.

Si l'on trouve le Diocèse d'Elne arriéré pour l'époque, son voisin de Girone était-il plus avancé?

Là, même facilité qu'à nous d'aller se dégrossir aux écoles foraines, et surtout à celle de Lérida.

Nous y voyons cependant plus clair, que le retour des lumières et du goût commence par la recherche

et l'acquisition à prix coûtant, ou à titre de legs, d'ouvrages curieux.

Ainsi, le 30 janvier 1311, *Bernardus de Villamarino, Gerundensis episcopus, Ugucionem in grammaticâ, et librum pontificalem Romanum vocatum, pulcherrimum, ipsi ecclesie legavit, volens dictos duos libros esse perpetuo in arcâ novâ ecclesie, catenis affixos, in servicium ecclesie, et clericorum ejusdem.* (España Sagrada, tom. 44, pag. 43).

Avant Guillaume de Vilamari, successeur de Bernard (1312—1318), des legs de livres à la même église. (*Ibid.*, pag. 45).

Tout ce qu'on dit (*Ibid.*, tom. 44, pag. 45. — Tom. 45, pag. 13), d'une belle Bible du XIII^e siècle, achetée à Paris, se rapporte probablement au remarquable volume ainsi annoté sur ses feuilles de garde.

« Cette Bible est à nous, Charles, le V^e de nostre nom, roi de France, et l'achetâmes de saint Lusien de Biannes, l'an m. ccc. lxx. iiii. Escrit de nostre main. (*Ibid.*, tom. 43. pag. 76). »

Il est question (*Ibid.*, tom. 45, pag. 131) d'une Apocalypse illustrée dont l'enlumineur se désigne lui-même en caractères gothiques, ainsi qu'il suit : « *Pinatrix et adjutrix frater Emetorius et Pastor.* »

Aux archives de la Collégiale de Saint-Félix, *Codex* petit in-folio, initiales historiées, le prologue encadré d'une chasse au cerf, dont la première c'est la majuscule Q circonscrivant le portrait de l'auteur, et trois FF. prêcheurs qui l'écoutent. (*Ibid.*, pag. 262).

Comme au Diocèse d'Elneaussi, tendances musicales, témoin l'intitulé de cet ouvrage :

De Musicâ cantuali, instrumentali et celesti.

Commencant par « *Tractatus Michaëlis de Castelanis.*

monachi de musicâ, ad Dominum Davidem de Natho, monachum monasterii de Mansi Azillis (mas d'Azil), ordinis Sancti-Benedicti, Rutenensis diocesis, provincie Tholosane.

Après quoi vient l'éloge de la musique vocale, appuyé d'auteurs compétents, et l'indication de quelques signes du solfège, tels que les croches (*crochetis, fusetis*), et la note noire qu'il regarde comme celle de moindre valeur.

Au terme du second traité, qui est celui de musique instrumentale, l'auteur dit : *Scquitur ars pulsandi musicalia instrumenta, edita à magistro Ferdinando Castillo communiter dicto lo Rahoner, Ispano, nunc vivo et civi pulcherrime civitatis Barchinone, anno m^occcc^o xc^o vii^o; qui magister Ferdinandus posuit istam suam artem in vulgari, quod ubique non est idem; et quia latinum est communis idioma, ego pono in latino.*

Il cite aussitôt quelques élèves sortis de son école, et termine par un petit traité dit : *Ars pulsandi sambuti et aliorum similium instrumentorum, invento à Fulan Maure, regni Granate lequel enseigne Castillo, qui perfectionna la méthode. (España Sagrada, tom. 45, pag. 211).*

On signale encore, à la Collégiale de Saint-Félix, quantité de livres liturgiques, entr'autres une collection de répons et d'antiennes gothiques, appartenant au chant de l'époque, des recueils de l'Ancien Testament, des sanctoraux, de psautiers glosés, d'homélies, et surtout un volume d'histoire scolastique, dit *Habilis Liber*, pour preuve du prix qu'on y attachait. (*Ibid.*, pag. 54).

Mais si les archives dont il s'agit peuvent produire un manuscrit de l'an 1326. (*Ibid.*, pag. 262), elles ne

remontent, pour l'impression même exotique, de Venise par exemple, qu'à l'an 1473. (*Ibid.*, pag. 196); et quant aux produits provenant de la presse de Barcelone, il faut pénétrer bien avant dans la seconde moitié du x^ve siècle.

1508—1532. Guillaume Boyl, évêque de Girone, applique à la fabrique de sa cathédrale la moitié du bénéfice fait sur impression de bréviaires. (*Ibid.*, tom. 44, pag. 102).

Tel est le premier signe d'abandon des livres manuscrits de liturgie.

1538. Jean de Margarit, autre évêque de Girone, propose à son chapitre une édition de *Missels* et livres de chœur, ce qui fut à la charge du prélat diocésain, dit-on, jusqu'à la Bulle *quod à nobis*, émanée de Pie V en 1568. (*Ibid.*, pag. 108).

1550. Manuel de l'évêque Margarit, imprimé à Lyon, par Corneille de Septgranges, aux frais de Jean Guardiola, libraire à Barcelone; ouvrage correct, en beaux caractères, et digne d'un Missel que le même Corneille avait édité déjà. (*Ibid.*, pag. 109).

1567. Permis à Pierre Charles, autre évêque de Girone, de faire imprimer pour quinze ans bréviaires, *missels* et diurnaux. (*Ibid.*, tom. 44, pag. 117).

LES ESTIENNE.

Pendant les premières publications des lettres sacrées à Barcelone, siège probablement unique de la presse catalane, en France les Estienne éditaient du grec et de l'hébreu, avec une pureté de correction empruntée à la jeunesse des écoles, en lui distribuant des épreuves que la malignité de l'âge revisait avec plus de soin qu'un prote sérieux.

Ainsi, lorsque Josse Bode, beau-père de Robert Estienne, comptait bien antérieurement à 1554, parmi les auteurs de la révolution typographique, d'où date la substitution des caractères romains aux caractères gothiques, les registres de la communauté de Saint-Jean portent :

PRESSE A BARCELONE.

Que le 24 janvier 1558 fut acheté, pour cinq livres perpignanaises, un Missel romain, manuscrit sur parchemin, qui semble passer, de Notre-Dame de Malloles, à la chapelle de tous les Saints de la Collégiale majeure ;

Que le 28 août 1563 fut déposé aux archives de la communauté un volume du titre suivant :

Hic liber continens officium, tam nocturnum, quam diurnum divi Augustini, scriptus est expensis Domini Jacobi Costa, mercatoris hujus oppidi Perpiniani, qui instituit quod quolibet anno, dicatur.

Qu'en 1569, l'évêque d'Elne fit imprimer à Barcelone missels, bréviaires et livres de chant ;

Et qu'en 1572, on pouvait se les procurer à Perpignan, ce qui n'y établit pas encore de presse locale.

PRESSE LOCALE.

D'après M. le marquis de Castellane (*Mém. de la Soc. archéol. du Midi*, t. 5 p. 8), il y aurait cependant eu à Perpignan, l'an 1499, quelque essai que nous attribuerions volontiers au passage de Rozembach.

Selon le même (*Ibid.*, page 22), *La Vision délectable d'Alphonse de La Torre*, traduite en catalan, avec les *Proverbes* de Lopez de Mendoza à la suite, aurait été publiée à Barcelone l'an 1484.

C'est par Valence, Séville et Saragosse que continua (1477—1499) la propagation allemande, qui semble avoir produit, pour premiers initiés, Alonzo del Puerto et Alonzo Fernandez de Cordova, (*Friedéric Lichtenberger*, pag. 250).

Or, de pareilles initiations étant (*Ibid.*) tout-à-fait les dernières de l'échelle progressive de l'art sorti de son berceau, rien d'étonnant à ce qu'il faille atteindre à l'an 1586 et à l'an 1593 pour trouver chez nous imprimeurs établis, Samson Arbus et Maurice Anglada.

Des noms de copiste surgissent encore à la fin du xve siècle.

Mais au xvie, le métier tombe bientôt en désuétude, au grand préjudice de l'écriture, qui se barbouille aussitôt sous d'inhabiles mains, et par l'emploi fréquent d'encres corrosives dont les traits s'évident, percés à jour, comme sous le coup d'un emporte-pièce.

Lichtenberger nous apprend qu'à Devenir la copie des livres fut l'apanage des chanoines, dits *de la vie commune*, parmi lesquels excella dans l'art Thomas à Kempis.

ADDENDA.

Capmany énumérant les diverses branches du commerce d'exportation de la Catalogne (*Mémor. histor. part. 2, cap. 6*) y comprend l'imprimerie presque dès son berceau. Le développement de cet art était devenu, de bonne heure, assez important pour fixer les regards de la législation douanière, et les Cortès de 1481 frappaient d'un droit de 15 p. % l'écoulement de ses produits.

D'après cet écrivain, dont la critique est générale-

ment sûre, Barcelone aurait rang parmi les villes de l'Europe qui, les premières, accueillirent la précieuse découverte, et primerait spécialement sur toutes celles de l'Espagne: *Alo menos, dit-il, se reputa por la primera que en España hizo sudar la prensa consagrando sus primicias á la impression de la CATENA AUREA de santo Thomás por los años 1471.*

Cette date, acceptée d'abord, fut combattue treize ans plus tard par le père Mendez qui, dans sa *Typographie Espagnole*, n'admit l'introduction du nouvel art qu'à partir de 1474, et réclama, pour Valence, l'honneur des premiers essais.

Mendez demandait à Capmany, à l'appui de son opinion, des preuves que celui-ci ne put ou ne daigna point fournir; et Valence s'enrichit des dépouilles de Barcelone.

Nous étions dans l'erreur commune, et notre étude était déjà livrée à l'impression, lorsque nous avons eu connaissance d'une courte, mais substantielle dissertation, publiée en 1833, par Don Jaime Ripoll Viladamor, archiviste du chapitre de Vich, et dont un petit livre, découvert dans un coin de la bibliothèque des PP. Trinitaires déchaux de cette ville, fut l'occasion et le sujet. Voici le titre du *librito*, comme l'appelle Don Jaime, et sa description à l'adresse des amateurs bibliophiles.

Libellus pro efficiendis orationibus, ut grammaticæ artis leges expostulant. à docto viro Bertolomeo Mates conditus et per P. Johannem Matoses Christi ministrum presbiterumque castigatus et emendatus sub impensis Guillermi Ros. et mirâ arte impressa per Johannem Gherling alamanum finitur Barcynone nonis octobris anni à Nativitate Christi M. CCCC. LXVIII.

Volume de cinquante feuillets, sans pagination, sans signature, sans réclames; nul autre signe de ponctuation que le point final; abréviations nombreuses et compliquées; caractères sans uniformité, l'R surtout et le V majuscule; absence de majuscules initiales en tête des paragraphes, sauf quelques-unes postérieurement ajoutées à la main; *no parcece gotico ni romano, sino participante de los dos.*

Ce petit livre fut donné au savant et modeste chanoine ¹ qui, sa pièce d'appel en main, attaqua l'autorité de la chose jugée; et, prenant à partie le P. Mendez, se hâta de restituer à Barcelone le fleuron dérobé au profit de sa rivale.

Si nos souvenirs sont fidèles, Paris n'eut d'imprimerie qu'en 1469; ainsi Barcelone aurait précédé notre capitale dans la voie nouvelle; c'est une gloire dont il lui serait permis de tirer vanité. Relativement à notre travail, cette date de 1468 modifie sur plusieurs points nos appréciations; nous laissons à l'intelligence du lecteur le soin d'appliquer l'*errata*.

RENARD DE SAINT-MALO.

¹ Nous avons connu Don Jaime Ripoll, nous avons joui de son intimité. Sa réputation de science était solidement établie : mais il fallait le voir de près pour connaître l'homme tout entier; et, si l'on admirait alors son érudition, on aimait bien plus encore la simplicité douce et modeste qui en doublait le prix

APERÇU HISTORIQUE
SUR
L'HORTICULTURE,

Par M. le Baron **Guiraud de Saint-Marsal.**

Lu dans la Séance publique du 31 mai 1852.

Au mois de septembre de l'an dernier eut lieu, pour la première fois, dans cette salle, la réalisation d'une idée heureuse : une exposition de fleurs et de fruits. Son succès détermina les amateurs, associés, à arrêter qu'elle serait renouvelée deux fois chaque année : au printemps et en automne ; c'est à M. Llobes, notre collègue, alors maire de la ville de Perpignan, qu'appartient le projet. La Société des Pyrénées-Orientales s'empressa d'adopter les vues d'un administrateur aussi actif qu'éclairé. Elle a compris, en 1852, au nombre des primes demandées au ministère, une allocation pour l'horticulture. Nous regrettons qu'on n'ait pas cru devoir l'accorder. La Société y

suppléera suivant ses faibles moyens, dans le courant de l'année. Elle connaît tout le prix de cette branche de l'art agricole, dans une région, sous ce rapport, si favorisée par la nature, et qui se trouve, nous osons le dire, dans les meilleures conditions pour triompher de toute rivalité.

Le vif intérêt que nous portons à l'agriculture, doit nécessairement rejaillir sur l'horticulture, qu'on peut, avec raison, nommer sa sœur cadette. Si, bien mieux dotée, l'aînée a un plus grand nombre et de plus sérieux partisans, l'horticulture a des amans passionnés et surtout une puissante protection, celle du beau sexe. Le jardinage, les fruits, les fleurs forment son domaine. L'importance du premier, du plus riche fleuron de sa couronne, s'accroît tous les jours. Le perfectionnement des communications lui garantit un brillant avenir. Tous les jours s'accroît aussi le goût des amateurs pour la culture des arbres fruitiers et des plantes d'agrément. L'exposition de 1851 et celle qui décore aujourd'hui cette enceinte, révèlent assez le penchant de notre population pour les jardins; charme des loisirs du riche propriétaire, honnête délassement de l'ouvrier, plus heureux peut-être de cultiver quelques pots d'aillet et de basilic sur sa modeste croisée, que le grand seigneur prodiguant ses trésors pour entourer son château d'un vaste parc, d'un verger, d'un parterre, où se trouvent réunies les plantes des deux hémisphères.

Dans tous les temps sans doute, exista le goût pour les jardins; mais il a maintenant un caractère particulier, en harmonie avec les mœurs de l'époque. Il est populaire; il appartient à toutes les classes de la société. L'historique du jardin d'agrément et du jar-

din potager, chez les anciens et les modernes, ne serait peut-être pas indigne du savant. Pour que vous en jugiez, permettez-moi, Messieurs, d'en ébaucher le sujet, au moyen des rares jalons qu'on trouve dans l'histoire. La plus ancienne, la Bible, nous fournira les premiers documents.

Les jardins d'Eden, que Dieu planta, renfermaient les végétaux de tous les climats. Dans cet asile du bonheur et de la paix, destiné à l'Être privilégié, reposaient mollement, sous le figuier, le cèdre, le palmier, le magnolia, Adam et sa belle compagne. Là, se jouaient sur l'herbe fleurie, le tigre et la gazelle, le loup et l'agneau. Les chants mélodieux du rossignol et du serin des Canaries charmaient l'aigle et le vautour. Des ruisseaux d'eau limpide coulaient sur un sable argenté. Toujours la fraîcheur d'un vent doux, partout une végétation luxuriante, le fruit et la fleur sur la même tige. Au modeste fruitier de Joakim, où la chaste Suzanne, surprise au bain, résista aux infâmes desseins de deux vieillards prévaricateurs, et préféra s'exposer à la mort que de pécher devant Dieu, succèderaient les somptueux jardins des nombreux palais et maisons de campagne de Salomon, dont la vie voluptueuse ternit l'éclatante renommée de sagesse des premières années de son règne. 700 femmes embellirent successivement ces palais dont les bosquets, les vergers et les vignes furent célébrés avec tant d'abandon dans les chants immortels du poète-roi.

Viendrait ensuite l'une des merveilles du monde : les jardins suspendus de Sémiramis. Une immense terrasse, portée sur une forêt de colonnes, soutenait, jusqu'au niveau des appartements les plus élevés du

palais, des massifs de terre, couverts non seulement de plantes et d'arbustes mais de grands arbres. Les jardins des rois de Perse et des Satrapes se distinguaient par leur étendue, et leur disposition en parcs clos de murs, pour y renfermer le gibier et les bêtes fauves. Chez les Grecs, Pisistrate, Cimon réunissaient dans leurs jardins les philosophes et les guerriers d'Athènes. C'est au dernier qu'on dut les plantations de l'académie et les promenades publiques.

Les Romains employaient à l'établissement des jardins de leurs maisons des champs les tributs des nations vaincues. César, Pompée, les plus illustres personnages de cette capitale du monde, aimaient à s'y reposer du tumulte des affaires. Lucullus, déployant à Tusculum un luxe de Sybarite, offrait à ses convives les mets les plus recherchés à l'ombre des arbres les plus rares, venus comme eux de toutes les parties du globe. Mécène, protecteur et bon juge du mérite, accueillait, dans sa belle retraite de Tibur, les gens de lettres les plus distingués. Pline savourait les douceurs de la vie privée, avec un petit nombre d'amis, sur les bords du lac de Côme, dans sa délicieuse maison, encore existante, de Pliniana. Sous les empereurs, les torrents d'eau que versaient dans Rome vingt aqueducs étaient aux trois quarts consacrés aux immenses jardins qu'elle renfermait. On montrerait enfin Diocletien, abandonnant le pouvoir, après un règne glorieux, et préférant cultiver les plantes de ses jardins à Salone que de reprendre la pourpre. Dans le meilleur ouvrage qui nous est parvenu de l'antiquité sur l'art agricole, Columelle consacre le dixième livre aux préceptes sur l'exploitation des jardins, et c'est le seul embelli des charmes de

la poésie. Cneius Marius, avant lui, enseigna, le premier, l'art de greffer.

Nous retrouvons encore les Romains dans la Gaule envahie par les Francs, au ^{ve} siècle. Le palais des thermes de Julien, dont les vastes jardins et les vignobles s'étendaient jusqu'à la Seine, fut occupé par nos rois de la première race. C'est à peu près sur ce point que le plan de Paris, sous Philippe-Auguste, indique le palais de Clovis. Le héros du ^{ix}e siècle, Charlemagne, au faîte de la puissance, toujours préoccupé de l'utile, ordonnait, dans ses capitulaires, qu'on lui rendit un compte exact du produit des herbes de ses jardins, dont il faisait vendre l'excédant au marché. L'histoire du moyen-âge, de cette période d'agitation, signalée par la fièvre des croisades, par des entreprises chevaleresques et le despotisme de la féodalité, ne fournit aucun document remarquable en ce genre. On comprend d'ailleurs que, sous un pareil régime, tout ce qui avait rapport à l'agriculture dût sans cesse être exposé aux vexations et à la tyrannie des gens de guerre. Nous devons toutefois aux croisades l'introduction en Europe de quelques végétaux utiles et de belles fleurs. Le maïs, le prunier, l'échalote, la renoncule, la tulipe, nous furent apportés dans la panetière des pèlerins ou transmis de proche en proche.

Hâtons-nous d'arriver au siècle de toutes les gloires. Sous Louis XIV, tandis que la Quintinie découvrait le mode de tailler fructueusement les arbres, les belles conceptions de Lenotre portèrent au plus haut degré l'art de la décoration, le dessin régulier eut l'effet grandiose dans les jardins, parmi lesquels on distinguait : ceux de Sceaux, dont il n'existe plus de

traces, ceux des Tuileries et de Versailles, si splendidement restaurés sous le dernier règne. Chantilly, magnifique résidence du grand Condé, n'offre plus que des ruines. Ses élégantes constructions ont disparu sous le marteau, et la faux de 93 a détruit ces précieuses collections de végétaux et de fleurs que l'illustre guerrier se plaisait à cultiver dans les rares moments de repos de sa vie aventureuse.

Sous Louis XV le goût dégénéra. La mode étendit son empire sur les jardins comme sur les arts. Le buis, la charmille, le troëne, soumis au caprice du ciseau, dessinèrent des lignes contournées, mille formes burlesques, et jusqu'à des animaux vivants ou fantastiques. Partout, en perspective ou dans les mystérieux réduits, des vases de fleurs en terre cuite, des magots chinois, des caricatures. Plus tard, mais cette fois, par un heureux retour vers la nature, la mode, toujours mobile, introduisit chez nous le jardin anglais ou paysagiste. Le petit Trianon fut un chef-d'œuvre en ce genre. Dans cette retraite, dont la fraîcheur de la végétation, les eaux et les accidents du terrain faisaient tout le charme, la plus belle, la plus malheureuse princesse, s'allégeant du poids de la couronne, venait jouir des douceurs de l'intimité et de quelques instans de liberté ravis à l'étiquette; bonheur qu'empoisonna cruellement le souffle impur de la calomnie. Les bosquets de la Malmaison, formés, à grands frais, de massifs d'arbres étrangers, protégèrent de leur ombrage les profondes méditations d'un grand homme, qui les rendit à jamais célèbres. Le parterre s'émailla de tout le luxe de la floriculture, sous l'inspiration d'une adorable femme, qui, plus sensible à nos désastres qu'à sa propre infortune, y termina dou-

loureusement sa vie, loin des objets de son affection.

Les jardins de ce genre s'établissent dans quelques contrées sur la plus grande échelle. En Angleterre, en Allemagne, de vastes propriétés sont organisées de manière à présenter, sans nuire à la culture, des promenades partout accessibles aux voitures, des points de vue pittoresques, tour-à-tour des massifs d'arbres et des clairières. Les villas d'Italie sont la reproduction des magnifiques résidences des anciennes familles patriciennes de Rome. Je pourrais, en faisant des excursions dans les pays étrangers, vous dépeindre une grande partie de la province de Valence, formant un vaste potager; je pourrais vous parler de la Hollande, dont le sol conquis sur les eaux est si fertile de ses produits horticoles si abondants, de son commerce de fleurs jadis si prospère; mais ce ne serait plus un aperçu, et je ne me suis pas proposé d'aller audelà. Je dois mentionner cependant le jardin d'hiver, où, sous la protection de châssis, quelquefois gigantesques, on cultive à Pétersbourg les plantes des pays méridionaux, le jardin chinois, où, par des procédés ingénieux, on parvient au bizarre résultat de rapetisser les objets en leur conservant toutes les proportions et les caractères de la vétusté.

A côté de cette rapide esquisse de l'histoire réelle des jardins potager et d'agrément, doit aussi trouver place la mention des jardins décrits dans la mythologie et le roman. Pour s'emparer des pommes d'or du jardin des Hespérides, Hercule dut combattre et tuer le dragon qui en avait la garde. Les merveilleux jardins d'Alcinoüs étaient couverts de plantes, de vignes, d'arbres toujours verts, toujours chargés de fruits.

De nombreux canaux, alimentés par deux sources abondantes, y entretenaient la fraîcheur et réjouissaient la vue. Les vastes prairies ceintes de bois d'orangers, les grottes incrustées de coquillages, les eaux de cristal se précipitant en cascades ou fuyant dans la plaine, faisaient de l'isle de Calypso un séjour enchanté.

Chez tous les peuples, dans l'histoire, le poème épique, le roman, on a dépeint les jardins comme contribuant puissamment aux charmes d'une douce existence. On les voit figurer dans la création suivant les croyances chrétiennes. Ils forment dans toutes les religions, qui admettent une autre vie, le principal élément des délices dont jouira l'homme vertueux. Dans le paradis de Mahomet, des vierges, éternellement merveilles de beauté, serviront aux vrais croyants des mets exquis dans des vases d'or, au milieu de jardins toujours verts et fleuris. Ainsi le jardin entre dans les réalités de la vie, dans les rêves de l'imagination, dans la perspective du bonheur inaltérable des élus.

Qui ne sait que l'assemblage des fleurs a pour les amants un mystérieux langage et qu'elles symbolisent des sentiments, des passions? De son côté le savant botaniste en formera un calendrier des saisons, des mois, des heures; un hygromètre naturel, annonçant la sécheresse ou l'humidité.

Vous le voyez, Messieurs, le champ est vaste et fournirait matière à des volumes. Quelque attrayant que soit le tableau, je ne dépasserai point le cadre que je me suis donné. Je ne saurais toutefois m'empêcher de dire un mot de l'abus d'un goût aussi naturel: j'entends, de ce délire, de cette passion effrénée pour les fleurs qui, au xvii^e siècle, fit faire d'in-

crovables extravagances. On sacrifiait à la possession d'un carré de tulipes ou de jacinthes le capital d'une terre. En 1637, le commerce des fleurs s'éleva, à Harlem, à plusieurs millions de francs. On raconte qu'un oignon de tulipe fut payé cinquante mille francs. On cite le trait d'un amateur qui écrasa tous les cayeux d'un oignon pour qu'il fût l'unique. Maintenant l'enthousiasme est moins ardent; et, quant à nous, modestes amateurs, le cercle de nos plaisirs est restreint au simple parterre de quelques ares. Je pense qu'on doit s'en féliciter; car les effets de ce penchant, si général pour la floriculture, n'en sont que plus utiles et en définitive plus moraux, remplaçant, dans l'emploi de nos loisirs, des habitudes dispendieuses et moins innocentes.

Animée de l'esprit positif et spéculateur de l'époque, la Société doit surtout encourager le progrès du jardinage et de l'arboriculture. On a déjà compris tout le parti qu'on peut tirer de quelques objets ici très abondants. Des quantités considérables de pêches, d'artichauts, de primeurs en légumes sont expédiées au loin. Quelle immense supériorité le Roussillon n'a-t-il pas sur les contrées voisines, et à plus forte raison sur le Nord de la France! Les légumes, les primeurs qu'on obtient naturellement par la chaleur du climat et l'irrigation, il faut à Paris des serres, des cloches, des paillassons, des soins continus pour les préserver du froid. Delà, des frais énormes d'exploitation, et l'impossibilité d'une concurrence quand le chemin de fer existera. Quelle serait alors la limite des terrains mis en rapport de jardinage? On ne saurait l'assigner ou plutôt il n'y aurait d'autre limite que celle de l'épuisement de l'eau. Ce qui nous manque,

c'est l'art de greffer avec entente, et encore plus de tailler les arbres de manière à obtenir le plus grand produit. Il serait à désirer qu'un habile ouvrier fît des élèves parmi nos jardiniers. Nous avons reconnu, du reste, à l'exposition de 1851 que nos vergers s'enrichissent de nouvelles espèces de fruits à pépin, bien supérieures aux anciennes qui s'abâtardissent en vieillissant et reviennent, comme toutes les choses de ce monde, par la caducité à l'enfance, à l'état primitif. Le semis seul régénère l'espèce et fournit souvent d'innombrables variétés. Généralement appliqué maintenant pour une foule de végétaux, cet ingénieux moyen, rarement pratiqué jadis, a un tel succès pour les fruits et les fleurs, qu'en jetant les yeux sur des catalogues ou en visitant les jardins, on se trouve en quelque sorte dans un monde inconnu.

Ainsi, Messieurs, pour vous parler une langue, puisée par la botanique dans la Mythologie, ainsi s'étend tous les jours le domaine de Flore, et avec moins d'éclat, mais plus de profit, celui de Vertumne et Pomone. Peu de contrées en France rendent à ces divinités protectrices de l'horticulture un culte plus zélé. La banlieue de Perpignan ne sera bientôt plus qu'un immense jardin; on peut en dire autant des environs d'Ille et d'autres localités. Il n'y a presque pas de village dans la Salanque, et parmi ceux jouissant d'un bon arrosage, qui ne possède une ceinture de jardins potagers. Rien ne sera plus propre à soutenir, à exciter cette disposition, que la persistance des amateurs dans la résolution prise et exécutée jusqu'ici avec une louable ardeur. Travaillons tous à accroître journellement l'intérêt qui s'attache au développement des ressources vivifiantes du départe-

ment. Nous en recueillerons la plus flatteuse récompense, celle qu'on dise de nous : que nous avons bien mérité du pays.

Le mois de septembre prochain verra la réunion des fleurs et des fruits. L'exposition devant être plus complète, nous avons cru devoir renvoyer à cette époque une allocation de primes pour laquelle concourront les jardiniers. Reconnaisant toutefois les grands services rendus à l'horticulture par MM. les frères Robin, qui ont créé un vaste établissement où puise non-seulement le Roussillon mais la Catalogne, la Société leur accorde une médaille en bronze. MM. Aleron, Michel Capon et Roquefort Ferréol ont mérité une mention honorable, que je me plais à proclamer.

Séance publique du 12 Juin 1853.

PRÉSIDENCE DE M. AUGUSTE LLOUBES.

Cette séance, malgré le mauvais temps, a été sans contredit une des plus brillantes qu'ait données la société. M. le Préfet, M. le Maire de Perpignan, MM. les Généraux de division et de brigade, la plupart des officiers de la garnison et des fonctionnaires des diverses administrations, de jeunes et de gracieuses dames, l'élite enfin de la population s'y était donné rendez-vous, pour prendre part à cette fête du travail et de l'industrie.

A une heure et demie précise, M. le Président avait pris sa place sur l'estrade, ayant à sa droite M. le Préfet, à sa gauche M. le Maire, et après eux MM. les membres du bureau, lorsque l'excellente musique du 67^e de ligne a ouvert la séance, en exécutant une de ses plus brillantes symphonies.

M. le Président et M. le Préfet après lui, ont ensuite pris la parole. Nous nous abstenons de parler de ces deux belles allocutions; nous nous bornerons à les donner en entier, persuadés que les personnes, qui n'assistaient pas à la séance, apprécieront comme l'auditoire, tout ce qu'elles renferment de convenance et de dignité.

« Messieurs,

« La Société, que j'ai l'honneur de présider, vous a conviés à une cérémonie bien modeste, la distribution de primes et de médailles; votre présence

prouve que vous appréciez toute la portée des solennités de ce genre. La Société les voit arriver avec le plus vif intérêt ; elles sont destinées à faire progresser l'art agricole, en appelant dans les luttes pacifiques du concours des agriculteurs, des agronomes avides d'améliorations.

« De tous les arts pratiqués, l'agriculture est le plus ancien, celui que l'homme a exercé le premier lorsqu'il a voulu sortir de la barbarie ; et cependant c'est celui qui, relativement, a le moins progressé. Ah ! c'est qu'il ne lutte pas à armes égales avec les autres. Sans nous préoccuper de l'époque où le sol féodalement exploité ne pouvait fournir que pauvrement aux besoins de ses habitants, nous en viendrons au moment où, après qu'il a été donné à tous de pouvoir acquérir, le pays libre de guerres n'a plus manqué de bras, et nous devons reconnaître que toutes les industries ont laissé l'agriculture en arrière.

« L'industrie, aidée des hommes de science, des contremaîtres qui ont vieilli sur leur métier, soutenue par des capitaux qui vont à elle de préférence, peut marcher de progrès en progrès, rien ne l'arrête.

Les essais que le raisonnement, l'expérience indiquent de tenter, peuvent se faire à l'abri, dans des lieux disposés exprès, en tout pays, sous tous les climats ; et si les déductions que le calcul a fournies ne sont pas erronées, on est certain que la tentative d'amélioration réussira : peut-il en être ainsi de l'agriculture ? Hélas non ! et chacun de vous en devinera la cause : le sol est exploité par ceux qui le possèdent ou par ceux qui l'affectent aux possesseurs.

« Parmi les premiers, peu le font valoir par eux-mêmes, et peu ont la bonne volonté d'expérimenter :

les fermiers, pris entre des baux à court terme et les échéances de leurs fermages, ne labourent le sol que pour lui faire produire, parfois jusqu'à épuisement, tout ce qu'il peut donner. Il n'y a donc que de rares individualités qui, douées du feu sacré, se livrent à des tentatives d'améliorations. Si nous joignons à ces faits tous les mécomptes qui assaillent l'agriculture, l'inclémence des saisons, la grêle, les inondations, le mal fait par ces myriades d'insectes d'autant plus dangereux que leur extrême petitesse et leur prodigieuse fécondité les rendent inexpugnables; si nous faisons enfin remarquer que l'expérience déjoue le plus souvent les raisonnements qui paraissent les mieux assis, on reconnaîtra que les essais sont décourageants pour celui qui les tente, impossibles pour beaucoup, et que chaque conquête nouvelle mérite d'être considérée à l'égal d'un événement.

« Nous devons avouer toutefois que l'instruction agricole est généralement fort peu répandue dans la majorité des possesseurs du sol, et qu'il leur est dès lors fort difficile de former des maîtres-valets qui soient autre chose que des routiniers intelligents. Aussi avons-nous vu avec un véritable bonheur, créer une ferme-école. Les perfectionnements de la pratique, les connaissances les plus utiles, la destruction des préjugés, y sont soigneusement enseignés à de jeunes hommes choisis dans la classe qui tient le mancheron d'une charrue; leurs études terminées, ils reviennent à la vie des champs, et vont répandre autour d'eux, par l'exemple, tout ce qu'ils ont appris de bon. On reconnaîtra dans peu d'années, par une meilleure entente de la conduite des bestiaux de toute sorte, par un meilleur emploi des facultés du

sol, par l'adoption d'instruments, anciens ailleurs, mais nouveaux ici, par la tenue d'une comptabilité, combien cette institution aura produit de bien.

« Ah ! c'est qu'il faut nous hâter de faire mieux ! Avec le caractère vif et l'aptitude qui nous sont propres, nous le pourrons. Eh puis ! n'allons-nous pas avoir le chemin de fer qui va secouer l'apathie de quelques-uns ?

« Nous avons salué avec bonheur l'acte du pouvoir qui a décrété l'établissement d'un chemin de fer de Narbonne à Perpignan ; nous y avons vu avec raison toutes les villes de France rapprochées de nous, et à portée de recevoir en peu de temps nos produits du sol, d'une conservation difficile. Mais nous ne devons pas perdre de vue que si le wagon emporte, il apporte aussi ; et que nous recevrons peut-être des autres certaines choses que nous nous apprêtons à leur donner. Il faut donc, pour ne pas éprouver de mécomptes, se mettre à l'œuvre de suite pour faire mieux, et le beau ciel dont Dieu a été prodigue pour nous, nous fournira des avantages que l'on ne pourra pas nous disputer. L'agriculture de ce pays pourra peut-être éprouver de profondes modifications dans son élève du bétail par l'établissement d'un chemin de fer. Réduits actuellement aux races indigènes ou à celles des départements limitrophes, nous ne pouvons pas profiter de l'introduction dans le commerce de ces belles races créées dans le nord, pour la perfection desquelles l'homme semble avoir vaincu la nature. La vapeur aura fait disparaître pour elle la difficulté de locomotion, les fortes dépenses et même l'impossibilité d'un long voyage, toutes choses qui rendaient inabordables pour nous l'amélioration de

cette branche importante et lucrative de l'art agricole. Et qui sait à quels résultats nous pourrions atteindre avec nos pâturages substantiels et l'énergie de notre soleil!

« Si nous envisageons avec bonheur ce que l'avenir nous promet, nous jetterons aussi quelques regards de tristesse sur des désastres récents et dont certainement notre volonté aurait pu atténuer les effets. Vous connaissez tous les *garrigues* proverbiales d'Opoul et de Périllous. Il y a soixante ans, de belles forêts de pins et de chênes s'élevaient sur les flancs de ces montagnes; l'État y marquait des bois pour ses constructions navales; la ville de Perpignan avait le droit d'aller s'y approvisionner pour son chauffage: la hache des communes mutinées détruisit tout dans des jours de terrible mémoire! La terre végétale disparut, le roc se montre à nu, et c'est à peine si depuis, la chèvre trouve à brouter quelques buis, quelques sables rabougries, là où se balançaient le chêne altier et le pin toujours vert. Eh bien! ce qu'une main dévastatrice a fait, une main inintelligente peut le faire. La montagne, sur plusieurs points et notamment dans le troisième arrondissement, oublie qu'elle est la montagne. Les habitants, alléchés par l'eau qui coule des hauteurs de leurs vallées pour aller féconder le Roussillon, demandent, par priorité aux droits acquis et sous des arguments plus ou moins spécieux, à l'utiliser à son passage, non point pour irriguer des prairies naturelles, mais pour irriguer le sol défriché sur lequel ils veulent introduire les cultures sarclées de la plaine. Leur imprudence portera ses fruits; le sort d'Opoul et de Périllous attend ces téméraires novateurs; et les alluvions qui se détacheront sans re-

tour de leurs roches granitiques, iront enrichir la plaine après l'avoir d'abord dévastée; car, sous un autre point de vue, elle se montre tout aussi imprudente. Parce que nos torrents n'avaient pas roulé dans leur lit depuis quelques années leurs eaux impétueuses et troubles, il a semblé à bien des gens que ce repos des éléments allait être éternel. Les bois protecteurs des rives ont été arrachés, convertis en terres arables, et, aucune digue n'étant plus opposée, dans un moment de furie, les eaux viennent de tout détruire sur leur passage: le plus grand nombre a été victime de l'imprudence de quelques uns; nous comptons sur la main ferme du premier magistrat du département, sur le dévouement aussi loyal que désintéressé que vous lui connaissez pour tout ce qui touche à ce pays qui lui est confié, pour qu'un terme soit mis à la sotte avidité de quelques riverains de nos cours d'eau.

« Un fléau menace par sa réapparition une des sources de la richesse du Roussillon: la vigne est de nouveau atteinte d'un mal connu, mais dont la cause est un mystère. Observons soigneusement, essayons des palliatifs, s'il est possible d'en trouver pour une maladie dont on n'a pas deviné les causes génératrices, et pour un malade qui ne peut se plaindre, mais ne nous effrayons pas outre mesure. Sous la mucédinée qui l'étreint, la vigne ne meurt pas, elle souffre seulement; pas de mutilation inutile! Réfléchissons et attendons tout de Dieu.

« Je dois avant de terminer, accomplir un devoir en payant, au nom de la Société, un tribut de reconnaissance à l'Empereur, dont la mâle énergie nous a permis de pouvoir réaliser pacifiquement et sûrement

les essais d'améliorations commencés et de compter sur un lendemain.

« Fidèles à obéir à l'impulsion donnée à l'agriculture, avec cette haute raison qui distingue son gouvernement, nous nous montrerons actifs à seconder tous les hommes utiles qui s'adresseront à nous, ardents à faire la propagande du mieux avec cette persévérance qui caractérise les hommes dévoués à l'œuvre qu'ils ont entreprise ; heureux si nous pouvons par nos efforts aider à la solution de ce problème qui résume tout en agriculture : *économie de frais, accroissement et amélioration des produits*.

Allocution de M. le Préfet.

« Messieurs,

« Je veux vous dire ce que valent pour l'État les travaux qui vont être couronnés aujourd'hui.

« Dans une société bien constituée, quand tous les organes de la vie sociale fonctionnent avec une harmonie parfaite, à côté de la force militaire, qui sauvegarde nos personnes et nos biens, il faut placer la force productive, qui élargit les limites de notre puissance dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel.

« Et c'est pourquoi l'Empereur Napoléon 1^{er} voulut que l'étoile qu'il posait à Boulogne sur la poitrine de ses braves soldats, s'honorât aussi de sentir battre le cœur de ces hommes plus ignorés qui, dans l'étude des sciences et des arts, dans les travaux de l'industrie et de l'agriculture, donnaient à leur pays, une bonne part de gloire et de grandeur.

« Aujourd'hui que la France a fait la paix avec le monde et avec elle-même, c'est vous, conquérants

des conquêtes pacifiques, c'est vous, que, dans cette charte impériale si noblement proclamée à Bordeaux, le nouvel Empereur a nommés ses soldats.

« Et l'honneur militaire, au bruit de ces belles paroles, n'eut rien à souffrir d'entendre consacrer l'honneur du travailleur.

« Il n'est pas de rival entre gens de cœur qui servent sous un même drapeau.

« Recevez donc avec orgueil, Messieurs, ces faibles prix accordés au travail et à l'intelligence. Gardez-en le brevet dans vos états de service, comme fait le militaire des récompenses données à son intelligence et à son courage.

« Et vous, les chefs de cette armée qui doit conquérir à la morale, à l'aisance, à la fortune les populations de ce pays, MM. les membres de la Société des Pyrénées-Orientales, poursuivez votre marche : l'Empereur vous paiera vos victoires ; car la France nouvelle tient sa main droite posée sur une épée et sa gauche sur une charrue, les deux bras chargés de couronnes. »

Après ces deux allocutions, que l'auditoire a couvertes d'applaudissements, la première partie du programme a été remplie dans l'ordre suivant :

L'Infant dont Ferrand de Mallorque, par M. de Saint-Malo ;

L'Original et la copie, anecdote en prose par M. Sirven ;

Rapport de M. Azémar sur le semoir de M. Denamiel.

Rapport sur l'opéra de *Velléda*, par M. Chaurand de Malarce.

Entre les deux parties du programme, M. le Préfet

a remis à M. Petit la médaille d'argent (grand module) que la Société a décernée à cet habile artiste pour la musique de *Velléda*, dont il est l'auteur; et à M. Denamiel, une seconde médaille (grand module) accordée à cet ingénieux agronome pour son semoir à hélice.

La musique a exécuté un des plus charmants morceaux de Lucie de Lamermoor, et l'on est passé à la seconde partie du programme, composée de la *Vie des Plantes*, par M. Guiraud de Saint-Marsal; une *Croix d'Honneur sous l'Empire*, anecdote en prose par M. Sirven.

Rapport sur le *Drainage*, par M. Falip;

L'Artiste reconnaissant, anecdote en vers par M. Fabre.

Notice historique sur les prisonnières du fort de Villefranche, par M. Morer.

Lecture du programme du prochain concours.

M. le Président a terminé la séance par la distribution des primes suivantes :

Une pour la meilleure exploitation rurale.

Six pour la petite éducation de vers à soie.

Quatre pour les agents ruraux.

Une pour le drainage.

Trois pour les plantations. — Chêne-liège.

Cinquante-une pour l'amélioration de l'espèce bovine.

Et chacun s'est retiré satisfait d'une solennité qui prouve que nos agriculteurs rivalisent déjà d'efforts pour faire rendre à notre sol tout ce qu'il peut produire et qui, pour l'avenir, fait concevoir les plus belles espérances.

NOTE HISTORIQUE SUR LES PRISONNIÈRES D'ÉTAT

DU CHATEAU DE VILLEFRANCHE,

Par **M. Morer**, Archiviste du département.

En l'année 1680, la capitale de la France était épouvantée par de nombreux empoisonnements. La mort se glissait partout ; on la respirait dans le parfum d'une fleur ; le malade la trouvait dans la potion qui était destinée à le guérir ; l'homme dont la succession se faisait trop attendre, au gré de ses avides héritiers, descendait bientôt dans la tombe : il suffisait d'un peu de poudre empoisonnée, et cette poudre était ironiquement appelée *la poudre à succession*. Ces crimes cachés, long-temps impunis, et qui rappelaient ceux de la marquise de Brinvilliers, éveillèrent toute la sollicitude du gouvernement. On créa une Cour de justice extraordinaire, qu'on désigna sous le nom de *chambre ardente*. Les coupables furent recherchés : quelques-uns payèrent leurs crimes du dernier supplice ; d'autres furent exilés ou condamnés au fond d'un château à une prison perpétuelle.

La plus grande partie des habitants du pays ont entendu parler de ces prisonnières mystérieuses qui furent autrefois enfermées, par ordre de Louis XIV, dans le château de Salses, et transférées ensuite dans le château de Villefranche-en-Conflent. Quelles étaient ces femmes ? Quel était leur véritable crime ? Nul ne le savait d'une manière précise, car nos documents restaient muets. Cependant, alors même que nous manquions de preuves authentiques, la tradition

nous apprenait qu'elles s'étaient rendues coupables d'empoisonnement; elle disait aussi que c'étaient deux grandes dames appartenant à la Cour, et l'on conserve encore aujourd'hui dans le château de Salses une vue du palais des Tuileries qui aurait été, à ce que l'on prétend, dessinée au crayon par l'une d'elles sur les murs de sa prison.

M. Henry, dans son *Histoire du Roussillon*, raconte ce que l'on connaît sur ces prisonnières, et il ajoute que les recherches les plus minutieuses, faites dans nos archives, n'ont rien fait découvrir sur leur compte. Plus heureux dans mes investigations, j'avais déjà indiqué à cet auteur, qui l'a publiée dans un de ses ouvrages, une lettre ministérielle qui porte la date du 28 août 1717. Des recherches récentes m'ont permis de soulever un peu plus le voile en me faisant découvrir trois autres lettres, qui indiquent non seulement la nature de leur crime, mais le nom de deux de ces prisonnières.

Ces lettres peuvent offrir un intérêt historique, ou tout au moins de curiosité pour le département. Je les fais connaître en les copiant textuellement avec leur orthographe :

Lettre de l'Intendant du Roussillon au Ministre de la Guerre.

Perpignan, 17 août 1717.

« Le commandant au château de Villefranche m'a écrit que de deux anciennes prisonnières d'État pour poison restant de quatre qui y furent enfermées, il y a 36 ans, la nommée *Guidon* mourut le 15^e du courant qui a laissé de ses épargnes 45 livres sur les huit sols de nourriture par jour depuis ledit temps, dont elle a chargé sa camarade survivante de prendre ce dont elle auroit besoin pour son usage et d'employer le surplus à faire prier Dieu pour elle. C'est une prisonnière de moins pour le Roy, et à commencer du 16^e de ce mois.

sa subsistance à huit sols par jour sera retranchée du compte de l'extraordinaire des guerres. La bonne femme avait 76 ans ; celle qui reste n'est pas moins vieille. Elles estoient dans la même chambre et faisoient chacune sa potée à part. »

Réponse du Ministre à l'Intendant.

Paris, le 28 août 1717.

« J'apprends, Monsieur, par vostre lettre du 17^e de ce mois, qu'une des deux femmes qui estoient détenues depuis 36 ans dans le chasteau de Villefranche pour poison est morte le 15^e du courant. Vous avez bien fait de m'en donner avis, et je vous prie de continuer à m'informer de ce qui se passera. »

Lettre de l'Intendant au Ministre.

Perpignan, 7 juin 1724.

Monsieur,

« Ce n'est que pour vous donner avis que je viens d'apprendre que la prisonnière d'État nommée *la Chopelain* qui étoit depuis 40 ans dans les prisons du chatau (*sic*) de Villefranche, mourut le quatrième de ce mois. La raison de sa détention étoit une suite ou une complicité de l'affaire de la Brinvilliers. »

Réponse du Ministre à l'Intendant.

Paris, 20 juin 1724.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 de ce mois : je vous rends grâces de l'attention avec laquelle vous avez bien voulu m'informer du décès de la nommée *Chopelin* (*sic*) prisonnière depuis 42 ans par ordre du Roy dans le chateau de Villefranche. Les crimes de la Brinvilliers dont on se souvient encore font envisager sans peine la punition et la perte de la dernière de ses complices. »

Il résulte de ces lettres que les prisonnières étaient primitivement au nombre de quatre et non pas seulement au nombre de deux, ainsi qu'on l'a écrit. Comme s'il devait y avoir toujours quelque chose de mystérieux dans cette affaire, nous ne connaissons que

le nom de deux de ces femmes; mais il est facile de remarquer que ce nom est loin d'indiquer, ainsi qu'on l'avait prétendu, qu'elles aient appartenu à un rang distingué. L'une d'elles s'appelait *Guidon*, l'autre *la Chopclain*: c'étaient là, sans doute, de ces complices obscures qui durent peut-être à leur propre obscurité de ne pas périr sur un échafaud. L'État ne leur donnait, pour leur entretien, que huit sous par jour; cependant avec de longues économies amassées peu-à-peu, *la Guidon* put léguer à sa compagne survivante quarante cinq livres, et elle lui recommande d'employer une partie de cette somme pour ses propres besoins, et de consacrer l'autre à faire prier Dieu pour elle. La mort seule fit cesser leur captivité, car leur crime n'était pas au nombre de ceux qui appellent sur la tête des coupables le droit de grâce. En faisant connaître au Ministre le décès de l'une de ces femmes, l'Intendant se contente de dire: *C'est une prisonnière de moins pour le Roi*, et il n'y voit qu'une petite économie pour le trésor.

Il semblerait aussi résulter de la lettre du 17 août 1717 que ces prisonnières ont été détenues dans le château de Villefranche, et il n'est nullement fait mention du château de Salses: peut-être y avaient-elles été d'abord enfermées, et ce serait sans doute alors que la vue des Tuileries aurait été dessinée par une d'elles sur les murailles de sa prison. Je ne suis pas, il est vrai, au nombre de ceux qui croient à l'authenticité de ce dessin qu'on veut bien supposer monumental; mais cette tradition, vraie ou fausse, a servi à perpétuer le souvenir de deux misérables empoisonneuses dont il faut envisager sans peine la punition, ainsi que le disait le Ministre dans sa lettre du 20 juin 1724.

L'INFANT DON FERRAND DE MAYORQUE,

Par M. **Renard de Saint-Malo**,

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

SOMMAIRE : L'Infant Don Ferrand. — La grande Compagnie Catalane. — Mission de l'Infant. — Sa captivité. — Ses exploits au siège d'Almería. — Rencontre de Montaner. — Apanage du Prince. — L'Infant au secours de Frédéric de Sicile. — Son mariage. — Mort de sa femme. — Expédition de Morée. — Secondes noces de l'Infant. — Sa mort.

L'INFANT DON FERRAND.

Ce prince, tout roussillonnais, naquit, du vouloir de Dieu, comme on disait alors, troisième fils de Jacques I^{er}, roi de Majorque, écartelant, quand il chaussa l'éperon, d'Aragon moderne par son père, et de Foix par sa mère Sclaramonde.

Chez son oncle, Pierre III d'Aragon, encore Infant, fut la velléité de se substituer aux comtes de Toulouse, lorsqu'à l'extinction de cette illustre dynastie le vasselage des Raimond passa, trépignant d'antipathie nationale, sous le joug des Francimans, plutôt qu'à l'expectative d'accession aux États de Louis IX de sainte mémoire.

Malgré le traité de Corbeil (1258), le souvenir de la maison d'Aragon ne s'effaça point de sitôt dans les parties occitaniques ; au contraire, vers cette suzeraineté à peine périmée convergeaient les vieux se-

crets d'une intime sympathie à chaque épreuve du gouvernement de la langue d'Oïl, propre à faire regretter la douceur de la seigneurie indigène.

Point de prince de la branche aînée d'Aragon qu'eussent pu appeler, l'an 1305, les Consuls de Carcassonne et de Limoux, dans un accès de réaction contre l'envahissement de la coutume française sur la coutume native.

Ces magistrats tournèrent donc leur choix vers l'Infant Don Ferrand de Majorque, énergique adolescent, qu'une aventureuse ardeur semblait appeler à la chevaleresque destinée des Tancrède de Hauteville, des Robert Guiscard et autres preux qui croyaient acquis par la grâce de Dieu tout pays infidèle qu'atteignait leur vaillante épée. La nature ne l'ayant point d'ailleurs trop distancé du trône, on n'hésita point à sonder ses dispositions.

Mais la mèche éventée fut éteinte, à ce qu'il paraît, sous quelques flots de sang.

Au fait, le pis eût été le succès; car, pour en renverser l'édifice, serait advenu nouveau débordement de loups-cerviers de la race exotique, cadets et bâtards de grande maison, sires *sans terre* et *sans avoir*, industriels de fausses croisades et de *tuschinat*.

LA GRANDE COMPAGNIE CATALANE.

Sur les traces des Angevins éconduits (1283), les Catalans avaient inondé la Sicile.

Licenciés après la paix d'Agnanie (1295), et réduits à la condition de *soldats d'aventure*, parce qu'ils répugnaient à regagner leurs foyers sans prêt, butin, ni picorée, ils se groupèrent en *grande compagnie*, dont Frédéric d'Aragon favorisa l'écoulement (1305),

sous la conduite du templier Roger de Flor, son vice-amiral, retenu en son allégeance, ainsi que la bande.

Ils prirent donc, voie de mer, le rhumb de la Romanie un siècle après la croisade Franco-Vénitienne du sage Villehardouin et de l'aveugle Dandolo, allant, disaient-ils, défendre contre les Turcs l'Empire chancelant de Byzance, où ils s'attribuèrent le monopole de tout le mal qu'ils purent interdire aux Barbares.

Le terme de leurs exploits fut de supplanter dans Athènes les restes des conquérants français qui, après avoir transformé en échiquier de fiefs la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et la Grèce, y substituèrent aux lois de Justinien les *Assises* de Jérusalem, romanisèrent la langue d'Homère, et, parmi les échos du double mont, naturalisèrent, aussi purs qu'à Paris, les accents des *Trouvères*, ces rudimentaires essais de la diction perfectionnée de Pascal et de Bossuet, de Fénelon et de Racine.

Rome, dit Fleury (*liv. 92 n° 9*), improuva l'expédition Catalane, prévoyant bien qu'elle finirait par une guerre entre chrétiens.

A nos yeux, le fait accompli n'apparaît pas simplement comme l'effusion d'un essaim d'enfants perdus d'heureuse délivrance pour la Sicile. Elle nous intéresse autrement à ce point de vue, que, parvenue à sa destination, elle y établit et lia nos relations commerciales avec la Romanie, où nous écoulâmes à la suite des draps, des vins et des fers; car c'est en côtoyant la marche des croisades, à portée de leurs besoins, que les Occidentaux apprirent l'itinéraire naval des échelles.

Roger de Flor, Bernard de Rocafort et Bérenger d'Entença avaient pris les devants.

L'Infant Don Ferrand rallia bientôt leur petite armée en tête de quatre galères armées aux frais de son cousin Frédéric, d'après leur convention de Melazzo (1306. — 1307).

Ferrand avait d'abord mission de rétablir l'harmonie entre les capitaines de la compagnie, qui tendaient tous à l'indépendance. Il devait de plus façonner et plier à la subordination suzeraine de Sicile leur corps de Bandouliers, dont à lui seul le commandement.

Toute conquête revenait à Frédéric, sans le consentement duquel, et suivant l'usage féodal, l'Infant ne pouvait s'établir par mariage dans l'Empire.

C'était la plus facile tâche du prince que la dernière.

Comment, en effet, s'improviser Banneret *paramount* de ces rudes *gars*, voués à vie périlleuse, en haine d'indigence et de travail manuel, oublieux du regard de père et de mère, proclamant bien paix à Dieu, mais guerre à tout le monde, et convoiteux de riches provinces pour y établir leur *Chambre*, c'est-à-dire, leur terrestre Paradis, ne pouvant aspirer à l'autre!

Il aurait fallu à l'Infant les précédents et la trempe bretonne de Messire Bertrand de *Glaikin*.

Montaner se rangea volontiers aux ordres de l'Infant, et son exemple entraîna les autres capitaines, un seul excepté.

Ce fut Rocafort qui, primant de haute main, depuis la mort de Roger de Flor, ne voulut céder le pas qu'autant que le délégué royal de Sicile le prendrait en conducteur tout trouvé, par la *grâce de Dieu*, c'est-à-dire, sous indépendance complète, y prétendant lui-même à ce titre.

Mais Don Ferrand félon et foi-mentie, impossible !

Il dissimula toutefois, temporisa pendant quinzaine, commanda même, pour gagner le dessus, une marche de la compagnie échelonnée en trois corps à journée de distance; lorsque tout-à-coup ce mouvement bien ordonnancé fut troublé d'une émeute, que le prince n'arrêta qu'en accourant à la mêlée, armé de toutes pièces, et sa bannière au poing, comme caducée de paix.

Que ne prêta-t-il alors au suprême commandement la rauque et stridente voix de la lime, qui fourbit le fer de sa lance !

D'ailleurs à ces enfants de Bélial point de délibération !

Que si, les voyant hésiter à ses volontés aussi brèves qu'absolues, d'un revers de sa masse d'armes il avait abattu le coryphée des mutins, le *hurrah* catalan *Aür! Aür!* l'eût proclamé le plus brave, et le prestige du crime ou de l'hommage eût poussé, rendue à ses ordres, la colonne en avant. Témoin les routiers du Petit Meschin, déconfit à mort par le sire Provençal de La Suse, qu'ils voulurent promouvoir à sa place, quoiqu'étranger à leur bande, ce que refusa hautement le chevalier sans reproche et sans peur.

Trop loyal prince, Ferrand s'enquiert au contraire de la compagnie si elle veut, ou non, le reconnaître pour lieutenant de Frédéric.

Mais était-il assez national aux yeux de ces guerroyeurs, dont la velléité de prendre le nom de *Compagnie Franke* (*Laurent Echard, tom. 11, pag. 335*) trahissait la diversité d'origine !

Sur réponse négative sourdement préparée, Don

Ferrand gagne son armée navale, et se résigne à la retraite, suivi de Montaner seul.

SA CAPTIVITÉ.

Capturé de mauvaise foi par des galères Françaises, il fut envoyé captif au duc d'Athènes, qui le mit aux fers en son château de Saint-Omer, près de Thèbes.

Montaner, au contraire, méchamment renvoyé à la compagnie, reçut affectueusement de ses anciens frères d'armes liberté plénière, dont il profita, dans l'intérêt des plus pressants secours nécessaires à son prince. Nouveau Blondel, mais à front découvert, il voulut même en partager les chaînes. Toutefois, d'ordre de l'Infant qui le préféra pour courtisan de son malheur auprès des rois latins alliés de sa famille, et en position d'aviser à sa délivrance, il partit, non sans regrets, chargé d'un autographe à l'adresse de Frédéric, après avoir exigé du *maître queux* de la géole, responsabilité jurée des aliments destinés à l'auguste emmuré. Telle était alors la foi ajoutée au serment !

Frédéric ne fit faute d'écrire aux rois d'Aragon et de Majorque, et ces princes, continuant l'officieuse intervention, advint au duc d'Athènes mandement d'expédier l'Infant vers Robert, roi de Naples, ce qui eut lieu, voie de mer, jusqu'à Brindes, et voie de terre, de là en avant.

Naples devint donc une *prison courtoise* où le détenu mayorquin, festinait et chevauchait avec le roi et la reine Saucie, sa sœur, en attendant le résultat final des agences diplomatiques de son père à la Cour de France.

Le roi Jacques y obtint, en effet, sans condition le

retour de l'Infant, et le cher fils vint aborder à Collioure, à la grande jubilation du vasselage, car Ferrand était bien le plus estimé des Infants de Majorque.

SES EXPLOITS AU SIÈGE D'ALMÉRIE.

Ce prince passa successivement à l'*host* royal d'Aragon, fesant (1309) le siège d'Almérie, dont le rousillonais Jazpert, vicomte de Castelnou, commandait l'attaque du côté de la mer.

Il y advint que le roi d'Aragon, ayant à déjouer en personne quelque surprise, tendant à débloquer la place, inopinément eut lieu une sortie de trois cents chevaux, sans compter les flanqueurs à pied, le fils du roi de Guadix en tête, agitant sa *zāgaye* nue, et criant *Avibenosoltan!*¹

Qu'est-ce à dire, demande Ferrand à son interprète? — Seigneur, qu'il est fils de roi! — Moi de même; à donc la partie est égale!

Et brochant des deux, voilà qu'avant de le joindre, il passe maints chevaliers au fil de sa lance.

Mais réduit à sa masse d'armes, pour avoir déjà brisé son épée, il arrive face à face avec le prince Maure qui, d'un seul coup de la sienne, lui abat le premier quartier de l'écu.

Promptement servi d'une rechange, c'est alors que l'Infant s'élance, rapide comme l'éclair, et qu'avec même sang froid et dextérité qu'à la course de bague, il ajuste l'estocade entre les dents de l'adversaire qui tombe sur le carreau.

L'œil enflammé sous la *reddecilla*, bondissant d'ardeur musculaire sur leurs élastiques *alpargates*, et bran-

¹ Mon père est fils de roi.

dissant d'admiration leur épieu ferré (*la esconamontera*), ainsi que de sa courte lance en use le houlan magyare, jeunes et vieux almugavares le saluent de leurs acclamations le héros de la journée; et de tous ces enfants de la magique Ibérie, toujours également amoureuse et guerrière, pas un à qui n'advienne cette secrète pensée : Quelle est donc la Chimène dont les doux yeux provoquent encore presque aux portes de la noble Valence les exploits d'un autre Cid Campéador?

La campagne achevée, lorsque Ferrand prit congé du roi d'*Aragon*, il fut question de le marier à Clémence de Hongrie, qu'épousa Louis Hutin. Tige de sainteté que cette maison de Hongrie, d'où provint la chère sainte Elizabeth des Allemands, Elizabeth la grande duchesse de Thuringe, aux enfants si gracieusement accueillis à la Cour de France par la reine Blanche, toujours empressée à démêler sur leur front le sceau des tendresses de leur céleste mère, et le point qu'elle avait signé de ses bénédictions. (*Comte Charles de Montalembert*).

En Attique, dans l'intervalle (1309), la grande Compagnie Catalane eut pour capitaine Roger Dezlaur (peut-être de Llaurò), chevalier roussillonnais, échappé au désastre de l'armée de Gauthier de Brienne, qui, profitant de la facilité de s'allier aux riches héritières du pays, s'établit avec la veuve du sire de La Sola, et en posséda le château.

BENCONTRE DE MONTANER.

Comme il était venu saluer les vieux jours de son père, Ferrand eut l'agréable surprise de trouver à Majorque le brave Montaner, allant, sous le bon plai-

sir de Frédéric, prendre femme à Valence. Il le combla, de même que le roi, qui n'hésita point de dire que le preux guerrillero était bien, après lui, l'homme qui chérissait le plus son cher Ferrand. Quel baume velouté pour ce cœur aussi désintéressé que fidèle ! Insignes d'honneur n'équivalent pas.

Au retour (1312) le roi Jacques était allé de vie à trépas.

Mais le roi Sanche rivalisa de bienveillance envers Montaner, avec Ferrand son frère. Celui-ci le recommanda sur la route jusqu'à le charger pour Frédéric de blancs faucons richement chaperonnés, chaussés en sonnettes mauresques, veneurs gruyers, usités d'ailleurs en volerie au point de capturer dans le vague des airs, et de rapporter, sans avarie de plume, le serin volage, déserteur ingrat du chaste sein de la châtelaine.

APANAGE DU PRINCE.

Le 3 des nones d'août 1311, Ferrand avait souscrit l'hommage que Jazpert de Castelnou, naguère mentionné, fut tenu de prêter au roi Sanche, comme héritier du vicomte, son père, le champion du cartel de Bordeaux.

Un apanage avait été certainement assigné sur les états de Montpellier à l'Infant Don Ferrand; car il se dit seigneur de cette baronie, dans son contrat de mariage du 4 octobre 1315, (*Montaner, chap. 267*). C'est ainsi que son second fils Don Ferdinand se qualifia par la suite de vicomte d'Omélas, et de sire de Frontignan, parce que ces lieux se trouvaient dans l'enclave qui, avec la jouissance de quelques droits féodaux, répondaient de sa dotation princière mon-

tant à trois mille livres de revenu (*d'Aigrefeuille, pag. 417*). Peut-être n'y avait-il que succédé à son père, car on trouve de celui-ci trois concessions de fiefs de cassette (*Lib. feud. C, f^{os} 126, 133, 135 v^o, à l'Université*) sur le produit des étuves de Montpellier, également alloué au jeune Ferdinand pour une rente annuelle de trois mille livres (*D'Aigrefeuille, pag. 436*).

L'INFANT AU SECOURS DE FRÉDÉRIC.

Quel que fût le patrimoine de Don Ferrand, était-ce à l'ombre d'un simple fief que devait végéter un prince de tant d'espérance?

De ses propres ressources, il trouva moyen de recruter et de fournir sa bannière, lorsque voilant une disgrâce à la Cour de son frère (*Montaner*), il amena belle et bonne *mesnie* en Sicile, au secours de Frédéric, que menaçait Robert de Naples, malgré l'appui de l'Empire.

Frédéric n'avait plus revu l'Infant depuis l'armement de Romanie.

Il le reçut en bon parent, et lui donna la seigneurie viagère de Catane, y compris les justices, en sus d'une assignation de deux mille onces de revenus sur sa cassette.

Ce fut l'époque du débarquement de Robert en Sicile.

Mais simultanément y abordèrent deux transports d'almugavares catalans, dont l'un aux ordres de Dalmace de Castelnou, roussillonnais, fut envoyé en diversion offensive aux côtes de Calabre.

Enflé de quelques premiers succès, Robert projeta le siège régulier de Trappani.

Aussitôt Ferrand d'envelopper la place d'une con-

tre-vallation de vaillante chevalerie et d'almugaverie, ce qui revenait à doubler, d'une enceinte de fer, l'enceinte murée.

Il devint possible à Frédéric d'en finir sur terre et sur mer, vu les énergiques manœuvres de Don Ferrand et de Dalmace de Castelnou, rappelé tout exprès en Sicile ; mais la situation politique s'améliora.

A la demande des deux Reines, douairière et régente d'Outre-Phare (décembre 1313), qu'appuya l'Infant mayorquin, fut conclue trêve d'un an, à partir de mai 1314 (*Zurita, tom. 2, f^o 22, v^o*).

SON MARIAGE.

Déjà, sur la haute renommée de sa vaillance et courtoisie, Don Ferrand était recherché par Marguerite, dame de Matagriphon, princesse d'Achaïe, veuve du sire des Baux, comte d'Andria, pour mari de sa fille unique Isabelle, descendante de Villehardouin dans la ligne féminine, et à leurs droits quant au domaine de Morée.

Mais c'était à coups de lance qu'il les fallait revendiquer.

A Messine (février 1314) fut passé le contrat de fiançailles (*Spicil, tom. 3, pag. 704*), dont un des témoins fut André Guiter de Torrelles; et voilà qu'à l'Infant roussillonnais échut l'honneur de recouvrer l'héritage de l'orpheline de la race française qui avait conquis le Péloponèse.

Pourquoi n'y avait-il pas chez lui-même force et solidarité de sang, identité de cette noblesse de cœur qui oblige dans toutes les conditions?

N'était-il pas aussi français que les rois normands d'Albion, au titre soit d'arrière rejeton de Guillaume

au court nez, issu de la souche ripuaire de Charlemagne, soit de ces wisigothiques magnats de nos Marches, enfants adoptifs de la France, depuis l'empire Carlowingien.

L'alliance de Ferrand et d'Isabelle fut donc la réunion, en une seule, de deux lignées des temps héroïques du Nord, non loin des poétiques parages d'Aréthuse et d'Alphée.

Mais, pour avoir donné sa fille à un prince plus en apparence catalan, Marguerite, de retour après la noce dans ses États de Grèce, y fut traquée, capturée et spoliée par les seigneurs français, ce qui précipita ses jours, car elle mourut en mars 1315.

Cette persécution s'explique. C'était crainte que les droits d'Isabelle, en mains de Don Ferrand, ne réveillassent les motifs d'affinité de ce prince avec la Compagnie Catalane, qui déjà causait bien assez d'ombrage aux fieffés de nationalité antipathique.

Secondé de Frédéric, l'Infant pressa vivement à Catane ses préparatifs de conquête et de vengeance, à l'appui desquels accourut Montaner, s'écriant : Seigneur, puisque vous allez en guerre, me voilà !

MORT DE SA FEMME.

Comme Isabelle mourut sur l'entrefaite (avril 1315) un mois après ses couches, Ferrand chargea le loyal serviteur d'aller remettre le nouveau-né ² à sa grand-mère Sclaramonde.

C'est une page palpitante d'intérêt que cet épisode, dans la Chronique (*chap.* 269), de celui qui fut ainsi

¹ *Stirpe regali satus* (Dom Vaissète).

² Ce fut plus tard Jacques II, roi de Majorque.

délégué presque aux fonctions de père nourricier auprès de l'Enryclée princière.

Il vous émeut jusqu'aux larmes, le routier de la grande compagnie, lorsque battu par la tempête, et tremblant, non pour lui-même, aguerri qu'il est à toute sorte de hasard, il presse, serre et berce sur son cœur le prince au maillot ; et qu'avec d'autant plus de sollicitude et de compassion que le danger s'aggrave, il le réchauffe, le réconforte de toute la chaleur de son sein entre la fourrure de l'almugavare et la cape de bivouac, plus rude encore.

Enfin on n'est pas moins attendri de ses soins, on peut dire paternels, qu'édifié des formalités révérencieuses sous lesquelles il se décharge en mains des deux reines, à Perpignan, et du dépôt confié à sa tutelle et du poids de sa responsabilité.

Si d'aventure, au terme de son odyssée, le candide serviteur eût entendu l'astrologue, trucheman des étoiles, pronostiquer que l'auguste enfant, si miraculeusement remis à sauve, périrait d'une fin tragique, roi vaillant, mais sans terre, de quel douloureux soupir il aurait accompagné son exclamation accoutumée *qu'eus diré* (que vous dirai-je ?), réticence qui, après un succinct récit, laisse un si vaste champ à la pensée ?

EXPÉDITION DE MORÉE.

Plus libre désormais, Don Ferrand fit voile vers Clarence, débarqua son monde, et prit la ville à force d'armes, pendant que ses galères le rendirent maître du port.

Sur le retentissement de ce succès, il fit publier et

reconnaître les droits de son fils qui devenaient les siens en cas d'évènement ¹.

Or, l'ascendant de la grande Compagnie augmentant de pondération dans la Morée, Belveder et bonne partie de l'Isthme se rangèrent à la mouvance du prince.

SECONDES NOCES DE L'INFANT.

A Clarence, Don Ferrand reçut et fêta Marie, sœur du roi de Chypre, et telle fut peut-être l'occasion qui lui procura, en secondes noces, la main d'Isabelle d'Ybelin, âgée de 15 ans, nièce du roi mentionné, et fille de son sénéchal. Le contrat fut reçu à Nicosie le 4 octobre 1315 (*Montaner, chap. 267*). De ce mariage naquit l'Infant Don Ferdinand, qui s'allia au même sang royal.

MORT DE DON FERRAND.

Ferrand avait réclamé des secours auprès du roi Sanche, son frère, et celui-ci s'était reposé sur Montaner du soin de les lui préparer.

Or, le preux compagnon s'y employait de ses propres deniers, lorsqu'il vit arriver à Mayorque un autre délégué aux mêmes fins.

Ce dernier n'avait point encore terminé sa mission que Don Ferrand n'était plus (15 juillet 1316), traîtreusement livré au fer de ses adversaires bourguignons, par des chevaliers de sa bannière, roussillonnais, quoi qu'il en coûte de le dire, mais leurs noms prêtent beaucoup trop de transparence à la déplorable vérité.

¹ M. le capitaine Colson a vu, ou possède quelque espèce métallique au coin de Ferdinand *Achaie principis*.

Nous laisserons oubliée, parmi des pages peu consultées (*Ms. de Ducange. — Montaner, chap. 270*), la désignation de celui qui parut avoir ourdi la trame. Nous ne regretterons pas même d'ignorer sur ce fait les dépositions de Pons de Ribera, de Jean Catala, de Bernard de Vallerosa, de Romeu d'Enveig, de Guillaume d'En, de Guillaume de Las Fonts, d'Adhémar de Mosset et autres.

Au champ de bataille se trouvaient ces trois derniers, le fils de Guillaume d'En, et Raimond, l'écuyer de Bertrand de Saint-Marsal, majordome du prince.

L'infant fut décollé.

Sa tête auguste, naguère radieuse du nimbe de l'adolescence, fut la seule partie mutilée, la face surtout, ce siège des tendres blandices d'une excellente mère, et d'une jeune épouse.

Bérenger Malet et Guillaume de So, qui virent le corps à nu, n'y reconnurent aucune blessure.

Guillaume d'En et l'Adalid Beylestat, avec les vassaux de Clarence, proposèrent de signaler l'attentat aux rois de Sicile et de Majorque, ce qui aurait appelé ces princes à la défense du fief. Mais les coupables ou compromis prévalurent pour se rendre au vainqueur.

Aussi, comme on refusait l'entrée du port de Clarence à Bérenger d'Oms, envoyé de la reine de Majorque, l'Adalid Beylestat lui cria: «Sire, n'écoutez
«point ces traîtres qui ont vendu l'Infant! Débarquez
«donc, venez le venger, et prendre en baillie sa
«terre!

Une information fut commencée à Perpignan contre Adhémar de Mosset, Bertrand de Saint-Marsal, et complices présumés.

Ce fut en vain, car le démon des Cours, ce monstre que le connétable breton redoutait bien plus qu'une forêt de lances, l'intrigue poursuivit le prince au-delà du tombeau, et la procédure n'eut point d'autre suite.

Ni Frédéric, ni Sanche ne se portèrent à la défense des droits de l'Infant Don Jacques, fils aîné de Don Ferrand.

Ce regrettable prince, fils de roi, père de roi, et digne du diadème, vécut à peine un an avec sa seconde femme, qui n'eut rien de plus pressé que de prendre son fils Ferdinand, et d'aller pleurer en Chypre son précoce veuvage.

Le corps de son mari, transporté à Perpignan, y reçut la sépulture en l'église de FF. Prêcheurs, d'où nous reste quelque souvenir de son mausolée.

Eglise à fouiller, Monsieur le Président et Messieurs, si nous tenons aux monuments de nos vieilles gloires roussillonnaises !

APPARITION DES ROUTIERS DANS LE CONFLENT (1364).

Par **M. B. Alart.**

Après le traité de Brétigny, (8 mars 1360), le roi d'Angleterre avait congédié beaucoup de ses gens d'armes qui s'étant débandés, couraient les provinces méridionales de la France sous divers chefs qu'ils avaient choisis, et portaient en tous lieux la désolation. Ces brigands, anglais ou gascons pour la plupart, connus sous le nom de *Routiers*, saccagèrent le Languedoc et l'Auvergne, brûlant ou rançonnant les villes et les monastères, détroussant les voyageurs, pillant les églises, arrêtant maints seigneurs et prud'hommes qui donnaient tous leurs biens pour n'être point occis, et ramassant partout, comme dit Froissard, *beaux deniers et grandes pourveances*. Ils se montrèrent en Roussillon dès l'an 1361 et dans les années suivantes. Les populations fuyaient à leur approche, et se retiraient, avec les vivres et leur argent dans les lieux forts, car les vassaux de la campagne n'étaient pas mieux traités que les bourgeois des villes dans cette guerre d'extermination contre toute propriété. L'Église surtout, opulente à cette époque, mais presque toujours trop faible pour défendre ses trésors, était exposée à toute la fureur des *chefs de ces sociétés tyranniques, amis de Dieu et ennemis de tout le monde*, et qui, dès leur début, avaient menacé le pape Innocent VI, de *mettre toute la chrétienté en combustion* s'il n'arrêtait la croisade publiée contre eux (janvier 1361). Le pays de Conflent vit arriver ces nouveaux barbares au mois de

mai de l'an 1364. A cette époque, une bande de ces compagnies, la même sans doute qui s'était déjà montrée du côté de Calce et de Rivesaltes, parcourut le pays de Fenouillet, s'empara de vive force du lieu de Montalba et s'y établit puissamment, en face et sur la limite des anciens domaines des comtes de Cerdagne. Les compagnies connaissaient bien le point faible de cette frontière, et suivaient à travers la vallée de Tarerach, le passage ouvert à tous les chefs de bande qui, à diverses époques, ont envahi le Conflent, sans traverser le Roussillon, notamment l'ex-roi de Majorque, en 1347, et les huguenots en 1592. Les habitants de la Viguerie savaient aussi, par expérience, de quel côté leur venait le mal, et ne manquaient jamais, quand ils craignaient une attaque des *ports de France*, de mettre en état de défense les *forces* royales de la rive gauche de la Tet, comme on le fit au mois d'août 1349 (*Mairie de Vinça, parchemins n° 73*). Mais, entre les donjons féodaux de la vallée de Molitg et la châtellenie royale de Rodès et de Ropidèra, la frontière du Conflent était occupée par les trois seigneuries ecclésiastiques d'Arbussols, de Marcevol et de Tarerach¹ dépourvues de forteresses et hors d'état d'opposer la moindre résistance aux envahisseurs qui, à diverses reprises, ont brûlé et saccagé ces trois villages avec le prieuré du Saint-Sépulcre.

La marche des compagnies était donc toute tracée. Ils choisirent le lieu de Tarerach pour leur place d'armes; *s'y établirent puissamment* comme ils l'avaient fait à Montalba, et une fois installés dans ce repaire,

¹ La seigneurie d'Arbussols appartenait au sacristain majeur de saint Michel de Cuiva; celle de Marcevol passa des Prieurs de Marcevol à la communauté ecclésiastique de Vinça; celle de Tarerach appartenait aussi à un moine de Cuiva, qui portait le titre de *Prevot de Filtols*.

ces nouveaux hôtes, ces routiers qui parcouraient en une nuit de douze à quinze lieues de chemin (*Froissard* et le *Thalamus de Montpellier*), purent à leur aise et à tout instant, fondre sur les villages du Conflent et abriter leur butin au-delà de la Tet dans leurs retraites de vautours.

L'organisation militaire, alors en usage dans le Conflent, leur laissait d'ailleurs libre carrière dans la campagne. Il est vrai que tout le pays était en armes derrière les remparts; mais malgré les énormes subsides fournis par le Conflent pour subvenir aux guerres de Castille et de Sardaigne, le Viguier n'avait pas en ce moment un seul cavalier, un seul *servent* à sa disposition pour poursuivre les dangereux adversaires qui venaient de se montrer. Cependant, averti du danger par les *faraons*¹ des lieux les plus menacés, il

¹ L'on ne peut douter que le Conflent n'ait employé comme le Roussillon, les signes de feu pour annoncer ce qui se passait à la frontière et surtout l'entrée des ennemis. Ce fait est déjà indiqué par Bosch qui l'a peut-être interprété à sa manière. « En los confins de Rossello y Cerdanya a ab França, dit-il, se ha de advertir que encara restan moltes Torres per « senyal de foch, de la una a l'altra, comensant à Salses, Opol, Tautauil, « Forsa-Reyal, de aquí à Rigarda, y per al devant, montanyes amunt, fins als « confins de Arago. » *Titols de hon.* etc. p. 345. Deux citations extraites des livres de comptes des consuls de Vinça, prouveront que ces signaux étaient aussi en usage sur d'autres lignes que celles indiquées par Bosch.

« A III de noembre (1565) En P. Sola, consol, ana a Rodes per emprendre « signe ab En Bertran d'Atsat Castela de Rodes, per les Grans Compagnyes « qui eren en Rosseylo. »

« Item, En P. Salvetat, Consol, dona n^o a l'escriba del Governador « quins dona per escrit les cenyes dels faraons (sic), canti lon deviem fer « (1580). » *Archives de la Mairie de Vinça.*

Outre ce moyen, les communes envoyaient de nombreux messages à leurs voisins pour leur annoncer tout ce qui pouvait troubler leur sécurité, y compris les tremblements de terre, comme on le voit par la curieuse note qui suit.

« Item, resebem una letra del Balle e dels Consols de Ila, quens *fasia asaber* que devia venir lo disabte lo teratremot e devia durar una ora e VIII puntz. « Done al misage qui la porta, ab voluntat de mos companys, II^o. » (*Comptes d'Arn. Giscafne, consul de Vinça en 1572*).

s'était empressé d'expédier des *lletres de reculleta* aux consuls des places fortes de la Viguerie, et ceux-ci s'étaient aussitôt occupés de former les dixaines, distribuer les sentinelles, mettre le guet en mouvement et réparer les murs. On ne connaît pas les mesures prises à cette occasion par les divers *lieux de reculleta* du Conflent; voici seulement les détails fournis à ce sujet par les livres de comptes des consuls de Vinça pour l'année 1364. ¹

La ville de Vinça semblait être le point de mire des Routiers, et se présentait la première à leur entrée dans le Conflent; aussi trouve-t-on de fortes dépenses faites à cette occasion pour réparations aux remparts et aux chemins de ronde, pour échelles et planchers aux tours dites d'En Ravayre, d'En Pertegas, et d'En Ortola, et travaux de défense aux portes dites de Joch et de la Font, sans compter trois châteaux de bois avec *cadafalchs* construits sur les maisons de Na Mercera, d'En Gauceran et sur la Porte de Joch. Nombre de femmes étaient occupées à filer *linyol ad ops de les balestes de la vila*; car les Consuls de Vinça ne se procurèrent qu'en 1377, une *balesta* ou *cano* de *tro* lançant des pierres de *mig-quintal* façonnées pour cette pièce d'artillerie par les *peyrers* de Villefranche. En 1364, ils n'avaient que des *balestes* de *torn* et d'*estrep*, confiées avec leurs *pasadors*

¹ Les détails qui suivent résultent de deux quittances dont nous devons la communication à l'obligeance de M. de S. M., et d'un registre de la Mairie de Vinça intitulé :

« Aquest es lo libre del Cossolat de Vinça. Foren elegitz Consols En P. Rasedor, en P. Pauques, e N G. Ribera, totz del dit Joch de Vinça, a quatre dies de febre l'any de Nostre Senyor M. CCC. LX. quatre. » Ce volume ne contient que les comptes de P. Rasedor. Ceux de P. Pauques ont disparu et quelques feuilles seulement des dépenses de G. Ribera se sont retrouvées parmi d'autres papiers.

et *cayrels* aux dixainiers de la ville. Il est aussi fait mention d'une *badoca*, espèce de guérite en bois, construite sur le clocher de la ville, et dans laquelle se tenaient des *talayes*, individus chargés d'observer nuit et jour ce qui se passerait dans la campagne. Enfin, sur ce même clocher, flottait au gré des vents une bannière noire ¹, signal de détresse à l'aspect duquel étaient accourus à Vinça les hommes armés de Rigarda, de Glorianes, de Marcevol, d'Arbussols, d'Espira, de Seners et de Llech, formant ensemble la *reculleta* de cette ville dont le tiers à peine était alors ceint de remparts, et le reste défendu par un simple fossé. Les compagnies firent sans doute ici comme dans le Carcassés : elles parcoururent la campagne et ruinèrent les villages ouverts sans oser s'attaquer à aucune forteresse (*Thal. de Montp.*). Elles battaient le pays sans trouver le moindre obstacle, et campèrent même une nuit en toute sécurité au *Vernadal*, petite plaine située entre Saint-Pierre-de-Bel-loch et Vinça, à un kilomètre de cette ville. ² On ne savait d'ailleurs quelles mesures prendre contre des ennemis dont on ignorait encore le nombre et presque toujours la situation.

Les Consuls de Vinça se concertèrent pour la défense avec le seigneur de Joch (Ramon de Perellos),

¹ J'avoue que le sens que je donne au mot *albeny* (bannière) ne me paraît pas aussi sûr que celui que j'attribue au mot *Badoca*. Ce sens d'ailleurs me semble résulter des expressions dont se sert le Consul Ribera, et je les livre ici à l'appréciation de chacun :

« Item, paga II^s VI^d a'N Perpenya Cors, per un Cordager que posa hom « al albeny negre del Cluquer. — Item, paga VIII. d. a'N P. Rius, per *cosir* « l'albeny negre del Cluquer. »

² La note suivante de G. Ribera se rapporte peut-être à cette circonstance : « Item, dona III diners à Franes Sabater, per comprar cera ad ops « d'untar les cordes de les balestes, can les Companyes hic vengren. » Mais on ne saurait en conclure que les murs de Vinça aient été attaqués.

et envoyèrent deux espions à Montalba, pour savoir combien de compagnie il y avait à Tarerach : En Bern. Beringera devait les informer à cet égard : Perpinya Joer fut envoyé de même à Trivillach pour savoir où étaient les compagnies, et ces renseignements furent aussitôt transmis au seigneur de Joch et au Viguiier de Conflent qui se trouvait alors à Espira. Pareil message fut envoyé au Gouverneur qui assembla les Consulats des deux comtés à Perpignan, pour demander cent cinquante hommes à cheval, chargés de garder la terre de Roussillon et du Conflent et les bords de la Tet, depuis Ille jusqu'à Prades. La généralité décida aussi que « mille florins d'or seraient empruntés au nom des trois Bras, pour ambassades auprès du seigneur roi, et autres frais à faire pour demander et avoir des soldats et des cavaliers qui devaient servir à la défense des comtés de Roussillon et de Cerdagne contre les ennemis maîtres des lieux de Terasalh et de Montalba. » Les cavaliers arrivèrent en effet avec leurs servents; mais ils ne purent que défendre les passages de la Tet dont toute la rive gauche restait à la merci des compagnies, et celles-ci durent profiter de ce répit pour se fortifier mieux que jamais à Tarerach.

Le village de Tarerach est bâti sur un petit tertre, au fond d'une espèce d'entonnoir dont les côtés, formés de montagnes arides, ne s'ouvrent que du côté de l'est pour le passage d'un torrent toujours à sec. Il n'y reste aucune trace de fortifications, et les documents anciens ne citent en ce lieu ni château, ni murs d'aucune espèce. Mais les compagnies qui s'y étaient retranchées, avaient dû s'y fortifier, et pouvaient s'y défendre long-temps encore, *manu potenti et*

armata, contre les gents de *reculleta* dépourvus de fortes machines de siège. Heureusement, nos troupes comprirent tout l'avantage que les assiégeants pouvaient tirer de la disposition des lieux. Ils virent que leurs ennemis s'étaient témérairement enfermés avec leurs dépouilles dans un misérable village, écrasé par une enceinte de montagnes, dont les issues pouvaient être fermées sans peine et du haut desquelles les routiers devaient être écrasés jusqu'au dernier.

Les balistes manquaient. On fit venir du château royal de Perpignan, deux *Gates* ou *Guinys* (engins), qui furent démontés, et transportés, à grand renfort de chevaux et de charrois, avec toute leur *ferramenta*, cordages, etc., à Vinça, lieu fixé pour le rendez-vous des troupes du siège. Le Consul G. Ribera a laissé la note des « clous en fer et pièces de bois, avec le pain, vin, fromage, miel, laitues, etc. » par lui fournis aux menuisiers et hommes de Vinça qui montèrent les *gates per anar á Teresach*. Munis de ces machines de siège, les hosts se mirent en marche, ayant à leur tête le Viguiier de Villefranche. Nous ignorons le nombre de ce corps d'armée qu'un acte du 20 décembre 1365 dit composé *des troupes et gens de cette terre* (Cerdagne et Roussillon). Vinça y avait envoyé sa compagnie conduite par son *capitaine*, Arnauld des Valls, et par un des Consuls, G. Ribera, qui nomme la plupart des hommes qui la composaient, tous payés par la ville à raison de deux sous par jour, outre les vivres que le Consul devait leur donner durant la campagne, sans oublier un *barral de vi* que le capitaine devait distribuer à ses soldats. ¹

¹ Un acte de 1429 prouve qu'un barral de vin faisait une demi somada, ou charge. « Item paga iii^s vi^d per un barral de vi per provezio del Senyor, » lo qual vi paga a raho de viii^s la somada. » *Mairie de Vinça*.

Les détails du siège sont aussi à peu près inconnus; mais nul doute que les *Ginys* de Perpignan n'aient joué le principal rôle dans cette affaire. Postés au sommet et sur les pentes du *Roc del Moro* et du *Pic Arno*, nos gens dressèrent leurs ginys et trebuquets; firent pleuvoir pendant trois jours les pierres et le feu sur le repaire des compagnies, et réduisirent à la dernière extrémité les brigands qui infestaient nos contrées. Au reste, la défense ne manqua pas d'énergie, car le menuisier Pierre Carrera, qui reçut deux cent un florins d'or pour transporter et dresser les deux ginys du château royal de Perpignan, nous apprend que nos troupes dûrent battre en règle le lieu de *Theresach*, et ne le recouvrèrent que par la force des armes. Les hommes de Vinça, qui se trouvèrent au siège, ne furent payés que pour trois jours : cet espace de temps et la vigueur de l'attaque suffirent sans doute pour accomplir ce fait d'armes dont la date précise était inconnue jusqu'ici. On peut la donner aujourd'hui, grâce aux comptes du consul P. Rasedor dont les dépenses relatives au siège de Tarerach et à l'expulsion des Routiers sont toutes inscrites entre le 4 mai et le 14 juin 1364. La note suivante doit faire rapporter cet évènement aux premiers jours de juin de ladite année : « Item, il lui est dû trois sous huit
« deniers pour le pain qu'il pétrit et qu'il ne put ven-
« dre, quand l'host alla à Teresach, et qu'*En Alenya*
« fit pétrir par force à grand nombre de personnes ;
« une partie dudit pain, n'ayant pu se vendre tout de
« suite, fleurit, et il le donna pour amour de Dieu,
« le 15^e jour de juin. »

Cet *Alenya* était sans doute le même que *Pierre d'Alenya*, vignier de Conflent à la date du 25 mai

1359 (*Archives de la Mairie de Vinça, parchemins, n° 151*), et peut-être aussi en juin 1364. Ce serait donc lui qui aurait chassé les compagnies de Tarerach. Mais les Consuls de Vinça, et P. Rasedor en particulier, n'étaient guère satisfaits de sa manière d'agir à leur égard. « Je passai trois jours à Perpignan, dit-il, devant le Gouverneur, pour l'injure que le Viguier de Conflent se permit à l'égard des Consuls de Vinça, lorsqu'il ôta les hommes d'Erbussols de la *reculleta* de cette ville pour les faire aller à Marcevol. » Nous n'avons pas d'autres détails sur cet incident du siège de Tarerach; nous voyons seulement que le Viguier P. d'Alenya était remplacé dès le mois d'août 1364 par le Donzell François de Saint-Féliu. ¹ Était-ce une récompense ou une disgrâce, pour sa conduite dans ces dernières circonstances? Rien ne nous éclaire à cet égard; mais les Universités et les seigneurs ne tardèrent pas à régler aussi leurs comptes à la *taula d'En Johan Fuster, mercader de Perpignan*, député par les Consuls de cette ville pour faire payer les frais du siège de Tarerach. Vinça lui paya pour sa part quatre livres seize sous trois deniers. l'Université de la Vall de Prats de Mollo, dix livres dix sous neuf deniers et une maille, et l'on trouve encore les quittances consenties pour le même objet aux communes de Villefranche et de Montferrer, ainsi qu'à l'abbé du monastère de Cuyxa.

¹ Mairie de Vinça, parchemins n° 140. — On retrouve, le 5 juin 1565 « lo Senyor En P. d'Alenya comissari per los Senyors Deputats del Principat de Catalunya a reebre les generalitatx ordonades en les cortz novel·lament celebrades en la ciutat de Tortosa » (*Comptes du Consul P. Ravayre, 1565*). — La famille nobiliaire d'*Alenya* résidait à Ille, au xiv^e siècle.

RAPPORT

SUR LE SEMOIR A HÉLICE DE M. DENAMIEL,

Par M. Séguier.



La Commission chargée par vous de faire un rapport sur le semoir à hélice, inventé par M. Denamiel, juge de paix à Rivesaltes, a l'honneur de vous présenter ses observations. Elle s'est rendue à Rivesaltes; elle a examiné avec attention cet instrument; elle l'a vu fonctionner, et elle a pu apprécier, par l'ensemencement qui a été fait cette année d'un champ de céréales, avec ce semoir, s'il remplit les conditions exigées.

Les inconvénients que présentent les semailles à la volée, soit par l'irrégularité avec laquelle la semence est distribuée et enfouie, soit par la difficulté qu'on a de se procurer un semeur qui réunisse toutes les conditions voulues; qui connaisse, parceller par parceller, les qualités du sol qu'il sème et qui inspire toute confiance; soit enfin le désir d'alléger l'homme d'un travail qui, sur une grande exploitation, ne peut être que très fatigant, ont donné l'idée d'inventer des machines qui, fonctionnant avec régularité, pussent remplacer l'homme dans cette opération.

Un semoir, pour être parfait, devrait réunir les conditions suivantes: distribuer la semence avec régularité à des distances égales; la répandre, plus ou

moins dru, selon la volonté de celui qui le dirige; la placer à la profondeur reconnue la plus avantageuse, être d'une construction simple, facile à manier, et procurer de l'économie sur les autres manières de semer qui sont au plantoir et à la volée.

Il a été inventé dans tous les pays un grand nombre de semoirs. En France, presque tous ont été délaissés; quelques-uns fonctionnent encore pour plantes sarclées: le seul qui a été reconnu utile et avantageux, tant pour les céréales que pour toutes les autres graines, est le semoir Hugues, auquel on n'a pas osé, cependant, prédire une garantie de durée et beaucoup de propagation.

Le semoir à hélice de M. Denamiel subira-t-il le même sort? La Commission croit à son adoption pour les récoltes sarclées; mais, pour la culture des céréales, elle ne saurait se prononcer d'une manière aussi positive, non qu'elle ne reconnaisse ce semoir très avantageux, mais parce que l'adoption d'un semoir a supposé, jusqu'à présent, l'adoption de la culture en lignes, dont l'avantage est un problème encore à résoudre pour les céréales, à cause des deux binages à la main que forcément on doit donner, pour la réussite complète de ce système de culture. La difficulté de se procurer, dans notre département, les bras nécessaires pour exécuter avec rapidité ces travaux, et la cherté de la main d'œuvre, nous empêcheront, pendant long-temps, d'adopter la culture en lignes pour les céréales sur les grandes exploitations, et c'est à ce seul point de vue que la Commission émet un doute sur l'adoption. Mais, dans la petite culture, dans les localités où l'on cultive très peu de céréales, où les bras ne manquent pas, l'adoption

de ce semoir, dont le prix n'est pas trop élevé, serait avantageuse et ne paraît pas douteuse lorsqu'il sera connu.

Le semoir à hélice de M. Denamiel mérite de fixer votre attention : sa construction est très simple ; et, tel qu'il l'a décrit lui-même, il se compose d'une trémie fermée en dessous par un cylindre à hélice, qui reçoit, par quatre rangs d'ouvertures de dimensions différentes, les graines contenues dans la trémie, les conduit dans un tuyau qui les déverse dans le sillon ou raies tracées par le soc de la charrue ou rayonneur ; le cylindre est fixé sur un essieu qui le traverse et qui tourne avec les roues placées à l'extrémité de celui-ci ; à chaque rotation, l'ouverture du cylindre, destinée à recevoir la semence, se présentant à la surface, le grain s'y introduit et suit son cours, tombe dans le sillon d'une manière assez régulière pour qu'il puisse être enfoui sans qu'aucun grain ne reste à la surface du sol. Les quatre ouvertures du cylindre sont de dimensions différentes, afin de recevoir la qualité de graine qui correspond à chaque ouverture ; elles sont munies chacune d'une trappe assujettie entre la trémie et le cylindre, qui servent à tenir fermées celles qui ne doivent pas fonctionner, et à graduer la quantité de semence qu'on veut jeter en les fermant plus ou moins. Une autre planchette en cuivre, établie aussi entre la trémie et le cylindre, sert à fermer complètement l'ouverture qui reçoit le grain, lorsqu'on veut cesser de semer ; une tringle en fer, fixée à la trémie, permet au semeur, sans se déranger, de tirer ou pousser cette planchette. Il n'y a aucune complication : les dérangements sont difficiles, et l'instrument est à la portée des gens les

plus inexpérimentés. La Commission a cru, cependant, que le même cylindre, servant à toute espèce de graines, peut produire des erreurs et par conséquent des mécomptes, puisque l'on pourrait par méprise ou ignorance ouvrir une des trappes qui ne correspondrait pas au grain que l'on sème. Elle préférerait qu'il y eût un cylindre de rechange pour chaque graine; et cette innovation pourrait encore permettre à l'instrument de répandre, en même temps que la semence, un engrais pulvérisé qui tomberait avec elle dans le même sillon. Il ne s'agirait alors que de faire deux compartiments à la trémie et deux ouvertures correspondant au cylindre : dans un compartiment on mettrait l'engrais pulvérisé, dans l'autre le grain; en passant par le tuyau ils se mélangeraient, et tomberaient ensemble dans la raie. Les effets de l'engrais pulvérisé, en contact dans le sol avec la semence, ont été reconnus si avantageux que l'on a adapté à tous les semoirs perfectionnés un moyen quelconque pour obtenir ce double but; le semoir de M. Denamiel pourrait l'atteindre sans aucune complication.

La graduation de la semence au moyen des trappes, que l'on ferme plus ou moins selon la quantité que l'on veut répandre, s'opère en fixant ces trappes au point qui est marqué sur une petite crémaillère, dont elles ne peuvent se séparer : le semeur peut être assuré qu'il ne semera que la quantité qu'il s'est proposée.

Le semoir que nous avons vu fonctionner, traîné par une seule bête, est le semoir hélice à charrue; il s'adapte au mancheron de celle-ci au moyen d'un cadre en tringles dans lequel est enchâssé le semoir et d'où partent deux baguettes qui l'assujettissent au

mancheron. Cet ajustement a paru à la Commission, nouveau, très simple et très ingénieux ; car il ne gêne en rien les mouvements du semeur-laboureur et exige peu de force : le semoir monte et descend selon les accidents du terrain sur lequel roulent les roues , sans qu'aucun dérangement puisse survenir, fonctionnant toujours avec la même régularité; un peu plus de solidité dans le cadre nous a paru cependant nécessaire.

Ce semoir est destiné à semer sous raie; il ne répand qu'une seule ligne à la fois; la semence est recouverte par l'autre sillon que l'on trace à côté et que l'on sème alors aussi. Il peut fonctionner indistinctement avec l'araire ou la charrue à versoir; il économise le travail du semeur à la main ou du semeur avec les semoirs indépendants de la charrue, puisque le laboureur, en donnant le dernier labour des semailles, sème en même temps; il doit y avoir plus de régularité dans le travail qu'avec le semoir à plusieurs lignes, puisqu'il n'y a qu'une seule raie à surveiller, et le moindre inconvénient qui survienne est plutôt aperçu et peut être plutôt corrigé; mais il faut que chaque charrue soit munie de son semoir. Le prix de l'instrument n'étant que d'une soixantaine de francs, il se trouve à la portée des grandes comme des petites exploitations, qui ne doivent pas reculer devant cette dépense, vu les bénéfices que cet instrument peut leur procurer.

La Commission n'a vu fonctionner que le semoir hélice à charrue; elle ne peut donc point vous entretenir des autres semoirs que M. Denamiel a dénommés semoirs hélice à socs, à herse et à trois

roues : le système est le même ; mais le mécanisme pour la marche de ces instruments doit varier, et la Commission ne les ayant pas vu fonctionner, ne peut porter un jugement.

La manière dont la semence est répandue dans le sillon paraît très régulière. La Commission a vu semer du blé et des haricots ; l'un et l'autre grain lui ont paru mieux espacés et plus convenablement placés que ne pourrait le faire un semeur à la main. Elle a pu mieux apprécier les semailles du premier grain par l'inspection du champ semé cette année en blé, et qui, par compartiments égaux, se trouve ensemencé à raison de quatre, cinq, six et sept doubles décalitres par ayminate ou soixante ares. La différence est très marquée sur ces quatre compartiments ; mais les plants sont aussi bien distribués que possible dans les lignes¹ ; et par la comparaison qu'il nous a été possible de faire avec un autre champ qui se trouve à côté et qui a été semé avec le semoir Hugues, nous n'hésitons pas à proclamer que le semoir hélice de M. Denamiel, fonctionne aussi bien, si non mieux, que le premier ; et nous devons constater que le champ semé au semoir Hugues présentait plus d'espace entre les lignes et une inégalité fort grande dans la quantité de blé versée ; par conséquent, plus de terrain perdu que celui semé au semoir à hélice, que les vides pris ça et là sur les lignes et les touffes trop fortes de blé que l'on voyait en grand nombre, attestaient de l'irrégu-

¹ La Commission a engagé M. Denamiel à dépiquer séparément le blé résultant des quatre compartiments, afin de pouvoir connaître quelle sera la quantité de semence qui, sur une surface donnée de terrain, produit le meilleur résultat.

larité de la distribution de la semence par le semoir Hugues, fait provenant de l'irrégularité de force des ressorts des divers tubes. La Commission n'a point reconnu ces inconvénients sur le champ semé au semoir à hélice; et elle doit constater que l'apparence du blé était plus belle que celle du champ voisin. La profondeur à laquelle on veut enfouir la semence, dépend du plus ou moins d'entrure que l'on donne à la charrue; et, par la facilité que l'on a maintenant à la régulariser, on peut enfouir la semence à la profondeur que l'on se sera proposée. La saison où nous sommes n'a pas permis de pouvoir juger des semailles des plantes sarclées comme : maïs, haricots, etc. La Commission regrette que M. Denamiel n'ait pas semé des féveroles qui auraient pu donner déjà une idée de la manière dont cet instrument fonctionne avec ces sortes de graines; mais ayant vu semer des haricots, et la distribution de la semence lui ayant paru très régulière, elle ne doute pas que les plantes lèveront dans les conditions les plus favorables à leur réussite.

Le semoir hélice à charrue sert pour semer sous raie; celui à mancheron peut servir au même usage comme aussi sur le labour; les autres sont pour ce dernier cas, et sèment indistinctement une ou plusieurs lignes à la fois. Il peut donc être utilisé pour tous les cas comme pour toute espèce de graines; mais ne l'ayant pas vu fonctionner dans les dernières conditions, nous ne pouvons point (comme nous l'avons déjà dit) vous soumettre nos observations.

M. Denamiel croit que son semoir hélice à charrue pourrait servir pour semer à la volée, en retournant le tuyau de descente, de manière qu'au lieu de jeter le grain à droite, sur un côté du sillon, il le jetât

en arrière; en effet, il s'ensuivrait de cette disposition que le grain serait distribué dans la largeur de la raie au lieu de l'être sur la longueur; les lignes qu'occuperaient les plantes seraient plus larges, et par conséquent l'espace vide entre les lignes et où croissent les mauvaises herbes, serait moindre, et on abrégerait ainsi l'opération des binages : nous engageons M. Denamiel à essayer ce mode d'ensemencement, mais pour les céréales seulement.

La Commission ne contrôlera pas les calculs auxquels s'est livré M. Denamiel, sur l'économie que procurerait à l'agriculture française l'adoption générale d'un bon semoir. Elle reconnaît, avec lui, qu'il y aurait grande économie de main-d'œuvre; mais elle ne peut pas admettre que les semoirs, en général, pour donner une bonne récolte, permettent de n'employer que la moitié de la semence; et à ce sujet, elle citera deux autorités sur cette matière : M. John Sinclair, dans son Code d'agriculture, dit que le système de culture en lignes, pour les céréales, a été porté au plus haut degré de perfection et pratiqué sur une très grande échelle dans l'exploitation, et sur les domaines du célèbre agriculteur anglais, M. Coke de Hotkham, qui employait le semoir du Rev. M. Cooke, qui sème six lignes à la fois et un acre par heure (un hectare en deux heures et demie) tiré par un seul cheval. Il sème son froment en lignes à neuf pouces de distance, et son orge à six pouces trois-quarts; il emploie par acre trois bushels d'orge (deux hectolitres soixante-quatre litres par hectare) et six d'avoine (cinq hectolitres vingt-huit litres par hectare). Quant au froment, la quantité moyenne qu'il préfère est de quatre bushels par acre (trois

hectolitres cinquante deux litres par hectare), et M. Mathieu de Dombasle, dans une instruction qu'il a donnée sur la conduite des semailles à brouette, dit, que pour le froment, les lignes à neuf pouces de distance, il faut trente à trente cinq grains par pied de longueur, pour mettre deux hectolitres par hectare. On pourra être surpris, dit-il, que j'indique une quantité aussi considérable de semence; mais je crois que les cultivateurs anglais les plus expérimentés ont raison de dire qu'on ne doit pas chercher à économiser la semence en employant le semoir. Le grand avantage de la culture en lignes consiste, non pas dans cette économie, mais dans la facilité de donner des binages, soit à la main, soit à la houe à cheval; pour celui qui ne veut pas biner les récoltes, je ne puis concevoir l'utilité du semoir. Puis après, il ajoute: les personnes qui calculent le produit d'une récolte par la multiplication de la semence obtiendront, sans doute, de plus beaux résultats par des semailles très-claires; mais, lorsqu'on calcule la récolte, comme on doit le faire par le produit d'une étendue donnée de terrain, semence déduite, on trouvera presque toujours qu'il est plus avantageux de semer dru, cependant sans excès. — La quantité de semence indiquée par M. Dombasle est à peu près celle que l'on répand en semant à la volée dans notre département; celle que M. J. Sinclair dit employée par M. Coke la dépasse de beaucoup. Nous ne pouvons point, en conséquence, après l'avis des autorités que nous venons de citer, admettre qu'il soit aussi avantageux qu'on le prétend d'opérer une économie sur la semence en employant le semoir. Mais, pour ceux qui voudront économiser la semence, le semoir à hélice présen-

te des avantages incontestables sur les semages à la volée.

« M. J. Sinclair dans son ouvrage déjà cité, fait un « résumé des arguments que les agronomes font valoir « sur la question de savoir s'il est plus convenable et « plus profitable de cultiver les céréales à la volée, « ou par la culture en lignes, au semoir. Les argu- « ments que l'on présente contre le système de cul- « ture au semoir sont : 1° Qu'il ne paraît pas être profi- « table dans les petites exploitations, à cause du prix « élevé des machines nécessaires pour exécuter les « diverses opérations des semailles, des binages, etc.; « 2° Que ces opérations doivent souvent entraîner des « retards incompatibles avec la célérité qu'exigent « les semailles d'automne ou du printemps, dans une « exploitation étendue, et surtout dans les saisons « pluvieuses, et dans les sols humides, quoique cet « inconvénient soit peu considérable, dans les saisons « et dans les sols secs; 3° Que les semoirs n'exécutent « pas un bon travail dans les sols trop pierreux, où « les coutres ne peuvent pas s'enfoncer à une profon- « deur suffisante, ce qui est cause que le grain n'est « pas assez recouvert pour produire une récolte abon- « dante; 4° Qu'il ne convient pas aux terres en pente « rapide; 5° Enfin, que les grains sont plus sujets à être « couchés par les vents, et que la moisson est plus tar- « dive dans les champs semés au semoir que dans « ceux qui sont ensemencés à la volée, et qu'en con- « séquence, cette méthode convient moins à un cli- « mat septentrional et sujet aux vents violents. »

La première de ces objections paraît, à la Com- mission, résolue en partie par le prix de soixante francs que coûtera le semoir hélice, et qui le met à

la portée de tout le monde ; la seconde n'en est pas une pour ce même instrument ; car, quel que soit l'état de la terre que l'on veut semer, ou l'état de l'atmosphère, dès le moment que l'on peut entrer avec la charrue pour donner le labour qui doit recevoir les semailles, le champ se trouve ensemencé : loin d'éprouver aucun retard, on opère donc avec plus de célérité. Le troisième argument qui est très sérieux pour les autres semoirs inventés jusqu'à ce jour, semant une ou plusieurs lignes à la fois sur un champ pierreux où les coutres destinés à tracer les raies pour recevoir les graines ne peuvent s'enfoncer, n'a point d'application au semoir à hélice, qui verse le grain dans le sillon ouvert par la charrue ; donc, dès l'instant que celle-ci peut fonctionner, le semoir fonctionnera aussi. Ce raisonnement répond encore favorablement à la quatrième objection ; car si le labour est possible sur les pentes rapides, le semoir, qui est adapté à la charrue, le sera également. Quant au cinquième argument, comme ce n'est pas une objection contre le semoir lui-même, mais contre la culture en lignes, nous ne croyons pas devoir nous en occuper, tout en mentionnant que les autres semoirs de M. Denamiel peuvent faire les semailles à la volée.

D'après tout ce qui vient d'être dit, le semoir hélice à charrue, détruit d'une manière irrécusable tous les arguments, résumés par M. Sinclair, contre l'emploi des semoirs tels qu'ils avaient été inventés jusqu'à ce jour. La Commission est donc persuadée que cet instrument est destiné à rendre de grands services à l'agriculture ; elle reconnaît qu'il peut être employé dans un bien plus grand nombre de cas que les autres semoirs déjà connus ; qu'il est d'une cons-

truction très simple, ingénieuse, à la portée de toutes les intelligences, point sujet à des dérangements, fonctionnant avec régularité, et que son usage doit en être propagé. En conséquence, la Commission reconnaissant que l'invention de M. Denamiel est heureuse; qu'elle est d'une bonne fortune pour l'agriculture; que M. Denamiel a fait preuve de beaucoup d'intelligence et d'une louable persévérance en amenant son ingénieux instrument au point de perfection où nous l'avons vu, est d'avis de lui accorder la première distinction prévue par le règlement, en lui donnant une médaille d'argent, d'un grand module, et le titre de Membre résidant.

Elle propose, en outre, de voter des remerciements au citoyen utile, qui a consacré son temps et ses veilles à doter l'agriculture d'un progrès nouveau.

CATALOGUE DES INSECTES COLÉOPTÈRES

OBSERVÉS DANS LE DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES,

AVEC INDICATION DES LOCALITÉS,

Par M. **Companyo**, Docteur-Médecin,

Directeur-Conservateur du Museum d'histoire naturelle de Perpignan.



L'entomologie est une des branches de l'histoire naturelle dont les travaux, depuis quelques années, ont fait de rapides progrès; les savants du plus haut mérite en ont perfectionné les méthodes et facilité l'étude; aussi voyons-nous de toutes parts des collections se former avec rapidité.

L'entomologie est donc une science des plus répandues, je dirai même des plus avancées; mais quelque variées que fussent les méthodes, quelque ordre qu'on eût mis dans la classification des insectes, il n'en résultait pas moins une grande confusion dans la dénomination des espèces. Les naturalistes de province, manquant souvent d'expérience et n'ayant point de descriptions bien exactes, donnaient des noms différents au même individu; de telle sorte, que chaque contrée avait ses coléoptères particuliers, et il s'était glissé dans l'entomologie une confusion si étrange, qu'il devenait important de la faire cesser au plutôt.

M. Gaubil, savant entomologiste, entreprit cette

tâche difficile. Profitant des monographies qui avaient été faites de toutes parts, ainsi que des écrits qui avaient été publiés sur la matière; réunissant à tous ces documents le fruit de ses propres observations, il composa un catalogue synonymique des coléoptères d'Europe et de l'Algérie. Avec ce catalogue, qui présente encore quelques lacunes, on peut cependant classer aujourd'hui avec plus de méthode et rapporter à chaque insecte son véritable nom.

Le département des Pyrénées-Orientales ne devait pas être le dernier à recueillir ses insectes et à faire sa collection; car quel pays d'Europe pourrait-on lui comparer pour l'abondance et pour la variété de ses richesses naturelles? ¹

L'entomologie du Roussillon ne le cède en rien aux autres branches de l'histoire naturelle; en effet, comment n'y trouverait-on pas un nombre considérable d'espèces, lorsque ce département, dans sa petite étendue, offre des stations aussi différentes et des transitions de température aussi disparates! Le littoral de la Méditerranée, avec sa grande plaine, ses étangs salés et une douce température, le bornent au levant du cap de Creus, limite de l'Espagne; au cap de Leucate, limite du département de l'Aude; c'est-à-dire, dans un espace de vingt-six lieues. Les régions moyennes des Corbières, qui le couvrent au

¹ Ce travail fait suite aux divers mémoires que j'ai publiés sur l'histoire naturelle du département et insérés dans la collection des *Annales de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*.

Pour les mollusques fluviatils et terrestres, v. le 5^{me} v., p. 105 (1857).

Pour les oiseaux v. le 4^{me} v., p. 59 (1859).

Pour les mammifères v. le 5^{me} v., p. 424 (1861).

Pour les plantes v. le 6^{me} v., p. 95 (1865).

Nord, et les Albères, qui le séparent de l'Espagne au Midi, forment un vaste cirque qui se ferme au pied du Canigou et dont les plus hauts contreforts, élevés à peine à huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, offrent de magnifiques vallées et des coteaux couverts de belles végétations; tandis que les régions supérieures, surmontées de pics qui portent leur cîme jusqu'à trois mille mètres de hauteur, sont, la plus part du temps, recouvertes de neiges et de glaces. Une telle disposition de terrain devait nécessairement donner naissance à des produits de toutes les latitudes; aussi voit-on, dans les diverses branches de l'histoire naturelle des Pyrénées-Orientales, des espèces qui n'avaient été signalées que dans les contrées les plus chaudes de l'Europe; et celles habitant les régions de l'extrême Nord.

Les différentes latitudes d'un département aussi restreint; la diversité des plantes dont il est peuplé; les récoltes si variées des vallées qui le composent, sillonnées par des ruisseaux nombreux; trois grands cours d'eau que les ravins alimentent et qui le divisent en trois bassins différenciés par les cultures appropriées à chacun d'eux; tout cela, disons-nous, devait nécessairement amener une grande multiplicité et une variété infinie de produits entomologiques.

L'entomologie de nos contrées n'était pas connue il y a trente-cinq ans: les naturalistes qui visitaient les Pyrénées-Orientales n'y séjournaient pas assez pour en apprécier les richesses; personne de la localité ne s'en était occupé encore; nous avons été le premier à colliger les insectes que nos diverses régions fournissent. Notre collection a toujours été

ouverte à ceux qui ont témoigné le désir de s'occuper de cette branche des sciences naturelles ¹.

A l'origine de nos études entomologiques, nous n'avions aucun document, aucune collection pour comparer nos espèces à celles déjà découvertes; aussi avons nous marché à tâtons pendant long-temps : en 1821, MM. Bastard et Leclerc-Thouin, aides naturalistes du jardin des plantes de Paris, visitèrent notre département. Leurs conseils nous furent très favorables; ils nous aidèrent de leur expérience pour classer nos collections, et emportèrent à Paris les espèces douteuses, pour les étudier dans le silence du cabinet. Ils nous encouragèrent à persévérer dans les recherches que nous avions entreprises.

Peu de temps après, M. le comte Dejean, dont l'obligeance a été extrême pour nous, parcourut aussi les Pyrénées-Orientales; nous eûmes même la satisfaction de l'accompagner dans quelques-unes de ses courses; depuis cette époque, notre collection s'étendit considérablement par des échanges et par les bons

¹ M. Canta aîné a été le premier qui, après avoir, à notre exemple, réuni en collection un grand nombre d'oiseaux du département, s'est livré avec persévérance à l'étude de l'entomologie; il a formé une collection qu'on voit avec intérêt; il nous a fait part de toutes ses observations dont grand nombre sont très-curieuses.

Plus tard M. Aleron se réunit à nous pour explorer la contrée; il n'a pas été un des moins ardens. Doué d'un esprit explorateur; chasseur infatigable, il a enrichi nos collections de bien bonnes espèces, et d'observations du plus haut intérêt. Outre les insectes, M. Aleron s'est beaucoup occupé de coquilles fluviatiles et terrestres.

Pour ne pas être obligé de citer à chaque instant le nom de MM. Canta et Aleron, je me plais à déclarer, ici, que leurs découvertes et leurs observations m'ont beaucoup aidé à composer ce catalogue; qu'ils reçoivent donc le témoignage de toute ma gratitude.

rapports que nous avons toujours conservés avec cet entomologiste célèbre.

M. Dejean nous mit en relations avec les naturalistes de l'Allemagne, de la Suisse et de toutes les parties de la France ; ceux-ci sollicitèrent des échanges, et c'est ainsi que notre collection prit un grand accroissement. Plus tard, M. Audouin, professeur du Jardin-des-Plantes, vint aussi étudier les insectes nuisibles à la vigne et aux oliviers. Nous lui fîmes part de nos observations à ce sujet ; nous lui donnâmes beaucoup d'insectes du pays ; il nous en dédommagea, par bon nombre d'espèces étrangères et rares qu'il nous adressa à sa rentrée à Paris.

Quoique nous ayons réuni un grand nombre d'insectes, nous n'avons pas la prétention de croire que ce catalogue représente la statistique complète des coléoptères du département ; nous sommes persuadé, au contraire, qu'il reste beaucoup d'espèces à découvrir, et nous engageons les jeunes gens à diriger leurs études vers cette branche des connaissances naturelles, qui donne tant d'attrait, et fait passer bien des moments heureux, en contemplant les merveilles de la nature dans ses infiniments petits ; il y a beaucoup à faire dans les petites espèces qui n'ont pas été suffisamment étudiées. Nos travaux, tout incomplets qu'ils sont, auront du moins le mérite d'avoir ouvert la marche à ceux qui nous succéderont. L'entomologie n'est pas un but de curiosité seulement ; son étude peut être très utile à l'agriculture en faisant connaître les moyens de détruire les insectes qui dévorent nos récoltes ; des hommes du plus haut mérite y ont consacré leurs veilles ; des hommes sérieux y ont porté toute leur attention ; des guer-

riers n'ont pas dédaigné de s'en occuper d'une manière spéciale; et nous avons été témoin qu'au milieu des combats, un homme, haut placé, mettait pied à terre pour ramasser un insecte. Cet homme, l'Empereur en faisait un grand cas, puisqu'il l'avait attaché à sa personne comme aide-de-camp ¹.

Notre catalogue contient l'énumération des coléoptères observés jusqu'à ce jour dans le département des Pyrénées-Orientales, avec l'indication précise des localités où nous les avons trouvés. Nous avons pris Perpignan pour point central de nos observations, et nos excursions ont rayonné, non-seulement dans les vallées des trois grands bassins formés par les trois grands cours d'eau *le Tech, la Tet et l'Agly*, qui traversent notre Roussillon dans toute sa longueur de l'ouest à l'est; mais encore elles se sont étendues dans toutes les vallées du Canigou, voisines de l'Espagne, les versants de la Cerdagne et du Capcir, où d'immenses et riches vallées donnent des produits très variés.

Il aurait manqué quelque chose à ce travail, si nous avions négligé d'y joindre une très vaste éten-

¹ En 1809 M. le comte Dejean, colonel du 9^{me} dragons, faisait partie de la division Kellerman dans les Asturies : nous battions en retraite d'Oviedo, et nous montions les gorges de *Pajares*, pour venir sur le royaume de Léon, sous le feu de la mousqueterie des espagnols, cachés dans les bois qui couvrent ces montagnes difficiles. Dans cette circonstance, je le vis descendre de cheval pour ramasser un *carabe* que les soldats dans leur marche avaient chassé des broussailles. Toutes les fois que la division faisait une halte, il en explorait les lieux voisins. C'est ainsi qu'il était parvenu, en récoltant des insectes de tous les pays, à faire la collection la plus riche d'Europe; elle renfermait, en coléoptères seulement, vingt-deux mille trois cent quatre vingt-dix-neuf espèces et une infinité de variétés. J'étais loin de me douter alors que je verrais plus tard M. le comte Dejean, lieutenant-général, venir parcourir les Pyrénées-Orientales en entomologiste, et que moi-même je m'adonnerais avec ardeur à l'étude de cette science.

due de pays qui, au nord, forme le Llaurenti par la réunion de plusieurs vallées de l'Ariège et de l'Aude; et, au midi, l'île Sainte-Lucie, à l'extrémité du canal de la *Robine*, près le port de la Nouvelle. Ces deux localités sont très intéressantes au point de vue de l'habitat et des stations; elles nous conduisent progressivement des bords de la Méditerranée jusqu'aux pics couverts de neige. ¹

PREMIÈRE FAMILLE. — *CICINDELA*.

Premier genre. — *Cicindela*. — LIN.

1. *Ci. campestris*, de GEER. *Gallia*. (Pyr-Orientales).

Commune dans les champs, le long des chemins sablonneux, dans toute la contrée.

2. *Ci. marocana*, FABRI. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.).

Elle est regardée comme une variété de la précédente; on la trouve dans les mêmes lieux; elle diffère de la première par les couleurs générales plus sombres, et par les taches des élytres qui sont moins apparentes, quelquefois même sans la moindre tache.

3. *Ci. sylvicola*, MEG. DEJ. *Gallia orient.* (Pyr.-Or.).

Trouvée constamment dans les prairies des parties montueuses, à une certaine élévation, bois de Boucheville, Cady au Randé, derrière la Preste, prairies qui bordent le *Tech*. Nous avons trouvé dans les mêmes localités une variété dont les lignes de dessus les élytres sont moins prononcées, quoique ayant les mêmes dispositions et les couleurs moins vives; nous l'avons reçue de nos correspondants d'Allemagne, sous le nom de *Ci. hybrida*.

¹ Ma collection étant classée d'après le système qu'a adopté M. le comte Dejean, en publiant son dernier catalogue, je n'ai pas eu le temps de faire les modifications établies par M. Gaubill, dans son dernier travail. c'est donc d'après le système de M. Dejean que je publie ce catalogue.

4. *Ci. sylvatica*, FAB. *Paris*. (Pyrénées-Orientales).

Cette espèce est assez rare; on la trouve dans les clairières des bois un peu élevés; nous l'avons rapportée de la *Font de Comps*, avant d'arriver au plateau; nous l'avons prise aussi dans les prairies de la *Borde Girvès*, et au *Pla dels Aballans* au-dessus de Mont-Louis.

5. *Ci. trisignata*, ILLIG. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.).

Trouvée sur les sables de la rivière de la Tet, près de son embouchure, aux environs des mares, des dunes, près Canet, et à l'embouchure de l'Agly, près Saint-Laurent-de-la-Salanque.

6. *Ci. circumdata*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orien.).

Cette jolie espèce se trouve sur les sables du bord de l'étang de Saint-Laurent-de-la-Salanque, près des salins, et dans les marais salins, derrière l'île Sainte-Lucie.

7. *Ci. littoralis*, FAB. *Gallia merid.* (Pyr.-Orientales).

Elle habite les champs qui ont été inondés, et au bord des flaques d'eau le long du littoral, d'où elle ne s'éloigne point; elle est difficile à saisir, elle vole très loin; le grand matin, en parcourant ces parages, avant le lever du soleil, on la prend plus facilement.

8. *Ci. flexuosa*, FAB. *Gallia merid.* (Pyr.-Orientales).

On la prend communément sur les sables des cours d'eau, à la pépinière départementale, le long de la rivière; sur les dunes, près Canet, sur tout le littoral, à l'embouchure des torrents et rivières qui se perdent dans les sables.

9. *Ci. scalaris*, DEJ.

paludosa, DUFOUR.

equestris, BONELLI.

} *Gall. merid. Hispania.*
(Pyr.-Orientales).

On prend cette jolie espèce dans les prairies maritimes, près Canet, le Bordigol, près Torreilles, dans les champs et sur les chemins; il faut la chercher de grand matin sur les masses de joncs qui bordent les routes, on peut en faire grande provision, elle s'y tient blottie; mais dès que le soleil a échauffé l'atmosphère, elle vole avec une telle rapidité qu'on la saisit très difficilement; il y a dans cette espèce trois variétés bien distinctes par la disposition des couleurs et par celle des lignes qui sont sur les élytres; ce n'est pas étonnant qu'elle ait été signalée sous trois noms différents. Le filet est d'une grande utilité pour les prendre.

10. *Ci. litterata*, SULZER. } *Helvetia*. (Pyr.-Orient.).
sinuata, CLAIRV. }

Cette jolie espèce se trouve dans les parties humides qui ont été inondées pendant l'hiver, aux environs de l'étang de Salses; nous l'avons prise aussi aux environs de la Franqui, près les salins de M. Lacombe Saint-Michel et à l'île Sainte-Lucie.

11. *Ci. maura*, FAB. *Hispania*. (Pyrén-Orientales.)

Cette belle et rare espèce habite les anses sablonneuses de l'embouchure des ravins, à l'extrémité de la vallée de Banyuls, près le cap Béarn, aux limites du département; elle est beaucoup plus abondante un peu plus loin au *golfe de Roses* et sur le littoral de toute la Catalogne espagnole. M. le docteur Pujade nous l'a envoyée de l'Algérie où elle est abondante.

12. *Ci. germanica*, FAB.
cærulea, HERB.
italica, DUPONT.

Cette toute petite et intéressante espèce, est commune dans les prairies et les luzernes des parties basses, près Château-Roussillon, et dans toute la Salanque; elle ne vole point, elle est très agile et pourtant, en écartant les plantes, on peut en faire ample provision; elle varie beaucoup par la couleur de tout son corps et par les points qui sont sur ses élytres; ce n'est donc pas étonnant que plusieurs noms lui aient été donnés.

Deuxième genre. — *Odacantha*. — FAB.

1. *Oda. melanura*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Lieux humides, sous les débris des végétaux, près des prairies des parties basses, aux environs de Canet et de Sainte-Marie-la-Mer.

Troisième genre. — *Drypta*. — FAB.

1. *Dry. emarginata*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

On la voit communément, parmi les broussailles, au pied des arbres, dans les herbes, au pied des remparts des fortifications de la ville et de la citadelle.

2. *Dry. distincta*, ROSSI. } *Sicilia. (Pyr.-Orient.)*
cylicollis, FAB. }

Cette rare et jolie petite espèce se trouve dans les haies des prairies marécageuses des parties basses, aux environs de Canet, et dans le bassin de l'Agly, entre *le Bordigol* et l'embouchure de cette rivière. Nous l'avons aussi trouvée dans les prairies des environs de la *font Dame*, près de Salses. M. Canta l'a prise dans les environs de Pézilla, sous les débris du millet après l'avoir dépiqué, blottie parmi la paille, avec une multitude de petits carabiques : elle est rare dans toutes les localités.

Quatrième genre. — *Zuphium*. — LATREIL.

1. *Zup. olens*, FAB. *Gallia merid. (Pyr.-Orient.)*

Ce joli petit insecte se trouve dans les ravins des parties élevées sous les pierres humides ; on le trouve après les débordements de nos rivières sous les débris des végétaux entraînés par les eaux et rejetés par la mer sur la plage. Nous l'avons pris dans les trois bassins que nos cours d'eau traversent pour se jeter à la mer. Toujours près des matières qui sont en putréfaction, souvent sur les champignons qui se décomposent (très-rare).

Cinquième genre. — *Polistichus*. — BONEL.

1. *Pol. vittatus*, BRUL. } *Gallia merid. (Pyrén.-*
fasciolatus, OLIVI. } *Orientales.)*

Ravins des régions supérieures, sous les pierres et les broussailles, au pied des arbres et sous les détritits des végétaux rejetés par les eaux dans toute la plaine (commun).

2. *Pol. discoideus*, DEJ. *Russia merid. (Pyr.-Orient.)*

Cette jolie espèce, beaucoup plus rare que la précédente, se trouve dans les mêmes localités et avec les mêmes circonstances. Nous l'avons prise aussi dans les ravins des montagnes calcaires des Corbières, sous les pierres et dans les broussailles (rare).

Sixième genre. — *Cymindis*. — LATREIL.

1. *Cym. humeralis*, FABRE. *Gallia. (Pyr.-Orient.)*

Sous les pierres, dans les ravins des montagnes secondaires et dans

les broussailles emmenées par les cours d'eau qui arrosent les prairies de ces localités (commun).

2. *Cym. lineata*, SCHÖNHEER. *Gallia merid.* (P.-Or.).

Sous les pierres humides, au bord des ravins des environs de Gady, Canigou, au bord du Raudé ; aux environs de Mont-Louis, sous les pierres et les conduites d'eau des prairies (rare).

3. *Cym. homagrica*, DUFTSCHMID. *Austria.* (Pyr.-O.).

Les ravins de la montagne de Céret, aux environs de la forêt communale, parmi les broussailles et sous les pierres ; accidentellement dans les environs de Céret, ravins ; il y est probablement conduit par les eaux, ainsi qu'à la vallée d'Arles-sur-Tech (assez rare).

4. *Cym. coadunata*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Or.).

Parmi les broussailles, près des ravins de la vallée de l'Agly, environs de Caudiès et Saint-Paul, au bois des Fanges, parmi les débris des végétaux ; aux Albères, près Notre-Dame du Castel, dans les bois sous les pierres qui bordent les ravins (rare).

5. *Cym. melanocephala*, DEJ. *Pyrenæis.* (Pyr.-Or.).

Trouvé à la vallée d'Eyne, sous les pierres, près des *Jasses* où se retirent les bestiaux ; dans les mêmes lieux, au Canigou, près la *Jasse* de la *Llapoudère* et derrière la Preste (rare).

6. *Cym. axillaris*, DUFTSCH. *Gallia merid.* (Pyr.-Or.)

Torrents de la vallée de Finestret, sous les pierres, près du *Nentilla* ; sous les pierres et les broussailles des parties élevées de la vallée de Rigarda (commun).

7. *Cym. basalis*, GYLLENH. } *Helvetia.* (Pyrénées-
punctata, BONEL. } Orientales).

Cette jolie espèce est assez rare ; nous l'avons prise dans la vallée de Cornella et de Vernet-les-Bains, au bord des champs, sous les pierres et les broussailles.

8. *Cym. miliaris*, FAB. *Gallia.* (Pyr.-Orientales).

Trouvé sous les pierres et les broussailles des torrents dans les parties moyennes du Canigou, au-dessus de Saint-Martin, particulière

ment dans la forêt appelée des *Moines* ; nous l'avons aussi trouvé dans la vallée de Valmania et près de Corsavi (rare).

9. *Cym. bufo*, FAB. } *Sicilia*. (Pyr.-Orientales).
faminii, DEJ. }

Cette petite et jolie espèce se trouve dans les ravins, sous les pierres et parmi les détritux des végétaux des parties basses au pied de nos montagnes ; mais elle y est conduite par les eaux qui descendent des montagnes secondaires ; c'est toujours après les fortes pluies qui font déborder nos rivières que nous l'avons trouvée. On rencontre la plus part des espèces de ce genre, sous les broussailles que les inondations entraînent et qui sont rejetées par la mer sur la grève (rare).

10. *Cym. meridionalis*, DEJ. Var. de l'*homagrica*,
DUFTSCH. *Gallia merid.* (Pyrénées-Orientales).

Nous avons trouvé cette intéressante espèce, sous les pierres et sous les broussailles, dans les ravins des montagnes intermédiaires, entre Thuir et Oms ; elle diffère par des caractères si tranchés du *cym. homagrica* de Duftsch, que nous avons cru devoir lui conserver le nom donné par M. Dejean. Les stries des élytres sont moins profondes, moins fortement ponctuées, par une tache humérale un peu allongée, se détachant du bord extérieur par l'absence de la bande longitudinale des élytres ; corselet plus allongé et plus rouge ; tête plus foncée, couleur des élytres plus brunes (rare).

Septième genre. — *Demetrius*. — BONEILL.

1. *Dem. unipunctatus*, CREUTS. *Gallia*. (P.-Orient.).

Sous les broussailles qui ont été rejetées par les eaux, et dans les fossés des parties basses de Canet ; au printemps on le prend en fauchant, avec le filet, sur les fourrés des prairies (commun).

2. *Dem. atricapillus*, LINN. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Prairies de Thuir et de Canohès, au pied des arbres ; à la belle saison, en fauchant, sur les plantes ; en hiver broussailles et fossés des prairies de Canet (rare).

3. *Dem. elongatus*, ZENK. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Peu de chose le distingue du précédent, dont il paraît n'être qu'une variété ; on le trouve dans les mêmes lieux.

Huitième genre. — *Dromius*. — BONEILL.

1. *Dro. linearis*, BONEILL. *Paris*. (Pyrénées-Orient.).

Bord des fossés des champs et prairies des parties élevées, bois de Boucheville, ravins ; au-dessus de Castel, près Vernet, ravins parmi les broussailles (rare).

2. *Dro. melanocephalus*, DEJ. *Paris*. (Pyr.-Orient.).

Sous les écorces de vieux troncs à demi pourris, sous les pierres et fossés humides des prairies des parties basses du littoral, bassin de l'Agly et de la Tet.

3. *Dro. sigma*, ROS. *Russia*. (Pyrénées-Orientales).

Sous les pierres et au pied des arbres, dans les prairies et champs, dans toute la Salanque ; on en prend beaucoup en fauchant (commun).

4. *Dro. quadrisignatus*, DEJ. *Gallia*. (Pyr.-Orient.).

Sous les écorces des vieux troncs, dans les prairies des parties élevées ; souvent aussi dans la plaine après une inondation.

5. *Dro. quadrinotatus*, DUFT. *Paris*. (Pyr.-Orient.).

Je l'ai trouvé assez fréquemment dans les prairies humides de l'embouchure du Tech, près Saint-Cyprien ; à Céret, aux prairies des environs du pont.

6. *Dro. quadrimaculatus*, PUZ. *Paris*. (Pyr.-Orient.).

Prairies du Capcir et de la Cerdagne, sous les pierres et sous les broussailles ; après les inondations, parmi les broussailles du bassin du Tech et de la Tet ; dans le Llaurenti auprès de Mijanès (rare).

7. *Dro. agilis*, FAB. *Paris*. (Pyrénées-Orientales).

Commun, au pied des arbres, sous les écorces et parmi les broussailles des parties basses sur tout le littoral.

8. *Dro. meridionalis*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-O.).

Prairies et champs aux environs de Thuir, sous les pierres, au bord des fossés et sous les broussailles (assez commun).

9. *Dro. quadrillum*, DUFTSCH. *Austria*. Var. du *quadripustulatus*. FAB. (Pyrénées-Orientales).

Nous l'avons toujours trouvé avec le *dromius Sigma* dans les mêmes circonstances, les mêmes localités et plus abondant.

10. *Dro. corticalis*, DUFOUR. *Hisp.* (Pyr.-Orient)
Var. du *Dro. plagiatus*, DUFTSCH.

Prairies humides, un peu élevées, dans les rigoles qui conduisent les eaux, parmi les broussailles et sous les pierres, entre Arles et Saint-Laurent-de-Cerdans ; rigoles aux environs de Coustouges (r.).

11. *Dro. foveola*, GYLLENH. *Suisse*. (Pyr.-Orient.).

Ravins et rigoles des prairies, derrière la Preste et au pied de *Costa-Bona* aux environs de *Peyre Feu* (rare).

12. *Dro. albonotatus*, DEJ. (Pyrénées-Orientales).

Toutes les rigoles des prairies des environs de Mont-Louis, sous les pierres qui servent à dévier l'eau et dans toute la Cerdagne.

Neuvième genre. — *Plochionus*. — DEJEAN.

1. *Plo. bonfilsii*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Je n'ai trouvé cet insecte qu'une seule fois, accidentellement, après l'inondation de 1842. En mai, je fus visiter la plage de Torreilles, et ce fut parmi les broussailles rejetées par la mer que je trouvai ce petit et joli insecte, ce qui me fait présumer qu'il doit vivre dans la vallée de l'Agly, mais je ne puis indiquer de localité précise (très rare).

Dixième genre. — *Lebia*. — LATREIL.

1. *Leb. pubipennis*, DU. *Hisp.* { (Pyr.-Orientales).
fulvicollis, DEJ.

Fossés herbeux des parties basses de Canet, parmi les broussailles et détritus des végétaux rejetés par la mer après les inondations (commun).

2. *Leb. cyanocephala*, FAB. *Gall. merid.* (Pyr.-Or.).

3. *Leb. chlorocephala*, ENT. *Gall. bor.* (Pyr.-Or.).

Les deux espèces se trouvent sous les pierres des cours d'eau des environs de Casas-de-Pèna, dans l'Agly, et, après les inondations, sur la plage des trois bassins (common).

4. *Leb. cæruleocephala*, DHAL. *Gallia bor.* (P.-O.).

Cette espèce, regardée par M. Dejean comme une variété de la *Leb. cyanocephala* Fab. se trouve sous les pierres, au sommet des montagnes d'Albadère et de Glorianes, exposition au midi; elle est mêlée à une foule d'autres carabiques.

Malgré tout le respect que nous portons aux observations faites par ce savant entomologiste, nous ne pouvons être de son avis sur la différence qui existe entre les deux insectes : le premier a les élytres vertes avec des stries ponctuées, bien marquées; les intervalles des stries sont aussi ponctués, le corselet et les pattes sont rougeâtres, tandis que le dernier a les élytres d'un beau bleu, sans stries ni points, les pattes et les antennes sont noires. Cette différence, ainsi que celle qui existe du lieu de son habitation, nous font penser que c'est une espèce différente (elle est rare).

5. *Leb. rufipes*, DEJ. *Gall. mer.* (Pyr.-Orientales).

Commune dans les broussailles des fossés des prairies maritimes; elle y est emmenée par les inondations; je l'ai souvent trouvée sous les pierres des cours d'eau des parties élevées.

6. *Leb. crux-minor*, LIN. *Gal.* (Pyrénées-Orient.).

Prairies de la Cerdagne et des parties élevées du Canigou, le long des cours d'eau, sous les pierres (assez rare).

7. *Leb. violacea*, N.-S. DEJ. *Nord.* (Pyr.-Orient.).

Cette jolie espèce habite le bord des eaux des parties élevées et froides, les vallées de la Cerdagne; les diverses vallées du Canigou en descendant par le revers méridional, vers Costa-Bona (rare).

8. *Leb. hæmorrhoidalis*, FAB. *Paris.* (Pyr.-Orient.).

Fossés des parties basses de Canet et de Saint-Cyprien, parmi les broussailles et au pied des arbres; broussailles rejetées par le Réart, aux environs de Saint-Nazaire, après un débordement (rare).

Onzième genre. — *Aptinus*. — BONELLI.

1. *Apt. pyreneus*. DEJ. (Pyrénées-Orientales).

Parties élevées sous les pierres, parmi les broussailles, aux envi-

rons de Prats-de-Mollò, mêlé et très abondant avec les *brachinus*, *bombarda* et *explodens*, aux environs de La Preste, dans les haies, aux endroits où se reposent les bêtes à laine; nous l'avons pris à la *Roque del Mouix*, près la *Font de Comps*, grande excavation où les troupeaux vont s'abriter des orages. A la vallée de *Llò*, dans les broussailles des haies qui bordent le ruisseau d'écoulement des *thermes de M. Girvès* (il n'est pas rare dans cette localité).

2. *Apt. displolor*, DUF. *Hisp.* } (Pyr.-Orientales).
ballista, *Ill.*

Cette belle et très intéressante espèce se trouve sous les pierres et parmi les broussailles, derrière le château-fort de Bellegarde, près Le Perthus, dans la garrigue exposée au midi près du fortin. En remuant les grosses pierres, surtout celles qui sont adossées à un amas de ronces, ou aux plantes d'*Ulex*, on est sûr de le trouver souvent en compagnie du scorpion de *Sauvinargues*; on le trouve aussi près de Port-Vendres et dans les garrigues de la vallée de Banyuls, ainsi que sur toutes les Albères. La détonation qu'ils produisent quand on remue la pierre sous laquelle ils sont blottis, est très forte; la liqueur qu'ils rejettent est très corrosive; et lorsqu'on en a piqué un certain nombre, la peau des doigts est noire, et cette couleur ne disparaît qu'en changeant la peau.

Douzième genre. — *Brachinus*. — WEBER.

1. *Bra. humeralis*, AHR. } *Gall. merid.*
causticus, DEJ. }

Près des fossés qu'on a nouvellement curés, parmi les broussailles et les mottes de terre, dans toute la plaine basse de la Salanque; aussi sous les détritux des végétaux auprès des marais salins (rare).

2. *Bra. nigricornis*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

Fossés herbeux des environs de Canet, parmi les broussailles; terres inondées pendant l'hiver, sous les végétaux en décomposition, lorsque l'eau s'est retirée, sous Canet (rare).

3. *Bra. crépitans*, LINN. *Paris.* (Pyr.-Orientales).

Sous les broussailles et les haies des fossés des champs de toute la plaine; sous les pierres aussi des parties élevées des montagnes secondaires (commun).

4. *Bra. immaculicornis*, DEJ. *Gall. mcri.* (Pyr.-O.).

Au bord des marais salins, sous les détritns des végétaux, dans tout le littoral, mêlé à d'autres de son genre et à beaucoup de petits carabiques qui s'y amassent, lorsque l'eau se retire (rare).

5. *Bra. explodens*, DUFTS. *Paris.* (Pyrénées-Or.).

Mêmes localités que le précédent et très commun ; on le trouve aussi sur les parties élevées des montagnes secondaires, dans les broussailles et sous les pierres (commun).

6. *Bra. glabratus*, DEJ. } *Gall. merid.* (Pyr.-O.).
strepitans, DUFTS. }

Dans les broussailles de toutes les parties basses, dans les fossés herbeux et au pied des arbres ; il est plus long que le *bra. explodens* avec lequel on le confond souvent ; cependant quand on les considère de près, on remarque que les côtes de ses élytres sont plus apparentes et les articles des antennes sont sans tache (il n'est pas rare).

7. *Bra. psophia*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

Mêmes localités que le *glabratus* ; je l'ai trouvé en abondance près des fortifications du fort Bellegarde (commun).

8. *Bra. bombardà*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

Cette jolie espèce se trouve dans toute la plaine, dans les fossés des champs, parmi les détritns des végétaux ; nous l'avons aussi trouvée dans la vallée de Banyuls (assez commun).

9. *Bra. sclopeta*, FAB. *Paris.* (Pyrénées-Orient.).

Mêmes localités que le précédent, beaucoup plus répandu (commun).

10. *Bra. exhalans*, ROS. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

Cette espèce se trouve très répandue, sous les pierres et parmi les broussailles, dans les champs qui ont été inondés, dans les parties basses de Canet, et sur tout le littoral ; je l'ai trouvée aussi très abondamment en Cerdagne (commun).

Remarque : après les fortes inondations, lorsque la mer a rejeté cette masse de bois et de plantes sur la grève que l'eau de nos torrents

y emmène, il est étonnant de voir la quantité considérable de carabiques qu'on y trouve ; le genre brachine s'y trouve en grand nombre ; on est sûr, en visitant ces lieux, de faire une ample récolte.

Treizième genre. — *Scarites*. — FAB.

1. *Sca. gigas*, FAB. } *Gallia merid. Sicilia.*
 pyracmon, BONEL. } (*Pyr.-Orientales*).

Cette belle espèce est très commune sur tout le littoral, sur les dunes. Pour se la procurer abondamment, il faut la chercher pendant la nuit, à la lanterne, ou bien à la pointe du jour ; aussitôt que le soleil est sorti, cet insecte rentre dans le sable ; les mois de mai et juin sont ceux où on le trouve abondamment.

2. *Sca. arenarius*, BONEL. *Gall. merid. (Pyr.-Or.)*.

Cette espèce est commune sur les dunes de sable, près de l'étang, derrière l'île Sainte-Lucie, en face des salins. Je l'ai aussi trouvée près des salins de M. Saint-Michel à la Franqui.

3. *Sca. lævigatus*, FAB. *Gall. merid. (Pyr.-Orient.)*.

Je n'ai trouvé cet insecte qu'une seule fois, après une forte inondation, en mai 1842, entre l'embouchure de la Tet et Canet ; j'en pris deux sur le bord de la mer qui avaient été rejetés par les vagues ; j'ai visité ces lieux différentes fois depuis, mais je n'ai plus retrouvé l'insecte : il est probable cependant qu'il doit vivre dans ces parages (rare).

4. *Sca. terricola*, BONEL. *Gall. merid. (Pyr.-Or.)*.

J'ai trouvé cet insecte dans les mêmes localités que le précédent, avec les mêmes circonstances (il est aussi très-rare).

Quatorzième genre. — *Clivina*. — LATRE.

1. *Cli. arenaria*, FAB. } *Germ. (Pyrén.-Orient.)*.
 fossor, LIN.

Lieux sablonneux et humides, bords des cours d'eau, sous les pierres et parmi les détritux des végétaux, aussi bien dans les parties basses du littoral où elle est emmenée par le débordement des rivières que dans les ravins des parties élevées des trois bassins où elle est commune ; elle varie beaucoup par sa couleur plus ou moins foncée (commun).

Quinzième genre. — *Ditomus*. — BONEL.

1. *Dit. calydonius*, DEJ. *Sard.*

tricuspidatus, FAB. (Pyrénées-Orientales).

Vallée de l'Agly, dans les terres sablonneuses, au bord des champs cultivés, sous les pierres et parmi les broussailles (assez rare).

2. *Dit. fulvipes*, LAT. *Paris*. (Pyrén.-Orientales).

Prairies des parties basses, dans les trois bassins au pied des arbres et parmi les broussailles, au bord des fossés herbeux; nous l'avons pris aussi dans la vallée de Prades, au bord des fossés des champs qui bordent la rivière de la Tet et les ravins qui y aboutissent (rare).

3. *Dit. capito*, ILLI. *Gall. merid.* (Pyrénées-Orient.).

Cette espèce se trouve aussi sous les pierres et parmi les broussailles, surtout dans la vallée de l'Agly; on la trouve rarement dans la vallée de la Tet, dans les prairies du littoral aux environs de Canet.

4. *Dit. sulcatus*, FAB.

clypeatus, ROSSI. } (Pyrénées-Orientales).

Nous avons trouvé cette espèce dans les prairies et au bord des fossés des champs, dans toute la plaine et dans les trois bassins, sous les pierres et parmi les broussailles (elle n'y est point rare).

5. *Dit. sphærocephalus*, OLIV. *Gall. merid.* (Pyr.-O.).

Moins répandu que le précédent, il se trouve dans les mêmes localités.

Seizième genre. — *Apotomus*. — DEJ.

1. *Apo. rufus*, OLIVI. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

On trouve cette espèce communément, sous les pierres et parmi les broussailles des parties basses des trois bassins; en hiver au pied des arbres et des buissons, près des fossés humides dans toute la Salanque.

Dix-septième genre. — *Cychrus*. — FABRI.

1. *Cyc. rostratus*, LIN. *Gallia*. (Pyrén.-Orientales).

Trouvé sous les pierres, près des ravins auprès de la *Massane*, dans

les bois, sous les pierres et près des vieux troncs dans toutes les Albères ; nous l'avons pris aussi à l'entrée de la vallée d'Eyne, dans la plaine de Llò, les rigoles des prairies (rare).

2. *Cyc. italicus*, BONELLI. *Italia*. (Pyr.-Orientales).

Plus rare que le précédent; nous l'avons pris sous les pierres et au bord des fossés des prairies et dans les bois des parties moyennes du Canigou, dans la vallée de Valmania, dans la vallée de la Tet, le bois à droite de la route, avant d'arriver à Railleu.

Dix-huitième genre. — *Procrustes*. — BONELLI.

1. *Pro. coriaceus*, LIN. *Paris*. (Pyrén.-Orientales).

Sous les pierres et parmi les broussailles, dans les fossés des fortifications de la citadelle, sous les pierres et aux souches des oliviers à *Mailloles*; dans les vallées de Prades et d'Arles, jamais en grand nombre ; nous l'avons pris aux montagnes calcaires d'Opol et de Tautavel; ainsi qu'aux environs de Querigut au Llaurenti.

Dix-neuvième genre. — *Carabus*. — LINNÉ.

1. *Car. catenulatus*, FABR. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Commun dans les régions élevées des trois vallées du Tech, de la Tet et de l'Agly, sous les pierres, près des ravins, dans les prés, au bord des champs, parmi les broussailles, dans toute la contrée ; même aux extrémités des vallées les plus froides, aux régions des neiges ; sa couleur et le dessin des élytres varie beaucoup.

2. *Car. italicus*, DEJ. *Italia*. (Pyrénées-Orientales).

Sous les pierres, les broussailles, dans les bois fourrés des Albères, sur les parties élevées, il y est rare; il est plus abondant sur le revers méridional, au bois de *Racasens*.

3. *Car. cancellatus*, ILLI. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

Très commun dans tout le Conflent ; en Cerdagne, dans le Capcir, sur les routes, dans les champs partout ; plusieurs variétés se font remarquer par la différence de la couleur de son corps, du vert bronzé jusqu'au noir parfait ; il n'est donc pas étonnant que les auteurs lui aient donné plusieurs noms.

4. *Car. auratus*, FABRI. *Paris*. (Pyrén.-Orientales).

Ce joli carabe est très rare dans cette contrée ; je l'ai pris dans les environs de Caudiès ; il est commun aux environs du bois des Fanges, sous les pierres, dans les prairies et parmi les broussailles ; au Llaurenti, dans les environs de Mijanès.

5. *Car. punctato auratus*, DEJ. (Pyrén.-Orientales).

Cette belle espèce habite les régions élevées, sous les pierres et parmi les broussailles. On commence à la trouver dans les bois des environs de Mont-Louis, à la *Motte de Planès*, vers le milieu de la vallée d'Eyne, à la Jasse du four à chaux, à la vallée de Llò, et vers le milieu de la montagne de Carlite ; au Canigou, vers la Jasse de Gady, au plateau de la Llapondère et au versant de Py, sur tout le pla Guillem ; mais toujours près des jasses où se réunissent les bestiaux ; on lui remarque plusieurs nuances qui la font varier du vert brillant et métallique, presque jusques au noir foncé.

6. *Car. farinesi*, DEJ. (Pyrénées-Orientales).

C'est une erreur de M. le comte Dejean. Les observations que nous lui avons adressées, l'avaient fait revenir de sa première décision et il avait classé, avec M. Chevrolat, ce carabe, sur les diverses variétés du *Ca. Festivus*, qui est commun dans les forêts de la montagne noire du département de l'Aude. Il ne se trouve nullement dans les Pyrénées-Orientales, et il est de couleur variée, comme toutes les espèces dont l'extérieur porte des couleurs métalliques vertes et des lignes plus ou moins ponctuées ; cette couleur et les lignes sont plus ou moins prononcées selon les individus ; les cuisses et le premier article des antennes, plus ou moins noirs, ne peuvent caractériser une espèce, surtout lorsqu'on y arrive par gradation, en observant plusieurs sujets de la même espèce ; la taille comme les couleurs varient beaucoup. M. Andréosy, naturaliste à Castelnaudary, était à portée de se procurer le *festivus* abondamment, et il nous en avait envoyé grand nombre, pour pouvoir faire des observations justes à ce sujet. Depuis quarante ans, nous explorons les vallées du département avec MM. Canta et Aleron ; ce dernier est un rude chercheur ; nous n'y avons jamais rencontré le *festivus*, et moins encore le *farinesi*. Nos relations avec tous les naturalistes qui visitent nos vallées, nous ont mis à même de pouvoir

affirmer ce fait auquel nous n'attachons d'autre intérêt que celui de la vérité.

7. *Car. melancholicus*, FAB. *Gal. merid.* } *Pyr.-Or.*)
costatus, DEJ. *Hisp.*

Ce joli carabe qui fut trouvé par M. Dejean, pour la première fois, aux environs de Bourg-Madame, dans la Cerdagne, est commun dans les parages de cette localité, sous les pierres et sous les détritiques des végétaux, dans les champs et la lisière du Sègre et des affluents des torrents qui s'unissent à cette rivière au-dessous du village. Nous l'avons trouvé en abondance au Mas-Blanc, sous les tas de gerbes; nous l'avons vu dans la vallée de Finestret (rare); nous l'avons pris aussi dans les bois de la pépinière départementale, et dans les fossés des fortifications de la Ville-Neuve, quelquefois sur le bord de la mer; nous pensons qu'il avait été amené dans ces localités après une forte crue de la rivière de la Tet, ce qui nous ferait croire qu'il doit vivre sur le penchant septentrional de quelque vallée Pyrénéenne; car l'eau ne peut l'amener de la vallée du Sègre.

8. *Car. purpurascens*, FAB *Paris.* (*Pyr.-Orientales*).

Commun dans toutes les prairies, tant de la plaine que de la montagne, ainsi que dans toutes nos vallées, sous les pierres et parmi les broussailles. Comme dans bien d'autres espèces il y a aussi plusieurs variétés qui se distinguent par la taille, par les couleurs plus ou moins prononcées, tant des élytres que de la ligne qui les borde.

9. *Car. hortensis*, FAB. *Paris.* (*Pyrén.-Orientales*).

Cette espèce est commune dans les bois des régions moyennes de nos montagnes, sous les pierres et au pied des arbres, près des ravins et sous les troncs pourris; le bois des Fanges et de Boucheville en fournissent une variété fort grosse et très jolie, qu'on pourrait bien prendre pour une espèce nouvelle. La localité qui fournit la plus jolie variété de ce carabe, est la vallée de Llò et celle de Carensa. Ceux qu'on y trouve sont d'un tiers moins grands, plus plats, de belles couleurs métalliques bronzées, et la ponctuation des élytres finement parsemée. Cette variété fort remarquable a été souvent envoyée sous le nom de *Pyreneus*, et nous l'avons vu accepter de bonne foi, sous ce nom par quelques amateurs.

10. *Car. monticola*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Or.).

Ce petit et joli carabe se trouve dans les environs de Mont Louis et dans les vallées de la Cerdagne, sous les pierres, auprès des ravins et au bord des fossés des prairies ; nous l'avons pris aussi dans les vallées du Canigou, du côté de Castel et dans la vallée du Tech, au bas de Costa-Bona.

11. *Car. convexus*, FAB. *Paris.* (Pyrénées-Orient.).

Trouvé dans toutes les Corbières et sur toutes nos montagnes secondaires, dans les bois, les prairies humides, sous les pierres et près des fossés ; jamais en grande quantité.

12. *Car. splendens*, FAB. *Pyrenais.* (Pyr.-Orient.).

Ce beau carabe est très-commun, dans le bois des Fanges, sous les pierres, auprès des arbres et dans les broussailles, auprès des ravins, surtout vers l'endroit qu'on appelle le *Cremat* ; c'est en explorant cette localité avec M. le comte de Jenisson, en 1822, que nous l'y avons récolté ; nous l'avons pris aussi dans les bois qui avoisinent *las Fonts*, près de Taurinya, au pied du Canigou.

13. *Car. rutilans*, FABR. }
 aragonensis, LIN. } (Pyrénées-Orientales).

En 1818, en explorant avec M. Catta la vallée de Vernet les-Bains, pour monter par Castell au Canigou, nous prîmes un *rutilans* qui traversait la route : nous fûmes frappés de la beauté de cet insecte ; nous en cherchâmes d'autres vainement ; pas possible d'en avoir un second individu. On le trouve toujours isolément ; et, pour se le procurer abondamment, il faut charger les gardiens des bestiaux de le procurer, ce qu'ils ne manquent pas de faire, moyennant une rétribution. Deux ans après, MM. Bastard et Leclerc-Thouin, aides naturalistes au Jardin-des-Plantes, venant explorer les Pyrénées-Orientales, me prièrent de leur céder ce beau carabe, ce que je fis avec plaisir : peu de jours après, M. le comte Dejean passa aussi pour explorer nos belles vallées ; nous lui parlâmes de ce beau carabe, et il se proposait de le faire chercher dans la vallée de Vernet, lorsque le plus grand des hasards lui fit découvrir une autre localité où il paraît être plus abondant : de Perpignan, il se dirigea sur les Albères, pour gagner la vallée du Tech ; arrivé à Prats-de-Mollò, il parla de mon carabe à M. Natard qui l'avait vu chez moi. La servante de ce dernier

ayant vu M. Dejean ramasser des insectes, prit un matin, un rutilans en revenant du jardin, et l'apporta à M. Dejean, qui la gratifia de cinq francs. Les enfants se mirent à la recherche de ce carabe, et dans peu de temps on en prit plusieurs. C'est cette vallée et les environs de la Preste qui sont une des meilleures localités pour se le procurer ; mais étant toujours isolé, il faut charger de ce soin les enfants ou les gardiens des troupeaux. C'est de cette manière que nous l'avons en quantité ; car j'ai parcouru toutes les localités où on le trouve communément, et souvent sans en voir un seul individu. On le rencontre à Prats-de-Mollò, La Preste, Vernet-les-Bains, Castel, Llò, au lieu appelé *La Soulane*, à la vallée d'Er¹, sur les parties élevées des Corbières, et notamment au-dessus de Caudiès, dans les bois qui avoisinent la grand'route, près du Coll Saint-Louis. Comme tous les autres carabes, il est, dans le jour, blotti et caché sous les pierres et dans les broussailles.

¹ M. le comte Dejean m'écrivit de Carcassonne, le 20 juillet 1821 :

« Après vous avoir quitté au *Pla-Guillem*, je suis descendu à Vernet ; je suis allé de là à Mont-Louis et Bourg-Madame ; puis j'ai été visiter les quatre vallées d'Eyne, de Llò, d'Osséja et d'Err ; de retour à Mont-Louis, j'ai fait une course aux étangs de Carlite et à la source de la Tet.

« Je suis assez content de mon voyage : j'ai trouvé plusieurs carabes que je n'avais pas encore vu dans nos montagnes : 1° Le *cancellatus*, très commun en Cerdagne, dans les champs et sur les routes ; 2° Le *costatus*, sous les pierres, au tour de Bourg-Madame, très belle espèce qui n'avait pas encore été trouvée en France ; je l'avais apportée d'Espagne. (Ici la description. C'est le *melancholicus*.) ; 3° Une espèce qui approche de l'*aragonensis*, mais que je crois nouvelle, sous les pierres, à peu près à moitié de la montagne qui est à gauche de Mont-Louis, et aussi à moitié de la vallée d'Eyne. (Description. C'est le *punctato auratus*) ; 4° Une espèce que je crois être le *pyreneus*, mais je n'en suis pas certain, sous les pierres, au fond de la vallée d'Eyne, et près le pic de Carlite ; celui-ci approche beaucoup du *catenulatus*, il est un peu plus petit, plus plat, plus allongé, et il a la tête proportionnellement beaucoup plus grosse, la couleur et le dessin des élytres sont à peu près les mêmes. (C'est le *pyreneus*, mais qui diffère beaucoup de celui qu'on trouve dans les divers pics des Pyrénées centrales et occidentales.)

« J'ai aussi trouvé, dans la vallée d'Err, un superbe individu du beau carabe, que j'appellerai provisoirement *aragonensis*.

« Si vous trouvez, mon cher Docteur, quelques-uns des carabes dont je vous ai parlé, je vous prie de les mettre de côté pour moi, à l'exception du premier. Vous savez que nous en avons trouvé cinq espèces ensemble : les *catenulatus*, *purpureus*, *hortensis*, *conventus* et *aragonensis*. Ainsi en voilà dix espèces dans cette partie des Pyrénées ; je suppose qu'il doit y en avoir d'autres. »

14. *Car. pyrenæus*, DUFOUR. *Pyrenæis*. (Pyr.-Or.).

Cette rare et belle espèce se trouve dans les régions les plus élevées et les plus froides du département, toujours près des neiges, au fond de la vallée d'Eyne, dans les environs du *Pla de la Baguda*, avant de gravir la *Couillade de Nurya*; au sommet de la vallée de Llò, sous les pierres, près la fontaine du Sègre; près le Pic de Carlite; et au-dessus de la *Font de la Conque*, revers septentrional du Canigou, toujours peu nombreux.

Vingtième genre. — *Calosoma*. — WEBER.

1. *Cal. sycophanta*, LIN. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Commun, dans toute la plaine, dans les taillis qui bordent les cours d'eau, grimpant sur les arbustes et les plantes, à la recherche des larves d'autres insectes, dans les champs et les prairies, sous les débris des végétaux.

2. *Cal. inquisitor*, LIN. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Dans les bois des parties basses des Corbières, où il n'est pas rare, on en a trouvé quelques individus aussi dans les jardins de Saint-Estève.

3. *Cal. indagator*, FAB. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

On trouve cette belle espèce dans les prairies de toute la partie basse de la Salanque et dans les champs, mais près des dunes; lorsqu'on a fauché la luzerne, en suivant, les hommes qui la ramassent, on est sûr d'en faire une bonne provision; si l'on ne prend cette précaution, il est difficile de se procurer cette espèce.

4. *Cal. auropunctatum*, PAYK. *Italia*. (Pyr.-Orient.).

On prend cette espèce dans les jardins et dans les champs de la plaine, en petit nombre; quand on ramasse les gerbes de blé, on s'en procure plus facilement quelques individus. Je me suis demandé souvent si c'est une espèce distincte de l'*indagator*; j'en doute. On prétend que l'*auropunctatum* est plus gros, et que les points de dessus les élytres sont dorés au lieu d'être argentés, comme le sont ceux de l'*indagator*. Nous avons des individus des deux variétés, dont on ne peut apprécier ni la différence de la taille ni la couleur de la ponctuation.

Vingt-unième genre. — *Leistus*. — FRÆHLICH.

1. *Lei. spinibarbis*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Espèce très agile et difficile à prendre; on la trouve sous les^s pierres, près des cours d'eau de l'Agly et du Tech, dans la plaine non loin de leur embouchure (commun).

2. *Lei. fulvibarbis*, HOFFM. *Hispania*. (Pyr.-Orient.)

Moins commune que la précédente, habite les mêmes localités.

3. *Lei. rufomarginatus*, DUFTSCH. *Austria*. (P.-O.)

Bord des ravins des vallées élevées, parmi les broussailles, environs de Cady, et revers du Canigon, dans la vallée de Valmanya.

4. *Lei. spinilabris*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

5. *Lei. præustus*, FAB. } *Germania*. (P.-O.)
terminatus, PAUZ. et DEJ. }

Ces deux espèces se trouvent sous les pierres humides des bords des ravins, entre Saint-Paul et Boncheville; dans les environs du bois de Salvanaire; sous les pierres et les broussailles: assez répandue dans les deux localités.

6. *Lei. angusticollis*, DEJ. *Hispania*. (Pyr.-Orient.)

J'ai rapporté cette espèce des ravins de la partie méridionale des Albères, sous les pierres et dans les bois, au pied des arbres où sont amassées des broussailles et de la mousse (rare).

Vingt-deuxième genre. — *Nebria*. — LATR.

1. *Neb. complanata*, LIN. } *Gall. merid.* (Pyr.-O.)
arenaria, FAB. }

Les bords de la Mer, près Canet et tout le littoral, sous les amas de paille et des broussailles, où se trouvent des matières animales en putréfaction. Elle marche avec une vitesse extrême; et si on ne la surprend dans sa retraite, on la saisit difficilement (elle n'est pas rare, fin avril et mai).

2. *Neb. lateralis*, FAB. *Germania*. (Pyrén.-Orient.)

Nous avons pris cette espèce sous les pierres et parmi la mousse, près des ravins du Capcir, et près de la rivière qui descend de l'étang du Llaurenti (toujours fort rare).

3. *Neb. psammodes*, ROSSI. *Gall. merid.* (Pyr.-O.).

4. *Neb. piscicornis*, FAB. *Gall. orient.*

Ces deux espèces ne sont pas rares sous les pierres, le long des torrents qui descendent de nos montagnes ; à la rivière de Rigarda, près le *gourg Colomer* ; à la rivière de Molitg, sous l'établissement Thermal ; à Vernet-les-Bains, et dans tous les ravins à une certaine élévation ; dans la plaine à la suite des débordements des rivières.

5. *Neb. brevicollis*, FAB. *Paris.* (Pyr.-Orientales).

Sous les pierres et parmi les broussailles humides des ravins, près Oms et Llaurò ; mêmes lieux dans les ravins qui aboutissent à la rivière de Saint-Marsal (rare).

6. *Neb. gyllenhalii*, SCHOEN, *Succia.* (Pyr.-Orient.)

Cette jolie et rare espèce est constamment dans les régions les plus élevées de nos vallées, près des neiges, sous les pierres et parmi les broussailles ; à Carlite, à la vallée de Lló, d'Eyne ; au Canigou, divers ravins de *Cady*, la *Llapoudère* et la *font de la Conque* ; à la vallée du Tech, après les bains de la Preste, et au pied de Costa-Bona (très-rare).

7. *Neb. tibialis*, BONELLI. *Italia.* (Pyr.-Orientales).

Régions tempérées de nos montagnes secondaires, sous les pierres, dans les prairies, au bord des fossés et parmi les broussailles (rare).

8. *Neb. olivieri*, DEJ. (Pyrénées-Orientales).

Environs de Prats-de-Molló, glaciés des fortifications, sous les pierres et les mousses ; près de Mosset, dans les champs, au bord des fossés, sous les pierres (rare).

Vingt-troisième genre. — *Omophron*. — LATREILL.

1. *Om. limbatum*, FAB. *Paris.* (Pyr.-Orientales).

Très répandu dans tous les fossés où l'eau séjourne ; les mares d'eau des parties basses, Château-Roussillon, Canet, Cagareil, Bordigol et dans tous les ravins de nos montagnes, régions moyennes.

2. *Om. variegatum*, OLIV. *Hispania.* (Pyr.-Orient.)

Cette jolie espèce est très-rare : nous l'avons prise dans les ravins

de la vallée de Banyuls, près de leur embouchure ; aussi dans les ravins qui descendent des Albères, du côté de Sorède et de Laroque.

Vingt-quatrième genre. — *Blethisa*. — BONEL.

1. *Bl. multipunctata*, LIN. *Gallia*. (Pyr.-Orient.)

Sous les pierres, près des étangs de Saint-Nazaire et de Saint-Laurent-de-la-Salanque, entre l'étang et la mer (commun).

Vingt-cinquième genre. — *Elaphrus*. — FABR.

1. *El. uliginosus*, FAB. *Gall.* (Pyrén.-Orientales)

Commun, sous les pierres et parmi les broussailles, au bord des mares d'eau, sur tout le littoral.

2. *El. cupreus*, DUFTS., MEGERLE, *Germania*. (P.-O.)

Habite les lieux vaseux de nos cours d'eau, dans toute la plaine en se rapprochant surtout de la Salanque ; il est très agile et se laisse prendre difficilement (assez rare).

3. *El. splendidus*, DEJ. *Kamtschatka*. (Pyr.-Orient.).

Cette belle espèce est fort rare ; elle habite sous les pierres, parmi les mousses ou la vase près des eaux des rivières, aux environs de la Preste, et entre Olette et Mont-Louis, bord des ravins qui se jettent dans la Tet.

4. *El. riparius*, FAB. } *Succia*. (Pyr.-Orientales).
paludolus, OLIV. }

On le trouve sous les pierres humides du bord des rivières, très-près de l'eau ; à l'Agly, sous Casas-de-Pèna ; au Tech, dans les environs de Céret.

5. *El. aureus*, MULL. } *Hungaria*. (Pyrén.-Orient.)
littoralis, DEJ. }

Quoique assez rare, cette espèce se trouve sous les pierres très-voisines de l'eau, dans les ravins qui débouchent à la Tet, aux environs de Prades ; nous l'avons prise dans les mêmes localités, au bord de l'Agly, aux environs de Saint-Paul.

Vingt-sixième. — *Notiophilus*. — DUMER.

1. *Not. aquaticus*, LIN. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

On le trouve dans tous les lieux humides, au bord des eaux, des fossés, parmi les broussailles et au pied des arbres (commun).

2. *Not. semipunctatus*, FAB. *Var. biguttatus*, FAB. *Paris.* (Pyrénées-Orientales).

Dans les champs, sous les mottes et sous les pierres, dans les parties basses (très-commun).

3. *Not. quadripunctatus*, FAB. *Paris.* (Pyr.-Orient.)

Sous les pierres et les broussailles amassées par l'eau des ravins de nos montagnes calcaires ; les Corbières ; les ravins des garrigues, entre Thuir et Oms (rare).

Vingt-septième genre. — *Panagæus*. — LAT.

1. *Pan. crux major*, LIN. *Gall.* (Pyr.-Orientales.)

En hiver au pied des arbres, mêlés à d'autres carabiques, dans toute la plaine, au pied des murs des fortifications de la Ville-Neuve ; au printemps, dans les prairies et les champs cultivés (il n'est pas rare).

2. *Pan. trimaculatus*, DEJ. *Gall.* (Pyr.-Orientales).

Cette variété est plus rare que la précédente : on la trouve dans tous les ravins des montagnes secondaires, sous les pierres et parmi les broussailles, au bord des fossés et dans les champs.

3. *Pan. quadripustulatus*, STURM. *Paris.* (Pyr.-Or.)

J'ai rapporté cette jolie espèce du Capcir, dans les champs, au bord des fossés et sous les pierres ; je l'ai aussi trouvée au *Llaurenti*, dans les ravins, en montant à l'étang de Quérigut (rare).

On a fait de ces deux espèces des variétés de la première, et je crois qu'on a raison ; car la seule différence qui existe entr'elles, c'est l'interruption des bandes qui forment la croix des élytres.

Vingt-huitième genre. — *Loricera*. — LATR.

1. *Lor. pilicornis*, FABR. *Gall.* (Pyr.-Orientales).

Bord des fossés humides et des mares, sous les broussailles et les pierres, dans toute la plaine (commun).

Vingt-neuvième genre. — *Callistus*. — BONEL.

1. *Cal. lunatus*, FAB. *Germa.* (Pyrén.-Orientales).

Au pied des arbres et des murs, parmi les broussailles, dans les champs, sous les pierres et les mottes, partout dans les trois vallées, après une inondation, sous Château-Roussillon (commun).

Trentième genre.— *Chlænius*.— BONEL.1. *Chl. velutinus*, DUFTSCH. *Gall. merid.* (Pyr.-O.).

Sous les broussailles et au pied des arbustes qui sont baignés par les mares d'eau saumâtre ; dans toutes nos parties basses du littoral, dans les trois bassins (rare).

2. *Chl. festivus*, FAB. *Gall. mcrid.* (Pyr.-Orient.).

Dans les lieux vaseux, peu éloignés des mares d'eau saumâtre, sous les broussailles ; champs de la Salanque, parmi les détritux des végétaux dans les fossés humides.

3. *Chl. spoliatus*, ROSSI. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

Les bords des ravins des parties élevées des Corbières, entre Mosset et Molitg, champs de cette vallée, ravins et bord des fossés de la métairie de Sahilla, de M. Jaubert-de-Passa, vallée de Valmania, sous les pierres et les détritux des végétaux (rare).

4. *Chl. agrorum*, OLIVI. } *Paris.* (Pyr.-Orient.).
variegatus, FOUR. }

Répandu partout, dans les champs, sous les mottes et les débris des végétaux, au bord des fossés humides.

5. *Chl. vestitus*, FAB. *Paris.* (Pyrén.-Orientales).

Cette espèce est commune dans tous les lieux vaseux, sous les broussailles et sous les pierres, au bord des eaux dans toute la contrée, surtout vers les parties basses (commun).

6. *Chl. schrankii*, DUFTS. *Austria.* (Pyr.-Orient.).

Bord des fossés des champs et prairies, des bois humides des parties élevées et froides ; vallée de la Tet, par dessus la borde Girvès, vers le *Pla dels Abaillans*, à la base du *Pic Carlite* et du *Puig-Peyric*, dans le Capcir (rare).

7. *Chl. nigricornis*, FAB. *Gall. bor.* (Pyr.-Orient.).

On trouve cette jolie espèce sous les pierres des vallées élevées du Canigou, vers la Preste, et aux vallées d'Eyne et de Llò (assez rare).

8. *Chl. nigripes*, DEJEAN. *Hispania.* (Pyr.-Orient.).

Ravins et bord des fossés humides, d'Arles à Prats-de-Mollò.

environs de Prades, Villefranche et Vernet-les-Bains, sous les pierres et les broussailles (rare).

9. *Chl. tibialis*, DEJ. *Paris.* (Pyrénées-Orientales).

Assez répandu, sous les broussailles et sous les pierres humides, dans les taillis qui bordent nos cours d'eau, et dans toutes les prairies basses des trois bassins (commun).

10. *Chl. holosericeus*, FAB. *Gall.* (Pyr.-Orientales).

Nous avons trouvé cette espèce dans les vallées élevées du Canigou et de la Cerdagne, environs de la Borde, près Mont-Louis (rare) ; nous l'avons trouvée plus communément dans les vallées du Llaurenti, dans les mêmes circonstances, sous les pierres humides, les broussailles des ravins et les bois.

11. *Chl. chrysocephalus*, ROSSI. *Gall. merid.* (P.-O.)

Champs humides des parties basses de la Salanque, vallée de la Tet et de l'Agly, environs du Bordigol, sous les pierres, les mottes et les broussailles, toujours après les inondations (assez rare).

Trente-unième genre. — *Epomis*. — BONEL.

1. *Epo. circumscriptus*, DUFT. *Gall. merid.* (P.-O.).

Dans les fossés humides des prairies qui bordent le *Cagarçill*, vers la métairie de l'*Asparrou*, sous les broussailles; nous l'avons aussi trouvé dans les mêmes circonstances, dans les fossés des fortifications, sous le bastion Saint-Dominique qui est souvent inondé (toujours très-rare).

Trente-deuxième genre. — *Dinodes*. — BONEL.

1. *Din. rufipes*, DEJ. } *Gall. merid.* (Pyr.-Or.).
azureus, DUFTS. }

Commun après les inondations, sous les détritits des végétaux rejetés par la mer ; dans la vallée de l'Agly, entre son embouchure et le *Bordigol* : nous ne l'avons jamais trouvé que dans cette localité : il est probable qu'il doit vivre dans les ravins ou dans les champs des Corbières, d'où il doit être entraîné par les eaux.

Trente-troisième genre. — *Oodes*. — BONEL.

1. *Ood. helopioides*, FAB. *Paris.* (Pyr.-Orientales).

Au bord des cours d'eau, sous les pierres et lieux humides, vallée

du Tech ; nous l'avons trouvé sous les pierres humides des torrents, dans la vallée de Banyuls (rare).

Trente-quatrième genre. — *Licinus*. — LAT.

1. *Lic. agricola*, OLIVI. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

On le trouve dans les fossés des bords des champs, entre Ille et Vinça, dans cette dernière localité, champs au bord de la Tet (assez rare).

2. *Lic. silphoides*, FAB. *Gall.* (Pyrénées-Orient.).

Fossés des fortifications de la citadelle et parties basses de Canet, sous les pierres, dans la vallée de l'Agly et du Tech, sous les pierres et les broussailles (commun).

3. *Lic. granulatus*, DEJ. *Hispania.* (Pyr.-Orient.).

Diffère peu du *Lic. silphoides* ; il est plus rare ; il se trouve dans les alluvions, parmi les broussailles qu'entraîne le Réart, près de l'étang de Saint-Nazaire ; il doit vivre dans les ravins du plateau d'Oms et de Calmeilles, d'où il doit être emmené par les inondations.

4. *Lic. æquatus*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

Sous les pierres et les ravins de la vallée du Tech, parties élevées, fortifications, bord des champs, et au pied des arbres, aux environs de Prats-de-Mollò (rare).

5. *Lic. cassideus*, FAB. *Paris.* (Pyrén.-Orientales).

Ravins des montagnes calcaires des Corbières, sous les pierres et les broussailles, environs de Tuchan ; nous l'avons pris aussi dans le Llaurenti (rare).

6. *Lic. depressus*, PAYK. *Gall.* (Pyr.-Orientales.).

Dans la vallée de la rivière de Rigarda, environs de la métairie Paillarès, ravins et bord des fossés humides, sous les pierres et au pied des arbres, métairie de Lafon, ravins et bois humides, sous les pierres (commun).

7. *Lic. hoffmauseggii*, PAUZ. *Gall.* (Pyr.-Orient.).

Cette petite et jolie espèce se trouve sous les pierres et au pied des arbres garnis de mousse, dans les bois humides des régions élevées, les environs des gouffres de Nohédas et d'Évol, sont les localités où nous l'avons trouvée (rare)

Trente-cinquième genre. — *Badister*. — CLAIRV.

1. *Bad. cephalotes*, DEJ. } *Paris*. (Pyr. O.).
unipustulatus, BONEL.

Commun dans tous les fossés humides qui bordent les prairies basses, parmi les détrit⁷us des végétaux, dans toute la Salanque.

2. *Bad. bipustulatus*, FAB. *Paris*. (Pyrén.-Orient.).

Sous les pierres et les détrit⁷us des végétaux, le long des ravins et des champs, au pied des Albères, vers Sorède et Laroque (commun).

3. *Bad. peltatus*, PAUZ. *Gall.* (Pyrén.-Orientales).

Prairies et champs qui bordent le Tech, sous Elne, sous les pierres et mottes, et parmi les broussailles; aussi vallée de l'Agly, prairies basses (rare).

4. *Bad. humeralis*, DUFTSCH *Austria*. (Pyrén.-Or.).

Bois humides des régions moyennes, sous les pierres et au pied des arbres (commun).

Trente-sixième genre. — *Pogonus*. — ZIEGLER.

1. *Pog. luridipennis*, GERMAR. *Gall. bor.* (Pyr.-O.).

Ravins qui descendent des Albères, dans la vallée du Tech et dans la vallée de Banyuls, sous les pierres et les broussailles humides; aussi sous les détrit⁷us des végétaux, le long de la plage de Canet, après une inondation (rare).

2. *Pog. iridipennis*, NICOLAI. *Germania*. (Pyr.-O.).

Bord des fossés des champs, le long des cours d'eau, dans la vallée de l'Agly, au pied des arbres et sous les pierres (rare).

3. *Pog. littoralis*, MEGER. *Gall. merid.* (Pyr.-Or.).

Insecte très-agile et difficile à saisir, le long des terres qui ont été inondées, entre Saint-Cyprien et l'étang de Saint-Nazaire, sous les détrit⁷us des végétaux et au pied des tamarix (assez commun).

4. *Pog. gilvipes*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

Le long de la mer, sous les broussailles, dans les trois bassins (commun).

5. *Pog. riparius*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

Bord des étangs salés, le long du littoral, sous les broussailles qui ont été rejetées par les eaux.

6. *Pog. meridionalis*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Or.).

Mêmes localités que le *littoralis* et aussi agile que lui ; nous les trouvons ensemble aussi sur la plage, parmi les broussailles, après une inondation.

Trente-septième genre. — *Patrobus*. — MEGER.

1. *Pat. rufipes*, GIZLL. } *Succia*. (Pyr.-Orient.).
excavatus, PAYK. }

Ravins des parties élevées, entre Prats-de-Molló et la Preste; entre Olette et Font-Pédrouse, sous les pierres, dans le sable, quelquefois très profondément (rare).

2. *Pat. rufipennis*, HOFFM. *Gall. merid.* (Pyr.-Or.).

Dans tous les ravins des Albères, surtout entre Port-Vendres et Banyuls; dans la vallée de Rigarda, les environs du *gourg Colomer*; nous l'avons pris aussi sous les pierres, à la *Trencada d'Ambuilla* et en montant à la *Font de Comps*.

Trente-huitième genre. — *Dolichus*. — BONELL.

1. *Dol. flavicornis*, FAB. *Italia*. (Pyr.-Orientales).

Ce joli insecte se trouve dans les luzernes des environs du *Mas Béarn*, sous les pierres humides; dans les pépinières du *mas Fraisse* à *Puix sec*, aux amas de végétaux qui servent à barrer l'eau dans les rigoles d'arrosage: A Céret, prairies des environs du pont et après les inondations, le long de la mer, dans les trois vallées (commun).

Trente-neuvième genre. — *Pristonychus*. — DEJEAN.

1. *Pri. terricola*, ILL. } *Paris*. (Pyr.-Orient.).
subcyaneus, GYLL. }

Lieux humides et obscurs, notamment dans les souterrains des fortifications de Collioure.

2 *Pri. alpinus*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orientales).

Régions très élevées, près des neiges, vallée d'Eyne, de Llò.

an Canigou, la Llapoudère et sommet de Costa-Bona, sous les pierres, très près de l'eau et sous les broussailles (rare).

3. *Pri. complanatus*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Or.).

Ravins de toute la Cerdagne et rigoles conduisant l'eau aux prairies, sous les pierres et les détritux des végétaux (rare).

Quarantième genre. — *Calathus*. — BONEL.

1. *Cal. latus*, LIN. } *Germania.* (Pyr.-Orient.)
cisteloides, ILLI. }

Les deux variétés sont communes au bord des champs, sous les mottes, les pierres, les broussailles, au pied des arbres, dans toutes les parties basses où ils sont amenés par les eaux ; car on les trouve aussi dans les rigoles des prairies des parties moyennes de nos montagnes, dans les trois vallées (commun).

2. *Cal. luctuosus*, HOFFMAN. *Helvetia.* (Pyr.-Or.).

On le trouve sous les mottes, sous les pierres, au pied des arbres des régions moyennes ; abondant après une crue, dans les détritux des végétaux rejetés par les eaux, dans les parties basses des trois bassins.

3. *Cal. limbatus*, GERM. } *Gall. merid.* (Pyr.-O.).
circumceptus, DEJ. }

Cette jolie espèce se trouve sous les broussailles, le long des fossés des parties basses ; sous les grosses mottes de terre, à l'agouille de la Mar, entre Baill-Rich et l'étang de Saint-Nazaire. En automne, fossés des fortifications de la citadelle et de la Ville-Neuve, parmi les plantes au pied des remparts.

4. *Cal. fulvipes*, GYLL. *Austria.* (Pyr.-Orientales).

Sous les pierres et sous les broussailles des champs et prairies, le long des cours d'eau, de la Tet et du Tech, parties basses (commun).

5. *Cal. melanocephalus*, LIN. *Paris.* (Pyr.-Orient.)

Sous les pierres et les broussailles, le long de toutes les prairies et des champs, près des ravins, le long de la Tet à Vinça : à Rigarda mêmes lieux, au bord de la rivière (commun).

6. *Cal. ochropterus*, DUFTS. *Gallia*. (Pyr.-Orient.)

Mêmes lieux que le précédent, beaucoup plus rare ; on les trouve plus abondants aux parties basses de Canet, après une inondation.

7. *Cal. frigidus*, FAB. Var. du *cisteloides*, d'ILLIG. *Germania*. (Pyrenées-Orientales).

Il se trouve dans les mêmes lieux que le *cisteloides* et avec les mêmes circonstances. Il est un peu plus grand, les stries plus légèrement ponctuées, et les points plus rares ; les pattes d'un brun noirâtre, et les antennes plus obscures (rare).

Quarante-unième genre. — *Taphria*. — BONELLI.

1. *Tap. vivalis*, ILLIGER. *Gallia bor.* (Pyr.-Orient.)

Cet insecte est très-rare ; nous l'avons trouvé dans le bois des Fanges, au pied des arbres garnis de mousse, et dans la forêt qui est sous la *font de Comps*, montagne de Conat, au pied des arbres et sous les pierres humides.

Quarante-deuxième genre. — *Sphodrus*. — CLAIRVILLE.

1. *Sph. planus*, FAB. } *Gall.* (Pyr.-Orientales).
 spiniger, PAYK. }

Cet insecte se trouve dans les parties sombres et humides des caves de la ville, sous les pierres et les pièces de bois vermoulues ; dans les lieux humides des magasins et des fortifications de la citadelle (rare).

Quarante-troisième genre. — *Platynus*. — BONELLI.

1. *Pla. scrobiculatus*, FAB. *Austria*. (Pyr.-Orient.).

Sous les pierres et au pied des arbres, dans les bois humides des régions moyennes. Sous les débris des végétaux, dans la plaine après les inondations.

2. *Pla. piceus*, DEJEAN, *Nord.* (Pyrén.-Orientales).

Commun, sous les broussailles, rejetées par les eaux, après les inondations, et sous les broussailles des fossés qui bordent les prairies basses, plage de Canet et de Torreilles.

3. *Pla. complanatus*, BONELLI. *Pedemont.* (Pyr.-O.).

Commun dans le bassin de l'Agly, sous les broussailles, après les

inondations, sous les pierres, près des eaux des ravins des environs de Saint-Paul et de Fossa.

Quarante-quatrième genre. — *Anchomenus*.

— ERICHSON.

1. *Anc. augusticolles*, DEJ. *Paris*. (Pyr.-Orient.).

Trouvé sous les pierres et broussailles, près des régions élevées en Capcir et régions moyennes du Llaurenti (rare).

2. *Anc. cyaneus*, DEJ. *Helvetia*. (Pyr.-Orientales).

Ce joli insecte se trouve dans les prairies, sous les amas de végétaux et sous les pierres qui servent à dévier l'eau des rigoles d'arrosage des parties élevées; toute la Cerdagne (rare).

3. *Anc. memnonius*, DEJ. } *Succia*. (Pyr.-Orient.).
livens, GYLL.

Sous les pierres et au pied des arbres des régions élevées, bois au-dessus d'Aiguathèba, vallée de *Cap de la Creu*, route d'Olette au Capcir (rare).

4. *Anc. prasinus*, THUNB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Abondant dans les haies et sous les broussailles amenées par les eaux, dans les fossés des parties basses, sous Château-Roussillon, et dans toutes les parties basses des trois bassins (commun).

5. *Anc. pallipes*, FAB. } *Dania*. (Pyr.-Orientales).
albipes, ERICH.

Se trouve avec le précédent et dans les mêmes circonstances (très-commun).

6. *Anc. oblongus*, FAB. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

Je l'ai trouvé dans les mêmes localités que les deux derniers, mais beaucoup plus rare.

Quarante-cinquième genre — *Agonum*. — BONELLI.

1. *Ago. marginatum*, LIN. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Sous les broussailles, dans les haies des prairies et sous les pierres, dans toutes les parties basses des trois bassins

2. *Ago. modestum*, STURN. *Gallia*. (Pyr.-Orient.).

Lieux élevés, sous les pierres et les broussailles, près des ravins⁷ vallée de *Carcensa*, et mêmes lieux, vallée de la Preste (rare).

3. *Ago. sexpunctatum*, LIN. *Gallia*. (Pyr.-Orient.).

Le long des rivières de la Tet et du Tech, lieux pierreux et humides, quelquefois dans les détritux des végétaux et au pied des arbres, dans les plaines basses (rare).

4. *Ago. parumpunctatum*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Or.).

Sous les mottes, dans les terres humides, près des ravins, vallées de la Tet et du Tech (commun).

5. *Ago. viduum*, KUGEL. *Germania*. (Pyr.-Orient.)

Les belles couleurs métalliques qui couvrent son corps, les élytres plus larges et les stries plus prononcées, le font distinguer du *lugubris*; on le trouve dans les prairies humides et dans les bois un peu élevés, sous les pierres et au pied des arbres (rare).

6. *Ago. lugubre*, DEJ. }
 hungaricus, FRIW. } *Austria*. (Pyr.-Orient.)

Très-commun dans toute la plaine, sous les pierres et les haies des prairies humides.

7. *Ago. gracile*, DEJ. }
 picipes, GYLL. } *Succia*. (Pyr.-Orientales).

Trouvé sous les pierres, près du ravin contre la jasse du Llaurenti, avant de monter la dernière montagne pour aller à l'étang (très-rare):

8. *Ago. scitulum*, DEJ. *Germania bor*. (Pyr.-Orient.).

Cette espèce est assez commune dans les plaines du Capeir et du Llaurenti; nous l'avons aussi trouvée aux environs de Bourg-Madame, dans la Cerdagne.

9. *Ago. quadripunctatum*, DE GEER. *Succia*. (P.-O.).

Bord des ravins de la vallée de Banyuls; vallée de Rigarda; environs de Tuchan, bords de la rivière.

Quarante-sixième genre. — *Olisthopus*. — DEJ.

1. *Oli. rotundatus*, PAYK. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

Montagnes calcaires de Calce et de Casas-de-Pèna, sous les pierres, près des ravins (commun).

2. *Oli. hispanicus*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.)

Cette espèce est très-rare, sous les pierres, près des ravins et dans les bois des parties méridionales des Albères, vallée de Banyuls.

3. *Oli. fuscatus*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.).

Assez-commun, sous les pierres des parties élevées de nos montagnes secondaires; exposition au midi, sous les pierres, près des sommets; vallée de Valmanya et de Rigarda.

FAMILLE DES FERONIA. — LATREILLE.

(1^{re} division).

Quarante-septième genre. — *Pæcilus*. — BONELLI.

1. *Fer. punctulata*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Sous les pierres et les broussailles; au pied des arbres dans toutes les forêts des montagnes secondaires. D'après les observations de M. Brulé, le genre *sogines* des entomologistes anglais, est établi sur le *pæcilus punctulatus*; il ne diffère de ses congénères que par son corps plus aplati. Cela suffit-il pour établir un genre nouveau?

2. *Fer. cuprea*, LIN. *Gallia*. (Pyrén.-Orientales.).

Commun, sous les pierres, les broussailles, les mottes de terre, dans les champs et haies, dans toute la contrée, aux trois bassins.

3. *Fer. cursoria*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Les environs de l'Agly et les bois qui l'avoisinent, sous les pierres, bassins de Saint-Antoine-de-Galanus. Cette espèce est souvent confondue avec le *pæ. cupreus*, qui lui ressemble beaucoup; cependant sa couleur plus violette et les points de la troisième strie qui ne sont qu'au nombre de deux, la font aussitôt distinguer.

4. *Fer. dimidiata*, OLIV. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

Elle est moins commune que la *cuprea*, et se trouve dans les mêmes localités.

5. *Fer. lepida*, LESKI. *Paris*. (Pyrén.-Orientales).

Commune, sous les pierres, dans les prairies et les champs, dans tout le Capcir et la Cerdagne.

6. *Fer. crenulata*, DEJ. *Hispania*. (Pyr.-Orientales).

Trouvée dans les détritux des végétaux, dans la plaine de Canet; sous les broussailles et les pierres, parties élevées des vallées de Rigarda et de Glorianes.

7. *Fer. viatica*, BON. *Italia*. (Pyrén.-Orientales).

Cette espèce paraîtrait n'être qu'une variété de la *lepida*; nous l'avons trouvée sous les pierres et les broussailles emmenées par les eaux, aux environs d'Arles-sur-Tech (rare).

8. *Fer. infuscata*, HOFF. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Montagnes secondaires, au-dessus de Casteill et de Saint-Martin-de-Canigon, sous les pierres: aux Corbières, sous les pierres et au pied des arbres, parmi les broussailles.

9. *Fer. puncticollis*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyrén.-Or.)

Commune, sous les pierres et les broussailles de toutes les prairies basses, et dans les champs des bassins de l'Agly et de la Tet.

10. *Fer. dimidiata*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Plage de Saint-Cyprien, broussailles rejetées par les eaux, fossés des champs et sous les pierres, près des ravins, vallée de Céret et d'Arles (rare).

(2^{me} division).

Quarante-huitième genre. — *Argutor*. — MEGERLE.

1. *Fer. vernalis*, GYLL. *Paris*. (Pyrén.-Orientales).

Commun, sous les détritux des végétaux, au pied des arbres des taillis et des fossés des prairies dans les trois bassins.

2. *Fer. maritima*, GAUBIL. *Gallia merid.* (Pyr.-O.).

Prairies inondées pendant l'hiver, entre l'étang de Saint-Nazaire et l'Estanyol, parmi les broussailles et les pieds des tamarix, dans toute cette large plaine (assez-commun).

3. *Fer. sturmi*, DEJ. *Germania*. (Pyr.-Orientales).

Ravins, sous les pierres et les broussailles, sous le pla Guillem, et près de la jasse de la fontaine de la Perdrix, non loin de la croix en fer, versants de Py (rare).

4. *Fer. crudita*, DEJ. *Paris*. (Pyrénées-Orientales).

Cette espèce est assez commune, sous les pierres et parmi les broussailles, près les cours d'eau du Tech, sous le Boulou; et près de Millas, vallée de la Tet.

5. *Fer. strenua*, ILLIG. *Gallia*. (Pyrén.-Orientales).

Vallées élevées, sous les pierres, dans les bois, et près des ravins au-dessus de Prats-de-Molló; et dans la vallée de la Tet, près de Fontpédrouse (rare).

6. *Fer. pusilla*, DEJ. *Pyrenæis*. (Pyr.-Orientales).

Cette toute petite et jolie espèce se trouve sous les pierres, au bord des champs et des prairies; dans la plaine de la Cerdagne (rare).

7. *Fer. pumilio*, DEJ. *Pyrenæis*. (Pyr.-Orientales).

8. *Fer. amaroides*, DEJ. *Pyrenæis*. (Pyrén.-Orient.)

Ces deux espèces se trouvent dans les régions alpines, près des jasses où se retirent les bestiaux, la *Conque de la Llapoudère*, la *font de la Conque* près Cady; à la vallée d'Eyne, à la jasse d'en Dalmau (rare).

9. *Fer. abaxoides*, DEJ. *Pyrenæis*. (Pyr.-Orient.).

Régions froides de la vallée du Capcir vers Garlitz; aux environs de l'étang du Llaurenti, sous les pierres et les broussailles (rare).

(3^e division).

Quarante-neuvième genre.—*Omaecus*.—ZIEGLER.

1. *Fer. melanaria*, ILLIGER. *Paris*. (Pyr.-Orient.).

Sous les pierres et les broussailles, dans les champs de toute la plaine, près des fossés humides.

2. *Fer. leucophthalma*, FAB. *Dania*. (Pyrén.-Or.).

On en a fait une variété de la *melanaria*, avec laquelle on la trouve constamment. Cependant il existe quelques différences son caractère

est moins arrondi, et les élytres moins fortement striées. Elle est aussi plus rare.

3. *Fer. melas*, CREUTZ, *Dalmatia*. (Pyrén.-Orient.)

Cet insecte se trouve communément sous les pierres et les broussailles des bois des Albères, près des ravins et dans les bois des Corbières.

4. *Fer. nigrita*, FAB. *Gallia*. (Pyrén.-Orientales.)

5. *Fer. anthracina*, ILLIG. *Gallia*. (Pyrén.-Orient.)

Ces deux espèces se trouvent dans les mêmes localités, sous les pierres et les broussailles, dans tous les fossés qui bordent les champs et les prairies maritimes de tout le littoral; elles ont assez de rapport, et on les confondrait souvent, si on ne faisait attention que la dernière a son corselet plus long, sinué sur les côtés près de la base, et les dents en arrière, presque pas sensibles (commun).

6. *Fer. elongata*, DUFTSCH, *Gallia merid.* (Pyr.-O.)

Prairies maritimes entre l'Agly et le Bordigol, sous les broussailles et au pied des arbustes (rare).

7. *Fer. meridionalis*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-O.)

Cette rare espèce se trouve sous les broussailles et au pied des tamarix, dans les plaines basses et souvent inondées, près des étangs de Saint-Nazaire et du *Cagareill*, près Canet.

8. *Fer. nigerrima*, DEJ. *Hispania*. (Pyrén.-Orient.)

Comme la précédente espèce, on la trouve dans les mêmes localités; elle y est plus commune.

(4^{me} division.)

Cinquantième genre. — *Stecropus*. — MEGERLE.

1. *Fer. madida*, FAB. *Gallia*. (Pyrén.-Orientales.)

2. *Fer. concinna*, STEM. *Germania*. (Pyr.-Orient.)

On a fait de cette dernière espèce une variété de la première; on les trouve communément ensemble, sous les pierres près des ravins des champs, régions moyennes : après les inondations, dans les parties basses de la plaine; cependant la première a constamment les cuisses rouges.

3. *Fer. æthiops*, ILLIG. *Nord.* (Pyrén.-Orientales).

Très-rare, sous les pierres près des ravins qui traversent les bois, régions supérieures et froides; vallée de la Cerdagne.

(5^{me} division).

Cinquante-unième genre. — *Platissima*. — BONELLI.

1. *Fer. picimana*, DUFTSC. *Gallia*. (Pyrén.-Orient.)

Après les inondations dans toutes les plaines basses des trois bassins, parmi les broussailles rejetées par les eaux (commun).

2. *Fer. oblongopunctata*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orient.)

Bois et côteaux des régions moyennes du Canigou; vallées de la Tet et du Tech (rare).

3. *Fer. angustata*, MEGER. *Germania*. (Pyr.-Orient.)

La Cerdagne et le Capcir, bord des champs et fossés humides; prairies, sous les broussailles (rare). Cet insecte est plus commun dans les prairies du Llaurenti.

(6^{me} division).

Cinquante-deuxième genre. — *Cophosus*. — ZIEGLER.

Cette division des féronies de M. Dejean n'a pas de représentant dans cette contrée, du moins nous n'avons trouvé aucun insecte qui puisse y être rapporté.

(7^{me} division).

Cinquante-troisième genre. — *Pterostichus*. — BONEL.

1. *Fer. striata*, PAYK. } *Succia*. (Pyrén.-Orientales).
 niger, DEJ. }

Commune sous les pierres et les broussailles rejetées par les eaux dans nos plaines après les inondations : dans les prairies et fossés des champs dans toute la contrée.

2. *Fer. fasciato punctata*, FAB. *Austria*. (Pyr.-Or.)

Entre Prats-de-Mollò et la Preste, champs et ravins sous les pierres; environs de Saint-Sauveur dans les champs (rare).

3. *Fer. parum-punctata*, DEJ. *Pyrenæis*. (Pyr.-O.)

Cette belle espèce se trouve communément sous les pierres, les broussailles, au bord des fossés des champs et prairies des trois bassins, parties élevées, environs de Prats-de-Mollò, la Preste et Canigou, près la jasse de Cady; entre Vinça et Rigarda, rigoles des champs; vallées de la Cerdagne, Eyne, Llò et Llaurenti (commun).

4. *Fer. femorata*, DEJ. *Gall. orient.* (Pyr.-Orient.)

Broussailles et sous les pierres des bords des champs et près des ravins et vallée de Vernet près Casteill (rare).

5. *Fer. dufourii*, DEJ. *Pyrenæis*. (Pyr.-Orientales).

Régions froides, champs sous les pierres et bord des fossés, environs de Mont-Louis et de Bolquère (rare).

6. *Fer. obscura*, STEV. *Russia merid.* (Pyr.-Orient.)

Trouvée sous les pierres et sous les broussailles près des fossés, régions élevées, environs de la Borde Girvès, et pla dels Abaillans. bassin supérieur de la Tet, au-delà de Mont-Louis (rare).

7. *Fer. cribrata*, BONEL. *Pedemont.* (Pyr.-Orient.)

Régions élevées, sous les pierres et les broussailles des bords des champs et prairies de la Cerdagne, et à la vallée d'Eyne près des jasses; nous avons encore trouvé cet insecte à la Solanette de Costa-Bona.

8. *Fer. rutilans*, BONEL. *Alp. Pedem.* (Pyr.-Orient.)

Cette belle et rare espèce habite les régions très-élevées et froides, près des jasses de Carlite, du Puig-Peyric et à l'extrémité de la vallée d'Eyne, sous les pierres près des neiges, souvent sous la même pierre où l'on trouve le *carabus pyrenæus*.

9. *Fer. xatartii*, DEJ. *Pyrenæis*. (Pyr.-Orientales).

Environs de Prats-de-Mollò, de Costa-Bona; vallées de Carensa, de Cady, d'Eyne et de Llò; près des jasses où l'on trouve le *punctato auratus*. M. Xatard communiqua ce bel insecte à M. Dejean qui le lui dédia.

10. *Fer. bicolor*, PEIR. *Pyrenæis*. (Pyr.-Orientales).

Cette jolie espèce qui est, d'après M. le comte Dejean, une variété

de la *feronic*, *jurinei*, *pauzer*, je l'ai trouvée près des étangs de Carensa, sous les pierres et parmi les broussailles (très-rare).

11. *Fer. multipunctata*, DEJ. *Helvetia*. (Pyr.-Orient.)

Parties élevées du pic Carlite, près des jasses où se retirent les bestiaux, et parties élevées du Llaurenti (rare).

(8^{me} division).

Cinquante-quatrième genre. — *Abax*.

1. *Fer. striola*, FABR. *Gallia*. (Pyrén.-Orientales).

2. *Fer. ovalis*, DUFTS. } *Germania*. (Pyr.-Orient.)
frigidus, FAB. }

Ces deux espèces se trouvent ensemble, sous les pierres des bords des champs et les broussailles des fossés, dans les bois des régions moyennes; après les inondations, elles sont abondantes, parmi les détritits des végétaux rejetés sur la grève par la mer, et dans les prairies maritimes.

3. *Fer. pyrenæa*, DEJ. (Pyrénées-Orientales).

Les vallées élevées, la Preste et les environs; la vallée de Gady; les vallées d'Eyne et de Llò, sous les pierres et les broussailles, près des endroits où couchent les bestiaux. Cette espèce diffère de la *striola* par la taille plus allongée; les bords latéraux des élytres n'offrent que quelques points à la base et à l'extrémité (rare).

4. *Fer. carinata*, DUFTS. *Austria*. (Pyr.-Orientales).

Bois et plateaux des montagnes secondaires exposées au midi, sous les pierres et parmi les broussailles, près des haies et fossés, à Glorianes et ses environs, la métairie Pallarès, vallée de Rigarda (commun).

5. *Fer. parallela*, DUFTS. *Austria*. (Pyr.-Orient.)

Dans les terres de la plaine, entre la Tet et l'Agly, bord des fossés des champs et des prairies, sous les pierres et les broussailles.

(9^{me} division.)

Cinquante-cinquième genre. — *Percus*. — BONELLI.

1. *Fer. navarica*, LATR. } *Hispania*. (Pyr.-Orient.)
patruelis, DUF. }

Commune sous les pierres et les broussailles des environs du fort

Bellegarde; dans toutes les Albères, la vallée de Banyuls et de Port-Vendres; quelquefois aussi dans les garrigues de Cabestany et de Canet.

(10^{me} division).

Cinquante-sixième genre.—*Molops*.—BONELLI.

1. *Fer. elata*, FAB. *Germania*. (Pyrén.-Orientales).

2. *Fer. terricola*, FAB. *Gallia*. (Pyrén.-Orientales).

Ces deux espèces sont toujours ensemble, sous les pierres et parmi les broussailles des montagnes calcaires; les environs des marbreries de Baixas, dans les lieux ombragés par les haies des vignes: à Casas-de-Pèna bord des ravins; dans la vallée du Verdoube près de la rivière (commun).

3. *Fer. spinicollis*, DEJ. (Pyrénées-Orientales).

Les bassins de la Tet et de l'Agly, broussailles rejetées par les eaux après les inondations; fossés des prairies maritimes, parmi les détritux des végétaux (rare).

Cinquante-septième genre.—*Cephalotes*. — BONELLI.

1. *Ceph. vulgaris*, LIN. *Paris*. (Pyrén.-Orientales).

Dans les lieux humides et ombragés des bois des montagnes secondaires; après les inondations, dans les parties basses, parmi les broussailles (commun).

2. *Ceph. politus*, DEJ. *Sicilia*. (Pyrén.-Orientales).

Fossés parmi les broussailles et sous les pierres des champs, près du Tech, environs du pont de Céret; après les inondations, broussailles, au bord de la mer, plage de Saint-Cyprien (commun).

Cinquante-huitième genre.—*Stomis*.—CLAIRVIL.

1. *Sto. pumicatus*, PAUZ. *Gallia merid.* (Pyr.-Or.)

Commun dans tous les fossés des prairies inondées de la plaine basse des trois bassins, sous les détritux des végétaux, les haies et au pied des arbres.

Cinquante-neuvième genre.—*Pelor*. — BONELLI.

1. *Pel. spinipes*, FAB. } *Austria*. (Pyr.-Orient.)
 blaptoides, CREUTZ. }

Cette intéressante espèce se trouve constamment sous les broussailles rejetées par la mer, après les inondations ; passé cette époque on ne la trouve plus ; évidemment elle doit vivre dans nos champs ; mais nous l'avons cherchée en vain dans les trois bassins (rare).

Soixantième genre.—*Zabrus*. — CLAIRVEL.

1. *Zab. curtus*, LATR. *Paris*. (Pyrénées-Orientales).

Sous les pierres et les broussailles, au bord des champs des prairies, parties élevées des montagnes secondaires (commun).

2. *Zab. obesus*, LATR. *Pyrenceis*. (Pyr.-Orientales).

Dans les vallées de la Cerdagne, Eync, Llò ; sous les pierres, près des jasses dans les lieux fourrés ; nous l'avons aussi trouvé dans la vallée de Carensa.

3. *Zab. gibbus*, FAB. *Gallia*. (Pyrén.-Orientales).

Commun sous les pierres dans toute la contrée ; on le voit souvent se promener sur les routes et dans les champs.

4. *Zab. piger*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orientales).

Dans les terres de la Cerdagne, sous les pierres, courant en plein jour sur les sentiers (commun).

Soixante-unième genre.—*Amara*. — BONELLI.

1. *Ama. patricia*, CREUTZ. *Gallia*. (Pyr.-Orient.)

2. *Ama. zabroides*, DEJ. var. *Gallia merid.* (P.-O.).

Nous avons trouvé la première aux environs de Bourg-Madame, sous les pierres et le long de la vallée de Carol ; ravins sous les pierres et les broussailles (rare).

Nous trouvons abondamment la seconde après une inondation, dans les bassins de la Tet et de l'Agly, sous les broussailles rejetées par les eaux. Nous la voyons également sous les pierres et les broussailles des champs qui ne sont pas éloignés de la rivière de la Tet dans toute la plaine du *Riverat*, depuis Ille, jusqu'au dessous de Saint-

Féliu : sont-ce deux espèces distinctes ? Leur habitation et quelques différences dans leur facies nous porterait à le croire.

3. *Ama. complanata*, DEJ. *Dalmatia*. (Pyr.-Orient.)

Côteaux arides de Saint-Antoine-de-Galamus et de la Trencade d'Ambouilla ; à Casas-de-Pèna, dans les vignes et dans les ravins, sous les pierres.

4. *Ama. fusca*, STURM. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.)

Bassin du Tech à Céret près du pont, champs et prairies, sous les pierres et les broussailles ; après les inondations, plage de Saint-Cyprien, broussailles rejetées par les eaux, quelquefois sur la plage de Torreilles ; entre le Bordigol et l'embouchure de l'Agly, broussailles rejetées par les eaux.

5. *Ama. monticola*, ZIMMER. *Alp. pedem.* } (P.-O.)
montana, DEJ. *Pyrœneis*.

Sous les pierres, dans les champs et côteaux exposés au midi au bord de la redoute, près Saint-Laurent-de-Cerdans, et sur les montagnes secondaires (rare).

6. *Ama. bifrons*, GYLL. *Suecia*. } (Pyrén.-Orient.)
livida, FAB. *Paris*.

La vallée d'Eyne, sous les pierres près des jasses et les ravins de la vallée de Carensa nous ont fourni cette jolie espèce (elle y est rare).

7. *Ama. plebeja*, GYLL. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

Trouvée assez rarement cependant dans les vallées froides du Canigou, dans les clairières des bois, sous les pierres et dans les débris des végétaux.

8. *Ama. similata*, DEJ. *Succia*. } (Pyr.-Orient.)
communis, FAB. *Gallia*.

Cette espèce est assez commune sous les pierres et les broussailles qui entourent les jasses dans nos vallées supérieures Cady et Eyne. Nous la voyons quelquefois sur les routes et les champs, sous les pierres dans la Cerdagne.

9. *Ama. obsoleta*, DUF. *Gallia*. (Pyr.-Orientales.)

Sur les côteaux arides exposés au midi des montagnes secondaires, sous les pierres et les broussailles (commun).

10. *Ama. acuminata*, PAYK. *Gallia*. } (Pyr.-Or.)
eurynota, ILLIG. *Germania*. }

Comme l'*obsoleta*, on la trouve sur les parties arides des montagnes secondaires (assez communément).

11. *Ama. vulgaris*, LIN. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

Communément sur les chemins et sous les broussailles, sur les montagnes secondaires ; dans la plaine et aux environs de la mer, après les inondations.

12. *Ama. apricaria*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Détritus des végétaux dans les prairies basses des bassins de la Tet et du Tech (rare).

13. *Ama. fulva*, DE GEER. *Succia*. } (Pyr.-Orient.)
ferruginea, LIN. *Paris*. }

Le long de nos cours d'eau, sous les pierres humides dans les trois bassins ; abondante sous les broussailles rejetées par l'eau après une inondation, et dans les prairies maritimes.

14. *Ama. aulica*, ILL. *Austria*. } (Pyr.-Orientales).
spinipes, LIN. *Paris*. }

Moins commune que la *vulgaris*, sous les pierres et les broussailles, sur les terres sablonneuses dans tout le littoral.

15. *Ama. pyrenæa*, DEJ. *Pyrenæis*.

Vallées élevées des Pyrénées, la Couque de la Llapoudire, Canigou, Cady ; vallées d'Eyne, de Iló, Carlite, près des jasses, sous les pierres (rare).

16. *Ama. puncticollis*, DEJ. (Pyrénées-Orientales).

Vallées élevées des Pyrénées, Costa-Bona, la tour de Batère du côté de Saint-Marsal ; environs du Randé, vallée de Cady, sous les pierres et les broussailles (plus rare que la précédente).

17. *Ama. crenata*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Lieux secs et arides de nos aspres, au bord des champs, sous les pierres et aux amas de détritns de végétaux dans les fossés arides (commun).

18. *Ama. sabulosa*, DEJ. *Gallia.* (Pyr.-Orientales).

Terrains calcaires aux environs d'Estagel, vignes des vallées des alentours, sous les pierres; et près des haies, sous les broussailles (commun).

19. *Ama. eximia*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Dans les trois bassins; après les inondations, parmi les broussailles rejetées par les eaux, et prairies maritimes sous les pierres et les détritns.

20. *Ama. glabrata*, DEJ. *Gallia.* (Pyrén.-Orient.)

Terrains arides, bord des vignes à Casas-de-Pèna, sous les pierres et les broussailles; à Saint-Paul, côteaux en montant à Saint-Antoine-de-Galamus (assez-commun).

Soixante-deuxième genre.—*Mazorcus*.—ZIEGL.

1. *Maz. luxatus*, CREUTZ. *Paris.* (Pyrén.-Orient.)

Bois arides des parties élevées, *bac de Bolquère* et bois des environs de la Borde près Mont-Louis, sous les pierres et au pied des arbres; nous avons pris aussi cet insecte dans les bois du Llaurenti (rare).

Soixante-troisième genre.—*Acinopus*.—ZIEGLER.

1. *Aci. megacephalus*, ROSSI. *Gallia merid.* (P.-O.)

Bois arides des régions moyennes, sous les pierres et au pied des arbres, *font de Comps*; bois des moines au-dessus de Saint-Martin-de-Canigou (rare).

2. *Aci. tenebrioides*, DUFTS. *Gallia merid.* (Pyr.-O.)

Mêmes stations que le précédent; cet insecte y est plus commun et différent par son corselet plus étroit en arrière, les stries des élytres finement ponctuées, sans points enfoncés. la tête du mâle est très-grande

Soixante-quatrième genre.—*Sclenophorus*.—DEJ.

1. *Scl. lucidulus*, DEJ. *Nord. Llaurenti*.

Trouvé sous les pierres et les broussailles, au bord des champs des environs de Mijanés dans le Llaurenti (rare).

Soixante-cinquième genre.—*Anisodactylus*. — DEJ.

1. *Ani. virens*, DEJEAN. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Belle et jolie espèce qu'on trouve sur les plateaux élevés, sous les pierres et les détritux des végétaux; vallées de Carensa et de Llò (rare).

2. *Ani. signatus*, ILLIG. *Paris.* (Pyrén.-Orientales).

Lieux humides et pierreux, non loin des ravins, parmi les broussailles, base de Force-Ral et de Caladroy.

3. *Ani. intermedius*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-O.)

Vallée de l'Agly, broussailles rejetées par les eaux après une inondation; je l'ai aussi trouvé dans la vallée du Tech, prairies aux environs d'Arles (rare).

4. *Ani. binotatus*, FAB. *Paris.*
var. *spurcaticornis*, ZIEGL. *Gallia.* } (Pyr.-O.)

Dans les prairies et au bord des champs des environs de Mont-Louis et de la Motte-de-Planes; après les inondations, sur les bords des prairies qui bordent la Tet, parties basses de Canet (commun).

5. *Ani. nemorivagus*, DUFTS. *Gallia.* } (Py -Orient).
gilvipes, DEJEAN, *Germania.* }

Sous les pierres et parmi les broussailles, dans tous les ravins des vallées des montagnes secondaires: Montoriol, Oms, et jusqu'aux environs de Saint-Marsal (commun).

Soixante-sixième genre.—*Gynandromorphus*.—DEJ.

1. *Gyn. rossii*, PANZA. *Pedemont.*
etruscus, QUENSEL, *Gall. merid.* } (P.-O.)

Cette jolie espèce a été rare pendant long-temps: M. Aleron en avait trouvé dans les parties basses de Château-Roussillon, quelque individu isolé. M. Canta, plus tard, trouva cet insecte dans les prai-

ries, parmi les broussailles à Palau-del-Vidre ; mais l'inondation du mois d'avril 1841 en fournit une telle abondance dans les trois bassins, sous les broussailles rejetées par la mer, que nous pûmes en faire une ample provision.

HARPALUS. — LATREILLE.

(1^{re} division).

Soixante-septième genre.—*Ophonus*.—ZIEGLER.

1. *Oph. columbinus*, GERM. *Gallia merid.* (P.-O.)

2. *Oph. sabulicola*, PANZER. *Paris.* (Pyr.-Orient.)

Ces deux espèces sont fort communes et se trouvent ensemble dans toutes les haies des fossés, et parmi les broussailles des parties basses de Canet ; après les inondations, dans les bois rejetés par la mer. Le *sabulicola* se distingue du premier par les élytres d'un bleu verdâtre, le corselet moins large et moins arrondi sur les côtés.

3. *Oph. monticola*, DEJ. } *Gallia orient.* (Pyr.-O.)
obscurus, FAB. }

Cette espèce se trouve dans les régions élevées des montagnes secondaires, sous les pierres humides des bois et des fossés des prairies ; il ressemble au *sabulicola* avec lequel on le confondrait ; mais il est plus allongé, plus fortement ponctué, les palpes, les antennes et les pattes moins rouges (rare).

4. *Oph. diffinis*, DEJEAN. *Gallia merid.* (Pyr.-Or.)

Trouvé constamment dans les fossés, parmi les broussailles des champs et des prairies maritimes des bassins de l'Agly et de la Tet ; après les inondations (très-abondant).

5. *Oph. incisus*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Cette rare espèce se fait bientôt remarquer par les palpes, antennes et les pattes d'un rouge ferrugineux qui contraste singulièrement avec le beau noir qui couvre son corps, se trouve dans les fossés et les broussailles, parties basses de Canet : en automne on voit cet insecte assez abondant dans les fossés des fortifications de la citadelle, principalement sur les fenouils, ainsi qu'aux ruines de Mailloles ; on le trouve alors accouplé : Est-ce le désir de se reproduire qui le fait sortir de sa retraite et grupper ainsi sur les plantes ?

6. *Oph. meridionalis*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-O.)

Sous Château-Roussillon ; prairies et champs, broussailles et fossés au pied des arbres ; après les inondations, dans les bassins de la Tet et de l'Agly, prairies et champs près des dunes, dans les broussailles (commun).

7. *Oph. rotundatus*, DEJ. *Gallia merid.* } (Pyr.-O.)
8. *Oph. cordatus*, DUFTS. *Gallia merid.* }

Ces deux espèces ne sont pas rares sous les pierres et sous les mottes de terre, dans les champs et au bord des prairies, dans les environs d'Arles-sur-Tech ; nous les avons aussi trouvées, mais moins abondantes dans les environs de Saint-Laurent-de-Cerdans.

9. *Oph. rupicola*, STURN. *Germania.* } (P.-Orient.)
subcordatus, DEJEAN.

Dans les environs de Coustouges et à la Manère, ravins sous les pierres, parmi les broussailles et au pied des arbustes où sont amassés quelques détritux de végétaux (rare).

10. *Oph. puncticollis*, PAYK. *Gallia.* (Pyr.-Orient.)

Commun sous les pierres, au pied des arbres des bois humides, dans les parties élevées des montagnes secondaires : cette espèce se trouve fort rarement dans la plaine, après une inondation.

11. *Oph. maculicornis*, DUFTS. *Gallia.* (P.-Orient.)

Nous avons pris cette espèce quelquefois sous les pierres, dans les fossés des fortifications de la ville et à la lunette de la porte de Canet ; mais plus abondant, parmi les broussailles rejetées par la mer après une inondation ; vallées de l'Agly et de la Tet.

12. *Oph. hirsutulus*, DEJ. (Pyrénées-Orientales).

Derrière la Preste, champs et prairies sous les pierres ; environs de Mont-Louis, mêmes localités (rare).

13. *Oph. mendax*, ROSSI. *Gallia merid.*

Trouvé sous les pierres et les mottes, dans les champs et les vignes, entre Saint-Paul et Caudiès (il n'est pas commun).

14. *Oph. germanus*, LIN. *Gallia.* (Pyr.-Orientales).

On distingue bientôt cet insecte parmi les autres par ses belles

couleurs tranchées; et malgré qu'il soit très-commun, on ne peut résister au désir d'en ramasser beaucoup tant il est joli : les parties basses des trois bassins, après les inondations, en offrent une grande masse. Dans le nombre on trouve une variété dont les couleurs sont plus claires et les taches des élytres presque pas apparentes; elle est plus rare. Nous conservons cet insecte à la place des *ophonus*, malgré qu'on en ait fait un genre nouveau, sous le nom de *diachromus*.

15. *Oph. velutinus*, ALERON et COM. (Pyr.-Orient.)

Cette toute petite et belle espèce est commune après le débordement de nos rivières, parmi les broussailles, dans les parties basses de Canet; elle est excessivement agile et on la saisit avec beaucoup de difficulté.

16. *Oph. oblongiusculus*, DEJEAN. *Gallia*. (P.-O.)

Cette espèce, jolie et très-petite, se trouve dans les champs et les prairies des parties élevées, sous les pierres et parmi les broussailles de la vallée de Valmanya et aux environs de Corsavi (rare).

17. *Oph. dorsalis*, DEJ. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

Commune au bord des champs et bois, sous les pierres et les broussailles, entre Céret et le Perthus.

18. *Oph. chlorophanus*, ZENKER. *Gallia*. (Pyr.-O.)

Nous avons pris cette espèce quelquefois sous les pierres et dans les fossés des fortifications de la ville et à la lunette de la porte de Canet; mais plus abondamment parmi les broussailles rejetées par la mer après les inondations; vallées de l'Agly et de la Tet.

19. *Oph. absoletus*, DEJ. *Gallia merid.*
cerinus, STEV. Var. *Russiamerid.* } (P.-O.)

Il n'est pas rare de trouver cette espèce dans tous les fossés qui entourent les mares d'eau dans toutes les parties basses du littoral ainsi que dans les broussailles et au pied des arbres, bassins de l'Agly et de la Tet.

20. *Oph. azureus*, ILLIG. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.)

Cette jolie espèce se trouve dans les broussailles et sous les pierres des prairies et des fossés, dans toute la Cerdagne et au Capcir;

nous l'avons prise aussi au Llaurenti ; la belle couleur violette la fait bientôt remarquer (rare).

Soixante-huitième genre. — *Harpalus*. — LATREILLE.

1. *Har. ruficornis*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Commun dans les champs, sous les pierres et dans les fossés ; les ravins des bois des montagnes secondaires.

2. *Har. griseus*, PANZER. *Germania*. (Pyr.-Orient.)

Très commun dans toute la plaine ; après les inondations, il pulule dans les broussailles qui sont entraînées et qui sont rejetées par la mer ; on le trouve aussi dans toute la plaine de la Cerdagne.

3. *Har. æneus*, FAB. *Gallia*. (Pyrénées-Orientales).

Commun dans les mêmes lieux que le précédent.

4. *Har. distinguendus*, DUFTS. *Paris*. (Pyrén.-Or.)
Var. *virens*, MÉNET. *Russia merid.*

Nous pensons voir une différence bien marquée entre ces deux variétés : le *virens* a une plus petite taille, les couleurs sont beaucoup plus vives et les élytres sont un peu striés (rare).

5. *Har. patruelis*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

On le trouve dans les champs et les fossés des environs de Vinça et de Prades ; dans la Salanque après les inondations.

6. *Har. cupreus*, DEJ. *Gall. merid.* (Pyr.-Orient.)

Commun dans les champs et les prairies maritimes dans les trois bassins ; on le trouve aussi aux parties élevées des montagnes secondaires.

7. *Har. piquæus*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Cette toute petite espèce est commune dans les broussailles au pied des tamarix, dans toutes les prairies maritimes, voisines des mares d'eau saumâtre.

8. *Har. sulfuripes*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Cette espèce que nous avons trouvée dans les environs de Bourg-Madame, dans les sables et les broussailles de la rivière qui descend de la vallée de Carol (est assez rare).

9. *Har. petifii*, DUFTSCH. *Austria*. Var. du discoideux, *Gallia bor.* (Pyrénées-Orientales).

Assez rare dans les environs de Mont-Louis, vers la Borde, sous les pierres et les broussailles.

10. *Har. limbatus*, DUFTSCH. *Gallia*. Var. du fulvipes, FAB. *Gallia bor.* (Pyrénées-Orientales).

Nous avons trouvé cette espèce aux environs de Mosset, dans les terres arides sous les pierres ; nous l'avons retrouvée près du Mijanès dans le Llaurenti.

11. *Har. sobrinus*, DEJEAN. (Pyrénées-Orientales).

La Preste et ses environs jusqu'au pied de Costa-Bona, sous les pierres près de la Tet, et dans les vallées de Cady et de la Llapoudère près des jasses sous les pierres.

12. *Har. semiviolaceus*, BRONG. *Gallia*. (Pyr.-O.)

Sous les mottes et les broussailles, dans toutes les haies des prairies maritimes sur tout le littoral (commun).

13. *Har. impiger*, DUFTSCH. *Gallia merid.* (Pyr.-O.)

Cette petite espèce qui se distingue aussitôt par les pattes d'un rouge ferrugineux, se trouve dans tous les lieux où se retire le bétail, dans les hautes régions, sous les pierres et les broussailles. (rare).

14. *Har. tardus*, PANZER. *Paris*.

fuliginosus, DUFTSCH. *Austria*. (Pyr.-Or.)

Ces deux espèces qu'on rencontre souvent ensemble sont regardées par les auteurs comme deux variétés : se trouvent sous les pierres des parties arides et élevées dans les bois ; à la montagne de Céret, dans le bois communal et dans les champs qui avoisinent cette forêt.

15. *Har. segnis*, DEJ.

frolichii, MEGER. } *Germania*. (Pyr.-Or.)

Côteaux de Château-Roussillon, sous les pierres et les broussailles, environs de la métairie de M. Guiraud-de-Saint-Marsal et la bergerie.

16. *Har. anxius*, DUFTSCH.

nigripes, STURN. } *Germania*. (Pyr.-Or.)

Côteaux arides des Albères, dans les bois de ces montagnes, au pied

des arbres et sous les pierres ; on le trouve aussi moins abondant sous les pierres des champs des environs de Sorède.

17. *Har. picipennis*, MEGERLE. *Austria*. (Pyr.-O.)

Commun sous les pierres, dans toutes les régions moyennes, et dans les bois sous les broussailles.

18. *Har. castaneus*, DEJEAN. Var. *satyrus*, KNOX. (Pyrénées-Orientales).

Vallée de Vinça, champs et prairies au bord de la Tet, sous les pierres et dans les broussailles (commun).

19. *Har. virens*, MÉNÉTRIÉS. Var. *distinguendus*. *Russia merid.* (Pyrénées-Orientales).

Cette jolie espèce dont on fait une variété du *distinguendus*, s'en distingue cependant par sa taille plus petite, ses couleurs beaucoup plus vives et les élytres un peu striés (rare).

20. *Har. servus*, CREUTZER. *Hungaria*. (Pyr.-Or.)

Sables arides et pierreux des ravins des montagnes calcaires des Corbières (rare).

21. *Har. hirtipes*, PANZER. *Hungaria*. (Pyr.-Or.)

Cette espèce habite les régions élevées et froides : Costa-Bona, les environs de la vallée d'Eyne, la base du *Cambres-d'Aze*, vers Mont-Louis, sous les pierres et les broussailles (rare).

22. *Har. serripes*, DUFTS. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Côteaux arides des montagnes calcaires : Calce, Caladroy et environs de Força-Réal.

23. *Har. conformis*, DEJ. Var. *hottentota*, DUFTS. *Paris*. (Pyrénées-Orientales).

Commun dans les broussailles rejetées par la mer après les inondations, dans la vallée de l'Agly ; nous l'avons aussi trouvé dans les environs de Saint-Antoine-de-Galamus.

24. *Har. calceatus*, CREUTZER. *Paris*. (Pyr.-Orient).

Environs de Casas-de-Pèna, dans les ravins qui avoisinent la rivière, sous les pierres et les broussailles ; nous l'avons trouvé aussi dans la vallée de Rigarda (rare).

Soixante-neuvième genre.—*Stenolophus*.—DEJ. MEG.

1. *Ste. vaporarium*, FAB. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

Commun au pied des arbres, sous les broussailles de tous les fossés des parties basses des trois bassins.

2. *Ste. marginatus*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Or.)

Cette très jolie espèce se trouve parmi les broussailles du bord des fossés des champs des régions moyennes, et sous les pierres qui conservent des détritux dans les canaux des prairies de ces régions (rare).

3. *Ste. elegans*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Détritux des végétaux dans les fossés des parties basses, bord des champs, sous les pierres, et après les inondations broussailles amenées par les eaux, prairies maritimes des trois bassins.

4. *Ste. proximus*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Mares desséchées des environs du *Cagarell* près Canet, sous les broussailles arrêtées au pied des tamarix, et dans les fossés parmi les détritux (commun).

5. *Ste. vespertinus*, ILLIG. *Paris*. (Pyrén.-Orient.)

Bois des régions moyennes, au pied des arbres où sont amassés des détritux de végétaux, sous les pierres des bords des ravins, vallée de Rigarda ; ravins des environs du *mas de la fou* de M. Jaubert-de-Passa (rare).

6. *Ste. rufus*, GODART. (Pyrénées-Orientales.)

Cette petite et très jolie espèce a été trouvée par M. le capitaine Godart, dans les environs de Canet, fossés des champs, auprès du *Cagarell*, parmi les détritux des végétaux. Sa description est insérée au *Bulletin de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, année 1845, page 222 (rare).

7. *Ste. dorsalis*, FAB. *Gallia*. (Pyrénées-Orientales.)

Commun au bord des champs et des bois, sous les pierres et les broussailles, entre Céret et le Perthus (commun).

Soixante-dixième genre. — *Bradycellus*. ERICHSON.
Acupalpus. LAT.

1. *Bra. obsoletus*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyrén.-Or.)

Il n'est pas rare de trouver cette espèce dans tous les fossés des propriétés qui entourent les mares d'eau des parties basses du littoral : Argelès, Saint-Nazaire et Torreilles, parmi les broussailles et les détritns rejetés par les eaux.

2. *Bra. harpalinus*, DEJ. *Gallia.* (Pyr.-Orientales).

Bassins d'Arles et de Prats-de-Molló, sous les pierres dans les champs et les prairies qui ne sont pas éloignées de la Tet (rare).

3. *Bra. distinctus*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyrén.-O.)

Dans tous les environs de Prades, fossés des champs et des prairies, sous les pierres et les broussailles (commun).

4. *Bra. similis*, DEJ. *Gallia bor.* (Pyr.-Orientales).

Environs de Mont-Louis, prairies et champs, ainsi que dans toute la Cerdagne, sous les pierres et les broussailles (commun).

Soixante onzième genre. — *Hispalis*. — RAMBUR.

1. *His. metallescens*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Or.)

Cette jolie espèce a été trouvée près des rivières et ravins qui serpentent dans le bois de Boucheville, sous les pierres et près des ravins du bois de Salvanaire (commun).

Soixante-douzième genre. — *Trechus*. — CLAIRVILLE.

1. *Tre. rubens*, DUFTSCH. *Austria.* } (Pyr.-Orient.)
microps, HERB. *Germania.* }

Commun dans les lieux humides, près des cours d'eau sous les pierres ; après les inondations sous les broussailles, parties basses de Canet et de Saint-Cyprien.

2. *Tre. littoralis*, DEJ. } (Pyrénées-Orientales).
longicornis, STRUM. }

Près des mares d'eau, bassin de la Tet dans la plaine ; après les inondations sous les broussailles amenées par les eaux, bassins de la Tet et de l'Agly (commun).

3. *Tre. minutus*, FAB. *Gallia merid.* (Pyrén.-Or.)

Champs et prairies des environs de Nohédas, sous les pierres et les broussailles des cours d'eau (rare).

4. *Tre. pyrenæus*, DEJ. *Pyrenæis*.

Environs de Prats-de-Mollò et de la Preste, sous les pierres des champs et des prairies ; aussi dans toute la Cerdagne, près des rigoles sous les pierres (rare).

Soixante-treizième genre.—*Bembidium*.—LATREILL.

(1^{re} division).—*Cillenum*.—LEACH.

Se compose d'une seule espèce ; elle ne se trouve pas dans le département.

(2^{me} division).

Soixante-quatorzième genre. — *Lynnæum*. — LEACH,
BLEMUS, ZIEGL.

2. *Bem. areolatum*, CREUTZ *Gallia merid.*

Trouvé dans les fossés humides, parmi les broussailles des prairies maritimes, dans tout le littoral et sous les broussailles que la mer rejette sur la grève (commun).

(3^{me} division).

Soixante-quinzième genre.—*Tachis*.—MEGERLE.

3. *Bem. bistriatum*, DUFTSCH. *Gallia*. (Pyrén.-Or.)

4. *Bem. platipterus*, STURM. *Gallia*. (Pyr.-Orient.)

On trouve ces deux insectes près des eaux du Tech dans le *riveral*, entre le Boulou et Céret, dans les rigoles des champs et des prairies sous les pierres et les détritits (commun).

5. *Bem. quinque striatum*, GYL. *Suecia*. } (P.-O.)
pumilio, var. DEJ. *Gallia bor*. }

Sous les broussailles amenées par les eaux après les inondations ; dans toutes les parties basses des plages de Canet et de Saint-Cyprien.

6. *Bem. quadrisignatum*, DUFTS. *Gall. mcr.* (P.-O.)

Trouvé sous les pierres et parmi les broussailles des fossés des champs et prairies ; vallée de Prades, au bord de la rivière (rare).

7. Bem. angustatum, DEJ. *Gall merid.* (Pyr.-Or.)

8. Bem. hemorroïdale, DEJ. *Gall. merid.* (P.-O.)

Ces deux insectes se trouvent sous les pierres et les broussailles, des ravins des environs de Céret, base de la montagne, la *font den Dauder et den Fils* (commun).

(4^{me} division).

Soixante-seizième genre.—*Notaphus*. — MEGERIE.

9. Bem. ustulatum, LIN. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

Cet insecte se trouve généralement le long de la Tet, sous les pierres et parmi le sable près des eaux, et à la racine des plantes où s'amassent des broussailles ; il est d'une agilité étonnante qui le rend difficile à saisir.

10. Bem. obliquum, STURM. *Gall merid.* (Pyr.-O.)

Sous Casas-de-Pèna, sous les pierres et les broussailles très près de l'Agly ; il est aussi très-agile.

11. Bem. pallidipenné, DEJ. *Hispania*. } (Pyr.-O.)
 ephippium. var. EHARS.

Nous trouvons cette espèce parmi les broussailles, dans les fossés des prairies maritimes de Canet et de Torrellles, après les inondations ; probablement il doit vivre aussi près des cours d'eau (rare).

(5^{me} division).

Soixante-dix-septième genre. — *Idem*.

12. Bem. paludosum, PANZER. *Paris*. (Pyr.-Or.)

13. Bem. foraminosum, STURM. *Germania*. (P.-O.)

Ces deux espèces habitent les bords des eaux, près des rivières et torrents de toutes les montagnes calcaires : Casas-de-Pèna, auprès de l'Agly, Saint-Paul, environs du pont de Lafou, et au verdouble près de Tuchan ; aussi sous les pierres humides près des torrents de ces contrées (commun).

Sixième division.

Soixante-dix-huitième genre. — *Idem.*

14. *Bem. striatum*, FAB. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

15. *Bem. andreae*, GYLL. *Suecia*. } (Pyr.-Orient.)
pallidipenne, var. ILLIG. }

Comme les précédents, ces deux insectes habitent les bords des eaux sous les pierres et les broussailles ; mais nous les avons trouvés constamment dans les régions élevées, prairies de Llò et d'Err où l'eau abonde ; aussi à la base de la vallée d'Eyne.

16. *Bem. ruficollé*, ILLIGER. *Suecia*. (Pyr.-Orient.)

Cette jolie espèce est fréquente sous les pierres près des eaux de l'Agly, sous Casas-de-Pèna, et dans les ravins qui viennent se jeter dans cette rivière.

(7^{me} division).

Soixante-dix-neuvième genre. — *Peryphus*. — MEGER.

17. *Bem. eques*, STURM. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

Commun après les inondations, dans les broussailles rejetées par les eaux dans toutes les parties basses du littoral.

18. *Bem. tricolor*, FAB. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

On le trouve dans les mêmes localités que le précédent, avec lequel on le confondrait, si celui-ci ne présentait pour différence une plus petite taille, la couleur des élytres d'un vert éclatant, les cuisses et le premier article des antennes jaunes (rare).

19. *Bem. modestum*, FAB. *Gallia merid.* (Pyr.-O.)

Sous les pierres et le gros sable, près des mares des cours d'eau et parmi les broussailles des régions moyennes ; rivière de Rigarda et de Nentilla (rare).

20. *Bem. rupestre*, ILLIG. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

21. *Bem. obsoletum*, DEJ. } (Pyr.-Orient.)
cursor, FAB. *Germania*. }

22. *Bem. fasciolatum*, DEJ. *Germania*. (Pyr.-Or.)

Ces trois espèces se trouvent généralement sous les pierres et sous

les broussailles des torrents des montagnes secondaires ; après les inondations dans les lieux vaseux, les mares d'eau, parmi les détritux des végétaux dans toute la Salanque.

23. *Bem. fluviatile*, DEJ. *Paris*. (Pyr.-Orientales).

24. *Bem. cruciatum*, DEJ. *andreae*, var. FAB. *Gall.* (Pyrénées-Orientales).

On trouve ces deux espèces sous les pierres près des rivières de la Tet et du Tech, à Perpignan et à Elne (commun).

25. *Bem. cæruleum*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-O.)

26. *Bem. tibiale*, DUFTSCH. *Gallia orient.* (Pyr.-O.)

27. *Bem. decorum*, ZENKER. *Gallia*. (Pyr.-Orient.)

Après les inondations nous trouvons fréquemment ces trois espèces sous les pierres et les broussailles qui avoisinent les étangs et mares d'eau de toutes les parties basses de la Salanque, dans les trois bassins (commun).

(8^{me} division).

Quatre-vingtième genre.—*Leja*.—MEGERLE.

28. *Bem. pigmæum*, FAB. *Gallia orient.* } (P.-O.)
chalcopiterum, ZIE. var. *Germ.* }

Cette espèce se trouve près des ravins dans les endroits pierreux et humides des hautes régions, dans les broussailles et au pied des arbustes qui avoisinent les cours d'eau, vallées de la Cerdagne ; nous l'avons trouvé aussi au Llaurenti, parties élevées (rare).

29. *Bem. celere*, FAB. *Gallia*. (Pyrén.-Orientales).

30. *Bem. guttulum*. FAB. *Gallia*. (Pyr.-Orientales).

On trouve souvent ces deux espèces ensemble dans les broussailles et sous les pierres des ravins des montagnes ; ils paraissent se plaire dans les endroits très pierreux et près des chutes d'eau (commun).

31. *Bem. pyrenæum*, DEJ. (Pyrénées-Orientales).

Les cours d'eau des régions moyennes, sous les pierres et les broussailles, nous fournissent cette jolie espèce, qui se trouve quelquefois aussi sous les broussailles amenées par les eaux dans la plaine (rare).

32. *Bem. sturmii*, PANZER. *Germania.* (Pyrén.-O.)

33. *Bem. tenellum*, ERICH. *Germania.* (Pyr.-Or.)

Ces deux espèces habitent les bords des eaux des régions froides, sous les pierres et les broussailles, au pied de Costa-Bona et dans les environs de Mont-Louis. Le *bem. lineolatum* qu'on trouve aussi dans les mêmes parages n'est, d'après M. Dejean, qu'une variété du *sturmii* (rare).

34. *Bem. biguttatum*, FAB. *Paris.* (Pyr.-Orient.)

Sous les broussailles et sous les pierres dans les ravins des régions moyennes des montagnes de Céret ; aux environs de Saint-Martin de-Canigou et de Castell.

(9^{me} division).

Quatre-vingt-unième genre. — *Lopha.* — MEGERLE.

35. *Bem. quadriguttatum*. FABR. *Paris.* (Pyr.-O.)

36. *Bem. laterale*, DEJ. *Gallia merid.* (Pyr.-Orient.)

37. *Bem. quadripustulatum*, DEJ. *Gallia.* (Pyr.-O.)

Ces trois espèces sont fréquemment trouvées sous les pierres et les broussailles des ravins, régions moyennes et près des rivières de la Tet et du Tech, dans la plaine à la hauteur de Céret et de Vinça ; dans les broussailles après les inondations sur les prairies maritimes.

38. *Bem. articulatum*, PANZER. *Germania.* (P.-O.)

Lieux vaseux près des mares d'eau dans tout le littoral, sous les pierres et les détritux des végétaux ; on trouve dans les mêmes localités le *bem. pæcilum* Dej. qui vient d'être rangé comme une variété de l'*articulatum* ; en effet il n'existe pas de différence sensible entre ces deux sujets qui ont les mêmes habitudes (commun).

(10^{me} division.)

Quatre-vingt-deuxième genre. — *Tachypus.* — MEGER.

39. *Bem. picipes*, } DUFTSCH. *Gallia.* (Pyrén.-O.)

40. *Bem. pallipes*, }

Tous les lieux qui ont été inondés, nous fournissent les deux espèces sous les débris des végétaux ; les mares d'eau lorsqu'elles se dessèchent le laissent aussi sous les pierres et la vase (commun).

41. *Bem. flavipes*, LIN. *Paris.* (Pyr.-Orientales).

Cette jolie espèce se trouve sous les pierres des ravins des montagnes secondaires, parmi les broussailles qui sont rejetées par les crues d'eau dans les endroits pierreux et humides des champs ou prairies de ces mêmes régions (rare).

(*La suite au prochain Bulletin.*)

NOTE DE M. COMPANYO

SUR LA PRIORITÉ DE LA *SUBULARIA AQUATICA*.

Notre beau climat, il faut l'avouer, est privilégié de la nature : chaque hiver un peu rigoureux amène dans cette contrée quelque sujet nouveau, et l'histoire naturelle du Roussillon doit tous les ans enregistrer quelque nouvelle espèce.

L'eider (*anas mollissima* LIN.), canard de premier ordre, relativement à la taille, la richesse de son plumage, l'élégance des couleurs qui décorent sa robe, espèce qui habite les mers glaciales du pôle ; très-abondant en Islande, en Laponie, au Groënland et au Spitsberg, ne se voit, d'après les auteurs, jamais dans les pays tempérés. A quoi peut-on attribuer leur apparition, cette année, sur les lacs qui bordent nos côtes ? Sans doute aux froids si vifs qui ont régné dans tout le nord, ou bien une bande voyageant se sera égarée de sa route ordinaire. Soit l'une ou l'autre de ces deux causes, il n'en est pas moins vrai que quelques sujets de cette espèce se sont montrés sur nos étangs. Leur grande taille et les couleurs tranchantes de leur plumage, les ont fait aussitôt distinguer d'une multitude d'espèces de la même famille, avec laquelle ils s'étaient mêlés. J'ai été assez heureux de pouvoir m'en procurer un individu, qui a été ajouté à notre riche collection.

Un second oiseau, très-rare aussi, s'est montré sur nos côtes maritimes : c'est le *court-vite izabelle* (*cursorius izabellinus*, MEY). Ce fut en 1819 que nous vîmes, pour la première fois, ces oiseaux dans notre contrée : l'hiver fut aussi très-rigoureux.

La botanique a fait aussi, cette année, dans cette contrée des conquêtes précieuses. Deux de mes amis le docteur Reboud, attaché à l'hôpital militaire de Mont-Louis, qui explorait depuis trois ans cette riche région; et M. Guinand, botaniste distingué de Lyon, parcoururent ensemble, dans le mois d'août 1849, le plateau des *Bouillouses* sous Carlite, et y découvrirent entre autres plantes fort rares la *subularia aquatica*, LINNÉ., de la famille des crucifères qu'on n'avait encore trouvée qu'en Norwége; elle habite dans l'eau à l'extrémité de l'étang-long (Catalan: *Estany Llarg.*). Cette plante était exclue de la flore française, par les auteurs les plus modernes; des échantillons encore frais furent envoyés à M. Companyo, qui s'empressa de l'annoncer à la Société, dans la séance du 7 octobre 1849. La découverte de cette plante très-rare est donc due aux recherches de MM. Reboud et Guinand ¹.

¹ Cette note devait faire partie du dernier bulletin : elle fut oubliée. Il en fut fait mention au procès-verbal de la séance du 7 octobre 1849, qui fut publié dans le journal des Pyrénées-Orientales.

Depuis lors M. Schimpre, botaniste du plus haut mérite, qui a exploré autrefois les Pyrénées-Orientales, a envoyé en France des échantillons d'une *subularia* cueillis dans les hautes régions de l'Abyssinie; il faudrait pouvoir les comparer avec la plante des Bouillouses pour savoir si c'est la même espèce.

Plus tard (1851), M. Huet Du Pavillon, botaniste de Genève, et M. Delalande de Pau, ont trouvé la *subularia aquatica* dans le lac de Castillon sur la sierre de Castillon (Ariège); mais la priorité en est due à MM. Reboud et Guinand, botanistes français.

DEUX ANECDOTES.

I.

L'Original et la Copie.

Boher, quelque temps après le 9 thermidor, sauva le Christ de Rigaud de la rapacité d'un *envoyé extraordinaire* du Comité de Salut Public, chargé, disait-il, de réunir à Paris, dans un centre commun, les chefs-d'œuvre disséminés des grands peintres dont la France s'honore.

Il existait, dans les greniers de l'Hôtel-de-Ville de Perpignan, pêle-mêle, avec d'autres tableaux, des objets d'art et des meubles de toute espèce, le Christ de Rigaud peint sur toile et une copie de ce même Christ, peinte sur cuivre, parfaitement bien imitée, parfaitement correcte sous le rapport du dessin, et dont la carnation n'était pas sans mérite : c'était un véritable *pastiche* comme en savent faire les artistes italiens. L'original avait été légué par la mère de notre célèbre compatriote au couvent des *Grands-Augustins*, et figurait encore, en 1780, dans la chapelle de *Notre-Dame-des-Grâces*. Lors de la destruction de cet établissement religieux, le Christ fut caché par une main pieuse sous les combles de l'Hôtel-de-Ville. La copie, qui avait appartenu à une maison riche et puissante, échappa, je ne sais comment, au vandalisme de l'époque.

L'envoyé arrive à Perpignan; il présente *ses pouvoirs signés* : *Tallicn*, et surmontés du bonnet de la République, aux officiers-municipaux en exercice qui, après lui avoir donné l'accolade fraternelle, désignent pour l'accompagner et accomplir sans délai la mission patriotique dont il est chargé, le citoyen Boher, peintre-statuaire. Et de suite, voilà les deux artistes fouillant, furetant dans les coins et recoins des greniers de l'Hôtel-de-Ville, où devait indubitablement se trouver, avait-on assuré à l'agent du comité, une *excellente toile* qu'il importait de confisquer au profit de la République. A cette occasion, *l'envoyé* donna de vifs regrets à la perte du portrait de Louis XV (peint par Rigaud), détruit dans un moment d'exaltation populaire. Il aurait, ajoutait-il, payé de sa tête la résurrection de cet admirable tableau; mais il ne dut pas consommer un si grand sacrifice : le temps des miracles était passé.....

Couverts de poussière et de sueur, après de nombreuses, de fatigantes recherches (le hasard est quelquefois si grand!), *l'envoyé* trouve l'original et Boher trouve la copie. Les deux peintures sont aussitôt mises en présence, au grand jour; *l'envoyé*, qui n'est pas tout-à-fait un ignorant, s'enthousiasme devant l'original sans le connaître, et Boher devant la copie qu'il connaît très-bien. Une longue discussion s'engage entr'eux sur la valeur respective des deux compositions; enfin elle se termine par ces mots de Boher qui portent la conviction dans l'âme de *l'envoyé* : —
 « Le Christ peint sur cuivre est d'autant plus considéré par moi comme l'original, que Rigaud, qui
 « était très dévot, a voulu donner à son œuvre une
 « durée plus longue, plus en harmonie avec ses sen-

« timents intimes, que s'il l'avait exécutée sur toile.
 « Tu ferais grand tort, citoyen, à tes profondes con-
 « naissances en peinture, à ton amour pour l'art dont
 « tu te dis animé, si tu refusais de te rendre à cette
 « raison concluante.... »

Et, en effet, par un bonheur providentiel, l'envoyé s'y rendit et l'*excellente toile* nous resta. Grâce à la présence d'esprit de notre regrettable compatriote, elle fait aujourd'hui l'ornement de notre Musée.

II.

Une Croix-d'Honneur sous l'Empire (1811).

Le département des Pyrénées-Orientales a produit des hommes qui, dans les guerres de la République et de l'Empire, ont donné des preuves d'un grand courage; mais leurs actions d'éclat manquant de publicité, sont restées pour la plupart inconnues, et cependant elles méritaient un meilleur sort.

Dans les autres départements de la France, il n'en est pas ainsi; on s'honore de la gloire acquise par les enfants d'un même pays; on les présente à la génération qui s'élève comme des modèles à suivre; et l'on cherche, par tous les moyens, à éterniser leur souvenir.

A leur exemple, faisons connaître le nom et l'action d'éclat d'un brave dont la *Biographie Roussillonnaise* ne s'est pas encore occupée.

Raymond Gaychet, né à Bélesta, canton de Latour, grenadier dans le 24^e régiment d'infanterie légère, s'empara d'une redoute abandonnée par les français, au moment où une forte colonne ennemie se dirigeait

vers elle ; et, mettant le feu aux pièces qui la défendaient et qui étaient chargées à mitraille, il obligea par là l'ennemi à reculer, après lui avoir fait éprouver des pertes considérables. Cette action d'éclat contribua beaucoup au gain de la bataille de Marengo, qui fut livrée en 1800.

Quelques chefs firent un crime à Gaychet d'une action qui avait, au contraire, fixé l'attention de Bonaparte ; il trouva des jaloux parmi ceux-là même qui auraient dû être ses admirateurs. Il redouta leur vengeance, il déserta.

Cependant, le général en chef mit cette action d'éclat à l'ordre du jour de l'armée ; et, à force de recherches, il parvint à découvrir que c'était un grenadier du 24^e régiment d'infanterie légère nommé Gaychet qui, dans cette journée mémorable, s'était couvert de gloire. Il lui destinait une récompense proportionnée à l'important service qu'il avait rendu à la patrie ; mais le brave avait disparu, et Bonaparte le signala en vain dans les journaux et à tous les Préfets de la France.

En 1811, Gaychet, ayant commis un délit dans une forêt de l'État située à Caramany, non loin d'Estagel, fut enfin découvert, grâce au procès-verbal qu'un garde-champêtre dressa contre lui (le soldat de Marengo s'était fait chevrier). Amené devant le général Martin, alors Préfet, il reçut des mains du magistrat non seulement son congé définitif, mais encore les insignes de l'ordre de la Légion-d'Honneur, en présence du Conseil de révision, auquel assistait, comme major du 5^e régiment de ligne, M. Bugeaud, qui a été de nos jours maréchal de France, duc d'Isly et gouverneur de nos possessions d'Afrique.

Il est inutile d'ajouter que le bon préfet Martin fit grâce à Gaychet du délit forestier dont ses chèvres s'étaient rendues coupables.

Nous ne chercherons pas à décrire l'émotion que dut éprouver le grenadier du 24^e léger; nous dirons seulement qu'il passa ce jour-là d'un état voisin de l'indigence à un état confortable; car onze années arriérées de la Légion-d'Honneur lui furent comptées. Il quitta ses habits de berger pour en endosser de plus conformes à sa nouvelle position, et il prit part à un dîner qui eut lieu en son honneur à l'Hôtel de la Préfecture.

On remarqua qu'à l'instant où il fut décoré de l'étoile des braves, et où il prêta le serment exigé en pareille circonstance, il cria : *Vive la République*, au lieu de *Vive l'Empereur* ! C'est que Gaychet avait passé onze années caché dans les montagnes, loin de toute affaire politique, et qu'il ignorait que le vainqueur de Marengo avait été sacré Empereur des Français et roi d'Italie !

Joseph SIRVEN.

RAPPORT

SUR

L'EXPOSITION DE FRUITS ET DE FLEURS EN 1853,

Par M. de Malaret.

Messieurs,

« Suivant la mission que vous m'avez donnée, j'ai l'honneur de vous présenter un rapport sur la troisième Exposition Roussillonnaise de Fruits et de Fleurs, organisée à Perpignan par la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales.

Comparée à celles des années 1851 et 1852, cette Exposition nous signale un progrès incontestable dans la pratique de l'art horticole et dans les mœurs de nos horticulteurs.

L'appel que vous avez fait a décidé un concours plus nombreux et plus empressé, et nous a mis à même d'admirer des produits plus variés et plus beaux.

Je crois traduire votre sentiment, en remerciant ici tous ceux de nos compatriotes qui ont secondé nos efforts, et en les félicitant d'avoir compris les véritables moyens de prospérité de notre contrée agricole.

Ce n'est pas à eux, ce n'est pas à vous, Messieurs, que j'aurai à montrer les bonnes voies qui mènent sûrement par le progrès à la fortune.

Mais les paroles que je dis dans cette assemblée, auront, sous le bénéfice de votre patronnage, du retentissement au dehors ; et il importe au bien du pays que vos services, justement appréciés, éveillent ou raniment en votre faveur la foi et la reconnaissance des populations.

Au milieu du grand mouvement industriel et agricole qui se fait aujourd'hui dans le monde, rien ne frappe l'observateur comme cette force attractive qui pousse les nations à mettre en commun leurs ressources et leurs besoins. L'échange voit chaque jour s'étendre sa sphère, à mesure que les communications, par les chemins de fer, les bateaux à vapeur et les télégraphes électriques, deviennent plus faciles, plus prompts et moins coûteuses. Des traités internationaux tendent chaque jour aussi à faciliter les relations commerciales, à faire régner sur toute l'Europe comme un seul code de droit commercial. Enfin, Messieurs, la manifestation la plus populaire du phénomène social dont je parle est, sans contredit, l'usage désormais accepté des Expositions publiques.

A Londres, à New-Yorck, à Paris, toutes les industries se donnent rendez-vous, afin que chaque peuple sache ce qu'il peut tirer avec profit des autres peuples, afin qu'il éprouve pour lui-même et démontre aux autres sa supériorité en certains points, et que la confiance puisée dans ce concours, lui précise invariablement ce qu'il doit faire en lui montrant ce qu'il peut. Chacun apprend ainsi sa véritable valeur, reconnaît son génie et voit son rôle dans le monde ; et les étrangers qui le jugent lui marquent sa place au soleil.

Vous avez vu l'empressement des industriels fran-

çais à l'Exposition de Londres, et peu-têtre avez-vous appris par quelqu'un d'entr'eux tout le profit qu'ils en ont retiré : renommée européenne, et, par suite, demandes nombreuses et lucratives.

Ce qui se fait dans le monde civilisé entre les nations, se fait aussi dans la même nation entre contrées : les mouvements des hommes sur notre terre ressemblent beaucoup aux mouvements des corps célestes. Il y a des centres autour desquels s'agitent d'autres centres plus petits qui eux-mêmes ont leurs satellites.

Et pour tous, les lois générales sont les mêmes.

Ainsi de nous : Les expositions nationales ou régionales offrent les mêmes avantages que les expositions universelles : c'est par elles qu'un pays, qu'une contrée prennent leur place dans le système économique du monde.

Le Roussillon, avouons-le, Messieurs, n'est pas encore entré dans son orbite. Les routes, les ports, les chemins de fer, les télégraphes électriques lui manquent encore. Mais tout cela se fait ou va se faire ; et il faut que notre contrée soit toute prête pour le jour où elle sera lancée dans le mouvement.

Cette terre est riche d'un sol fertile, d'un climat des plus doux, d'un réseau d'irrigations faciles et très-répandues. Elle est prédestinée à servir de jardin aux contrées voisines moins favorisées. Et songez-y, Messieurs, vers le nord elle n'a pas de rivale. Que les voies deviennent plus faciles, et le Roussillon sera le plus beau jardin maraîcher et fleuriste de Paris et de Londres. Et vous, Messieurs, vous aurez toutes ces luxueuses populations pour tributaires, si vous savez tenir haut et ferme votre sceptre.

Dieu fit beaucoup pour vous en vous donnant ce sol fertile et ce beau ciel. Il faut s'aider un peu. Vous n'avez qu'à vouloir pour réaliser vos désirs; et j'en trouve la preuve dans l'Exposition Roussillonnaise.

Mais il ne suffit pas de se tenir l'amour-propre satisfait par la conscience de sa valeur. Il faut que la volonté saisisse cette force et la rende utile en la gardant toujours active.

« En avant ! en avant ! » crie pour sa devise un des peuples les plus jeunes et peut-être les plus puissants du monde, le peuple des États-Unis.

En avant ! vous dirai-je aussi, Messieurs. Continuez à étudier votre art horticole et à l'exercer avec ardeur et sagesse, tenant d'une main le livre de la science, et de l'autre l'instrument de l'expérimentation. Voyez ce qu'on fait loin de vous, et imitez avec intelligence. Augmentez par des adoptions habiles la grande famille des plantes cultivées dans le Roussillon. Sachez que le progrès veut de nombreuses tentatives, et que la Hollande est sortie des eaux de la mer par le génie d'un peuple qui planta, sur un coin de terre maigre et sombre, une bannière avec ce mot : *Persévérance*.

Enfin, Messieurs, rappelez-vous que les plus belles découvertes de l'agriculture sont dues aux travaux horticoles.

Le jardin, c'est le laboratoire de l'agriculteur.

C'est là qu'on étudie avec soin et sur une petite échelle, des pratiques délicates dont un esprit généralisateur fera bientôt une vaste loi de l'exploitation rurale.

C'est là qu'en ce moment les habiles se livrent aux expériences d'où sortira peut-être bientôt, nous l'espérons, le remède de la maladie de la vigne.

Que notre Exposition soit donc pour tous, horticulteurs, agriculteurs ou agronomes, un sujet d'intérêt et de joie ; car tous nous en tirerons avantage pour notre orgueil patriotique et pour notre fortune. Mais ne nous arrêtons pas aux premiers pas de la route.

A l'an prochain, Messieurs !

Il faut plus d'un soin, plus d'une saison pour faire un bon arbre ; il faut plus d'un effort , plus d'une année pour que notre œuvre porte tous ses fruits.

A l'an prochain, Messieurs ! Et, si les forces un moment vous trahissaient, vous, les chefs de notre pacifique armée, reprenez-vous à ce beau cri que nous envoient les échos du Nouveau-Monde :

En avant !

Pour ceux qui attendent encore le signal du départ, que d'un bout à l'autre du Roussillon nos trois vallées se jettent ce mot d'ordre : En marche !

Ceci dit, poursuivons notre œuvre, et fortifions nos conseils en signalant de bons exemples :

FRUITS.

Notre contrée est précieuse par la facilité qu'on y trouve pour la naturalisation des plantes étrangères. Un de nos plus habiles horticulteurs, M. Robin, a pu importer dans le Roussillon la culture d'un grand nombre d'arbres à fruits, qui n'ont fait que gagner à ce changement de sol et de climat.

On ne saurait trop encourager les essais de ce genre ; le Roussillon, destiné à alimenter les plus grands marchés de France et d'Angleterre, doit présenter aux gourmets de tous ces pays un approvisionnement complet des fruits les plus variés. A ce titre

nous nommerons les collections exposées des fruits suivants, dont le public a admiré la beauté et dont nous avons apprécié la saveur, la délicatesse et le parfum :

POIRES : Belle de Bruxelles. — Beurré d'Aremberg. — *Idem* de Flandres. — *Idem* Diel. — *Idem* gris d'hiver nouveau. — *Idem* Supérieur. — *Idem* des Trois-Tours. — Colmar ou poire Manne. — *Idem* d'Aremberg. — Doyenné Musqué. — Duchesse d'Angoulême. — Passe Colmar Vineux. — Soldat Laboureur — et Beurré Hardy.

POMMES : Belle de Saumur. — Calville Blanche d'hiver. — *Idem* Impériale. — de Barbarie. — Joséphine — Postoppe d'hiver. — Reinette Dorée. — *Idem* de Hollande. — *Idem* du Canada. — *Idem* d'Angleterre. — *Idem* Rouge. — Pomme gelée.

RAISINS : Saint-Antoine noir, raisin de table. — Piquepoule, *Idem*. — Blanquette de Roussillon, *idem* Muscat de Rivesaltes, *idem*. — Muscat Romain, *idem*, excellent aussi pour faire des raisins secs. — Mamelles de Monja, *idem*. — Bourguignon, *idem*. — Malvoisie, raisin pour vin. — Macabeu, *idem*. — Muscat du Roussillon, *idem*.

PÊCHES. Téton de Vénus, tardive. — Duveteuse, *idem*.

Le Roussillon possède de nombreuses variétés de pêches, qui toutes sont très-appréciées sur les marchés de Paris et de Londres, et font l'objet d'une exportation considérable. La saison un peu avancée n'a permis d'en exposer que les plus tardives.

Nous regrettons de n'avoir pas à signaler dans cette Exposition les pêches :

Pavie Saint-Jacques, qui mûrit en juillet. — Gros pavie Saint-Jacques, *idem*. — Poire Madeleine, *idem*. — Téton de Vénus précoce, *idem*. — Pavie de Pomponne, qui mûrit en août. — Veloutée, *idem*.

MELONS. Ce fruit est dans nos jardins d'une culture facile, d'une réussite certaine pour le bon goût et le produit. Malheureusement sa culture est un peu négligée; elle donnerait de grands profits.

Nous devons signaler aux gourmets et aux horticulteurs trois belles variétés de melons, dont on a exposé quelques individus remarquables.

MELONS: Anna. — De Valence — Cantaloup.

ORANGERS. De magnifiques variétés chargées de fruits ont été exposées: elles attestent la douceur de notre climat et l'excellence de notre sol.

Parmi les plus remarquables, il faut citer:

Oranger de Portugal. — Mandarin. — Poirette. — Pamplémousse. — Pomme d'Adam.

Enfin des citrons énormes et très-juteux : — Cédrat. — Poncire.

Tous ces arbrisseaux viennent en pleine terre dans nos jardins et donnent des fruits excellents. Les variétés que nous venons de rappeler sont les meilleures connues.

FIGURES : Col de Señora, blanche, — Col de Señora noire. — Bourdissot blanche. — Bourdissot noire. — Negrette. — d'Ancoury.

TOMATES. On a remarqué trois excellentes variétés, dont deux produisent des fruits de table très-goûtés

dans le pays, et dont une troisième sert à faire des confitures renommées qu'on exporte dans toute la France.

COINGS : Coing de Portugal.

AMANDES. Nous recommandons la culture de ce fruit, dont nous avons remarqué quatre variétés à coque tendre et une variété à amande amère, précieuses pour la table ou la droguerie.

OLIVES : Olive pommade ronde, grosse, délicate, très-propre à être confite. — Olive Pommade oblongue, *idem*.

GRENADES : De Malte à gros grains.

PISTACHES. Le beau régime de pistaches exposé, nous fait regretter que la culture des pistachiers ne soit pas encore répandue dans le Roussillon.

BLÉ. Blé de la Salanque. Bel échantillon de blé pour semence.

GRAINE DE LUZERNE : Bel échantillon de cette graine qui est expédiée dans le nord pour semence ou pour teinture.

LÉGUMES.

L'Exposition des Légumes, pour captiver moins le goût et les yeux, est pourtant digne de tout intérêt : elle touche à une partie essentielle de notre alimentation, à cette partie qui forme souvent tout l'ordinaire de la table forcément frugale du pauvre. C'est presque faire œuvre de philanthropie que de veiller à la production meilleure et plus économique de ces alimentssimples, mais nourrissants, qui entretiennent la vie et les forces de nos ouvriers.

Les progrès de l'art horticole sont évidents à cet égard. Nous avons remarqué :

CHOUX : Un magnifique individu de la variété Chou blanc d'Alet, qui donne deux récoltes pendant le temps exigé pour une seule par le chou blanc à grande espèce, autrefois généralement cultivé dans le pays.

AUBERGINES : Des aubergines noires, supérieures sous tous les rapports aux aubergines violettes.

ARTICHAUTS : Des artichauts blancs précoces, dont la cueillette dure presque toute l'année, bien préférables aux artichauts dits Grosse espèce de mai, dont la cueillette durait à peine un mois. L'exportation des artichauts se fait depuis long-temps dans le Roussillon sur une immense échelle.

Nous engageons beaucoup nos jardiniers à se préparer dès aujourd'hui à la production des **PRIMEURS**, qui n'exigent, sous notre beau ciel et sur notre riche sol, qu'une culture ordinaire et un abri contre les vents. Ce produit sera pour eux une source inépuisable de fortune, du jour où le chemin de fer nous ouvrira pleinement tous les marchés du nord. Nous savons que la plupart d'entr'eux redoublent de soins et d'études en vue de ce bel avenir. Quand il nous serait possible de mettre en doute un seul instant leur fortune prochaine, l'habileté et le zèle dont ils ont fait preuve dans cette Exposition, suffiraient seuls à nous rassurer. Leurs habitudes laborieuses, leur esprit intelligent et vif n'ont besoin que d'un guide. La Société agricole des Pyrénées-Orientales sera toujours heureuse de les

animer de ses encouragements, après les avoir éclairés de ses conseils.

Nos grands propriétaires prennent leur bonne part à ce mouvement de progrès qu'ils sont appelés à diriger.

Quatre magnifiques betteraves à sucre, exposées par deux de nos premiers agronomes, ont éveillé chez tous de grandes espérances. Ces betteraves, venues dans le Roussillon, sont le produit de graines envoyées par un industriel de Douai, qui se propose d'établir ici une fabrique de sucre. L'essai nous paraît très-heureux, et nous attendons avec impatience le résultat de la seconde épreuve par la fabrication, pour recommander cette précieuse culture.

Cependant nous félicitons les propriétaires qui ont tenté l'entreprise : c'est d'un trop bon exemple pour que nous ne prenions pas plaisir à les remercier hautement.

Vous le voyez, Messieurs, l'Exposition des Fruits, favorisée par la saison, a donné de beaux résultats ; elle était pour nous l'objet principal, bien que l'Exposition des Fleurs ait peut-être fixé plus généralement l'attention du public. Loin de nous de paraître exclusifs dans notre admiration positive. Sachons admirer toutes les œuvres de Dieu, les belles fleurs comme les bons fruits : encourageons même ce double culte. Mais n'oublions pas que la faim est un triste stimulant pour le sentiment du beau. Suivons l'ordre de la nature : le plaisir des sens, après les besoins du corps. Que l'art utile pose l'édifice du nécessaire, et que l'art dit luxueux élève sur le faite son gracieux couronnement.

FLEURS.

Les fleurs, à cause de la saison tardive, n'ont pas offert de nombreuses espèces; mais nous avons à louer de fort belles collections.

DAHLIAS. Collection de deux cents variétés, dont le plus grand nombre ont été obtenues dans ce pays.

PHLOX. Collection de cent cinquante variétés, obtenues dans le pays.

REINES-MARGUERITES. Collection de cinquante variétés, parmi lesquelles il faut citer la Marguerite Blanche, si vantée à la dernière exposition de Paris.

ROSES. Collection de cinquante variétés des plus belles.

FUCHSIAS. Collection de trente variétés des plus nouvelles.

LANTANAS. Collection de quinze variétés obtenues dans le pays.

Collections de plantes grasses, qui formaient quatre rochers du plus bel aspect.

CASSIA-MIMMOSA. Collection de nombreuses variétés.

Parmi les individus les plus remarquables de l'exposition des fleurs, je dois signaler un *justicia rosea superba* de la meilleure venue, un *bananier* et un *caféier d'Arabie*.

Terminons cette revue par louer de monstrueux bouquets de Dahlias et de Roses tirés des jardins de M. Garrette et exposés avec un art ingénieux par M. Guardia.

Constatons enfin que les amateurs se sont arrêtés avec une curiosité de très-bon augure devant une collection de vingt-cinq greffes pour arbres fruitiers et plantes d'ornement, que M. Robin avait préparées pour populariser les bonnes méthodes qu'il pratique si bien.

Cette Exposition, Messieurs, s'est faite sans concours. Nous regrettons que tous ces habiles horticulteurs, amateurs ou jardiniers, n'aient pu recevoir un témoignage public et mémorable de leur intelligence et de leur zèle. Au printemps prochain, une Exposition nouvelle sera ouverte. Annoncée dès aujourd'hui, elle trouvera les concurrents préparés de longue main et leur offrira un concours sérieux suivi d'une distribution de primes.

Ainsi donc, Messieurs, à l'année prochaine.

En attendant, vous apprécierez sans doute les motifs qui nous ont fait abstenir aujourd'hui de désignations personnelles. Excepté M. Robin, que sa position met hors ligne par sa spécialité, nous ne pouvions nommer personne sans donner par cette mention comme une prime. La Commission a donc pensé que ce rapport serait seulement accompagné de la liste alphabétique des exposans.

Quant aux mentions honorables que nous avons données à certains produits exposés, elles nous ont permis, sans soulever de rivalité, si ce n'est entre les plantes, signaler aux étrangers les ressources qu'ils peuvent tirer du Roussillon, et à nos compatriotes les richesses promises à notre industrie agricole.

En terminant, Messieurs, je me plais à renouveler au nom du pays, tous nos remerciements aux hommes spéciaux qui, sur l'appel de notre Président, ont

bien voulu s'adjoindre aux Membres de la Société des Pyrénées-Orientales pour mener à bien l'œuvre de l'Exposition. Pour ma part, je me dois de reconnaître ici le concours empressé et utile que m'ont prêté MM. Falip, Astruc, Siau et Robin dans la préparation des éléments de mon rapport.

Enfin, Messieurs, je constate avec bonheur les sympathies qu'a éveillées dans le public notre tentative, et le succès que son exécution nous a valu. Pendant les trois jours qu'a duré l'Exposition, les visiteurs ont été de plus en plus nombreux; et l'admiration des personnes les moins familières à nos travaux ne nous a pas plus manqué que l'intérêt des hommes sérieux.

Ainsi nos mœurs se façonnent aux usages nouveaux et utiles. C'est un apprentissage que nous allons avoir à faire en bien des points. Si les premiers efforts sont pénibles, ils n'en ont que plus de prix. Et c'est par cela que vous compterez un jour, Messieurs, parmi les bienfaiteurs du Roussillon.

C'est par cela que je me félicite et me sens honoré de consigner ici dans nos annales une des plus heureuses de nos premières étapes. »

STATISTIQUE DES FORAGES ARTÉSIENS

DU DÉPARTEMENT

DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

RAPPORT SUR LES PUIITS ARTÉSIENS

QUI EXISTENT DANS LE DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES,
PAR MM. COMPANYO, FILS, D.-M., ET TITUS FALIP, GÉOMÈTRE.

M. **Companyo**, fils, rapporteur.

Chargés par la Société d'Agriculture de dresser la statistique des puits artésiens forés dans le département des Pyrénées-Orientales, nous nous sommes mis en mesure, M. Falip et moi, de recueillir à ce sujet les renseignements les plus précis, et pour cela, nous avons dû puiser un peu partout, auprès des ouvriers, comme auprès des propriétaires : nous n'avons qu'à nous louer de la bienveillance et de l'obligeance avec lesquelles tous les renseignements, dont nous pouvions avoir besoin, nous ont été communiqués. Malheureusement, les détails qui nous ont été fournis n'ont pas toujours été exacts et complets, et souvent nous avons dû les vérifier, les rectifier et les compléter. Nous avons fait tout ce que nous avons pu, visité par nous mêmes presque tous les puits qui existent, et le résultat que nous avons pu obtenir et que nous mettons sous vos yeux, quoique démontrant l'importance des forages artésiens pour l'agriculture, est loin d'être satisfaisant.

Le premier forage de puits artésien fut tenté en 1829 par M. Fraisse aîné, ancien président et mem-

bre de la Société ; il fut pratiqué à sa métairie sur les bords de la Basse, dans la commune de Toulouges. Cet essai fut fait au moyen d'une sonde, qui appartenait à la Société d'Agriculture du département, qui l'avait offerte aux propriétaires du pays, promettant une prime d'encouragement à celui qui réussirait. Après des essais souvent entravés par l'inexpérience, suspendus faute de moyens d'action, repris à l'aide des renseignements fournis par M. Garnier d'une part et M. Flachiat d'un autre, l'essai tenté par M. Fraisse fut couronné de succès : en vingt-huit jours de travail il atteignit la profondeur de 41 mètres et obtint une source jaillissante, qui donnait 24 litres d'eau par minute, soit 34.560 litres par jour. La Société d'Agriculture lui décerna la prime qu'elle avait offerte à celui qui se chargerait du premier essai de forage. Honneur à M. Fraisse, qui le premier osa tenter de résoudre, pour notre beau département, une question aussi intéressante pour son agriculture, et qui n'a pas craint d'aborder les difficultés les plus grandes, en se chargeant de pratiquer un forage avec la sonde de M. Garnier, qui lui fut offerte par la Société d'Agriculture dépourvue de tous les accessoires indispensables ! Son amour pour les arts, le grand désir de réussir et d'être utile à son pays, lui firent braver tous les obstacles ; son esprit inventif, la haute intelligence dont il a si souvent donné des preuves, lui firent créer, pour arriver au résultat qu'il s'était proposé, des procédés aussi simples qu'ingénieux ¹.

¹ Voir à ce sujet le mémoire de M. le Chevalier de Basterot, architecte du département, dans les annales de la *Société royale d'Agriculture du département des Pyrénées-Orientales*, 1829, page 427, séance du 7 Juillet 1829.

Ce fut le 27 mars 1829 que commença le forage ; il fut terminé le 15 juin de la même année ; le résultat obtenu fut une source jaillissante s'élevant à 1 mètre 50 centimètres au-dessus du sol , et donnant par minute 24 litres d'eau , soit 34.560 litres par jour. Ce résultat heureux d'un premier essai si bien constaté, enhardit ceux qui jusque là n'avaient pas osé, à leurs risques et périls, entreprendre un forage ; et bientôt, de tous côtés, chaque propriétaire voulut à son tour profiter de l'heureuse découverte de M. Garnier, et doter sa propriété d'un puits artésien : depuis cette époque, quatre-vingt-six puits artésiens ont été forés dans ce département. M. Fabre d'abord, MM. Fabre et Espérikette ensuite, en ont fait le plus grand nombre. Jusqu'en 1845, ils conservèrent le monopole des forages des puits artésiens ; et les résultats qu'ils obtinrent sont d'une grande importance. Notons toutefois, en passant, que MM. Souyras père et fils aîné pratiquèrent aussi quelques forages par le même procédé et avec succès ; que grand nombre des forages exécutés par MM. Fabre et Espérikette et Espérikette seul, le furent sous la direction intelligente de feu M. Eugène Durand, qui souvent fut obligé de venir au secours des ouvriers et de les aider de ses conseils dans l'exécution des machines et des instruments qu'ils étaient obligés de créer lorsque des difficultés imprévues venaient les arrêter dans leurs opérations et les forcer à suspendre leurs travaux.

En 1846, après de longues méditations et de nombreux essais, M. Fauvelle modifia le système de forage jusqu'alors employé, et inventa la sonde creuse. Par suite de cette innovation, le forage pour

certains terrains et à une certaine profondeur fut exécuté avec une plus grande promptitude.

En 1852, enfin, un simple ouvrier des champs, habitant la commune de Fourques, Alexandre Blanc, reprenant le système tout-à-fait primitif, connu, je crois, sous le nom de forage par la méthode chinoise, se mit aussi à forer des puits artésiens, et obtint en peu de temps et à très peu de frais de très beaux résultats. Après quelques essais heureux, M. Alexandre Blanc a modifié ce procédé et inventé quelques instruments, qui font de sa méthode une méthode nouvelle, pour l'exploitation de laquelle il a pris un brevet.

M. Pierre Garcias, maréchal-ferrant à Bages, a imité les procédés de M. Alexandre Blanc; il a tenté un forage, dans le jardin de M. Barrère, qui a parfaitement réussi, et dans ce moment il essaye un nouveau forage à Bages, dans la propriété de M. Garnier.

Nous ne pensons pas devoir donner ici l'appréciation de la valeur relative de ces différents systèmes; il importe seulement, pour le but que nous nous proposons, d'en constater les différents résultats. Jusqu'à présent, sept personnes se sont livrées à l'exploitation des forages de puits artésiens dans le département des Pyrénées-Orientales; ce sont : MM. Fabre, Espérikette, Souvras, père et fils, Fauvelle, Alexandre Blanc et Pierre Garcias. Elles ont exécuté quatre-vingt-sept forages, y compris un forage non encore achevé dans la propriété de M. Garnier, à Bages.

Sur ces quatre-vingt-sept forages, cinquante-huit ont donné une réussite; vingt-neuf ont été sans résultat aucun : notons toutefois que sur les vingt-

neuf forages sans résultat, nous avons compris pour être exacts dans notre statistique trois opérations de reforage par suite d'obstructions ou d'éboulements, l'une dans la propriété de M. de Saint-Victor, à Saint-Estève; l'autre sur la place de l'Esplanade; la troisième sur la place Saint-Dominique, et un forage commencé et non encore achevé dans la propriété de M. Garnier, à Bages; ce qui réduit en réalité à vingt-cinq le nombre des essais de forage sans réussite.

Le total de l'eau fournie par jour par les cinquante-cinq forages avec résultat, s'élève au chiffre énorme de 34.853.920 litres, ce qui donne une moyenne de 600.929 litres 65 centilitres d'eau par puits et par jour. Pour obtenir ce résultat, on a dû forer 4.459 mètres de terre, ce qui donne une moyenne de 76 mètres 87 centimètres par puits foré.

Nous aurions désiré, pour compléter ce travail de statistique, pouvoir donner la moyenne par mètre du prix de forage pour chaque procédé employé; il nous a été impossible de réunir les données nécessaires pour arriver à ce résultat, nous étant convaincus que les chiffres qui nous avaient été donnés n'étaient pas très exacts. Nous dirons même, en terminant notre travail, que ce n'est qu'à regret que nous livrons notre tableau à la publicité, sans avoir pu vérifier par nous mêmes, d'une manière rigoureuse, l'exactitude des résultats qui nous ont été indiqués. Nous espérons que la Société nous tiendra compte de notre bonne volonté et du vif désir que nous avons de justifier en tout point la confiance dont elle a bien voulu nous honorer.

Tableau Statistique des

Exécutés dans le département des Pyrénées-Orientales

NOS D'ORDRE.	NOMS des PROPRIÉTAIRES.	DÉSIGNATION des COMMUNES.	ANNÉE DU FORAGE.	PROFONDEUR du FORAGE.
				mèt. c
1	Fraisse aîné.	Toulouges.	1829	41 »
2	Durand.	Bages.	1855	27 »
5	Durand.	Bages.	1855	45 »
4	Rivesaltes.	La commune.	1855	56 »
5	Durand.	Villemolaque, <i>Mas-Deu</i>	1854	155 »
6	Perpignan	La commune.	1854	180 »
7	Azéma.	<i>Avall-Rich</i>	1854	53 »
8	Azéma.	<i>Avall-Rich</i>	1855	85 »
9	Vassal et compagnie. . .	Rivesaltes.	1855	70 »
10	Durand.	Toulouges	1855	80 »
11	Durand.	Toulouges	1855	65 »
12	Durand.	Toulouges	1855	61 »
13	Sauvy.	Corneilla-del-Vercol. . .	1856	90 »
14	Durand.	Toulouges	1856	63 »
15	Durand.	Toulouges	1856	65 »
16	Durand.	Toulouges	1856	64 »
17	Durand.	Toulouges	1857	115 »

Forages Artésiens

faits depuis l'année 1829 jusqu'à l'année 1854.

NOMBRE DE LITRES D'EAU OBTENUS			NOMBRE DE JOURNÉES.	MONTANT DES DÉPENSES.	NOMS des FOREURS.	OBSERVATIONS.
par MINUTE	par HEURE.	par JOUR.				
24	1440	34560	28	fr. 420	Fabre et Espéri- quette.	Ce premier forage fut fait à l'Esplanade.
6	560	8640	18	554	Espériquette.	
1600	96000	2504000	25	425	Idem.	
800	48000	1152000	51	505	Idem.	
»	»	»	120	2220	Idem.	
»	»	»	165	2950	Fabre et Espéri- quette.	
50	1800	45200	56	1166	Idem.	
18	1080	25920	40	1557	Idem.	
500	50000	720000	55	529	Espériquette.	
1100	66000	1584000	25	599	Idem.	
25	1500	56000	40	620	Idem.	
900	54000	1294000	55	555	Idem.	
»	»	»	40	620	Idem.	
1000	60000	1440000	51	515	Idem.	
800	48000	1152000	56	578	Idem.	
1500	78000	1872000	52	776	Idem.	
16	960	25040	70	1000	Idem.	

N ^{OS} D'ORDRE.	NOMS des PROPRIÉTAIRES.	DÉSIGNATION des COMMUNES.	ANNÉE DU FORAGE.	PROFONDEUR du FORAGE.
				mèt. c
18	Perpignan.	La commune.	1857	166 »
19	Fraisse aîné.	Toulouges.	1857	100 »
20	Carcassonne	Cabestany.	1857	115 »
21	De Saint-Victor.	Saint-Estève.	1857	64 »
22	Rivesaltes	La commune.	1858	64 »
23	Jaume frères	Perpignan	1858	84 »
24	Durand.	Toulouges	1858	96 »
25	Rovira-Jalabert.	Canohès.	1859	80 »
26	De Çagarriga.	Millas.	1859	50 »
27	Durand et compagnie..	Toulouges	1840	64 »
28	Thuir.	La commune.	1840	115 »
29	Durand.	Bages.	1841	90 »
30	Durand et Barrère. . . .	Bages.	1841	100 »
31	Durand et Barrère	Bages.	1842	60 »
32	Durand.	Bages.	1842	62 »
33	Durand.	Bages.	1842	56 »
34	Durand.	Bages.	1842	50 »
35	Fraisse aîné	Toulouges	1842	45 »
36	Rivesaltes.	La commune.	1842	75 »
37	Jaume.	Perpignan.	1842	115 »
38	Azéma.	Villeneuve-de-la-Raho. .	1845	114 »

NOMBRE DE LITRES D'EAU OBTENUS			NOMBRE DE JOURNÉES.	MONTANT DES DÉPENSES.	NOMS DES FOREURS.	OBSERVATIONS.
par MINUTE	par HEURE.	par JOUR.				
»	»	»	145	fr. 5490	Espérikette.	Sur la place de la Li- berte, aujourd'hui place Napoléon.
»	»	»	60	901	Idem.	
100	6000	144000	95	1900	Idem.	
600	56000	864000	80	1600	Fabre.	
»	»	»	59	802	Espérikette.	
»	»	»	45	1000	Idem.	
18	1080	25920	65	919	Idem.	
»	»	»	70	1500	Idem.	
»	»	»	56	1200	Idem.	
1100	66000	1584000	51	650	Idem.	
»	»	»	150	5000	Idem.	
100	6000	144000	90	1800	Idem.	
»	»	»	95	1900	Idem.	
750	45000	1080000	58	760	Idem.	
250	15000	560000	45	900	Idem.	
2500	150000	5600000	40	800	Idem.	
600	56000	864000	15	500	Idem.	
400	24000	576000	50	600	Idem.	
700	42000	1008000	40	800	Idem.	
»	»	»	50	1000	Idem.	
2	120	7200	106	2400	Idem.	

NOS D'ORDRE.	NOMS des PROPRIÉTAIRES.	DÉSIGNATION des COMMUNES.	ANNÉE DU FORAGE.	PROFONDEUR du FORAGE. mèt. c
59	Joffre	Rivesaltes	1845	80 »
40	De Saint-Victor	Saint-Estève	1845	64 »
41	De Bordas	Toulouges	1845	54 »
42	Durand	Saint-Laurent	1845	45 »
43	Amouroux	Canohès	1845	95 »
44	Gout	Cabestany, <i>Mas-Blanc</i>	1845	20 »
45	Perpignan	La commune	1845	175 »
46	Fabre	Perpignan	1851	115 »
47	Bages	La commune	1855	55 »
48	Bages	La commune	1855	50 »
49	Vilar	Bages	1857	58 »
50	Durand, Calaret, Vilar	Bages	1857	60 »
51	Ferrer	Espira-de-l'Agly	1857	67 »
52	Raymond Singla	Rivesaltes	1857	70 »

NOMBRE DE LITRES D'EAU OBTENUS			NOMBRE DE JOURNÉES.	MONTANT DES DÉPENSES.	NOMS des FOREURS.	OBSERVATIONS.
par MINUTE	par HEURE.	par JOUR.				
»	»	»	70	fr. 1500	Espérikette.	
»	»	»	70	1600	Souvras et puis Espérikette.	
800	48000	1152000	40	1000	Espérikette.	
»	»	»	50	1000	Idem.	
600	56000	864000	90	1800	Idem.	
»	»	»	14	250	Idem.	
»	»	»	170	5000	Idem.	Nouvel essai de forage sur la place de l'Es- planade.
»	»	»	180	5500	Idem.	Ce forage, commencé en 1851 et repris en mai 1855, a été abandonné fin sep- tembre de cette même année à la suite d'obstacles de toute espèce.
550	55000	792000	20	400	Souvras père et fils.	
450	27000	648000	20	400	Idem.	
650	59000	936000	26	600	Idem.	
450	27000	648000	40	800	Idem.	
»	»	»	50	650	Idem.	
500	50000	720000	25	600	Idem.	

NOS D'ORDRE.	NOMS des PROPRIÉTAIRES.	DÉSIGNATION des COMMUNES.	ANNÉE DU FORAGE.	PROFONDEUR du FORAGE. mèt. c.
53	Jelabert.	Rivesaltes.	1858	80 »
54	Lamer.	Rivesaltes.	1858	65 »
55	Garnier.	Bages.	1842	44 »
56	Comas	Perpignan.	1844	219 »
57	Perpignan.	La commune.	1846	171 »
58	Rovira-Jalabert.	Canohès.	1847	62 »
59	Rovira-Jalabert.	Canohès.	1847	68 »
60	Sauvy.	Villeneuve-de-la-Raho.	1847	147 »
61	Garau.	Espira-de-l'Agly.	1848	25 »
62	Ribes.	Nills.	1849	187 »
65	Durand.	Saint-Nazaire.	1849	145 »
64	Perpignan.	La commune.	1848	150 »
65	Saint-Laurent-de-la-Sal.	La commune.	1850	60 »
66	Perpignan	La commune.	1850	141 »
67	Sirach, veuve.	Rivesaltes.	1852	80 »
68	Mespliés.	Pia	1855	90 »
69	Lafabrègue.	Rivesaltes	1855	41 »
70	Peyrestortes	La commune.	1855	70 »

NOMBRE DE LITRES D'EAU OBTENUS			NOMBRE DE JOURNÉES.	MONTANT DES DÉPENSES.	NOMS des FOREURS.	OBSERVATIONS.
par MINUTE	par HEURE.	par JOUR.				
100	6000	124000	30	fr. 800	Souvras père et fils.	
560	55600	806400	25	600	Idem.	
600	56000	864000	20	400	Idem.	
180	10800	259200	54	155	Fauvelle.	
53	2100	50400	»	5757	Idem.	Sur la place Saint-Dominique.
110	6600	158400	»	»	Idem.	
500	50000	720000	»	»	Idem.	
1	60	1440	»	»	Idem.	Ce forage a été abandonné pour être repris plus tard. Cette quantité d'eau d'un litre est inépuisable.
»	»	»	»	»	Idem.	
»	»	»	»	»	Idem.	
»	»	»	»	»	Idem.	Eau ascendante, quantité inappréciable.
25	1500	56000	»	7462	Idem.	
»	»	»	»	»	Idem.	
200	1200	28800	»	5974	Idem.	Sur la place du Pont-d'en-Vestit, à l'entrée de la rue Saint-Martin.
280	16800	405200	»	»	Idem.	
500	18000	452000	»	»	Idem.	
200	12000	288000	»	»	Idem.	
»	»	»	»	»	Idem.	

NOS D'ORDRE.	NOMS des PROPRIÉTAIRES.	DÉSIGNATION des COMMUNES.	ANNÉE DU FORAGE.	PROFONDEUR du FORAGE.
71	Perpignan.	La ville.	1855	mèt. c »
72	Sauvy.	Villeneuve-de-la-Raho. .	1854	170 »
75	Fabre.	Perpignan	1854	87 »

NOMBRE DE LITRES D'EAU OBTENUS			NOMBRE DE JOURNÉES.	MONTANT DES DÉPENSES.	NOMS des FOREURS.	OBSERVATIONS.
par MINUTE	par HEURE.	par JOUR.				
»	»	»	»	fr. 5414	Fauvelle.	Sur la place Saint-Dominique, nouveau sondage exécuté par suite de l'obstruction occasionnée par les sables dans le tube du premier puits foré en 1846.
120	7200	172800	»	»	Idem.	Ce nouveau forage est la continuation d'un forage antérieur, poussé jusqu'à 447 mètres en 1847, à la suite duquel on avait obtenu un résultat insignifiant.
80	4800	115200	»	»	Idem.	Dans le forage de M. Fabre, M. Fauvelle, à la profondeur de 47 mètres, a trouvé une source jaillissante donnant de 55 à 40 litres d'eau par minute; il a voulu continuer néanmoins, et, à 87 mètres, il a trouvé une nouvelle source s'élevant à 2 mètres environ avec beaucoup de force et donnant 80 litres par minute. On est en ce moment occupé à tuber.

N ^{OS} D'ORDRE.	NOMS des PROPRIÉTAIRES.	DÉSIGNATION des COMMUNES.	ANNÉE DU FORAGE.	PROFONDEUR du FORAGE.
				mèt. c.
74	Blanc.	Fourques.	1852	125 »
75	Jaubert de Passa.	Passa, <i>Monasti</i>	1852	189 »
76	Paraï	Llupia.	1852	40 »
77	Roca	Villemolaque.	1852	126 »
78	Talayrach.	Perpignan	1853	93 »
79	Joffre.	Rivesaltes.	1853	70 50
80	Barrère.	Bages.	1853	59 »
81	Barrère.	Bages.	1853	42 »
82	Barrère.	Bages.	1854	71 »
83	Barrère.	Bages.	1854	72 »
84	Lafabrègue, Roca et Cie.	Bages.	1854	52 »
85	Vilar.	Bages.	1854	23 »
86	Barrère.	Bages.	1853	40 »
87	Garnier.	Bages.	1854	»

NOMBRE DE LITRES D'EAU OBTENUS			NOMBRE DE JOURNÉES.	MONTANT DES DÉPENSES.	NOMS des FOREURS.	OBSERVATIONS.
par MINUTE.	par HEURE.	par JOUR.				
28	600	14400	161	fr. 450	Alex. Blanc.	Forage suspendu par suite de difficultés.
»	»	»	485	1542	Idem.	
80	4800	115200	122	680	Idem.	
»	»	»	218	624	Idem.	
»	»	»	180	480	Idem.	
180	10800	259200	195	855	Idem.	
225	15500	524000	111	650	Idem.	
500	50000	720000	42	475	Idem.	
110	6600	158400	87	519	Idem.	
40	2400	57600	60	280	Idem.	
300	56000	864000	72	600	Idem.	Ce sondage n'est pas encore terminé. M. Al. Blanc prétend obtenir le double de cette quantité d'eau lorsque les tubesseront placés. Dans la colonne du montant des dépenses, le total comprend, outre le prix des journées, celui des tubes de la buse et de la pose des tubes, ce qui fait que ce total représente la dépense exacte occasionnée.
300	50000	720000	18	166	Idem.	
300	48000	1152000	20	400	Pierre Garcias.	Ce forage n'est pas encore terminé.
»	»	»	»	»	Idem.	

Résultats généraux.

NOMS DES ENTREPRENEURS des FORAGES.	NOMBRE DES FORAGES		TOTAL.	NOMBRE de mètres FORÉS.	NOMBRE DE LITRES D'EAU OBTENUS			MONTANT DES DÉPENSES.
	avec RÉUSSITE.	sans RÉUSSITE.			par MINUTE.	par HEURE.	par JOUR.	
MM. Fabre et Espérikette. Espérikette, seul.	28	18	46	5680 50	16659	998340	23960169	56917
Souvras père et fils.	8	1	9	527 »	5860	251600	5358400	5250
Fauvelle.	12	6	18	1915 »	2051	121860	2924640	»
Blanc, Alexandre	6	5	9	815 50	1123	67580	1617120	56899
Garcias, Pierre	1	1	2	20 »	800	48000	1152000	1046
TOTAUX.	58	29	87	7105 »	25695	1555580	54855920	»

NOTA. Nous portons comme sans réussite le puits commencé dans la propriété de M. Garnier et qui n'est pas encore terminé.

Moyenne du forage pour les 58 puits forés avec réussite 76 mètres 87 centimètres.

Moyenne de l'eau fournie par les 58 puits forés avec réussite, et par jour, 600929 litres 65 cent.

APHORISMES RURAUX

Basés sur les règles données par les Agronomes les plus classiques, anciens
et modernes, nationaux et étrangers, et sur les observations
et les pratiques des meilleurs cultivateurs,

Composés par M. NARCISSE FAGES DE ROMA.

Membre de la Junte d'Agriculture de la Province de Girone,
Vice-Président et Fondateur de la Société d'Agriculture
du l'Ampourdan, etc.

Traduits du catalan en français par M. Louis Fabre,

Membre de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales,
Régent de Troisième au Collège de Perpignan.



EXTRAITS DU PROLOGUE DE L'AUTEUR.

La lecture des plus célèbres auteurs d'Agronomie qui m'a occupé plusieurs années, et les observations que j'ai faites moi-même en pratiquant l'Agriculture au centre d'une région éminemment propre à toute sorte d'expérimentations, m'ont induit à composer l'opuscule que je publie. J'ai pensé en même temps que la forme simple et concise, à laquelle j'ai réduit les préceptes des savants agronomes, devait mieux que toute autre initier les cultivateurs aux progrès que tous les gouvernements cherchent à fomenter aujourd'hui. Ce sont, en effet, ces progrès qui peuvent améliorer le sort des sociétés désolées par le paupérisme, qu'enfante l'excès de fabrication et d'industrie, puisque l'Agriculture seule donne le pain que réclament les masses affamées.....

Exempt de toute présomption en fait de langage et de style, et n'ayant d'autre but que celui de contribuer, autant qu'il est en moi, à faire parvenir mon pays au degré de prospérité que peut lui donner l'Agriculture, je me suis principalement efforcé de mettre cet art à la portée des cultivateurs peu doués. la plupart, d'intelligence et de mémoire.

Mon travail eût été sans doute moins pénible, si je n'avais pas assujetti ces leçons à la mesure et à la rime, et adopté la forme rigoureuse qu'elles présentent; mais, à coup sûr, j'aurais mal réussi. Qui ne sait d'ailleurs combien les adages et les proverbes sont du goût des hommes champêtres?

J'aurais pu donner aussi plus d'étendue à mon sujet, si j'avais pu méconnaître la vérité du dicton : « Qui trop embrasse mal étreint. »

Si j'ai redit quelques fois les mêmes choses en différents termes, c'est que j'ai cru les mieux graver, par ce moyen, dans la tête des cultivateurs.

Aux avantages que peut retirer des Aphorismes ruraux le perfectionnement de l'Agriculture, il faut joindre ceux qui en reviendront aux propriétaires et au gouvernement même. Ainsi puisse-t-on détourner enfin l'attention publique de la brûlante arène de la politique pour l'attacher à ce qui influe le plus sur l'amélioration de la condition humaine, sur ce qui doit devenir la base de la prospérité future de la patrie, sur la digne, la noble et la féconde Agriculture!!!

Je recommande ce Manuel aux Sociétés agricoles. J'invoque en sa faveur la protection des curés ruraux, vénérables maîtres de la religion et de la morale. Ils feraient un bien immense à leurs paroissiens et à l'État, s'ils daignaient être aussi maîtres de la bonne culture. Cet enseignement, loin d'être antipathique à ce que leur mission a de sacré, y serait au contraire conforme, puisque notre sainte religion désireuse, comme une tendre mère, du bonheur de ses enfants, ne se borne pas à leur procurer celui de la gloire céleste, mais qu'elle se plaît encore à les voir jouir de celui qui leur est permis sur la terre. Or, le moyen de rendre heureux dans cette vie les habitants des campagnes, c'est de leur apprendre combien leur condition peut être améliorée par le perfectionnement de l'Agriculture, qui ne peut qu'augmenter les produits.

APHORISMES RURAUX.

CHAPITRE I.

MAXIMES GÉNÉRALES.

Aux travaux des champs qui se voue
Mérite que chacun le loue.

Ton état, brave laboureur,
Ne fut jamais un déshonneur.

Plus haut, plus noble est ton lignage,
Plus grand te fait le labourage.

En plaçant l'homme au paradis,
Dieu lui dit : Cultive, mon fils !

Et le Rédempteur, qu'on révère,
Appelle agriculteur, son Père.

A Rome, Consuls et Préteurs,
S'honoraient d'être Agriculteurs.

En Espagne, par un Roi sage,
Fut enseigné le labourage.

Oui, seul à tout le genre humain,
Le laboureur donne le pain ;

Entourons d'honneur et de gloire
Un service aussi méritoire.

Qui forme un bon cultivateur
Du pays est le bienfaiteur ;

Il n'est rien au monde qu'on puisse
Assimiler à ce service.

Il est digne d'un bon pasteur
De diriger l'Agriculture ;

Il n'est pas dans son ministère
De charité plus salutaire.

Bonnes leçons, soins assidus,
Du sol doublent les revenus.

Propriétaire qui cultive
Fait preuve ainsi d'une âme active ;

Mais, s'il ne veut point travailler,
Qu'il sache au moins bien surveiller

L'héritier, qui fuit tout ouvrage,
Est indigne de l'héritage.

Par un métayer ruiné
Un domaine est fort mal mené ;
Quand la misère nous torture,
Il n'est pas de bonne culture.

Vends ton domaine promptement,
Si tu ne l'aimes franchement.

Tiens une pièce bien bordée,
Si tu la désires gardée ;
Les revenus sont bien plus beaux,
Quand le terrain se trouve clos.

Propriétaire qui s'endette
Bientôt sentira la disette ;
Celui qui cherche l'usurier
Met un voleur dans son grenier.

De l'ignorant propriétaire,
Le lot certain, c'est la misère.

Étudie avec soin ton art,
Il te fera meilleure part.
Nul ne sort du sein de sa mère
Instruit à conduire une terre,
Et tous, jusques au savetier,
Doivent apprendre leur métier.

Sans être un esprit hors mesure,
On peut savoir l'Agriculture ;
Le bon sens, l'application,
Sont toute la profession.

S'il sait peu, le propriétaire
Appauvrit sa famille et sa terre

Qui tient les livres à mépris
Reste à la routine soumis ;
Mais, qui les croit en toute chose
A s'embrouiller souvent s'expose

Des livres ne prends, pour ton bien,
Que ce qu'il faut; mais fais-le bien.

De culture achète un bon livre,
Mais en tout ne va pas le suivre;
N'y prends jamais, pour l'accomplir,
Que ce qui peut te convenir.

Entre les mains d'un lecteur sage
Un livre est d'un fort grand usage;
Mais on ne doit pas s'en servir
Sans d'abord beaucoup réfléchir.

Gardant la coutume estimée,
Des nouveautés fuis la fumée.

Celui-là seul peut les tenter
Qui, perdant, peut le supporter.

Petit à petit rectifie,
Dit l'homme instruit qui se défie;
Car, qui réforme lentement,
Suit un sage commandement;
Mais l'homme, aux réformes hostile,
Ne peut être qu'un imbécile.

Sans prétendre à l'invention,
Recherche la perfection.

Sache qu'aux champs expérience
Vaut autant ou plus que science.

Qui connaît le sol et le ciel
En culture sait l'essentiel.

Veux-tu faire une expérience?
Fais-là, soit; mais en conscience.

Si tu redoutes les procès,
Afferme par actes bien faits.

Pour ses actes à ton notaire
Ne marchande pas le salaire.

Sans hypothèque, de ton bien,
Crois-moi, n'affirme jamais rien.
Écrits, contrats chirographaires,
Souvent embrouillent les affaires.

De procès abstiens-toi toujours,
Comme de semer sans labours.

Pour faire l'achat d'un domaine,
Réfléchis plus d'une semaine;

Climat, terre, exposition,
Doivent fixer l'attention.

De ce que vaut ou non la terre
Sa couleur ne nous instruit guère.

Pour achat de terre en talus
Sois ménager de tes écus.

Si ton terrain longe une route,
Soigne-la bien, coûte que coûte.

Un ruisseau borde-t-il ton champ?
Bon pied, bon œil, sois vigilant.
Le lapin, en creusant sa mine,
Souvent l'inonde à la sourdine.

Dès l'aube, quand il est debout,
Un maître actif anime tout;
Mais s'il se tient loin de sa terre,
Chaque chose y reste en arrière.

Qui fête tous les saints se rend,
Parmi les riches, indigent.
Gens de marchés, courses et foires,
Ne remplissent pas leurs armoires;
Car, sans compter l'argent qui part,
Le labour se trouve en retard.

Si tu perds ta terre de vue,
Bientôt son rapport diminue.

Quand il visite son terrain,
Le maître y laisse tout en train;
Que de tout il prenne bien note,
Ou son revenu lui fait faute.

Le maître, qui le voudra bien,
Améliorera son bien.

Qui délaissera son domaine
Tombera bientôt dans la gêne.

Quel fumier gras et nourrissant
L'aspect du maître est pour un champ!

N'exige pas rente trop forte,
Mais bien ce que le sol comporte;
Si tu n'es un peu libéral,
Maître et fermier vous irez mal.

Tiens le bétail et tout ton monde
Éloignés du fumier immonde.

Si tu veux qu'ils se portent bien,
D'infect chez toi ne laisse rien.

Si dans ton champ l'onde se glisse,
Prends garde qu'elle n'y croupisse.

Pour soigner ta propriété,
Cherche un homme expérimenté.
Que de régisseurs dont l'adresse
Se borne à bien tenir la caisse!!

L'homme de nonchalance atteint
Est vicieux, sois en certain.
Jamais en ferme bien menée
La besogne n'est terminée.

Veux-tu rendre ton bien meilleur,
Toi-même sois-en régisseur.

Un domaine, qu'on donne à ferme,
A gagné rarement au terme.
Qui dit fermier, amendement,
Dit deux mots qui jurent souvent.

D'acheter ne te mets en peine ;
Rends d'abord meilleur ton domaine.

En culture être le premier
Ne se peut sans étudier ;
Mais un fonds, on le bonifie,
Sans fréquenter l'Académie,
Sans être mathématicien,
Géologue, ni physicien.

Ne laisse rien perdre en ménage,
Tout pour la terre a son usage.

Sociétés d'Agriculteurs
Animent les cultivateurs.
L'association assure
Respect, honneur à la culture.

Culture et fabrication
Doivent vivre en bonne union ;
Mais sont-elles en concurrence ?
Rappelons-leur cette sentence :
Qu'industriels et fabricants
Cèdent tous à l'homme des champs.

Rien ici-bas ne nous procure
Autant de biens que la culture.

CHAPITRE II.

CULTURE.

En culture, tous les progrès
Pour le pays sont des bienfaits.

Travaille dûment ton domaine,
Si tu veux récolte certaine.

Selon que tu cultiveras,
Tous les ans tu récolteras.

Douze perches bien labourées
En font vingt à peine effleurées.

Pour être bon agriculteur,
Sois d'abord grand questionneur.

L'Agriculteur a triste chance,
S'il ne cultive avec prudence.

Du climat faire abstraction,
C'est en ignorer l'action.

Qui laisse appauvrir une terre,
Décline, décline et s'obère.

Fume bien, sois bon laboureur,
Tu seras bon cultivateur.

A tout oiseau nid à sa mode,
A tout sol aussi sa méthode.

Du petit fermier vois le champ
Et son labour, c'est important.
Domaine qu'ainsi l'on cultive
Double sa vertu productive.

De ton champ tu retireras
Selon que tu l'exploiteras.

Si ton domaine est en souffrance,
N'épargne ni soin, ni dépense.

Qui son bien ne veut pas soigner,
A d'autres doit le résigner.

En fatigant trop ton domaine,
Tu n'auras pas la bourse pleine

De la terre, ni du bétail,
N'exige pas trop de travail.

Quand l'hiver a trompé ta bourse,
Des plantes d'été fais ressource.

Pour que la culture aille bien,
Il ne faut pas un trop grand bien.

N'épargne rien, c'est règle sûre,
Pour obtenir bonne culture.

Toujours d'un travail trop hâté
Quelque mécompte est résulté.

Qui mal cultivera la terre
A son pays fera la guerre.

Bien cultiver est fructueux ;
Mais l'excès en est dangereux.

Bref, on voit bien, quand on cultive,
Que toute chose est relative.

TERRES.

Par l'analyse c'est en vain
Qu'on veut connaître le terrain ;

La pratique de la culture
Est l'analyse la plus sûre.

Sol légèrement argileux
Se couvre d'un blé plantureux.

Si la terre se trouve grasse,
Crois-moi, dépense avec audace.

La terre est d'un maigre produit,
Quand l'onde du ciel la durcit.

Le blé vient en terre argileuse,
Le seigle en terre sablonneuse.

INSTRUMENTS.

Sans une charrue à souhait,
Il n'est pas de labour bien fait
Applique avec soin cet adage
Aux instruments de tout usage.

Avec des instruments meilleurs,
Meilleurs seront tous tes labours ;
Forts, simples, à la main faciles,
C'est ainsi qu'ils seront utiles.

Qui déteste un instrument neuf,
Sans examen, est un gros bœuf

Et c'est un veau, plus qu'autre chose,
Qui rejette le vieux sans cause.

Ne te sers pas d'un instrument
Sans l'essayer auparavant.

Ne médis pas de la charrue
Tant qu'à l'œuvre tu ne l'as vue.
Les insensés vont décrier
Un instrument sans l'essayer.

Quand du semoir vient la semence,
On dit qu'elle a meilleure chance.

TRAVAUX.

Engrais, que le labour ne suit,
Pour exploiter point ne suffit.

Dès que la gerbière s'élève,
Que du champ le chaume s'enlève.

Qui ne laboure quand il peut
Ne laboure pas quand il veut.

En temps d'agir qui se promène,
De façons prive son domaine.

Dormir sur un banc vaut bien mieux
Que labourer terrain fangeux.

Quand la terre n'est point imbue,
N'en approche point la charrue,
Du moins en un sol sablonneux,
Mais laboure s'il est herbeux.

Si le sol est pris par la glace,
Laisse la charrue à sa place.

Bon laboureur brise et réduit
Les mottes que le soc produit ;
Une terre bien labourée
Devra paraître triturée ;
Ce qu'on obtient totalement
Par la herse à multiple dent.

A qui sait la mettre en usage
La herse est d'un grand avantage.

Le champ qu'on a pulvérisé
A bien labourer est aisé.

Jamais au labour qui précède
Qu'un labour trop tôt ne succède.
Afin que la terre ait le temps
D'absorber les gaz fécondants.

Retourne la terre argileuse
Plus souvent que la sablonneuse.

Remue à plus d'un pied le champ
Où tu dois semer le froment.

La boue en vingt jours ne remue
Autant qu'en un seul la charrue ;
Mais sois bien certain que houer
Vaut beaucoup mieux que labourer.

Avant de houer une pièce,
Du terrain remarque l'espèce ;
Imprudemment ne va jamais
Pour le bon prendre le mauvais.

Le sol qu'avec soin l'on triture
Se prépare pour la culture.

Dans un terrain bien préparé
Bon produit est presque assuré.

ENGRAIS.

De tout temps la bonne culture
Veut de fumier grosse mesure.

Double le fumier seulement
Le produit doublera souvent.

Fumer beaucoup, semer à peine,
C'est la règle, que l'on s'y tienné.

Ne crois pas qu'il soit suffisant
De fumer une fois son champ.

Seule à ton âne une pitance
N'augmente pas la corpulence.

L'on devra seulement semer
Le sol qu'on a pu bien fumer.

La récolte, quoique détruite,
Bien enfouie encor profite.

CHANGER DE SEMENCE.

Je ne dis pas, sois-en certain,
Tous les ans sème un nouveau grain ;
Mais je t'engage avec instance
À changer parfois de semence.

Si l'épi n'est propre ni plein
Change de semence soudain.

ALTERNER.

Qui veut que son champ se repose
En culture sait peu de chose :

Les récoltes, en s'alternant,
Font assez de repos au champ.

Qui ne change pas de semence
Du sol fatigue la puissance.

Les racines font discerner
Les plantes qu'on doit alterner ;
Verticales et tubéreuses
Alternent avec les fibreuses.

À bien alterner qui s'entend
Est sûr qu'un gros profit l'attend.
Qui sait bien alterner ses graines
Améliore ses domaines.

Le cultivateur entendu,
Tout en semant clair, cueille dru.

La semence trop enfoncée
Dans le sol demeure oppressée ;
Mais si tu ne la couvre pas,
Les oiseaux en font leur repas ;
Sur le blé trois pouces de terre
Sont un milieu fort salulaire.

Sans labour ne sème jamais ;
C'est pire qu'un mauvais procès.

Celui qui de bonne heure sème,
Selon moi suit un bon système.

De purger on n'est pas forcé
Le champ que propre on a laissé.

Si tu retardes la semaille,
Ta récolte n'est rien qui vaille.

Le sol une fois préparé,
Qu'au sillon le grain soit livré ;
Mais l'automne fût-il sans pluie,
Pour semer n'attends pas qu'il fuie.

Le froment doit, l'hiver venu,
De sa racine être pourvu.

SARCLER ET TENIR LE CHAMP NET

Ne plains ni le temps ni la peine
Qu'avec soi le sarclage amène.

Quelques sous sont petit objet,
Si ton champ demeure bien net.

Du sol, où le chiendent s'attache,
Que pied à pied le soi l'arrache

A mauvaise herbe guerre à mort,
Sinon par milliers il en sort.
Avant que la fleur se présente,
L'enterrer, c'est vaincre la plante ;
Amende tes soins, rarement
L'herbe survit au traitement.

—
Que le blé ne se renouvelle
Sur un champ envahi de nielle.

—
Le veux-tu rendre net ? Prends soin
D'y laisser trois ans du sainfoin.

FAIRE PAÎTRE LES BLÉS.

Lorsque les blés tu feras paître,
Au champ toujours tu devras être ;
Ton troupeau suivra le terrain,
Sinon, perte plutôt que gain.

MOISSONNER.

A moissonner ne t'aventure
Que la récolte ne soit mûre ;
Celui qui trop se hâtera
Du blé chétif recueillera ;

Mais tardant trop, à juste titre
Tu perdras plus d'un hectolitre.

—
A moissonner sois diligent
Et ne perds pas un seul instant.

—
Laisse bien mûrir dans ses gaines
Le blé des semailles prochaines.

BATTRE.

Qui sa gerbe au rouleau battra
Beaucoup de grain épargnera.
Aux haras qui livre son aire,
Fait besogne pire et plus chère,
Sans qu'il puisse déterminer
Le temps qu'il doit se résigner,
Attendant que son tour amène
Les cauales dans son domaine.
Mais qui d'un rouleau fit l'achat
Fixe à son gré son jour et bat ;
Des valets il fuit la cohue,
Et sa dépense diminue.

CHAPITRE III.

ENGRAIS.

L'Agriculture et le fumier
En tout temps doivent s'allier.

—
Terre où le fumier se prodigue
Ne redoute pas la fatigue.

Le sol jamais ne s'appauvrit
Tant que le fumier l'enrichit.
Mais en peu de temps il s'épuise
Sans fumier qui le fertilise.

—
Si tu ne fumes pas ton bien
Il est bientôt réduit à rien ;
Qui sans engrais terre ensemence
Au vent demi récolte lance.

—
Sans fumier, pas de bon terrain ;
Avec fumier, bon fruit certain.

—
Sans bétail, fosse à fumier vide,
Et sans fumier, travail aride.

—
La moisson provient en entier,
Non du semoir, mais du fumier.

—
Si le pain vient de la farine,
Le fumier du grain est la mine.

Pour l'engrais il faut du bétail,
Comme il en faut pour le travail.

—
Fosse à fumier trop exigue
Veut grenier de peu d'étendue.

—
Deux gros bœufs fument jusqu'au bout
Soixante-quinze ares en tout.
Et dix brebis n'engraissent guère
Que ce qu'un bœuf fume de terre.

—
Avec fumier tout ira bien,
Et sans fumier tu n'auras rien.

—
Fumer son champ outre mesure
Sans doute nuit à la culture ;
Mais parmi nous c'est un excès
Qui n'aura pas lieu, je le sais.

—
Que toujours tes engrais varient
Comme les champs qu'ils bonifient ;
De deux qualités sont tes champs,
Que les fumiers soient différents.

—
Tu feras nettoyer l'étable
De la manière convenable.

Loin d'être à terre dispersé
Que le fumier soit entassé.

Que la pile en règle se fasse
Et bien taillée à chaque face.

Étroite ou basse elle perdra
Tous les meilleurs suc qu'elle aura ;
Car pluie et vent et sécheresse
En disperseront la richesse.

A l'ombre qui tient son fumier
Le traite en homme du métier.

—
Veux-tu voir ton fumier putride ?
Tiens-le toujours assez humide.

—
Voulant ton fumier bien tenu,
Ne regrette pas quelque écu ;
C'est placer ton argent de sorte
Que tous les ans il te rapporte.

—
Mêler les terres est un art
Qui de profits donne sa part ;
Avec les terres on peut faire
Des engrais le plus salulaire.

—
Les terres qu'on doit transporter
Veulent qu'on sache bien compter ;
Porte sable en terre argileuse,
Argile, en terre sablonneuse.

—
De tous, le sable de la mer
Sera d'un revenu plus clair.
Quand tu veux employer l'argile,
Va doucement en homme habile.
Automne, hiver, n'importe quand,
Mais toujours montre-toi prudent.

—
Le fumier s'accroît de la terre
Qu'on ramasse sous la litière.

—
A-t-on de la marne ? On s'en sert,
Ou l'on ne sait pas ce qu'on perd.

—
Mais qu'elle soit d'abord laissée
A tous les airs bien exposée ;

En grand avant de l'employer,
En petit il faut l'essayer.

—
L'écobuage en mainte terre
Au meilleur fumier se préfère.

Le feu purge un sol humecté
Ou de racines infesté.

—
La chaux jetée avec fréquence
Est des fumiers le plus intense ;

Mais si tu vas en étourdi,
Tu seras mal, non bien loti.

—
Le gypse rendra la jeunesse
Au pré qu'énervé la vieillesse.
Les légumineuses jamais
N'ont reçu de meilleurs engrais ;
Mais que l'emploi toujours s'en fasse
Lorsque l'eau du ciel nous menace.
Si c'est en automne, à mes yeux,
Tu t'en trouveras beaucoup mieux.

Que pour fumer à part on range
Du ruisseau nettoyé la fange ;
La poudre des chemins battus
Est autant de fumier de plus.
Tous les débris de plante ou souche
Du fumier augmentent la couche ;
C'est un engrais au moins égal
A celui que fait l'animal.

—
Ne vas pas mépriser l'ordure
De tes fosses quand on les cure ;
Si tu répugnes à l'odeur,
Songe du moins à la valeur.

—
Des oiseaux fort bonne est la fiente ;
Mais elle est un peu trop brûlante.

—
Le fumier que le cheval rend
Bien pourri doit aller au champ ;
Celui du bœuf ne tarde guère
A l'être au degré nécessaire.

—
Brebis, qu'on parque après l'été
Font du fumier tout transporté.
Sachez que de la race ovine
Le meilleur fumier c'est l'urine.

—
Les cochons donnent un engrais
Bon, dit l'un, l'autre dit mauvais ;
Mais garde-toi, c'est ton affaire,
De l'employer à la légère.
Au champ qu'il ne soit transporté
Qu'après avoir bien fermenté.

—
Des arbres conserve la feuille
A moins que le vent ne la cueille ;
Pour litière étends-la d'abord,
Nul engrais ne sera plus fort.

—
Qui peut couvrir son champ de boue
S'enrichit d'un seul tour de roue.

—
Enterrer les plantes produit
Au laboureur beaucoup de fruit

Des lacs et des étangs la vase
Des plus beaux profits est la base.

Aux plantes, le sel, quoique cher,
Fournit un stimulant sans pair.

Du fumier que le tanneur donne
N'abuse pas, plutôt tâtonne ;
L'employer seul est astringent ;
Mais on le mêle utilement.

Ton fumier au champ ne voiture
Que pour l'enterrer à mesure.
De sa qualité tu perdras
En l'y laissant en petits tas.
Rien pourtant n'est plus en usage
Qu'une habitude si peu sage.

Si tu veux l'employer entier
En hiver étends ton fumier.

De froment récolte abondante
Veut au champ du fumier qui sente.

Si le terrain est en talus,
Fume-moi le haut beaucoup plus ;
Car, en descendant, la substance
Nourrit le bas en abondance.

Les cailloux, c'est un fait certain,
Ne nuisent pas en tout terrain ;
Le champ argileux en demande,
L'ardeur d'une autre s'en amende.

Loin d'être toujours dangereux,
Ils sont donc parfois fructueux ;
Par les cailloux qu'aux champs on laisse,
Souvent la semence s'engraisse.

Qui vend sa paille, comme un fou,
Donne pour un liard un gros sou.

Le fumier, changeant de nature,
Devient or par l'Agriculture.

CHAPITRE IV.

BÉTAIL.

Le bétail a toujours été
L'âme d'une propriété.

Soin des terres, soin des étables
Sont des devoirs inséparables.

C'est à peine si, sans bétail,
On vivote de son travail.

Fermier, dont le bétail abonde,
Agrandit son bien à la ronde ;
Mais qui songe au grain seulement
Ne s'enrichit que lentement.

Que le bétail trouve en sa crèche
Provende savoureuse et fraîche.

Le tenir loin du râtelier,
C'est vouloir fort peu de fumier.

Qui le maintient dans les pacages,
Du fumier perd les avantages.

A ton bétail ne donne pas
Toutes les fois un gros repas.
Sers-lui peu, souvent et varie,
Il sera gras à faire envie.

Traite ton bétail doucement,
Il sera doux, intelligent ;
Mais je dis à qui le maltraite :
N'espère pas de bonne bête.

Ne plains, après rude travail,
Ni grain, ni paille à ton bétail.

Que ton cheval jamais ne trotte,
Qu'il monte ou descende une côte ;
Mais dans la plaine tu pourras
Le presser tant que tu voudras.

Pour faire saillir ta cavale,
Cherche-lui d'abord un bon mâle ;
Plus que la mère, en général,
Le père transmet au cheval.

Un observateur nous indique
Que tout animal domestique
Est, quant à son extérieur,
Semblable au mâle son auteur.
Ne plains donc rien, c'est nécessaire,
Pour obtenir un meilleur père.

Jamais tu ne regretteras
L'auge qu'au porc tu donneras.

Tout, propre ou non, sans qu'on le trie,
Engraisse le porc ou la truie.

Rivière à sec est sans poisson
Et l'eau ne suffit au cochon.

A-t-on malade quelque bête ?
D'un bon maréchal qu'on s'enquête.

Chez l'empirique, comme un fou,
Ne vas pas... C'est un grippe sou.

Si parfois erre la science,
Qu'attendrais-tu de l'ignorance ?

Qu'au vétérinaire, à ses cours,
L'état accorde son concours.

Le sel qu'il prend est d'ordinaire
A tout bétail fort salulaire.

As-tu deux bœufs bien accouplés ?
Pour tes labours conserve-les.

Qui de bétail veut faire emplette,
Doit lui tenir pâture prête.

Dedans avise à le nourrir ;

Car souvent il ne peut sortir ;

Songe bien que de pauvres bêtes
Ne peuvent pas vivre de quêtes.

Bien entretenu le bétail
Sera bientôt propre au travail.

Bétail tenu dans le bien-être,
Grossit la bourse de son maître ;

Mais s'il cesse d'être soigné,
Bientôt le maître est ruiné.

Élève, c'est de la sagesse,
Du bétail de plus d'une espèce ;

Si l'un donne peu de profit,

L'autre est d'un plus riche produit.

Ami de ton bétail, mesure

Ta semence à sa nourriture.

Qu'au marché bétail n'aille point
Avant d'avoir de l'embonpoint.

La graisse, on le sait, dissimule
Défaut de bœuf, cheval ou mule.

On n'en trouve, ayant bien cherché,
Pas un sans un vice caché.

L'œil du maître au bétail procure
Graisse avec peu de nourriture.

Bétail, que le maître ne voit,
A plus souvent soif qu'il ne boit.

Que cheval ou bœuf nul n'acquière
S'il n'est expert sur la matière.

Bien acheter veut un talent
Qu'on ne rencontre pas souvent.

A tromper toujours s'étudie
Le maquignon... qu'on s'en méfie !

En bétail qui veut progresser,
Par ses prés devra commencer.

CHAPITRE V.

PRAIRIES.

Jamais de bétail sans prairie,
Ou ton travail est duperie.

Veux-tu récolter force grain ?
Mets en prés beaucoup de terrain.

Beaucoup de foin, peu de semence
Donnent une récolte immense.

Les prés donnent la vie aux champs,
Comme aux hommes les aliments.

Si tu vois de mauvaises herbes
D'avance dévorer tes gerbes,

Ton champ dès-lors, pour en finir,
En pré devra se convertir.

La terre que le blé barasse,
En devenant pré se délasse.

Le pré rend la vigueur au champ
Qu'a trop épuisé le froment.

Parfois en prés l'on aventure
Une moitié de la culture.

Le tiers encor peut bien aller
Du quart il ne faut pas parler.

Moins la terre se trouve bonne,
Plus à la prairie on en donne.

Ton champ pourra, sans nul danger,
En pré quelconque se changer :

Car le grain ne réussit guères
Comme les plantes fourragères.

Tout terrain peut avec succès
Devenir pré sans de grands frais.

Je prédis gêne et pénurie
A l'agriculteur sans prairie.

Prépare la terre avec soin
Avant que d'y semer le foin ;
Et que le soc de la charrue
Ne l'ait en tout sens parcourue ;
Qu'enfin cinq labours y soient faits,
Tes prés en deviendront parfaits.
Mais fume-les en abondance
Avant d'y jeter la semence ;
Et comme il faut peu la couvrir,
De la herse on doit se servir.

Si tes prés sont à l'arrosage,
Du niveau fais souvent usage.
Tout sol qu'on maintient au niveau
S'arrose mieux avec moins d'eau.

Donne aux carrés même surface,
Le travail est plus efficace.

L'onde écume-t-elle ? Ton pré
Est largement désaltéré.

Lors d'ôter l'eau qu'on se dépêche ;
Puis attends que ton terrain sèche.

De fuite il te faut un canal
Pour l'eau qui tournerait à mal.

Sans excès arrose la terre,
Et l'arrosage est salutaire.

Mais surtout ne l'inonde pas ;
Ce serait un funeste cas.

Suivant le bétail, qu'on y pense,
On devra choisir la semence.

Car les goûts ne sont pas égaux
Parmi différents animaux.

Les plantes dûment divisées
A choisir seront plus aisées.

Propage celles que tu vois
Le bétail brouter avec choix :

Quantité, qualité, finesse,
S'y doivent observer sans cesse ;
Les deux extrêmes s'unissant,
L'on a pré riche et nourrissant.

Mais de la naturelle préce
Venons à celle que l'art crée.

Qui chaque plante traiterait,
Certes jamais n'en finirait.

De préférence j'énumère
Celles que le bétail préfère :
La luzerne, le sainfoin, puis
Le trèfle rouge et le maïs.

L'avoine, quand elle prend graine,
Pour ton bétail est une aubaine.

Fais des raves et des navets,
C'est un revenu des plus nets.

Qui les sème sans les confondre
A ses soins les voit mieux répondre.

Pré de betterave planté
Donne au bétail graisse et santé ;
Donne-lui les soins qu'elle exige,
Les produits tiendront du prodige.

A l'égard du pré naturel,
Voici l'usage universel :

Lorsqu'on voit que l'épi s'ébauche,
Sans retard il faut que l'on fauche ;
Mais dans les prés que l'art produit,
Fauche, quand la plante fleurit,
Le trèfle rouge, la luzerne
Et même le sainfoin... discerne !

S'agit-il de plantes à grain ?
Dès qu'il paraît, fauche soudain.

Toutefois le blé turc exige
Qu'on laisse un peu grandir sa tige,
D'en couper même ne prends soin
Qu'à mesure de ton besoin.

Mais avant que l'épi surgisse,
Que la faux en fasse justice.

Qui son pré trop tard fauchera,
Paille et non foin recueillera ;

Inspide et triste récolte,
Dont l'âne même se révolte.

Tous les ans sème-moi tes prés,
Mais de racines délivrés.

Pré qu'on a défriché naguère
Triple son produit ordinaire.

Sur le sol où fut un bon pré,
Vois quel blé fin, nourri, doré !

Tes prés fauchés, en homme leste,
Abstiens-toi de faire la sieste.

Quand l'herbe est sèche, promptement
Entre-la sans perdre un moment.

Crains que, si le temps se dérange,
Ton herbe en fumier ne se change.

CHAPITRE VI.

ARROSAGE.

En été, murmurant ruisseau,
C'est de l'argent plus que de l'eau ;
Dans ses bords oui l'argent serpente
Vers la mer... Règles-en la pente.

Ruisseau non saigné, dans la mer,
Sans féconder le sol, se perd.

Les moulins à l'agriculture
Font une condition dure ;
Ils prennent cent et rendent trois ,
Aussi la ferme est aux abois.
Il serait temps qu'un tel dommage
Cessât par un juste partage.

Est-ce à dire, si je me plains,
Qu'il faille raser les moulins ?
Non. Mais le bien commun exige
Que l'on s'entende et qu'on transige.
Que le tétu soit, sans pitié,
De par les lois exproprié.

L'onde étant le sang de la terre,
Qui l'en prive lui fait la guerre.

Agriculteurs, n'oubliez pas
De vous unir en syndicats.
Propriétaire qui s'isole
Voit souvent à sec sa rigole.

Qui n'arrose pas, le pouvant,
En culture n'est pas savant.

A ta vanne en été ne touche
Qu'à l'heure où le soleil se couche :
Si pourtant tu ne peux opter,
De toute heure il faut profiter.

La feuille dit à qui l'inspecte
Si l'arbre a besoin qu'on l'humecte.

Sur-le-champ l'on arrosera
La tige qu'on transplantera.

Que toute plante ait son breuvage,
Quand tu mets fin à l'arrosage.

Tout sol argileux veut des eaux
Non pas souvent, mais à grands flots.
Par sa nature terre grasse
Est de son eau long-temps tenace ;
Mais, si le terrain est léger,
De pratique on devra changer ;
Car il faut à terre absorbante
Dose modique, mais fréquente.

L'arrosage a peu de succès,
Si le sol n'a de bons engrais ;
Mais là-dessus qu'on se rassure ;
Car si tu connais la culture,
L'arrosage te donnera
Les aliments qu'il te faudra,
Du bétail de belle apparence
Et du fumier en abondance.

Avec terre, eau, soleil, engrais,
Qui ne prospère est un niais.

CHAPITRE VII.

ARBRES.

Rien n'est charmant comme un bocage
Au frais et verdoyant feuillage.
Oui l'arbre, avec son vêtement
De la nature est l'ornement ;
Et d'ailleurs nulle autre culture
Ne produit avec plus d'usure.

Avant de bâtir ta maison
Plante des arbres à foison.

Laboureur qui plante sans cesse,
De ses fils fonde la richesse.

Dans tout sol que borde un ruisseau,
Plante d'abord un vert rideau.

Terres où les arbres abondent,
Mieux que toute autre aux soins répondent

Propagez, chefs des nations,
Propagez les plantations.

Tout sol est propre à la culture
D'arbres d'une ou d'autre nature.

—
Qui d'excellents arbres voudra
Une pépinière fera.

—
Quand la graine à tomber commence,
Sans tarder fais-en la semence ;
Mais pour les arbres délicats,
Attends la fuite des frimats.

—
De planter au pieu ne te hâte,
Attends que le bourgeon éclate.

—
L'arbre est bien traité, bien choyé,
Quand le sol est bien nettoyé.

—
Tant que l'arbre a courte stature,
N'élague pas trop sa ramure.

—
Un sol toujours altéré d'eau
Exclut tout arbre de ruisseau.

—
Plusieurs ont le funeste usage
De trop rapprocher le plantage.

—
Ne laisse approcher de ton plant
Aucun bétail petit ou grand.

—
Cette défense despotique
Au chevreau lui-même s'applique.

TRANSPLANTER.

Porte à la transplantation
Beaucoup d'art et d'attention.
Plus la fosse est large et profonde,
Plus la tige sera féconde.

—
Quand l'arbre est en feuilles, crois-moi,
De le transplanter garde-toi.

—
A l'arbre qu'ailleurs tu transplantas
Laisse ses racines vivantes ;
Mais qu'on m'extirpe avec le fer
Celles qu'atteint carie ou ver.

—
Est-il touffu ? Qu'on l'éclaircisse
De peur qu'il ne souffre et périsse.

—
Au nouveau sol que le sujet
Ait la profondeur qu'il avait.

Couverte de terre d'épice
La racine prendra plus vite.
Choisis la terre de dessus,
Il n'en est pas qui vaille plus.
Elle peut être un peu pressée,
Sans pourtant qu'elle soit tassée.
Y mêler un peu de fumier,
C'est prouver qu'on sait son métier.

—
C'est en février, s'il n'est robuste,
Qu'on transplante l'arbre ou l'arbuste ;
Jamais avant, si l'on m'en croit,
Dans un terrain humide et froid.

—
A l'arbre résineux apporte
Plus de soin qu'à toute autre sorte ;
Songe qu'il doit être planté
Avant ou bien après l'été.
A prospérer tu le destines ?
Épargne branches et racines.

—
L'arbre est-il transplanté ? Prends soin
De l'arroser ; c'est un besoin.

Un bon tuteur, s'il est trop grêle,
Empêchera qu'il ne chancelle.
En le palissadant plus tard
Tu le sauves de tout hasard.

—
L'arbre, que souvent on replante,
Du possesseur trompe l'attente.

TAILLE.

Quand aura commencé février,
Tu pourras tailler tout fruitier.

—
Peu surent à tailler s'instruire,
Beaucoup en revanche à détruire.

—
Laisse au tronc, tailleur accompli,
Le branchage bien réparti.

—
Qu'assez les branches s'élargissent
Pour qu'au soleil les fruits mûrissent.

—
Branches parasites à mort :
Le nom te dit quel est leur tort.

GREFFE.

La greffe fait par sa magie
Qu'après sauvageon fructifie.

—
A l'analogie avec art
La greffe doit avoir égard.

A l'arbre à noyau, qu'on le sache,
L'arbre à pépin fort mal s'attache.

—
On sait aussi que le poirier
Se greffe mal sur le pommier.

—
Qui greffe sur un tronc sauvage
Sa douce espèce, est le plus sage.

—
Qui veut voir ses soins triompher
A deux époques doit greffer :
Savoir, dès que février commence
Jusqu'à ce que mai prend naissance ;
Au mois de juin recommencer ;
Mais, quand septembre vient, cesser.
Le climat d'ailleurs est un maître
Qu'ici nous devons reconnaître.

Laisse reposer ton greffoir,
S'il vient à venter ou pleuvoir.
Fortes chaleurs et froids sensibles
A la greffe sont très nuisibles.

—
Surtout il te faudra tâcher,
En greffant, de bien attacher
Ensemble l'une et l'autre écorce.
Fais qu'elles tiennent avec force,
Pour qu'arbre et greffe s'ajustant
Coincident exactement ;
Qu'un liber à l'autre s'allie,
C'est là qu'est toute la magie.
Ajoute adresse, netteté
Et beaucoup de dextérité.

CHAPITRE VIII.

OLIVIERS.

L'olivier, de paix heureux signe,
Doit être ici l'arbre hors ligne.

—
Et du froid et de la chaleur
Pour l'olivier crains la rigueur.
D'humidité, de sécheresse,
Chaque excès l'affecte et le blesse.

—
Des bas-fonds exclus l'olivier ;
Sache qu'il est meilleur fruitier
Sur les hauteurs ; mais son branchage
Y doit pouvoir braver l'orage.

—
En sol léger fais-le venir,
L'olivier s'y trouve à ravir.
En terre pierreuse et calcaire
On trouve encore qu'il prospère ;
Et c'est alors que de son fruit
Une huile exquise est le produit.
D'un sol gras les vertus actives
Lui font force ombre et peu d'olives.

—
Chacun pourra, selon mon sens,
D'oliviers avoir de bons plants.
Transplantés par des mains habiles
Leurs rejetons sont tôt fertiles.
Un coin bien net et pas trop frais,
C'est ce qu'il faut pour leur succès ;
Et s'ils sont tous de douce race,
Que jamais la greffe n'y passe.

—
Sont-ils forts ? prends les rejetons
Et fais-moi tes plantations.

Je crois qu'il faut que l'on commence
Lorsque dans février l'on avance.
Consultant la localité,
Un autre dit : après l'été ;
Car en humide et froide terre
Cet usage serait contraire.

—
Fais la fosse, planteur soigneux,
A l'avance, autant que tu peux.
Qu'au fond du centre qui domine
Le sol vers les parois décline.
L'eau s'écoule ainsi sans pourrir
La racine et peut la nourrir.
Plus la fosse est large et béante,
Mieux elle vaut... Ne l'en tourmente.
Aux racines seront laissés
Trois pouces en long, c'est assez.

—
L'arbre planté, vite on le taille,
Lui laissant deux mètres de taille.

—
S'il est possible tiens tout prêts,
Terre bien grasse et terreau frais ;
Verse au trou ces substances douces,
Et tu verras de riches pousses.

—
Des que l'olivier est planté,
Que le terrain soit humecté.
Et, si la chaleur le dévore,
Reviens-y deux étés encore.

—
Ne coupes jamais, garde-t'en,
Les pousses de son premier an.

La seconde année on ne touche
Qu'à celles du bas de la souche.

Dans la troisième on éclaircit
Les branches que l'on répartit.

La suivante, quatre branchettes
Equi-distantes et bien nettes,

Prépareront vers le milieu
Aux jets futurs un libre jeu.

Plante, de même que les vignes,
Tes oliviers en droites lignes ;

Qu'en tout sens ils soient séparés
De douze pas bien mesurés.

Tout olivier que l'on émonde
En beaux fruits davantage abonde ;

Mais il faut que l'instruction
Préside à l'opération.

Pour cet ouvrage difficile,
S'il se peut, cherche un homme habile.

Est-il bien taillé, l'olivier.
Se renouvelle tout entier.

Il faut aussi que tu diriges
En tout sens les nouvelles tiges.

Le premier an, n'y touche pas ;
Au second tu commenceras.

Il faut alors qu'on éclaircisse,
Pour qu'au troisième on répartisse.

Au quatrième an, jamais plus tôt,
Choisis les rameaux qu'il lui faut.

Il faut que l'arbre toujours reste
Bien net de toute herbe funeste ;

Résultat qu'on obtient toujours
Au moyen de fréquents labours.

Mais dès que la fleur est venue,
N'en approche pas la charrue.

Moins l'an s'est montré productif,
Plus à labourer sois actif.

De l'arbre, pendant qu'on laboure,
Bêche la base avec bravoure ;

Il faut surtout bien extirper
Les buissons qu'on y voit ramper.

Quiconque émonde et fume ensuite
Ses oliviers, s'en félicite.

A l'olivier terreau bien gras,
Fumier, bonne terre et plâtras,
Font un bon engrais qui l'excite.
Il aime aussi la terre cuite,
Mais si tu l'as pendant deux ans
Bien exposée à tous les vents.

Quant aux fumiers, mets-en la couche
Assez distante de la souche.

Les racines les chercheront,
Et, sois-en sûr, les trouveront.

L'olivier, bien qu'on le néglige,
Si l'on s'amende, se corrige.

L'olive donne en février
Un plus grand produit qu'en janvier.
Quelques-uns diront le contraire ;
A l'homme instruit je m'en réfère.

Herrera donne pour certain
Qu'en cueillant l'olive à la main,

Non à la gaule, l'on pressure
Tous les ans à pleine mesure.

Je ne puis l'affirmer ainsi ;
Mais entends-moi crier merci ;

Car vraiment olivier qu'on gaule
Est un olivier qu'on immole.

Le maître, témoin de son deuil,
Se sent perler la larme à l'œil.

Sitôt de l'arbre retirée,
Que l'olive soit pressurée.

Qui la laisse trop fermenter
Mauvaise huile veut récolter.

La qualité devient moins bonne
Sans que le fruit plus d'huile donne.

Est fou qui croit qu'en fermentant
L'olive davantage rend.

Seulement elle est plus tassée
Et plus compacte est la pressée.

Ce fait démontre au connaisseur
Quelle est la cause de l'erreur.

Qui bonne veut garder son huile
La transvase, s'il est habile.

CHAPITRE IX.

VIGNES.

Point de produit égal au tien,
Bonne vigne qu'on traite bien.

Celui-là seul peut en médire
Qui ne sut jamais la conduire.

En lieux bas sème le froment,
Sur les hauts, plante le sarment.

Près d'un chemin, c'est un adage,
La vigne a mauvais voisinage.

Si tu veux remplir tes tonneaux,
Ferme ta vigne d'un enclos.

En terrain pierreux vigne et treille
Se développent à merveille.

D'un sol calcaire les raisins
Donnent toujours les meilleurs vins.

En un sol où règne le sable,
Fort peu de vin, mais délectable.

Et sur un terrain argileux
Quels ceps et quel vin généreux !
Le Prieuré, la Carignène
Exploient cette riche veine.

Vigne touffue en pays plat ;
Sur les côteaux vin délicat.

Terre en talus toujours rapporte
Un heureux vin qui reconforte.

Pour qu'une vigne ait de bon vin,
Que le soleil y donne en plein !
Car le sarment se bonifie
Quand la chaleur le vivifie.

Désigne tes plants et crois-moi,
Ne te fie à d'autres qu'à toi.
A les connaître je t'engage
Avant de les mettre en usage.

En vigne ayant pleine vigueur
Choisis tes plants avec lenteur ;
Car tout sarment n'est pas propice,
Et toute vigne a quelque vice.

Tu peux, dès qu'a fini janvier,
Planter tes vignes le premier.

Au mois de mars on plante, même
Aux approches du saint carême.

L'homme sensé séparera
Les qualités qu'il plantera ;
Aisément ainsi la vendange
Suivant chaque espèce se range.
Le cultivateur bien instruit
Plus d'une qualité choisit.

Quatre ou cinq toujours lui suffisent,
Mais plus nombreuses elles nuisent.

Dans un trou dûment préparé
Que le sarment soit enterré.

Qui l'avant-pieu met en pratique,
Doit planter droit et non oblique.

Un tel système a du succès,
Et cela, sans beaucoup de frais.

Quand chaque sarment a sa fosse,
On en obtient du fruit précoce ;

Mais si l'on creuse un long fossé,
Chaque sarment est mieux placé.

Plus il est grand, plus le trou donne
Cette vigueur qui nous étonne.

De terre qu'amenda le vent
Chausse bien le pied de ton plant :

Tu peux t'en procurer sur place
En la prenant à la surface.

Le sol doit être un peu pressé
Autour du cep, mais non tassé.

S'il est humide, l'on est sage
En s'écartant de cet usage.

Les sarments faut-il raccourcir ?
De ciseaux on doit se servir ;

Et pour tailler en faire usage
Offre un merveilleux avantage.

Qui vigne en plaine veut planter,
Pour le labour doit adopter,

Entre les rangs largeur constante.
Font au moins d'un metre cinquante.

Plus le sol sera généreux,
Plus il faudra d'espace entr'eux.

En pays froid lorsque tu plantes
Que tes files soient moins distantes ;
Mais pour les voir grandir, il faut
Les éloigner en pays chaud.

Fin vigneron soigne et façonne
Sa vigne avant qu'elle bourgeonne.

Qui laboure vigne en bourgeons
La ravage plus que grêlons.

Bêche bien ou bine ta vigne
Lorsque de mai brille le signe.
La vigne qu'on négligera
En peu de temps dépérira.

Qu'autour des ceps d'un an à peine
La bêche souvent se démène.

De chiendent le moindre scion
Nuit à la végétation.

Qui vigne taille au bas des côtes,
Doit laisser les tiges plus hautes ;
Sous l'*humus* qui d'en haut descend
Elles vont se raccourcissant.

Qui taille un cep doit faire ensorte
Que l'œil en dehors tourne et sorte.
En dedans, de côté tourné,
L'œil fait le cep mal couronné.

CHAPITRE X.

HORTICULTURE.

Jardin, que pourvoit la culture
Épargne plus d'une moûture.

Pommes de terre, herbages frais
Et légumes sont pains tout faits.

Eau, travail, fumier et science
Du jardinage sont l'essence.

En horticulture, de l'art
Grande on devra faire la part.

Le jardinier qui ne sait guère
A bientôt appauvri sa terre ;
Mais, par les soins d'un homme instruit,
En produisant elle enrichit.

Au jardin culture assidue
Plus qu'à tout autre sol est due.

De fruitiers veux-tu l'enrichir ?
Les trop rapprocher, c'est faillir.
Entre les arbres, taillés, pense
Qu'il faut six mètres de distance.

En terre triturée on peut
Ensemencer tout ce qu'on veut.

Pour le jardin qu'on se procure
De bon fumier en pourriture.

Un arbuste est-il transplanté ?
Qu'il soit à l'instant humecté.

Si tu ne plantes pas toi-même,
Tu suis un ruineux système.

Du froid garde tout arbrisseau,
En été donne lui de l'eau.

CHAPITRE XI.

CONSTRUCTIONS RURALES.

Fais une maison qui convienne
A ton état, à ton domaine.

Quand on a de l'argent mignon,
Sans besoin qu'on ait le maçon.

Qu'aucun luxe, ami, ne pénètre
Dans un édifice champêtre.

Mais tu dois tout faire avec goût,
Sans que trop fort en soit le coût.

Que la maison, solide et grande,
Par l'utile se recommande.

Maison salubre ne s'obtient
Que quand l'air y circule bien.

Tu dois y trouver pour ta table,
Pour le bétail de l'eau potable.

—
Que le grenier bien sec et grand
Jamais ne sente le relent.

Qu'un air frais souvent y pénètre,
Et toujours sous les yeux du maître.

—
Au cellier, le temps le meilleur,
Ce sont dix degrés de chaleur.

Que le soleil jamais n'y donne,
Que voûte, murs, rien n'y résonne.

—
Loin du moulin la saleté !
L'huile demande propreté.

Alerte ! Et bien que tu t'étonnes,
Ces prescriptions sont fort bonnes.

—
Tu peux moins perdre si tu fis
Un magasin pour tes outils.

—
Tes paillers à l'écart confie ;
Crains pour eux péril et ruine.

—
Le bétail doit être toujours
A l'aise dans les basses-cours.

Fais-leur bonne et commode étable
Non une prison détestable.

—
Du porc, qui fouille jour et nuit,
Pave, comme il faut, le réduit.

Pour soi, dans sa ferme, le maître
Doit trouver logis et bien-être.

Il la verra bien plus souvent,
S'il s'y trouve commodément.

Et plus il visite sa terre,
Plus, sous ses yeux, tout y prospère.

AIRES.

Qui veut avoir une aire à souhait
Doit durcir à grands coups de hie
La terre d'abord aplanie
Et puis l'argile qu'on y met.
Qu'aucune herbe jamais n'y croisse,
Que le soleil sur le terrain
Glisse, ou tes yeux avec angoisse
Voient mille pestes dans ton grain.
La gerbe alors ne peut te faire
D'un pur froment propriétaire.

—
Hâte-toi toujours d'y remplir
Tout creux, ou bien le rat y niche ;
La taupe aveugle y ronge et triche,
Le charençon vient s'y blotir.
Tiens à l'écart tant d'immondices.
Guerre à mort au hideux crapaud ;
Loin de l'aire qu'il se tapisse.
Chasse la fourmi comme il faut ;
Elle volerait à toute heure
Du grain pour fournir sa demeure.

CHAPITRE XII.

ADMINISTRATION.

L'économie est un trésor
Qui t'enrichira plus que l'or.

—
Je n'ai, disait Caton le sage,
Que deux revenus en partage :

La culture premièrement,
Et l'épargne secondement.

Des achats craignez la manie ;
A vendre bornez votre envie,
C'est encore un mot de Caton,
Je le redis, car il est bon.

—
Qui ne sait point être économe,
Sera toujours pauvre agronome.

—
Sans bonne administration
Malheur à l'exploitation !

Les comptes que veut la culture
N'iront que mal sans l'écriture ;
Il faut bien chiffrer et revoir
Avec soin le DOIT et l'AVOIR.

—
Activité, règle sévère,
C'est ce qui fait que l'on prospère.

—
Sans épargner, travailler bien,
Ne suffit et ne mène à rien.

—
Ordre, économie et prudence
Te préservent de l'abstinence.

—
Qui tous les jours fait un débours,
Doit faire un profit tous les jours.

La bourse, qui de trous abonde,
Sera rarement bourse ronde.

Tu ne peux pas toujours gagner ;
Mais tu peux toujours épargner.

Si tu te vois dans la détresse,
Aux champs tu rempliras ta caisse.

Lorsque tu n'en as plus besoin,
Serre ta charrue avec soin.

Range de même, afin qu'il dure,
Chaque instrument d'agriculture.

S'ils sont à l'air libre exposés,
Les outils sont bientôt usés.

Sous la main on a chaque chose
Quand à sa place on la dépose.

Quand le temps s'oppose au labour,
Aux outils consacre ce jour.

Bois, planche à l'huile peinte
A toujours plus longue durée.

Bien marié, l'agriculteur
Ne sait pas quel est son bonheur.

Ce que fermière économise,
Impossible qu'on nous le dise.

Qui champs achète sans argent
Se rend plus pauvre en achetant.

Du soc ne livre la conduite
Qu'à personne à son œuvre instruite.

Qui par sa faute perd un œuf,
Aussi bien pourra perdre un bœuf.

En bon état, sans qu'elle serve,
Tiens une charrue en réserve ;

Lorsque l'une vient à faiblir,
L'autre est toute prête à servir.

De tout muni pour tout usage,
Tu feras à point chaque ouvrage.

Un seul jour fais-tu le lambin ?
De huit jours tu perdras le gain.

A demain jamais ne diffère
Ce qu'aujourd'hui tu pourras faire.

Qui lui-même mène son bien
Ne doit s'occuper de plus rien.

Que son œil partout se promène.
Ou fort mal ira son domaine.

Propriétaire peu soigneux
Fut de tout temps nécessaireux.

Et si des cafés il s'approche,
Il court à l'hôpital en coche.

De qui travaille avec lenteur
La bourse n'a pas de rondeur.

Qui tient sa paille toute enclose
En aura trop petite dose.

Ce qu'il faut à profusion
Ne peut tenir dans la maison.

Meules d'herbe tu pourras faire
Comme on en voit d'épis à l'aire ;
Celui-là manquera de foin,
Qui peut l'enfermer avec soin.

Du grenier prends un soin extrême ;
Mais au pailler songe de même.

Qui paille et foin prodiguera,
Tant qu'il en ait, en manquera.

Au cœur de l'hiver conjecture
Si tu dois changer de mesure.

Qui comptera sur plus d'un gain
Peut s'attendre à profit certain.

Qui cueille un peu de chaque chose
Nargue la gêne et non sans cause.

Tel frais te semble bien petit,
Et la maison s'en appauvrit.

Tout doucement vient la richesse
Qu'accroissent travail et sagesse.

Petits gains, répétés souvent,
Te rendent enfin opulent.

Petit gain, perte imperceptible,
Au bout de l'an tout est sensible.

Cultivateur, tiens-le pour dit :
Sans le travail point de profit.

Qui travaille avec énergie
Aura du pain toute sa vie.

Entre ton grain sec ; autrement
Crains qu'il ne sente le relent.

Et si tu veux qu'il se conserve,
Que la pelle souvent te serve.

La pomme de terre est du pain ;
Dieu l'envoya contre la faim.

L'agriculteur, tant soit peu sage,
A forfait donne chaque ouvrage.

Des domestiques trop nombreux
Dépensent plus sans faire mieux.

Ta ferme, sans rapport, publie
Ta sottise ou ton inertie.

Aux champs que jamais rien sans fruit
Ne se perde : tout est profit.

Faute de mieux, sans honte fausse,
Du fumier cours remplir la fosse

Lorsque le luxe en est exclu,
La ferme est d'un bon revenu.

Aux champs je vais te dire comme
Tu dois choisir ton majordome :

Qu'une parfaite probité
Soit sa première qualité ;

Qu'il connaisse bien la culture
Et secrets de toute nature ;

Qu'il soit intrépide à l'endroit
De la chaleur comme du froid ;

Qu'il dirige hommes et charrue
Et partout promène sa vue.

S'il se connaît en bestiaux,
Il te les choisit sans défauts.

Qu'il traite bien ton domestique
Et qu'à toute chose il s'applique.

Que levé toujours le premier,
Il gagne son lit le dernier.

Il devra non-seulement lire,
Mais compter et souvent écrire,

Commis pour te représenter,
Il doit en tout le mériter.

Avec douceur, en hommes sages,
Maîtres, traitez vos gens à gages.

Tel maître, tel valet, dit-on.
Rien n'est plus vrai que ce dicton.

Souffre que ton valet s'explique
Ne tolère pas qu'il réplique.

Valet, manquant de probité,
Ne doit pas être supporté ;
Et s'il a mauvaise conduite,
De ta maison qu'il parte vite.
Sur ce chapitre être indulgent,
C'est être plus que négligent.

Dans la direction sois ferme,
Sans pourtant dépasser un terme.
Qui veut se faire respecter,
Doit reprendre sans s'emporter.

Que le pouvoir (la règle est sage
Soit toujours un et sans partage.
Quand chacun a le verbe haut,
C'est pis que chez le roi Pétaud.

Le paresseux propriétaire
De récolter envain espère.

Fermière vaillante au rouet
A toujours chemise à soubait.

Dormant la grasse matinée
N'espère pas de bonne année.
Celui qui se lève matin
Seul remplit son grenier de grain.

Qui beaucoup dort et se repose
A devenir pauvre s'expose.

Ne laisse aller à male fin
Ta paille même plein la main ;
C'est d'engrais perdre une poignée
Dont s'accroît le grain de l'année.

Ouvrage dûment commencé
Est au début fort avancé.

Avant d'affermir une terre,
Médite ce que tu dois faire.

Pense qu'avec ton métayer
Tu vas vraiment t'associer.

Si tu chéris tes enfants, sème
Et, crois-moi, laboure toi-même ;
Ou si le travail te fait peur,
Délègue un bon cultivateur.

Si par toi ton fermier s'obère,
A ton grenier tu fis la guerre

Si tu fatigues ton terrain,
En culture tu n'es pas fin.

Par métayer si tu cultives,
De tes plus beaux fruits tu te privas.
Tu deviens, de maître et seigneur,
D'une maigre part collecteur.

—
Que chez toi fermier ne sous-ferme
Sans ton aveu formel : tiens ferme.

—
Paie avec soin à tes valets
Les gages que tu leur promets.
S'il n'est payé, ton domestique
Avec insolence réplique ;
Ta dette croit, forme un faisceau
Et bientôt est un lourd fardeau.

—
Veux-tu valets bons à l'ouvrage ?
Ne prends amis ni cousinage.

—
Paie en écus, paie en travaux
Ta taxe aux chemins vicinaux.

—
Les fruits ont leur valeur ; vends vite,
On est dupe quand on hésite.

—
Domaine du maître oublié
Ne lui rapporte que moitié.

—
Et souvent s'y trouve engloutie
Du capital bonne partie.

CONCLUSION.

Mais je touche au bout de ma tâche.
En termes précis j'enseignai
Ce qu'il convient que chacun sache ;
Ainsi j'ai presque terminé.

Ni l'objet que je me propose,
Ni le cadre que j'ai choisi
Ne me permettent autre chose ;
Je dois donc m'arrêter ici.

Si pourtant ce modeste ouvrage
Au peuple des champs souriait,
Qu'il m'y convie et je m'engage
A faire un livre plus complet.

Ce sera pour moi, je le jure,
Double fête et joyeux espoir ;
Car je chéris l'Agriculture,
Et l'État m'en fait un devoir.

De la royale confiance
Qui me délègue un tel honneur,
Puissé-je accomplir l'espérance ?
J'y trouverais gloire et bonheur.

Que l'Agriculture aux Espagnes
Étendant ses bienfaits chéris,
En puisse changer les campagnes
En un terrestre paradis !

Les éléments de la culture
Ne manquent pas en ce pays.
Qu'on y seconde la nature,
Les yeux seront tout ébahis.

Accepte donc cet opusculé
Honnête et bon cultivateur ;
Ce n'est qu'une simple formule
Que tu peux apprendre par cœur.

En voyant qu'en Espagne, en France,
Partout on vit de ta sueur,
A te vouer son existence
Qui ne sent doubler son ardeur ?

On croit que ce petit ouvrage,
Du catalan mis en français,
Peut être de quelque avantage
A nos braves Roussillonnais.

Dès long-temps pour l'Agriculture
Mon cœur de zèle transporté,
S'écrie : A cette source pure
Bois le bonheur, humanité !

Si ces vers touchaient ton oreille,
Qu'il serait fier Roma, l'auteur,
Dont la voix ici te conseille !
Qu'il serait fier son traducteur !

ANNÉE 1853

443^b, 445.

		TEMPERATURE DE L'AIR.						
MOIS.		MOYENNES PAR MOIS DES		1-SOMME des vues extrêmes	MAXIMA ABSOLUS.	MINIMA ABSOLUS.	DIFFÉRENCES des vues extrêmes.	
		ÉTAT DU CIEL A 9 HEURES DU SOIR.						
MOIS.		Nombre de jours					NOMBRE de jours de PLUIE.	QUANTITÉ de PLUIE.
		Pluvieux.	Couverts.	Nuageux.	Beaux.	Sans nuages.		
Janvier. . . .		6	5	2	9	9	7	mm. 0,08325
Février. . . .		3	3	6	7	9	9	0,09085
Mars.. . . .		9	9	3	13	6	4	0,02225
Avril. . . .		5	12	5	6	2	11	0,12585
Mai.		4	1	15	7	4	9	0,04475
Juin.. . . .		2	2	3	15	10	1	0,01800
Juillet		2	5	9	10	5	4	0,04600
Août.		2	2	5	16	6	2	0,00275
Septembre..		3	1	10	14	2	3	0,01900
Octobre . . .		1	6	12	9	3	8	0,02625
Novembre..		7	3	5	13	2	11	0,04500
Décembre. .		2	2	10	14	3	2	0,00350
Année 1851		55	51	85	135	61	71	mm. 0,52545

N° 1.
—
ANNÉE 48

DE PERPIGNAN.

ALTITUDE :
45m, 445.

TEMPERATURE DE L'AIR.

MOIS.

ÉTAT DU CIEL
A 9 HEURES DU SOIR.

Nombre de jours

NOMBRE
de
jours
de
PLUIE.

QUANTITÉ
de
PLUIE.

	Pluvieux.	Couverts.	Nuageux.	Beaux.	Sans nuages.		
Janvier. . .	4	5	13	9	»	5	mm. 0,10450
Février. . .	2	2	4	21	»	1	0,00100
Mars.. . .	3	4	11	10	5	6	0,05740
Avril. . . .	3	5	12	11	1	2	0,05525
Mai.	5	7	9	12	»	6	0,04800
Juin.. . . .	1	7	5	14	1	10	0,05770
Juillet . . .	1	1	12	15	4	4	0,02860
Août.	1	2	8	19	1	5	0,02725
Septembre..	3	3	8	12	4	4	0,02225
Octobre . .	6	3	15	9	»	4	0,05550
Novembre..	3	6	8	8	5	4	0,00850
Décembre..	3	6	4	17	1	4	0,05100
Année 1852	57	49	105	155	20	51	mm. 0,45695

MOIS.	PRESSION ATMOSPHERIQUE.										TEMPERATURE DE L'AIR.									
	MILLIMÈTRES MERCURIELS.										MILLIMÈTRES.									
	MOYENS.					MAXIMA.					MOYENS.					MAXIMA.				
	Baromètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Thermomètre.
JANVIER.	754.11	8.96	758.57	16.55	758.84	14.28	759.51	7.21	755.62	7.09	751.55	4.09	743.27	12.50	0.80	746.60	16.25	17	0.10	16.15
FÉVRIER.	759.49	7.44	756.71	12.85	758.49	16.81	758.58	5.08	757.48	5.09	747.84	10.55	0.81	14.17	2.08	6.93	16.00	15	1.20	27
MARS.	758.68	10.55	756.13	12.85	756.23	14.88	756.29	8.14	760.18	6.09	756.75	7.24	10.87	14.20	5.50	10.11	16.00	15	1.20	27
AVRIL.	754.88	15.47	754.53	18.10	756.14	17.81	757.75	14.28	759.72	11.00	755.06	17.24	14.60	19.71	0.82	14.61	14.55	70	7.50	10
Mai.	756.62	14.14	755.79	20.07	755.14	21.00	756.11	15.86	756.02	15.00	755.02	20.00	11.61	24.79	12.61	12.60	28.00	10	8.50	10
Jun.	755.68	21.57	755.55	27.61	754.66	25.88	755.91	18.00	756.91	20.00	758.21	17.55	11.78	24.97	14.50	10.84	18.50	20	13.00	18
JULIET.	755.07	21.03	756.57	26.88	756.72	28.25	756.11	27.71	756.11	3.00	751.52	6.00	16.20	28.18	18.18	15.11	25.55	20	14.00	16
Août.	756.39	27.55	756.18	25.00	756.14	29.14	756.07	30.84	756.08	21.00	759.18	3.00	11.91	27.79	16.10	22.64	24.85	16	13.00	10
Septembre.	757.50	24.11	757.14	24.14	756.78	24.14	757.55	18.51	761.00	1.00	755.10	24.00	5.99	24.93	14.50	19.67	24.15	1	14.00	28
Octobre.	756.91	16.00	756.18	18.13	756.08	16.69	756.51	14.84	761.02	30.00	747.55	27.00	10.47	10.00	10.00	15.11	25.00	1	1.00	17
Novembre.	755.64	14.57	755.63	16.29	755.63	15.25	755.52	15.28	761.08	9.00	744.01	10.00	25.17	15.07	8.20	15.08	14.00	4	7.00	20
Décembre.	756.74	16.80	756.44	13.72	758.29	15.25	758.09	12.75	760.29	10.00	747.43	10.55	18.85	15.72	5.30	16.00	17.55	0.10	2.50	10
Année 1852.	757.04	16.25	756.50	18.10	756.12	19.31	756.88	14.07	761.39	*	748.56	*	14.85	16.81	0.61	14.88	14.81	*	3.60	*

Pression atmosphérique

Température moyenne de l'année.

Températures extrêmes de l'année.

Moyenne des observations de la hauteur barométrique : 756.90
Moyenne de 14 observations : 756.74
Moyenne de 14 observations : 756.90

Moyenne des observations de la hauteur barométrique : 756.90
Moyenne de 14 observations : 756.74
Moyenne de 14 observations : 756.90

Moyenne, le 22 juillet : 15.75
Moyenne, le 27 juillet : 2.00
Moyenne, le 27 juillet : 15.25

MOIS.	NOMBRE DE JOURS										NOMBRE DE JOURS									
	TENDANT D'UN JOUR A UN AUTRE										TENDANT D'UN JOUR A UN AUTRE									
	9 heures du matin										9 heures du matin									
	N.	S.	N.	S.	N.	S.	N.	S.	N.	S.	N.	S.	N.	S.	N.	S.	N.	S.	N.	S.
JANVIER.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
FÉVRIER.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
MARS.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
AVRIL.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Mai.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Jun.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
JULIET.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Août.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Septembre.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Octobre.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Novembre.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Décembre.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Année 1852.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1

Éléments dominants à Perpignan en 1852 : 10-N-O et 1-E-N-E succédant ensuite le N-O et le N-N-O.

MOIS.	ÉTAT DU CIEL										ÉTAT DU CIEL									
	5 heures du matin										5 heures du matin									
	Nombre de jours										Nombre de jours									
	Pluies.	Grêles.	Nuage.	Brou.	Sans nuage.	Pluies.	Grêles.	Nuage.	Brou.	Sans nuage.	Pluies.	Grêles.	Nuage.	Brou.	Sans nuage.	Pluies.	Grêles.	Nuage.	Brou.	Sans nuage.
JANVIER.	2	10	7	19	5	0	0	4	15	1	10	5	14	1	4	5	15	9	5	1
FÉVRIER.	0	5	7	19	5	0	0	4	15	1	10	5	14	1	4	5	15	9	5	1
MARS.	1	12	5	5	0	1	9	7	6	0	5	4	16	0	2	11	10	2	6	0
AVRIL.	0	6	8	14	2	1	5	11	10	5	0	6	5	8	5	4	12	11	1	2
Mai.	0	5	6	12	1	5	7	9	12	8	5	9	5	11	1	5	7	9	12	8
Jun.	1	8	4	16	1	5	9	6	11	1	5	14	5	7	1	5	7	3	14	1
JULIET.	0	5	5	18	5	0	2	9	15	5	0	1	11	14	5	1	12	15	4	0
Août.	1	4	5	10	0	1	7	5	19	1	2	5	13	4	1	1	5	8	19	1
Septembre.	0	5	4	8	15	0	2	3	14	1	2	5	8	10	1	1	5	8	17	4
Octobre.	0	2	8	19	1	1	4	10	14	2	4	5	9	12	5	3	15	9	4	0
Novembre.	1	9	4	10	6	0	7	8	9	6	2	8	9	5	6	5	8	8	5	4
Décembre.	0	2	9	12	1	5	9	8	8	5	0	10	5	11	5	5	6	4	17	1
Année 1852.	13	82	74	165	59	17	77	89	149	34	28	85	84	120	45	57	49	105	155	20

N° 4. DE PERPIGNAN.
—
ANNÉE 1855

ALTITUDE :
45m,445.
—

TEMPERATURE DE L'AIR.									
MOIS.	9 B	MOYENNES PAR MOIS DES		EMI-SOMME des températures extrêmes.	MAXIMA ABSOLUS.		MINIMA ABSOLUS.		DIFFÉRENCES des températures extrêmes.
		Maxima	Minima						
MOIS.	ÉTAT DU CIEL A 9 HEURES DU SOIR.					NOMBRE de jours de PLUIE.	QUANTITÉ de PLUIE.		
Nombre de jours									
	Pluvieux.	Couverts.	Nuageux.	Beaux.	Sans nuages.				
Janvier.	8	5	5	16	1	9	mm. 0,09750		
Février.	5	5	7	12	1	8	0,08825		
Mars.. . . .	5	2	11	15	»	10	0,05975		
Avril.	4	4	5	15	2	5	0,02200		
Mai.	12	5	8	6	»	14	0,22525		
Juin.. . . .	5	8	7	12	»	4	0,09425		
Juillet	»	4	5	16	6	1	0,00750		
Août.	1	1	6	22	1	2	0,00500		
Septembre.. .	»	8	4	15	5	4	0,05575		
Octobre . . .	2	4	11	15	1	5	0,08075		
Novembre.. .	2	5	8	15	»	10	0,26450		
Décembre. .	2	6	10	11	2	2	0,01600		
Année 1855	42	55	85	164	19	74	mm. 0,99450		

MOIS	PRESSION ATMOSPHERIQUE												TEMPERATURE DE L'AIR.												
	MOYENS MINUTES						MAXIMA ABSOLUS						MINIMA ABSOLUS						MOYENNES						
	THERMOMÈTRE BAR.			THERMOMÈTRE C.			THERMOMÈTRE F.			THERMOMÈTRE C.			THERMOMÈTRE F.			THERMOMÈTRE C.			THERMOMÈTRE F.			THERMOMÈTRE C.			
	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	
JANV.	756,29	8,76	55,55	10,95	50,12	12,76	256,29	0,21	755,51	1—0 m.	754,58	26—mid.	754,58	26—mid.	754,58	10,95	7,55	8,55	18,15	21	0,80	24	17,75	17,75	
FÉV.	751,77	6,43	55,11	8,01	50,18	9,15	251,77	0,28	750,95	12—5 m.	750,95	12—5 m.	750,95	12—5 m.	750,95	9,16	1,03	5,24	1,30	27	5,00	18	17,75	17,75	
MARS	748,85	7,80	55,16	9,74	50,42	11,21	750,95	0,33	750,95	5—0 m.	750,95	5—0 m.	750,95	5—0 m.	750,95	11,21	3,65	7,54	7,20	20	2,00	11	18,10	18,10	
AVRIL	746,00	11,76	55,16	15,08	50,75	18,21	750,95	0,75	750,95	12—0 m.	750,95	12—0 m.	750,95	12—0 m.	750,95	15,08	0,79	12,01	24,10	16	7,00	13	18,10	18,10	
Mai	743,01	16,75	55,24	21,11	50,60	22,81	750,95	0,75	750,95	28—0 m.	750,95	28—0 m.	750,95	28—0 m.	750,95	16,75	0,35	14,45	21,50	23	6,75	13	17,75	17,75	
Juin	755,18	18,75	55,50	20,21	55,58	21,60	750,95	1,05	750,95	10—0 m.	750,95	10—0 m.	750,95	10—0 m.	750,95	18,75	2,35	17,54	27,50	18	6,00	14	18,50	18,50	
JUL.	756,85	24,07	55,48	27,01	55,40	29,28	750,95	1,35	750,95	7—0 m.	750,95	7—0 m.	750,95	7—0 m.	750,95	24,07	16,75	15,10	35,10	12	10,00	1	17,75	17,75	
AOÛT	757,50	25,57	55,47	27,29	56,25	28,60	750,95	1,65	750,95	20—0 m.	750,95	20—0 m.	750,95	20—0 m.	750,95	25,57	18,75	17,01	39,50	9	15,50	25	19,00	19,00	
SEPT.	757,25	29,86	55,47	29,30	56,24	31,01	750,95	1,80	750,95	30—0 m.	750,95	30—0 m.	750,95	30—0 m.	750,95	29,86	17,28	19,10	36,10	20	16,00	8	20,15	20,15	
OCT.	756,00	16,60	55,47	16,60	56,68	20,42	750,95	1,20	750,95	24—0 m.	750,95	24—0 m.	750,95	24—0 m.	750,95	16,60	0,80	15,30	28,15	1	5,00	21	15,15	15,15	
NOV.	756,55	11,51	55,46	13,72	55,49	14,98	750,95	1,14	750,95	20—0 m.	750,95	20—0 m.	750,95	20—0 m.	750,95	11,51	0,50	10,85	26,50	5	11,50	50	23,00	23,00	
DÉCEMB.	757,48	5,03	55,53	7,81	55,53	9,49	750,95	0,88	750,95	30—0 m.	750,95	30—0 m.	750,95	30—0 m.	750,95	5,03	1,10	5,06	1,10	14	27,00	30	24,00	24,00	
Année 1855	755,55	14,74	55,54	16,74	55,56	18,15	755,09	1,08	751,74		751,74		751,74		751,74	14,60	18,56	8,55	15,55	47,00		5,05		19,10	19,10
Pression atmosphérique												Température moyenne de l'année												Températures extrêmes de l'année.	
Moyenne des heures de la nuit, heures barométriques.												Moyenne des observations à des heures barométriques 9 h.												Moyenne, le 12 juillet	
Moyenne, le jour.												Moyenne, le 29 décembre												Moyenne, le 29 décembre	
Moyenne, le 14 octobre.												Moyenne, le 14 octobre.												Moyenne, le 14 octobre	

MOIS	NOMBRE DE JOURS ÉTANT TROPICALEMENT SÉCHES à 9 heures du jour												NOMBRE DE JOURS ÉTANT TROPICALEMENT SÉCHES à 9 heures du jour											
	NOMBRE DE JOURS			NOMBRE DE JOURS			NOMBRE DE JOURS			NOMBRE DE JOURS			NOMBRE DE JOURS			NOMBRE DE JOURS			NOMBRE DE JOURS			NOMBRE DE JOURS		
	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.
	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.	Baromètre.	Thermomètre.	Thermomètre.
JANV.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
FÉV.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
MARS	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
AVRIL	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Mai	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Juin	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
JUL.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
AOÛT	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
SEPT.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
OCT.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
NOV.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
DÉCEMB.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Année 1855	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1

Les jours de pluie, Perpignan ont été : 4N5, 10-N-O jusqu'au 10, 11-N-O du 11 au 15.

MOIS.	ÉTAT DU CIEL à 9 heures du jour					ÉTAT DU CIEL à 9 heures du jour					ÉTAT DU CIEL à 9 heures du jour					ÉTAT DU CIEL à 9 heures du jour					NOMBRE de jours	QUANTITÉ de pluie	
	Nombre de jours					Nombre de jours					Nombre de jours					Nombre de jours							
	Pluie.	Grêle.	Neige.	Brou.	Sous nuage.	Pluie.	Grêle.	Neige.	Brou.	Sous nuage.	Pluie.	Grêle.	Neige.	Brou.	Sous nuage.	Pluie.	Grêle.	Neige.	Brou.	Sous nuage.			
	Pluie.	Grêle.	Neige.	Brou.	Sous nuage.	Pluie.	Grêle.	Neige.	Brou.	Sous nuage.	Pluie.	Grêle.	Neige.	Brou.	Sous nuage.	Pluie.	Grêle.	Neige.	Brou.	Sous nuage.			
Janvier.	2	5	6	17	1	5	5	5	20	2	4	5	5	19	4	8	5	5	16	1	9	0,00950	
Février.	2	5	5	16	8	5	4	6	15	5	5	5	8	12	1	5	5	5	12	19	1	8	0,00875
Mars.	4	6	5	15	8	1	8	6	12	5	5	6	6	15	5	5	5	5	15	19	1	8	0,00875
Avril.	4	6	5	15	8	1	8	6	12	5	5	6	6	15	5	5	5	5	15	19	1	8	0,00875
Mai.	4	6	5	15	8	9	10	9	7	8	11	7	6	7	5	12	5	5	8	6	14	9	0,00725
Juin.	4	6	4	15	1	4	9	4	15	2	4	6	6	15	1	5	8	8	16	1	4	0,00925	
Juillet.	4	5	4	15	6	8	9	4	16	10	1	1	6	15	5	5	4	6	16	6	1	4	0,00925
Août.	5	4	5	15	1	4	9	4	15	7	6	5	6	15	5	5	5	6	15	12	5	4	0,00925
Septembre.	5	4	5	15	1	4	9	4	15	7	6	5	6	15	5	5	5	6	15	12	5	4	0,00925
Octobre.	2	6	5	14	9	5	6	5	12	11	5	5	4	6	15	7	4	11	15	1	5	0,00875	
Novembre.	4	6	5	12	4	5	5	5	11	10	4	2	9	12	5	5	5	8	15	1	10	0,00925	
Décembre.	4	6	5	9	6	2	11	6	9	5	9	11	4	11	5	9	9	10	11	2	2	0,00860	
Année 1855	96	75	62	167	35	55	60	70	165	128	40	61	74	160	5	42	55	85	164	19	74	0,09450	

RÈGLEMENT

DE

LA SOCIÉTÉ AGRICOLE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

STATUTS CONSTITUTIFS.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

La *Société* s'occupe de tout ce qui est relatif aux sciences, belles-lettres, arts industriels et agricoles.

ART. 2.

Elle s'interdit, expressément, toute discussion étrangère aux sciences, belles-lettres, arts industriels et agricoles.

ART. 3.

La Société se compose de membres résidants, de membres correspondants et de membres honoraires.

ART. 4.

Le nombre de ses membres est illimité.

ART. 5.

Les fonctionnaires de la Société sont :

Un président, — un vice-président, — un secrétaire, — un secrétaire-adjoint, — un archiviste, — un trésorier, — un comité de rédaction composé du bureau et de deux membres pris en dehors.

ART. 6.

Les membres du bureau sont nommés pour un an. Ils peuvent être réélus.

ART. 7.

Les élections ont lieu sur un bulletin individuel pour les trois premiers fonctionnaires, et sur un seul bulletin pour les autres.

Les nominations ont lieu à la majorité absolue des suffrages des membres présents : s'il y a égalité de voix, le plus âgé l'emporte : si un deuxième tour de scrutin devient nécessaire et qu'il soit sans résultat définitif, il est procédé à un scrutin de ballottage entre les deux membres qui ont réuni le plus de voix pour chaque fonction.

ART. 8.

Tout candidat au titre de membre résidant ou correspondant doit présenter un travail relatif aux sciences ou aux belles-lettres, aux arts industriels ou agricoles. Un rapport est fait dans la séance suivante, et on procède ensuite à l'élection par scrutin secret. L'admission est prononcée à la majorité des voix des trois quarts des membres présents. Un travail écrit n'est pas exigé lorsque le candidat à l'admission se recommande par des services rendus à l'agriculture, à l'industrie ou aux sciences.

Toutefois, dans ces cas particuliers, la proposition pour l'admission doit être faite par la majorité des membres du bureau.

ART. 9.

La Société est divisée en sections, dont les cinq premières ont pour spécialité : l'agriculture, l'industrie, l'économie-politique, les sciences physiques et

naturelles, les beaux-arts ; et la sixième : l'histoire, l'archéologie et les belles-lettres. Au sein de chaque section est élue une commission permanente, chargée de la rédaction des rapports.

ART. 10.

Le compte-rendu des séances de la Société et les travaux dont elle ordonne l'impression, sont publiés, dans les journaux du département, par les soins du comité de rédaction ou du bureau.

ART. 11.

Aucune publication ne peut être faite au nom de la Société, si au préalable l'auteur n'en a donné lecture en séance ordinaire ou extraordinaire.

ART. 12.

Le comité de rédaction, chargé de réunir les matériaux du *Bulletin*, les reçoit des commissions permanentes, qui, dans ce cas seulement, ne sont pas tenues de faire leur rapport à la Société. Les présidents de ces commissions sont consultés sur le choix des matériaux du *Bulletin*.

ART. 13.

Chaque manuscrit, mis au net, et prêt pour l'impression, ne peut plus être modifié par l'auteur sans l'assentiment de la Société. Le comité de rédaction, de concert avec les auteurs, est chargé de la correction des épreuves.

ART. 14.

Les membres résidants sont soumis à une cotisation annuelle de *dix francs*, payable d'avance, dans le courant de janvier, et tout membre reçu est tenu de payer *deux francs* pour le diplôme.

ART. 15.

Tout nouveau membre de la Société, domicilié dans le département, est considéré comme résidant.

ART. 16.

Tout membre résidant dont le domicile est transporté hors du département, devient, par ce seul fait, membre correspondant.

ART. 17.

Les membres résidants ont seuls droit à un exemplaire réservé des *Bulletins* publiés par la Société. Les exemplaires restants sont déposés et vendus au profit de la caisse et au prix coûtant.

 STATUTS RÉGLEMENTAIRES.

CHAPITRE II.

ART. 18.

La Société se réunit le 1^{er} et le 3^e mercredi de chaque mois; les séances s'ouvrent à huit heures du soir.

ART. 19.

Chaque séance est ouverte par la lecture du procès-verbal de la séance précédente; elle est faite par le Secrétaire ou le Secrétaire-adjoint, et à leur défaut par un membre résidant au choix du président.

ART. 20.

Le Président, et à son défaut le Vice-Président, occupe le fauteuil; en leur absence, le doyen d'âge des membres présents préside la séance.

ART. 21.

Le Président de la Société ordonnance les mandats, dirige les affaires de la Société, fait observer la police intérieure des séances, et veille au maintien et à l'exécution des règlements. Il rappelle à l'ordre; néanmoins ce rappel ne peut être mentionné au procès-verbal qu'après que la personne inculpée a été entendue, si elle demande à l'être. Le Président peut même, si le cas l'exige, suspendre ou lever la séance.

ART. 22.

Les étrangers à la Société peuvent assister à ses séances, pourvu qu'ils soient présentés par un membre résidant.

ART. 23.

Le renouvellement du bureau a lieu le troisième mercredi de décembre de chaque année, afin que les nouveaux élus puissent entrer en fonctions le premier mercredi de janvier.

ART. 24.

Le renouvellement des deux membres du comité de rédaction a lieu le premier mercredi de janvier.

ART. 25.

Les membres correspondants ont leur entrée aux séances, et y ont voix délibérative, à moins qu'il ne soit question d'administration intérieure et d'emploi de fonds. Ils ne peuvent pas faire partie des fonctionnaires de la Société.

ART. 26.

Un tableau, placé en évidence dans la salle des séances, contient la liste de tous les membres de la Société. Cette liste est publiée tous les ans, ainsi que le compte-rendu des séances.

SÉANCES PUBLIQUES.

CHAPITRE III.

ART. 27.

La Société pourra se réunir en séance publique et extraordinaire; l'époque de ces solennités et leur opportunité seront réglées ultérieurement et annuellement.

ADMINISTRATION.

CHAPITRE IV.

ART. 28.

Le Secrétaire est chargé spécialement de la rédaction du procès-verbal de chaque séance et de la correspondance courante. Il tient un registre des procès-verbaux adoptés par la Société; il donne l'ordre du jour, après avoir consulté sur ce point le Président, dont il doit également prendre l'avis pour sa correspondance officielle.

ART. 29.

Dans la séance de décembre, avant les élections, le Secrétaire présente le résumé des travaux de la Société pour l'année expirée.

ART. 30.

Toute lettre répondue officiellement est renvoyée à l'Archiviste avec la minute de la réponse. Cette

correspondance est conservée dans les archives de la Société, ainsi que les notes, mémoires qui y sont lus; mais au préalable, ces pièces sont revêtues du timbre de la Société.

ART. 31.

L'Archiviste est chargé de la conservation de toutes ces pièces; il en tient un registre, où est inscrite la date de leur présentation, et qui sert de répertoire; il tient un registre à part pour y noter les objets d'histoire naturelle, livres ou autres qui sont donnés à la Société, avec le nom du donataire et la date.

ART. 32.

Les membres de la Société ont le droit de prendre lecture des pièces déposées aux archives; ils ne peuvent les emporter qu'en fournissant un récépissé à l'Archiviste.

ART. 33.

Le Trésorier est chargé de la rentrée des cotisations; il est tenu de prévenir par écrit, au moins deux fois, les membres qui négligeraient de s'acquitter. Il tient un livre-journal où sont inscrites les recettes et les dépenses, avec leur nature; il propose le budget de l'année suivante à la séance du mois de décembre, après le compte-rendu du Secrétaire, mais après s'être concerté avec le bureau.

ART. 34.

Aucune dépense ne peut être faite sans avoir été votée par la Société.

ART. 35.

Les membres correspondants peuvent devenir résidents, en se conformant à l'article 14.

ART. 36.

Tout membre résidant qui, à la fin de l'année n'a pas acquitté sa cotisation, est censé démissionnaire et, comme tel, rayé de la liste des membres de la Société, après, toutefois, qu'il a été invité par les membres du bureau à se conformer au règlement.

ART. 37.

Aucun membre démissionnaire ne peut réclamer le remboursement de sa cotisation versée.

ART. 38.

Les membres résidants et correspondants reçoivent un diplôme signé par deux membres du bureau, et portant le sceau de la Société.

ART. 39.

En cas de décès d'un membre de la Société, une députation est envoyée au convoi funèbre et auprès de la famille.

ART. 40.

En cas de dissolution de la Société, les fonds en caisse seront distribués aux pauvres; le mobilier et les autres objets qu'elle possède, répartis entre les membres résidants.

LISTE DES MEMBRES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ AGRICOLE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

Bureau pour l'année 1853.

Président : M. LLOUBES (AUGUSTE), $\frac{4}{4}$, banquier, ancien maire de la ville, membre du Conseil-Général d'Agriculture et du Conseil-Général du département.

Vice-Président : M. COMPANYO, père, doct.-médecin, conservateur du Cabinet d'histoire naturelle.

Secrétaire : M. FABRE (Louis), professeur de troisième et de commerce au Collège.

Vice-Secrétaire : M. SIRVEN (Joseph), économe des hospices, membre de plusieurs sociétés littéraires.

Trésorier : M. VIMORT-MAUX, manufacturier.

Archiviste : FALIP (Titus), géomètre de 1^{re} classe.

1854.

Même composition.

Comité de Rédaction.

MM. ARGYOT (Jacques), homme de lettres.

BRIOL, professeur de rhétorique au Collège.

MEMBRES HONORAIRES.

1835. M. MATHIEU, O ✱, membre de l'*Institut*.
 1836. M. GUIZOT, C ✱, membre de l'*Académie française*.
 1845. M. PUIGGARI, Pierre, homme de lettres.

MEMBRES RÉSIDANTS.

1833. M. ALZINE, imprimeur-libraire (F)*.
 1854. M. AMIEL, Louis, propriétaire.
 1853. M. ARGOT, homme de lettres.
 1853. M. AUDUSSON, Olivier, propriétaire.
 1838. M. AUGÉ, ✱, capitaine d'artillerie en retraite.
 1846. M. AZÉMAR, vice-consul d'Espagne.
 1836. M. BACH, ✱, colonel d'artillerie.
 1833. M. BATLLE, négociant (F).
 1833. M. BÉGUIN, directeur de l'École-Normale (F).
 1840. M. BONAFOS, père, docteur-médecin.
 1853. M. BONAFOS, fils, docteur-médecin.
 1847. M. BONNEFOY (de), propriétaire.
 1835. M. BOUIS, professeur de chimie.
 1853. M. BERTRAN-BALANDA, propriétaire.
 1836. M. BRESSON, propriétaire.
 1853. M. BRIOL, professeur de rhétorique au Collège.
 1833. M. CAFFE, archit. de la ville de Perpignan (F).
 1853. M. CALISTI, principal du Collège de Perpignan.
 1847. M. CARCASSONNE, Jean, propriétaire.
 1853. M. CHAURAND DE MALARCE, chef du Cabinet
 de M. le Préfet.
 1848. M. CHAPÉ, lithographe.

* Les fondateurs de la Société sont désignés par la lettre F, qui est à la suite de leur nom.

1853. M. COLLET, sous-principal du Collège de Perpignan.
1835. M. COMPANYO, père, docteur-médecin, conservateur du *Cabinet d'Histoire naturelle*.
1853. M. COMPANYO, fils, docteur-médecin.
1853. M. CONTE, Félix, propriétaire.
1833. M. CROVA, professeur de mathématiques spéciales au Collège de Perpignan (*F*).
1847. M. CUILLE, directeur de la Ferme-École du département.
1853. M. DADINS, Sauveur, propriétaire.
1850. M. D'ESCALIER, propriétaire.
1848. M. DESPRÈS, Antonin, propriétaire.
1854. M. DURAND, Justin, *, banquier, député au Corps législatif.
1841. M. EYCHENNE, aîné, propriétaire.
1838. M. FALIP, Titus, géomètre de première classe.
1853. M. FAURE, docteur-médecin.
1833. M. FAUVELLE, sondeur (*F*).
1849. M. FABRE, professeur au Collège de Perpignan.
1854. M. FINES, chanoine titulaire du Diocèse.
1848. M. GARAUD, fils, avocat.
1853. M. GARRETTE, banquier.
1848. M. GOUELL, docteur-médecin.
1853. M. GUIGON, professeur de mathématiques au Collège de Perpignan.
1843. M. GUIRAUD DE SAINT-MARSAL (le baron), C *, colonel du génie en retraite.
1845. M. JAUBERT DE PASSA, *, corresp. de l'*Institut*.
1854. M. JOUI-D'ARNAUD, propriétaire.
1836. M. LACOMBE SAINT-MICHEL, propriétaire.
1854. M. LAFABRÈGUE, avocat.
1841. M. LAZERME, Charles, propriétaire.

1834. M. LLOUBES, Auguste, *, banquier.
1853. M. LLOUBES, père, *, banquier, président du tribunal de commerce.
1853. M. LLOBET, Joseph, propriétaire.
1854. M. MAURICE, agent-voyer chef.
1835. M. MASSOT, Paul, docteur-médecin.
1853. M. MASSOT, Aimé, docteur-médecin.
1841. M. MATTES, inspecteur des écoles primaires.
1846. M. MÉRIC, François, homme de lettres.
1847. M. MORER, archiviste du département.
1835. M. MOUCHOUS, Théodore, pharmacien.
1853. M. MUXART, Auguste, avocat.
1835. M. PASSAMA, docteur-médecin.
1836. M. PICAS, aîné, avocat.
1853. M. RIBES, directeur de l'École primaire supérieure.
1853. M. ROBILLARD (de), *, colonel commandant la place de Perpignan.
1853. M. ROBIN, aîné, pépiniériste.
1854. M. SAINT-VICTOR (de), propriétaire.
1853. M. SALETA, *, officier de cavalerie en retraite.
1853. M. SALVATORI, professeur de langues vivantes au Collège de Perpignan.
1853. M. SIAU, Antoine, négociant.
1833. M. SIRVEN, économe des Hospices de Perpignan (F').
1853. M. SOUBEYRAN (de), O *, préfet du département des Pyrénées-Orientales.
1834. M. TASTU-JAUBERT, propriétaire.
1841. M. VIADER, docteur-médecin.
1841. M. VILALLONGUE, Sylvestre, négociant.
1836. M. VIMORT-MAUX, manufacturier.

MEMBRES RÉSIDANTS N'HABITANT PAS PERPIGNAN.

1853. M. CASAMAJOR, vicaire, à Olette.
 1853. M. DENAMIEL, juge de paix, à Rivesaltes.
 1853. M. DURAND, Laurent, propr., à Saint-Nazaire.
 1853. M. DURAND, Jacques, propr., à Saint-Nazaire.
 1846. M. GINESTOUS (le marquis de), propriétaire, à Caladroy.
 1847. M. GIRVÈS, Sauveur, propriétaire, à Vinça.
 1850. M. LABAU, sous-directeur de la Ferme-École, à Thuir.
 1854. M. MORER, directeur de l'École communale, à Thuir.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

1839. M^{me} Amable TASTU, à Paris.
 1839. M^{me} Céleste VIEN, à Paris.
 1839. M^{me} MATHIEU, à Paris.
 1839. M^{me} LAFABRÈGUE, naturaliste, à Lyon.
 1840. M^{me} Anaïs FAURE, née BIU, à Limoux.
 1842. M^{lle} Eulalie FAVIER, à Marseille.
1833. M. GROSSET, de Perpignan, commissaire impé-
 rial près la monnaie de Strasbourg (*F*).
 — M. FRAISSE, de Perpignan, directeur des postes,
 à Privas (*F*).
 — M. Charles DES MOULINS, membre de plusieurs
 sociétés savantes, à Lanquais.
 — M. VÈNE, ingénieur des mines, à Toulouse.
 — M. JOURNAL, géologue, à Narbonne.
 — M. MARCEL DE SERRES, professeur de géologie,
 à Montpellier.
 — M. CHRISTOL, Jul. (de), professeur d'histoire
 naturelle, à Montpellier.

1833. M. VIGAROSY, membre de plusieurs sociétés savantes, à Mirepoix.
- M. MAGLOIRE-NAYRAL, membre de plusieurs sociétés savantes, à Castres.
 - M. ARMONVILLE, secrétaire du *Conservatoire des Arts et Métiers*, à Paris.
 - M. SIAU, de Perpignan, ingénieur des Ponts-et-Chaussées.
 - M. CHAPSAL, prêtre, à Ille (Pyrénées-Orientales).
 - M. BOUBÉE, géologue, à Paris.
 - M. BASTARD, docteur-médecin, à Châlennes (Maine-et-Loire).
 - M. DIAS DE MORALÉS, ancien député aux Cortés, à Marseille.
 - M. ARVERS, pharmacien-militaire, à Perpignan.
 - M. DENIS DE SAINT-ANTOINE, président des relations intérieures de la *Société de Civilisation*, à Paris.
 - M. IVAN, Michel, docteur-médecin, à Digne.
 - M. FERRUS, ancien principal du Collège de Perpignan (F).
 - M. GOUGET, chirurgien-major au 47^e régiment d'infanterie de ligne.
 - M. JULIA, prof. de langues, à Perpignan (F).
1834. M. POULAIN, chirurgien en chef.
- M. XATART, fils, pharmacien, à Prats-de-Molló.
 - M. CROS, avocat, à Carcassonne.
 - M. PUJADE, *, doct.-méd., à Amélie-les-Bains.
 - M. BOISGIRAUD, prof. de chimie, à Toulouse.
 - M. DUPUY, *, colonel d'état-major en retraite, à Toulouse.
 - M. GODDE DE LIANCOURT, présid. de la *Société universelle de Civilisation*, à Paris.

1834. M. CÉSAR-MOREAU, directeur-fondateur de la *Société française de Statistique*, à Paris.
- M. IZERN, de Perpignan, membre de plusieurs sociétés savantes, à Paris.
 - M. SALIN (Alphonse), contrôleur de la monnaie des médailles, à Paris.
 - M. DELESTRE, président de l'*Athénée impérial*, à Paris.
1835. M. GUITER, ancien notaire.
- M. GUYOT DE FÈRE, secrétaire perpétuel de la *Société d'Encouragement*, à Paris.
 - M. DUBAIN, chef de bataillon du génie.
 - M. GALLY-CAZALAT, professeur de physique, à Versailles.
 - M. GALLAY, ✱, de Perpignan, professeur de cor à l'*École impériale de Musique*, à Paris.
 - M. MAURIN (Antoine), de Perpignan, lithographe, à Paris.
 - M. MAURIN (Laurent), de Perpignan, lithographe, à Paris.
 - M. ARAGO (Jacques), de Perpignan, homme de lettres, à Paris.
 - M. ARAGO (Étienne), de Perpignan, homme de lettres.
 - M. LECOQ, professeur de botanique, à Clermont-Ferrand.
 - M. SARRUS, doyen de la Faculté des Sciences de Strasbourg.
 - M. RIGAUD (Esprit), de Perpignan, avocat à la Cour de Cassation, à Paris.
 - M. RIBES, de Perpignan, prof. de médecine à la Faculté de Montpellier.
 - M. ENSELY, docteur-médecin, à Castelnaudary.

1835. M. GUINARD, aîné, pharmacien, à Bordeaux.
 — M. HENRY, archiviste, à Toulon.
 — M. LEUCOTTE, capitaine d'état-major, à Paris.
 — M. CHENU, chirurgien major au 12^e régiment de chasseurs à cheval.
 — M. COMBES, docteur-médecin, à Toulouse.
 — M. ITIER, naturaliste, directeur des douanes, à Montpellier.
 — M. MICHEL, capitaine au 17^e régiment d'infanterie de ligne.
1836. M. LACROIX, *, conseiller à la Cour impériale de Montpellier.
 — M. THURBERT, ingénieur des mines.
 — M. DELOCRE, docteur-médecin, à Lyon.
 — M. DUFFOURC, *, colonel du génie.
 — M. PAILLETTE, ingénieur civil des mines.
 — M. ROUFFIA (Côme), ancien instituteur, à Baho.
 — M. JULIA (Émile), de Perpignan, capitaine d'artillerie.
 — M. ALERON, naturaliste, à Perpignan.
 — M. BREGHOT DU LUT, conseiller à la Cour impériale de Lyon, membre de l'*Académie impériale* de la même ville.
 — M. PÉRICAUD, bibliothécaire de la ville de Lyon, membre de l'*Académie impériale* de la même ville.
 — M. LLANTA, de Perpignan, lithographe, à Paris.
 — M. CHEVROLAT (Auguste), membre de la *Société Entomologique de France*, à Paris.
 — M. MERCH, trésorier de la *Société Linnéenne* de Lyon.
 — M. MULZANT, professeur d'entomologie au Lycée et à la Faculté des Sciences de Lyon.

1836. M. CALMÈTES, de Perpignan, *, premier président de la Cour impériale de Bastia.
- M. DENISART-HURTZEL, propriétaire, à Lille.
 - M. WALTER, ingénieur civil, profess. à l'*École des Arts et Manufactures*, à Paris.
 - M. RAVIGNÉ, offic. de l'Académie, à Limoux.
 - M. CORNUO, chirurgien major au 10^{me} léger.
 - M. CACHELIÈVRE, ingénieur des mines.
 - M. NEPPEL, industriel, à Paris.
 - M. PARÈS (Théodore), O *, de Perpignan, ancien procureur-général, à Montpellier.
1837. M. REBOUL, homme de lettres, à Nîmes.
- M. JASMIN, homme de lettres, à Agen.
 - M. BARRAU (J.-J.) homme de lett., à Toulouse.
 - M. MERCADIER, aîné, lithographe, à Toulouse.
 - M. BOLUIX, de Perpignan, capitaine de frégate.
1838. M. DUVIGNAU, homme de lettres, à Agen.
- M. VAILLANT, dessinateur, attaché au *Museum d'Histoire naturelle*, à Paris.
 - M. GRENIER, docteur-médecin, prof. d'histoire naturelle, à Besançon.
 - M. BONAFOS, docteur-médecin, à Sigean.
 - M. DUROSOY, inspecteur des mines.
1839. M. CADILHAC (Désiré), à Puisségur, près Béziers.
- M. BOUSQUET (Georges), de Perpignan, membre du *Conservatoire impérial de Musique*, à Paris.
 - M. TERREVERT, naturaliste, à Lyon.
 - M. MICHAUT, naturaliste, capit. au 10^e de Ligne.
 - M. BROCHIER, capitaine du génie, à Paris.
 - M. COUBART D'AULNAY, membre de l'*Athénée des Arts*, à Paris.
 - M. DU MÈGE (Alexandre), secrétaire-général de la *Société Archéologique du Midi*.

1840. M. ARAGO (Alfred), peintre d'histoire, à Paris.
 — M. JOULIA (Henri), maître de pension.
 — M. MONZIC-LASSERRE, doct.-médecin, à Coux (Dordogne).
1841. M. FRANÇOIS, ingénieur des mines.
 — M. FONTAN, docteur-médecin.
 — M. MOQUIN-TANDON, naturaliste, à Toulouse.
 — M. VIENNE, bibliothécaire de la ville de Toulon.
1842. M. PONCY, ouvrier maçon, homme de lettres, à Toulon.
 — M. SELVA (Prosper), de Perpignan, *, capitaine de frégate.
 — M. GELLÉ, professeur à l'École vétérinaire de Toulouse.
 — M. GODARD, naturaliste, capitaine adjudant-major au 67^e de ligne.
 — M. BENET DE PERAUD, doct.-médecin, à Paris.
 — M. LAUGIER, attaché à l'Observatoire de Paris.
 — M. PETIT, direct. de l'Observ^{re} de Toulouse.
1843. M. PAGÈS-ROUDIÈRE, docteur-médecin.
 — M. MASSOT-REYNIER, de Perpignan, *, procureur-général à la Cour impér. de Toulouse.
1843. M. PASSAMA, *, de Perpignan, capit. de frégate.
 — M. D'OMBRE-FIRMAS, d'Alais.
 — M. SOLLIERS (Félix), homme de lettres, à Paris.
 — M. CARLIER, chirurgien-major au 9^e Dragons.
1844. M. COLSON, naturaliste, chef de bataillon au 75^{me} de ligne.
 — M. BOUIS (fils), de Perpignan, prof. de chimie, à Paris.
 — M. DIDIER (Petit), de Lyon.
 — M. PEREY (Alexis), professeur de mathématiques, à Dijon.

1844. M. ROBINET, membre de l'*Académie impériale de Médecine*.
1847. M. DUPUY, naturaliste, à Auch.
- M. IVAT, avocat à la Cour impériale de Paris.
 - M. RENARD DE SAINT-MALO (fils), de Perpignan, avocat à la Cour de Cassation, à Paris.
 - M. MOLÉON (de), publiciste, à Paris.
1848. M. LAURANCE, principal du Collège, à Mont-de-Marsan.
- M. REBOUD, doct.-médec., aide-major (Algérie).
 - M. PERRIS (Édouard), naturaliste, à Mont-de-Marsan.
 - M. LEFRANC, homme de lettres.
1849. M. CAUCHOIS-FERRAND, officier d'état-major.
- M. PIETTA (Lucien), à Montesquieu, près Toulouse.
 - M. TASTU (Émile), avoué, à Montpellier.
 - M. AUTHEMAN, fileur en soie, à Lisle-sur-Sorgue (Var).
1851. M. GAUBILL, capitaine en retraite.
1853. M. Jacques MANIEL, de Perpignan, ingénieur en chef des chemins de fer du Nord.
1854. M. BATAILLE, procureur impérial, à Limoux.
- M. PRAX, de Perpignan, vice-consul de France à Saint-Domingue.
 - M. JULES CARVALLO, ingénieur en chef de la cinquième section des chemins de fer du Midi et du chemin de fer de Narbonne à Perpignan, membre fondateur de l'*Institut archéologique et historique du Limousin*.
 - M. EDMOND BONNET, ingénieur du chemin de fer de Narbonne à Perpignan.

CORRESPONDANTS ÉTRANGERS.

1833. M. RIBELL, *, docteur-médecin, à Barcelone.
 — M. LLOBET, géologue, à Barcelone.
 — M. LADRON DE GUERRERA, chanoine et curé du Retiro, à Madrid.
1835. M. LORENZO DE REDECILLA, homme de lettres, à Madrid.
 — M. FRANCISCO VERA, homme de lettres, à Madrid.
 — M. ACEVEDO, homme de lettres, à Madrid.
 — M. LORENZO ABAD, homme de lettres, à Madrid.
 — M. MARIANO DE SANS, naturaliste, à Barcelone.
 — M. ROURA, professeur de chimie, à Barcelone.
 — M. GARNIER, membre de l'Université, à Madrid.
 — M. RAULL, avocat, à Barcelone.
 — M. BASTUC, censeur royal, à Barcelone.
1842. M. LUIS BALAGUÉ, membre de la *Société Philomathique*, à Barcelone.
1847. M. le marquis de BELPUIG, duc de SAVELLA, à Palma (Iles Baléares).
 — M. JOACHIM MARIA BOVER DE ROSSELLO, à Palma.
 — M. NICOLAS BROZEDO Y ZAFORTERA, à Palma.
 — M. JULES DE CABARRUS, consul de France, à Palma.
 — M. BASILIO SEB. CASTELLANO, bibliothécaire de la Bibliothèque royale, à Madrid.
 — M. LUIS MARIA RAMIRES LAS CAZAS DEZA, président de l'*Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres*, à Cordoue.

1847. M. MODESTO LA FUENTE, homme de lettres, à Madrid.
- M. ISIDORE CHAUSSAT, homme de lettres, à Barcelone.
1848. M. MARTINEZ (Antoine), à Palma (Iles Baléares).
- M. MEDEL (Raymond), à Palma.
1849. M. FAGES DE ROMA, inspecteur-général d'agriculture dans la province de Girone.
1851. M. VIDAL, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Valence.
1852. M. MACDONALD, président de l'*Académie britannique*, à Londres.
- M. le comte de MÉLANO, secrétaire perpétuel de l'*Académie britannique*, à Londres.
1853. M. REUME (Auguste de), capitaine d'artillerie en Belgique, membre de l'*Académie britannique*.
- M. FADEUILLE (de), membre de l'*Académie britannique*.
- M. RUBIO Y ORS, prof. de littérature espagnole à l'Université de Castille, à Valladolid.
- M. FLORENCIO JANER Y GRAELLS, homme de lettres, à Madrid.
- M. JUAN TRUJILLO DEL PARRASSO, à Madrid.
- M. GENS (Eugène), professeur d'histoire à l'*Athénée royal d'Anvers*.
- M. le vicomte de KERCKHOVE-VARENT, président de l'*Académie d'Archéologie de Belgique*, grand'croix et commandeur de plusieurs ordres.
- M. le V^{te} EUGÈNE DE KERCKHOVE-VARENT, fils, chargé d'affaires de l'Empereur de Turquie près le Gouvernement belge.

1853. M. ALEXANDRE SCHAEPKEM, peintre de paysages, professeur de peinture, à Maëstrich.
 — M. LÉONARD DE CUYPER, statuaire, à Anvers.
 — M. NICOLAS VAN-DER-HEYDEN, généalogiste, à Anvers.
 — M. RAPHAEL ATIENZA, marquis de SALVATIERRA, à Ronda.
 — M. THOMAS AQUILO, professeur universitaire, à Palma (Iles Baléares).

MEMBRES RÉSIDANTS DÉCÉDÉS.

- ARAGO, C ✱, secrétaire perpétuel de l'*Académie des Sciences*.
 BASTEROT (de), architecte du département.
 COUDERC, ✱, capitaine en retraite.
 D'AUBERJON, propriétaire.
 CAMPS, homme de lettres.
 CARCASSONNE-FRIGOLA, négociant, homme de lettres.
 DURAND (Eugène), propriétaire.
 GAFFARD (de), propriétaire.
 JACOMET, propriétaire.
 JAUBERT-CAMPAGNE, avocat, homme de lettres.
 PASTRE-VERDIER, O ✱, lieutenant-colonel en retraite.
 RENARD DE SAINT-MALO, ✱, homme de lettres.
-

ERRATA.

Pag.	lig.	AU LIEU DE :	LISEZ :
57	6	—et même type dans le champ ; à gauche.	et même type. Dans le champ, à gauche.
65	26	—Saint-Pierre de Rodez.....	Saint-Pierre de Roda.
65	51	—Seigneur de Perpignan.....	Biffez cette qualification, qui n'existe point dans les <i>Études historiques</i> de M. de St.-Malo.
66	20 et 27	—Gausfred III.....	Gausfred IV.
68	8	—en 1084.....	en 965.
68	NOTE.	— <i>habet XI solidos</i>	<i>habet XXI solidos</i> .
80	22	—fournis.....	fournies.
81	24	—Gausfred III.....	Gausfred IV.
85	9	—(quatre onces et huit deniers d'argent.)	(quatre onces d'argent et huit de cuivre.)
85	NOTE 1.	— <i>tres annos. Scilicet</i>	<i>tres annos, scilicet</i> .
105	26	—.....	Ajoutez (SALAT, <i>Inst. just.</i> n° XXII.)
126	47	—1569.....	1549.
127	4	— <i>Florin d'Aragon</i>	Des quatre variétés indiquées, la seule dont la fabrication à Perpignan soit certaine est la 4 ^{re} .
127	50	— <i>Demi-florin</i> , AU LIEU DE folio 8,	n° 8, et ajoutez : Module : 19 m.
150	5	—18 juillet.....	8 juillet.
156	19	—petit écu à trois pals.....	petit écu à deux pals.
157	4	— <i>Florin d'Aragon</i>	NOTA.—Il n'est pas certain que ce florin ait été fabriqué à Perpignan.
157	15, 14 et 15	— <i>possillats—fet—tots</i> — <i>essals</i> .	<i>postillats—scrit—stats—es stat</i> .
157	19	—Jean Ruolf.....	Jean Raolf.
158	8	} Écu.	Aigle éployé chargé d'un écu couronné.
162	4		
180	NOTE.	—4000 livres.....	4000 ducats.
187	4	—Garau, Jean Boignes.....	Garau — Jean — Boignes (deux prénoms) Garau, pour Gaspar.
190	6	—situé près la porte Notre-Dame.	au-delà et près du pont de pierre.
255	14	—portent généralement.....	portent à l'avvers.
255	5	—.....	Le double sou au millésime 1648, cité dans le cat. de M. Conbrouse est peut-être une erreur de lecture : 1648 au lieu de 1648 ?
260	28	—Surchargée d'un cercle à onze perles, centré d'une perle plus forte.	Des exemplaires mieux conservés prouvent que ce type secondaire est un <i>soleil rayonnant entouré de onze planètes</i> , ce qui confirme l'allusion à l'Évêque et au Chapitre.

EXPLICATION DES PLANCHES.

J'avais l'intention de reproduire les planches en reportant sur pierre les empreintes des monnaies faites sur papier-pelure, avec un mélange de plombagine et de savon. M. Chapé, lithographe, avait bien voulu s'en charger : il expérimentait ce procédé lorsque le 67^e reçut inopinément l'ordre de quitter Perpignan. Je fus alors obligé d'autographier moi-même, à la hâte, les quatre planches de monnaies et de méreaux ; voilà comment elles ont été si grossièrement dessinées.

N, or ; R, argent ; Æ, cuivre ; B, billon.

PLANCHE I.

1. Moyen bronze des Longo-Toleti, p. 55.
2. Poids romain, en bronze, trouvé à Latour. Dans un grenetis, tête de Rome ailée et casquée, type habituel de l'avvers des deniers consulaires ; derrière un épi. Pèse 67 grammes 7 décigr. (Chez M. Vidal.)
3. Triens ou tiers de sol d'or mérovingien au nom d'Anastase, portant le type de la fabrication chlodovéenne (c-5).
4. Triens du roi Cherebert II, fabriqué à Bannassac.
5. Dinar épais, petit module, trouvé à Castel-Roussillon. Légendes bilingues, arabes dans le champ, latines à la circonférence. Voici la lecture et l'interprétation de M. de Saulcy. Avers : *La ilah allah* (il n'y a de Dieu que Dieu) ; au tour : NTADFRTINAFRK ANXCVII (..... *ferit in Africa anno XCVII*). Revers : *Mohamed ressoul allah* (Mahomet, apôtre de Dieu) ; au tour : INNDXINOSMSSI SMON (*in nomine Domini nos missi sumos*).
6. Dinar de plus grand module, du 11^e siècle de l'hégire. Avers : *Il n'y a de Dieu que Dieu ; il est unique ; il n'a point d'associé*. Au tour : *Mahomet est l'apôtre de Dieu ; il l'a envoyé avec la direction et la religion de vérité pour la manifester au-dessus de toute religion et des polythéistes*. Revers : *Mahomet, apôtre de Dieu*. Au tour : *Au nom de Dieu a été frappé ce dinar, en l'année cent...* (deux mots incertains).
7. Denier d'argent de Barcelone, au nom de Louis-le-Débonnaire, p. 45.
8. Denier carolingien de Talau, en Conflent, p. 45.
9. Mancuse d'or de Barcelone, au nom du comte Bérenger, p. 56.
40. Denier de billon de Gausfred IV, comte de Roussillon, p. 57 et 225.
41. Denier de Girard II, comte de Roussillon, p. 47 et 225.
42. Obole de Girard II, p. 48.
- 43 et 44. Denier et obole de Malgone (Melgueil), p. 52.
- Alfonse II. 45 et 46. Deniers de la monnaie barcelonaise *Uneto*? p. 71 et 72.
47. Denier jacquais de Pierre II, roi d'Aragon, p. 44. + PETR⁹ REX. Profil gauche couronné. Revers : ARA — GON. Croisette haussée sur une fleur. Jacques-le-Conquérant. 48 et 49. Denier et obole de la monnaie barcelonaise de *quern* ou *quatern*, p. 72.
20. Denier de la monnaie barcelonaise *doblenque*, p. 75.
21. Denier de *tern* de Valence, créé par Jacques-le-Conquérant en 1247, p. 154, note 2. + IACOBVS REX. Profil gauche couronné, à trois globules. Revers : VALE — NCIE. Croisette haussée sur une fleur.
- 22 et 23. Deniers barcelonais de *tern*, p. 75.
24. Denier jacquais de Jacques-le-Conquérant, au nouveau type, p. 68, 69 et 70. + IACOBVS REX. Croix patriarchale. Revers : ARA — GON. Profil gauche couronné.

25. Denier ou gros d'argent de Montpellier, p. 74.

Pierre III. 26. Croat ou denier barcelonais d'argent, création de 1285, p. 78.

27 et 28. Denier et obole de *tern*, p. 78.

Alfonse III. 29. Croat ou réal barcelonais d'argent, p. 78. Dans la description du revers il faut corriger le texte et lire : Un anneau aux 1^{er} et 4^e cantons, et trois besants aux 2^e et 5^e.

Jacques II. 50. Réal d'argent de Barcelone, p. 79.

54. Denier barcelonais de *tern*, p. 80.

Alfonse IV. 52 et 53. Réaux d'argent de Barcelone, p. 80.

Pierre IV. 54 et 55. Réaux d'argent de Barcelone, p. 84.

PLANCHE II.

Pierre IV. 56 et 57. Florin et demi-florin d'or, p. 405.

58. Florin d'or d'Aragon, créé en 1562. Il est accompagné de plusieurs différents monétaires, p. 405.

Jean 1^{er}. 59. Denier de *tern*, p. 404. Avers : + IOANNES DEI GRACIA. Tête couronnée, tournée à gauche. Avers : ARA-GON-VMR-GR. Croix barcelonaise accostée aux 1^{er} et 4^e d'un anneau ; aux 2^e et 5^e d'un B.

Martin. 40 et 41. Croat et demi-croat de Barcelone, p. 411.

Ferdinand 1^{er}. 42. Croat ou réal de Barcelone, p. 415.

45. Demi-réal de Perpignan, p. 412.

Alfonse V. 44, 45 et 46. Réaux de Perpignan, p. 411.

47 et 48. Demi-réaux de Perpignan, p. 412.

49, 50 et 51. Deniers et obole de Perpignan, au type de Valence, p. 455.

52. Réal ou croat d'argent de Barcelone, p. 456.

53. *Seiseno* ou sixain de Barcelone, p. 456.

Jean II. 54. Réal d'argent de Perpignan, p. 457.

55. Denier de billon de Perpignan, p. 457.

Louis XI, roi de France. 56 et 57. Gros d'argent de Perpignan, p. 444.

58. Grand blanc au soleil de Perpignan, p. 444.

59. Double tournois de Perpignan, p. 444.

60. Double tournois varié, p. 445.

61. Denier bourdelois, p. 445.

Henri, roi de Castille. 62. Réal d'argent de Barcelone, p. 445.

Pierre, infant de Portugal. 65. Réal d'argent de Barcelone, p. 446.

64. Ducat ou principat d'or de Barcelone. FERDINANDVS·D·G·REX· Buste couronné à droite. Revers : CASTELLE·ARA·COMES·BARC· Ecu couronné écartelé aux armes pleines d'Espagne. Dans le champ : B·B. (Musée de Narbonne.)

René d'Anjou. 65. Principat d'or fabriqué en Catalogne, p. 446.

Ferdinand-le-Catholique. 66 et 66 bis. Réaux d'argent de Barcelone, p. 462.

67. Demi-réal d'argent de Barcelone, p. 462.

68. Menut de Barcelone, p. 462.

PLANCHE III.

Monnaies perpignanaises de Ferdinand-le-Catholique. 69. Réal d'argent de Perpignan, fabrication de 1495, p. 458.

70. Poids du Réal de 1495, p. 459.

71, 72 et 73. Réaux d'argent de Perpignan, de fabrication postérieure, p. 461.

Monnaies municipales. 74. Denier de bas billon, p. 459.

75. Menut de bon billon au type de S. Jean et au monogramme, p. 160.
 76, 77 et 78. Menuts à très bas titre ou en cuivre, p. 160.
Monnaies municipales de Perpignan. Charles I^{er}. 79. Coin du double-sou de billon de l'année 1529? p. 167.
 80. Double-sou de billon de 1551, p. 166.
 81 et 82. Sou sanar, p. 145.
 85. Sixain ou demi-sou de billon, p. 167.
 84. menut, p. 168.
Philippe II. 85. Menut, p. 173.
 86. Variété, p. 175.
 86 bis. Variété à la contremarque P, p. 175.
 87. Double-sou de billon de 1598, p. 175; et même pièce contremarquée d'une tête de saint Jean, vue de face, p. 174.
 88. Sol de billon de la même fabrication, p. 174.
Philippe III. 89. Menut de 1605? p. 188.
 90. Maille, p. 251.
 91. Menut de 1611, p. 188.
Louis IV. 92. Double-sou de billon. Essai ou première fabrication, 1644, chiffre-valeur, II, p. 208, n° 4.
 95. Double-sou varié, au lys sur l'écu, contremarqué de la main tenant le chef de saint Jean, 1644, p. 208, n° 5.
 94. Double-sou varié, coin définitif; chiffre-valeur : 2: 1645, p. 209, n° 8.
 95. Même double-sou, 1647, avec la contremarque, p. 211, n° 22.
 96. Sou sanar ou sensillo, 1644, p. 209, n° 10.
 97. Sou sanar au millésime 1645, p. 209, n° 12.
 98. Sou sanar à légende défectueuse 1645, p. 210, n° 14.
 99. Menut de cuivre, essai ou 1^{re} fabrication, p. 210, n° 15.
 100. Menut varié, 1644, p. 210, n° 16.
 101. Menut, coin définitif, 1644, p. 210, n° 17.
 102. Menut, 1645, p. 210, n° 20.
 105. Menut, 1680, p. 211, n° 26.

PLANCHE IV.

- Billets de confiance de la caisse patriotique de Perpignan. Un sou dix sous, p. 222.
Méreaux du Diocèse d'Elne. Chapitre diocésain. 4 et 2. Type de l'étoile; 5 et 4. Type des saintes Eulalie et Julie, p. 256.
Chapitre et Communauté de Saint-Jean de Perpignan. Type de S. Jean debout. 5. Grand module; 6. Petit module; 7. Figure plus grossière, p. 259.
Type de l'agneau. 8. Passant à gauche; 9 et 10. Debout, à droite et regardant en arrière, p. 259.
Type au monogramme. 11, p. 240.
Abbaye de la Réal. 12. Type de la Vierge, p. 241.
Prévôté de Pézilla. 13, p. 245.
Prieuré de Pézilla. 14, p. 245.
Communauté de Céret. 15, p. 241.
Communauté de Thuir. 16 et 17. Type de S. Pierre debout, p. 242.
 18, 19 et 20. Type au monogramme de la Vierge, p. 242.
 21 à 26. Méreaux d'attribution incertaine, p. 245.
 27. Jeton ou méreau imité du morabotin d'or, p. 245.
 Fragment d'un moule de méreaux, p. 244.

LÉGENDE

DES COUPES DE QUELQUES PUIITS ARTESIENS.

Voir, p. 25, la Notice sur le Forage du Pont-d'en-Vestit,
par M. Fauvelle.

Puits de Canohes.

1. Terrain rapporté	1	40
2. Cailloux roulés	40	»
3. Argile jaune, coupée par des stratifications calcaires très dures	15	45
4. Argile grise, compacte	5	50
5. Gravier	»	25
6. Argile jaune	4	25
7. Argile noire	4	60
8. Argile verte	2	»
9. Gravier	»	50
10. Argile jaune	4	80
11. Gravier	»	25
12. Argile verte	2	75
13. Gravier	»	45
14. Argile verte	4	95
15. Gravier	»	40
16. Argile jaune	6	06
17. Gravier. — Source ascendante	»	50
18. Argile verte	42	»
19. Calcaire très dur	»	25
20. Gravier. — Eau jaillissante	2	»
21. Argile jaune	»	80
22. Gravier. — Eau jaillissante	4	50
23. Argile jaune	4	55
24. Gravier. — Eau jaillissante	5	85
	74	26

Puits du Pont-d'en-Vestit.

	m.	c.
1. Terrain rapporté	4	50
2. Cailloux roulés	4	»
3. Tuf argileux dur	5	50
4. Tuf jaune sablonneux	2	70
5. Tuf jaune, tantôt sablonneux, tantôt argileux, coupé par des plaquettes calcaires assez dures	46	»
6. Sables agglutinés	1	40
7. Tuf dur	»	60
8. Sables agglutinés	4	50
9. Tuf argileux	»	90
10. Sables agglutinés	9	50
11. Calcaire très dur	»	25
12. Argile jaune coupée de mètre en mètre par des stratifications calcaires très dures et variant de 10 à 15 cent. d'épaisseur	25	15
13. Argile jaune, très grasse	2	40
14. Sables agglutinés	4	»
15. Argile jaune, grasse	4	»
16. Sables agglutinés	4	90
17. Calcaire dur	»	80
18. Argile jaune, grasse	5	90
19. Argile brune, très ferme	»	50
20. Argile verdâtre, compacte	4	»
21. Argile brune	»	60
22. Argile verdâtre	6	40
23. Argile jaune, coupée par des plaquettes très dures	45	»
24. Calcaire très dur	6	»
25. Graviers. — Source ascendante à un mètre au-dessus du sol	»	25
26. Argile jaune avec plaquettes, mais plus rares que dans les couches précédentes	21	75
27. Argile verte	44	»
28. Sables. — Eau jaillissante	2	»
	445	

Puits de la Loge.

	m.	c.
1. Terrain rapporté	4	»
2. Argile jaune	59	»
3. Graviers	2	»
4. Argile jaune	75	»

5. Graviers. — Eau ascendante à 5 mètres au-dessus du sol.	» 50
6. Argile jaune.....	26 50
7. Argile verte.....	47 »
8. Sables. — Eau jaillissante.....	8 »
	470 »

Puits de Saint-Dominique.

	m.	c.
4. Argile jaune, avec nodules calcaires.....	410	»
2. Graviers.....	5	»
5. Argile jaune.....	24	»
4. Argile verte.....	55	»
3. Sables.....	5	»
	475	»

Nous pouvons ajouter ici la liste des terrains traversés au puits de la Poissonnerie, que vient de terminer M. Fauvelle, par la rencontre d'une eau abondante à la profondeur de 155 mètres. Ce nouveau forage, qui sur la coupe d'ensemble se trouverait entre le Pont-d'en-Vestit et la Loge, confirme les données hypothétiques de la nappe ascendante, des argiles vertes, et la pente générale de la nappe d'eau jaillissante : il démontre aussi que les argiles à plaquettes du Pont-d'en-Vestit viennent insensiblement se fondre dans les argiles à nodules calcaires, trouvées à la Loge et à Saint-Dominique.

Voici l'ordre des terrains traversés :

	m.	c.
Terrains rapportés.....	4	50
Sable de rivière et cailloux roulés.....	5	50
Argile à plaquette et à nodules calcaires.....	407	»
Graviers (source ascendante se maintenant à 4 mètre 50 cent. en contre-bas du sol)......	»	50
Argiles marneuses avec nodules plus rares que dans les couches précédentes.....	24	»
Argiles vertes.....	46	»
Sable blanc contenant l'eau jaillissante.....	7	50

TABLE RAISONNÉE DES MATIÈRES.

Bureau de la Société pour les années 1851 et 1852, p.	1.
Compte-rendu des travaux de la Société, années 1851 et 1852, par M. Joseph Sirven, secrétaire, membre résidant	2.
Date de la fondation de la Société; — but primitif qu'elle s'était proposé; — a-t-elle accompli dignement sa mission? p. 2; — elle change de dénomination; — on lui tient compte de ses efforts; — M. Rendu, inspecteur-général d'agriculture; — M. le Président lui adresse une allocution, p. 5; — réponse de M. Rendu; — visite qu'il a faite à la Ferme-École, p. 4; — somme accordée à la Société pour primes; — concours régional de Toulouse, p. 5; — comice agricole du premier arrondissement; — maladie de la vigne; — chemin de fer; — plâtrage des vins; — vins du Roussillon et du Languedoc, p. 6; — eaux sulfureuses des <i>Graus d'Olette</i>; — loi sur les sucres; — Société du Puy; — sa réclamation, p. 7; — la Société — s'y associe; — <i>Lectures</i>: tablettes chronologiques; — archéologie; — autel antique; — industrie sétifère; — race bovine; — greffe du chêne-liège, p. 8; — le <i>gutta percha</i>; — volcans; — richesses thermales des Pyrénées-Orientales, p. 9; — <i>Poésie</i>: lecture de cinq pièces; — aphorismes ruraux; — réclamation, p. 40.	
Séance publique du 31 mai 1852.	11.
Discours de M. Guiraud de Saint-Marsal, président :	
De la religion; — de la famille; — du travail, p. 44 à 45; — le drainage; — canal d'irrigation; — forêts de châtaigniers; — la greffe; — transplantation du chêne-liège; — mûriers, micocouliers; — calmotage; — dessèchement d'un étang; — vers à soie; — race bovine, p. 46; — primes; — comice agricole; — Ferme-École; — M. Fauvelle, sondeur; — ses succès, p. 47 à 48.	
Lectures diverses, p. 48 et 49; — distribution de quatre-vingt-quatre primes; — médaille décernée par la Société, p. 22.	

Notice sur le puits foré au *Pont-d'en-Vestit*, par
M. Fauvelle, membre résidant. 23

M. A. Lloubes fait forer ce puits;—terrains traversés;—leur mode de stratification, p. 25;—incident;—l'eau jaillit, p. 24;—source abondante;—sa température;—sa force ascensionnelle, p. 25;—son analyse;—nappe aquifère;—différence dans la température de trois sources;—leur origine commune, p. 26;—belle source du *Pont-d'en-Vestit*;—son avenir sous le rapport de l'art, p. 28.

Recherches sur les monnaies qui ont eu cours en
Roussillon, par M. Colson, chef de bataillon au
75^{me} de Ligne, membre résidant. 29.

Avant-propos, p. 29;—*Monnaies*: période gauloise, p. 54;—période gallo-romaine, p. 57;—domination visigothe, p. 58;—occupation arabe, p. 59;—domination franque;—comtes de Roussillon;—comtes bénéficiaires, p. 40;—comtes héréditaires, p. 41;—monnaies des comtes de Roussillon, p. 57;—domination aragonaise, p. 58;—monnaies barcelonaises, p. 71;—le Roussillon sous les rois de Majorque, p. 74;—Pierre III, p. 77;—Alphonse III, p. 78;—Jacques II, p. 79;—Alphonse IV;—Pierre IV, le Cérémonieux, p. 80;—premier retour à l'Aragon, p. 89;—monnaies de Pierre IV fabriquées à Perpignan, p. 402;—Jean I^{er}, p. 405;—Martin, p. 405;—inter règne, p. 411;—Ferdinand I^{er}, p. 412;—Alphonse V, p. 415;—*Monnaies de Perpignan*, p. 454;—monnaies barcelonaises, p. 456;—Jean II, p. 457;—revenus des comtés de Roussillon et de Cerdagne, engagés à Louis XI, p. 459;—Louis XI, p. 442;—monnaies de Catalogne, p. 445;—Charles VIII, p. 447;—le Roussillon sous les rois d'Espagne, p. 449;—Ferdinand-le-Catholique, p. 451;—monnaies fabriquées à Perpignan, p. 457;—monnaies barcelonaises;—Charles I^{er} ou Charles-Quint, p. 462;—monnaies barcelonaises, p. 468;—Philippe II, p. 469;—monnaies perpignanaises, p. 475;—monnaies barcelonaises;—Philippe III, p. 475;—Philippe IV, p. 491;—occupation française, p. 494;—fabrication de 1644;—doubles-sous, sous et menuts, p. 208;—fabrication de 1649;—menuts de cuivre, p. 211;—le Roussillon à la France, p. 212;—supplément, p. 225;—résumé de l'ouvrage, p. 252;—variétés monétaires;—méreaux du diocèse d'Elne;—chapitre diocésain, p. 256;—chapitre et communauté de Saint-Jean de Perpignan, p. 257;—abbaye de Notre-Dame de la Réal, p. 240;—communauté d'Elne, —prieuré de Notre-Dame de Cornella-du-Confient;—chapitre de

Torreilles ; — communauté de Cérét ; — communauté de Thuir, p. 244 ; — communauté de Prades ; — prévôté de Pézilla ; — prieuré de Pézilla ; — méreaux d'attribution incertaine, p. 245 ; — fragment d'un moule de méreaux, p. 244 ; — médailles et jetons, p. 245 ; — note sur l'ancien marc de Perpignan, p. 248 ; — note sur les monnaies de Puycerda, p. 255 ; — note sur les monnaies du royaume chrétien de Mayorque, p. 255.

Notice sur la taille de l'olivier dans l'Ampurdan, comparée à celle qui est en usage dans le Roussillon, par M. Azemar, membre résidant. 261.

Considérations générales ; — taille de l'olivier, p. 264 ; — émondage des branches, depuis la cinquième jusqu'à la dixième année de plantation des arbres, p. 267 ; — émondage sur les arbres en rapport, p. 270 ; — manière de procéder à l'émondage, p. 272 ; — de la taille proprement dite ou de la taille des branches-mères, p. 274.

Recherches historiques sur l'ancienne exploitation des mines du Roussillon, par M. Morer, membre résidant.. . . . 290.

Première concession d'une mine d'argent, dans le ^{xiii}^e siècle, p. 294 ; part du domaine royal en cas de découverte de mines d'or, d'argent, de fer, etc., p. 295 ; — après le ^{xv}^e siècle, les recherches de mines cessent pendant quelque temps, p. 296 ; — pourquoi? p. 297 ; — exportation du fer en France permise, et défendue en cas de guerre seulement, p. 298 ; — concessions de mines de fer accordées par le domaine royal (^{xvi}^e siècle), p. 299 ; — les recherches des mines d'or, d'argent, se renouvellent (^{xvii}^e siècle), p. 504 ; — elles continuent pendant la régence du duc d'Orléans, p. 505 ; — résultats obtenus ; — conclusion, p. 508.

Recherches de la houille dans le département des Pyrénées-Orientales, par M. Titus Falip, membre résidant. 309.

Indices d'une mine au sud du village de Camélas, canton de Thuir, p. 510 ; — recherches faites en 1846, p. 514 ; — résultats obtenus ; — abandon, p. 515 ; — l'auteur le déplore, et persiste pour que de nouvelles fouilles soient faites dans le département, où la houille doit se trouver, p. 517.

Considérations sur le *gutta-percha*, en réponse au
Mémoire présenté à la Société par M. Belleville,
par M. Companyo, doct.-méd., membre résidant. 318.

Origine du *gutta-percha*;—son exportation en Europe en 1845, p. 518;
—il peut rendre d'immenses services à l'industrie, p. 519;—analyse
de cette substance, p. 521;—contrairement à l'opinion de M. Belle-
ville, M. Companyo prouve, par des expériences qu'il a faites, que
le *gutta-percha pur* ne peut pas servir à la conservation des grains,
p. 525.

Études historiques sur l'art roussillonnais, par M. Re-
nard de Saint-Malo, membre résidant. 324.

L'enluminure;—le métier de libraire, p. 524;—le *Missel* de la Mairie,
p. 525;—écriture, p. 526;—vignettes, p. 529;—lettres grises, p.
552;—effusion de manuscrits, p. 554;—symbolisme, p. 555.

La renaissance des lettres et leur propagation par la
typographie, par M. Renard de Saint-Malo, membre
résidant. 336.

Plan du mémoire;—signe de renaissance au Diocèse d'Elne, p. 536;
—progrès à Perpignan, p. 538;—bibliothèques;—bibliophiles,
p. 559;—librairie manuscrite, p. 540;—invention de l'impri-
merie, p. 544;—Jean Rozembach;—mouvement littéraire au
Diocèse de Girone, p. 544;—les Estienne, p. 547;—presse à
Barcelone;—presse locale, p. 548.

Aperçu historique de l'horticulture, par M. Guiraud de
Saint-Marsal, membre résidant. 350.

Première exposition de fruits et de fleurs, à Perpignan, due à M. A.
Lloubes, maire de cette ville, p. 550;—jardins d'Éden, de Sémi-
ramis, des rois de Perse, des Grecs, des Romains, des Gaulois, des
siècles de Louis XIV et de Louis XV, p. 552 à 557;—le mauvais
goût domine;—renaissance;—jardins anglais;—Trianon;—
bosquets de la Malmaison, p. 557;—jardins d'hiver de Saint-
Pétersbourg, p. 558;—monomanie des amateurs de fleurs, p.
560;—la Société doit encourager avant tout le progrès du jar-
dinage et de l'arboriculture;—banlieue de Perpignan, environs
d'Ille et autres localités, p. 564;—médailles en bronze accordées
à des horticulteurs, p. 562.

Séance publique du 12 juin 1853. 363.

Discours de M. A. Lloubes, président de la Société :

L'agriculture ne lutte pas à armes égales avec les autres arts ; — son peu de progrès ; — pourquoi ? p. 364 ; — l'établissement de la Ferme-École contribuera à son perfectionnement , p. 365 ; — se hâter de faire mieux que par le passé ; — ligne de chemin de fer de Narbonne à Perpignan ; — si le wagon emporte, il porte aussi ; — notre bétail pourra s'améliorer par le croisement avec les races du Nord, p. 366 ; — forêts d'Opoul et de Périllous détruites, p. 367 ; — *garrigues* ; — conséquences funestes de ce déboisement ; — une main intelligente peut tout réparer ; — imprudence des habitants des hautes vallées du troisième arrondissement ; — au lieu de reboiser leurs montagnes, ils y ont établi les cultures sarrclées de la plaine ; — leurs mécomptes ; — les bois taillis, protecteurs de nos rives, ont aussi été arrachés ; — les propriétés avoisinant nos rivières sont emportées à la première inondation ; — la volonté ferme et intelligente de notre premier magistrat mettra un terme à l'avidité de nos novateurs ; — maladie de la vigne ; — sa cause est un mystère ; — la vigne souffre mais ne meurt pas ; — observons ; attendons tout de Dieu, p. 368 ; — tribut de reconnaissance payé à l'Empereur au nom de la Société ; — conclusion, p. 369.

Allocution de M. le Préfet. 369.

Appréciation des travaux de la Société ; — à côté de la force matérielle est la force productive ; — les organes de la vie sociale fonctionnent avec une harmonie parfaite ; — Napoléon I^{er}, à Boulogne, attachait l'étoile de l'honneur sur la poitrine des braves ; — en même temps il récompensait les sciences, l'industrie, l'agriculture, p. 369 ; — la France en paix, les arts y feront des conquêtes pacifiques ; — vérité proclamée à Bordeaux ; — point de rivalité entre le travailleur et le soldat ; — recommandation faite au travailleur ; — les membres de la Société considérés comme chefs de l'armée des travailleurs roussillonnais ; — sous quels rapports ; — l'Empereur payera leurs victoires ; — la France nouvelle couronne tous les mérites, p. 370.

Première partie du programme, p. 370 ; — lectures diverses ; — médailles en argent, remises par M. le Préfet, p. 374.

Deuxième partie ; — lectures diverses ; — distribution de primes, p. 374.

Note historique sur les prisonnières d'État du château de Villefranche, par M. Morer, membre résident. . . 372.

L'an 1680 ; — empoisonnements ; — *poudre à succession* ; — la Brinvilliers ; — chambre ardente ; — coupables punis ; — prisonnières mystérieuses ; — enfermées d'abord au fort de Salses, plus tard à celui de Villefranche ; — on ignorait leur condition et leur crime, p. 572 ; — vue du château des Tuileries, tracée au crayon ; — nos archives n'ont pas fourni à M. Henry des documents suffisants sur le compte de ces prisonnières ; — M. Morer a été plus heureux ; — lettre de l'Intendant du Roussillon au Ministre de la Guerre ; — l'une des prisonnières, la *Guidon*, meurt, p. 575 ; — Réponse du Ministre à l'Intendant ; — la *Guidon* avait été enfermée pour poison ; — nouvelle lettre de l'Intendant au Ministre ; — mort de la *Chopelin* ; — elle avait trempé dans les empoisonnements de la Brinvilliers ; — nouvelle réponse du Ministre ; — la *Chopelin* était prisonnière depuis quarante-deux ans ; — par ordre de qui ? — dernière complice de la Brinvilliers ; — prisonnières au nombre de quatre, p. 574 ; — on ne connaît les noms que de deux ; — elles recevaient huit sols par jour chacune ; — épargne d'une d'elles ; — dispositions testamentaires ; — la mort seule fit cesser la captivité de ces empoisonneuses ; — conclusion, p. 575.

L'Infant Don Ferrand de Majorque, par M. Renard de Saint-Malo, membre résidant. 376

L'Infant Don Ferrand, p. 576 ; — la grande compagnie catalane, p. 577 ; — mission de l'Infant, p. 579 ; — sa captivité, p. 581 ; — ses exploits au siège d'Almeric, p. 582 ; — rencontre de Montaner, p. 585 ; — apanage du prince, p. 584 ; — l'Infant au secours de Frédéric de Sicile, p. 585 ; — son mariage, p. 586 ; — mort de sa femme, p. 587 ; — expédition de Morée, p. 588 ; — secondes noccs de l'Infant ; — mort de don Ferrand, p. 589.

Apparition des Routiers dans le Conflent (1364), par M. Alart, membre résidant. 392.

Traité de Brétigny (1360) ; — Routiers ; — composés de brigands anglais et français ; — leurs courses, leurs pillages ; — leur entrée en Roussillon, en 1361 ; — effroi que leur présence fait éprouver ; — l'Eglise n'est point respectée par eux ; — ils menacent le pape Innocent VI, p. 592 ; — leur entrée en Conflent, en 1364 ; — ils brûlent, pillent tout sur leur passage ; — le village de Tarerach devint leur place d'armes ; — ils y enferment leurs prises, p. 595 ; — leurs courses de nuit ; — le Conflent dépourvu de troupes à leur

opposer; — le Viguiier du Conflent fait un appel aux armes, p. 594; — Vinça sert de refuge aux habitants des communes environnantes, p. 595; — les Routiers n'osent l'attaquer, p. 596; — demande de troupes au Roi pour la défense du Roussillon; — emprunt de 4.000 florins d'or; — arrivée de cent cinquante hommes à cheval; — description topographique de Tarerach, p. 597; — siège de cette place, p. 598; — énergique défense des assiégés; — prise de Tarerach; — expulsion des Routiers, p. 599.

Rapport sur le semoir à hélice de M. Denamiel, par M. Azemar, membre résidant, au nom d'une commission. 401.

La Commission se transporte à Rivesaltes; — elle fait fonctionner le semoir-Denamiel; — inconvénients que présentent les semailles à la volée; — conditions d'un semoir pour être parfait, p. 401; — beaucoup de semoirs ont été inventés; — la plupart ont été abandonnés; — celui de M. Denamiel subira-t-il le même sort? — Il peut être adopté pour les récoltes sarclées; — et dans la petite culture, p. 402; — description du semoir de M. Denamiel, p. 405; — semoir-hélice à soc, à herse et à trois roues du même auteur, p. 405; — le semoir à hélice Denamiel fonctionne aussi bien, si non mieux que le semoir-Hugues, p. 406; — considérations sur les avantages et les inconvénients des semoirs en ligne, p. 408; — utilité reconnue du semoir-Denamiel; — la Commission propose à la Société de récompenser dignement l'auteur, p. 412.

Catalogue des insectes coléoptères observés dans le département des Pyrénées-Orientales, avec indication des localités, par M. Companyo, docteur-médecin, membre résidant. 413.

De l'entomologie; — ses progrès, p. 414; — catalogue synonymique, par M. Gaubil; — Collection d'insectes des Pyrénées-Orientales; — M. Companyo est le premier qui l'a entreprise; — elle compte, pour ce qui a paru dans ce bulletin, quatre-vingt-deux genres, et dix divisions, p. 419 à 476.

Note de M. Companyo, doct.-méd., membre résidant, sur la priorité de la *subularia aquatica*. 477.

Leider (*anas mollissima*, Lin.); — canard habitant le pôle nord ; — a paru cet hiver sur nos lacs, p. 477 ; — la *subularia aquatica* ; — sa découverte dans les Pyrénées-Orientales ; — par qui ? p. 478.

L'original et la copie, par M. Joseph Sirven, membre résident. 479.

Un envoyé du Comité du Salut public, à Perpignan ; — le sculpteur Boher ; — Christ de Rigaud ; — copie de ce Christ peinte sur cuivre, p. 479 ; — ces peintures, cachées dans les greniers de l'Hôtel-de-Ville, sont retrouvées, p. 480 ; — l'envoyé emporte la copie à Paris ; — l'original reste à Perpignan, p. 481.

Une croix d'honneur sous l'Empire, par le même. . . 481

Raymond Gaychet s'empare d'une redoute, p. 484 ; — conséquences de cette action d'éclat ; — Gaychet déserte ; — on le cherche en vain pour le récompenser ; — il commet un délit forestier ; — il est reconnu, p. 482 ; — sa récompense ; — son serment, p. 485.

Rapport sur l'exposition de fruits et de fleurs en 1853, par M. de Malarce, membre résident. 484

L'art horticole est en progrès, p. 484 ; — grand mouvement industriel et agricole ; — chemins de fer ; — bateaux à vapeur ; — télégraphes électriques, p. 485 ; — exposition de Londres ; — résultats ; — expositions nationales ou régionales ; — expositions universelles ; — les avantages des unes et des autres ; — le Roussillon ; — son industrie ; son sol fertile ; — son beau climat ; — son système d'irrigation ; — son avenir, p. 486 ; — en avant ! — persévérance ! p. 487.

Fruits, p. 488 ; — poires, 44 variétés ; — pommes, 12 variétés ; — raisins, 44 variétés ; — pêches, 2 variétés, p. 489 ; — melons, 5 variétés ; — orangers, 5 variétés, les plus remarquables ; — figues, 6 variétés ; — tomates, 5 variétés, p. 490 ; — coings, une exposition ; — amandes (culture recommandée) 4 variétés ; — olives, 2 variétés ; — grenades, une exposition ; — pistaches, une exposition ; — ble, 2 variétés ; — graine de luzerne, une exposition, p. 494.

Légumes, p. 491 ; — choux, une exposition ; — choux-blanc d'Alet ; — aubergine, plusieurs variétés ; — artichauts, plusieurs variétés, p. 492 ; — betteraves à sucre, 4 variétés, p. 495.

Fleurs, p. 494 ; — Dahlias, 200 variétés ; — phlox, 150 variétés ; — reines marguerites, 50 variétés ; — roses, 50 variétés ; — fuchsias, 50 variétés ; — lantanas, 45 variétés ; — cassia-mimmosa, nom-

breuses variétés;—plantes grasses;—un *justicia rosea superba*;—un bananier;—un caféier d'Arabie;—monstrueux bouquet, p. 494;—à l'année prochaine ! p. 495.

Statistique des forages artésiens du département des Pyrénées-Orientales. — Rapport sur les puits artésiens qui existent dans ce département, par M. Companyo, fils, docteur-médecin, membre résidant. . . 497.

But du rapport;—démarches du rapporteur;—le résultat pourrait en être plus satisfaisant;—premier forage d'un puits artésien par M. Fraisse, en 1829;—sa réussite, p. 498;—prime accordée à M. Fraisse, p. 498;—ce premier essai encourage les propriétaires;—des puits nombreux sont forés;—système artésien modifié par M. Fauvelle, p. 499;—forage par la méthode chinoise, par M. Al. Blanc;—imitation de ce forage par M. Pierre Garcias;—résultats constatés de ces diverses méthodes;—quatre-vingt-sept forages ont eu lieu;—cinquante-huit ont réussi;—vingt-neuf ont été sans résultat, p. 500;—total de l'eau fournie par jour des sondages qui ont réussi, p. 504.

Tableau statistique des forages artésiens exécutés dans le département des Pyrénées-Orientales depuis l'année 1829 jusqu'à l'année 1854, par le même. . . . 502.

Noms des propriétaires;—désignation des communes;—année du forage;—profondeur du forage;—nombre de litres d'eau obtenus par minute, par heure, par jour;—nombre de journées employées;—montant des dépenses;—noms des foreurs;—observations, p. 502 à 515;—résultats généraux;—moyenne du forage pour les cinquante-huit puits forés avec réussite;—moyenne de l'eau fournie par les cinquante-huit puits forés avec réussite, p. 514.

Aphorismes ruraux basés sur les règles données par les agronomes les plus classiques, anciens et modernes, nationaux et étrangers, et sur les observations et les pratiques des meilleurs cultivateurs, composés par M. Narcisse Fages de Roma, membre de la Junte d'agriculture de la province de Gironne, vice-président et fondateur de la Société d'agricul-

ture du l'Ampourdan, etc., membre correspondant,
traduits du catalan en français, par M. Louis Fabre,
membre résidant. 515.

Extraits du prologue de l'auteur, p. 515 ; — aphorismes ruraux ;
Chapitre I^{er} : maximes générales, p. 517 ; — Chapitre II : culture,
p. 519 ; — Chapitre III : engrais, p. 522 ; — Chapitre IV : bétail,
p. 524 ; — Chapitre V : prairies, p. 525 ; — Chapitre VI : arrosage ;
— Chapitre VII : arbres, p. 527 ; — Chapitre VIII : olivier, p. 529 ;
— Chapitre IX : vignes, p. 531 ; — Chapitre X : horticulture ; —
Chapitre XI : constructions rurales, p. 532 ; — Chapitre XII :
administration, p. 533 ; — Conclusion, p. 536.

Résumé des observations météorologiques faites à
l'École-Normale de Perpignan, pendant les années
1851, 1852 et 1853, par M. Béguin, directeur de
cette École, membre résidant. 537

Règlement de la Société. 537.

Composition du Bureau pour 1853 et 1854 545

Liste des Membres résidants. 546.

———— correspondants. 549.

———— résidants décédés. 558.

Errata. 559.

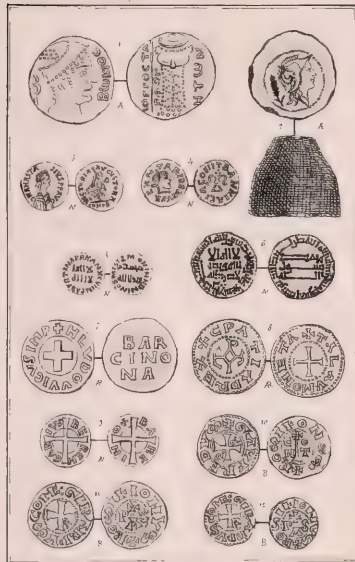
Explication des planches. 560.

Légendes des coupes de quelques puits artésiens . . . 561.

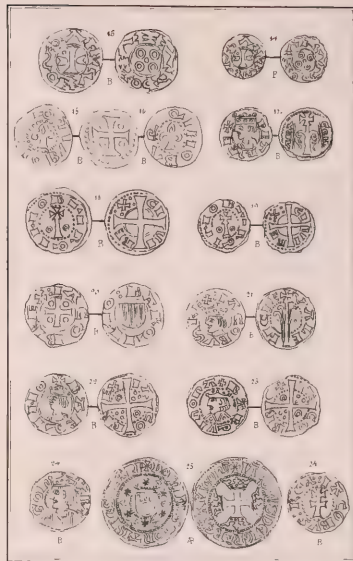




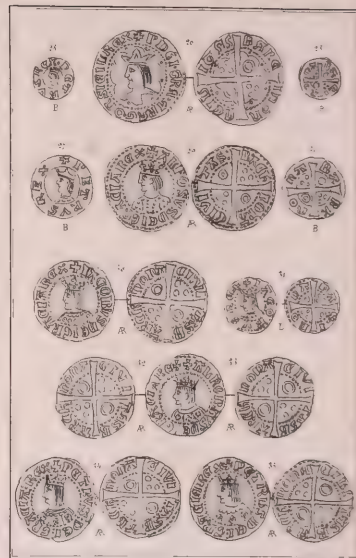
Monnaies qui ont eu cours en Roussillon



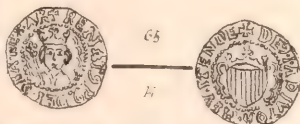
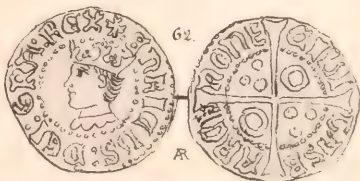
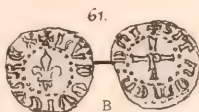
Monnaies qui ont eu cours en Roussillon



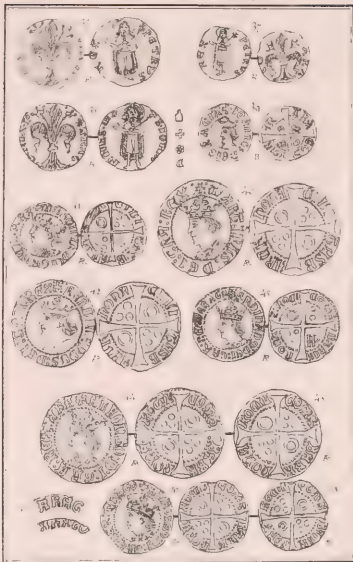
Monnaies de Barcelone



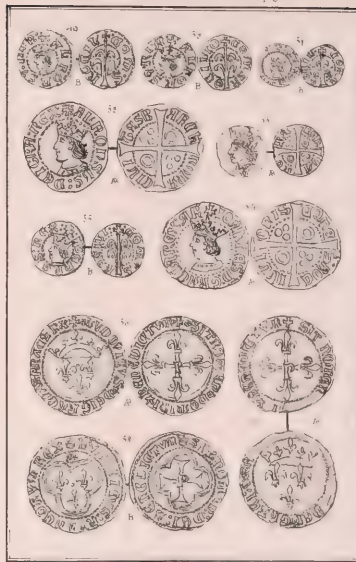
Monnaies de Perpignan et de Barcelone.



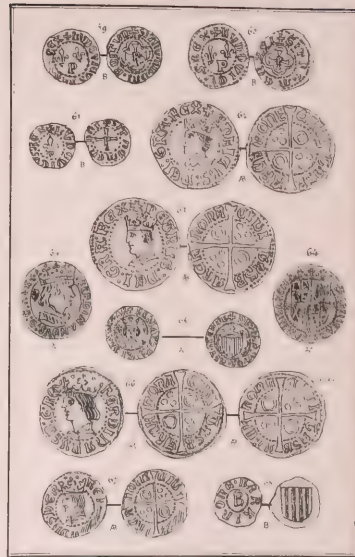
Monnaies de Barcelone et de Perpignan



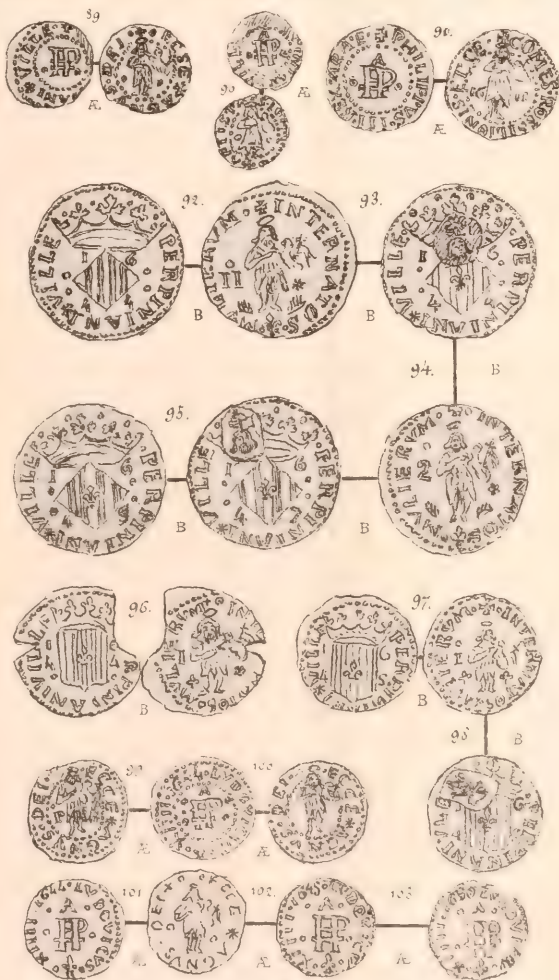
Monnaies de Barcelone et de Perpignan



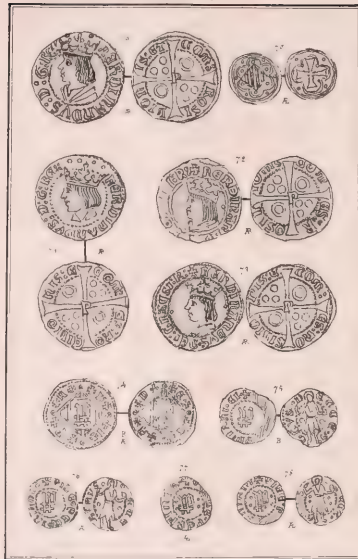
Monnaies de Perpignan et de Barcelone



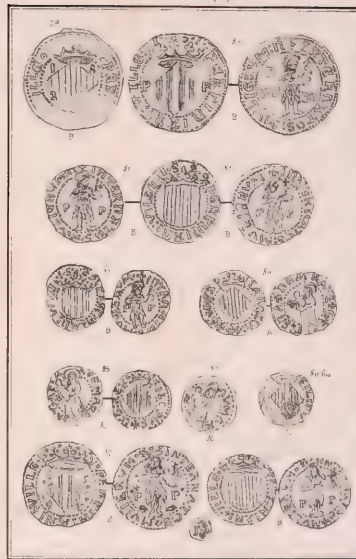
Monnaies de Perpignan



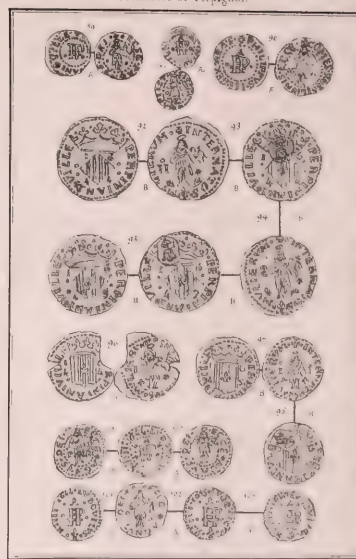
Monnaies de Perpignan



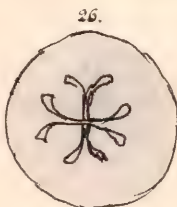
Monnaies de Perpignan



Monnaies de Perpignan

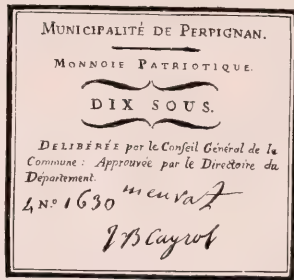
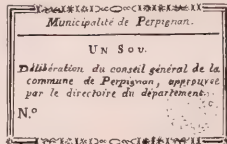


Méreaux du Diocèse d'Elne.



Fragment de moule.







... ..

100





